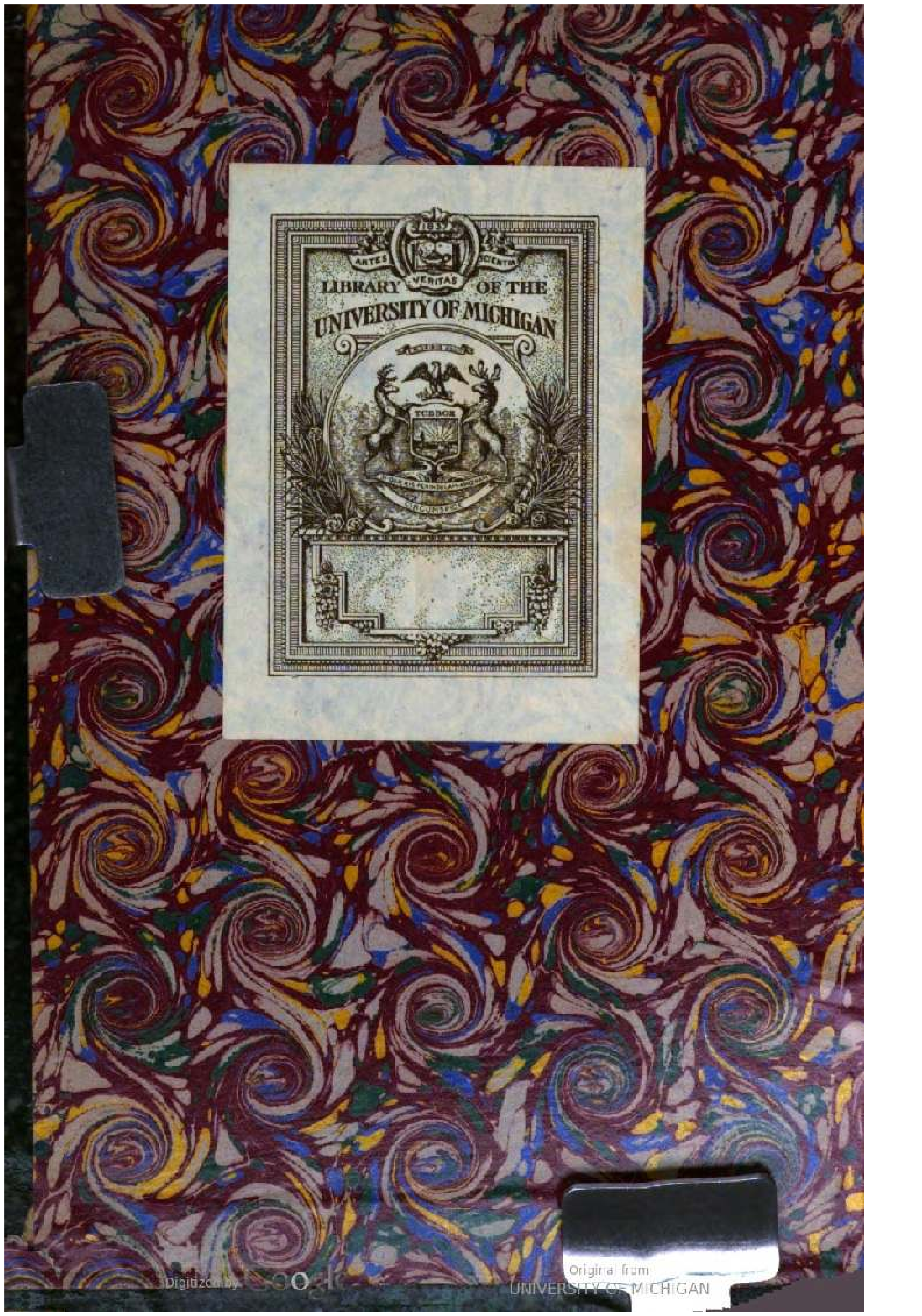
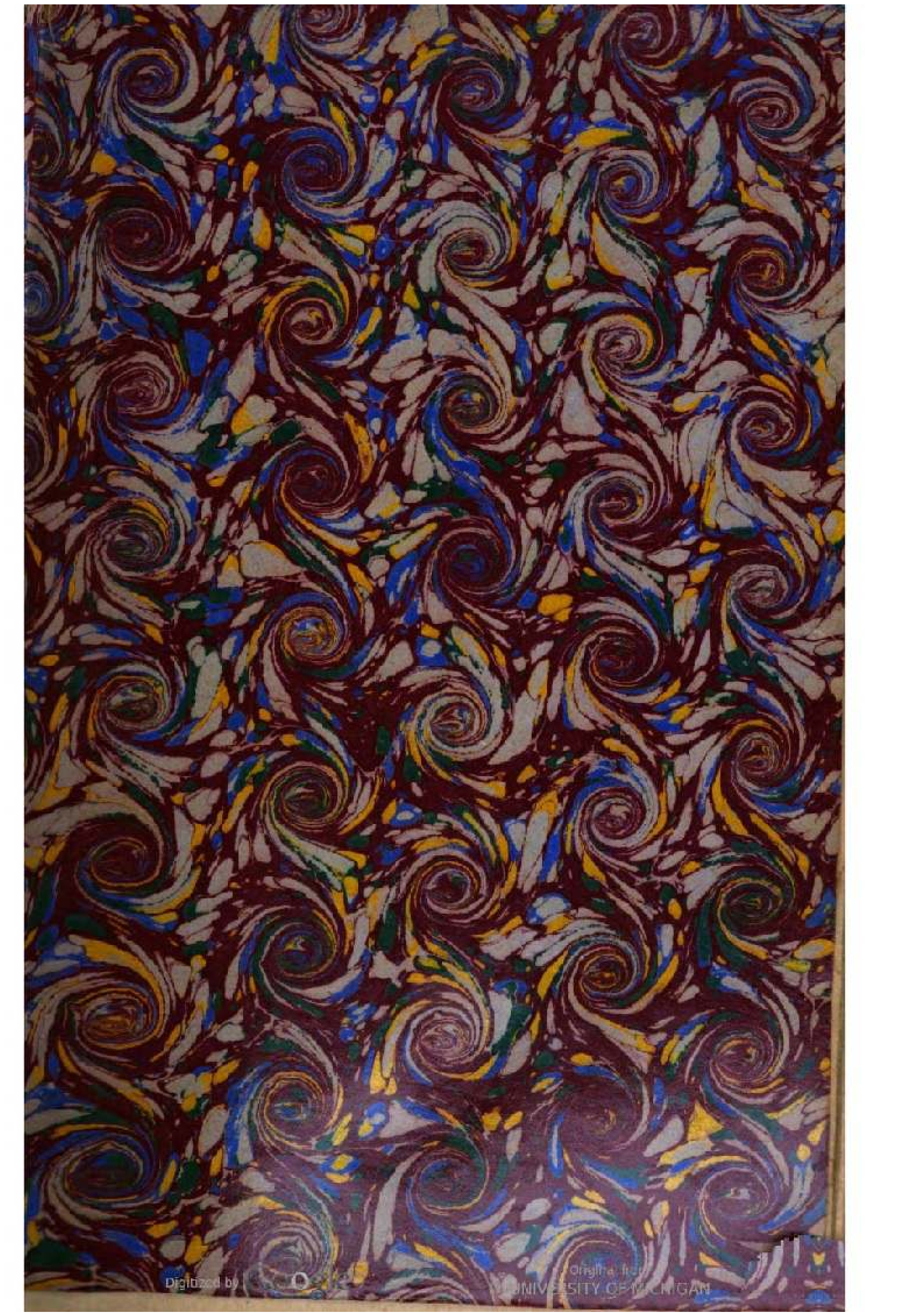

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR



LES ORIGINES DE LA RUSSIE MODERNE

IVAN LE TERRIBLE

PAR

K. WALISZEWSKI, 1849-

Quatrième Édition



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1904



IVAN LE TERRIBLE

AVANT-PROPOS

Dans l'œuvre de Pierre le Grand et de Catherine la Grande la Russie moderne apparaît déjà armée de pied en cap pour toutes les conquêtes matérielles ou morales, réalisées alors ou depuis. Cette œuvre, on ne l'ignore pas, a eu cependant des antécédents, et Pierre lui-même s'est donné pour un continuateur. De qui? On connaît ses prédécesseurs immédiats, les premiers Romanov, souverains obscurs d'un empire privé de tout contact avec l'Europe, fermé aux influences du dehors et impuissant à tirer de son propre fonds les éléments d'une civilisation même rudimentaire. En remontant plus loin, jusqu'aux dernières années du seizième siècle, c'est le *smoutnoié vrémia,* « le temps des troubles », c'est-à-dire le désordre et l'anarchie, la barbarie et la nuit.

Pourtant, à y regarder de près, les clartés soudaines du dix-huitième siècle ne sont pas une aube. Pour être un soleil levant, cette lumière a trop d'éclat. Pierre le Grand ne s'est pas trompé et la nuit d'où son génie fulgurant est sorti n'a été qu'une éclipse.

Le développement intérieur et extérieur du grand empire du Nord semble participer du système des avalanches. A des intervalles largement espacés, un déplacement subit du centre de gravité se produit et détermine une rapide poussée en avant, suivie d'un temps d'arrêt plus ou moins long. Le

phénomène s'est répété plusieurs fois déjà et les apparences sont pour qu'il se reproduise encore. Il a une raison et une explication fort naturelles : dans la tâche immense que ses destinées lui ont attribuée, il était inévitable que ce peuple rencontrât des obstacles formidables et dût aussi sérier ses efforts. En ce moment, et depuis une vingtaine d'années, ses progrès paraissent suspendus à l'intérieur, et, au dehors, arrêtés sur les voies qu'ils suivaient précédemment. C'est que son activité s'est trouvée absorbée et détournée par la conquête d'un nouveau domaine, destiné à étendre encore le cadre où il évolue, — jusqu'aux mers de Chine d'un côté, jusqu'au golfe Persique de l'autre. Les problèmes qu'il a provisoirement abandonnés n'en mûrissent pas moins, lentement mais sûrement, et gare à l'avalanche!

Le prédécesseur dont Pierre le Grand s'est réclamé fut un contemporain des derniers Valois, et c'est à cette époque, en effet, qu'il faut remonter pour retrouver les origines politiques et intellectuelles du réformateur. Tâche ardue; mais l'intelligence des résultats définitifs est à ce prix, et c'est la raison du volume que je mets maintenant entre les mains de mes lecteurs. On me reprochera sans doute de n'avoir pas commencé par là; mais, en histoire comme en anatomie, il serait téméraire d'aller d'abord au commencement, à l'embryon ou à la cellule, et je ne fais que suivre en réalité l'ordre et la méthode ordinaires de toutes les études.

Du seizième au dix-huitième siècle, la Russie a donc vécu en dehors de la communauté européenne et de la civilisation, ou à peu près; mais auparavant elle avait déjà fait un effort pour y entrer, et l'œuvre à laquelle Voltaire a prêté son concours et donné ses applaudissements a été inaugurée quand Charles IX et Henri III régnaient en France. A ce moment, l'énorme et barbare Moscovie s'est mise en route pour entrer en contact avec ses voisins de l'Occident. Elle a

trouvé la route barrée ; la Pologne s'est mise en travers avec la Suède, et il a fallu plus d'un siècle pour écarter l'obstacle. Mais, sans Bathory, à l'horloge qui marque l'heure des grandes évolutions historiques, les aiguilles auraient peut-être fait un tour de cadran cent ans plus tôt. Au dehors, acquisition du littoral de la Baltique, anéantissement des derniers vestiges de la puissance tatare, conquête de la Sibérie et ouverture de relations politiques et commerciales avec tous les pays d'Europe; au dedans, introduction des éléments de culture étrangère et réorganisation de l'État sur les bases mêmes où nous le voyons aujourd'hui : tout ce que Pierre et Catherine ont accompli était entrepris, ébauché, partiellement réalisé même, en ce premier matin sur lequel un soir trop prompt est tombé.

Qui a fait cela? L'homme dont Custine a écrit qu'il avait « pour ainsi dire dépassé les limites de la sphère où la créature a reçu de Dieu la permission de faire du mal », le tortionnaire dont la figure est un cauchemar et le nom une épouvante, l'émule de Néron et de Caligula — le Terrible!

C'est un des plus curieux exemples d'aberration dans le domaine de la légende et même de la critique historique.

Et d'abord, ce nom de *Terrible* que j'ai dû inscrire en tête de mon volume pour que l'homme fût reconnu, ce nom est un contresens. Les Russes d'aujourd'hui n'y prennent pas garde eux-mêmes, abusés par une traduction que les étrangers leur ont imposée. Les Allemands hésitent entre *der Schreckliche* (le Terrible) ou *der Grausame* (le Cruel), et, les deux versions étant fausses, la seconde est pire. Jamais Ivan IV ne s'est appelé ainsi pour les Moscovites de son temps. Il était le *groznyï*. Or, écoutez ceci : au cours d'une polémique épistolaire qui est une des curiosités de l'époque, Bathory reprochant à son adversaire les porteurs de haches — les *ryndy* — dont il s'entourait devant les envoyés du roi,

Ivan lui répond : « *Eto tchine gossoudarskiï, da i GROZA* : ainsi le veulent mon rang et le respect que je dois inspirer. » La *GROZA* n'a jamais voulu dire autre chose. Consultez encore le *Domostroï*, le célèbre ménagier moscovite de ce temps, à l'article des devoirs imposés au père de famille : on lui demande d'être *groznyï*, c'est-à-dire respectable et respecté.

Mais alors les supplices, les échafauds, les hécatombes de vies humaines, dont parlent les chroniques? C'est une autre affaire. Connaissez-vous en quelque pays d'Europe, au seizième siècle, un chapitre d'histoire qui ressemble à une idylle? En Pologne peut-être, où la *szlachta* inaugurait alors avec les derniers Jagellons l'expérience périlleuse du *noli me tangere*. Et encore! Bathory y mit ordre pour quelque temps. Mais la Pologne et la Moscovie étaient aux antipodes à ce point de vue, et si celle-ci a réussi là ou celle-là a échoué, c'est précisément en ne regardant pas aux moyens. Mettez-vous dans les yeux le creuset gigantesque où ce peuple a travaillé, entre l'Oural et les Carpathes, la mer Blanche et la mer Noire : ce n'est pas avec des douceurs, des gentillesses et des ménagements qu'on a pu y mêler, y broyer et y fondre en un bloc compact vingt races diverses qui sont aujourd'hui — la Russie. Qu'à ce travail Ivan IV ait quelque peu outré l'atrocité commune aux mœurs du siècle, il se peut. Nous en reparlerons. Mais, dans la légende et dans la critique historique, l'épithète de *Terrible* est devenue synonyme d'une férocité sans raison comme sans excuse, purement barbare dans ses origines, poussée jusqu'à la démence dans ses manifestations, et, pour qui connaît la puissance des mots, les conséquences ne peuvent faire de doute : le mot a mis sa marque fausse sur la chose.

Assurément l'évocation du personnage et de ses entours ne saurait être séparée de quelques spectacles hideux et il

vous faut préparer vos nerfs à d'assez rudes épreuves; mais à travers ces visions sinistres vous n'en apercevrez pas moins ce que j'ai dit : un lever de soleil. Soleil *clair*, soleil *rouge* des rapsodes; dans leur langue, les deux adjectifs ne font qu'un. Soleil taché de sang, qui illumine un lugubre paysage. C'est encore une autre affaire. L'idéal poursuivi et atteint ici ne compte peut-être pas parmi les plus séduisants qui soient dans l'histoire de l'humanité; mais c'est un idéal, et il a fait, il fait encore la loi à un grand peuple.

Dans le dernier des Rurikovitchy ayant régné, — car Féodor n'a été qu'un fantôme, — un des chefs de l'école slavophile, Kaveline, a déjà reconnu « la figure centrale » de l'histoire de son pays. Depuis, les essais de réhabilitation et d'apothéose posthume se sont multipliés jusqu'à aboutir, dans cet autre sens, à un excès non moins apparent. J'essaierai de déterminer, entre ces courants contraires, la part de la vérité et aussi celle — de la morale.

Je n'ai pas cru pouvoir aborder cette étude sans la faire précéder d'une vue d'ensemble sur la géographie, l'état politique, social, intellectuel, et les mœurs d'une contrée, où l'historien ne peut pénétrer aujourd'hui encore qu'en se faisant explorateur. Les quatre premiers chapitres du volume y seront consacrés. On en excusera la longueur et le détail : je risquais de ne pas arriver à me faire comprendre et de parler constamment en rébus. Pour la plupart de mes lecteurs, cette *clef* était, je pense, indispensable.

Ma documentation comprend, cette fois, peu de sources inédites. Parmi les documents que je pouvais utiliser, la plupart ont été publiés ou demeurent inaccessibles. La littérature est extrêmement abondante, au point que, pour ne pas surcharger mes pages, j'ai, à peu d'exceptions près, renoncé aux renvois directs. Un index bibliographique accompagnant chaque chapitre les remplacera avec avantage.

J'ajoute que cette littérature se présente, dans son ensemble, sous l'aspect de matériaux bruts, recueils de documents ou monographies. L'édifice historique reste à construire.

Mon ami, I. Stchoukine, dont la riche bibliothèque et l'inlassable complaisance m'ont seules permis d'aborder et d'accomplir ma tâche, voudra bien agréer l'expression de ma profonde reconnaissance.

LES ORIGINES DE LA RUSSIE MODERNE

IVAN LE TERRIBLE

(1530-1584)

PREMIÈRE PARTIE

LA RUSSIE DU SEIZIÈME SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

LE PAYS ET LE PEUPLE

I. L'ancienne et la nouvelle Russie. — II. Le territoire. — III. **Les classes sociales.** L'aristocratie. — IV. L'organisation politique et sociale. **Les origines** de l'absolutisme. — V. Les paysans. — VI. **Les serfs.** — VII. **Les populations urbaines.** — VIII. L'Église.

I

L'ANCIENNE ET LA NOUVELLE RUSSIE

« Un aigle aux ailes multiples, aux griffes de lion, a fondu sur moi. Il m'a enlevé trois cèdres du Liban : ma beauté, ma richesse, mes enfants. Notre terre est déserte, notre ville ruinée, nos marchés détruits. On a emmené nos frères là où n'ont jamais vécu ni nos pères, ni nos grands-pères, ni nos ancêtres... »

Ainsi, par la bouche d'un de ses chroniqueurs, Pskov, la ville libre et républicaine, réunie en 1510 au nouvel empire



moscovite, pleurait son indépendance perdue, ses privilèges détruits et ses fils condamnés à l'exil. Le père d'Ivan le Terrible, Vassili Ivanovitch, venait d'y passer, enlevant la grosse cloche qui, pendant des siècles, avait appelé les habitants au *Viétchié*, les comices populaires du lieu, transportant à l'intérieur de ses domaines des centaines de familles, bientôt remplacées par des immigrants moscovites, et proclamant l'incorporation de la République à ses États.

Et c'était, dans un coin alors ignoré du monde européen, la répétition, à courte distance, d'un chapitre d'histoire européenne. Ainsi, en 1467, Charles le Téméraire avait renversé, à Liège, le fameux *perron*, antique colonne de bronze, au pied de laquelle, pendant d'autres siècles révolus, le peuple était accoutumé de faire ses lois, d'accomplir tous les actes de la vie publique ; ainsi encore, dans un proche voisinage, luttant avec ses vassaux de Bourgogne, de Bretagne, de Guyenne, Louis XI travaillait, en même temps, à « réunir les fleurons » de sa couronne de France.

D'un bout à l'autre du continent européen, ce fut l'heure décisive des grandes formations politiques, accompagnées partout des mêmes crises douloureuses. Mais ici, dans ce lointain nord-est, la tâche des « rassembleurs » de la terre russe », comme on les a appelés, fut particulièrement ardue et pénible. Il ne s'agissait pas, en effet, seulement de rattacher l'une à l'autre des provinces reliées déjà par des affinités multiples, des traditions communes, une solidarité d'intérêts évidente. Imaginez la France conquise au quinzième siècle par les Anglais et quelque prince bourguignon fondant non pas même à Dijon, mais en Allemagne, en Suisse ou en Italie, le noyau d'une nouvelle monarchie destinée à recueillir les débris de la patrie française démembrée, dissoute — vous aurez l'équivalent de l'obscure et laborieuse gestation d'où, aux premiers jours du seizième siècle, sortait ce monde nouveau : la Russie des Ivan et des Vassili.

Quelle Russie? Non pas celle que vous traversez aujourd'hui en *sleeping-car*, de Kiév à Saint-Pétersbourg ou de

Varsovie à Irkoutsk. La Russie de Kiév n'était plus et la Russie de Saint-Pétersbourg n'était pas encore. De ce qui, au dixième et au onzième siècle, avait constitué l'empire des Iaroslav et des Vladimir, le souverain établi maintenant à Moscou ne possédait pas un pouce de terrain. Il se faisait bien appeler duc ou tsar « de toutes les Russies », mais son droit à prendre ce titre était à peu près le même que celui des rois d'Angleterre, ses contemporains, à mettre les armes et la couronne de France dans leur patrimoine. La Russie de Kiév faisait maintenant partie du domaine polonais; la Russie de Mokhilev du domaine lithuanien. Russie Rouge, Russie Blanche, Petite-Russie, tout appartenait au voisin. Moscou n'était qu'une colonie russe en pays étranger, finnois.

Du onzième au treizième siècle l'empire de Kiév s'était dissous au milieu des luttes fratricides engagées entre les fils de Vladimir Monomaque. Au treizième siècle il avait subi l'invasion tatare; au siècle suivant, la conquête polono-lithuanienne, et il n'en restait rien. Au milieu de la tourmente, un des héritiers de Monomaque, Georges Dolgorouki, s'était mis à la tête d'une bande de colons russes en quête d'un nouvel établissement. Passant à travers les forêts immenses, qui séparaient alors le bassin du Dniéper du bassin du Volga, il avait poussé au nord-est, subjuguant les peuplades d'origine finnoise qu'il rencontrait en chemin; et, fondée en 1147, Moscou, c'était cela : une ville en pays conquis, un campement d'émigrés. Encore l'invasion mongole avait, ici même, surpris la colonie en pleine installation. Elle lui avait imposé des lois et des mœurs étrangères. Pendant deux siècles, depuis le désastre de la Kalka (1224), elle avait pesé sur le pays de tout son poids d'ouragan asiatique. Vers la fin du quinzième siècle seulement, profitant de la lente désagrégation de l'empire mongol, les princes moscovites s'étaient sentis assez forts pour secouer le joug. En même temps ils avaient travaillé à réunir d'autres colonies voisines, puis quelques épaves plus proches de l'ancienne patrie russe, et ils s'étaient ainsi donné un empire nouveau; ils avaient

donné à la Russie un nouveau foyer. Novgorod en était depuis 1478 : Tver, Rostov, Iaroslav en furent bientôt également. Ivan III — le Grand, comme on l'a justement appelé — y adjoignit encore des territoires non compris dans les limites de l'ancienne Russie, poussant les frontières de la Russie nouvelle au nord jusqu'à la Finlande, à la mer Blanche et à l'océan Glacial ; à l'est jusque vers l'Oural. Son fils, Vassili, y ajouta au sud Riazan et Novgorod Siéviérskiï.

Tout cela faisait-il un pays au sens historique du mot? Pas encore.

II

LE TERRITOIRE

A son avènement, en 1533, Ivan IV — le Terrible — hérite déjà d'un domaine considérable, mais qui, géographiquement même, manque d'unité et d'harmonie. Le tumulte de la bataille, le désordre de la conquête s'y montrent partout. On dirait d'une jonchée de dépouilles. Autour du noyau central moscovite, par anneaux excentriques constamment élargis, ont été groupés des territoires qui, pour la plupart, n'ont même pas figure de provinces, et qu'on ne sait désigner que par des indications topographiques : au nord-est les gouvernements actuels d'Arkhangelsk, Vologda et Olonetz ; au nord-ouest ceux de Novgorod et de Pskov ; à l'ouest et au sud-ouest la région du Dniéper avec le gouvernement actuel de Smolensk, la partie occidentale du gouvernement actuel de Kalouga, une partie du gouvernement de Tchernigov et les districts occidentaux des gouvernements d'Orel et de Koursk ; au nord-est la région des steppes, sans frontière méridionale définie, ayant pour frontière septentrionale le 55e parallèle, c'est-à-dire la limite septentrionale des gouvernements actuels de Kalouga, Toula, Riazan, Tambov, Penza et Simbirsk ; enfin, à l'est, le bassin de la Kama avec ses affluents : la Viatka, la Tchoussova et la Biéla.

Par une singularité, qui à elle seule suffirait à indiquer le caractère de cet établissement, ce sont les conquêtes les plus récentes et les plus excentriques, Novgorod et Pskov avec leurs dépendances, qui en forment la partie la plus importante. Là, en effet, se trouve la région industrielle et commerçante du pays. Économiquement, le nouvel empire en vit et en dépend.

Pauvre industrie, commerce plus actif, mais réduit encore à des proportions fort modestes. Vivant de la pêche, et par accident seulement de la culture, dans cette contrée de marécages et de landes désertes, la population tire sa principale subsistance d'un certain mouvement de marchandises transitant par là du littoral de la Baltique à l'intérieur du pays, et à l'inverse. Mais, sur une étendue de 282,127 verstes carrées, le pays ne compte que quatorze villes. Encore la plupart ne sont que de petits forts *(ostrojki)*, et, dans les districts *(piatiny)* de Biéjets et d'Olonetz, un énorme espace de 171,119 verstes carrées ne comprend aucun établissement urbain. Des villages *(possiélki)* avec des marchés et de petits bazars en tiennent lieu.

Jusque vers la seconde moitié du seizième siècle, Novgorod, avec ses cinq mille trois cents maisons habitées, l'emporte sur toutes les villes de l'empire, Moscou exceptée, et, à Pskov, les inventaires de l'époque énumèrent mille trois cents boutiques ou comptoirs dans l'enceinte seule de la ville, en dehors des faubourgs. Mais, partout ces mêmes documents signalent aussi un phénomène qui domine l'histoire du seizième siècle dans cette sphère : la rapide disparition de l'élément bourgeois proprement dit, éliminé, remplacé par l'élément militaire. A Gdov, où il reste le plus d'habitants de cette catégorie, les listes de 1580-1585 n'en indiquent que quatorze ! Et c'est l'œuvre de la conquête moscovite qui, par des confiscations en masse et l'attribution des établissements confisqués à des hommes de son choix, est rapidement arrivée à modifier la physionomie du pays jusque dans sa composition sociale. Or, ces nouveaux venus

sont des hommes de guerre, et, dans sa marche envahissante, dans son expansion débordante, Moscou conserve le caractère de son établissement primitif, qui est celui d'une colonie militaire en pays conquis.

Et il n'en saurait être autrement, car, ainsi que toutes les autres provinces du nouvel empire, celle-ci demeure encore un champ de bataille, avec des frontières mal définies d'un côté, ailleurs constamment disputées. Parmi les forteresses qui le protègent au nord-ouest, Smolensk, conquise en 1514 seulement, reste nominalement le chef-lieu d'un palatinat lithuano-polonais, et Viélikié-Louki sera tout à l'heure enlevée à Ivan IV par Bathory. Au nord-est, la colonisation en progrès s'étend le long de la mer Blanche, de l'Onéga et de la Dvina septentrionale jusqu'à l'Oural ; mais la prise de possession est limitée sur ce littoral — *pomorié*, comme on l'appelle — aux rivages de la mer et des fleuves, et, au point de vue économique même, des monastères, qui sont des points d'occupation stratégiques autant et plus que des fondations pieuses, y tiennent la première place. Celui de Solovki, sur la mer Blanche, en même temps que des salines et des pêcheries d'un grand rapport, possède une police et une petite armée. Plus loin, à l'est de la Dvina, la conquête est à peine ébauchée ; une population disséminée de pauvres pêcheurs, a, pour seul centre, une foire semestrielle à Lampojnia, sur le Mezen ; et, au delà du Mezen, c'est le désert.

Par une singularité de plus, au milieu d'une ceinture de postes fortifiés, Moscou restait ville ouverte, avec l'apparence d'un campement provisoire. La cité proprement dite, le *kreml*, avait bien une enceinte de murailles crénelées, garnies de tours ; mais, avec les palais du souverain, les habitations de quelques boïars, quelques églises et quelques monastères, cette enceinte ne concentrait aucunement la vie de la capitale. La ville avec ses maisons en bois, ses boutiques, ses marchés, son *gostinnyï dvor*, bazar construit en pierres, sur le modèle de ceux du Levant, toute son activité commer-

ciale, s'échappait au dehors par d'immenses faubourgs, ouverts ou simplement protégés par des palissades et s'éparpillant dans la campagne, mêlant à ces maisons, à ces boutiques, des champs cultivés et des prés. La vie industrielle se disséminait plus excentriquement encore dans des *slobodas* spacieuses, véritables villages, voisinant, au milieu des champs toujours, des jardins et des bois, avec d'autres monastères, qui, par leurs enceintes blanches et les coupoles dorées de leurs églises, prolongeaient, jusqu'à l'horizon le plus lointain cette agglomération mi-urbaine, mi-rustique. Et c'était bien la capitale de cet empire en marche, qui s'acheminait seulement à un devenir encore obscur, dans un au-delà perpétuel.

La façon de désigner les provinces du nouvel empire, formées du jour au lendemain correspondait aussi au caractère migratoire de leur constitution. On disait : « Les villes de delà l'Oka, de delà la Kama », entendant par ville *(gorod)* le territoire avec son chef-lieu. De la région centrale elle-même, noyau de l'empire en formation, on disait : « Les villes de delà la Moskva, *zamoskovnyié gorody.* » Nijni-Novgorod, conquête récente des souverains de Moscou sur un autre groupe de Monomaque cadets, était tantôt considérée comme appartenant à cette région centrale, et tantôt rejetée dans la périphérie, avec Arzamas et Mourom; et pourtant la nouvelle Russie du nord-est, commençant une vie nouvelle, trouvait là comme une autre Kiév, sur les marches des pays annexés. Même situation, même beauté du site. Quand l'Anglais Jenkinson s'embarquera là, en 1558, sur sa flottille de galères, en route pour l'Orient lointain, l'époque semblera revivre des caravanes mises à flot sur le Dniéper par les princes kioviens, pour le « voyage de Grèce ». Mais tout autour, et jusque dans le bassin voisin de la Kliazma, en dehors de Vladimir qui conserve quelques restes d'une splendeur évanouie, la conquête a opéré le vide, semé le pays de ruines. Dans les campagnes, la population est restée attachée au sol; dans les villes, plus personne, si ce n'est des soldats,

comme partout. C'est le signe général du nouvel établissement. Les agglomérations de la province de Moscou, au delà d'un rayon de quelque 100 ou 150 kilomètres, portent elles-mêmes cette marque. Au nord, à la distance ainsi indiquée s'étend une zone essentiellement militaire, où les préoccupations guerrières se mêlent constamment aux occupations pacifiques, où les groupements urbains, Tver, Rjev, Zoubtsov, Staritsa, sont des points stratégiques. Au sud, sur la Moskva supérieure et sur l'Oka, les villes Serpoukhov, Kachira, Kolomna, défendent le passage des deux rivières sur les routes d'une invasion toujours menaçante. Au delà, c'est un autre désert, le *dikoïé pole* (champ sauvage), où la colonisation ne pénétrera que dans la seconde moitié du siècle.

Tel était le domaine, auquel, avec Kazan, Astrakhan et leurs dépendances, le règne d'Ivan IV allait annexer les terres basses du Volga, moyen et inférieur, de la Kama, de la Viatka et du littoral de la Caspienne, et auquel, à l'état de promesse, des rives du Volga à celles du Don, du Doniéts septentrional et du Dniéper inférieur, s'ajoutait la sphère énigmatique de la *Kozatchina*, vaste réservoir, où, du fond de la Pologne comme du fond de la Moscovie, affluait constamment une population d'exilés volontaires; où, d'un côté comme de l'autre, le même jeu des lois politiques et sociales déversait à jet continu le même contingent d'éléments dissociés, poussés en dehors de leurs cadres naturels par les trois instruments éternels de désagrégation comme d'agrégation sociale : l'esprit de révolte, l'esprit d'entreprise et l'esprit de liberté.

Sur le chiffre global de la population comprise dans ces limites, nous ne possédons aucune donnée, même aproximative. Pour la capitale elle-même, les indications varient dans des proportions qui interdisent toute précision. Le nombre des maisons recensées en 1520 — 41,500 — devrait faire supposer 100,000 habitants pour le moins. Or, soixante ans plus tard, l'envoyé du pape, Possevino, tient 30,000 pour le chiffre le plus probable. Il est vrai que, dans l'intervalle, la ville a subi

un passage de Tatars qui l'a ruinée de fond en comble. Mais cela est vrai aussi pour la plupart des villes dans cet empire où la guerre fait encore rage partout, et, d'une période à l'autre, d'une année à l'autre parfois, change la physionomie du pays.

Au point de vue ethnographique, les neuf dixièmes de ce pays n'ont de russe que l'apport très mince d'une colonisation très récente. Il n'est pas nécessaire, à cette époque, de gratter le Moscovite pour trouver le Tatar et surtout le Finnois. Le fond de la population appartient partout à cette dernière race. Ce sont cependant les conquêtes du Terrible et celles de ses successeurs qui, à cet égard, ont contribué surtout à introduire dans la composition de l'empire la grande diversité dont la carte de Keppen signale aujourd'hui encore la présence. Pour déterminer de façon exacte le rôle des éléments allogènes, à l'époque que nous étudions ici, les documents nous font d'ailleurs défaut. Il n'apparait guère que dans la vie intellectuelle et morale du pays, et j'en ferai état plus loin. Politiquement, il est à peu près nul; par voie d'élimination ou d'absorption, l'hégémonie moscovite a supprimé toute résistance. Socialement, la différence des origines ne se manifeste pas pour une autre raison. A ce foyer moscovite du seizième siècle on ne saurait dire qu'il y ait deux sociétés distinctes, ou plusieurs, en contact et en antagonisme. En existe-t-il une seulement, en effet?

III

LES CLASSES SOCIALES — L'ARISTOCRATIE

Parmi les divergences qu'une certaine école historique et politique s'est plu à faire valoir et même à exagérer et qui, atténuées depuis, dans une grande mesure, séparaient alors de l'Europe occidentale ce monde en formation, l'absence de classes sociales figure au premier rang. D'autres traits de dis-



semblance se laissent aisément indiquer encore. Pas d'organisation féodale ni de ses dérivés modernes ; pas de chevalerie ni de ses survivances ; pas d'Église munie d'un pouvoir séculier et s'en servant pour entrer en lutte avec l'État. Mais tous ces traits se laissent aisément ramener à un dénominateur unique : pas de classes sociales.

Le phénomène est réel, mais très complexe, et dans ses causes et même dans ses manifestations. Évidemment il y a dans ce pays, comme dans tout autre, des riches et des pauvres d'abord, puis des laboureurs et des commerçants, des habitants de ville et des campagnards, donc des éléments sociaux divers. Ce qui est vrai, c'est que ces éléments ne constituent pas ici des valeurs organiques. Je vais m'expliquer.

Ivan IV passera sa vie à guerroyer avec les boïars. Ces boïars formaient évidemment une aristocratie. Le pays en connaissait même plusieurs. A côté des boïars, les descendants des anciens princes apanagés tirant leurs origines les uns de Rurik, le premier prince russe, les autres de Guédymine, le premier prince lithuanien, chefs de gouvernement dans ces parages, réclamaient une situation prééminente. Appartenant quelques-uns à la branche aînée du fondateur de la dynastie, dont la maison souveraine de Moscou n'était qu'une branche cadette, établis encore les uns et les autres sur les débris de leurs anciens patrimoines, ils pouvaient élever haut leurs prétentions, et ne s'en faisaient pas faute ; ils jouissaient de certains droits, de certains privilèges où leur ancienne qualité de souverains indépendants se faisait sentir, et ils les défendaient avec âpreté.

Lisez cependant le code rédigé par le grand-père du Terrible, le *Soudiebnik* de 1497 : de tous ces droits, de tous ces privilèges, de toutes ces prétentions, il ne porte pas la moindre trace. Le clergé étant mis à part, tous les autres habitants du pays y sont divisés en deux catégories, qui n'ont rien de social ; où l'histoire, avec la diversité des conditions qu'elle sait créer, ne compte pour rien : « hommes qui servent »,

d'un côté; « hommes qui ne servent pas, » de l'autre; *sloujilyié* et *niésloujilyié*, c'est tout! Qu'est-ce à dire? C'est-à-dire que le législateur a fait table rase des précédents historiques et qu'usant despotiquement de la masse du contingent disponible, il l'a réparti conformément à la constitution présente de l'établissement créé à Moscou, qui est celle d'une armée en campagne, ainsi que je me suis appliqué à le montrer.

Dans un régiment, il n'y a ni princes ni manants, ni marchands ni laboureurs : il y a des soldats, des caporaux et des officiers. Et c'est ici un régiment. Dans une prison, on ne désigne les prisonniers que par un numéro d'ordre. Et c'est ici, ou ce sera une prison. Les *sloujilyié* sont des soldats qui aident le chef à « rassembler la terre russe »; les *niésloujilyié* sont des ouvriers, des gens de corvée, qui nourrissent l'armée en marche. Les uns et les autres n'ont d'autre place, d'autre dignité et d'autre fonction que celles qui leur sont assignées par la feuille de service. Tout le monde dans le rang : telle est la consigne. Nulle apparence de hiérarchie aristocratique. Dans la première catégorie, concurremment avec les boïars, les princes, les grands officiers de la couronne et les hauts fonctionnaires, à peine distingués par une subordination d'ordre administratif, figurent les serviteurs les plus modestes, civils ou militaires, forgerons et artilleurs, menuisiers et simples soldats. Marchands et cultivateurs sont pareillement confondus dans l'autre catégorie sous la loi uniforme de l'impôt qu'ils doivent payer. Les *sloujilyié* de premier rang jouissent bien de certains avantages : ils remplissent les plus hautes fonctions; ils possèdent la terre; en justice leur témoignage a plus de valeur, et, pour une offense, l'indemnité à laquelle ils ont droit est triple de celle qu'un simple *diak* (clerc) peut réclamer. Mais cette même tarification de l'honneur, variant avec les grades et les emplois, s'étend à tous les rangs. Elle n'a encore rien de social. Elle fait corps avec les émoluments attribués à chaque place.

Reste à expliquer comment ce groupement artificiel et cette classification despotique des forces sociales ont pu être réa-



lisés. Évidemment, il a fallu d'abord que les éléments ainsi dissociés et jetés ensuite dans des cadres nouveaux, arbitrairement créés, eussent infiniment peu de consistance. Pour l'élément aristocratique c'était assurément le cas. Ici, comme en Occident, la couche supérieure de la société a eu son premier noyau dans la suite du prince. Les étymologistes ne sont pas d'accord sur l'origine du mot *boïar*. Qu'il vienne toutefois de *boï* (combat), ou de *bol*, *bolïi*, *bolchyï* (plus grand), il a servi d'abord à désigner les compagnons du chef de bande primitif, ses *droujinniki (droujina*, suite, compagnie), jouant à ses côtés le rôle des *anthrustions* des premiers chefs francs, des *Thanes* anglo-saxons ou des *ministeriels* au sein de l'Allemagne féodale. Mais alors qu'en Occident les rapports ainsi formés se solidifiaient entre les princes et leurs vassaux par l'établissement des uns et des autres sur des domaines, dans des fonctions politiques et sociales définies, fixées, consacrées par la loi, la coutume, l'usage, ici ces mêmes relations restèrent à l'état flottant, participèrent de la mobilité générale de toutes les choses. Longtemps le prince fut nomade et sa *droujina* le suivait — ou ne le suivait pas. Nulle règle à cet égard et nulle obligation. Le chef pouvait renvoyer ses compagnons et ceux-ci pouvaient le quitter. Ils usaient fréquemment de ce droit. En 1149, le prince de Volhynie entreprenant une campagne contre le prince de Kiév, sa *droujina* lui faussa compagnie et l'exposa à un désastre. Nulle contrainte n'était de mise. Quand la Russie se trouva morcelée entre un grand nombre de souverainetés, les boïars ne se se firent aucun scrupule de passer d'un souverain à un autre, au gré de leurs intérêts ou de leurs caprices. Et ces désertions n'entraînaient aucune déchéance. Elles n'étaient pas considérées comme un acte de félonie. Les déserteurs conservaient leurs domaines et les faisaient même passer avec eux sous l'autorité du nouveau chef, librement choisi.

Quand Moscou eut inauguré son rôle historique, elle n'hésita pas d'abord à se prévaloir de ces habitudes. Elle y vit un instrument merveilleux de sa politique unificatrice, un moyen

de ruiner, en les désagrégeant, les souverainetés avoisinantes, et de fortifier la sienne à leur détriment. Devenue un centre d'attraction sans rival, elle ne risquait rien à ce jeu : tout le monde venait à elle et personne ne songeait à la quitter. Ainsi, elle recueillit de proche en proche les débris des petites planètes qu'elle absorbait dans son soleil; toutes les épaves des cours licenciées, des équipes dissoutes, et elle eut sous la main une matière éminemment plastique qu'elle put couler dans le moule de son choix.

Le souverain eut des compagnons nouveaux, qui n'étaient même plus des camarades ayant partagé ses périls et ses triomphes, mais des vaincus, des captifs, des déracinés. Et, d'autre part, au sein de la nouvelle Russie du nord-est, toute cette aristocratie, même celle qui demeurait établie sur des domaines héréditaires, y manquait de consistance suffisante. L'hérédité ne remontait pas bien loin, et la base faisait défaut. Dans le régime féodal, les relations créées en haut entre le souverain et les seigneurs avaient pour contre-partie, en bas, les rapports établis entre les seigneurs et les manants. Le vasselage se complétait par le servage. Ici, comme nous le verrons, cette contre-partie était absente, au milieu d'une population agricole libre et ne fournissant aux grands propriétaires terriens qu'une main-d'œuvre péniblement marchandée, disputée, précaire toujours.

Encore fallait-il que Moscou disposât d'un pouvoir assez fortement constitué, de son côté, pour disposer à sa guise de ces éléments flottants et leur donner une fixité d'un autre genre dans une organisation d'ordre militaire.

IV

L'ORGANISATION POLITIQUE ET SOCIALE
LES ORIGINES DE L'ABSOLUTISME

L'origine comme le caractère de ce pouvoir ont prêté à des conjectures multiples. L'école historique, dont j'ai évoqué

plus haut l'enseignement, a voulu y apercevoir un phénomène organique procédant du tempérament même de cette branche de la famille slave que les hasards de sa destinée ont domiciliée en un pays très éloigné de ses antiques foyers. Elle y a vu, en même temps, le seul régime qui se soit montré susceptible de répondre aux exigences particulières de la race en fait d'existence politique et d'assurer la viabilité aux établissements par elle formés. Après avoir fourni une carrière parfois très brillante mais courte, tous les autres États slaves, fondés sur d'autres principes, se sont montrés insuffisamment garantis contre le développement excessif de l'aristocratie et la faiblesse du pouvoir central.

Mais la disposition particulière de la colonie slave du nord-est à adopter ce régime, et son aptitude à s'en accommoder, d'où lui sont-elles venues? M. Zabiéline a rattaché le phénomène au principe de l'absolutisme domestique, développé par les enseignements de l'Église orientale; M. Kostomarov l'a fait procéder de la conquête tatare; et d'autres historiens l'ont attribué à l'influence de l'élément finnois. Les trois explications ne valent guère. L'Église orientale a exercé une action tout aussi et plus énergique au sein de l'ancienne Russie du sud, dans la période kiovienne, et cette période n'a précisément pas connu l'application du pouvoir personnel et absolu, tel qu'il s'est trouvé réalisé à Moscou vers la fin du quinzième siècle. Les informations les plus anciennes sur la condition des peuples slaves — chroniques byzantines, œuvre historique de Procope, de l'empereur Léon et de Dithmar, de Mersebourg — nous montrent des assemblées populaires exerçant le pouvoir suprême ou y participant, et les tribus slavonnes établies en Russie ne font pas exception. Au témoignage de Nestor, elles se passent même de princes. Plus tard, au onzième siècle, nous retrouvons les mêmes institutions démocratiques à Kiév et à Novgorod, à Smolensk et à Polotsk. D'un bout à l'autre du pays, les *viétchié* (de *viéstchat :* annoncer), comme on appelle ces comices, fonctionnent avec des attributions variées, comprenant ici le plein exer-

cice de l'autorité souveraine, ailleurs le droit de choisir le souverain, partout une participation plus ou moins étendue à tous les pouvoirs, assurée par des contrats réguliers, des chartes formelles.

Dans sa forme première, l'autocratie elle-même n'a pas été ici synonyme de pouvoir absolu. Le *samodièrjets* moscovite est assurément un sosie de l'*autocrator* byzantin; mais l'absolutisme des empereurs byzantins comportait un partage de pouvoir avec le clergé. Longtemps aussi, le clergé moscovite n'a reconnu dans le *samodièrjavié* qu'un symbole de l'indépendance nationale vis-à-vis de l'étranger. Il réservait au moins les droits de l'Église, sinon ceux du peuple. Néanmoins, le mot prêtait à une confusion dangereuse, et en fait, compromis d'abord dans la région du nord-est, où les princes de Souzdal et de Riazan parvenaient à établir fortement l'hérédité dynastique sur la base de la primogéniture, le principe rival de la souveraineté populaire ne s'est maintenu, bien avant l'arrivée des Tatars, qu'à l'état d'exception. Conservé dans son intégrité à Pskov et à Novgorod jusqu'à la fin du quinzième siècle, il a été éliminé ailleurs ou sensiblement affaibli dès le commencement du treizième.

Pas plus que l'influence byzantine, l'hégémonie mongole ne saurait ainsi donner la raison de ce phénomène. Assurément, dans les relations entre gouvernants et gouvernés, cette dernière a introduit un changement capital. A la faveur populaire, source traditionnelle du pouvoir souverain, elle a substitué le caprice des nouveaux maîtres suprêmes. Un voyage vers les rives du bas Volga et des présents offerts au khan valurent mieux qu'une élection. Le pèlerin revenait avec un *iarlik* qui le dispensait de toute autre investiture. L'union florentine et la prise de Constantinople ont aussi produit quelque effet dans le même sens. Jusqu'à la fin du quatorzième siècle, l'Église ne reconnaissait qu'un *tsar* en Russie, et c'était l'empereur de Constantinople, traité d'« empereur des Russiens » et de « souverain de l'Univers » jusque dans les prières du clergé moscovite. Après cette date, il fallut bien

reporter ailleurs les mêmes hommages, et le souverain de Moscou se trouva grandi de toute la déchéance du souverain de Byzance.

Toutes ces incidences n'ont joué cependant, il faut en convenir, qu'un rôle secondaire. Leur action n'a pu être déterminante. Quant à la part de l'élément finnois dans l'évolution en cause, si le fait d'un peuple conquis imposant au peuple conquérant ses façons d'être, ses conceptions et ses mœurs, n'est pas introuvable dans l'histoire, encore faudrait-il, comme dans tous les exemples qui nous sont connus, supposer une supériorité de culture expliquant cette victoire, et c'est, en l'espèce, une hypothèse inadmissible. Les colonisateurs russes du treizième et du quatorzième siècle étaient bien des barbares, mais ils avaient affaire à plus barbares qu'eux, et ce n'est pas par le nombre qu'ils ont vaincu.

La clef de l'énigme me paraît se trouver dans l'action combinée et la réaction mutuelle de deux phénomènes déjà indiqués : l'absence de développement organique au sein de la société russe et la formation militaire imposée à cette société par les circonstances qui ont accompagné sa constitution ou sa reconstitution dans son nouvel établissement du nord-est. La colonisation russe s'y est trouvée longtemps en pays ennemi et entouré d'ennemis. Le souverain fut donc un chef d'armée. En cette qualité, il a naturellement exercé une influence dissolvante sur des éléments sociaux insuffisamment agrégés, et leur émiettement atomique a, de son côté, fortifié sa toute-puissance de leur faiblesse.

Ces phénomènes se sont reproduits à l'origine de la plupart des États. Le singulier, ici, est leur rencontre avec l'accession simultanée du même pays aux formes supérieures de la civilisation moderne. Mais c'est le trait particulier de cette communauté excentrique qui, après être restée longtemps en marge de la vie européenne, s'est trouvée brusquement initiée à quelques-unes de ses plus nobles conquêtes et aux raffinements même d'une culture s'accordant mal avec le retard de son organisation politique et sociale. Tout s'y est fait à la

fois, et souvent au rebours du progrès normal. De certaine façon, le mouvement civilisateur, communiqué du dehors, a favorisé lui-même, dans ce pays, le développement de l'absolutisme, en donnant au pouvoir personnel des ressources, des moyens d'action, qu'il n'eût pu trouver au sein d'une société barbare. Ivan IV fut un intellectuel, et c'est pour cela qu'il aura été un despote bien plus redoutable que ce Louis XI, qui faisait profession de mépriser la littérature, la science et les arts. L'autre ne prenait que les corps; celui-ci prendra aussi les âmes, pour les enfermer dans sa cage de fer à lui, où, pendant des siècles à venir, la Russie toute entière devra se tenir pliée en deux.

Il est aisé de montrer comment cette cage a été bâtie. Quand après avoir débauché un nombre suffisant de « compagnons » enlevés aux princes voisins, Moscou se fut trouvée gorgée d'hommes disponibles pour le service, le maître du lieu eut hâte de mettre fin à cette liberté d'embauchage dont il s'était prévalu jusqu'alors pour remplir ses cadres. Les voisins lui avaient d'ailleurs préparé la besogne. Dans leur propre intérêt, ils s'étaient avisés déjà d'établir, à cet égard, quelques restrictions. Mais c'est un gouvernement républicain et prétendument libéral qui avait fait le pas décisif. Les républiques ont beaucoup de méfaits semblables à leur charge, et l'on ne m'accusera pas de faire de l'actualité : le fait remonte à l'année 1368! A cette date, la République de Novgorod décréta qu'en quittant son territoire tout citoyen aliénait le droit d'y garder une propriété quelconque. Moscou n'eut qu'à imiter cet exemple. Le principe fut respecté quelque temps encore; mais sous Ivan III déjà, tout « homme de service » faisant mine de fausser compagnie au prince était jeté en prison. Pour en sortir, il devait non pas encore renoncer à son droit, qu'on prétendait respecter, mais prendre l'engagement de ne pas en user, et parfois aussi fournir caution.

J'insiste sur ces détails, car ils sont indispensables pour l'intelligence même du développement ultérieur de l'histoire

nationale. Ivan IV devait donner aux précédents ainsi créés une application très large, jusqu'à établir une sorte d'assurance mutuelle contre l'infidélité de ses *sloujilyié*.

Néanmoins, même ainsi encadrés et fixés dans le rang, princes et boïars conservaient une certaine autonomie politique et sociale, fondée sur leurs origines illustres et sur la possession de leurs antiques domaines ou des débris de ces domaines, apanages et terres allodiales, sur lesquelles ils exerçaient encore certains droits souverains, conservaient de multiples privilèges. Le gouvernement moscovite y remédia de deux façons. En plaçant d'abord au sommet de la nouvelle hiérarchie militaire non pas les descendants de Rurik et de Guédymine, pairs naturels et rivaux du nouveau maître, mais ses « compagnons » à lui, ceux qui l'avaient d'abord aidé dans sa tâche de « rassembleur de la terre russe », eussent-ils pour ancêtres de simples valets d'écurie. L'absence d'un esprit corporatif, de tout sentiment de caste dans cet embryon d'aristocratie facilita l'opération.

La politique moscovite y ajouta un autre expédient, encore plus efficace. Un système de confiscations énergiquement poursuivi, au milieu de la destruction des anciennes principautés annexées à l'empire, mit à la disposition du gouvernement une masse de terres énorme. Moscou les partagea à nouveau, mais en se gardant de conserver aux propriétés ainsi attribuées à ses « serviteurs » le caractère qu'elles avaient entre les mains des anciens propriétaires. Ce ne furent plus ni des apanages ni des alleux *(vottchiny)*, mais de simples *pomiéstia*, c'est-à-dire, comme le nom l'indique (*miésto*, place), des allocations correspondant aux places occupées par les titulaires dans le *service*, et destinées à rémunérer leur tâche; donc viagères, ou héréditaires pour autant seulement que l'héritier du *pomiéchtchik* se trouvait apte à lui succéder aussi dans sa fonction; franches d'impôts comme les *vottchiny*, mais grevées de la charge la plus lourde : celle du service ; analogues de certaine façon aux tenures féodales de l'Occident; différentes cependant, car, loin que le ser-



vice fût ici une condition et une charge librement consenties du fief, le fief était au contraire la conséquence, la rétribution du service arbitrairement imposé. En somme, rien d'une assiette territoriale aristocratique ou corporative. Une solde, des émoluments en nature. Et le parti pris fut adopté encore d'assimiler progressivement les anciennes propriétés apanagistes ou allodiales à ces possessions de nouveau type, et les *votchinniki* aux *pomiéchtchiki* du nouveau régime.

Précaire d'ailleurs dans son mode de constitution et dans ses chances aléatoires de permanence, la nouvelle propriété territoriale resta extrêmement réduite dans ses proportions. Certains lots ne dépassèrent pas trente *diéssiatines* (autant d'hectares environ), et, dans ces limites même, leur attribution aux intéressés fut parfois suspendue ou demeura fictive. Vers 1570, sur 168 « enfants de boïars » — terme adopté pour désigner les descendants déchus des anciens hauts fonctionnaires n'ayant pu léguer à leurs héritiers le titre affecté à la place qu'ils occupaient — sur 168 de ces cadets inscrits pour le « service » à Poutivl et à Rylsk, 99 n'avaient rien reçu, faute de disponibilités. A la même époque et pour la même raison, à tel *pomiéchtchik*, bien pourvu sur le papier, il manque 74 *diéssiatines* sur les 80 qui lui ont été octroyées!

Aussi, dans sa façon de vivre, de se loger. de se vêtir et de se nourrir, c'est à peine si la masse des *sloujilyié lioudi* se distingue des simples paysans. Parfois sa condition matérielle parait au-dessous. Les demeures de quelques grands personnages, occupant de hauts emplois et rentés en conséquence, offrent seules à la vue, bien qu'uniformément construites en bois, un aspect imposant, avec leurs pavillons multiples, accotés contre un corps de logis central, leur escalier extérieur couvert, leurs loges saillantes, leurs toitures ouvragées et leurs immenses dépendances. Pour le plus grand nombre, ces apparences de palais sont remplacées par quelques *isbas* qui, avec leur parquet lavé, gratté et balayé tous les jours, leur botte de foin à l'entrée pour l'essuyage des pieds et, dans la première pièce, l'étalage d'un certain

luxe de vaisselle — d'étain plutôt que d'argent — n'ont rien de seigneurial.

De boïar même à paysan la différence des situations s'affirme surtout dans le nombre de domestiques que le premier se croit tenu de posséder : cuisiniers, boulangers, jardiniers, tailleurs, ouvriers de toute espèce ; commensaux aussi d'ordre plus élevé, mais d'importance plutôt moindre, sans autre fonction que de suivre le maître, à pied ou à cheval, dans tous ses déplacements et de lui tenir compagnie dans ses voyages, ses occupations et ses plaisirs. J'oubliais l'intendant. Celui-ci est cependant le plus indispensable. N'eût-il qu'un lot de quelques arpents, le *pomiéchtchik* ne peut se passer de cet *alter ego*, pas plus qu'il ne saurait cultiver de ses propres mains le sol qui doit le nourrir. Le voudrait-il, il n'a pas le temps. Son temps est au souverain qui en dispose arbitrairement, et cela depuis l'enfance jusqu'à l'extrême vieillesse. Service de campagne, service de bureau. Le *sloujilyi* est l'homme de toutes les besognes. Le voici appelé sous les armes. Il emporte avec lui un petit sac rempli de mil, quelques livres de porc salé, un peu de sel mélangé de poivre, si ses moyens lui permettent de se procurer ce dernier condiment, très apprécié généralement, mais passant déjà pour un article de luxe ; il joint à ces provisions une hachette, de l'amadou, une casserole de cuivre, et le voici équipé. En campagne, il se passera d'un service d'intendance absent. Au retour, sur sa terre peut-être dévastée, assurément pillée par l'intendant, il ramassera les écorces d'orange et les débris de citrouille qu'un étranger de passage jettera hors de sa voiture — lisez Herberstein — mais il ne sortira pas de sa maison, fût-ce pour aller frapper à la porte voisine, sans se faire accompagner par son cheval et par quelque domestique.

Telle est sa fortune. Aussi n'est-il pas rare que son désir tende à la quitter, à se confondre avec cette autre catégorie de « non-servants », qui, n'ayant pas les mêmes charges, ont souvent plus de bien-être. Rien ne le retient, si ce n'est

la chaîne qui le rive à sa fonction. D'esprit de corps, pas de trace. En fait, d'une catégorie à l'autre, la ligne de démarcation n'est tracée que par la feuille de service. Tel enfant de boïar qui s'y trouve porté a des frères qui, par quelque hasard ayant échappé à l'enrôlement, sont paysans et contents de l'être. Tel autre a pris service chez un boïar comme tailleur.

Au sommet même de la nouvelle hiérarchie, le sentiment de solidarité, héritage des anciennes affinités aristocratiques ou produit de la nouvelle communauté de fonctions et de places, s'altère constamment et s'efface au milieu de l'arbitraire perpétuel et du perpétuel mouvement qui, bouleversant les situations acquises, portent d'en bas au haut de l'échelle et du dernier au premier rang, ou parfois à l'inverse, les enrôlés de tout grade, et du jour au lendemain font, d'un valet de chiens, l'égal du boïar le plus haut placé. A se voir ainsi confondus avec la foule des « serviteurs » de basse extraction; à ne se sentir avec beaucoup d'entre eux aucun lien de sang, de tradition ou même d'intérêt, les descendants de Rurik et de Guédymine en arrivent bientôt eux-mêmes à perdre sinon le souvenir et la fierté de leurs origines, du moins le souci de défendre, de faire valoir et de rehausser leur nouvelle dignité partagée avec de tels compagnons.

Ainsi, l'abdication volontaire succède à la déchéance forcée, et, violentée d'abord, puis soumise et se livrant d'elle-même à l'absolutisme triomphant, cette poussière d'aristocratie justifie, consolide et rend indispensable même un pouvoir susceptible d'en tirer parti et d'en disposer pour les besoins et les fins supérieures de l'État.

Et l'évolution ainsi opérée se répète à travers toutes les couches de cette société qui n'en est pas une. Sa marche est peut-être plus apparente encore dans la destinée des autres classes; dans celle, notamment, des paysans.

V

LES PAYSANS

C'est une mélancolique histoire que j'ai à rappeler ici. Enfant, j'ai vu encore les derniers jours d'un régime qui, dans cette sphère, n'a disparu en Russie qu'il y a un peu moins d'un demi-siècle, et l'acte libérateur de 1861 a paru alors l'œuvre d'une justice et d'une sagesse politique tardives. Or, en fait, il fut précoce au contraire et hâtif, car l'état de choses auquel il mettait fin n'avait ici que deux siècles et demi de durée. Au rebours de ce qui s'est passé dans tous les autres pays d'Europe, la loi du servage a été, au sein de la Russie moderne, non pas un reliquat douloureux des temps barbares, mais un fait nouveau, coïncidant avec l'entrée du pays dans les voies de la civilisation européenne — et, dans une certaine mesure, la conséquence paradoxale de cette phase nouvelle de la vie nationale.

Le paradoxe est constant. Vers la fin du seizième siècle, alors que dans tous les pays européens, et jusque dans la Pologne voisine, les liens attachant la population agricole à la personne des propriétaires terriens se brisaient ou se relâchaient tout au moins sous l'action des nouvelles lois sociales et économiques reformant le monde féodal, la Russie en arriva au contraire à forger de toutes pièces ces mêmes chaînes qui, chez elle, n'existaient pas !

Jusqu'à cette époque, la généralité des paysans habitant le sol conquis ou recouvré par la colonisation russe dans le nord-est fut libre, au moins en principe, et la condition sociale de cette classe avait même subi jusque là une modification avantageuse. Appelés autrefois *smerdi*, d'un nom qui était un signe de dédain tout au moins, sinon d'infamie (*smerdit*, « sentir mauvais »), ces paysans recevaient maintenant une autre appellation générique, indiquant nettement

un rehaussement de dignité sociale, tout en témoignant aussi de cette absence de différenciation corporative, qui demeurait la marque commune de tous les éléments sociaux dans leur pays. Qu'ils habitassent la campagne ou la ville, cultivant la terre ou se livrant à d'autres occupations, ils étaient dits : *khrestianié*, chrétiens, simplement.

Ils formaient le contingent des ouvriers agricoles ou industriels. Cultivateurs, qu'ils fissent valoir une terre leur appartenant ou appartenant à un tiers, ils restaient maitres de leur personne et de leur travail. Dans le premier cas, ils disposaient librement de leur propriété, à la condition d'acquitter les impôts dus à l'État ou à la commune dont ils dépendaient. Dans le second cas, fermiers ou métayers, ils payaient la jouissance du lot exploité, suivant les conditions très variables des contrats qu'ils passaient avec les propriétaires. Ces conditions dépendaient des habitudes locales, de la valeur des lots, et aussi et surtout de la condition juridique des terres occupées.

Celles-ci étaient dites *blanches*, c'est-à-dire franches d'impôts à payer à l'État, ou *noires*, c'est-à-dire imposées. Les premières faisaient partie des *voüchiny* et des *pomiéstia;* les secondes appartenaient au domaine de la cour ou aux paysans eux-mêmes. Les possessions territoriales de l'Église relevaient de l'une ou de l'autre catégorie, selon la qualité des concessions accordées au clergé ou des acquisitions par lui faites.

Les contrats de métayage ou de champart, consentis pour la durée de la rotation agricole — trois ans — ou même pour un espace de temps plus long, étaient fréquents, surtout dans le nord et au centre du pays, et les concessionnaires jouissaient généralement d'une aisance plus grande. D'autres contrats portaient, à la charge des cultivateurs, des obligations qui ressemblaient à celles du *sveman* anglais, comme de couper le bois et de l'amener au manoir; de payer certains droits pour le mariage des filles, à l'exemple du *formariage* français. La coutume voulait aussi que le tenan-

cier fit certains présents au seigneur : à Noël, à Pâques et à certaines autres fêtes solennelles.

Ces redevances spéciales portaient le nom de *barchtchina* (ouvrage du seigneur), ou *izdiélié* (ouvrage), ou encore *boïarskoïé diélo* (ouvrage du seigneur). On y devine l'origine de la corvée future, sous la loi prochaine, hélas! du servage. A cette époque, elles avaient communément, pour raison déterminante, la subvention en argent, en instruments de travail ou en semences, que le cultivateur recevait fréquemment du propriétaire, et dont il payait ainsi les intérêts.

Très variable aussi était l'importance relative de ces taxes de jouissance, et il est assez difficile d'en fixer la valeur. Dans les provinces du centre, la rente d'une *obja* ou d'une *vyt* — cinq à dix diéssiatines — s'élevait vers le milieu du seizième siècle d'un à deux roubles. Mais très souvent la taxe était acquittée en travail, le tenancier d'une *obja* ayant par exemple à cultiver une diéssiatine ou une diéssiatine et demie pour le compte du propriétaire. Resterait à déterminer la valeur relative du rouble à cette époque. On l'a portée à près de 100 roubles de notre monnaie actuelle, d'après le prix du blé; mais c'est un calcul très problématique.

Sur les terres *noires* faisant partie du domaine de l'État, ces taxes étaient remplacées par des impôts et des corvées de valeur parfois équivalente, mais généralement moindre. Sur les terres *blanches* ou *noires* appartenant à l'Église, et principalement aux monastères, les conditions d'exploitation se trouvaient, communément aussi, beaucoup plus douces.

Où qu'il se trouvât placé, le tenancier était libre de quitter sa tenure après avoir réglé ses comptes avec le propriétaire, de même que celui-ci avait la faculté de remplacer le tenancier par un autre, à l'expiration du contrat. La mobilité extrême de la population, trait commun et se perpétuant, s'accentuant même à cette époque, rendait ces migrations fréquentes. Dès le quinzième siècle cependant, les nécessités économiques avaient amené une réglementation de cette liberté réciproque. L'usage voulut d'abord que le proprié-



taire n'usât pas de son droit au moment de la moisson, époque à laquelle le paysan lui-même ne pouvait songer à se prévaloir du sien. Ivan III fut amené ainsi à fixer pour l'exode des cultivateurs et pour le règlement des comptes avec les propriétaires un terme de deux semaines, placé après la fête de saint Georges (24 novembre), et, à ce moment le tenancier sortant eut encore à payer, pour le droit d'habitation *(pojiloié)*, une somme variant de 56 kopecks à 1 rouble 6 kopecks, suivant la valeur des lots.

Telle fut la loi. Dans la pratique, elle comporta, on l'imagine bien, beaucoup de dérogations. La main d'œuvre étant rare et universellement recherchée, les propriétaires débauchaient les cultivateurs d'un domaine à l'autre, tout comme d'une principauté à l'autre, les souverains en quête de « serviteurs ». Souvent même les enlèvements étaient opérés de force. C'était ce qu'on appelait *svoz*. Souvent aussi, sous divers prétextes, les tenanciers en partance se trouvaient mis en demeure de payer plus qu'ils ne devaient, et retenus de cette façon. Néanmoins, même ainsi entravée et réduite, la liberté restait la liberté. Avec les redevances à fournir au propriétaire ou à la commune, les contributions accessoires pour les frais de justice, les taxes constamment multipliées qu'on mettait à sa charge, le paysan était très lourdement obéré. Dans son livre sur l'*Agriculture russe au seizième siècle* (1899, p. 244), M. Rojkov a calculé que, dans les provinces du nord, il rendait au propriétaire, la moitié environ du produit de la terre en céréales, l'autre moitié suffisant à peine à le nourrir, lui et sa famille, pendant une demi-année. L'élevage du bétail, quelques menues industries lui permettaient de joindre les deux bouts, mais sans plus. Il était très pauvre; mais, comme l'ancien *ceorl* anglo-saxon, comme le *Markgenosse* allemand, il demeurait, au point de vue juridique et administratif, l'égal dans une certaine mesure du boïar, comme du marchand et de l'homme d'église. Les tribunaux étaient pour lui comme pour tout le monde, et l'égalité sous ce rapport se maintenait telle qu'en cas de procès entre justi-

ciables de condition différente et ressortissant de ce chef à deux juridictions distinctes, le paysan avait, comme tout autre sujet de l'empire, le droit de réclamer ses juges.

Il jouissait, d'autre part, d'une certaine autonomie administrative au sein de ces communes rurales et urbaines qui, à une époque encore récente, ont mis à l'épreuve la sagacité des historiens, et dont j'aurai à préciser le caractère en étudiant plus en détail l'organisation du pays.

Enfin, ainsi que je viens de le rappeler, tous les paysans n'étaient pas cultivateurs. Dans les documents du temps, apparaît fréquemment une classification des paysans en laboureurs *(pakhatnyié)* et villageois *(dereviénskiié)*. Quels sont ces villageois qui ne labourent pas? Un diplôme indique dans cette catégorie un meunier, un tailleur, un cordonnier. Ici, se manifeste une fois de plus cette absence d'organisation corporative, cette confusion des atomes sociaux qui, en dehors de l'Église seule, et encore! nous en reparlerons tout à l'heure, maintient l'organisation du pays à l'état d'ébauche. S'il y a dans les campagnes beaucoup de paysans qui ne sont pas des laboureurs, il y a autant de laboureurs établis dans les villes. Dans les campagnes, les paysans de la première catégorie font fréquemment partie, bien que ce point soit contesté (voyez à ce sujet M. Diakonov, *Aperçu de l'histoire des populations rurales en Russie* 1889, p. 209), et Serguiéiévitch, *Antiquités juridiques* 1903, III, 133 et suiv.), de la classe énigmatique des *bobyli*, paysans sans terre, laboureurs parfois eux aussi, mais point pour leur compte, simples ouvriers agricoles alors, mais plus souvent ouvriers industriels, et plus communément encore, purs vagabonds, se confondant avec la masse des *outlaws* de toute espèce cosaques, jongleurs ambulants, mendiants et brigands. C'est à tort qu'on a voulu les distinguer des *tiaglyié*, paysans censitaires. En dehors des terres jouissant, en vertu de chartes spéciales, d'une franchise temporaire ou perpétuelle, mais toujours exceptionnelles, le *tiaglo* (de *tianout :* tirer, traîner une charge) est à cette époque la loi commune. Tout le

monde paye de quelque façon, partout et sur tout, et les *bobyli* ne font pas exception, payant des taxes ou des impôts sur les maisons qu'ils habitent ou sur les industries qu'ils exercent. Ils ne doivent rien pour les terres qu'ils cultivent, parce qu'ils les cultivent pour le compte d'autrui, et cela seul les différencie de la classe des agriculteurs du type commun.

Qu'elle leur ait été d'ailleurs imposée par quelque disgrâce ou qu'ils l'aient volontairement acceptée, rien ne les attache à cette condition relativement humiliée. Ils peuvent toujours la quitter, pour peu qu'ils en trouvent les moyens, et rentrer dans le droit commun. Au seizième siècle, la proportion des établissements *bobyliens* varie, dans les campagnes, de 2,4 à 41,6 pour 100, le chiffre le plus faible correspondant aux domaines monastiques. Au siècle suivant, ce rapport se trouvera renversé sous l'influence de la tourmente où l'héritage disputé du Terrible aura jeté le pays. Au milieu d'une population devenue alors encore plus flottante, les monastères seuls, ou a peu près, conservent une main-d'œuvre assurée, en arrivant à fixer dans les villages et les hameaux leur appartenant, le plus grand nombre de ces *bobyli*, ainsi qu'une autre catégorie d'ouvriers agricoles non censitaires : les enfants de monastère *(monastyrskiïé diétiénychy)*, comme on les appellera. Paysans de condition inférieure aussi, libres pourtant eux-mêmes, et point serfs.

N'existait-il donc pas de serfs dans ce pays qui, jusque vers le milieu du dernier siècle, a été le dernier repaire du servage en Europe? Si fait; mais au seizième siècle, ils constituaient, dans la masse de la population, un élément à peine perceptible.

VI

LES SERFS

Même à une époque postérieure, la conversion des captifs de guerre en esclaves a été considérée ici comme faisant

partie du droit naturel, et l'esclavage avait encore d'autres sources : le mariage avec un esclave, la naissance, l'insolvabilité, certaines fonctions domestiques, et enfin, même, le libre consentement de l'homme, aliénant sa liberté. Jusqu'au quinzième siècle, la fonction de *tivoune* (porte-clefs), entraina l'asservissement du titulaire, et jusqu'au dix-septième siècle, le débiteur insolvable fut livré au créancier dont il devenait l'esclave, jusqu'à l'acquittement de la dette.

Le seizième siècle ajouta à ces causes constitutives du servage, un mode nouveau : la *kabala*, ou, d'après un mot arabe le contrat consenti par un homme empruntant une somme d'argent et s'engageant à en payer les intérêts par son travail. Cette transaction n'entrainait pas par elle-même la perte de la liberté, et en Allemagne, dans l'Italie du Sud, des contrats analogues n'ont pas eu cette conséquence. Le *kabalnyï* pouvait s'affranchir en s'acquittant. En Allemagne, en Italie, l'homme conditionnellement admis de la sorte à redevenir maître de sa personne, usa le plus souvent de cette faculté. En Russie, la condition ne put être habituellement remplie, et l'histoire entière du servage tel qu'il arriva à être établi dans ce pays tient dans ce fait.

Le code d'Ivan IV énuméra quatre catégories d'esclaves : esclaves complets *(polnyié)* c'est-à-dire asservis sans condition avec leur descendance; esclaves anciens, asservis par prescription sans doute, suivant un mode que nous ignorons; esclaves *kabalnyié*, et esclaves *dokladnyié*, ou asservis en vertu d'un *doklad*, autre forme du contrat librement consenti. Mais, en constatant ainsi un état de choses créé par le passé, le législateur se préoccupa de réduire ce legs d'un temps barbare, de restreindre les causes constitutives de l'esclavage et d'en entourer l'application de certaines formalités presque prohibitives dans beaucoup de cas. Mise en contact avec le monde de l'occident, la Russie se montrait disposée à le suivre dans la voie de la liberté, comme dans les autres directions civilisatrices, et d'ailleurs, bien qu'en l'absence de documents nous ne puissions donner à cet égard aucun chiffre précis, d'après

un ensemble d'indications concordantes, la question n'intéressait qu'une portion bien minime de la population ouvrière.

C'est la même époque pourtant qui a préludé à l'asservissement général de toute cette population! Comment? Par quelle inversion singulière du développement naturel des relations correspondantes?

Jusqu'à une époque assez récente, le gouvernement russe de la fin du seizième siècle a porté à cet égard, devant l'opinion, la plus lourde et la plus terrible des responsabilités. D'après une croyance fort répandue, à lui seul, de son propre mouvement, par ses propres moyens, il aurait opéré cette modification profonde et néfaste dans la condition juridique et sociale des classes intéressées. Cette idée est généralement abandonnée aujourd'hui. Comme ailleurs, le servage a été ici le produit du temps et d'une étape particulière dans l'histoire politique et économique du pays, sans qu'il soit nécessaire, pour l'explication du phénomène, de recourir aux conceptions nuageuses de la doctrine slavophile.

Pour Kavéline (*OEuvres*, I, 630), ce phénomène aurait été la conséquence naturelle, logique, nécessaire, de l'organisation entière du pays, basée sur le principe de l'autorité domestique, et, ainsi compris, le servage aurait eu un caractère plutôt bienfaisant. Exercé parfois de façon cruelle, à raison de la grossièreté générale des mœurs, mais nullement abusif en principe, ce pouvoir d'un homme sur un autre homme se serait borné à une espèce de tutelle ayant sa raison d'être non dans la force du tuteur, parvenu à imposer sa loi, mais dans la faiblesse du pupille, poussé par la conscience de cette faiblesse à accepter une autorité, une gouverne, une protection dont il ne pouvait se passer.

Resterait à expliquer, dans cette hypothèse, la révélation soudaine d'un état de minorité sociale, que rien n'avait fait apparaître antérieurement, et la coïncidence de cet état nouveau avec une période de croissance qui aurait dû l'exclure, au contraire, ou l'atténuer. La réalité, telle qu'elle ressort des données historiques, semble très différente. Deux faits

dominent, au seizième siècle, l'histoire de la population dont il s'agit : l'un est la disparition rapide des paysans propriétaires, l'autre, l'appauvrissement également rapide de tous les paysans. Et voici la conséquence : d'une part, une masse d'hommes, ouvriers agricoles ou autres, qui, n'arrivant pas à se nourrir autrement, consentent à aliéner leur liberté pour ne pas mourir de faim; d'autre part, une masse de tenanciers qui, ne parvenant pas à régler leurs comptes avec leurs propriétaires, perdent le droit essentiel dont leur liberté dépend : la faculté de quitter la tenure à l'expiration de leur engagement. Les uns ayant perdu le morceau de terre qui les faisait vivre sont réduits à mendier ou à servir; les autres ayant reçu du propriétaire une subvention quelconque se trouvent hors d'état de la restituer. Dans les circonstances les plus communes, le paysan, à son entrée en jouissance, obtenait une avance équivalant à 3 roubles. Au bout de dix ans il avait 30 roubles à payer, plus 56 copecks ou 1 rouble 6 copecks pour le *pojiloié*, soit, peut-être, 300 roubles de notre monnaie. Nulle possibilité, dans la plupart des cas, de réunir une pareille somme. Donc obstacle au départ; conversion de la dette constamment accumulée, du *serebro*, comme on disait (*serebro* : argent), en une sorte d'obligation attachant le débiteur au sol; assimilation usuelle des *serebrianiki* aux serfs de droit commun, Kholopy *dokladnyié* et *Kabalnyié* : c'est l'histoire des fermiers insolvables de l'*ager publicus* à Rome, ainsi que Fustel de Coulanges l'a mise en lumière.

En fait, dès la seconde moitié du seizième siècle, la liberté, demeurant théoriquement acquise à la plupart des paysans, est devenue, dans la pratique, le privilège d'un nombre de plus en plus restreint de propriétaires ou de tenanciers non endettés.

Mais la raison de cet appauvrissement général de la classe agricole? Vous la devinez. L'état de guerre est extrêmement coûteux. En adoptant cette organisation de combat que j'ai indiquée, et en augmentant constamment les cadres de son armée, l'État moscovite a dû grossir proportionnellement ses

frais, rétribuer ses « hommes de service » enrôlés en nombre toujours croissant ; puis, en mettant de quelque façon son établissement sur le pied européen, payer encore l'outillage indispensable, les armes importées de l'étranger, le personnel recruté dans tous les pays d'Europe. Avec quoi ? L'unique fonds disponible ici, la seule richesse réelle du pays, c'était la terre. Elle eut donc à supporter toutes ces charges nouvelles. Pour distribuer des *pomiéstia* aux *sloujilyié* on déposséda les paysans, et, pour rémunérer les ouvriers exotiques, on taxa les *pomiéchtchiki*, qui, obérés, pressurèrent leurs fermiers.

La terre répondit pour tout, solda toutes les dépenses, devint une sorte de monnaie d'État, convertissable en travail, en service militaire et civil, en prestations de toute nature. Elle ne se défendait pas. Jamais, même aux mains des *vottchinniki*, elle n'avait été ici l'objet d'un appropriation complète, intangible. De bonne heure s'était formée une conception qui la faisait essentiellement chose d'État, susceptible de devenir propriété particulière dans certaines limites seulement et sous la réserve de ces droits supérieurs. Les propriétaires se trouvaient tous, d'autre part, dans la main du maître, et, dépourvus, ainsi que je l'ai marqué, d'organisation corporative et de cohésion, ils étaient incapables d'offrir une résistance sérieuse. Par leur faiblesse et leur docilité, ils ne firent que pousser plus avant le développement du système dont ils souffraient. Les plus récalcitrants ne trouvaient qu'une ressource : la fuite. Ce fut toujours un trait du caractère russe : placé dans des conditions d'existence insupportables, plutôt que de réagir, l'homme de ce pays préfère s'esquiver. Nous aurons à suivre les manifestations historiques de cet autre phénomène. Les paysans imitèrent, dans une proportion beaucoup plus grande encore, l'exemple ainsi donné. Pour eux la fuite était plus facile. Mieux surveillés et plus exigeants, en allant chercher dans la Pologne voisine d'autres établissements, *vottchinniki* et *pomiéchtchiki* couraient des aléas et des risques sérieux. Le paysan, lui, n'avait qu'à passer, au sud-est, une frontière mal gardée et d'ailleurs



constamment reculée pour rencontrer, au sein d'espaces infinis, l'hospitalité d'un sol vierge et libre de toutes charges.

Aussi, dès les premières années du seizième siècle, l'exode des populations agricoles, l'abandon des terre laissées en friche deviennent le grand fait à l'ordre du jour, prennent le caractère d'un péril national. Alors, menacé dans ses ressources, l'État se décide à intervenir. Il va d'abord au plus pressé. Bien que ce soit matière à discussion, il semble que dès le milieu du siècle une série de mesures administratives et de décisions judiciaires, sinon de dispositions législatives, ait amené la fixité du *cens* et conséquemment l'immobilisation des censitaires sur les terres *noires* faisant partie du domaine de la cour. Le tenancier fut libre encore de quitter sa tenure, mais à la condition d'acquitter ailleurs le même *tiaglo* ou un *tiaglo* supérieur. Puis ce fut le tour des terres *blanches*, possédées par les « hommes de service ». En fuyant, le paysan ruinait le *pomiéchtchik*, et le *pomiéchtchik* ruiné laissait l'État en détresse. Donc, sans recourir encore à une mesure d'ordre général, l'État travailla à assurer la continuité et le rendement de son « service » par des dispositions individuelles et locales, qui, à titre exceptionnel, autorisaient tel propriétaire soit à retenir les paysans établis sur ses terres, soit à faire revenir les fugitifs.

Ce fut toujours la politique de Moscou de poser ainsi les jalons d'une réglementation générale et définitive. Vers le milieu du siècle, deux chartes accordées aux frères Stroganov marquèrent un pas décisif dans cette voie, stipulant que les concessionnaires auraient à saisir et à renvoyer sur place les paysans en fuite qui chercheraient refuge sur les immenses domaines dont ils entreprenaient la colonisation, précisément dans ce lointain pays de steppes incultes où se portait le courant destructeur de la prospérité économique et de l'organisation militaire du pays.

On a supposé encore que, par une mesure générale, la faculté du libre exode a été, dès le milieu du seizième siècle, supprimée pour une certaine catégorie de paysans, les *staro-*

jiltsy, ou cultivateurs établis depuis de longues années sur les lots par eux exploités. Mais, contre l'opinion de M. Diakonov et de quelques autres historiens, M. Serguiéiévitch *(Antiq. Jur.*, [III, 460 et suiv.) a définitivement refuté cette hypothèse. La question de la main-d'œuvre et celle du cens ont seules joué ici un rôle déterminant, préparant l'enfantement du monstre qui s'est appelé le *Kriépostnoïé pravo*, la loi du servage. Un esclavage entrainant l'autre, l' « homme de service » enfermé dans la cage de fer y a poussé le paysan, en attendant que le marchand et l'homme d'église lui-même l'y suivissent à leur tour. Nous avons vu que les populations urbaines ne se distinguaient pas ici des populations rurales. Et là encore se trouvait un abime séparant la Russie du seizième siècle des autres pays d'Europe.

VII

LES POPULATIONS URBAINES

En Occident, les progrès du commerce et de l'industrie ont amené l'organisation des habitants des villes en corporations s'armant pour tenir tête au féodalisme. Au sein de ces groupements, dans les rapports de leurs membres entre eux, s'est élaboré cet esprit de liberté qui a présidé à la constitution des communes autonomes et s'est développée cette activité matérielle et intellectuelle d'où sont sorties les formes supérieures de la vie économique : création du capital, établissement du crédit, et les formes supérieures de la vie cultivée, science, art, société.

La Russie n'a connu rien de pareil et, plus que toute autre raison peut-être, l'absence de ces autres centres de vie et de résistance sociale a contribué à former, à maintenir et à fortifier l'organisation despotique imposée au pays. Le commerce demeurant restreint, l'industrie existant à peine, la ville n'a pas été ici le produit naturel de leur développement. Long-

temps — leur nom l'indique : *gorody*, c'est-à-dire lieux *ogorojennyié*, fortifiés — les établissements urbains ont eu une toute autre fonction ; en fait même, la vie industrielle, comme nous l'avons vu à Moscou, rayonnait hors de ces enceintes, dans les *possady* et les *slobody*, demeures du plus grand nombre des artisans, qui y confondaient leurs destinées comme leurs mœurs avec une quantité égale ou même supérieure de cultivateurs fixés au même lieu. Au cours du seizième siècle seulement, l'État s'avisa d'opérer, non pas même entre les deux catégories d'habitants, mais entre les deux lieux d'habitations une distinction qui fut d'ordre purement fiscal, en ce sens que les urbains eurent plus à payer que les ruraux, la réforme n'allant pas évidemment à créer entre les contribuables un lien organique quelconque. Obtenir ici comme ailleurs le rendement le plus élevé de la matière imposable et la fixité de l'impôt, tel est le souci unique du gouvernement. Et, comme ses idées en fait d'économie politique sont faibles et généralement fausses, loin de favoriser l'accroissement de cette source de revenu, il n'arrive qu'à le paralyser, en multipliant les taxes et les endroits où elles sont prélevées, en mettant un douanier au détour de chaque route et un percepteur au coin de chaque rue, en monopolisant, pour mieux les exploiter, toutes les branches de l'industrie et du commerce : après la vente du seigle, de l'avoine et de toutes les céréales, la fabrication de la bière, du *kvass* et de toutes les boissons.

Nulle défense ici comme là-bas. Pas de trace de lutte contre cet accaparement progressif, car le cas de Pskov et de Novgorod est d'ordre purement politique. Les éléments de résistance ne manquent pourtant pas. Depuis les temps les plus reculés, le commerce tout au moins est en honneur dans le pays et y passe pour une occupation noble. Les entreprises des Varègues comme des anciens princes slaves ont eu un caractère à la fois militaire et commercial, et les héros de la légende nationale : Sadko, Soloviéï Boudimirovitch, Tchourila Plenkovitch, Vaska Bouslaiév, ont personnifié ce double type d'activité et d'audace aventureuse. Ce qui manque, c'est

l'esprit de corps. Le *koupiéts,* marchand en détail, et le *gost,* marchand en gros, sont bien l'un et l'autre gens faisant du commerce, mais susceptibles aussi de se livrer à d'autres occupations et ne s'en faisant pas faute très communément. Par contre, la spécialité professionnelle à laquelle ils doivent leur nom n'est nullement limitée à leurs personnes. Du commerce, tout le monde en fait : paysans, moines, hommes de guerre et hauts fonctionnaires s'en mêlent à l'envi, jusqu'au moment où, toujours sous l'empire de la même préoccupation, l'État en viendra à séparer les fonctions, pour mieux répartir et asseoir les charges. Ce sera l'œuvre du dix-septième siècle. Mais alors encore il n'y aura qu'un régiment de plus dans la grande armée, des prisonniers de plus dans la grande cage, et toujours pas de corporation, — organisme créé plus tard à coups d'oukases par Pierre le Grand et par Catherine II, sans que l'histoire soit arrivée à le produire.

Ainsi, dissociés autant que les autres, et, après la ruine de Pskov et de Novgorod, conséquence de leur absorption par le grand empire militaire, privés des seuls foyers où ils eussent pu parvenir à un groupement efficace, ces éléments participèrent à l'œuvre d'asservissement général et furent incapables de remplir le rôle que les communautés urbaines de l'Occident ont si brillamment assumé dans le mouvement ascensionnel de la civilisation.

Restait l'Église. Je vais montrer comment, en partie par l'effet des mêmes causes, elle n'a pu, elle aussi, marcher, à cet égard, sur les traces de ses rivales occidentales.

VIII

L'ÉGLISE

Par le prestige attaché à sa fonction dans un pays de foi robuste, par sa qualité d'unique dépositaire du savoir et de dispensatrice unique de l'instruction, par ses ressources maté-

rielles même, cette Église constituait une puissance considérable. Comprenant, dès les premières années du seizième siècle, dix éparchies, Moscou, Novgorod, Rostov, Vologda, Souzdal, Riazan, Smolensk, Kolomna, Saraïsk et Perm, elle exerçait dans leur ressort une juridiction fort étendue, à la fois spirituelle et civile, portant sur les desservants ecclésiastiques et sur les fonctionnaires laïques de son administration, *boïars* et *dïaks* épiscopaux, lieutenants et baillis. Exercer la justice voulait dire alors se prévaloir du droit de mettre les justiciables à contribution, et, copié sur l'organisation civile, lui empruntant son caractère d'exploitation basée sur le droit particulier, s'il renforçait matériellement l'établissement qui s'en prévalait, cet ordre de choses n'était pas pour augmenter son autorité morale. Il devait, il est vrai, être touché par la réforme qui, au cours du seizième siècle, tendit à ériger divers centres administratifs en communes autonomes. A l'exemple de ce qui se passait dans le domaine de l'administration civile, des organes représentatifs, starostes élus et jurés furent alors introduits dans tous les ressorts, en même temps que la juridiction civile était séparée de la juridiction spirituelle. Mais cette entreprise n'eut qu'une existence éphémère. Après l'avoir accidentellement ébauchée dans le sens des tendances libérales qui lui venaient de l'Occident, l'État, ainsi que nous le verrons, ne tarda pas à revenir dans la voie de son despotisme initial, et l'Église suivit le second mouvement comme elle avait subi l'autre.

Ce fut sa destinée de s'identifier progressivement avec ce pouvoir rival du sien, jusqu'à une confusion presque entière des organes, des fonctions et des attributions respectives.

Pourtant, les moyens ne lui faisaient pas défaut pour maintenir et sauvegarder son indépendance. Jusque dans l'administration de ses biens, ses prérogatives égalaient celles du souverain. Comme celles du souverain, les terres ecclésiastiques étaient, au point de vue administratif et judiciaire, entièrement indépendantes des autorités locales, — sauf en ce qui concernait certaines affaires criminelles, vol, meurtre,

brigandage. Et ces terres étaient vastes. Très inégalement répartie, mais constamment augmentée, la richesse du clergé séculier et régulier, de ce dernier surtout, l'emportait sur celle de toutes les autres classes. Disséminées dans quinze districts, les propriétés du métropolite rapportaient, à la fin du seizième siècle, jusqu'à 3,000 roubles de revenu, et l'archevèque de Novgorod était plus opulent encore avec 10 ou 12,000 roubles de rente. Les autres évêchés se trouvaient plus ou moins largement, mais toujours plus que suffisamment dotés. Réduit à de modestes allocations territoriales qui, parfois, ne dépassaient pas trois diéssiatines et allaient rarement à trente, ou à des subventions — *rougi* — qui variaient de 19 roubles à 12 copecks, ayant peu à attendre de la munificence des fidèles, dont les largesses s'adressaient plutôt aux monastères, le clergé paroissial était moins avantagé. Quatre fois par an au moins, les curés faisaient le tour des paroisses, portant la croix et l'eau bénite, et tendant la main ; mais, sur le produit même de cette mendicité trimestrielle, les évêques prélevaient une dîme.

La grosse part de la fortune publique revenait au clergé noir. Non seulement ses terres étaient beaucoup plus considérables, mais à leur revenu s'ajoutait le tribu de la piété nationale, d'un produit souvent énorme. Du seul Ivan IV, le monastère de la Troïtsa devait, en moins de trente ans, recevoir 25,000 roubles, soit, au taux moyen, près d'un million de roubles de notre monnaie, d'après certaines évaluations. Moins favorisé, le monastère de Saint-Cyrille de Biélooziéro obtenait, dans le même espace de temps, 18,493 roubles, sans compter les dons en nature : cent pouds de miel, par exemple, en 1570, dix chevaux l'année suivante, et, de temps à autre, des icones, des objets de culte d'un grand prix, un seul envoi de vêtements sacerdotaux étant évalué à 6,000 roubles.

Sur leurs domaines immenses, bénéficiant généralement d'une franchise d'impôts à peu près complète, obtenant la faculté d'en percevoir pour leur compte, attirant et gardant

une main-d'œuvre abondante, au produit du sol mieux exploité que partout ailleurs, au gain des espaces colonisés, agrandissant constamment leurs possessions, les moines ajoutaient toutes sortes d'industries ; ils raflaient tout l'argent du pays et le faisaient fructifier par des placements avantageux, gros capitalistes et les seuls ou à peu près, très gros commerçants et propriétaires terriens sans rivaux. Englobant les meilleures terres de vingt-cinq districts, le domaine du monastère de la Troïtsa comprenait, à la fin du siècle, 106,600 paysans et son revenu était évalué à 100,000 roubles — quelque 2,400,000 roubles de notre monnaie. Pour l'ensemble des communautés de la Grande-Russie, M. Ikonnikov *(Essai sur l'influence de Byzance dans l'histoire russe*, 1869, Ire partie) a trouvé un revenu de 824,593 roubles tiré de 3,858,396 diéssiatines de terre cultivées par 660,185 paysans : chiffres auxquels il faut ajouter le produit des terres directement exploitées par les monastères.

Ce ne sont encore assurément que des évaluations approximatives. L'ensemble des documents dont nous disposons sur ce point donne bien cependant l'impression d'une richesse considérable et hors de proportion avec les ressources générales du pays.

Il serait souverainement injuste de prétendre, comme on l'a fait même à cette époque, que clergé séculier ou clergé régulier n'aient usé de leur fortune matérielle comme de leur influence morale que pour leur seul avantage. Longtemps, ici comme ailleurs, la conscience morale du peuple n'a eu d'autre asile que dans le sein de cette Église nationale et d'autre expression que dans son enseignement. Jusque vers le milieu du seizième siècle tout au moins, le pouvoir spirituel de ses chefs, du Métropolite en particulier, a servi aussi de contrepoids bienfaisant à l'omnipotence de l'État. Parmi les droits revendiqués par le haut clergé, celui d'intervenir en faveur des victimes de l'arbitraire et de la violence s'est inscrit en lettres d'or dans l'histoire du pays.

Bien plus, l'Église et le clergé séculier ont été les coopéra-

teurs actifs, et même, à un certain point de vue, les ouvriers principaux de la grande œuvre d'unification nationale poursuivie à Moscou. Ceci demande explication. Chez les premiers « rassembleurs de la terre russe », l'idée de l'unité n'apparait encore qu'à l'état demi-conscient. Dans son testament, le fils de Kalita, Simon le Superbe (1341-1353), recommande bien à son fils de marcher dans la voie par lui tracée « pour que la mémoire de nos pères et la nôtre ne s'effacent pas et que le *flambeau ne vienne pas à s'éteindre* ». Pourtant, plutôt que le rêve ambitieux d'une grande patrie russe reconstituée, un autre souci semble présider à l'effort séculaire de ces princes obscurs. Quand ils achètent villages après villages, ajoutent les domaines aux domaines, amassent dans leurs coffres l'or, l'argent, les pierreries et les perles; quand ils trompent le maître tatar dans leurs comptes de tribut; quand ils violentent et dépouillent leurs frères couronnés, si l'un d'eux, parfois, se laisse aller à montrer le fond de sa pensée en indiquant la raison de ce labeur obstiné, on l'entend simplement parler du temps où « Dieu nous délivrera de la Horde ». Ce qu'ils veulent, c'est la liberté d'abord, le pouvoir de ne plus courber l'échine sous la botte du conquérant étranger et de ne plus lécher, sur le cou de son cheval, les gouttes de lait fermenté que le maitre aura laissé tomber du gobelet qu'ils lui ont tendu. Car ils en sont là encore! Et de cette abjection ils veulent sortir. Après quoi, ils amasseront d'autres richesses, commettront d'autres violences et d'autres spoliations, à cette seule fin apparente d'acquérir quelques arpents de terre et de remplir quelques coffres de plus.

Pourtant l'idée de l'unité nationale pénètre lentement dans leurs têtes obstinées d'accapareurs fanatiques. Mais elle est née et a grandi à côté d'eux. Bien avant qu'aucun prince de Moscou ait songé à se faire le représentant politique de la Russie unifiée, le Métropolite de Moscou est devenu son représentant religieux. La force des choses l'a voulu ainsi. L'est slave ne comprenait qu'une éparchie relevant du patriarcat de

Constantinople. Il avait ainsi un premier centre d'unité, un foyer commun. Ce foyer fut longtemps nomade comme tous les autres; mais déjà un contemporain de Kalita (1325-1341), le métropolite Pierre, s'avisa de prendre le titre de métropolite de *toutes les Russies*, et alors, au milieu des princes rivaux se disputant la primauté entre Moscou, Riazan, Souzdal, Tver, ce fut à qui posséderait ce chef dans sa capitale et avec lui un signe visible de prééminence. Michel Iaroslavitch de Tver l'emporta d'abord en se faisant aussitôt appeler, lui aussi, *de toutes les Russies*. Mais Kalita prit bientôt une revanche victorieuse, et l'hégémonie moscovite se trouva fondée un siècle et demi avant Ivan le Grand.

Un siècle et demi plus tard, l'unité religieuse devait s'évanouir du fait de l'empire polono-lithuanien constituant dans le voisinage un nouveau centre spirituel. L'Union florentine acheva la séparation des deux foyers. Mais déjà, à ce moment, l'unité politique, maintenue et affermie à Moscou, avait acquis des chances d'intégrité et de durée.

Les monastères, de leur côté, ont apporté leur part contributive à l'œuvre simultanée de colonisation dont la Russie moderne est issue dans une mesure égale. D'une manière générale, la marche en avant des établissements monastiques a suivi une direction contraire à celle que prenaient les colons ordinaires, poussés par des motifs exclusivement pratiques. Tandis que ces derniers se portaient vers les riches terres du sud, les moines, des ascètes souvent, inspirés par un idéal supérieur, recherchaient, de préférence au nord-est, des déserts et des forêts impénétrables, qui, sans eux, eussent longtemps rebuté l'esprit d'entreprise de leurs émules laïques. Là, ils entraient en contact avec des populations finnoises encore adonnées à l'idolâtrie, et, dédoublant leur tâche, défrichant les steppes incultes et catéchisant les âmes païennes, ils avançaient, avançaient toujours — tel ce Triphone, contemporain d'Ivan le Terrible, avec son compagnon Phéodonite, qui, sur les rives de la Piétchenga, enseigna l'art de la culture et les vérités de la foi à des bandes de Lapons,

hostiles d'abord, maltraitant et menaçant les pieux solitaires, puis rendus dociles à leur voix.

A l'est, du côté de la frontière tatare, l'apostolat religieux devança pareillement la conquête militaire avec des établissements monastiques qui, bien avant la prise de Kazan, dès le quatorzième siècle, franchissaient la Soura, pour suivre ensuite, aider et parfois protéger les progrès de l'expansion nationale. Partout, disposant de grandes ressources, bien fortifiés souvent, les monastères servirent de point d'appui aux armées en campagne. Celui de Saint-Cyrille, avec ses remparts garnis d'artillerie et ses trente-huit grosses tours, l'emportait en valeur stratégique sur Novgorod.

Enfin, si l'affluence des fidèles dans ces lieux préférés de pèlerinage donnait lieu à des trafics injustifiables au milieu des foires concordant avec les fêtes patronales ; si la légitimité des avances faites par les moines aux particuliers au taux usuel de 10 pour 100 soulevait des controverses pénibles, une tradition, qui s'est perpétuée jusqu'au dix-huitième siècle, voulait aussi que la richesse ainsi accumulée aux mêmes lieux constituât une sorte de réserve, à laquelle le pays avait pouvoir de recourir aux jours d'épreuve. Comme les trésors amassés par les prêtres d'Égypte dans le fameux Labyrinthe, ceux-ci n'étaient pas si âprement gardés qu'ils ne parussent faire partie, à certains égards, du patrimoine commun. L'usage voulait encore que les monastères ne refusassent à personne ni nourriture ni hospitalité temporaire. Princes et boïars s'en prévalaient eux-mêmes, entrant au passage dans la maison de Dieu, et, après s'y être réconfortés, emportant encore des provisions pour la route. Quant aux pauvres, ils regardaient cette maison comme leur appartenant de quelque façon. Et la maison justifiait cette prétention. Au monastère de Volokolamsk, une année de disette, on distribua un jour du pain à 7,000 affamés, et, pendant des mois, on eut à en nourrir de 4 à 500. C'était sous Vassili Ivanovitch, le père du Terrible, et l'ihoumène Joseph vendit cette année le bétail et jusqu'aux vêtements de la communauté. Les moines se pri-

vèrent de *kvass* à leur table réduite au strict nécessaire. Dès cette époque, aussi, des hospices permanents et des hôpitaux furent établis dans certains monastères.

Pour se hausser à un rôle plus élevé encore ; pour, comme en Occident, constituer dans leurs ermitages ou dans leurs églises des foyers de culture supérieure ou d'instruction élémentaire; pour devenir, en dehors de l'enseignement religieux, les éducateurs et les civilisateurs de leur peuple, que manquait-il à ces moines sublimes parfois, à ces prêtres souvent héroïques, les uns allant de porte en porte mendier la subsistance de milliers d'infortunés, les autres bravant la résistance des éléments au sein des rudes contrées du Nord, ou, sur les marches du trône, la colère plus redoutable du prince?

L'histoire a depuis longtemps répondu : il leur manquait l'éducation.

Jusqu'à l'invasion mongole, sur 23 Métropolites ayant siégé en Russie 17 furent Grecs et longtemps après l'élément grec ou bulgare domina dans la composition des deux clergés. Même après qu'ils eurent cessé d'être nommés à Constantinople, c'est-à-dire au lendemain de l'Union florentine, les Métropolites durent y chercher encore la confirmation de leur titre, et toujours l'apparition fréquente des moines de l'Orient venant en Russie pour recueillir des aumônes, les voyages non moins fréquents des pèlerins russes allant visiter les ermitages du mont Athos et les autres sanctuaires voisins maintenaient un courant continu de relations entre les deux Églises. Toujours ainsi la vie religieuse du pays remonta à sa source première. Or l'histoire a dit ce qu'était maintenant cette source, où l'Europe occidentale elle-même s'était abreuvée autrefois. J'aurai à montrer plus loin ce que la Russie du seizième siècle pouvait en tirer, quels éléments de culture intellectuelle et d'enseignement moral. Je veux ici m'en tenir à un seul fait.

De 1420 à 1500, ce pays a vu surgir 150 établissements monastiques nouveaux et 65 encore de 1500 à 1588. Bien



que le voyageur anglais Fletcher ait ainsi usé d'exagération en appelant la Russie du seizième siècle « un pays de monastères », il est certain que ce genre de fondations a reçu, à cette époque, un développement relativement assez considérable. L'extrême liberté qui y présidait suffirait seule à l'expliquer. Le premier solitaire venu, en trouvant le moyen de construire quelque petite église ou oratoire en bois, devenait, s'il lui plaisait, ihoumène, chef de communauté. Il s'adressait au souverain, aux boïars, ou simplement aux gens riches pour obtenir une concession de terre, et la piété des fidèles, la valeur généralement attribuée aux prières des moines, faisaient le reste. Mais tous ces établissements acceptaient uniformément la règle de saint Basile, comme les communautés occidentales se contentèrent longtemps de celle de saint Benoît, et ce trait perpétué ici, maintenu jusqu'à nos jours, n'est-il pas pour prouver le peu d'intensité d'une vie religieuse ainsi figée dans un moule unique?

La vie est le mouvement, et d'ailleurs, les motifs qui, ici, déterminaient ces groupements n'ont eu, eux aussi, dans beaucoup de cas, rien de commun avec le souci d'une pieuse édification ou d'une culture idéale de l'âme. Après avoir montré l'endroit du phénomène, je dois arriver à l'envers : les faits que j'ai à rappeler ont acquis une notoriété universelle, soulevé au sein de cette Église même une réprobation presque générale et provoqué une réaction, dont j'aurai à indiquer l'origine et le caractère, mais qui s'est montrée impuissante et à peu près stérile.

Les ascètes idéalistes de l'époque, tels que Maxime le Grec, Vassiane Kossoï ou Nil Sorski, ont terminé leur vie dans une autre solitude que celle de leur choix, frappés, anathématisés et exclus de la communauté religieuse — comme cet héroïque Phéodonite lui-même, dont j'ai mentionné plus haut les exploits, et qui a dû expier en prison le crime d'avoir offert à l'imitation de ses contemporains des exemples trop sublimes. Sous le même froc, la grande majorité de ses compagnons était bien éloignée de ces sommets.

Si elle ne se bornait pas à manger dans l'oisiveté, et parfois dans la débauche, le fruit de sa pieuse industrie; si, comme je l'ai montré tout à l'heure, elle consentait à faire la part des pauvres, son horizon demeurait circonscrit dans la sphère d'une dévotion étroitement conçue, réduite à des pratiques matérielles. Un grand nombre d'archimandrites et d'ihoumènes suivaient des penchants encore moins plaisants, convertissant les biens monastiques en fermages fructueux et adaptant la règle de leur ordre à des habitudes de sybaritisme paresseux. La vie commune n'existait que très exceptionnellement. La table commune ne servait qu'à nourrir quelques frères avec les reliefs des repas somptueux que les chefs, accapareurs de la fortune commune, partageaient avec de nombreux commensaux, parents, amis, riches seigneurs venant élire domicile dans ces thébaïdes luxueuses. On y menait souvent joyeuse vie. On y buvait sec. Du seizième au dix-septième siècle, comme l'a montré M. Prijov dans son *Histoire des cabarets* (1868, p. 53), les monastères furent les grands fabricants et les grands dépositaires des boissons de toute sorte. On y recevait nombreuse et gaie compagnie. Des femmes visitaient souvent les cellules. Parfois on y rencontrait aussi — des garçons. Dans certains monastères, moines et nonnes vivaient côte à côte.

Le courant réformateur du seizième siècle devait toucher ce monde atteint par la corruption générale des mœurs, dont les communautés occidentales se ressentaient à la même époque. Mais ici, ne rencontrant pas d'éléments suffisamment vivaces pour la porter et assurer son triomphe, la réforme tourna court, et l'autorité morale de l'Église en fut irrémédiablement compromise.

Son rôle social se trouva en même temps diminué et frappé de déchéance par l'effet d'une autre cause. Jusqu'à l'invasion tatare, la division des pays en petites principautés et le maintien de cette Église dans la mouvance de Constantinople furent pour garantir à ses chefs une situation indépendante. Mais, à ce moment, ceux-ci jugèrent à propos de se mettre à l'ombre

du nouveau pouvoir. Le métropolite Cyrille alla établir son siège à la cour même des Khans. Une charte accordée gracieusement par Mengou-Timour, des *iarliks* abondamment distribués par ses successeurs, récompensèrent cette attitude. Mais les faveurs ainsi obtenues comportaient une abdication entière de l'ancienne indépendance, et, quand Moscou eut recueilli l'héritage des despotes asiatiques, le pli était pris. Les oukases succédèrent aux *iarliks* et réclamèrent la même soumission.

D'ailleurs, après avoir coopéré dans le sens que j'ai indiqué à la constitution de l'unité nationale, l'Église n'hésita pas à s'y associer encore en travaillant à la destruction des apanages. La division du pays gênait en effet l'exercice de son autorité. Mais l'entreprise politique ainsi poursuivie en commun amenait fatalement la confusion des deux éléments associés, et la subordination du plus faible au plus fort. L'omnipotence conquise par Moscou consacra ce résultat, en même temps que la rupture avec Constantinople privait l'Église ainsi progressivement subjuguée de ce caractère international et de ce point d'appui extérieur qui ont fait la fortune du catholicisme et qui demeurent sa meilleure garantie contre les entreprises du despotisme civil. Quand, dès la fin du seizième siècle, la collation des dignités ecclésiastiques et des bénéfices se trouva, en fait, ici, à la discrétion du souverain, cet état de choses ne fut la conséquence d'aucun *concordat*. Il résulta du jeu naturel des institutions, conjuguant, mêlant de façon inséparable les deux ordres d'intérêts et de pouvoirs. Comme protecteur éminent de l'orthodoxie, dès la fin du quinzième siècle, le souverain convoquait ici les *Conciles*, et, dans ces assemblées, concurremment avec les questions intéressant la foi ou le culte, étaient discutées aussi les affaires de l'État. Réciproquement, les hauts dignitaires ecclésiastiques furent fréquemment invités à prendre place dans les *Conseils laïques* du souverain, dans la *Douma*, et ils y participaient aux délibérations. De là à se trouver enrégimenté avec tout le monde dans la grande

armée des *sloujlyié* sous la loi commune du service il n'y avait qu'un pas. Le clergé régulier même n'y échappa pas. Outre que les archimandrites et les ihoumènes de quelques monastères prenaient siège, eux aussi, dans les *Conciles* comme dans les *Conseils*, les moines de ce pays, imitant leurs frères de l'Occident, s'avisèrent assez tôt d'en appeler au souverain contre l'autorité épiscopale, ainsi que les autres faisaient au Pape ; et le souverain s'y prêta volontiers jusqu'au moment où il se sentit assez fort pour simplifier ces rapports — en centralisant la juridiction correspondante dans un de ses bureaux civils.

De la déchéance où les faisait tomber ainsi une commune destinée, l'un et l'autre clergé eussent pu assurément se relever par la seule vertu de leur ministère ; mais il eût fallu pour cela que la valeur intellectuelle et la dignité morale répondissent, chez les chefs tout au moins, au prestige de leur fonction, et que, chaleur et lumière, la flamme des vocations augustes s'allumât et brillât aussi haut dans les foyers de cette église autocéphale que dans ceux de l'Occident, où, jusque dans les désordres de Rome, les Léon X et les Pie V lui donnaient un rayonnement universel. Hélas ! les Cyrille et les Iona n'avaient pu, ici, retrouver l'étincelle divine sous les cendres de Byzance.

Sous Ivan III, le haut clergé séculier résistait encore. Une querelle d'ordre liturgique mettant aux prises le Grand-Duc et le Métropolite, celui-ci abandonnait son siège, laissait les églises sans consécration, et obligeait ainsi le souverain à un « battement du front » repentant. Mais quand, sous les successeurs de ce souverain, encore mal affermi dans son rôle de maître omnipotent, pour résister au despotisme triomphant, il fallut plus que la conscience d'une dignité outragée ; quand saint Philippe, dont j'aurai à dire le martyre, eut scellé de son sang une profession unique d'indépendance et de fidélité aux traditions méconnues, sa voix ne trouva plus d'écho, son exemple ne rencontra pas d'imitateurs ; avec le reste du pays, l'Église entra dans le silence et dans la nuit, et la grande

machine à broyer les intelligences et les volontés eut un rouage de plus (1).

(1) Pour la formation de l'empire moscovite consultez : KARAMZINE, *Histoire de Russie*, VII, chap. IV; X, chap. IV; KOSTOMAROV, *Monographies*, vol. VIII; TCHETCHOULINE, *les Villes de l'empire moscovite*, 1889. — Pour l'histoire de Pskov et de Novgorod en particulier : ILINSKI, *Étude sur Novgorod*, dans la *Revue du ministère de l'instruction publique*, 1876, juin; NEVOLINE, *id.*, dans les *Mémoires de la Société de géographie russe*, vol. VIII. — Sources : GUAGNINO, *Moscoviæ descriptio*, dans STARTCHEVSKI, *Hist. russiæ script.*, 1841; POSSEVINO, *Moscovia*, 1587; comp. CHMOURLO, *les Récits de Giovanni Tetaldi sur la Russie*, 1891. — Pour l'ethnographie et l'histoire des classes sociales : KAVELINE, *Œuvres*, 1859, vol. I; KLIOUTCHEVSKI, *Cours d'histoire lithographié*, I, et *Précis d'histoire*, 1899; MILIOUKOV, *Essais sur l'histoire de la culture russe*, 1896, vol. I et III; PAVLOV-SILVANSKI, *les Hommes de service*, 1898; SERGUIÉIÉVITCH, *Antiquités juridiques*, t. III, 1903; KELIÉBNIKOV, *De l'influence de la société sur l'organisation de l'empire*, 1869; TCHITCHERINE, *Essais sur l'histoire du droit russe*, 1858; BIÉLOV, *Sur l'importance historique du Boiarstvo*, étude dans la *Revue du ministère de l'instruction publique*, 1886; le même, *Notes sur Ivan le Terrible*, *ibid.*, 1887. — Pour les paysans et les origines du servage : BIÉLAIEV, *les Paysans en Russie*, 1891; TATICHTCHEV, *le Code d'Ivan Vassilévitch*, 1786; KARAMZINE, *Hist. de Russie*, X; SOLOVIOV, *Hist. de Russie*, VII; KOSTOMAROV, *étude dans les Archives d'histoire et de connaissances pratiques*, 1859, liv. II; POGODINE, étude dans *la Conversation*, 1859, IV (polémique entre les deux écrivains); GRADOVSKI, étude dans la *Revue du ministère de l'instr. publ.*, 1868; DITIATINE, *l'Organisation et l'Administration en Russie*, 1875; KLIOUTCHEVSKI, *étude sur l'origine du servage dans la Pensée*, 1885; VLADIMIRSKI-BOUDANOV, *Chréstomatie du droit russe*, 1887; le même, *Aperçu de l'histoire du droit russe*, 1890; DIAKONOV, *Aperçu de l'histoire des populations rurales en Moscovie*, 1898; le même, *Documents pour l'histoire de la population censitaire*, 1895-7; le même, *Recherches sur l'histoire du servage*, 1901; SERGUIÉIÉVITCH, *loc. cit.*; EVFIMENKO, *la Propriété territoriale des paysans dans l'extrême nord*, 1884; PLATONOV, *Aperçu de l'histoire des troubles dans l'empire russe*, 1899; MILIOUKOV, *loc. cit.*, et *Problèmes historiques contestés*, 1892; LAPPO-DANILEVSKI, *Récits sur l'histoire du servage*, 1901; DEBOLSKI, *la Capacité juridique d'après le droit russe*, 1903; du même, dans la *Revue du ministère de l'instr. publ.*, 1895, une étude avec l'examen de la littérature historique sur cette question. — Pour l'histoire des populations urbaines : EVFIMENKO, *Études sur la vie nationale*, 1884; GRADOVSKI, *Histoire de l'administration locale*, 1868; F.-I. LEONTOVITCH, *Étude sur l'œuvre de Samokvassov, les Anciennes villes russes*, dans le *Recueil des sciences politiques*, vol. II, 1875; ILINSKI, *la Population urbaine de Novgorod au seizième siècle*, dans la *Revue du ministère de l'instr. publ.*, 1876; KOSTOMAROV, *Aperçu de l'histoire du commerce dans l'empire moscovite*, 1889. — Pour l'histoire de l'Église : MACAIRE, *Hist. de l'Église*, 1877, vol. VIII; ZAOUSTINSKI, *le Métropolite Macaire*, dans la *Revue du ministère de l'instr. publ.*, 1881; IKONNIKOV, *loc. cit.* — Sources : *Recueil des documents et traités*, 1819; *Documents de la commission archéographique*, 1836, et *Actes histor.*, 1841. — Pour l'économie des monastères : KLIOUTCHEVSKI, *l'Économie du monastère de Solovki*, *Annales de l'Université de Moscou*, 1867; DMITRIÉV, *Œuvres*, 1899, 1[er] vol. Documents dans le *Recueil de Moukhanov*, 1836.

CHAPITRE II

LA VIE POLITIQUE ET SOCIALE

I. Le pouvoir central. — II. L'organisation provinciale. — III. Le *Miéstnitchestvo*. — IV. La commune. — V. L'organisation judiciaire et la législation. — VI. Le régime économique. — VII. Les finance

I

LE POUVOIR CENTRAL

La machine n'a pas été construite et mise en mouvement d'un seul coup. A l'avènement du Terrible elle comportait déjà un mécanisme très compliqué, des rouages multiples, soit que ces derniers procédassent de l'ancienne organisation, en quelque sorte domestique, adaptée à la modeste existence de tous les princes apanagés, ainsi que l'a admis M. Kliout-chevski (*le Conseil des Boïars dans l'ancienne Russie*, 1883, 2e édit., p. 119 et suiv.), ou qu'il convienne d'y voir, avec M. Serguiéiévitch (*Antiquités juridiques*, II, 434), des organes politiques distincts. Je ne saurais entrer ici dans cette discussion. C'étaient des bureaux, ou plutôt des départements, dont le nombre allait toujours en croissant et dont les attributions se trouvaient réparties de façon très irrégulière. Cela tient à ce que leur création et leur mise en activité correspondaient aux progrès de la conquête et de la colonisation. Tel département, plus anciennement constitué, avait à connaître de certaines affaires dans un grand nombre de provinces. Ainsi le bureau de la guerre, *razriadnyï prikaz*. Tel autre



était chargé, au contraire, de toutes les affaires dans une seule province d'acquisition récente. Ce sera le cas du bureau de Kazan, *Kasanskiï dvorets*, après la prise de la ville. Le bureau des affaires étrangères, *possolskiï prikaz*, était, comme de raison, unique pour tout l'empire. Certains bureaux provinciaux, dits de Moscou, de Vladimir, de Dmitriév, de Riazan, avaient, enfin, une compétence bornée à certains domaines dans les limites mêmes de ces provinces, réunissant ainsi les traits qui distinguaient les deux premières catégories d'institutions.

Le désordre de la bataille se voyait là comme ailleurs.

Pour mouvoir et gouverner tous ces rouages, il fallait un ressort central. Où était-il? Dans la main du souverain? En apparence, non. A la tête des départements se trouvait le Conseil de boïars, la *Boïarskaia Douma*, quelque chose d'assez analogue au Conseil des premiers rois capétiens, ou à la *curia regis* des rois normands d'Angleterre ; un produit de l'histoire ici comme là-bas ; l'œuvre du groupement national organisé au quinzième siècle dans le bassin de l'Oka et du Volga supérieur, et une conséquence de la formation militaire de ce groupement. Chef de bande, le prince de Moscou dut, comme tous les généraux, prendre l'avis de ses lieutenants pour les opérations de quelque importance, et la *Boïarskaia Douma* ne fut, à l'origine, qu'un conseil de guerre, transformé ultérieurement par la complication des intérêts qui durent y être débattus. Chef de patrimoine, le souverain avait à compter aussi avec les descendants de ses anciens compagnons, établis maintenant comme lui sur des domaines héréditaires et y exerçant une part d'autorité. Le conseil de guerre prit ainsi dans sa compétence un caractère politique et dans sa composition un caractère aristocratique bien marqué.

Au seizième siècle, soixante-dix familles, dont quarante princières, semblent en avoir fait partie de droit. Mais était-ce bien un droit? Non, une aptitude plutôt, dont la mise en exercice dépendit du bon plaisir du souverain. Et là apparaît déjà le néant de cette institution que l'on pourrait croire res-

trictive du pouvoir absolu. L'absence d'organisation corporative ne lui a pas permis, ici, d'acquérir une consistance suffisante. Un grand nombre de boïars et de princes figurent habituellement au Conseil ; mais, à côté d'eux, on y voit prendre séance, en plus grand nombre encore, une foule de fonctionnaires qui ne sont ni boïars, ni princes : de hauts officiers de la couronne, *okolnitchyié* (de *okolo*, autour, homme de l'entourage du prince) ; des hommes de cour, *dvorianié ;* voire de simples clercs, *dïaki*. En fait, il ne suffisait pas d'appartenir à une grande famille pour être appelé au Conseil. Sur une liste de l'année 1527, nous ne trouvons ni un Galitzine, ni un Kourakine, ni un Vorotynski, ni un Pronski, ni un Khovanski, ni un Prozorovski, ni un Repnine, ni un Saltykov. Je viens de citer quelques uns des plus grands noms du siècle. Et il ne suffisait pas davantage d'avoir figuré quelque jour au Conseil pour y être convoqué dans la suite. Pour telle affaire, sur cent membres ou plus portés sur la liste, on en appelait vingt, et huit seulement pour telle autre. Nulle règle, nul ordre même des choses en tenant lieu. Comme le grade, la fonction de conseiller était à la discrétion du souverain, et la fonction restait en quelque sorte indépendante du grade. La future organisation du *tchine* se trouve là en germe.

La compétence du Conseil était grande et de quelque façon illimitée. Elle ne se bornait pas à éclairer le souverain. De concert avec lui, le Conseil exerçait tous les pouvoirs : législatif, judiciaire, administratif. Il gouvernait dans le sens le plus large du mot. Et cela collectivement ou même individuellement. Après avoir participé à quelque débat sur une question de politique extérieure, tel *doumnyï dvorianine* pouvait être envoyé comme gouverneur de province à Viatka, puis désigné pour commander un régiment à Siévsk, ou encore, entre deux commissions de ce genre, chargé de « suivre la croix » dans quelque procession solennelle en y représentant le prince, ou de porter à un personnage de distinction des mets que le souverain daignait lui envoyer de sa table. Après quoi, reprenant séance, il avait chance de juger

quelque procès au sein du Conseil constitué en cour d'appel. Il semble du moins qu'un article du code de 1497 ait fait mention d'une juridiction de ce genre attribuée à la *douma*.

Pour toute cette besogne, le Conseil n'aurait peut-être pas eu assez encore de deux séances par jour, dont les chroniques font mention : de sept heures du matin, en été, jusqu'à une heure ou deux heures de l'après-midi ; puis, après la messe, obligatoirement entendue en compagnie du souverain, le dîner et la sieste, depuis le coucher du soleil jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. Mais, dans la pratique, ce travail accablant n'incombait qu'à quelques conseillers, et à des intervalles largement espacés. Le plus communément l'institution chômait. Etait-ce même bien une institution? La fiction plutôt d'un partage du pouvoir qui, à partir du seizième siècle surtout, n'eut plus de la réalité que l'ombre et l'apparence décevante. Qu'ils opérassent isolément ou de conserve, la fiction conjuguait encore tous les actes du souverain et de sa *douma*. Absent, le maître était censé toujours présent au sein de l'assemblée, et, agissant seul, il était censé agir de concert avec elle. M. Serguiéiévitch a eu tort. me semble-t-il, de se prononcer contre l'idée de cette union mystique : elle a survécu à la *douma* et s'est perpétuée dans les rapports de Pierre le Grand avec son Sénat. Mais ce n'était qu'une idée. Le fait, ce fut, à partir du seizième siècle surtout, le pouvoir personnel et absolu, exercé par le souverain avec l'aide d'un autre groupe délibératif, dont la composition encore plus arbitrairement déterminée et le personnel plus restreint laissaient plus de marge à l'absolutisme : conseil de cabinet, réuni habituellement dans la chambre à coucher, et ne comprenant que deux ou trois boïars ou hommes de confiance de n'importe quelle condition ; une reproduction du *commune consilium* que l'on retrouve concurremment avec le *magnum consilium* dans l'organisation politique de toutes les monarchies européennes, mais à l'état plus vague ici, plus flottant, plus entièrement subordonné à la volonté et au caprice du maître.

Celui-ci a d'ailleurs des provinces où son autorité s'exerce sans partage, même apparent. Dans certaines circonscriptions, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, la juridiction appartient à ses agents directs, à l'état de bénéfice réservé au souverain, ou de privilège revendiqué par les justiciables en vertu de chartes spéciales *(tarkhany)*. Pareillement lui est réservé l'examen des suppliques qu'un usage antique permet d'adresser au prince et dont l'affluence détermine, au seizième siècle, l'établissement d'un bureau spécial : le *Tchelobitnyï prikaz* — noyau de la future « chancellerie secrète ».

Partant, dans la réalité, le souverain est le vrai gouvernant et le seul, et ses conseillers comme ses « hommes de service » ne sont que des soldats qu'il fait manœuvrer, des pions qu'il pousse sur l'échiquier, sans résistance possible de leur part et sans contrôle d'aucune sorte. Dans une armée, le conseil de guerre acquiert de l'importance et se fait écouter, impose même ses décisions au cours des campagnes malheureuses ; mais vienne la victoire, sous un chef heureux et conscient de sa valeur, adieu l'état-major ! On ne discute pas les plans d'un Napoléon. Moscou a vaincu ; elle continue de triompher, et donc, portés par la fortune, les héritiers de Kalita n'ayant pas de comptes à rendre pour le passé, prétendent ne plus compter avec personne pour l'avenir.

Telle est la situation au centre, et le même type d'organisation militaire se reproduit dans la périphérie.

II

L'ORGANISATION PROVINCIALE

Elle repose essentiellement sur la possession de la terre. La possession de la terre crée, à la charge des propriétaires, deux sortes d'obligations : paysans, ils doivent l'impôt ; détenteurs d'alleux *(votchiny)* ou de fiefs *(pomiéstia)*, ils doivent le service, ils sont des *sloujilyié*, c'est-à-dire qu'en dehors des

fonctions civiles qui peuvent leur être attribuées, ils constituent l'armée du souverain, cantonnée en temps de paix sur ces mêmes possessions territoriales, mobilisée instantanément en temps de guerre. Le service commence à quinze ans. A cet âge, le fils d'un *pomiéchtchik* reçoit une part du domaine paternel, ou, si la famille est trop nombreuse, une allocation nouvelle. A la mort du *pomiéchtchik* le domaine est partagé entre ses fils, les filles obtenant aussi, mais à titre viager seulement, une part qu'elles doivent abandonner quand elles se marient. En cas d'insuffisance, il y a lieu encore à une attribution de lots supplémentaire. Les échanges de *pomiéstia* sont autorisés, à la condition que l'État n'ait pas à en souffrir : il lui faut homme pour homme. Pour les *vottchiny*, l'État n'intervient pas en principe dans le partage des héritages, mais il veille à ce que chaque lot soit représenté par un homme disponible.

Le système est évidemment d'une application plus aisée avec les *pomiéchtchiki*. Maître de leur fortune, le souverain les a beaucoup plus dans la main ; aussi la politique de Moscou tend-elle invariablement à remplacer les alleux par les fiefs, les domaines héréditaires par les allocations viagères. Sur les terres annexées à l'empire par la force des armes, la substitution est plus aisée et s'opère rapidement. Les lois de la guerre y pourvoient, autorisant les confiscations en masse et la distribution des terres confisquées. Vingt ans après l'annexion de Novgorod, un document datant de 1500 nous montre, dans les deux districts de Ladoga et d'Oriéchek, cent-six *pomiéchtchiki* se partageant la moitié du sol cultivé : gens de condition inférieure pour la plupart, artisans, domestiques. D'autant plus dociles. L'ancêtre juridique du propriétaire foncier de type commun dans ces parages est, au seizième siècle, le valet de chiens du prince apanagé du quatorzième. Il a l'obéissance dans le sang.

Ailleurs, là où l'œuvre d'unification a été réalisée par les méthodes douces, les *vottchinniki* restent en majorité. Ils sont beaucoup moins maniables, et c'est contre eux que sera dirigé

l'assaut furieux auquel le Terrible devra sa renommée sanglante.

Généralisé à la suite de cette crise, le régime des *pomiéstia* comporte un autre inconvénient : eu égard à l'insuffisance de disponibilités territoriales que j'ai signalée précédemment, il crée un véritable prolétariat foncier. Tel *pomiéchtchik* appelé sous les armes se plaint de n'avoir pas de quoi se procurer un cheval ; tel autre, exerçant les fonctions de chantre d'église dans l'attente du lot qui doit lui revenir, manque du nécessaire pour servir, même à pied. Mais enfin le nombre y est et le souverain a une armée qui ne lui coûte rien.

Il lui faut encore une administration. Celle-ci ne coûte qu'aux administrés. Administrer veut dire alors exercer la justice et la police criminelle, sans plus, — et l'on est nourri. Dans l'ensemble, le système est ici le même. Sur la plupart des terres allodiales en vertu de privilèges antiques, sur d'autres terres encore en vertu de chartes spéciales, les propriétaires, hommes de guerre ou même hommes d'église, sont juges, c'est-à-dire qu'ils y exploitent, pour leur compte, le droit de justice érigé en bénéfice ; ils empochent le produit de la chicane, monnayé en frais et taxes de diverse nature, et le produit de la vindicte publique, monnayé en amendes que les condamnés où, à leur défaut, les communes doivent au justicier. Sur les terres qui échappent à cette juridiction, l'exploitation des mêmes bénéfices est partagée entre les agents directs de l'État, opérant pour son compte, et d'autres « hommes de service », auxquels l'État délègue ses droits et ses profits, et qui se substituent à lui en qualité de lieutenants *(namiéstniki)*, baillis *(volostiéli)*, gouverneurs. Gouverner une ville ou une province veut dire vivre sur une ville ou sur une province en y percevant les frais de justice. C'est ce qu'on appelle le *kormlénié* (de *kormit*, nourrir), et les *kormlenchtchiki* par excellence sont les gouverneurs. Quand, plus tard, le développement de la vie économique réclamera des agents d'administration au véritable sens du mot, on ne songera pas un instant à faire état des gouverneurs pour cet office. Les



besoins nouveaux susciteront des organes nouveaux, les autres restant là pour manger et n'ayant pas d'autre raison d'être.

Parfaitement assimilable au droit territorial des *vottchinniki*, bénéfice plutôt que fonction, le *kormlénié* participait du droit civil plutôt que du droit politique. La veuve d'un boïar pouvait y prétendre, ou d'autres héritiers à son défaut, toute la famille du titulaire décédé. De même, à côté du gouverneur exploitant une province, le bailli, dans son bailliage, n'était pas un subordonné mais un concurrent; il retenait pour lui certaine catégorie d'affaires et certains justiciables, la juridiction à exercer sur les *terres noires* par exemple, tandis que les *terres blanches* ressortissaient à son voisin.

On devine à quels abus se prêtait ce système. En principe, cependant, les frais de justice étant strictement déterminés, les bénéfices se trouvaient limités à leur montant. Mais il y avait les accessoires, les pots-de-vin inévitables, le produit indéfini de la gabegie dans une organisation qui échappait à tout contrôle effectif. Ce fut la plaie générale du régime.

Nulle règle encore, au moins en principe, pour le recrutement de ce double personnel. Le choix du souverain était libre. Dans la pratique, il se trouvait cependant circonscrit par la difficulté de rencontrer les aptitudes nécessaires en dehors d'une certaine couche sociale. La politique de Moscou s'appliquait à élargir les cadres et à y faire entrer des contingents nouveaux, empruntés à toutes les couches et aux basfonds même de la société. Ses tendances démocratiques étaient paralysées par l'insuffisance du développement intellectuel. Pour faire décemment figure de *namiéstniki*, les valets de chiens suffisamment stylés manquaient. Ainsi l'élément social, le principe d'hérédité et l'esprit aristocratique se confondirent, sur ce point, avec l'élément politique et le principe de cooptation, et le résultat fut un phénomène, dont aucun autre pays d'Europe n'a connu l'équivalent, le *miéstnitchestvo*. Le nom même est à peu près ignoré en dehors de la Russie. Je vais tacher d'expliquer la chose.

III

LE MIÉSTNITCHESTVO

Théoriquement, c'est le droit qu'aucun code n'a établi, mais que la coutume reconnaissait à tout *slovjilyï*, quand il était commandé pour servir avec un autre, de ne pas recevoir une place *(miésto)* inférieure à celle que lui ou ses ascendants quelconques avaient occupée par rapport à ce compagnon ou à ses ascendants. Voici deux hommes appelés à commander deux bataillons d'un même régiment. Ils sont fils de boïars tous deux; mais le grand-père de l'un, étant général, a eu sous ses ordres le père ou l'aïeul de l'autre. Il y a *miéstnitchestvo*, c'est-à-dire que le petit-fils du général a le droit absolu de refuser service avec le compagnon qu'on lui donne. Rien ne s'oppose et il ne saurait objecter, si tel est le bon plaisir du souverain, à ce qu'on fasse de lui un palefrenier, pourvu qu'à ramasser le crottin il ne se rencontre pas, dans la même écurie, avec un autre palefrenier dont le père aurait été marmiton, alors que le sien tenait la queue de la casserole. Mais, le cas échéant, on n'en ferait pas un général disposé à partager le même commandement avec le fils du marmiton.

Représentez-vous maintenant que le calcul des préséances ainsi revendiquées portait dans la ligne ascendante sur tous les degrés et sur toutes les branches, et imaginez la complication des cas et la fréquence des disputes qui en résultaient. La vie politique de l'État moscovite en a été remplie, et l'omnipotence du chef de cet État y a trouvé une unique mais sérieuse restriction.

Pogodine en a cherché l'origine dans les relations établies entre les princes apanagés. Cette théorie n'a plus guère de partisans. Dans les premières contestations de cet ordre dont nous ayons connaissance et qui coïncident d'ailleurs avec l'apparition des premiers livres généalogiques *(rodoslovnyia knigi)*, le

principe plus général de la famille apparait avec évidence. Dans son propre intérêt, le gouvernement moscovite respectait et cultivait ce principe, base de son établissement dynastique, et, en cherchant à le combiner avec son système contradictoire d'une hiérarchie basée sur le service, il eut le *miéstnitchestvo*. Et il s'en félicita d'abord. Dépendant toujours et uniquement des *places* octroyées par le souverain, les disputes ainsi soulevées allaient directement à l'encontre du principe corporatif; elles excluaient toute idée d'aristocratie proprement dite et fortifiaient l'idée du *service*. Elles demeurèrent d'ailleurs enfermées d'abord dans le cercle des relations privées et portèrent sur des vétilles. Un boïar revendiquait la place d'un autre à la table d'un ami commun; les femmes de deux hauts fonctionnaires se disputaient une place à l'église; un évêque, car le clergé s'en mêla lui aussi, refusait de manger d'un même plat avec un prélat moins bien apparenté. Il y eut, jusqu'au sein du clergé noir, une hiérarchie de monastères, et, dans les communautés, les moines se querellèrent pour le rang à occuper derrière les saintes images processionnellement portées. Les marchands suivirent l'exemple général, et Ostrovski, le grand écrivain dramatique, a marqué de nos jours encore la survie, dans cette classe, des habitudes ainsi contractées.

Mais le moment arriva où, un jour de bataille, deux généraux entamèrent, devant l'ennemi, une querelle de ce genre. Ce fut le cas à Orcha, en 1514, et la bataille tourna mal. Il fallut alors réagir. Suspension de l'ordre des préséances pour un temps déterminé, pour le cours d'une campagne par exemple; pénalités sévères pour les cas de contestation mal justifiée, le gouvernement essaya de tout, sans oser toucher à cet article d'une constitution non écrite mais d'autant mieux défendue. L'aristocratie y employait ses meilleures ressources; elle y brûla ses dernières cartouches et y mit ses dernières fiertés, sans prendre garde que, tandis qu'elle s'occupait ainsi d'arithmétique nobiliaire, le pouvoir lui échappait des mains. Longtemps, en fait, les premières places lui furent assurées, l'État

ne parvenant pas à les remplir entièrement; et, quand d'autres candidats se trouvèrent, le *miéstnitchestvo* se montra impuissant à empêcher l'œuvre de nivellement démocratique qui s'accordait fort bien avec son principe. En faisant prévaloir, dans les comptes de famille, le coefficient des places distribuées par le souverain au gré de sa fantaisie, il ruinait l'élément générique dans sa valeur sociale, corporative; il élaborait, à titre de remploi, une autre sorte de collectivité, plus docile, plus souple et sans laquelle la Russie du seizième jusqu'au dix-huitième siècle eût été peut-être incapable d'accomplir sa tâche gigantesque, mais qui n'était pas une classe, qui était une équipe, un régiment, ou une chiourme.

Assurément, en opposant les qualités individuelles au mérite de la naissance, le système a servi, dans une certaine mesure et en dernière analyse, à dégager un autre principe fécond : la personnalité. Aussi, serait-il souverainement injuste de ne voir avec certains historiens, dont Valouiev, dans le *miéstnitchestvo*, qu'un exemple d'immobilité chinoise. Le système lui-même n'a pas été immobile : il s'est modifié avec le cours du temps; il s'est développé; il a subi et exercé des réactions diverses. Mais si, par la résistance passive opposée à l'absolutisme, il a pu lui créer des embarras sérieux, il n'a mis en face de lui aucune force sociale ou politique susceptible, en paralysant son action, de la suppléer, de la diriger ou de la contrôler.

Une autre force de ce genre existait, au moins en germe, dans cette organisation communale, dont j'ai déjà fait mention.

IV

LA COMMUNE

Les études du baron de Haxthausen sur la commune russe telle qu'elle existe aujourd'hui, avec son administration autonome et sa propriété collective, ont été, en 1847, une révéla-

tion, même pour la Russie, et une surprise joyeuse. Il sembla qu'un monde nouveau fût découvert affirmant l'originalité et l'excellence d'une institution primordiale, dont le pays pouvait s'enorgueillir à la face de l'Europe étonnée. Il fallut en rabattre. Des recherches ultérieures ont détruit l'illusion ainsi créée, en montrant la préexistence d'institutions analogues dans tous les pays européens ou extra-européens, de l'Irlande à Java et de l'Égypte à l'Inde. En Europe, la différence entre la Russie et ses voisines de l'Occident fut alors ramenée à une question d'âge et de civilisation. Mais la poursuite de la vérité et les déceptions en résultant ne s'arrêtèrent pas là. On crut s'apercevoir que cette commune russe, identifiée avec d'autres formes d'organisation primitive et attardée pensait-on ici, maintenue dans sa structure rudimentaire par un développement plus lent de la vie sociale et économique, avait, au contraire, une origine récente. Loin de procéder du communisme patriarcal des temps préhistoriques, n'était-elle pas un résultat de la responsabilité collective pour le payement des impôts, responsabilité étrangère au monde des paysans libres jusqu'à la fin du seizième siècle, imposée ensuite aux groupements ruraux par la loi du servage? Un fossile? Non! Un produit du régime politique que l'époque d'Ivan le Terrible a fait triompher en Russie. Un trait de mœurs nationales? Encore moins! Une institution d'État.

Ainsi, selon le point de vue adopté par M. Tchitcherine (*Essais sur l'histoire du droit russe*, 1858, p. 4 et suiv.) et plus récemment par M. Milioukov (*Essais sur l'histoire de la culture russe*, I, 186 et suiv.), nous aurions ici un exemple, et frappant entre tous, de cette marche à rebours qui, à certains égards, semble bien une particularité du développement économique et social dans ce pays.

Mais l'exemple est-il bien choisi?

Dans la première moitié du seizième siècle le servage, nous l'avons vu, ne se rencontre en Russie qu'à l'état d'exception; la commune groupant des paysans libres y parait cependant. Tout paysan doit même faire partie d'un de ces groupements.



En dehors, il n'y a que les vagabonds. Et ces groupements constituent des organismes autonomes, où prévaut un mode d'existence démocratique et communautaire. L'assemblée où se discutent les intérêts communs est composée de tous les anciens de chaque maison faisant partie d'une circonscription qui comprend plusieurs groupements et qu'on appelle *volost*. Rien de l'institution qui est aujourd'hui connue sous ce nom. Tenant le milieu entre le canton et la commune de France, se rapprochant du *township* américain, l'ancienne *volost* a des attributions beaucoup plus étendues. L'assemblée qui en est la représentation possède le droit de rendre des ordonnances *(bye-laws)*; elle choisit les maires *(golovy)* et les anciens *(starosty)* de la commune ; elle fait la répartition des impôts directs établis par le gouvernement sur l'agriculture et sur l'industrie ; elle désigne des membres de la commune pour assister les juges dans l'exercice de leurs fonctions, ou jouer le rôle attribué, dans l'Allemagne du moyen âge, aux *Schöffen*, et, dans l'ancienne Suède, aux *Nemd;* enfin, par l'organe des magistrats librement élus, elle exerce la police et défend les intérêts communs devant les autorités.

Tel est au moins l'état de choses dont on a pu retrouver la trace sur les *terres noires* possédées par les paysans libres, sans qu'il soit possible de dire s'il a existé pareillement sur les autres terres, en concurrence avec l'organisation judiciaire et policière, au sein de laquelle les justiciers bénéficiaires exerçaient leur autorité. D'autre part, sur les mêmes terres, on a constaté, au quinzième et au seizième siècle, des indices et des rudiments de propriété ou de possession collective. Au centre notamment, il est question fréquemment, dans les documents de l'époque, de cultivateurs appelés *sossiedy* (voisins), *skladniki* (de *skladat* : mettre ensemble), ou *siabry*, en qui on a deviné des paysans associés pour l'exploitation d'une portion de terre déterminée, et, tout en interprétant autrement le nom et le mode d'existence de ces agriculteurs qu'il suppose n'avoir été unis que pour l'acquittement en commun de leurs redevances, M. Serguiéiévitch *(Antiquités juridiques*,

1903, III, 61 et suiv., 119 et suiv.) admet d'autres cas de communauté agraire. Sur les domaines du haut clergé et des monastères, dont l'histoire nous est mieux connue, la jouissance de certaines terres mises en tenure paraît avoir été commune entre les tenanciers, en ce sens que le lot attribué à une famille, la *vit* ou la *sokha*, comme la *virgate* anglaise, n'était pas un espace défini et enfermé dans des limites matérielles, mais le droit d'occuper et d'exploiter par exemple cinq *diéssiatines* dans chacun des trois champs du manoir. Dans un des domaines du monastère de la Troïtsa (Serguiéiévitch, *ibid.*, p. 440), tout à fait exceptionnellement, se rencontre le fait de l'exploitation commune de lots affectés à des groupes de paysans. Enfin, sur les terres confisquées par le grand-père d'Ivan après l'annexion de Novgorod, enlevées aux boïars et attribuées à des paysans censitaires, une communauté portant sur les prés, les lacs et les forêts a certainement pris naissance en tendant à se développer. Mais tout cela était local, rudimentaire ou nouveau, et tout cela était bien loin de la pleine et générale collectivité du *mir* russe actuel, avec la répartition périodique des lots, analogue au *run-rig* de certains manoirs modernes, anglais ou irlandais. Le *mir* ne se trouvait là qu'à l'état embryonnaire, sans que l'origine et le mode de développement de ce germe aient pu, jusqu'à présent, être indiqués avec précision.

Le développement a eu lieu du quinzième au seizième siècle. A cette époque, la commune russe n'est assurément pas un reliquat de l'organisation patriarcale des premiers temps, détruite par la conquête normande, ou même plus anciennement, comme l'ont admis quelques historiens, par le mélange de la race slave avec des éléments étrangers, finnois. Mais y a-t-il eu des Finnois dans l'ancienne Russie du Sud? Cela n'est pas certain. Cette commune réinstaurée est-elle une résurrection de l'ancien régime communautaire, déterminée par la permanence de certaines habitudes sociales, ou le produit entièrement nouveau d'une génération spontanée qu'il conviendrait d'expliquer, comme les slavophiles le font volon-

tiers, par une aptitude particulière du tempérament nationa à la vie en commun, à l'association? Questions obscures et où les exigences de l'amour-propre national ne sont pas pour introduire de la clarté. L'aptitude dont il s'agit ne saurait être niée. Les *artels* sont là pour en témoigner. Mais en Allemagne, et surtout en Angleterre, l'esprit social a montré infiniment plus d'énergie encore, au sein de ces groupements communautaires dont la centralisation moderne n'a pas réussi à briser la résistance.

J'incline à supposer le mélange de deux principes, atavismes historiques et inclinations congénitales, se combinant au milieu d'une population longtemps maintenue à l'état inorganique et y déterminant, au seuil de l'époque moderne, cet organisme rudimentaire.

La commune russe du quinzième siècle n'a rien de *familial*. Elle est ouverte à tout venant. Tout paysan peut y entrer en prenant sa part des obligations communes. Elle est purement *conventuelle*, se distinguant par là des formations antiques conservées au sein de quelques autres peuples slaves dans leur originalité primitive. Mais une certaine autonomie administrative la rapproche de ce type ancestral. Le caractère et l'étendue de cette autonomie sont aussi matière à controverse. La commune du quinzième siècle prend-elle part à l'exercice de la justice et dans quelle mesure? Le débat reste ouvert. Il est certain, néanmoins, que l'organisation judiciaire du temps avec le système du *kormlénié*, que je viens d'indiquer, ne laissait guère de place à l'action d'un pouvoir rival quelconque. Le domaine appartenait aux « hommes de service ». Chasse gardée. Car le justiciable était bien encore un gibier.

Mais, au siècle suivant, l'aspect change. L'autonomie communale s'élargit brusquement. Elle tend à faire sienne l'administration provinciale entière, avec tous les pouvoirs en dépendant. Qu'est-il arrivé? Ceci, que les « hommes de service » ont failli à leur tâche. En exploitant le domaine, ils l'ont ruiné. Par leurs exactions et leur désordre, ils ont non

seulement porté un grave préjudice aux intérêts particuliers, dont l'État ne prend guère souci, mais compromis l'intérêt essentiel dont il a cure : ils ont détruit ou réduit la matière imposable. Et alors, oscillant encore entre les deux pôles de son propre statut politique en évolution, entre le courant absolutiste et le courant libertaire, l'État s'avise de briser des privilèges qu'il a constitués et qui répondent mal à ce qu'il en attendait, de déplacer des fonctions qu'il se repent d'avoir ainsi réparties. Et, pour leur remploi, il s'adresse à ces éléments d'organisation communale, longtemps négligés et même maltraités. Des chartes, octroyées avec une libéralité qui va en croissant, mettent les magistrats de la commune, starotes et jurés, en possession d'une autorité qui va à réduire d'abord, puis à éliminer entièrement celle des lieutenants de la couronne et des baillis. Mais l'État n'abandonne pas pour cela son programme fondamental. Il n'abdique pas entièrement son despotisme. Entre ce principe et l'esprit des institutions appelées à un rôle nouveau, il cherche un compromis, et il le trouve en séparant l'autorité qu'il concède de l'indépendance qu'il refuse. Les magistrats dont il étend les attributions seront encore des fonctionnaires, des hommes à lui, et la commune agrandie, rehaussée, sera une institution d'État — nous assisterons à cette phase — jusqu'à l'évolution prochaine qui, sous la loi du servage, lui imposera une forme nouvelle encore : l'autonomie du bagne, le collectivisme de la chaîne rivée d'une paire de pieds à l'autre.

Pour l'intellignce de ces métamorphoses successives, il est indispensable que nous examinions de plus près, quoique toujours d'un coup d'œil rapide, le fonctionnement des rouages particuliers qui en ont subi les contre-coups.



V

L'ORGANISATION JUDICIAIRE ET LA LÉGISLATION

Jusque vers le milieu du seizième siècle, l'idée de la justice considérée comme un bénéfice, un objet de rapport, domine toute cette sphère. Agents du fisc ou délégués de la couronne sur les terres *noires*, propriétaires sur les terres *blanches*, les uns et les autres mangent ou font manger au même râtelier. Les arrêts sont surtout des prétextes à taxes ; la répression des crimes est surtout une opération de trésorerie. Que si même la connaissance de certains cas, meurtre ou brigandage, se trouve partout réservée à l'État, c'est question de rendement. Ces affaires sont d'un produit plus considérable, et l'État garde pour lui les gros morceaux.

Aussi dans le code de 1497 — depuis la *Rousskaia Pravda*, dont la première rédaction remonte à l'année 955 ou 962, la législation est restée stationnaire — les dispositions d'ordre criminel tiennent-elles la première place. Pour le droit civil, le législateur s'en rapporte généralement à la coutume. C'est à peine s'il fait mention des rapports et des obligations créés par la famille ou par les contrats, passant entièrement sous silence toutes les autres relations juridiques. En ce qui concerne les droits politiques, néant, ou à peu près. Une vague conception du droit de tutelle à exercer par l'État sur le bas peuple, se traduisant par la défense de priver un homme de sa liberté, sans le consentement du souverain. Le législateur s'est préoccupé surtout d'organiser le fonctionnement de la justice, et l'organisation pour lui, c'est le calcul et la répartition des frais et taxes. Code pénal et livre des bénéfices, le *Soudiébnik* de 1497 n'est guère autre chose.

Dans l'abondance et la rigueur des pénalités prévues l'influence tatare se fait notoirement sentir, car la *Rousskaia Pravda* était sensiblement plus douce ; plus libérale aussi, avec la

faculté de rachat accordée au coupable dans un grand nombre de cas. Le nouveau code ignore ce privilège. Les mots *biti knouty*, *biti batogi* y reviennent presque à chaque alinéa. Dans l'application de ces pénalités et même de la législation entière l'idée de l'égalité, très apparente, en concordance avec les tendances démocratiques du lieu, est cependant combattue par les principes contraires du droit coutumier, où l'Église a fait prévaloir l'influence byzantine. La pratique judiciaire elle-même a été ainsi rendue tributaire des sources civiles de la législation grecque : lois de Constantin le Grand, de Justinien, de Léon le Philosophe; églogues de Léon l'Isaurien et de Constantin Copronyme. Donc si les tribunaux sont pour le paysan comme pour tout le monde à responsabilité égale, le paysan sera pendu et le boïar simplement emprisonné ou fouetté. Plus habituellement aussi, on lui appliquera la torture, pour obtenir l'aveu d'un crime. L'inculpé est alors brûlé à petit feu; on lui brise les côtes; on lui enfonce des clous dans la chair. Nous sommes au seizième siècle.

Mais jusqu'au dix-septième siècle, retardant sur l'heure européenne, cette même législation maintiendra l'emploi du duel judiciaire, également emprunté à la coutume. Celle de Novgorod admettait même le combat entre femmes s'accusant l'une l'autre, tandis que, plus galant, le statut de Pskov autorisait le sexe faible à se faire remplacer, le même privilège appartenant aux vieillards, aux infirmes et aux moines. Dans le même sens, le code d'Ivan IV devait se préoccuper d'égaliser les forces des combattants. Mais à ce moment le duel judiciaire changeait de caractère. Il n'avait été longtemps ici qu'un expédient tout humain, peu apprécié, classé au troisième rang après l'aveu et le témoignage, parmi les moyens propres à faire reconnaître la vérité. En signe de défiance et de réprobation, on y ajoutait même subsidiairement le serment et le tirage au sort. Avant d'arriver au combat, on avait recours au serment, et le serment était déféré par voie de tirage au sort. L'idée de l'intervention divine n'existait là qu'à l'état latent. Maintenant elle ressortait,

s'affirmait. Le duel devenait une sorte de jugement de Dieu.

On voudra reconnaitre en ceci un nouvel exemple de marche à reculons dans les voies du progrès ; on se rappellera toutefois que si l'*ordalie* a été proscrite en France, dès l'année 829, par un édit de Louis le Débonnaire, le Parlement a eu à renouveler l'interdiction en 1400. Et, d'ailleurs, l'*ordalie* n'était pas tout à fait la même chose. Elle reposait essentiellement sur cette idée d'arbitrage céleste qui, en Russie ne s'est associée que sur le tard au principe du combat, simple legs ici d'un passé barbare, où on se faisait justice soi-même et où le règlement de toutes les contestations dépendait de la valeur personnelle des adversaires. C'est pourquoi, loin d'en favoriser le maintien et l'application, comme elle a fait ailleurs pour les diverses formes du jugement de Dieu, l'Église a combattu, au contraire, cette coutume-ci, tout en travaillant à y faire pénétrer l'idée religieuse. Elle a contribué ainsi à en dégager les éléments accessoires, serment et tirage au sort, qui ont fini par être érigés en moyens de preuve indépendants. Dans les affaires ecclésiastiques, ce dernier expédient fut assez tôt d'un emploi courant. On *tirait* la sentence comme un billet de loterie. Devant les tribunaux de droit commun, jusqu'à la fin du seizième siècle, il y eut concours des mêmes modalités judiciaires, suivant une procédure dont un agent commercial anglais, Henri Lane, nous a laissé un curieux aperçu à propos d'un procès où il fut intéressé en 1560.

Il s'agissait d'une somme de 600 roubles à lui réclamée par un marchand de Kostroma. Le débat devait d'abord être vidé dans un combat pour lequel Lane s'était procuré un champion redoutable, un compatriote, aux gages comme lui-même de la compagnie anglaise de commerce, établie en Russie. Cet autre insulaire s'appelait Roman Best et devait faire souche dans ce pays, d'une famille illustre, les Bestoujev. Mais l'homme de Kostroma récusa l'adversaire qu'il jugeait sans doute trop dangereux, et alors on eut recours au sort. En présence de deux hauts fonctionnaires, faisant office d'arbitre et d'une assistance nombreuse, les deux parties furent première-

ment engagées à transiger; puis, aucune ne consentant à réduire ses prétentions, les arbitres, après avoir retroussé leurs manches, exhibèrent deux boulettes en cire, et l'un d'eux interpella dans la foule un des spectateurs. « Toi, avec tel habit et tel bonnet, avance ici. » L'homme, s'approchant, tendit son bonnet, où les deux boulettes furent introduites, et d'où un autre homme, choisi de même, eut à les retirer l'une après l'autre. La première retirée était la gagnante, et il se trouva qu'elle donnait raison à l'Anglais. Sur quoi l'assemblée applaudit et demeura persuadée de l'excellence d'une cause ainsi justifiée, voire de la probité des marchands anglais en général. (Collection Hakluyt, II, 209.)

On devine les raisons qui empêchèrent l'État d'accorder la même confiance à ce genre de preuve dans les affaires qui l'intéressaient. Il en imagina conséquemment d'autres, parmi lesquelles le *povalnyï obysk :* sorte d'enquête de moralité, il fut particulièrement en faveur sous Ivan le Terrible. La voix du peuple, *vox Dei*, était censée y intervenir, et, pour cela, on voulait un grand nombre de témoignages. Les faux témoins étaient sévèrement punis, knoutés sans rémission. Mais la sanction avait pour effet commun de fermer les bouches. Quant à la preuve écrite, elle n'a fait son apparition qu'à la fin du seizième siècle.

L'exécution des jugements comportait, en matière civile, des pratiques fort singulières. Insolvable, la partie condamnée était livrée à l'autre « avec la tête » *(golovoiou)*, c'est-à-dire que le débiteur devenait la chose, l'esclave du créancier jusqu'à l'acquittement de la dette. Solvable, mais refusant de payer, le débiteur était soumis au *pravièje*. Cela consistait à amener le récalcitrant devant la maison de justice et à le faire fouetter sur le gras des jambes du matin au soir. La rigueur et l'efficacité de cette contrainte étaient très variables, dépendant des pourboires que les parties offraient aux exécuteurs. Tel débiteur s'en tirait sans grand dommage et tel autre était estropié. La durée de la contrainte, indéterminée d'abord, fut fixée, entre 1555 et 1628, à un mois pour une somme de

100 roubles; au bout de ce temps, le débiteur devait être livré au créancier. Mais toujours les gens de marque eurent le privilège de se soustraire au *pravièje*, soit en s'y faisant remplacer, soit même en y faisant défaut.

L'extrême vénalité des juges opposait un autre et plus sérieux obstacle à la répartition égale de la justice, la coutume couvrant ce genre d'abus d'une très large tolérance. Les pots-de-vin *(vziatki)* étaient sévèrement interdits en principe ; mais l'usage voulait qu'en se présentant à la barre les parties déposassent une offrande devant les saintes images, « pour les cierges », et, à Pâques, les magistrats de tout ordre avaient le droit de recevoir des « œufs rouges » accompagnés de quelques ducats. Le père du Terrible, Vassili, eut connaissance d'un juge qui, après avoir reçu une somme d'argent d'une des parties, et une autre somme, moindre, de l'autre, donna gain de cause à la plus offrante. Interpellé, le magistrat reconnut le fait et pensa le justifier : « Entre un homme riche et un homme pauvre, je n'hésite pas à ajouter plus de foi au premier : il a moins d'intérêt à me tromper. » Vassili sourit et se montra clément.

Soyons indulgents à notre tour pour une société où la lutte pour la vie s'exaspérait au sein de toutes les classes par la destinée précaire de toutes les conditions, et essayons de nous rendre compte du régime économique où le *pravièje* a pu se produire et se maintenir.

VI

LE RÉGIME ÉCONOMIQUE

En dehors des centres industriels et commerciaux déjà indiqués, la Russie du seizième siècle était, comme l'est encore la Russie actuelle, un pays essentiellement agricole. La culture du sol en restait cependant aux premières phases de développement, aux méthodes les plus élémentaires.

Parmi les contrées les plus productives, à ce point de vue, on comptait au nord de Moscou la province de Iaroslavl et au sud-est le littoral de l'Oka, de Riazan à Nijni-Novgorod. A en croire Herberstein, les rives de l'Oka donnaient vingt à trente grains pour un. Au nord encore, les bords de la Dvina septentrionale, fertilisés par les inondations du printemps, fournissaient des terres à grand rendement, en dépit de la sévérité du climat. On ne récoltait pourtant que très peu de froment. Le seigle, l'avoine et le sarrasin étaient les produits les plus communs. Ils servaient, pour la plus grande part, à la consommation intérieure. Une certain courant d'exportation se dirigeait à l'Occident par le port de Narva, plus tard par Arkhangelsk et par les voies de terre du côté de la Pologne. Ce commerce, toutefois, ne pouvait prendre une grande extension. L'Europe n'avait pas alors les mêmes besoins qu'aujourd'hui; l'État paralysait ce trafic comme les autres en le monopolisant, et enfin les sorties de blé en grande quantité passaient pour nuisibles, propres à appauvrir le pays. Les prix étaient d'ailleurs tellement influencés par l'importance de la récolte, le plus ou moins grand éloignement des centres de production, la guerre et les autres crises traversées par le pays, qu'ils variaient d'un à dix, et l'accessibilité aux marchés de l'Occident s'en ressentait. Ils restaient cependant généralement très bas.

Je dois ici ouvrir une parenthèse pour expliquer le système monétaire du lieu. L'unité était, comme aujourd'hui, le rouble (de *roubit* : couper), comprenant cent kopecks. Mais ce rouble pesait, en principe, 16 *zolotniki* d'argent, c'est-à-dire qu'il contenait en matière précieuse près de sept fois le poids du rouble actuel, et était aussi compté par les marchands anglais pour 16 shillings et 8 pences. A partir du quinzième siècle, toutefois, cette valeur eut à subir des dépréciations successives, du fait de la politique moscovite qui alors déjà inaugurait un système dont nous apercevons aujourd'hui les conséquences dans la même unité ramenée à l'équivalence de 2 shillings et quelques pences. Les *kopiéïki* s'appelaient primitivement *diéngi* (du mot tatar *ding* argent),

le nom actuel n'ayant été adopté que vers le milieu du seizième siècle, quand sur cette monnaie divisionnaire parut l'image d'un guerrier armé d'une lance *(kopié)*. Or, déjà sous le père du Terrible, on s'avisa de tirer 250 *diéngi* du rouble et, pendant la minorité d'Ivan, sous la pression des nécessités financières, on arriva à 300. Il y eut alors deux espèces de roubles, celui de Novgorod conservant son ancien poids d'argent et valant deux fois le rouble de Moscou. D'où une grande difficulté pour le calcul du prix réel des objets de consommation d'après les documents de l'époque.

La monnaie divisionnaire comprenait encore des *altiny*, (du mot tatar *alt-six*), pièces de 6 kopecks; des *grivny* (20 kopecks), des *poltiny* ou demi-roubles *(polovina :* moitié) et, en pièces de cuivre, des *poloudiéngi* ou *pouli* (demi-kopecks). De forme irrégulière, empruntée aux Tatars comme son nom, légèrement ovale, la *diénga*, pièce d'argent, avait des dimensions si petites qu'elle s'égarait facilement. Les marchands, en réglant leurs comptes, en prenaient habituellement jusqu'à cinquante dans leur bouche.

D'après le témoignage des voyageurs étrangers, Herberstein Fletcher, et des chroniques du temps, et suivant les évaluations de M. Rojkov *(loc. cit.*, p. 202 et suiv.), le prix moyen de la *tchetviért* de seigle (mesure actuelle : 839 lit. 68; la *tcheviért* d'alors étant deux fois moindre) variait, au commencement du seizième siècle, de 10 kopecks, prix faible, à 69 kopecks, prix fort, les autres produits subissant les mêmes fluctuations. D'où un rapport moyen de 93,9 avec le prix actuel, et la conclusion que le rouble de cette époque avait une puissance d'achat quatre-vingt-quatorze fois plus grande et valait conséquemment quatre-vingt-quatorze fois plus que le rouble de nos jours. Mais à la fin du siècle, cette proportion tombe déjà à 20-24 environ, et elle ne saurait être fixée avec exactitude.

Le prix du travail dépendant nécessairement du prix du blé, en 1598, nous trouvons des paysans qui se chargent d'une fourniture de bois à couper, à tailler et à transporter

pour la construction d'un pont, moyennant le prix convenu d'une *diénga* et demi. Une *obja*, étendue de terre qu'un homme pouvait cultiver avec l'aide d'un cheval, se vendait en 1573 pour 8 à 10 roubles. Une maison valait 3 roubles. On avait quatre vaches et vingt moutons pour 4 roubles et 16 *altines*, un cheval pour un à 3 roubles.

La culture se faisait par assolement triennal : seigle, avoine et jachère. Établi sur une *obja*, le paysan semait de deux et demi à trois et demi *tchetviérti* de seigle, autant d'avoine, et, avec de bonnes récoltes arrivait à un revenu de 3 roubles par an. Sa nourriture prélevée sur ce produit, il devait s'habiller. Or, un vêtement complet lui coûtait un demi-rouble, sans compter la ceinture et les gants indispensables par les grands froids. Ci : 24 et 9 kopecks. Il devait aussi payer les impôts : 75 kopecks à un rouble, d'après un calcul établi pour l'année 1555.

Ceci se rapporte aux terres *noires,* demeure des paysans libres. Sur les terres *blanches,* les avances accordées par les propriétaires pour frais de premier établissement, les secours distribués par eux en cas de famine ou d'épizootie rendaient la condition des cultivateurs plus supportable, mais compromettaient leur liberté. Sur les terres communales, les paysans obtenaient encore généralement, en s'y établissant, une franchise de taxes étendue à quatre ou même huit années, mais ne pouvaient compter sur autre chose. Les domaines des monastères passaient pour un Eldorado, et j'en ai déjà indiqué la raison. Pourtant si, moins lourdement chargés eux-mêmes, les moines pouvaient se montrer aussi moins exigeants, le nom de *strada (stradat :* souffrir) appliqué communément à la corvée réclamée par ces propriétaires semble prouver que l'Eldorado n'était pas un paradis.

J'ai mentionné déjà une des raisons qui faisaient obstacle au développement de l'industrie. Le fameux ménagier, composé sous le règne du Terrible, le *Domostroï* du pope Silvestre, sur lequel je reviendrai, la met curieusement en lumière. L'activité industrielle y apparaît essentiellement domestiquée.

Sous le toit d'un boïar de l'époque, nous avons la vision d'un groupe d'ateliers pourvoyant à tous les besoins de la consommation intérieure et ne laissant pas de place à un développement indépendant des mêmes métiers.

L'art du charpentier, la menuiserie, la construction des bateaux, le façonnement des petits ustensiles et objets en bois qui a pris une si grande extension aujourd'hui dans cette forme particulière de l'activité industrielle qu'on appelle *Koustar*, étaient cependant connus et répandus dans le pays depuis un temps très ancien. A Kozmodiémiansk, dans les environs de Nijni-Novgorod, existaient des fabriques célèbres de coffres, et d'autres à Kholmogory, très appréciées pour les garnitures en cuir rouge ou en peau de phoque de leurs produits. Les traineaux de Viazma et les cuillers en bois de Kalouga jouissaient d'une grande renommée; mais ce n'étaient pas des objets d'un grand rapport. Les coffres de Kholmogory servaient au transport des marchandises dirigées sur Moscou et se vendaient ensuite à vil prix. Un cent de cuillers de Kalouga valait 20 *altines*, et on avait un traineau de Viazma pour une *poltina*.

Le commerce, relativement plus développé, manquait d'aliments. Dans le domaine de l'exportation, il était borné presque exclusivement aux matières premières et aux produits bruts. Les fourrures y tenaient la première place, et on en vendait en Europe et en Asie pour 500,000 roubles par an. Les plus belles zibelines venaient de la terre d'Obdorsk (gouvernement actuel de Tobolsk); les peaux d'ours blancs des rives de la Piétchora et les loutres, de la presqu'île de Kola. Une belle peau de zibeline se payait jusqu'à 30 florins d'or; la garniture d'un bonnet de boïar en renard noir en valait 15; mais les peaux d'hermine étaient alors peu recherchées : on en avait une pour 3 ou 4 *diéngi*. La cire tenait le second rang dans le trafic extérieur, avec un mouvement de 50,000 pouds par an. Le suif venait ensuite, tiré en assez grande quantité, 30 à 40,000 pouds, des provinces de Smolensk, Iaroslavl, Ouglitch, Novgorod, Vologda et Tver. A l'intérieur, la con-

sommation de ce produit était assez restreinte, car les gens riches ne se servaient que de bougies en cire et le peuple s'éclairait avec des copeaux de bois résineux. Le miel, abondamment fourni par les provinces de Riazan et de Mourom, plus tard par le pays de Kazan, servait principalement à préparer la boisson favorite du pays, mais allait cependant aussi au dehors, Pskov et Novgorod, Iaroslavl et Vologda en exportant jusqu'à 10,000 pouds annuellement. Les peaux d'élan, très vantées par Fletcher, étaient également demandées à l'étranger. Les plus grands élans se trouvaient dans les forêts des environs de Rostov, Vytchegda, Novgorod, Mourom et Perm. Les bœufs, trop petits, ne fournissaient pas une marchandise suffisamment appréciée. Les environs d'Arkhangelsk livraient à la consommation extérieure de l'huile de phoque, et les pêcheries organisées à Iaroslavl, à Bieloo-ziéro, à Nijni-Novgorod, à Astrakhan, après la conquête du pays, donnaient en abondance des poissons et des œufs de poissons, déjà fort recherchés par les marchands hollandais, français et anglais. On en vendait jusqu'en Italie et en Espagne. Mathieu Miechowski, dans son *Traité sur les Sarmaties*, édition de 1521, parle de la pêche des baleines dans la mer Blanche. Il serait singulier cependant que les essais vainement renouvelés, depuis, pour développer cette industrie aient abouti alors à un résultat appréciable. Ils se sont bornés sans doute à l'utilisation de quelques cétacés échoués, comme le pense M. Zamyslovski. (V. son étude dans la *Revue du min. de l'Instr. publ.*, mai 1882, p. 67.) Certaines variétés d'oiseaux étaient l'objet d'une demande constante à l'étranger; les gerfauts, en particulier, obtenaient des prix très élevés. Le lin de Pskov et le chanvre de Smolensk, de Dorokhobouje et de Viasma trouvaient des amateurs sur les marchés extérieurs, ainsi que le sel provenant des salines de Staraia-Roussa, le goudron de Smolensk et de Dvinsk. La Perse prenait les dents de morse, destinées à des emplois industriels et aussi à la préparation de remèdes très vantés, d'antidotes contre les poisons. Obtenu en grande quantité sur les bords



de la Dvina et en Carelie, le mica remplaçait le verre à l'intérieur du pays et s'exportait aussi avec d'autres produits minéraux : le salpêtre préparé à Ouglitch, à Iaroslavl et à Oustioug, le soufre tiré des lacs de Samara, le fer fourni par les mines de Carelie et des environs de Kargopol et d'Oustioujna.

Réservés en général à la consommation intérieure, quelques produits ouvragés trouvaient cependant preneurs au dehors, en Tatarie, où l'on achetait des selles, des brides, des toiles, des draps, des vêtements, envoyant en retour des chevaux d'Asie. Les marchands d'Europe apportaient de l'argent en lingots, de l'or filé, du cuivre, des draps, des miroirs, des dentelles, de la coutellerie, des aiguilles, des bourses, des vins et des fruits ; ceux d'Asie vendaient des étoffes de soie, des draps d'or, des tapis, des perles et des pierreries. Les uns et les autres avaient d'abord à conduire leurs marchandises à Moscou, où le souverain, ayant fait son choix, accordait la permission de livrer le reste au public. La fille de Pierre le Grand devait se prévaloir encore de ce privilège vis-à-vis des marchandes de modes françaises.

Les uns et les autres prenaient rendez-vous au confluent de la Mologa et du Volga ; là existait autrefois une petite ville appelée la ville des esclaves, *Kholopiï gorodok*, dont il ne reste qu'une église. D'après la légende, la ville aurait été fondée par des esclaves de Novgorod, fuyant la colère de leurs maitres — gravement outragés par eux pendant une absence qui se serait montrée trop longue pour la vertu des épouses abandonnées. Là se tenait une foire, la plus célèbre de toute la Russie. Elle durait quatre mois et remplissait le vaste estuaire de la Mologa d'une telle quantité de bateaux serrés les uns contre les autres qu'on allait à pied sec d'une rive à l'autre. Marchands allemands, polonais, lithuaniens, grecs, italiens, persans se pressaient sur la rive, étalant leurs marchandises à travers une vaste prairie entourée d'auberges improvisées, de cabarets. On comptait jusqu'à soixante-dix de ces derniers établissements, et les échanges étaient si considé-

rables dans leur voisinage que le souverain en tirait 180 pouds d'argent bon an mal an. Ces échanges se faisaient d'ailleurs presque exclusivement en nature sans qu'on employât de la monnaie. Celle-ci, généralement rare, était accaparée par les non moins rares capitalistes, amasseurs de trésors et principalement par le plus grand thésaurisateur du pays : le souverain.

La foire de Lampojnia, dont j'ai fait mention, se rapprochait seule de celle-ci par l'activité et l'ampleur de son marché, avec un commerce considérable de fourrures, notamment, achetées aux Samoièdes. Pour une hache en fer un de ces sauvages donnait autant de peaux de zibelines qu'on pouvait en faire passer, en les attachant ensemble, dans l'ouverture où se mettait le manche. Les marchands de Lithuanie avaient encore leur lieu de réunion spécial auprès d'un monastère de la Trinité, autre que la célèbre abbaye de la province de Moscou, situé celui-là dans la province de Smolensk, sur les bords du Dniéper.

Les échanges avec l'étranger donnaient une balance détestable, car, les produits du pays étant généralement vendus à vil prix, ceux du dehors se payaient au contraire très cher. Une archine (0^{m},711420) de velours, de damas ou de satin, valait un rouble ; une pièce de drap fin anglais, 30 roubles ; un tonneau de vin français, 4 roubles. Les écus étaient aussi marchandise d'importation, la frappe à l'intérieur du pays ne suffisant pas aux besoins, et ils payaient un droit à l'entrée, comme les autres objets.

Très appréciés pour leur habileté et leur esprit d'entreprise, les marchands russes de l'époque jouissaient, à un autre point de vue, d'une assez mauvaise réputation. Les étrangers dénonçaient à l'envie leur astuce et leur mauvaise foi, en ne faisant une exception que pour ceux de Pskov et de Novgorod, dont l'antique renom de probité se trouvait cependant altéré déjà. Le proverbe local : « La marchandise est faite pour les yeux », recevait une très large application, ainsi que l'habitude d'exagérer les prix demandés pour



chaque objet, jusqu'à en réclamer dix fois la valeur, pour peu que l'acheteur parût riche et naïf. Les marchands en gros se faisaient communément accompagner par des experts, mais ceux-ci non moins communément cherchaient à gagner des deux côtés. Les étrangers observaient que plus un marchand invoquait Dieu en le prenant à témoin de son honnêteté, plus on avait de chance d'être volé. Tromper sur la qualité, la provenance et le poids de la marchandise; vendre des contrefaçons; substituer un objet à un autre au moment de la livraison étaient des pratiques courantes.

Les succès des commerçants étrangers, l'espèce de privilège conquis dès le quinzième siècle sur les marchés moscovites par diverses maisons d'importation et d'exportation, allemandes, flamandes, hollandaises, en attendant le monopole réel de la compagnie anglaise, s'expliquent en grande partie par ces détestables errements, — non pas que les étrangers n'arrivassent aussi à les suivre de quelque façon. Herberstein reconnaît qu'il n'était pas rare de les voir vendant pour 12 ducats un objet qui en valait un ou deux.

Ignorant et exploité aussi souvent qu'il était exploiteur, rançonné par l'État et mal protégé par lui, abusé par ces mêmes étrangers qui dénonçaient ses procédés malhonnêtes en les imitant, le Russe considérait le commerce comme une guerre, où les stratagèmes de toute espèce étaient légitimes, presque nécessaires. Les charges et les entraves imposées à son industrie par l'avidité et la maladresse des gouvernants se multipliaient à l'infini. L'empire se trouvait divisé en petites provinces commerciales s'étendant dans un rayon de 10 à 20 verstes autour d'un centre quelconque, ville ou village. Dans les limites de chacune de ces provinces les échanges n'étaient autorisés qu'au chef-lieu pour qu'ils n'échappassent pas à la taxation. Énormes et innombrables, les taxes s'aggravaient encore par un système d'affermage qui laissait une marge considérable aux abus et aux exactions. Avant d'arriver au marché, la marchandise avait déjà à passer par les fourches caudines d'une fiscalité extravagante : barrières établies sur

les routes, péages établis à la traversée des fleuves, douanes établies à l'entrée de chaque ville. Si la ville est riveraine d'un fleuve, impôt sur l'embarquement et le débarquement. S'il y a un *gostinnyï dvor* sur place, obligation d'y prendre quartier en payant la taxe réglementaire. Droits à payer à l'entrée et autres droits à payer à la sortie. Droit de magasinage et droit sur la vente de chaque objet quittant le magasin. Si l'objet vendu est un cheval, droit pour la marque et les écritures. Si c'est un poud de sel, droit sur le poids.

Imaginez un paysan arrivant au marché avec le produit de sa pauvre industrie. Il en faut beaucoup pour un rouble : un cheval, ou deux vaches, ou vingt oies, ou dix moutons, ou quelque dix *tchetviérti* de seigle, ou quatre traineaux. Et il a déjà dépensé 8 à 10 *diéngi* en route, plus que le prix de son travail journalier ! En vendant son cheval, il en dépensera encore 15 autres.

Le système n'a assurément rien de particulier à ce pays-ci. Il faisait partie du droit commun à une époque où, en France, se conservaient encore les vestiges d'une fiscalité féodale non moins exigeante et oppressive ; où l'antique *telonium* converti en *tonlieu* et l'antique *vinagrum* devenu *vientrage* rançonnaient les marchands au passage de chaque territoire ; où en 1567 on comptait encore cent à cent cinquante péages sur le cours de la Loire seul, et où (V. Lavisse et Rambaud, *Hist. générale*, IV, 201) une caisse de mercerie transportée de Paris à Rouen, après avoir acquitté à la sortie l'imposition foraine, payait à Sèvres, payait à Neuilly, à Saint-Denis, à Chatou, au Pecq, à Maisons, à Conflans, à Poissy, à Triel, à Meulan, à Mantes, à la Roche-Guyon, à Vernon, aux Andelys, à Pont-de-l'Arche, au pont de Rouen, et si elle était à destination de l'Angleterre, payait encore, à Rouen même, les droits de vicomté, les droits de rêve et de haut passage, sans compter le congé de l'amirauté pour l'embarquement, puis le fret, le pilotage et le reste.

En France, cependant, Louis XI s'était déjà appliqué à réduire le nombre de ces impositions, prodigieusement accru



pendant l'anarchie de la guerre de Cent ans. C'était, en grande partie, le fruit de l'anarchie. Ici, c'était la conséquence d'un système qui s'aggravait, au contraire, en proportion des besoins et des exigences croissantes de l'État, et qui se compliquait et se surchargeait d'une foule de réglementations accessoires répondant à des conceptions économiques dont j'ai indiqué déjà la tendance néfaste. Un marchand lithuanien ayant apporté des draps à Moscou et pris livraison d'une quantité correspondante de cire, en y ajoutant quelques menus objets d'argenterie, voyait sa marchandise saisie, parce que la vente et l'achat des matières précieuses étaient interdits.

Le commerce avait à se ressentir encore de la misère générale des centres urbains, villes bâties généralement en bois, pavées de même, quand elles étaient pavées, et brûlant tous les dix ans en moyenne. Après l'incendie de 1541, qui à Novgorod a détruit tout le quartier slave, neuf cent huit maisons, autre incendie en 1554, où quinze cents maisons deviennent la proie des flammes. Une des chroniques de la ville — la seconde — n'est guère qu'un calendrier de ces sinistres périodiques. Nulle précaution pour prévenir le retour du fléau. En 1560 seulement on s'avisera d'établir à proximité des foyers quelques unes de ces cuves remplies d'eau et de ces gaffes à forme de gigantesques balais que l'on aperçoit aujourd'hui encore dans les campagnes russes, aux abords des isbas toujours menacées. En 1570 on ajoutera la défense de chauffer les bains en été et même de cuire le pain ailleurs que dans des fours extérieurs.

Ajoutez le mauvais état des routes en un pays qui, faute de matériaux disponibles, est condamné, même de nos jours, à se passer de chaussées empierrées. Du port de Saint-Nicolas, sur la mer Blanche, quand les Anglais y aborderont, jusqu'à Vologda, où ils créeront leur premier comptoir, il y aura quatorze fois vingt-quatre heures de route par voie d'eau, huit jours par voie de terre en hiver et, en été, cette dernière voie restera longtemps impraticable. De Vologda à

Iaroslavl on comptait deux jours, et trente de Iaroslavl à Astrakhan, par voie d'eau toujours. De Novgorod à Narva, sur un parcours de première importance pour le commerce d'exportation, la voie de terre se réduisait à des sentiers traversant des forêts et des marécages. Pas d'auberges, des villages rares. Entre Novgorod et Moscou c'était le désert et entre Moscou et Vilna on ne passait, en été, qu'avec les plus grandes difficultés. La seule route à peu près praticable en toute saison et relativement commode, traversant une contrée assez peuplée, reliait Pskov à Riga, sur la frontière occidentale. Les grands transports s'opéraient aussi exclusivement par voie d'eau en été, ou en hiver sur la neige durcie. Entre Iaroslavl et Moscou il n'était pas rare alors de rencontrer des sept cents ou huit cents traineaux, remplis de céréales ou de poissons. On voyageait de préférence en nombreuse compagnie par crainte des attaques à main armée, très fréquentes.

L'insécurité était générale : Tatars à l'est faisant des incursions continuelles et massacrant ou dépouillant les voyageurs ; cosaques au sud et brigands partout. Sur le Volga, des bandes de pirates défiaient jusqu'aux expéditions militaires organisées d'année en année pour réprimer leurs entreprises.

Les voyageurs étrangers ont noté un trait qui surprend au milieu de tous ceux que je viens de rappeler : une excellente organisation des postes. De Novgorod à Moscou, quand la route était bonne, c'est-à-dire en hiver, on franchissait 542 verstes en soixante-douze heures moyennant une taxe minime : 6 kopecks par étape de 20 verstes, et on trouvait aux relais autant de chevaux qu'on voulait. En route, un cheval fatigué était vite remplacé : on l'abandonnait et on en prenait un frais dans le premier village ou au premier passant qu'on rencontrait. Service du tsar ! Or il suffisait d'avoir une feuille de route délivrée par l'autorité compétente pour être servi de la sorte. En été, il est vrai, le tableau changeait. Les chevaux se trouvant au pâturage ou occupés aux travaux des champs, des heures se passaient avant qu'on pût réunir l'atte-

lage requis. Mais alors on choisissait de préférence les voies d'eau, sur lesquelles on trouvait des barques et des rameurs appartenant au même service d'État.

C'était un legs de la conquête tatare, qui a dû en partie ses succès foudroyants à l'extrême rapidité et à l'agencement savant de ses moyens de transport. On n'oubliera pas qu'en France l'organisation des postes n'a été établie qu'en 1464 par un édit de Louis XI, et encore dans un but exclusivement politique, pour les courriers du roi. La Russie a toujours été un pays de surprises.

Mais cet avantage unique n'y compensait pas, au seizième siècle, d'autres causes d'infériorité qui paralysaient le développement de sa vie économique. En 1553, à Pskov, on enterrait dans les cimetières vingt-cinq mille cadavres, sans compter ceux en nombre inconnu qui pourrissaient dans la campagne. C'était la peste, autre fléau aussi périodique que l'incendie. En 1565, au printemps, il sera à Louki, à Toropiéts et à Smolensk, et à Polotsk en automne. L'année d'après, il ravagera Novgorod, Staraia-Roussa, Pskov encore, Mojaïsk et Moscou même. Derrière la peste ou la précédant, ou l'accompagnant, comme en 1570, venait la famine. Et les moyens de défense imaginés étaient aussi féroces que le fléau. En 1551, on chassait de Novgorod les marchands de Pskov qu'on croyait contaminés et on brûlait ceux qui résistaient. On brûlait aussi les prêtres qui s'avisaient de visiter les malades.

En réalité, la famine existait à l'état endémique, normal. L'Anglais Jenkinson, commerçant habile doublé d'un observateur sagace, parle de quatre-vingts personnes qui, sous ses yeux, ont péri en peu de temps faute de subsistance, c'est-à-dire d'un *peu de paille* — car, en hiver, la paille desséchée et broyée servait à l'alimentation d'un grand nombre d'habitants accoutumés, en été, à se nourrir d'herbes, de racines, d'écorces d'arbres (Hakluyt, I, 323). L'étranger dénonce à ce propos l'inhumanité des gens du pays, indifférents à la vue de leurs semblables qui tombent et meurent d'inanition dans la rue. C'est un trait qui se retrouve partout où la misère, en se



généralisant, rend la dureté des cœurs générale. Au seizième siècle, la richesse, l'aisance même ne sont, dans ce pays, qu'un phénomène exceptionnel.

A côté des monastères, il n'y a guère qu'une famille, les Stroganov, en possession d'une fortune considérable. Fletcher leur attribue 300,000 roubles d'argent comptant, en dehors de leur domaine territorial qui est immense, de leurs exploitations agricoles qui s'étendent des rives de la Vytchegda jusqu'à la frontière de la Sibérie, et de leurs établissements industriels où ils occupent dix mille ouvriers libres et cinq mille serfs. Ils payent à l'État 23,000 roubles d'impôts, mais l'État est en train de les ruiner en exigeant toujours davantage, et ce même système fait précisément que les Stroganov sont une exception.

L'État et l'Église, Baal à double face, dévorent tout, pompent la richesse nationale et en tarissent la source, l'État par ses exactions, l'Église par le taux usuraire de ses prêts. Tout le monde est endetté et les plus pauvres payent l'intérêt de leur dette avec leur travail, qui est ainsi perdu pour l'économie générale et la formation de la richesse commune. La formule par laquelle l'homme et la femme, et parfois une famille entière, enfants compris, s'engagent à servir « pour l'intérêt » *(za rost sloujiti ve dvoïé po vsiadni)* devient usuelle dans les contrats de prêt dont le nombre augmente.

Déjà signalée plus haut, la rareté de la monnaie est elle-même un indice de cette détresse universelle. Au témoignage de Guagnino, les peaux d'écureuils servirent aux échanges jusqu'à la fin du siècle, et d'ailleurs Pierre le Grand payera encore ses fonctionnaires de cette façon. Cependant, au seizième siècle, la frappe restait libre, l'État n'intervenant que pour le contrôle du poids et du titre. Quelques ouvriers recevaient même le droit de mettre leur nom sur les pièces. Très communément aussi on employait l'argent en lingots, et les monnaies primitives de Novgorod, dont Chaudoir nous a donné des fac-similés dans son ouvrage *(Aperçu sur les monnaies russes,* 1836) n'étaient aussi que des lingots. L'habitude

de considérer l'argent ou l'or comme une marchandise devait se maintenir longtemps dans les esprits. Mais les matières manquaient. Si, contrairement à l'assertion de Paul Jove *(Pauli Jovii Descriptiones*, 1571), les mines ne faisaient pas entièrement défaut ; si, en 1482, déjà Ivan III sollicitait du roi de Hongrie, Mathias Korvin, un certain nombre d'ingénieurs pour en exploiter quelques-unes, et si en 1491 des terrains argentifères furent découverts sur les bords de la Tsylma, affluent de la Piétchora, la production restait très insignifiante et la Russie demeurait, à cet égard, tributaire de l'étranger. En fait d'or, il n'y avait même en circulation que des monnaies étrangères, ducats hongrois, hollandais, polonais, florentins, *shiffs-nobles* ou roses-nobles anglais, et pour l'argent, les florins hollandais, les thalers allemands, appelés communément *efimki (Joachims Thaler)* et les shillings anglais figuraient en nombre. La rareté des espèces or était si grande que toute circonstance déterminant une demande plus considérable, mariage ou baptême dans la famille régnante, envoi d'une mission à l'étranger, amenait une augmentation subite de la valeur des pièces, jusqu'à la porter au double. A l'occasion des mariages et des baptêmes il était d'usage que le souverain reçût des présents en ducats de la part des boïars et des représentants des corps constitués, et les ambassadeurs avaient besoin d'or pour paraître décemment, même en Pologne.

Le souverain en avait suffisamment toujours dans ses caves. Il était le maître très riche d'un pays très pauvre. Il éblouissait tout le monde, et même le monde occidental, par son opulence, sans qu'il soit possible de se faire une idée entièrement exacte de la mesure de cette richesse et de la façon dont elle était obtenue. Aussi me bornerai-je, sur ce point, à de très brèves indications.

VII

LES FINANCES

Nous n'avons aucune donnée précise sur le budget de l'État moscovite jusqu'à la fin du seizième siècle. Sous le fils d'Ivan IV, dans les dernières années de ce siècle, Fletcher a évalué les revenus de l'empire à 1,400,000 roubles, provenant pour 400,000 roubles des impôts directs et pour 800,000 roubles des contributions indirectes. En regard des documents que nous possédons pour le règne d'Alexis, ces chiffres semblent se rapprocher de la réalité, et indiquer une moyenne de 1,200,000 roubles environ, au chapitre de recettes, sous le règne du Terrible. A cette époque, en Angleterre, les impôts directs n'existant pas, les taxes de consommation ne rapportant que 140,000 couronnes, le revenu entier de Henri VIII ne dépassait pas un million de couronnes. Le rouble d'alors étant compté pour 16 shillings et 8 pences, Ivan IV demandait donc à son peuple près de quatre fois plus que Henri VIII au sien. (Voyez PHILIPPSON, *Westeuropa im Zeitalter von Philipp II*, 1882, p. 59.)

En réalité, il en tirait bien davantage. La grande ressource du souverain moscovite, c'était en effet la terre, distribuée aux « hommes de service » et pourvoyant aux besoins essentiels de l'État, à l'entretien de l'armée et de l'administration. C'est ainsi que ce souverain pouvait thésauriser. Le matériel de guerre et la solde de quelques troupes formant déjà le noyau de l'armée régulière comportaient bien une assez grosse dépense. D'après certains témoignages, les trois quarts du revenu y passaient même ; mais le quart restant au moins pouvait être mis de côté ; en effet, pour l'entretien de sa cour, le grand-duc avait encore, comme tous les autres souverains d'Europe, son patrimoine personnel : trente-six villes avec villages et hameaux en dépendant, qui, en outre d'une redevance en argent, fournissaient du blé, du bétail, du poisson, du miel,

des fourrages, toutes choses qui ne servaient pas seulement à la consommation de cette cour, quelque grande qu'elle fût, mais faisaient l'objet d'une vente assez considérable. Ivan IV en obtenait 60,000 roubles de revenu accessoire, et son successeur, plus économe, jusqu'à 230,000 roubles.

Toutes proportions gardées, ces traits se sont perpétués jusqu'à nos jours. Ils faisaient partie intégrante d'un régime qui a subi l'épreuve des siècles et qui a assuré au pays, assez docile pour s'en accommoder, sinon la prospérité, du moins la grandeur et la puissance matérielles, une force énorme de concentration et d'expansion. Reste à connaître le secret de cette docilité. Nous y arriverons peut-être en essayant de pénétrer l'esprit d'un peuple qui a réussi à faire de grandes choses avec de tels moyens (1).

(1) A consulter : pour l'organisation générale, C. Akssakov, *Œuvres*, vol. I; Dmitriev, *Œuvres*, vol. I. — Pour le conseil des boïars, Klioutchevski, *le Conseil des boïars*, 1883; Sergueïévitch, *Antiquités juridiques*, vol. II; Zagoskine, *Hist. du droit public russe*, 1877; Vladimirski-Boudanov, *Chrestomatie du droit russe*, 1887; le même, *Aperçu de l'hist. du droit russe*, 1890. — Sources : dans le *Recueil des chroniques russes*. Diverses éditions en ont paru et une nouvelle édition est en cours de publication depuis 1846. Dans une première série, la chronique dite de Nicone, *le Livre des tsars*, la chronique de Lvov, celle dite Normantski, ainsi qu'un fragment de chronique russe, ne sont que des transcriptions d'une chronique officielle rédigée sous Ivan IV par Alexis Adachev, d'abord, puis par Ivan Viskovatyï, et égarée. La seconde et la troisième chroniques de Novgorod et la première chronique de Pskov donnent quelques détails intéressants. Avec l'histoire d'Ivan IV par Kourbski, la chronique d'Alexandre Nevski, la liste de service *(Posloujnyi spissok)* et les cadastres *(Pistsovyia knigi)* de l'époque, conservés dans les archives, ce sont à peu près les seules sources russes que nous possédions pour cette partie de l'histoire. — Pour l'histoire du Miéstnitchestvo, Markiévitch, *Hist. du Miéstnichestvo*, 1888; M. Kovalevski, *Modern customs and ancient laws of Russia*, 1891; Zabiéline, *Vie privée des tsars russes*, 1872; Jdanov, *Matériaux pour le Concile de 1551*, dans la *Revue du ministère de l'instr. publ.*, 1876. Un livre nobiliaire *(rozriadnaia Kniga)* pour 1559 a été publié dans le 1er vol. du *Recueil de Simbirsk*. — Pour l'histoire des gens de service : Klioutchevski, *Cours d'histoire lithographié*, vol. I; Gradovski, *Histoire de l'administration locale*, 1868. — Pour l'histoire de la commune russe : C. Akssakov, *De l'ancienne existence des Slaves*. *Œuvres*, vol. I; Sergueïévitch, *Antiquités juridiques*, III. 408 et suiv. ; Milioukov, *Essais sur l'histoire de la culture russe*, I; Sokolovski, *Esquisse de l'histoire de la commune rurale au nord de la Russie*, 1877, et *la Vie économique de la population agricole en Russie*, dans la *Bibliothèque historique*, 1870; Blumenfeld, *Des formes de la propriété territoriale dans l'ancienne Russie*, 1855; Tchitcherine, *Essais sur l'histoire du droit russe*, 1858; Efimenko, *Recherches sur l'histoire*



CHAPITRE III

LA VIE INTELLECTUELLE

I. Les causes de faiblesse. — II. Les courants intellectuels. — III. La littérature. IV. L'art. — V. Le mouvement rénovateur.

I

LES CAUSES DE FAIBLESSE

Les Mongols envahisseurs de la Russie au treizième siècle passent très généralement pour coupables d'un crime de lèse-civilisation. Rupture entre ce pays et l'Europe occidentale, arrêt brusque dans le développement de sa culture, ils auraient causé tout cela. J'ai longtemps partagé l'erreur commune, et je m'en confesse sans embarras : les apparences y sont et l'histoire de cette invasion demeure si obscure ! Un témoignage en sens contraire m'a d'abord frappé, d'autant plus concluant qu'il vient d'un des princes de l'Église nationale ; et l'on sait que, jusqu'au dix-huitième siècle tout au moins, la vie intellectuelle du pays s'est presque entièrement concentrée dans ce foyer.

de la vie populaire, 1884, et les ouvrages universellement connus de Haxthausen, Maurer, Fustel de Coulanges, Leroy-Beaulieu, etc. — Pour l'organisation judiciaire, les œuvres déjà citées de Dmitriév et de Serguiéiévitch. — Pour la vie économique : Karamzine, *Hist. russe*, vol. VII, chap. iv ; vol. X, chap. iv ; Koulièsnikov, *De l'influence de la société...*, 1869 ; Soloviov, *Hist. russe*, vol. VII ; Rojkov, *l'Agriculture russe au seizième siècle*, 1899. — Sources : Herberstein, *Rerum Mosc. commentarii*, 1571 (comparez étude sur Herberstein, de Zamyslovski, dans la *Revue du ministère de l'instr. publ.*, 1882, mai ; *Voyage de Jenkinson*, dans la collection Hakluyt ; *Documents de la commission archeographique*, I, etc.



« A en juger par l'état de l'instruction et les progrès de son développement au cours des deux siècles et demi qui ont précédé l'invasion des Mongols, écrit Mgr Macaire dans son *Histoire de l'Église russe* (V, 258), nous ne pensons pas que ces progrès eussent été beaucoup plus rapides au cours des deux siècles suivants, même si les Mongols ne nous avaient pas visités... Ces Asiatiques n'empêchèrent nullement le clergé, surtout dans les monastères, de s'occuper de science. Mais il semble que les Russes n'aient aucunement éprouvé encore, à ce moment, le besoin d'une culture supérieure. Suivant la trace de leurs ancêtres, ils bornaient leurs désirs à la possibilité de lire librement et de comprendre les Saintes Écritures... »

Des recherches récentes ont détruit, d'autre part, l'illusion d'un flot de barbarie asiatique se superposant, du fait de l'invasion, à des éléments de culture européenne. Pas si barbares que cela, les compagnons de Batou et du grand chef d'état-major, Soubotaï, comme l'a excellemment montré M. Léon Cahun dans un livre qui est une révélation (*Introduction à l'histoire de l'Asie*, 1896, p. 343 et suiv.). Des stratèges de premier ordre et des organisateurs merveilleux, dignes représentants d'une civilisation qui, moins d'un siècle plus tard, devait émerveiller à Samarkand les ambassadeurs de Henri de Castille (1405), et répandre dans l'Europe entière l'emploi des tables astronomiques composées par Ouloug-Beg. Nullement destructeurs de parti pris non plus, en dehors des nécessités militaires, ni oppresseurs en dehors de leurs exigences fiscales; incapables d'ailleurs, eu égard même à leur nombre, de produire un effet de submersion. La légende du *flot* submergeant est une invention mélodramatique : Soubotaï a vaincu partout avec de très petits effectifs, très mobiles, bien outillés et supérieurement commandés.

La vérité semble être que partout aussi il n'a plus trouvé que des ruines, un empire en décomposition et un pays déjà séparé de l'Europe, jeté, au point de vue politique comme



au point de vue intellectuel, dans un isolement à peu près complet. Depuis Iaroslav (1016-1054), mariant sa sœur à Casimir de Pologne, une de ses filles au roi de Hongrie, une seconde au roi de Norvège et une troisième à Henri I[er] de France, aucune autre alliance de ce genre n'avait continué la tradition, au milieu des héritiers du grand prince Kiovien se disputant les lambeaux de l'héritage; et, en 1169 déjà, Kiév avait été saccagée par d'autres barbares qui ne venaient pas d'Asie. Parmi les petits princes russes apanagés, c'était à qui s'emparerait de l'ancienne capitale, en y portant le fer et le feu. Et la vérité est encore que, du fait de son alliance spirituelle avec Byzance, cette Russie, démembrée et dévastée par ses propres enfants, se trouvait attachée à un cadavre; inféodée à la science grecque alors que la condamnation de la culture antique, la fermeture des anciennes écoles, l'introduction des idées orientales y proscrivaient la liberté de la recherche, condition essentielle du progrès. Les contemporains de Photius († 891) attribuaient le savoir du patriarche aux sortilèges d'un page juif, comme la science de l'archevêque Théodore (Santabaren) fut confondue par Léon le Grammairien avec l'évocation des ombres des trépassés. L'historiographie réduite à des recueils de légendes, la philosophie interdite dans l'enseignement, le mouvement intellectuel circonscrit dans la sphère des polémiques religieuses, marquaient les phases d'une irrémédiable décadence. Dès le douzième siècle, les monastères d'Orient se montrèrent incapables d'utiliser les matériaux scientifiques dont ils disposaient.

L'isolement intellectuel de la Russie orthodoxe a été la conséquence directe de son affiliation à cette *Alma mater* byzantine. Sur deux cent quarante écrivains russes ayant paru jusqu'à la fin du dix-septième siècle, en mettant à part les catholiques du sud-ouest, cent quatre-vingt-dix furent moines, vingt membres du clergé séculier, et les trente autres auteurs pour la plupart d'ouvrages consacrés à des sujets religieux. La littérature et la science étaient donc d'Église presque

exclusivement. Or, au treizième siècle déjà, cette Église constituait un monde fermé, impénétrable. L'orthodoxie proscrivait tout contact avec les infidèles, jusqu'à imposer aux souverains russes cette habitude de se laver les mains après une audience donnée aux ambassadeurs étrangers, qui devait tant offusquer Possevino à la cour du Terrible. L'accession du métropolite Isidore, l'élu de Byzance, à l'Union florentine et la prise de Constantinople par les Turcs aggravèrent encore cette solitude. Du coup, l'Orient lui-même se trouva frappé de suspicion, en même temps que le triomphe de l'Islam passait pour un châtiment mérité. A cette époque aussi, la légende du séjour de saint André en Russie, donc de l'ancienneté et de l'indépendance de l'orthodoxie locale, vit le jour et se propagea rapidement. L'idée d'une religion nationale traduisant les traits originaux du génie slave s'imposa aux esprits.

Et cependant, loin de rayonner d'un éclat nouveau, l'Église nationale s'enfonçait de plus en plus dans les ténèbres. Vers la fin du quinzième siècle, plus de trace des écoles dont l'existence dans les monastères est précédemment attestée par de nombreux témoignages. Au commencement du siècle suivant, l'archevêque de Novgorod, saint Gennadius, constate avec chagrin que les sujets qu'on lui amène pour la consécration ne savent ni lire ni écrire. L'enseignement oral lui-même a disparu, la chaire devient muette, et, au témoignage des voyageurs étrangers, sur dix habitants c'est à peine si on en trouve un sachant réciter le *Pater*. Un siècle plus tard, en 1620, un savant suédois, Jean Botvid, discutera sérieusement la question de savoir si les Moscovites sont des chrétiens!

Les monastère continuent bien à collectionner des livres. Quelques-uns possèdent même des bibliothécaires. Mais la lecture devient la spécialité d'un petit groupe d'élus. Elle s'érige en science et passe de plus en plus pour être toute la science. Lire le plus qu'on peut, apprendre même par cœur les choses lues, n'est-ce pas tout ce qu'on peut faire? Le savant

est un *knijnik*, l'homme de beaucoup de livres *(kniga* : livre). Mais de quels livres? Dans les bibliothèques monastiques, une place et même la place d'honneur est réservée aux apocryphes : *Manuscrit d'Adam confié au diable, Testament de Moïse, Vision d'Isaac...* Leur crédit égale celui des livres canoniques. Le correcteur de livres saints appelé d'Orient, au commencement du seizième siècle, Maxime le Grec, sera le premier à s'élever contre la conviction que le soleil ne s'est pas couché pendant une semaine après la résurrection du Christ et contre la croyance à une vipère, gardienne du testament d'Adam sur les bords du Jourdain, Nous possédons le catalogue de la bibliothèque de la Troïtsa au dix-septième siècle. La littérature ancienne y est représentée par quatre cent onze manuscrits. C'est à peu près le chiffre de Glastonbury, au treizième siècle. Mais quelle différence dans la composition. A Glastonbury les classiques romains, les historiens et les poètes tiennent le premier rang; à la Troïtsa nous comptons 101 bibles, 46 livres liturgiques, 58 recueils de Pères de l'Église, 17 livres de droit ecclésiastique, un seul ouvrage de philosophie. Les plus nombreux sont les écrits ascétiques. Jusqu'au dix-septième siècle, les écrivains de l'antiquité grecque et latine resteront des inconnus pour les lecteurs russes. Parmi les ouvrages profanes, les chroniques sont le plus goûtées. Mais quelles chroniques encore! Celle de Malala ou Maleles avec ses citations de vers d'Orphée; celle, plus répandue encore, de Georges l'Hamartole, avec la description détaillée du vêtement de certain prêtre juif allant en Judée à la rencontre d'Alexandre le Grand. Pour la géographie et la cosmographie les auteurs faisant autorité sont Georges Pissides et surtout Cosmas Indicopleustes, dont les conclusions sur les dimensions de la terre d'après la forme du tabernacle construit sous les ordres de Moïse ne rencontrent aucune incrédulité, et dont l'enseignement, se confondant avec la leçon des apocryphes, mêlant les idées de Ptolémée et d'Aristote aux rêves des Manichéens et des Gnostiques, propage les conceptions les plus saugrenues. En philosophie on s'en tient à Jean Damas-



cène et à sa théorie de la science réduite à l'amour de Dieu. Mais jusqu'au dix-huitième siècle, avec les œuvres des contemplatifs, Basile le Grand et Denis l'Aréopagite, le livre par excellence sera *l'Abeille*, une compilation incohérente : citations de l'Écriture, extraits des Pères de l'Église, pêle-mêle avec des pensées détachées, empruntées à Aristote, à Socrate, à Épicure, à Diodore, à Caton : un capharnaüm littéraire.

Sous l'influence des notions ainsi acquises, la prédiction des éclipses est traitée de sorcellerie ; les livres de *mathématiques*, et sous ce nom on confond l'arithmétique et l'astronomie, la *géographie* et la musique, sont proscrits comme impies, et le *knijnik* reste encerclé dans un horizon étroit, où les clartés de la science européenne ne pénètrent pas, et où il piétine sur place, loin du mouvement qui emporte ses voisins de l'Occident.

Au seizième siècle, il est vrai, un rayon et un souffle entrent dans cette prison. Moine d'Albanie ayant étudié en Grèce et en Italie, Maxime le Grec est, de quelque façon, un Européen. Tout en bornant son activité littéraire et scientifique aux questions de religion et de morale, il apporte à la semelle de ses souliers un peu de poussière recueillie à Milan, à Florence, à Venise, à Ferrare, à Padoue surtout, où la grande lutte des partisans de Platon et des partisans d'Aristote, le courant qui porte les cercles intellectuels à l'imitation des mœurs païennes et aux attaques contre la théologie du moyen âge n'ont pas laissé de l'émouvoir. Il a connu à Venise le célèbre typographe Alde Manuce et remué à Florence les cendres encore chaudes du bûcher de Savonarole. Il a pris une idée de la grande importance scientifique de Paris. Tout cela ne l'empêche pas cependant d'être dépourvu entièrement de cet esprit critique qui constitue le grand levier du monde intellectuel de l'Occident, et imprégné d'un scepticisme absolu à l'égard de la science profane, jusqu'à condamner une traduction russe, qui paraît à ce moment, du fameux *Lucidaire*, œuvre du douzième siècle, attribuée à saint Anselme de Cantorbery ou à Honoré d'Autun, avec quelques problèmes de

cosmographie et de physique, traités de façon relativement raisonnable. Il ne veut pas qu'elle trouve place dans les bibliothèques, d'où les classiques grecs et latins sont exilés.

Une légende s'est formée autour d'un recueil des mêmes classiques qui, avec un grand nombre d'autres œuvres profanes et quelques manuscrits hébreux, aurait figuré au Kreml même de Moscou dès le quinzième siècle. Révélée au public russe par les recherches de deux savants étrangers, Klossius (1834) et Tremer (1891), l'existence présumée de cette bibliothèque a provoqué récemment encore (1894) une polémique de presse et même des fouilles dans les sous-sols du vieux palais. Celles-ci n'ont donné qu'un résultat négatif. Que le chroniqueur livonien Nyenstaedt, auteur d'un premier récit où la bibliothèque est mentionnée, et le professeur de l'Université de Derpt, Dabiélov, inventeur, en 1820, d'un catalogue qui n'a jamais pu être retrouvé depuis, aient été des mystificateurs ou des mystifiés, il parait certain que la légende ne repose sur rien de réel. Bien plus anciennement, d'ailleurs, une fable analogue avait déjà attribué aux souverains moscovites la possession d'un lot de manuscrits byzantins, que l'empereur Jean aurait ainsi mis en sûreté à la veille de la prise de Constantinople. Sur quoi le cardinal San Giorgio confiait en 1600 au Grec Pierre Arcudius, en lui faisant accompagner une ambassade polonaise, la mission de vérifier le fait qui se trouva également faux, inventé de toutes pièces. Ivan IV et ses prédécesseurs ont possédé certainement quelques livres et quelques manuscrits; mais, jusqu'à la fin du quinzième siècle, la présence d'un seul ouvrage en langue étrangère, un herbier allemand, nous est authentiquement signalée dans ce recueil, au milieu de livres de liturgie, de menées, de chroniques et de traités astrologiques.

Sous la double influence du byzantinisme originel et du matérialisme inhérent, dans toutes les sociétés, aux premières phases de développement, la vie intellectuelle devait, ici, se partager longtemps entre deux tendances contraires et se combinant pourtant curieusement parfois, ainsi que nous le

verrons : ascétisme vide d'idéal et sensualisme grossier, double voie d'accès à un néant commun.

II

LES COURANTS INTELLECTUELS

De l'indépendance élémentaire et stérile, celle de la sauvagerie, où il a vécu jusqu'à l'introduction du christianisme, ce pays est tombé immédiatement sous le joug d'une morale austère et non moins sauvage à sa façon, proscrivant dans toutes les directions la liberté de savoir, comme la liberté de créer et même de vivre. Toutes les forces vives auxquelles l'humanité a dû son ennoblissement étaient condamnées par cette discipline et maudites. Maudit le monde de la science libre, comme foyer d'hérésie et d'incrédulité; maudit le monde de la création libre, comme élément de corruption; et maudite même la vie libre avec ses joies, ses gaietés, ses plaisirs profanes, comme élément de scandale. Et voici que les bardes ont disparu de la cour des princes; dans les chroniques le ton animé et le tour poétique propres aux écrivains du onzième et du douzième siècle ont fait place à une narration sèchement didactique, défigurant, proscrivant jusqu'aux documents épiques par elle utilisés; la conversation elle-même, en tant qu'elle s'écarte des sujets religieux, est frappée d'anathème. L'abstinence, sous toutes les formes, est devenue la règle essentielle de l'existence. Dans certaines familles, on habitue les enfants en bas âge à se passer de lait! A deux ans, on veut qu'ils observent tous les jeûnes. L'usage de la viande n'est permis que trois fois par semaine, et les rapports sexuels entre époux sont prohibés trois fois par semaine également, ainsi que les jours de fête et pendant tout le carême. Les compilateurs russes d'écrivains byzantins connaissent bien le mot de Caton : « Nous gouvernons le monde et les femmes nous gouvernent. » *L'Abeille* le mettait en bonne place, ainsi que ce

mot de Démocrite, époux d'une femme minuscule : « J'ai pris le moindre mal! » S'inspirant des mêmes principes, l'Église considérait la femme comme l'instrument principal du démon dans son œuvre démoralisatrice, et maudite donc aussi était la femme, et maudites avec elle toutes les formes d'art dont elle a été toujours et partout la grande inspiratrice.

Dans la vie religieuse, cette tendance aboutissait directement au formalisme stupide des docteurs ecclésiastiques, qui, jusque dans la façon de porter la barbe ou de se vêtir, apercevaient des vérités éternelles, des dogmes immuables. Après l'Union florentine et l'érection de l'Église nationale en gardienne unique des traditions sacrées, la forme devient un tabernacle, l'arche sainte où la foi est mise en dépôt. En dehors, il n'y a que le rationalisme latin, catholique ou protestant, il n'importe, source d'impiété et d'hérésie dans l'un et dans l'autre cas. Le raisonnement est proscrit, lui aussi, et, en éliminant ce ferment essentiel de tout progrès, Moscou s'est placée intellectuellement à un niveau plus bas encore que Byzance, où la controverse dogmatique a toujours conservé ses droits. Ici, à partir du douzième siècle, on n'agite plus que des problèmes ainsi conçus : « Un prêtre qui ne s'est pas endormi après avoir mangé peut-il, au matin, célébrer le saint sacrifice? — Peut-il encore le faire si un mouchoir de femme est cousu à son vêtement? » Les sermons eux-mêmes, tant qu'il y en a, ne portent guère que sur des questions de rite : « Faut-il, en célébrant les offices, marcher avec ou contre le soleil? — Doit-on se signer avec deux ou trois doigts? » Le premier concile réuni par Ivan IV s'occupera encore de cette question et prononcera l'excommunication contre le signe de croix bi-digital.

La foi identifiée avec le rite réduit la piété à l'accomplissement de certaines pratiques extérieures, à l'observation des jeûnes, aux longues stations dans les églises. La confession, impliquant un acte de religion intérieure, passe au second rang. Les plus dévots ne se présentent au tribunal de la pénitence qu'une fois par an. Les plus scrupuleux ne se font pas



un cas de conscience de n'avouer qu'une partie de leurs péchés. Les cérémonies tiennent lieu de tout. Elles prennent une ampleur de plus en plus grande, s'accompagnent d'une mise en scène de plus en plus théâtrale : procession du dimanche des Rameaux, où, monté sur un âne, le Métropolite fait le tour des églises et distribue les bénédictions à la foule qui étend ses vêtements sous les sabots de l'animal symbolique; célébration de la fête des trois Hébreux jetés dans la fournaise : on remplace la chaire par un grand poêle, et, avec des rites compliqués, on y introduit trois jeunes gens vêtus de blanc. On ne va pas jusqu'à les brûler effectivement.

Le sentiment religieux restait très intense; il s'égarait dans des sentes fangeuses, sombrait dans les fondrières. Tandis que le *Domostroï* recommandait de répéter six cents fois par jour telle prière dont l'effet devait être d'amener, au bout de trois ans, une triple incarnation du Père, du Fils et du Saint-Esprit dans la personne du récitant, on discutait pour savoir si le seuil d'une femme en couches pouvait être franchi sans péché, ou si le lait d'une vache venant de vêler n'était pas impur. Avec le sensualisme guettant ainsi et surprenant les âmes pieuses au coin des chemins de traverse, la superstition leur tendait d'autres pièges. L'élément finnois, demi-païen encore, se faisait valoir dans la sphère indéfiniment étendue de ces cérémonies, où l'esprit du paganisme triomphait ouvertement. Au nord, croyances et coutumes, tout l'appareil de l'ancien culte devait, jusqu'au dix-huitième siècle, conserver son empire au milieu d'une population ethnographiquement moins ouverte à la conquête slave et intellectuellement moins accessible à l'influence chrétienne. Les progrès de l'une et de l'autre ne furent longtemps marqués, dans cette zone, que par des îlots, des colonies disséminées çà et là à travers l'espace immense. Récemment encore, la carte de Keppen a révélé, dans une bonne moitié des habitants de ce pays, la prédominance des traits caractéristiques de la race tchoude. Race superstitieuse par excellence. La nature a toujours pesé lourdement ici sur l'homme. Forêts impénétrables, rochers tou-

chant les nuages, déserts de pierres amoncelées, ou suite ininterrompue de lacs et de marécages : une impression de terreur se dégage de ce paysage. Les oreilles sont remplies par le fracas des chutes d'eau ou par le mugissement éternel des vents en furie ; les aurores boréales mettent dans les yeux des lueurs sinistres d'incendie ; errant sur les eaux stagnantes, les feux follets frappent l'imagination ; les animaux féroces ou venimeux, l'ours, la vipère, dressent une menace de mort à chaque pas que l'on fait. De tout cela, le Finnois s'est fait une religion qui n'est qu'un grand frisson d'épouvante. Ses dieux sont fils d'Ahriman plutôt que d'Ormuzd. Chaque pierre, chaque arbre renferment un esprit malfaisant. Et il n'est contre eux qu'une seule ressource : la sorcellerie. Prêtre et sorcier ne font qu'un. L'imitation artificielle des bruits de la nature hostile calme ces esprits éternellement irrités : c'est l'essence de la foi répandue sur l'immense continent qui va des monts de l'Oural jusqu'aux mers de la Chine et du Japon, des rives lugubres de la mer de glace jusqu'aux hauteurs mornes de l'Himalaya, et c'est le secret d'une liturgie qui, dans les mêmes limites géographiques, n'est que tourmente d'éléments déchaînés, mouvement et bruit. Tambours, gongs, clochettes et cris font rage. Le prêtre-sorcier, le *Chamane* des Ostiaks, danse autour du feu en frappant un tambour et les assistants s'acharnent à couvrir le tapage qu'il fait avec d'autres clameurs, jusqu'au moment où, étourdi, défaillant, le pontife sera saisi par deux hommes et à moitié étranglé au moyen d'une corde qu'ils lui passent autour du cou. Le bruit assourdissant, la vue des flammes, les contorsions du corps et la compression de la glotte déterminent alors un état d'extase, au milieu de laquelle l'esprit se révélera à l'intermédiaire halluciné.

Visant inconsciemment à une prise dominatrice sur la nature, ces rites participent sans nul doute du grand courant libérateur qui, partout, a porté le génie humain à la revendication de sa supériorité et à la conquête de ses plus beaux privilèges ; mais ici l'évolution reste à sa première phase et la



Russie du Nord s'en est trouvée longtemps arrêtée aux bégaiements de l'instinct religieux, à l'alphabet de la science émancipatrice, aux pratiques rudimentaires. En plein seizième siècle, les tribus finnoises de la *Vodskaia-Piatina* — le gouvernement actuel de Saint-Pétersbourg — adoraient les arbres et les pierres et leur faisaient des offrandes. Le monde demeurait peuplé pour elles d'êtres fantastiques : vipère ailée portant une tête d'oiseau et une trompe capable de semer la destruction sur la terre entière; dragon à dix têtes; plante ayant la forme d'un mouton et mettant bas des agneaux. Les Russes du temps montraient aux étrangers des bonnets garnis avec la fourrure de ces prodiges!

Le clergé orthodoxe combattait généralement ces superstitions, mais les favorisait aussi parfois. Quelques-uns de ses membres composaient eux-mêmes des livres de sortilèges, réussissaient à les introduire dans la littérature ecclésiastique et en tiraient de gros profits. Les évocateurs d'esprits se rencontraient jusque dans les monastères. A la fin du siècle, le Terrible aura des sorciers dans son entourage. Dans les familles le plus dévotement chrétiennes, certaines divinités païennes conservaient leur place au foyer : le *rod* et les *rojanitsy*, entre autres, présidant à la naissance et à la mort des hommes et réclamant des offrandes. Et, parmi ces offrandes, la *koutia*, mets préparé pour le repas des funérailles, était adopté par l'Église!

Sous l'empire des mêmes croyances superstitieuses les moindres événements de la vie recevaient un sens mystérieux et prophétique : un craquement des murs, un bourdonnement dans les oreilles, une démangeaison des doigts annonçaient un voyage; les cris des canards, le tremblement des cils présageaient un incendie prochain. Sous le nom général de *Rafli*, on comprenait toute une littérature contenant l'interprétation de ces signes, ainsi que celle des songes, auxquels on attribuait une grande importance. Les femmes enceintes offraient du pain aux ours promenés en bandes par les jongleurs ambulants, les *skomorokhy*, et, par le grognement de ces animaux,

se renseignaient sur le sexe de l'enfant qu'elles attendaient. Sorciers généralement, eux aussi, et thaumaturges, prêtres du culte mi-chrétien mi-païen qui se partageait la foi des habitants, les *skomorokhy* jouissaient d'un prestige que les foudres de l'Église ne parvenaient pas à ruiner. Ils mettaient un homme en sûreté contre la colère du souverain en lui faisant porter sous l'aisselle gauche l'œil droit d'un aigle, enveloppé dans un mouchoir. Ils prenaient un peu de terre sous les pas d'un homme dont on voulait se débarrasser, et c'était un homme voué à la mort. La terre jetée au feu faisait qu'il desséchait en même temps. Les anges, invoqués au commencement de chaque travail, saint Nikita habile à chasser les démons de la maison où on sollicitait son secours, n'étaient pas oubliés pour cela. Paganisme et christianisme, religion et superstition se superposaient, se mêlaient, se confondaient. Dans les réunions nocturnes accompagnant certaines fêtes, la veille de la Saint-Jean, la veille de Noël, le jour des Rois, la fête de saint Basile, Dieu et le diable trouvaient leur compte. Le samedi d'avant la Pentecôte on dansait dans les cimetières en poussant des hurlements lugubres. Le jeudi saint on brûlait de la paille pour évoquer les morts — et on allait dans les églises chercher derrière l'autel une pincée de sel, remède infaillible contre certaines maladies.

Le seizième siècle a vu les vestiges de la superstition se perpétuant dans toute l'Europe, jusqu'au sein des cours les plus policées, et au Vatican même. Sans parler des astrologues, que Paul III ne manquait pas de consulter à chaque décision importante, mais qui passaient pour les représentants d'une science, la chute d'un hibou n'annonçait-elle pas sa fin prochaine à Alexandre VI? Mais ici, ce siècle a correspondu à l'épanouissement le plus complet des mêmes croyances, constituant le fond d'une vie intellectuelle dépourvue d'autre aliment substantiel. La littérature en a vécu pour une large part, jusqu'au seuil de l'époque moderne, et l'autre part n'avait guère de quoi contenter l'appétit des lecteurs

III

LA LITTÉRATURE

Les écrivains du quatorzième et du quinzième siècle se sont généralement bornés à des compilations mécaniques. Œuvres mort-nées! Pas un trait vivant de mœurs, même dans les vies de saints indigènes. Des chroniques réduites au style et au contenu d'un journal officiel. Le plus remarquable de ces recueils, la *Stiépiénnaïa-Kniga*, ou livre des degrés, du métropolite Macaire, ne ressort un peu du niveau commun que par la concordance que l'auteur a cherché à y établir entre les faits et la généalogie des souverains. Œuvre de tendance politique, mais par cela même se distinguant de la banalité générale. C'est là que le Terrible prendra l'idée d'une filiation le faisant descendre de César-Auguste! Œuvre d'édification religieuse aussi, s'appliquant à indiquer l'intervention divine dans tous les événements. L'homme d'église, qui l'a composée, n'était d'ailleurs, lui aussi, comme nous le verrons tout à l'heure, qu'un compilateur de plus large envergure

Comme forme et comme fond, la littérature de cette période se montre inférieure à celle de Kiév. Avec la poésie, le naturel et la simplicité, la fraicheur et le charme ont disparu. Plus rien de spontané. Le calcul remplace l'inspiration, et la recherche du beau, quand elle se rencontre, ce qui est rare, incapable d'atteindre l'art, n'arrive qu'à l'artifice. Pas une ligne où quelque émotion se laisse deviner et où la profondeur du sentiment rachète la superficialité de la pensée. Pas un poème, et c'est l'époque de Chaucer et de Villon, de Pétrarque et de Boccace. Pas un essai de recherche scientifique ou philosophique, et Galilée en Italie, Bacon en Angleterre, Montaigne en France vont naître; et ce sera tout à l'heure, en Occident, l'époque de Shakespeare et de Cervantès, de Giordano Bruno et de Descartes, de Robert Estienne et de Du Cange. Dans

la Pologne voisine elle-même, bien que précipitée déjà vers la pente d'une décadence irrémédiable, le seizième siècle aura sa pléiade de penseurs et d'artistes, une littérature politique, tout au moins, prodigieusement fertile, un écrivain de génie, Rej. La langue est formée ; le style va atteindre sa perfection dans les sermons de Skarga. Tout à l'heure, Bathory se fera accompagner par une imprimerie jusque dans les campagnes qui l'emmèneront au cœur de la Moscovie. En Moscovie, l'art de la typographie est à naître comme les autres. On imprime ou on va imprimer en langue russe ; mais les imprimeurs sont à Cracovie, à Venise, à Cettigné, à Tubingue, à Prague, à Vilna. Quand ils paraitront à Moscou, on voudra les tuer et on brûlera leur maison. Qu'auraient-ils d'ailleurs à mettre sous presse? Des livres d'heures, des psautiers, la Bible. Jusqu'à la fin du seizième siècle, le répertoire ne variera guère ; les seules œuvres où s'affirmera quelque travail indépendant de la pensée s'appelleront : les *Articles de la vraie foi* (Tubingue, 1562) ; les *Récits courts pour les dimanches et les jours de fête* (*Ibid.*, 1562) ; *De la justification de l'homme devant Dieu* (Niéswiéz en Lithuanie, 1562).

Il y a bien la poésie populaire ; mais, en dehors des champs historiques où, tout à l'heure, se réflétera la puissante personnalité du Terrible et où s'accusera ainsi l'impulsion nouvelle, donnée par lui au génie national, cette poésie elle-même vit sur le fonds légué par la vieille Russie de Kiév.

Toute l'activité littéraire, postérieure à la destruction de l'ancien empire russe, s'est trouvée résumée, dans la première moitié du seizième siècle, en deux ouvrages constituant une double somme des connaissances acquises, des idées mises en cours, de tout l'avoir intellectuel de ce peuple. L'un, achevé en 1552 mais commencé déjà en 1529, est une encyclopédie ; l'autre, remontant par sa conception et sa composition à un passé déjà lointain, prend la forme d'un ménagier. C'est le fameux *Domostroï* dont les *Tcheti-Mineï* du métropolite Macaire font la contre-partie. Les *Tcheti-Mineï*, ou *Lectures du mois* (de μήν : mois et *tchitat* : lire), sont un recueil de menées,



genre de composition très répandu déjà au quinzième siècle, mais paraissant ici dans un cadre singulièrement élargi. Il ne s'agissait, dans les menées ordinaires, que d'offrir une lecture édifiante pour chaque jour du mois, en rapport avec la vie du saint indiqué par le calendrier. Macaire s'est proposé, lui, de réunir en douze énormes volumes toute la littérature de son pays. Livres saints avec leurs commentaires; vies de saints russes *(pateriki)* et de saints grecs *(sinaksary)*; œuvres des Pères de l'Église; recueils encyclopédiques antérieurs tels que *l'Abeille*, récits de voyages, il y a tout mis. Il n'a pas tout épuisé. De l'Écriture sainte elle-même quelques livres, erreur de copiste ou omission intentionnelle, font défaut au rendez-vous. La seconde conjecture est probable pour le *Cantique des Cantiques*. Tel quel, l'ouvrage constitue pour l'histoire intellectuelle de l'époque un document sans pareil, et la partie hagiographique y offre, en outre, une indication curieuse du travail simultanément accompli dans la conscience nationale. Les saints des anciennes menées étaient des héros et des thaumaturges locaux. On ignorait à Moscou ceux de Novgorod, et réciproquement. Macaire nous les montre unis déjà dans une gloire et un culte communs à tous les pays de l'empire. C'est l'œuvre politique de Moscou qui s'affirme et triomphe en cet Olympe chrétien prenant possession des églises du Kreml et s'y associant aux splendeurs profanes de la monarchie unifiée.

Le Métropolite n'a pu, on l'imagine bien, que diriger la rédaction de son recueil, et, en s'entourant de collaborateurs choisis avec soin, il a été le fondateur du premier cénacle littéraire que la Russie ait connu; il a ainsi déterminé un mouvement qui s'est propagé autour de lui et qui lui a survécu. Attachant une grande importance au style, il a assuré, d'autre part, dans la littérature du pays, la prédominance de sa langue — le slavon ecclésiastique — substituée au parler populaire jusque dans les vies des saints primitivement écrites dans cet idiome. Mais, pas plus que dans les œuvres de Maxime-le-Grec, il ne faut pas chercher dans la sienne d'es-

prit critique. Il n'a pris aucun souci de contrôler l'authenticité des textes entassés dans son encyclopédie, et, avec les plus sottes inventions, il y a introduit des biographies de saints absolument fantaisistes — en y comprenant celles de quarante bienheureux canonisés d'un seul coup aux conciles de 1547 et de 1549. Mais, là encore, la politique de Moscou imposait sa loi : il lui fallait un ciel à sa mesure, rayonnant d'un éclat soudainement accru sur l'immensité des provinces nouvellement groupées autour du foyer commun.

Macaire fut d'ailleurs personnellement un polygraphe. En dehors de la *Stépiennaïa Kniga*, dont j'ai déjà fait mention, et d'un grand nombre d'épîtres et d'instructions, on lui attribue encore la *Kormtchaïa Kniga (kormtchyï :* pilote), nomocanon russe, recueil de tous les écrits canoniques ou supposés tels, un livre de règlements monastiques — des compilations toujours! Mais l'auteur fut aussi orateur; il a descellé les lèvres, longtemps closes, de l'Église nationale, et, bien composés, écrits avec une simplicité qui tranche sur tous les précédents littéraires du lieu, au point de faire croire à une improvisation, deux ou trois de ses sermons parmi ceux qui nous ont été conservés annoncent l'avènement d'un monde littéraire nouveau. Le troisième sermon, prononcé devant le Terrible après la prise de Kazan, est le plus laborieux des trois et le moins réussi, en un retour fâcheux aux pires errements du passé. A cet homme certainement bien doué le défaut général de culture artistique interdisait tout effort d'art proprement dit et, en y visant cette fois, pour se mettre à la hauteur du grand événement historique qu'il devait glorifier, il tombait à côté du sublime, gauchement et lourdement

On a rapproché du *Domostroï* diverses œuvres en apparence similaires, italiennes, françaises, indiennes même. Je dirais volontiers qu'il échappe à toute comparaison. Il est unique. Le livre a d'abord ceci de particulier qu'il ne correspond à aucune époque précise, ni même à aucun milieu déterminé. C'est, comme je l'ai indiqué déjà, une œuvre de compilation et une œuvre rétrospective. C'est pour cela aussi qu'elle est si

largement représentative. Le fond a été vraisemblablement emprunté par le pope Silvestre à des écrits antérieurs composés à Novgorod, dont le livre reflète assez exactement les mœurs. La vie domestique qu'il met en scène est bien celle de l'aristocratie locale, d'un petit monde de boïars mi-propriétaires fonciers, mi-commerçants. A cette partie profane s'ajoute cependant un appendice consacré à la religion et à la morale, et là, au milieu d'autres emprunts faits à la littérature ecclésiastique ainsi qu'à une littérature didactique spéciale très en honneur dans les monastères — comprenant notamment un recueil de menus pour les jours de carême — c'est l'esprit de Moscou qui pénètre et domine dans toutes les matières rassemblées. Le dernier chapitre seul, en forme d'instruction adressée par le pope de l'église de l'Intercession-de-la-Sainte-Vierge à son fils Anfime, passe avec raison pour être personnel à Silvestre. Encore l'auteur n'a-t-il fait qu'y résumer les enseignements se dégageant des chapitres précédents. Ces enseignements se rattachent aux devoirs d'un bon chrétien envers Dieu et envers le prochain, envers le souverain et envers les serviteurs. Il s'en trouve d'assez bizarres, comme de retenir l'haleine en baisant les saintes images, et d'autres où le rôle de la femme dans le ménage moscovite apparait sous un jour singulier : elle ne doit assister aux offices qu'autant que ses occupations le lui permettent. Nous verrons qu'elles lui laissaient peu de loisirs. Le chef de famille est tenu à plus d'assiduité, mais l'exposé de son rôle à lui et de ses fonctions rappelle de façon déplaisante la législation du lieu. On dirait d'un autre code pénal. Il est recommandé à l'époux, au père, et au maitre, d'user de discernement dans la distribution des châtiments, sans se laisser cependant aller à aucune faiblesse. Il évitera de frapper les coupables à la tête ou « sous le cœur », de se servir de ses pieds ou d'un instrument contondant. Quelques contradictions sont mêlées à ces préceptes. Ainsi, en tel endroit, l'emploi du bâton est prohibé et, ailleurs, il est dit : « Si tu le frappes avec un bâton (le fils indocile), il n'en mourra pas. » C'est l'inconvénient de toutes

les compilations. De façon ou d'autre, entre celui qui bat et ceux qui sont battus les rapports de famille paraissent presque bornés à une répartition de coups à donner ou à recevoir. Pour l'épouse, quelques égards sont admis. L'époux aura soin de la conduire à l'écart, loin des regards indiscrets, et là, après lui avoir enlevé la chemise — on insiste sur ce point et il est capital, en effet, dans un livre où les idées d'ordre et d'économie tiennent une grande place — sans colère, en tenant gentiment les mains de la patiente, mais en déployant la vigueur nécessaire, il lui caressera les épaules avec son fouet, sauf, la correction administrée, à se montrer affable et affectueux, de façon à ce que les relations conjugales ne se ressentent pas de ces intermèdes.

Leur retour assez fréquent semble probable; si, en effet, les devoirs de l'homme fouetteur sont à peu près réduits à ce genre d'intervention, ceux de la femme fouettée sont multiples et passablement onéreux. Levée la première dans la maison, elle doit, après avoir fait ses dévotions, répartir et diriger les occupations de tous les domestiques, et, leur donnant le bon exemple, être toujours occupée elle-même. On veut aussi qu'elle soit habile à tous les travaux manuels, couturière, blanchisseuse, et cuisinière experte. L'époux comme les visiteurs ne la surprendront jamais autrement qu'un ouvrage à la main. Elle s'abstiendra de rire et de plaisanter avec les femmes de son entourage, voire d'échanger avec elles des discours futiles, comme aussi d'ouvrir sa porte aux commères du voisinage, aux diseuses de bonne aventure et même aux marchandes.

Évidemment, il n'y a là qu'une règle idéale et comme une image renversée qu'il convient de redresser pour obtenir la vision exacte des réalités correspondantes, et c'est une observation qui s'applique à plus d'une page du livre, au paragraphe où il est recommandé aux femmes de ne boire que du *kvass* comme à celui qui veut que les domestiques soient traités avec douceur et humanité, bien vêtus et bien nourris. Mais, en même temps, la silhouette du serviteur envoyé au

dehors avec une commission se dresse devant nous comme en une reproduction cinématographique. Arrivé devant la porte de la maison où on l'envoie, ce messager modèle s'essuiera les pieds, se mouchera, — avec les doigts, probablement, — toussera, crachera et dira enfin : « Que Notre-Seigneur soit loué! » Si on ne répond pas : *Amen!* il recommencera trois fois en élevant la voix, et enfin frappera doucement. Admis à l'intérieur, il fera part du message qui lui a été confié, en évitant maintenant de se moucher, de cracher et de se fourrer les doigts dans le nez, puis se hâtera de regagner son logis...

Le trait le plus saillant de tous ces tableaux, comme des commentaires qui les accompagnent, c'est le matérialisme dont la vie domestique et la vie sociale, qu'il représente, paraissent pénétrées. L'éducation des enfants est réduite à l'enseignement de la crainte de Dieu et à l'apprentissage des travaux manuels; une importance extraordinaire attribuée aux menus détails du ménage, à la confection des vêtements, à l'utilisation des rognures d'étoffe, à la disposition des bottes de foin et des paillassons en marque le caractère. Au chapitre des rapports sociaux, même note. Si on est invité à un mariage, on doit éviter de boire avec excès et de s'attarder au banquet. Voilà l'essentiel sur ce sujet.

Le livre se relève à la fin, dans la partie où Silvestre a mis sa marque propre. Mais, aussitôt, le dualisme fondamental, ascétisme d'un côté, sensualisme de l'autre, s'y manifeste. Le fils, auquel l'auteur propose un modèle de vie chrétienne, est-il un homme du monde, un laïque? On peut y être trompé d'abord. Ne pas dormir à l'heure des matines et ne pas oublier l'heure de la messe; chanter tous les jours matines, complies et nones, et ne pas s'enivrer quand il est temps d'aller à vêpres, c'est bien ce qu'on est fondé à réclamer d'un moine — de l'espèce commune au seizième siècle. Mais non! L'homme auquel on demande cela a une maison à lui, où on lui recommande de faire souvent venir des prêtres pour célébrer des *molebni* (offices); il va au marché, où on veut qu'il

fasse d'abondantes aumônes, tout en prenant souci de ses intérêts. Et le mélange du divin et du profane, préceptes de haute vertu poussée jusqu'à l'austérité extrême et leçons de sagesse pratique frisant le cynisme, se poursuit d'un bout à l'autre. Aimer sincèrement tout le monde ; ne juger personne ; ne pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'on vous fît ; tenir la porte de sa maison largement ouverte à l'indigence, à la souffrance, à toute détresse humaine ; pardonner les offenses ; souffrir sans se plaindre les mauvais traitements ; venir en aide même à ses ennemis ; et enfin défendre la pureté de son corps en le mortifiant au besoin, oui ; mais aussi, en cas de contestation, donner tort à ses domestiques eussent-ils raison, les frapper même pour éviter une querelle ; chercher à contenter tout le monde — et, pendant le carême, ne pas négliger les bonnes recettes de plats maigres...

Il est clair que celui qui a écrit cela, en s'attachant à la forme, n'a rien compris à l'esprit du christianisme. Il y a vu surtout un manuel de philosophie opportuniste, et, lecteur assidu de la Bible, à certains égards il en est resté à l'Ancien Testament. Pharisien plutôt que disciple de Jésus, car la vie chrétienne qu'il donne en exemple, c'est la sienne. Et il ne le laisse pas seulement deviner. Il entend qu'on sache qu'il a libéré tous ses serfs et élevé beaucoup d'orphelins et que, pour avoir battu à propos ses domestiques, il est aimé et estimé de tous. Ce chapitre écrit par Silvestre est une *Imitation* de Silvestre. Nous verrons que l'auteur n'a pas réussi toujours à contenter tout le monde.

Dans l'ensemble du livre, l'idéal évangélique, amour et humilité, se combine avec l'idéal biblique du pouvoir familial érigé en principe moteur de tous les rapports domestiques et sociaux. Et sur ce point, le *Domostroï* nous donne l'idée exacte d'une société où la famille est non seulement le centre, mais le foyer unique de la vie sociale, avec un chef en qui cette famille se résume et s'absorbe. Le chef n'est pas seulement le maître auquel tous doivent obéissance, mais l'être auquel tout se rapporte et dont tout dépend. Et c'est bien comme

cela que les choses se passaient, même au seizième siècle, non seulement à Novgorod, mais à Moscou. Tableau de mœurs dans certaines de ses parties, le *Domostroï* est cependant aussi un code. A cette volonté toute-puissante du *pater familias* il impose une règle. Hélas! nous avons vu combien elle est inconsistante et fragile. Le génie absolutiste de Moscou s'en est aisément accommodé.

En dépit de sa provenance novgorodienne, le livre est essentiellement moscovite. Des traits communs ont pu être relevés dans l'*Instruction*, de Vladimir Monomaque (douzième siècle) ; dans les *Dottrine dello schiavo di Bari* (treizième siècle); dans le traité rédigé pour Philippe le Bel par Egidio Colonna; dans le *Regimento delle donne*, de Francesco Barberini (quatorzième siècle) ; dans le *Ménagier* de Paris (vers 1393); dans certains écrits tchèques du quatorzième et du quinzième siècle et jusque dans les *Indische Hausregeln*, édités par Fr. Stengler. L'humanité est de quelque façon identique à elle-même à travers les âges, les degrés de civilisation et les latitudes quelconques. Il n'empêche que nous sommes là en présence d'un monde très particulier, où nous chercherions en vain aussi bien les rapports délicats et sentimentaux entre époux, évoqués par les écrivains italiens, que le luxe de table si copieusement décrit par le narrateur parisien. Chronologiquement le plus voisin du *Domostroï,* le *Cortegiano* de Balthasar Castiglione nous introduit dans une société où, jusque chez les artisans, dans l'intimité de l'atelier, la vie prend une forme élégante et une distinction d'art, et aussitôt un abîme sépare les deux images devant nos yeux. Ainsi que M. Pypine l'a observé avec justesse (*Hist. de la littérature russe*, II, 211), un seul lien direct se laisse découvrir entre l'œuvre moscovite et les monuments littéraires des autres pays et il la rattache à cette littérature grecque qui a mis son empreinte sur toute l'intellectualité russe de l'époque et fourni des matériaux ou des inspirations à la plupart des écrivains contemporains de Silvestre au même lieu.

Curieuse est l'impression produite par le livre, tombé dans

l'oubli et exhumé seulement en 1849, sur un des chefs de l'école slavophile. Ivan Akssakov a commencé par se révolter : comment avait pu être conçue et écrite sur la terre russe une œuvre aussi contraire au génie national! « Je chasserais à l'autre bout du monde un précepteur qui voudrait me donner de pareilles leçons! » En réfléchissant, il se rappela des traits de mœurs observés par lui-même chez les marchands de Moscou. Eh quoi! le *Domostroï* y survivait encore! Et aussitôt, une découverte en amenant une autre, Akssakov se souvint encore de certains chapitres du livre de Tatichtchev sur l'*Administration rurale* (1742) et de l'indignation qu'il avait ressentie en croyant y voir une preuve de l'invasion allemande dans les mœurs du pays. « Comme elle a pénétré chez nous! » avait-il pensé. Et voici que le *Domostroï* lui ouvrait les yeux : les traits qui l'offusquaient tant s'y retrouvaient identiquement! (*Œuvres*, p. 270 et suiv. *Lettres* de 1850.)

Je n'ai pas parlé du style dans le livre de Silvestre. Il n'y a rien à en dire. L'auteur n'était artiste à aucun degré. Mais l'art existait-il alors en Russie?

IV

L'ART

La littérature profane n'y a guère fait son apparition qu'avec les écrits d'Ivan IV et de Kourbski. Comme elle, l'art a conservé jusqu'à cette époque un caractère essentiellement religieux. Les principaux monuments étaient des églises, des ornements de livres d'église et des icones. Quelle valeur avaient ces productions et dans quelle mesure constituaient-elles une expression du génie national?

L'aptitude artistique du peuple russe ne saurait être niée. Il a fait, depuis, ses preuves. Sans attacher au folk-lore ou à l'industrie rustique du lieu l'importance que la plupart des écrivains russes et même étrangers se sont plu à leur attribuer,



comme signes d'une vocation particulièrement marquée à cet égard, je consens à les accepter au titre présomptif. A y regarder de près cependant, le trait caractéristique de cette poésie et de cette ornementation populaires, qu'on voudrait nous présenter comme originales, est précisément l'absence de toute originalité, l'imitation constante; l'indigence, sinon l'exclusion de motifs empruntés directement à la vie et à la nature ambiante. Tel mouchoir brodé par une femme du peuple aux environs de Tver est d'un dessin délicat, mais le dessin vient de la Perse ; telle coupe en bois prend une forme gracieuse, mais vous apercevez l'Inde au fond ; et contre tous ses contradicteurs, M. Stassov (*Messager de l'Europe*, 1868) me parait avoir victorieusement prouvé l'affiliation exotique de la plupart des *bylines*. L'art, cependant, a des degrés multiples et l'imitation est déjà une ascension. Il est possible de découvrir aujourd'hui, au pays de Silvestre, des indices d'une inspiration absolument spontanée. En reste-t-il des traces datant du seizième siècle ou des siècles précédents?

Dans l'architecture du pays, du onzième au seizième siècle, deux types se laissent nettement distinguer. L'un et l'autre procèdent également de Byzance; mais dans l'un, au sud, cette influence demeure dominante et presque exclusive; dans l'autre, au nord, de Novgorod à Vladimir et à Souzdal, elle est combattue par un courant d'origine germanique ou lombarde. Partout encore à ces éléments constitutifs déterminant la forme générale, le plan et la structure des édifices vient se joindre, dans le détail, le mélange confus de traits empruntés à tous les coins de l'horizon européen et asiatique ; Inde et Perse principalement jusqu'au quinzième siècle, Renaissance italienne plus tard.

Sur la nature, le mode de propagation et l'importance relative de ces apports incontestés, on est loin de se trouver d'accord. L'hypothèse d'une importation directe des types orientaux, central-asiatiques a rencontré des adversaires passionnés. Soit au point de vue national, soit au point de vue

religieux, la théorie d'une initiation artistique d'origine slave, serbo-bulgare leur a paru plus acceptable. Des écrivains allemands, Schnaase, entre autres, dans son *Histoire des arts* (III, 351), ont maintenu la filiation asiatique en y apercevant un signe d'infériorité et presque d'infamie, et un écrivain français, Viollet-le-Duc, l'a revendiquée en en faisant un titre de gloire. Le temps est sans doute proche où le problème pourra être discuté sans que les sentiments y interviennent. Je crains bien qu'il ne reste insoluble. La Russie a été notoirement un des laboratoires où, venant des points les plus opposés, les courants d'art se sont rencontrés et mêlés pour produire une forme intermédiaire entre le monde oriental et le monde occidental.

Toutes les civilisations ont d'ailleurs été le produit d'une semblable fusion, et le développement artistique de ce pays a été d'autre part mieux servi par les circonstances que son développement intellectuel. L'isolement, sur ce point, n'a pu y être aussi complet. Les premiers constructeurs d'églises et les plus généralement employés, du onzième au treizième siècle, furent des Grecs ; mais ensuite, quelque dédain ou quelque haine qu'on éprouvât pour les Occidentaux, on ne s'est pas retenu d'avoir recours à leur savoir, et vers 1150 déjà, le petit-fils de Monomaque, André, faisait venir des architectes lombards pour la construction de l'église de l'Assomption à Vladimir ; tandis qu'à Souzdal son fils, Georges, marié à une princesse géorgienne, a pu faire travailler des ouvriers arméniens. Ailleurs, l'intervention simultanée d'artistes persans semble révélée par le style de certains ornements ; et, à partir du quinzième siècle, l'entrée en scène de l'art italien devient historique, avec le Milanais Pierre Solario, le Florentin Aristote Fioraventi, les Mario, les Alevisio et beaucoup d'autres.

Comment et dans quelle proportion ces éléments se sont combinés, il est et il sera probablement toujours impossible de le dire avec précision. Dans le domaine de l'architecture, tout en maintenant sa suprématie, Byzance a dû céder au flot

mongol ou scandinave, roman ou touranien. Composite d'ailleurs lui-même, tributaire de l'extrême Orient, de la Perse, de l'Asie Mineure et de Rome même, l'art byzantin tendait à rapprocher les imitateurs russes de ces sources d'inspiration. Les plus anciens édifices religieux de la Russie du sud affectent des formes sveltes, une élégance de proportions qui les distinguent des constructions purement byzantines, voire des types architecturaux adoptés à la même époque en France, en Italie, en Allemagne : ils laissent deviner quelque autre modèle, ou peut-être une part d'inspiration originale. Qui sait? L'envoyé de saint Louis à la cour du Khan n'y trouvait-il pas un architecte russe à côté d'un orfèvre français ?

Au treizième siècle, l'influence de l'art indo-tatar se fait nettement sentir. Des galbes qui semblent empruntés aux monuments du Thibet, des colonnes galbées couronnées de chapiteaux ventrus font leur apparition. Le plan primitif des églises n'est pas modifié dans ses données principales, mais à la coupole centrale, admise dès les premiers temps, d'autres s'ajustent, élevées en forme de tours, couronnées de combles bulbeux aux revêtements métalliques curieusement ouvragés, souvent dorés ou peints, et rappelant le temple d'Ellora. A l'intérieur, les grands arcs des voûtes byzantines se brisent en angles aigus ; puis aux coupoles s'ajoutent les pyramides à encorbellement, si entièrement étrangères à l'architecture byzantine, si développées dans l'architecture hindoue. Et les constructions militaires de l'époque suivent la même voie : bâties sur un plan carré avec leurs courtines couronnées de merlins étroits, les tours du Kreml s'éloignent des modèles plus anciennement suivis.

Mais est-ce bien l'Asie qui triomphe dans ces métamorphoses? Telle porte de l'église de Saint-Isidore, à Rostov (quatorzième siècle), lui doit-elle, comme l'a pensé Viollet-le-Duc, ses niches dont le cintre est engendré par des arcs de cercle et un sommet rectiligne aigu, et son champ rempli d'ornementations au point qu'on n'en aperçoit pas le fond, et le style roman ne se plait-il pas à multiplier ces ecclésiosles,

comme l'a constaté le père Martynov? Entre l'Asie même et la Russie, Byzance ne servait-elle pas d'intermédiaire, de même que les pays slaves du sud-ouest entre l'Europe et les provinces russes les plus proches? A côté de telle feuille d'ornementation russe, rapprochée par Viollet-le-Duc d'un ornement hindou, Darcel est bien arrivé à signaler un ornement byzantin tenant le milieu entre les deux types. Mais la transmission des idées et des formes a pu prendre d'autres voies encore et d'autres détours. Un monument littéraire offre à cet égard un exemple instructif. « Bova, le fils du roi » *(Korolevitch Bova)*, conte très populaire en Russie, est certainement d'origine hindoue. Il appartient au cycle de Somadeva : le Kathâ-sarit-sâgara ou « Océan de contes ». Et cependant Bova n'est pas un héros de Somadeva ; c'est le chevalier Beuves d'Antone, héros du cycle carolingien, et l'Inde a ainsi passé par l'Europe occidentale pour arriver en Russie, et l'inspiration occidentale a réussi à pénétrer accidentellement jusque dans cet autre domaine de la vie nationale, si isolé qu'il fût et sévèrement gardé contre les influences extérieures.

Il convient d'ailleurs de faire encore la part des autres formes d'art, bien que plus faiblement représentées ici. S'inspirant d'une des écoles gréco-orientales très nombreuses au douzième siècle à Byzance, en Italie et dans les pays slaves du sud-ouest, Serbie et Bulgarie, l'iconographie a pris un assez grand développement, entre le treizième et le quinzième siècle, à Souzdal et surtout à Novgorod. Les échantillons provenant de cette dernière ville — ceux de Souzdal ont disparu sans trace — donnent probablement la mesure assez exacte de l'originalité que les artistes du pays étaient susceptibles d'atteindre à cette époque. On y a relevé avec raison la figuration de certains types entièrement inconnus à l'iconographie byzantine, comme les images de l'intercession de la sainte Vierge *(Pokrov)*, de saint Nicolas, dit le Guerrier, des saints Cyrille et Méthode, des saints Boris et Gleb ; l'interprétation particulière de certains mystères ou sujets religieux, l'expression adoucie de quelques autres types. Et c'est assu-

rément quelque chose. Au point de vue de la forme, ces images diffèrent aussi de leurs modèles orientaux, mais comme une mauvaise copie diffère de l'original. Dans leur dessin grandement simplifié quelques critiques russes ont voulu voir une tendance à se rapprocher de la nature. Je ne puis y découvrir qu'un défaut de savoir-faire. La nature ne demande pas sans doute à être interprétée gauchement, à la façon des écoliers barbouillant leurs cahiers d'étude.

Le même procédé de simplification, l'abandon des fonds d'or notamment, vraisemblablement imposé par la pauvreté des cloitres, prévaut jusqu'au treizième siècle dans l'ornementation des manuscrits. Mais au quatorzième siècle un écart infiniment plus sensible se produit, éloignant l'école russe, dans ce domaine, de la tradition byzantine et de ses formes hiératisées. L'infinie variété de la vie humaine et animale s'y introduit brusquement, avec une profusion de motifs qui tantôt rappellent les volutes dessinées et les entrelacements sculptés sur bois des anciennes églises scandinaves, ou, en remontant plus haut encore, les plaques de ceintures et les fibules ciselées de l'époque mérovingienne, et tantôt se rattachent à des types iraniens — nullement étrangers d'ailleurs au style roman ni même au style byzantin des premiers âges. C'est comme un retour aux sources, car les représentations fantastiques d'animaux, d'insectes, d'hommes et d'oiseaux étaient connues au temps d'Hérodote parmi les peuples habitant le sol russe. Mais il semble bien que, même pour la partie iranienne, cette renaissance ait eu l'Occident comme truchement, car la littérature manuscrite de Novgorod où elle s'est manifestée surtout, a échappé presque entièrement à l'influence tatare et subi, au contraire, par Riga et les villes hanséatiques, un assez fort courant d'influences européennes.

Au quinzième siècle, ces fantaisies tératologiques font place aux combinaisons de lignes seules dont les enlacements symétriques s'amortissent en longs feuillages lobés. Un autre courant encore a passé sur l'art national, sans qu'il soit possible,

cette fois, de lui attribuer une origine orientale, asiatique. Enfin, au quinzième siècle, un remous se produit ; sous l'action probable du sentiment religieux, de l'orthodoxie mise en éveil par la lutte de la Réforme avec la Papauté, les traditions byzantines reprennent le dessus, en même temps, cependant, qu'une certaine pénétration du génie allemand, protestant, se laisse reconnaître dans la longue feuille profondément découpée, qui, empruntée à une espèce de figuier sauvage, s'étale ou se recroqueville, froidement modelée en noir, au milieu de la riche palette orientale.

Tout cela est bien russe sans contestation possible; mais tout cela a-t-il donné une forme d'art adéquate au génie national, c'est-à-dire sinon capable de s'imposer à l'admiration et à l'imitation des autres peuples, comme l'art grec ou même l'art français et l'art italien de certaines époques, du moins constituant un fonds propre susceptible de développement indépendant? On pourrait répondre affirmativement si, en s'inspirant des modèles étrangers, les emprunteurs russes y avaient ajouté autre chose que des défaillances d'exécution, des déformations plus ou moins heureuses et des combinaisons généralement mal venues; s'ils y avaient introduit précisément quelque chose de leur cru, la faune et la flore de leur pays, le reflet de leur ciel; si, à travers l'assimilation constante des types exotiques, ils avaient su se mettre en communion directe avec la nature, — première condition et point de départ nécessaire d'un art original. Mais ils n'ont fait que copier, ajuster et défigurer. Examinez le balcon ouvragé d'une *isba :* vous y verrez grossièrement reproduites, jusqu'à en être méconnaissables, se laissant deviner pourtant, des figures — de lions et de panthères, des représentations de palmes ou de figuiers, toujours! Il faut arriver jusqu'aux manifestations les plus récentes de cet art qui en est encore à chercher sa voie, jusqu'aux essais timides de quelques imagiers ultramodernes, pour apercevoir, sous leur crayon ou sous leur pinceau, la silhouette d'un conifère, la blanche fourrure d'un animal né sous le ciel septentrional.

Nous ignorons dans quelles conditions, d'après quels plans et avec l'emploi de quelle main-d'œuvre ont été bâties les quelques églises russes des treizième et quatorzième siècles dont le style appelle l'éloge. Pour les édifices religieux ou profanes des quinzième et seizième siècles, offrant à la vue les mêmes qualités, l'église de l'Assomption à Moscou, la porte de Saint-Nicolas à Mojaïsk, le célèbre « palais à facettes » *(granovitaïa palata)* il y a certitude historique : des artistes italiens y ont mis leur signature. Jusqu'à ces derniers temps, construite entre 1553 et 1559, la troublante et effarante église de Basile-le-Bienheureux *(Vassili Blajennoï)*, où Karamzine a vu un « chef-d'œuvre d'architecture gothique », le Père Martynov une « évocation de l'*Erechtheion* de l'acropole d'Athènes », Théophile Gautier « un immense dragon accroupi », Kugler « un énorme tas de champignons » et Custine « une boite de confitures », a passé également pour une œuvre italienne. L'erreur a été maintenant reconnue. Les comptes des architectes ont été retrouvés et ont livré à l'histoire deux noms russes, ceux de Barma et Postnikov. Il faut rendre à la Russie du seizième siècle ce qui lui appartient et débarrasser la philosophie de l'art d'une de ses plus déconcertantes énigmes. Il faut reconnaître aussi, contrairement à des assertions qui ont eu longtemps cours, que cette bâtisse singulière n'a pas été, en son temps, un phénomène isolé, « un monument tiré à une seule épreuve ». Elle se rattache à tout un système d'architecture, dont le principe doit sans doute être cherché dans les constructions en bois si répandues en ce pays et dont le type se retrouve sur divers points de son territoire : à Novomoskovsk, dans le gouvernement actuel d'Ekatiérinoslav, à Diakovo, dans le voisinage même de Moscou. En paralysant le développement de l'architecture, comme de la statuaire, l'absence d'autres matériaux, ou du moins la difficulté de se procurer de la pierre, a imposé ici ce mode de structure, pour lequel certaines indications ont pu aussi être reçues de l'Inde et dont le trait essentiel est l'accolement et l'enchevêtrement d'un certain nombre de corps de

bâtiments disparates. L'église de Novomoskovsk comprend trois édifices juxtaposés et formant neuf compartiments distincts. Les architectes de *Vassili Blajennoï* sont arrivés au double, en une compilation prodigieuse de styles, byzantin, persan, hindou, italien, une sarabande de coupoles, de pyramides, de campaniles...

Il serait téméraire peut-être de juger cette œuvre d'après des notions d'art qui, pour avoir reçu la consécration des siècles en nos pays d'Occident, ne sauraient passer pour un critérium éternel et universel. L'architecture gothique a provoqué, en un temps, des critiques aussi acerbes que celles dont notre esthétique actuelle serait tentée d'accabler le chef-d'œuvre de Barma et de Postnikov. Il est permis de constater qu'au point de vue artistique le type ainsi créé n'a pas reçu de développement. Les deux architectes, leur tâche terminée, n'ont pas eu les yeux arrachés, comme on l'a raconté, pour qu'ils ne pussent recommencer. Ce n'est qu'une légende renouvelée de celle dont, au même siècle, le constructeur de la fameuse horloge de Strasbourg est devenu l'objet. Mais il n'y a guère eu de recommencement, et, comme beaucoup de légendes, celle-ci acquiert ainsi un sens. Abandonnée à elle-même, l'inspiration des deux artistes russes n'a abouti qu'à une fantaisie architecturale, dont on ne s'est pas soucié de renouveler après eux l'effort bizarre et stérile, et, cette dernière épreuve tirée, le cliché a été mis au rebut.

Je serais désolé de chagriner mes amis russes; mais ils en arrivent à se montrer trop exigeants. Vers le milieu du dernier siècle, de l'aveu de leurs interprètes les plus autorisés, tels Tchadaiév ou Herzen, ils n'avaient rien : ni art national, ni littérature, ni science. Aujourd'hui ils veulent tout avoir à la fois — et même l'avoir eu dès le douzième siècle! En parcourant les campagnes de la province de Vladimir, MM. Tolstoï et Kondakov, les savants historiens d'art, ont eu la sensation de se trouver dans une province de Lombardie. C'est une pieuse illusion. La nature et l'histoire se sont opposées, en Russie, aux rapides progrès dans cette voie, refusant à l'ar-

tiste la matière première et lui donnant pour source principale d'inspiration cette Byzance aux eaux évaporées ou stagnantes. Le génie russe est fait de patience; les apologistes actuels de l'art national semblent l'oublier. Cet art commence à puiser à d'autres fontaines ; les eaux vives vont sans doute bientôt y couler à flots ; mais le fleuve est encore à naître, et nous n'en sommes qu'aux commencements.

Dans le giron de l'Église orthodoxe où, jusqu'à une époque récente, toutes les formes de l'activité intellectuelle ont été ici retenues, l'art national a subi, lui aussi, l'action du double courant ascétique et sensualiste. Un fouillis sombre de cellules monacales s'épanouissant en luxure de formes dévergondées : l'église de Basile-le-Bienheureux est bien cela, — et c'est, au seizième siècle, l'image même de l'esprit national.

C'est dans ce milieu ecclésiastique et plus spécialement monastique que sont nés cependant, à la même époque, des idées et des sentiments destinés à jeter un ferment de rénovation dans le croupissement d'un monde qui vieillissait en pleine jeunesse.

V

LE MOUVEMENT RÉNOVATEUR

La Russie du quinzième et du seizième siècle a eu aussi sa Réforme. Si isolé que fût ce pays et fermé aux réactions du dehors, il ne pouvait y demeurer entièrement insensible, traversant d'ailleurs, quoique dans une voie distincte et dans des limites beaucoup plus restreintes, certaines phases révolutionnaires et y éprouvant certaines secousses. Procédant soit d'un développement spontané de la pensée à l'intérieur du pays, ou d'une influence extérieure, un mouvement rénovateur s'est accusé dès le quatorzième siècle, principalement dans la province de Novgorod, berceau et dernier refuge des traditions de liberté. On en peut reporter l'origine à l'année 1376.

A cette époque furent suppliciés dans la ville républicaine, précipités du haut du pont, trois hérétiques, fondateurs de la secte des *strigolniki*, ou tondeurs de drap. Un des chefs mis à mort, Karp, exerçait cette profession. La secte rejetait toute hiérarchie ecclésiastique comme basée sur la simonie. L'Église, qui à Novgorod étendait sa suprématie jusque sur la sphère des intérêts économiques, eut facilement raison de cette révolte ; mais les *strigolniki* firent encore parler d'eux dans la seconde moitié du quinzième siècle, et leur doctrine trouva alors un aliment nouveau dans un enrichissement de la littérature ecclésiastique, augmentée d'écrits nouveaux, d'origine byzantine toujours, mais conçus dans un esprit plus indépendant : œuvres signalant certains côtés défectueux de la vie religieuse ; s'insurgeant contre l'excès des pratiques ascétiques, propres à animaliser la foi et la piété aux dépens de leur côté spirituel ; dénonçant la corruption de la vie monastique. En même temps pénétraient dans le pays les enseignements de quelques hérésiarques byzantins, Pauliciens et Bogomiles, dérivant des gnostiques, des manichéens et des messaliens.

Sur ce fond se développa une foule d'hérésies locales, confondues bientôt sous le nom générique de « judaïsantes » *(jidovstvouiouchtchyié)* à cause de certains traits extérieurs, empruntés à quelques juifs antitalmudistes, ou Caraïtes, refugiés à Novgorod vers l'année 1471. Quelques hérésiarques allaient jusqu'à adopter la pâque juive, le calendrier juif et la circoncision. Mais la tendance générale de toutes les sectes était orientée dans le sens du rationalisme, en une négation commune de la Trinité, de la divinité du Christ, de la vie future et de tout l'appareil extérieur du christianisme. Leur apparition ne laissa pas de rendre à l'Église orthodoxe un grand service. Elle la força d'abord à un certain travail d'exégèse imposé par les nécessités de la lutte à soutenir contre ces adversaires, puis à un retour sur elle-même et à une entreprise de réforme intérieure. Un mouvement religieux en suscita ainsi un autre. Celui-ci prit deux directions différentes.

La correction des livres saints confiée à Maxime le Grec indique le souci de parer à certaines critiques d'ordre doctrinal. Mais la vie monastique en appelait de plus justifiées encore. Cette double face du monde religieux d'alors que j'ai essayé déjà de mettre en lumière, le Terrible l'a fait ressortir en traits de feu, l'a marquée au fer rouge en des écrits célèbres. Voici d'abord un passage de sa fameuse épître au monastère de Saint-Cyrille, écrite en 1575 :

« Élevés dans l'abstinence depuis votre enfance, vous mourez de privations; aimant Dieu, vous fuyez les hommes; vivant dans la solitude et le silence, vous éloignant des jouissances mondaines, mortifiant votre chair avec un dur cilice, ceignant vos reins avec une rude ceinture qui comprime vos membres, vous avez été jusqu'à affaiblir vos vertèbres; vous avez repoussé de votre table les mets succulents, si bien que votre peau ratatinée s'est collée à vos pauvres os; vous avez abandonné tout souci terrestre; par la privation de la nourriture vous avez desséché votre moëlle; vous avez étranglé votre estomac avec la saillie de vos côtes; en passant les nuits en prières, vous avez mouillé vos barbes avec vos larmes... »

Et, à côté de cette prosopopée ironique, voici l'envers du tableau dans une des propositions présentées par le souverain au concile de 1551 :

« Moines et nonnes prennent l'habit et le voile, non pour sauver leurs âmes, mais pour se faire d'agréables loisirs, vagabonder sans cesse et aller de village en village pour leur agrément... Dans tous les monastères, moines et ihoumènes boivent avec excès... A Moscou et dans toutes les villes, on en voit qui partagent leur demeure et leur opulence avec des hommes et des femmes du monde... Archimandrites et ihoumènes évitent la table commune et font ripaille dans leurs cellules avec des invités... Femmes et filles y pénètrent sans obstacle; moines et ermites courent le pays, et, sans pudeur, se font accompagner par de jeunes garçons... »

Le mal n'était pas borné au clergé noir. Dans cette même



assemblée de 1551, on a parlé des prêtres ne célébrant les offices que tous les cinq ou six ans, arrivant à l'église en état d'ivresse, s'y querellant entre eux et récitant les prières de travers. Lasicius *(De Russorum... religione*, 1582, p. 240) fait mention de popes qu'on voit tomber ivres morts sur les places publiques et Herberstein *(Commentarii*, chez Startchevski, I, 21) en a vu fouetter publiquement pour cette cause. Ainsi profanée par ses desservants, moins qu'un lieu de prières, l'église devenait un lieu de rendez-vous, un club, un marché. Les hommes y entraient, même à l'heure des offices, sans se découvrir, causant à haute voix, riant, se disputant, arrangeant leurs affaires et interrompant les chants avec des paroles obscènes. Que s'il est possible de rapprocher de ces traits ceux que Brantôme et Rabelais, Calvin et Luther ont dénoncés à la même époque dans les mœurs religieuses de l'Occident, ces derniers témoignages ne sauraient faire oublier l'exemple et l'œuvre simultanée d'un saint François de Paul ou des bénédictins de Saint-Maur. Ici, jusque vers les premières années du seizième siècle tout au moins, cette contre-partie a fait entièrement défaut.

Aussi, à ce moment, dans le sein même des communautés monastiques, l'idée d'un amendement nécessaire s'imposa aux meilleurs esprits. Sur la question des voies et moyens, les avis se partagèrent. Fondateur, en 1479, du monastère de Volok-Lamskiï (aujourd'hui Volokolamsk), Ivan Sanine, en religion Joseph, dit Volotski, petit-fils d'un transfuge lithuanien, crut les trouver dans un retour à l'application stricte des anciens règlements. Par son éducation, il appartenait au type des anciens *Knijniki* russes, avec leur absence absolue d'esprit critique et leur respect absolu pour *ce qui a été avant*. Cela ne pouvait plus suffire à tout le monde. Du fond de ces ermitages, dont j'ai signalé l'apparition et la multiplication progressive dans les déserts du Nord, un autre vent commençait à souffler. Né en 1433 d'une ancienne famille de boïars, les Maïkov, hôte pendant quelques années du monastère du mont Athos, puis dans le voisinage de Biélooziéro et du monastère de Saint-Cyrille, fondateur, sur la petite rivière Sorka,



d'un ermitage dont il adopta le nom, Nil Sorski se révéla soudain comme le représentant d'un monde religieux nouveau. Ses voyages, ses lectures plus abondantes et mieux choisies avaient, jusqu'à un certain point, converti en lui le *knijnik* en théologien. Il arrivait à admettre et à professer que « toutes les choses écrites ne sont pas choses saintes ». Il se hasardait à répudier l'autorité du *document* dans le sens admis par la majorité de ses contemporains, c'est-à-dire indépendamment des origines et de la valeur du témoignage. Enfin il avait cherché dans les Écritures autre chose que des textes : des inspirations. Dans cette voie, indépendamment de vues, nouvelles en Russie et parfois profondes, sur la vie religieuse, il devait concevoir aussi un nouvel idéal de la vie monastique, consistant non plus dans l'observation exacte des disciplines extérieures, mais dans la transformation intérieure des âmes. D'où le choix de l'isolement, mode d'existence déjà adopté par un certain nombre de frères dans ces parages, mais destiné, sous son influence, à un plus grand développement.

Nil Sorski eut bientôt groupé autour de lui plusieurs centaines d'adeptes, auxquels on donna le nom commun de moines de delà le Volga *(Zavolojskiié startsy)* et dont l'exemple et les doctrines étaient appelés à jouer un rôle considérable dans le mouvement religieux du seizième siècle. Pas de règlement pour ainsi dire; indépendance presque entière; direction générale purement morale; choix libre des conditions matérielles et des moyens d'existence; un seul principe déterminant à cet égard : la pauvreté. C'est là que la rupture devait éclater avec Joseph Volotski et son école, et une querelle se produire, dont le tumulte a encore rempli les premières années du règne du Terrible et s'est prolongé au delà de sa mort.

Le problème de la propriété monastique se posa entre les deux camps. On devine quelle solution lui donnait Nil Sorski, et ainsi il y eut en présence des *niéstiajatiéli* et des *lioubostiajatiéli*, adversaires et partisans de la propriété en question *(stiajatiél* : acquéreur; *lioubit* : aimer). Nil se vit condamner

au concile de 1503, quitte d'ailleurs à retourner dans son désert. Mais la question continua à être agitée dans la littérature, et les idées de l'ermite furent adoptées et relevées avec éclat par un autre moine, le moins qualifié en apparence pour s'en faire le champion. Tirant son origine de Guédymine apparenté de près avec la maison régnante, Vassiane Kossoï, dans le monde prince Vassili Ivanovitch Patrikiév-Kossoï, restait, même sous le *klobouk*, un homme du monde, Homme d'État et diplomate, il n'avait revêtu le froc en 1499, après une carrière brillante, qu'à la suite d'une disgrâce et par ordre. Mais d'anciennes relations le rattachaient à un monde de penseurs libres, frisant l'hérésie, et un séjour forcé à Biélooziéro le rapprocha de Nil Sorski. Rappelé à Moscou à l'occasion du concile de 1503, il épousa hardiment la cause des *niéstiajatiéli*, et mit à son service une habileté et une énergie qui manquaient à l'ermite de Volok; un talent d'écrivain aussi qui, bien qu'il ne fût qu'un vulgarisateur des idées d'autrui, le mit au premier rang parmi les rares publicistes de l'ancienne Russie. Après la mort de Sorski, Vassiane trouva un compagnon de lutte dans Maxime le Grec, amené par son travail de correcteur à la recherche des autres éléments de corruption morale, et, dans son ardeur, au milieu de polémiques entamées avec les hérétiques locaux ou étrangers, poussé, sur cette question particulière de la propriété, jusqu'à se faire l'écho des Hussites. Joseph Volotski avait déjà suivi Nil dans la tombe (1515); mais ses partisans, les *Iosifliané*, comme on les appelait, tenaient bon, et, au concile de 1525, Maxime subit à son tour une condamnation, facilitée par quelques erreurs de traduction que l'insuffisance de sa méthode scientifique et son ignorance de la langue russe permettaient de mettre à son compte. Il se rencontra alors au monastère de Volok avec Vassiane Patrikiév, également frappé et exilé (1531), et traina le reste de sa vie dans les prisons cloitrées. « Nous baisons vos chaines, mais nous ne pouvons rien pour vous », lui écrivait le métropolite Macaire, meilleur diplomate encore que Vassiane et assez habile



pour soutenir un rôle équivoque entre les deux camps.

Mais la lutte continua et s'étendit. Parmi les condamnés de 1531, figurait un ihoumène de la Troïtsa, Artemi, qui, dans la doctrine des *Iosiflianié*, répudiait la mise à mort des hérétiques, et se rapprochait ainsi des « moines de delà le Volga » dont c'était aussi le sentiment : « Nous n'avons pas le droit de juger ces malheureux ; nous devons seulement prier pour eux », écrivait un de ces solitaires. Une poussée de libéralisme se produisait dans ce milieu, faite pour surprendre à cette époque, en même temps cependant que par la Pologne, où le protestantisme était en pleine propagation, Artemi et ses disciples prenaient contact avec le mouvement réformateur anticatholique, et que d'autres adversaires de l'Église officielle, destinés à subir bientôt ses foudres, les Mathieu Bachkine et les Théodore Kossoï, versaient dans une tendance parallèle au mouvement rationaliste de leur temps, tout en adoptant certains traits de l'enseignement propagé par les solitaire de Volok.

Ainsi cette réforme russe rayonnait dans diverses directions, les *Zavolojskiié startsy* comme les *Iosiflianié* ne visant par des moyens divers qu'à une reconstruction de l'édifice religieux et les sectaires du type d'Artemi poursuivant une œuvre entièrement révolutionnaire et destructive. Un élément politique intervenait aussi dans le débat. Volotski était conservateur jusque dans sa conception des rapports à maintenir entre l'Église et l'État, celui-ci appliqué à servir les intérêts de celle-là et obtenant d'elle en échange une soumission absolue. Basé dans son existence matérielle, sur la possession privilégiée de la terre, le monastère lui-même recevait, dans cette organisation, le caractère d'une institution d'État, centre et pépinière d'une aristocratie ecclésiastique ; et victorieusement soutenue, cette doctrine a assurément concouru à l'établissement du pouvoir autocratique de Moscou. Les *Zavolojskiié startsy* avaient, eux, des idées très différentes à ce sujet. Personnellement, Nil Sorski se désintéressait de la question. Elle lui était étrangère ; elle n'existait pas au point de vue

exclusivement chrétien qui était le sien. Les principes moraux exaltés par lui étaient susceptibles de s'accommoder avec toutes les formes de la vie politique. Mais Vassiane Patrikiév avait d'autres préoccupations. Il ne pouvait oublier son origine et sa parenté et la soumission à un pouvoir politique, exercé sans limites et sans contrôle, révoltait son âme de patricien. Il fortifia ainsi de toute son autorité personnelle et de tout le prestige acquis à son parti, l'opposition avec laquelle l'absolutisme moscovite devait se trouver aux prises avant que Moscou réussît à la briser par le poignet de fer du Terrible.

Tous les éléments que je viens d'indiquer se sont trouvés mêlés à cette autre lutte, et c'est pour cela que j'ai mis quelque insistance à en préciser le caractère. La victoire de l'Église officielle et de l'absolutisme a refoulé dans le sol et noyé dans le sang les germes généreux dont l'existence, en un creux obscur de l'histoire nationale, nous est révélée par la sombre et douloureuse destinée de quelques héros peu connus. Ces germes demeurent sous terre, et c'est à peine s'ils lèvent. La moisson n'est pas près de venir. Mais dans les cryptes égyptiennes des grains de blé ont dormi des milliers d'années sans rentrer dans le néant, et il est bon de savoir, il est consolant de penser que, sous la poussière des siècles, le passé a déjà déposé là-bas ces atomes féconds qui attendent leur heure...

Pour rendre claires les conditions dans lesquelles s'est joué le drame auquel je viens de faire allusion et qui constituera en grande partie le sujet de ce livre, il me reste à évoquer un côté de la vie nationale déjà fréquemment touché dans les pages précédentes, mais réclamant une esquisse plus complète (1).

(1) A consulter, pour l'ensemble du chapitre : MILIOUKOV, *loc. cit.*, t. II; BESTOUJEV-RIOUMINE, *l'Enseignement slavophile*, *Annales de la Patrie*, 1862. — Pour la vie religieuse : KAPTEREV, *Caractère des rapports de la Russie avec l'Orient orthodoxe*, Moscou, 1885; LÉBÉDIEV, *le Métropolite Macaire*, Moscou, 1881; GOLOUBINSKI, *Histoire de la canonisation des saints*, 1894; IKONNIKOV, *loc. cit.*; MACAIRE, *Hist. de l'Église russe*, VIII; GOUMILEVSKI, *Hist. de l'Église*



CHAPITRE IV

LES MŒURS

I. L'aspect physique et moral. — II. La femme. — III. La famille. — IV. La société.

I

L'ASPECT PHYSIQUE ET MORAL

Les envahisseurs du treizième siècle n'ont pas empêché la Russie de se civiliser. Ils lui ont, par contre, imposé dans une certaine mesure leur propre civilisation. A s'en tenir aux apparences, cette espèce de conquête aurait même été poussée très loin. Regardez le Moscovite du seizième siècle : il semble d'abord vêtu de la tête aux pieds selon la mode de Samarkand. *Bachmak*, *iazam*, *armiak*, *zipoune*, *tchebygi*,

russe, 1888; Kostomarov, *Monographies*, XIX; Jmakine, *le Métropolite Daniel*, 1881; le même, *la Lutte des idées en Russie*, *Revue du ministère de l'instr. publ.*, avril 1882; Tsviétaiev, *le Protestantisme en Russie*, 1890; Arkhanguélski, *Nil Sorski et Vassiane Patrikiév*, 1882. — Sources : *Documents de la commission archéographique*, I et II; Kourbski, *Récits*, édit. Oustrialov, 1868; Lasicius, *De Russorum religione*, 1582; Herberstein, Guagnino, Ulefeld, chez Startchevski. — Pour l'histoire de l'instruction : Zabéline, *le Caractère de l'instruction dans l'ancienne Russie*, *Annales de la Patrie*, 1856; Ikonnikov, Goumilevski, Macaire. — Sources : Oderborn, *Joannis Basilidis vita*, 1585; *Hist. Russiæ Monum.*, édit. Tourguéniev, I; *Recueil complet des chroniques russes*, t. V; *le Livre du Concile de* 1551 *(Stoglav)*, édit. Khojantchikov, 1868, chap. xxv. — Pour l'histoire littéraire : Pypine, *Hist. de la littérature*, II; Ikonnikov, *Essai sur l'influence de Byzance*, 1869. La publication des *Tcheti-Minei* a été entreprise en 1869 par la commission archéographique. Une description détaillée de l'œuvre a été publiée par Gorski et Niéoustroiév, avec préface et notes de Barssov, dans les *Lectures*, 1884-86; une autre description plus complète par



kaftane, *outchkour*, *chlyk*, *bachlyk*, *kolpak*, *klobouk*, *taflia*, *temlak*, autant de noms tatares qu'il donne aux différentes parties de son habillement. Si, se prenant de querelle avec un compagnon, il arrive aux gros mots, *dourak* figure invariablement au répertoire ; et s'il en vient aux coups, le *koulak* apparaît. Justicier, il met des *kandaly* (chaines) au prévenu et fait appel au *kate* (bourreau) pour donner le *knoute* au condamné. Administrateur, il recueille les impôts dans une *kazna* (trésor) gardée par un *karaoul* (poste de garde), ou organise des relais qu'il appelle *iamy* sur des routes desservies par des *iamchtchiki*. Enfin, à la descente du traineau de poste, on le voit entrer dans un *kabak* (cabaret) qui a remplacé l'ancienne *kortchma* russe. Et tous ces mots font partie du même dictionnaire asiatique. Il y a là assurément une indication significative, bien qu'à tout prendre elle ne porte que sur les formes extérieures. Ce qui est plus grave, c'est qu'une certaine infusion de sang mongol paraît en avoir accompagné la prompte et docile assimilation. Dans quelle mesure ? Il est difficile de le déterminer. Les documents russes font défaut sur ce point, et les observations des voyageurs étrangers sont contradictoires. « Les vrais naturels moscovites, écrit Vigenère (*Description du royaume de la Pologne et des pays adjacents*, 1573), sont ordinairement de

l'archimandrite Joseph, 1892. Le *Domostroï* a été trouvé à Moscou par Golokhvastov et publié dans les *Lectures*, 1849. Une polémique à ce sujet entre Nekrassov et Mikhaïlov a trouvé place dans la *Revue du ministère de l'instr. publ.*, 1889 ; v. aussi Golokhvastov, *Silvestre et ses écrits*, *Lectures*, 1874. L. Léger, dans le 1er vol. de *Russes et Slaves*, 1890, a consacré au *Domostroï* une étude que les lecteurs français consulteront avec fruit. — Pour l'art : Bousslaïév, *Esquisses de littérature et d'art*, 1861, II ; le même, *Idées générales sur l'iconographie russe*, dans le *Recueil de la Société de l'art ancien*, 1866 ; le même, *Critique de Viollet-le-Duc*, dans la *Revue critique*, Moscou, 1879 ; Tolstoï et Kondakov, *Antiquités russes*, vol. IV, V et VI, 1897-99 ; Viollet-le-Duc, *l'Art russe*, 1877 ; Père Martynov, *l'Art russe*, Arras, 1878 ; Boutovsky, *Hist. de l'ornement russe*, Paris, 1872 ; Darcel, *l'Art russe*, *Gazette des beaux-arts*, 1878. — Pour l'architecture : Zaméline, *Traits d'originalité dans l'architecture ancienne*, Archives d'art russe, 1894 ; Kousniétsov, *Nouvelles données sur la construction de l'église de l'Intercession-de-la-Sainte-Vierge à Moscou*, 1896 ; Kiprianov, *Histoire pittoresque de l'architecture en Russie*, 1864 (traduit en français) ; Pavlinov, *Hist. de l'architecture russe*, 1894. — Pour l'iconographie : Rovinski dans le huitième volume des *Mémoires de la Société archéologique*, Pétersbourg, 1856.



petite taille mais de bonne complexion, forte et robuste, ayant le visage fort blanc, les yeux verts, la barbe longue, les jambes courtes et la panse avantageuse. » A part le dernier trait qui est noté par la plupart des témoins, ce portrait rappelle assez celui de la fameuse servante d'auberge aux cheveux roux. Peer Persson ou Petreus (*Voyage*, dans *Rerum Rossicarum scriptores exteri*, 1851, 1er vol.) a eu chance, en effet, de ne voir, au contraire, au même pays, que des hommes de six pieds, ainsi que des femmes dont il a admiré les yeux *noirs*, la taille svelte, la gorge menue et les mains fines aux longs doigts effilés. Ces yeux couleur de jais ont aussi été remarqués par Jenkinson. Mais il y a encore dispute sur la question du teint, naturellement blanc d'après Petreus, gâté seulement par l'abus des fards dont les belles Moscovites usent avec une indiscrétion singulière, s'en servant non seulement pour le visage et la gorge, mais pour les yeux et pour les dents, tandis que Fletcher attribue l'usage de ces artifices à des défauts naturels de coloration.

A titre d'excuse commune pour les uns et pour les autres de ces observateurs, on doit ajouter que s'ils ont mal vu, c'est que les sujets observés se laissaient mal voir, les femmes derrière les murs du gynécée et les hommes eux-mêmes, tout au moins dans la classe aristocratique, sous la profusion des vêtements dont ils se couvraient. L'énumération de Fletcher est étourdissante. Côté des hommes : la *taflia* d'abord, petit bonnet, coiffant la tête entièrement rasée. On ne laissait croître ses cheveux qu'en signe de deuil ou de disgrâce. Cette *taflia*, chez les grands seigneurs, était en étoffe d'or, brodée de perles et de pierres précieuses. Par-dessus venait un grand bonnet en forme de tiare, dans le goût persan, garni de renard noir, fourrure des plus estimées. La chemise sans col laissait le cou à découvert, mais orné d'un collier large de trois ou quatre doigts, d'un riche travail. D'une belle étoffe, couverte de broderies, cette chemise servait, en été, de vêtement d'intérieur. En hiver, elle disparaissait sous un léger surtout de soie, boutonné par-devant et descendant jusqu'au

genou; puis au surtout se superposait le *kaftane*, robe étroite et longue, en drap d'or parfois, descendant jusqu'à la cheville; une ceinture, nouée très bas, sous le nombril et portant un poignard et une cuiller; l'*odnoriadka*, vêtement de soie, plus long encore et plus large, bordé de fourrure, brodé en passementerie sur le devant; enfin, pour sortir, l'*okhabène*...

Je fais grâce au lecteur des autres variétés du costume, *feriaz*, *kontouche*, que complétaient les hautes bottes en maroquin, tenant lieu de chausses, et brodées, elles aussi, de perles et de pierres précieuses.

On imagine bien que la garde-robe féminine n'était pas moins compliquée. Le trait commun se trouvait dans l'opulence et la superposition. Filet de soie noir ou rouge sur les cheveux, supportant en été un mouchoir de fine batiste ou de linon brodé de perles et s'attachant sous le menton; en hiver un bonnet en drap d'or brodé d'une belle fourrure et semé de perles encore et de pierres précieuses; première robe flottante — l'*opachnia* — de couleur écarlate habituellement avec de larges manches tombant jusqu'à terre; puis une série invraisemblable de vêtements superposés, les uns larges, les autres étroits, les uns en drap d'or, les autres en soie; ceux-ci constellés de pierreries, ceux-là doublés de fourrure; puis encore tout un écrin de colliers, de bracelets, de parures de toute espèce. Chaussée de brodequins en cuir blanc, jaune ou bleu, également brodés de perles, la noble Moscovite avait peine à tenir debout sous cet amoncellement de richesses. Elle ressemblait à une châsse.

C'était la garde-robe des nobles. Celle des gens du peuple présentait, on le devine, plus de simplicité. Une chemise et une paire de bottes, en été, — deux chemises superposées pour la femme, par pudeur; — en hiver, une robe de gros drap blanc ou bleu descendant jusqu'au bas de la jambe et une pelisse en peau de mouton, en constituaient le fond uniforme. Ajoutez au cou des femmes une croix et aux oreilles des anneaux en métal quelconque, également indispensables.

Sous l'influence des idées ascétiques, la religion et la

pudeur jouaient un rôle considérable dans les détails de la toilette féminine. L'emploi exagéré des fards semble lui-même avoir participé de cet ordre de préoccupations, servant à mieux cacher ce qu'il ne convenait pas de montrer. Si Dieu pourtant y trouvait son compte, le diable n'y perdait pas entièrement ses droits, et dans l'agencement de certaines coiffures, dans le choix de certaines pierres, passant comme le rubis et l'émeraude pour particulièrement propres à rehausser l'éclat et l'expression du visage, les préceptes du *Domostroï* n'intervenaient pas seuls.

Costumes et vêtements portant des noms tatares venaient-ils bien, en effet, de la Tatarie? Il est curieux que Fletcher ne se soit pas douté de cette origine. A l'entendre, les Russes de son temps étaient vêtus *à la grecque*. Le costume des souverains moscovites venait assurément de Byzance plutôt que de Samarkand, étant identique à celui que tous les souverains d'Europe avaient porté à une époque plus ancienne. L'origine byzantine des fards si en honneur parmi les coquettes de ce pays n'est pas moins douteuse. C'était ici un cadeau de la femme d'Igor, Olga. Dans son voyage à Constantinople (955), cette princesse s'était fait accompagner d'une suite féminine très nombreuse, qui n'avait pas perdu son temps sur les bords du Bosphore. Pour l'Europe du moyen âge, Constantinople a tenu la place du Paris moderne, comme métropole du luxe élégant. En se couvrant les dents d'un vernis noir et en arrivant, paraît-il, par un procédé que nous ignorons, à teindre en noir jusqu'au blanc de leurs yeux, les femmes russes du seizième siècle semblent, à la vérité, s'être inspirées des pratiques d'un tatouage primitif plutôt que du savoir-faire délicat des petites maîtresses gréco-romaines. Mais il faut y voir sans doute une conséquence de cette déformation grossière que l'art, sous toutes ses formes, subissait dans ces parages, la coquetterie cherchant à réaliser l'idéal de la beauté proposé par la poésie populaire : « le visage blanc comme la blanche neige, les yeux couleur de pavot... »

Des bords du Bosphore, les compagnes d'Olga ont apporté

en Russie sinon la *kika*, du moins une des formes de cette coiffure, celle que les souveraines moscovites ont adoptée, avec les *viazy*, longs fils de perles tombant des deux côtés sur les épaules. Cette coiffure se retrouve dans les anciennes colonies grecques de la mer Noire et, sur un évangéliaire du dixième siècle conservé à la bibliothèque de Gotha, l'impératrice d'Allemagne Théofanie et son fils Othon III sont représentés avec des costumes ressemblant de fort près à ceux des boïars et boïarines du seizième siècle.

Ainsi les *noms* ne correspondent pas ici exactement aux *choses*, et c'est le propre de toutes les conquêtes de créer des apparences, souvent illusoires, par la superficialité d'une emprise aussi éphémère que peu profonde. En ce qui concerne surtout la femme russe de l'époque que nous étudions ici, c'est bien à Byzance qu'il faut chercher le secret de ses manières d'être et de paraitre. L'ascétisme byzantin la domine et l'enveloppe tout entière. Si pendant la période de la croissance il laisse une certaine liberté au développement de son corps et à l'éclosion de sa beauté, il veut qu'aussitôt mariée elle cache pour toujours aux yeux du monde des charmes que l'époux seul doit connaitre. Les cheveux de l'épouse doivent rester invisibles et sa taille disparaître sous l'épaisseur des vêtements superposés, amples et flottants. L'usage de la ceinture ne lui est permis qu'avec la *sorotchka*, robe d'intérieur dans laquelle elle ne saurait paraitre devant des étrangers. Mais, par une interversion qui est habituelle dans cet ordre d'idées, comme accompagnement de la *sorotchka* la ceinture était obligatoire et la négligence à s'en revêtir devenait matière à scandale.

De façon très habituelle aussi, les convenances profanes se mêlaient aux conventions religieuses dans les habitudes ainsi constituées. L'ampleur des vêtements répondait à la complexion des corps. L'oisiveté et l'absence d'exercice, communs à l'homme et à la femme dans la classe supérieure, faisaient des hommes gros et ventrus, des femmes envahies de bonne heure par la graisse, et, associé à un idéal de vie luxueuse, ce



trait devenait à son tour un élément de beauté — apprécié aujourd'hui encore chez les cochers de Saint-Pétersbourg et chez les bourgeoises moscovites.

N'en concevez aucun mépris pour les attraits féminins dont les contemporains russes d'Ivan le Terrible subissaient la séduction. Avec son embonpoint excessif et l'épaisseur disgracieuse de son accoutrement, la Moscovite du seizième siècle a obtenu une place d'honneur dans le *Gynæceum* ou *Theatrum mulierum* de Jost Amman (1586) : « *Qualem vix similem Gallia culta dabit!!!...* » Le goût de la parure, le culte et le soin de la beauté personnelle sont, d'autre part, un des traits par lesquels se traduisait à cette époque le sentiment esthétique d'un peuple encore barbare et son aspiration aux formes supérieures de la vie civilisée. Car vous n'oubliez pas que ces hommes si richement vêtus habitaient des masures, et je ne vous cacherai pas que, la cuiller qu'ils portaient à leur ceinture étant pour le potage, ils se servaient de leurs doigts pour le reste, en mangeant. Sous leurs oripeaux splendides, matériellement et moralement ils demeuraient très grossiers. Mais c'est la marche coutumière des civilisations, procédant du moi, ainsi cultivé et ennobli dans son expression la plus simple et la plus étroite, pour arriver aux idéalisations de plus en plus complexes et générales.

Passons au moral. Sur ce chapitre les témoignages sont plus concordants. Ils ne sont pas élogieux. Le contraire serait pour nous surprendre. La haute moralité aux degrés inférieurs de culture est une fiction à laquelle l'histoire apporte un démenti constant. Dans les témoignages en question il convient pourtant de tenir compte de leur origine étrangère, donc d'une part de malveillance probable. Les traits qu'ils mettent principalement en saillie sont l'orgueil et la fourberie, l'incrédulité et la mauvaise foi. Les Moscovites se croient naïvement supérieurs à tous les autres hommes. Ils sont prodigues de promesses qu'ils n'ont aucun souci de tenir. Le défaut de confiance mutuelle est absolu parmi eux. Le père se défie du fils, le fils n'accorde aucune créance à la mère, et

l'on ne prête pas un liard sans demander un gage. C'est dans ces termes que déposent les Allemands Buchau et Ulfeld, le Suédois Peerson et le Lithuanien Michalon. Le pire est que les Anglais Fletcher et Jenkinson leur font écho : « On peut dire en toute vérité... que du plus grand au plus petit, sauf des exceptions qu'on aurait du mal à trouver, le Russe ne croit rien de ce qu'on lui dit et ne dit rien qui mérite créance. » Or, représentants d'une race qui, à ce moment, jouissait en Moscovie d'une situation privilégiée, ce sont des témoins qu'on peut compter parmi les moins suspects. Et ils renchérissent sur les autres, en ajoutant au signalement un dernier trait que j'ai eu déjà l'occasion de relever : la cruauté. Fletcher l'excuse, il est vrai, en l'expliquant : « Traité durement et cruellement par les magistrats et par les classes supérieures, le peuple devient dur et cruel envers ses égaux et surtout envers ses inférieurs... »

C'est l'histoire de toutes les barbaries, avec l'aggravation, dans ce pays-ci, d'un climat peu fait pour disposer les hommes à la douceur. Aussi les historiens nationaux se sont-ils vainement évertués à mettre encore en cause, à ce propos, la responsabilité de l'invasion mongole, corruptrice des mœurs, mauvaise éducatrice d'un peuple vaincu qu'elle dressait à l'astuce ou à la violence. Deux siècles avant l'arrivée des Tatars, l'ancienne Russie kiovienne était déjà à feu et à sang, dans cet état de guerre qui devait se perpétuer ici jusqu'au seuil des temps modernes et qui, par lui-même, était un instrument de dépravation. La guerre est féroce par essence. Avec ses lois propres qui contredisent tous les codes et tous les évangiles, elle est aussi exclusive de toute honnêteté. L'astuce s'y fait mérite et la violence vertu. Ce ne sont pas les Tatars qui, dans ce pays livré à l'anarchie séculaire, ont remplacé le phénomène que l'Europe occidentale a connu sous le nom de chevalerie par le phénomène, non équivalent, certes, mais historiquement concordant, d'un brigandage, poétisé par la légende, chanté par les bardes nationaux, personnifié par des héros populaires. Et dans une des *bylines* qui

mettent Ivan IV en scène nous trouvons, avec une histoire de brigands, un exemple des idées élaborées sous l'influence de ces précédents historiques particuliers. Un jeune homme est traduit en justice, soumis au *pravièje*. Le souverain passe et s'informe. Il s'agit d'un trésor dérobé par le prévenu. Le jeune homme s'explique. Le trésor était aux mains d'une bande de brigands. Le hardi gaillard a fondu sur eux, s'est emparé de leur butin et, courant ensuite les cabarets, il l'a partagé avec tous les vagabonds du pays. Le souverain n'hésite pas : le héros de l'aventure a mérité non un châtiment, mais une récompense pour sa bravoure et sa libéralité. Ordre est donné aux magistrats de l'indemniser largement, et le peuple applaudit.

Une mentalité apparait là qui n'est le signe spécifique d'aucune race asiatique ou européenne, mais bien, à une époque transitoire de développement, le produit accidentel d'une évolution assurément anormale.

Au seizième siècle, sous la couche très superficielle, comme nous l'avons vu, de l'alluvion mongole, c'est l'Orient plus proche, byzantin, qui laisse voir beaucoup plus sensiblement son empreinte sur les mœurs du pays moscovite. Mais à ce moment, cette influence provoque déjà des réactions énergiques. Sous la cangue démesurément lourde et serrée de l'ascétisme, la nature physique et la nature morale se révoltent et s'insurgent; elles se détendent et s'échappent, en se ruant, par un mouvement réflexe des instincts déchainés, à des écarts violents en sens contraire, à la débauche extravagante, aux vices monstrueux, à l'oubli de toute pudeur chez la femme elle-même, quand elle réussit à briser la contrainte du *terem*. Ces phénomènes font saillie, comme de raison, sur le fonds commun de la vie domestique et de la vie sociale. Ils frappent l'attention des observateurs, déterminant ainsi d'autres appréciations sévères, qu'il est nécessaire de mettre au point. La femme russe y est surtout visée et condamnée. Telle que les témoins de moralité étrangers l'ont vue, elle est un monstre. Il convient d'y regarder de plus près.



II

LA FEMME

Dans la condition qui est faite à la compagne de l'homme par la législation et la coutume moscovites, les influences de race ne sont certainement pour rien. Le *terem*, on le sait maintenant, n'est pas d'origine asiatique. Sous un nom tatar on a reconnu le gynécée gréco-romain, travesti à la mode de Byzance. La tendance générale du monde slave ne saurait aussi être accusée : elle était au contraire pour assurer à la femme une situation privilégiée. En désaccord sur ce point avec les lois romaines, germaniques ou scandinaves, la plupart des lois slaves repoussent la conception de l'être inférieur placé sous la tutelle permanente des parents masculins, ou même assimilé aux choses dont on dispose arbitrairement. En Russie même, d'après le code de Iaroslav, l'indemnité à payer pour le meurtre, la *glovchtchizna* (prix de la tête) est supérieure s'il s'agit de la femme, et la capacité juridique reste égale pour les deux sexes jusque dans le code d'Ivan IV. En 1557 seulement, le Terrible s'avisera de porter atteinte à ce principe en décidant la nullité de la clause par laquelle l'épouse abandonnerait par testament à l'époux l'administration de ses biens. « Ce que le mari ordonne, la femme l'écrit », disent les considérants de la nouvelle loi. Mais il y a là une simple constatation de fait et une précaution dans l'intérêt de la femme, plutôt qu'un arrêt de déchéance.

Qu'on doive l'attribuer à sa participation au sacerdoce dans les communautés slaves primitives, comme le pense le savant historien des législations slaves, Maciejowski, ou à toute autre cause plus probante, car l'égalité dans le sacerdoce semble déjà un résultat, le triomphe relatif de l'Ève slave, même sur le sol russe, est un fait. Seulement, en Russie, sur ce fait primordial, Byzance a mis le sceau de ses conceptions très diffé-

r« ntes, empruntées en grande partie à la doctrine païenne. L«s compilateurs de Constantinople ont relevé avec soin l'aphorisme attribué à Solon : « L'homme sage rend grâces aux dieux tous les jours pour avoir fait de lui un Grec et non un barbare, un homme et non une bête, un mâle et non une femelle. » Ils ont pris note d'Aristote attribuant aux citoyens plein pouvoir sur les enfants, les esclaves — et la femme ; et ils ont amalgamé industrieusement ces préceptes avec les notions chrétiennes sur l'origine du péché et de la damnation. « Qu'est-ce que la femme ? » lisons-nous dans une ancienne instruction religieuse importée d'Orient en Russie. « Un fillet pour la séduction des hommes ; avec son visage clair, avec ses yeux haut placés elle exerce des sortilèges... Qu'est-ce que la femme ? Le lit d'une vipère. » L'Ève du monde byzantin est l'être « douze fois impur » et toujours dangereux. A certains jours il faut éviter de se mettre à table avec elle, et la chair de l'animal qu'elle a tué est empoisonnée. Aussi dans les campagnes moscovites du seizième siècle voit-on des ménagères courant à travers le village en quête d'un homme qui consente à tordre le cou de la poule qu'elles désirent mettre au pot. Plus elle est jeune et belle, plus la femme est pernicieuse et maudite. Aussi pour la préparation des hosties ne veut-on que des femmes âgées.

Pour atténuer le mal, pour circonscrire le péril, la claustration s'impose. « Elle est assise derrière vingt-sept serrures — elle est assise enfermée à vingt-sept clefs — pour que le vent ne l'évente pas, — pour que le soleil ne la brûle pas, — pour que les hardis compagnons ne la voient pas... » En ce qui concerne les femmes de haut rang, les précautions ainsi énumérées par la chanson populaire sont d'une application littérale. Placé à l'arrière de la maison et pourvu d'une entrée particulière, l'appartement d'une *boiarinia* est une prison dont le *boiarine* garde la clef. Aucun autre homme, fût-il proche parent, n'y peut pénétrer. Les fenêtres donnent sur une cour intérieure protégée contre les regards indiscrets par une haute palissade. C'est le promenoir de la geôle. D'ordi-

naire, il s'y trouve une chapelle ou un oratoire où la femme est admise à faire ses dévotions, n'allant à l'église qu'à l'occasion des grandes fêtes et alors au milieu d'autres précautions qui accompagnent toutes ses rares sorties au dehors. Le carrosse qui la transporte est une sorte de voiture cellulaire, avec les vessies de bœuf remplaçant les glaces aux portières et permettant à la voyageuse de voir sans être vue, avec l'escorte obligatoire d'une petite armée de serviteurs mi-pages, mi-gardiens ou espions. La plupart d'entre eux passeront leur vie sans avoir jamais aperçu le visage de cette maîtresse si étroitement surveillée, et les amis eux-mêmes du maître pourront ne pas être mieux partagés. En principe, l'épouse ne devait pas paraître devant les hôtes de l'époux. Exception cependant était faite le jour des banquets offerts à des personnages qu'on tenait à honorer particulièrement. Au cours du repas, une cérémonie avait lieu alors, où les idées chevaleresques de l'Occident semblent s'être fait jour. Sur un signe du maître, la *boiarinia* descendait l'escalier du gynécée, vêtue de ses plus beaux atours et tenant à la main une coupe d'or. Après y avoir trempé les lèvres, elle la présentait à chacun des convives; puis, se tenant debout à la place d'honneur, s'offrait à leurs embrassements respectueux.

Tout cela n'était de mise, évidemment, que dans la classe aristocratique. Mais aussi hors de cette classe la claustration paraissait moins indispensable, le danger moindre. La femme du peuple était une bête de somme que l'on pouvait, sans grand inconvénient, laisser vaquer en liberté aux soins du ménage, porter le linge au lavoir public et travailler aux champs. Même pour la classe moyenne le *terem* comportait des tempéraments. Aux environs des grandes fêtes, femmes de la petite noblesse, femmes de marchands et femmes du peuple se pressaient dans la rue autour des escarpolettes ou des roues tournantes qu'on installait à cette occasion et qui constituaient le grand amusement du public féminin de l'époque. Les dames de l'aristocratie en avaient dans les cours intérieures de leurs maisons. En quittant l'escarpolette on se

réunissait sur quelque prairie pour danser. La chorégraphie du temps paraît avoir été peu développée, passablement monotone. Se tenant sur place, les danseuses trépignaient, tournaient sur elles-mêmes, remuaient les épaules, secouaient les hanches, balançaient la tête en divers sens, levaient et abaissaient les sourcils, agitaient un mouchoir — le tout accompagné de chants et de la musique criarde d'un *skomorokh*. Peerson a cependant observé dans ces ébats des détails moins innocents, des façons assez équivoques de se tenir dos à dos en frottant l'une contre l'autre les parties charnues du corps et aussi des chansons improvisées sur des thèmes fort scabreux.

On doit voir là encore les conséquences inévitables d'une loi religieuse trop sévère. Si décente que la danse pût être, l'Église la proscrivait avec les jeux et les plaisirs de toute nature. C'était fermer la porte au diable pour qu'il passât par la fenêtre. Les bains publics donnaient lieu à des désordres plus graves. Les sexes y paraissaient bien séparés; mais, après avoir séjourné dans les chambres chaudes, hommes et femmes nus, couverts de sueur et le sang excité par les coups de verge, se rencontraient à la sortie, entamaient sans embarras des entretiens animés et allaient, pêle-mêle, se jeter à la rivière ou se rouler dans la neige, au milieu de cris, de plaisanteries et de quolibets dont on devine le caractère.

Le régime ascétique trouvait là son exutoire fangeux.

A ce régime, seule la femme veuve et ayant des fils échappait presque entièrement. Au point de vue domestique, social, politique même, elle arrivait à l'indépendance complète et à une égalité de droits absolue avec l'homme. Par contre, privée de postérité masculine, elle tombait dans la catégorie des orphelins, des infirmes, dont l'Église avait la tutelle et le souci, la société s'en désintéressant tout à fait. Et ainsi l'exception confirmait la règle. A moins encore que, fille ou mère, l'Ève maudite au nom de l'idéal ascétique ne se relevât de l'anathème mis sur elle, en se haussant jusqu'à cet idéal par

quelque prodige de vertu, en devenant une sainte selon la même formule. Mais apparemment l'ascension était particulièrement difficile pour elle, car les *Tcheti Mineï* de Macaire n'ont recueilli que deux vies de saintes en tout. Les hagiographes russes semblent même avoir professé un certain dédain pour ces rares élues, fussent-elles reconnues et adoptées par l'Église. Datant du dixième et du douzième siècle, les gloires de sainte Olga et de sainte Euphrosine de Polotsk n'ont trouvé des historiens qu'au quinzième siècle. Et c'étaient des princesses !

Une autre issue s'ouvrait encore à celles qui ne pouvaient atteindre de tels sommets : le monde de ces forces surnaturelles auxquelles l'imagination populaire attribuait un si grand rôle dans la vie humaine. Mise au ban de la société, méprisée comme épouse et comme mère, la femme était redoutée comme sorcière, appréciée comme devineresse. Elle devenait reine dans le royaume magique de la superstition. Aussi dans le raskol, où la superstition aura une large part, l'éternel féminin retrouvera tous ses privilèges et reparaîtra au premier plan.

Dans la vie normale, l'épouse et la mère pouvaient-elles du moins goûter les joies de la famille ?

III

LA FAMILLE

Une première observation se présente ici. Dans la classe élevée l'éducation des enfants était communément enlevée à la mère. Donc néant de ce côté. Sur l'amour maternel comme sur l'amour filial l'Église mettait aussi son interdit. Restait le mariage. Mais se marier ne voulait pas dire, pour la jeune fille, avoir trouvé un jeune homme qui lui plût ou dont elle pût supposer même qu'il lui plairait. Sauf les cas de secondes noces, assortir les couples était l'affaire des parents, qui com-

munément ne prenaient aucun souci de consulter les convenances des parties. D'autant que, communément encore, ils unissaient ainsi des enfants. Douze ans pour la jeune fille, quatorze ans pour le jeune homme passaient pour un âge suffisant. Et, avant que d'aller à l'autel, jusqu'au seuil presque de la chambre nuptiale les époux pouvaient, devaient même, en principe, rester des inconnus l'un pour l'autre. L'épouse, en particulier, ne devait pas être vue par l'époux avant l'instant suprême. Pour prévenir les surprises par trop désagréables, une parente du futur intervenait, assumant les fonctions délicates de *smotritiélnitsa*, regardeuse *(smotrit* : regarder). Introduite dans une pièce décorée pour la circonstance, elle apercevait la future derrière un rideau qu'on tirait pour un instant.[1] A la faveur des présentations ainsi machinées, les cas de substitution de personnes n'étaient pas rares. L'époux trompé pouvait alors porter plainte, provoquer une enquête, réclamer l'annulation du contrat. D'habitude il préférait se tirer d'affaire en forçant la femme par ses mauvais traitements à prendre le voile. A titre exceptionnel, si on attachait un grand prix à sa recherche, le jeune homme était parfois admis à accomplir personnellement la cérémonie du *smotr* préalable; mais s'il reculait alors, c'était un affront comportant des indemnités onéreuses.

Après le *smotr* venait le *sgovor* ou accordailles, deuxième cérémonie, où l'on échangeait de longs discours; où l'on dressait le contrat; où l'on exigeait parfois que la dot (fournie par l'époux jusqu'au seizième siècle) fût remise incontinent, d'après le proverbe : « L'argent sur table, la jeune fille derrière la table », mais où la future ne paraissait encore pas. Après l'échange des signatures, une parente venait seulement apporter de sa part au futur quelques menus présents.

Le mariage était accompagné de rites très compliqués, symbolisant l'entrée dans une vie nouvelle et reproduisant à peu près ceux auxquels donnait lieu l'avènement d'un prince. Deux personnages y présidaient, appelés l'un *tyssiatski*, d'un



nom qui correspondait à des fonctions importantes sous le régime des apanages et des *viétchié*, sorte de chiliarque préposé à la foule des garçons et des filles de noces ; l'autre était le *iassiélnik* (écuyer), chargé de protéger la cérémonie et ceux qui y participaient contre les maléfices de toute espèce. Car l'occasion passait pour particulièrement favorable à l'industrie des mauvais esprits et des sorciers.

Dès la veille, on se réunissait dans la maison du futur qui recevait les félicitations, offrait un banquet et envoyait à son tour à la future, toujours absente, des présents plus ou moins magnifiques : coffret avec des bagues et des fards, friandises, — et un fouet symbolique. En même temps, la marieuse *(svakha)* s'occupait de préparer la couche nuptiale. Elle commençait par faire le tour de la maison, une branche de sorbier à la main, pour écarter les sortilèges. La chambre nuptiale était communément disposée dans un grenier, pour que, éloignée autant que possible de la terre, elle évoquât moins l'idée de la tombe. On la garnissait de tapis et de peaux de martre, signe essentiel de la richesse et du confort ; on y plaçait aux quatre coins des pots d'étain remplis d'hydromel ; enfin on y introduisait processionnellement les objets du coucher, précédés par les images du Christ et de la Vierge. Le lit était communément dressé sur des bancs en bois juxtaposés. On y étendait d'abord des gerbes de blé, en quantité variable, selon le rang des époux, et toujours symbolique ; on les recouvrait avec des tapis et des édredons superposés et on mettait à proximité des tonneaux découverts, avec du froment, du seigle, de l'orge et de l'avoine.

Le lendemain, dans la même maison, deuxième banquet, pour lequel on faisait cuire le *korovaï* (gâteau de noces) et où, cette fois, l'épouse avait sa place marquée à côté de l'époux, au haut bout de la table, devant trois nappes superposées portant une salière, un petit pain blanc *(kalatch)* et un fromage. Le futur allait chercher la future, en grand cortège, avec les porteurs du *korovaï* et les porteurs de cierges, qui se mettaient parfois à deux tant les cierges étaient lourds, pesant



jusqu'à 48 kilogrammes ! Un garçon d'honneur suivait avec l'*ossypalo*, grand plat contenant du houblon, signe d'abondance et de joie, ainsi que des peaux de martre, des mouchoirs brodés d'or et des pièces de monnaie à distribuer à l'assistance. Une procession semblable se formait derrière la mariée, qui restait invisible sous un voile épais. Deux filles d'honneur portaient deux plats, sur lesquels on apercevait la coiffure de la mariée, un gobelet rempli d'un mélange de miel et de vin, dont on verra tout à l'heure l'emploi, et des mouchoirs destinés également aux invités.

Les deux cortèges prenaient le chemin du logis conjugal, et le banquet commençait par des prières que le pope récitait longuement. L'usage voulait aussi que les convives fissent seulement mine de toucher au premier service, jusqu'au moment où, se levant, la *marieuse* demandait aux parents de la mariée la permission de la coiffer. On allumait les cierges, on étendait entre les époux une bande de taffetas où une grande croix était brodée des deux côtés. La marieuse retirait le voile nuptial et, trempant un peigne dans le gobelet symbolique, elle le passait dans les cheveux de la mariée avant que de les couvrir du filet et de la *kika*. A ce moment et pendant que les filles de noces *éventaient* le couple avec des peaux de martre, dans la classe moyenne l'usage était que les futurs approchassent leurs joues du taffetas qui les séparait. On plaçait un miroir devant, et alors, pour la première fois, ils pouvaient apercevoir leurs traits. A ce moment aussi un des invités s'approchait d'eux, vêtu d'un *touloupe* avec la fourrure en dehors et leur souhaitait autant d'enfants qu'il y avait de poils dans cette fourrure.

Suivait la distribution des mouchoirs et des autres objets les accompagnant sur l'*ossypalo*, l'échange des bagues devant le pope et la remise par le père de la mariée au marié de l'emblème de la puissance paternelle. On a deviné le fouet « J'espère n'en avoir jamais besoin », disait galamment l'époux. Mais il passait le fouet dans sa ceinture. Ici le banquet était interrompu. On se rendait à l'église. En route on

chantait, on dansait habituellement malgré la présence du pope, et, sous ses yeux irrités, les *skomorokhy* égayaient le cortège avec leurs tours. Après la bénédiction, l'épouse se prosternait parfois et touchait du front la botte de l'époux en signe de soumission, en même temps que par un geste protecteur celui-ci recouvrait la compagne choisie d'un pan de son vêtement. Parfois aussi le pope tendait aux époux une coupe où, par trois fois, ils trempaient leurs lèvres, après quoi, la coupe jetée à terre, c'était à qui mettrait le premier le pied sur elle. Si la femme s'y montrait plus leste, on en augurait qu'elle prendrait le dessus dans le ménage. Et c'étaient encore, à la sortie de l'église, d'autres cérémonies symboliques, des tentatives simulées pour séparer les époux qui se serraient l'un contre l'autre. Puis on retournait au banquet. La mariée était tenue de pleurer abondamment, à quoi ses compagnes l'excitaient en chantant des airs tristes, et, pas plus que le marié, elle ne devait goûter d'aucun plat jusqu'au moment où, un cygne étant servi aux autres convives, on plaçait devant le couple une poule rôtie.

C'était le signal du coucher, et là, mieux encore que dans tous les détails précédents, se manifestait l'esprit du mysticisme local, en ce qu'il comportait d'éléments grossièrement sensuels et naïvement cyniques. La poule symbolique prenait la première le chemin de la chambre nuptiale, escortée par les porteurs des cierges, les porteurs du *korovaï* et tous les assistants. On piquait les cierges dans les tonneaux remplis de grain, on introduisait les époux dans la chambre avec force cérémonies nouvelles et on revenait à table, pendant que la *marieuse* et ses compagnes aidaient le couple à se dévêtir. Au moment de la toilette, l'épouse devait, en signe d'humilité, tirer les bottes de l'époux. Dans une des bottes se trouvait une pièce de monnaie et si cette botte était tirée la première cela passait pour un bon présage. En attendant, le mari prenait possession de son rôle en enlevant de sa ceinture le fouet symbolique et en en faisant aussitôt usage avec la discrétion commandée par la circonstance. Enfin les époux étaient

laissés seuls, sous la garde du *ïassiélnik* qui, au dehors, accomplissait à pied ou à cheval une ronde protectrice, et le banquet reprenait son animation pendant une heure, au bout du quel temps une fille de la noce allait demander des nouvelles du couple. Si à travers la porte l'époux répondait qu'il se portait bien, cela voulait dire que « le bien s'était accompli entre eux », et aussitôt les convives retournaient au grenier pour donner à manger aux époux. La poule faisait les frais de ce repas rituel, mais habituellement on y ajoutait d'autres plats. Il y avait échange de toasts et de compliments, puis on recouchait les mariés et, les quittant, on recommençait à festoyer.

Le lendemain les cérémonies se continuaient par le bain obligatoire, après lequel l'épouse remettait à la mère de l'époux les preuves de sa virginité avec la chemise nuptiale qui devait être conservée précieusement. Au mariage des tsarines, le personnel de la cour apercevait alors seulement la nouvelle souveraine, un *boïarine* de marque soulevant avec une flèche un coin de son voile. Ce jour-là, les parents de l'épousée régalaient à leur tour les gens de la noce. Mais il arrivait qu'ils dussent s'attendre alors à un sanglant outrage. Le père de l'époux leur présentait une coupe percée au fond d'un trou qu'il bouchait avec son doigt. Le doigt retiré, le liquide, vin ou eau-de-vie, se répandait, apprenant à l'assistance que l'épouse « ne s'était pas trouvée telle qu'elle devait être ».

Pendant tout le cours de ces fêtes, la mariée n'avait à prononcer que les paroles sacramentelles, gardant à part cela un silence qui était considéré comme un signe de bonne éducation. Ses compagnes, par contre, jouissaient, à cette occasion, d'une liberté exceptionnelle, dont elles usaient largement, dans une détente joyeuse qui parfois prenait le chemin de la folie, poussant les plus modestes et les plus chastes à un dévergondage brusque et aux pires excès. Après quoi la lourde porte du *terem* se refermait sur cette échappée de quelques jours et sur la destinée de l'épouse nouvelle.

Ce que pouvait être cette destinée, on l'imagine aisément. Le *Domostroï* a certainement exagéré l'austérité des intérieurs domestiques ; mais ils ressemblaient bien d'assez près à des cloitres. Dans les maisons quelque peu spacieuses, la *krestovaïa komnata*, pièce destinée aux prières et couverte d'icones du plancher au plafond, réunissait les habitants plusieurs fois par jour. Petits ou grands, tous les événements de la vie motivaient des invocations aux images saintes, vénérées concurremment avec des reliques et d'autres objets précieux au même titre, bougies allumées au feu céleste de Jérusalem et fragments d'une pierre sur laquelle le Christ avait posé le pied. En quittant la *krestovaïa* on gardait le chapelet à la main, et, aux mains des recluses du *terem*, ces instruments de prière que l'on voulait artistement travaillés, bénis en quelque lieu de grande dévotion, comme la Troïtsa, les monastères de Solovki ou de Bielooziéro, semblaient bien l'image de leur existence s'égrenant, monotone et vide, avec les *Pater* et les *Ave*.

On se levait tôt, les gens de haut rang comme le peuple : l'été avec le soleil, l'hiver plusieurs heures avant le jour. Au seizième siècle encore, on comptait les heures à la façon orientale : douze heures de jour et douze heures de nuit, l'époque de l'équinoxe étant considérée comme normale et la première heure du jour correspondant à la septième d'après notre compte actuel. L'Église réglait d'ailleurs ses services sur cet horaire et on réglait sur elle toutes les occupations, qui, pour les gens de la classe aristocratique, n'étaient guère que de passer d'une oraison à une autre jusqu'à l'heure du dîner. Après le dîner, la sieste devenait obligatoire. Les marchands eux-mêmes fermaient leurs boutiques, et sur une des places de Moscou, dite « place des poux », les barbiers seuls travaillaient à cette heure, abattant les chevelures trop luxuriantes. Le repos ainsi pris avait sa raison d'être : on mangeait beaucoup ; on se chargeait l'estomac d'une quantité énorme d'aliments pour la plupart indigestes, et en n'observant pas cette habitude nationale, le faux Dimitri devait trahir ses origines.

Prier, manger, dormir, pour la femme d'un boïar riche, c'était toute la vie. Les autres avaient les soins du ménage, mais alors elles tombaient à la corvée, à l'existence du bagne. Vouée à l'oisiveté et aveulie par elle, la *boïarinia* ne se laissait engager à broder quelque ornement d'église que pour se soustraire à un intolérable ennui. Et l'ennui n'était pas l'hôte le plus redoutable au foyer conjugal constitué dans les conditions que l'on sait. Combien d'unions mal assorties elles devaient créer et combien grande devait être la crainte des conflits qui en résultaient! La loi ne prévoyait-elle pas une peine spéciale pour la femme empoisonnant son mari, et quelle peine terrible! La coupable était enterrée vive, la tête seule restant dehors, pour que le supplice durât. Il durait parfois de longs jours. Quelques condamnées y échappaient en demandant à prendre le voile; elles devaient alors occuper une cellule séparée et porter des chaines.

Mais de ces réunions où elle trouvait rarement l'amour, la femme, maltraitée, outragée et souvent délaissée, se vengeait le plus communément — par l'amour. Si étroitement gardée qu'elle fût, elle réussissait à « mettre son mari sous le banc », selon l'expression usuelle. La répulsion qu'inspiraient les « non-chrétiens », comme on appelait tous les étrangers, n'était elle-même pas un obstacle à l'adultère, s'il faut en croire le témoignage des voyageurs du temps, et le chapitre du *Domostroï* interdisant l'accès du *terem* aux commères suspectes est certainement révélateur de certaines infractions, fort habituelles, à une loi trop sévère. De ces commères faisant office d'entremetteuses quelques-unes se rencontraient toujours aux endroits fréquentés par les femmes du peuple, au lavoir, au marché, à la fontaine, et on les trouvait aussi jusqu'à l'intérieur des maisons les plus respectées, où elles faisaient d'ordinaire métier double et s'assuraient ainsi la complaisance du maître. Celui-ci n'avait pas à cacher ses maitresses, l'usage voulant qu'il pût les prendre même dans la domesticité et même en usant de la force, sans encourir un reproche grave.

Dans le peuple, la corruption des mœurs, sur ce point, était extrême, l'oubli de toute retenue comme de toute pudeur presque général. Sortant toutes nues des bains publics, les femmes allaient par les rues aguichant les passants. Au siècle suivant, Oléarius nous contera cette scène dont il aura été témoin à Novgorod : au milieu d'une grande affluence qu'un service religieux a attirée, une femme sort d'un cabaret où elle s'est enivrée. Étourdie par le grand air, elle tombe sur la place dans une posture indécente. Un paysan, ivre lui aussi, l'aperçoit, se jette sur cette nudité comme une bête en rut, et la foule, hommes, femmes, enfants, de s'amasser en riant autour du couple hideux...

En devenant mère, l'épouse améliorait à peine cette destinée lamentable. La maternité était réduite pour elle aux premiers soins matériels, et toujours l'élément essentiel devait y manquer : l'affection. Le respect pour les parents était bien considéré comme un gage de longue et heureuse vie. De celui qui parlait mal des auteurs de ses jours on disait : « Les corbeaux le déchireront avec leur bec, les aigles le mangeront... » — « La malédiction du père fera sécher », annonçait un autre proverbe; « la malédiction de la mère déracinera ». Mais, outre qu'elle attribuait au père une autorité bien supérieure : « considère ton père comme Dieu et ta mère comme toi-même », la loi familiale ainsi proclamée paraissait essentiellement basée sur la crainte. Le père qu'elle recommandait non à l'amour, mais au respect des enfants, était le porteur auguste — *groznyï* — du fouet. Loi d'esclavage toujours, vide de force morale, contre-partie adéquate du régime politique qu'elle complétait, qu'elle inspirait en partie et qu'elle rendait acceptable. Et voici encore, cité par Karamzine (*Hist. de Russie*, IX, 156), le témoignage d'un moraliste russe qui en dit long et qui dit tout sur ces relations de famille dont l'historien de cette époque ne saurait négliger ni cacher la triste réalité. Elles ont pesé comme une malédiction sur tout le passé dix fois séculaire d'un peuple qu'elles ont, plus que toute autre cause, empêché d'entrer plus tôt et plus vite dans le

commerce et la communauté des nations civilisées : « Mieux vaut avoir au côté un glaive sans fourreau qu'un fils non marié dans sa maison... Mieux vaut une chèvre dans la maison qu'une fille qui a grandi. La chèvre court la prairie, elle rapportera du lait; la fille court le village (ici un jeu de mots intraduisible), elle rapportera de la honte à son père. »

Sous le toit domestique, couvrant trop souvent un enfer, la mort seule s'entourait d'une auréole de sincère et auguste moralité. Trop exigeante pour être obéie dans la vie, la loi religieuse obtenait à ce moment pleine et entière satisfaction. Mourir au milieu de sa famille et en pleine possession de ses facultés passait pour un bienfait du ciel. La puissance de la foi faisait que ce moment n'apparaissait point comme redoutable. On s'y préparait de longue main en travaillant à son testament et en s'appliquant à y introduire le plus de bonnes actions qu'on pouvait : aumônes, affranchissement d'esclaves, dettes remises — ou simplement payées. Faire honneur à ses engagements était compté pour mérite et le tout était appelé d'un mot expressif : « construire son âme » *(stroït douchou)*. Il arrivait souvent aussi que le moribond voulût prendre l'habit de moine, et les tsars le faisaient ordinairement. Guérissait-on après avoir revêtu la *skhima*, l'entrée du monastère devenait obligatoire. Mais, au seuil même de l'éternité, quelque part qu'on fît aux croyances chrétiennes, les traditions païennes réclamaient encore leurs droits, en une mise en scène toute pénétrée du matérialisme le plus grossier : festin mortuaire, auquel on préludait en plaçant sur le rebord de la fenêtre une préparation de farine ou de *kacha*, qui était peut-être la *koutia* que nous connaissons déjà; lamentations où dominait l'esprit profane et profanateur : « O mon chéri! », commençait la veuve, « pourquoi m'as-tu abandonnée?... N'étais-je pas plaisante?... Ne savais-je pas me vêtir et me parer à ton goût?... » Et les assistants reprenaient : « Pourquoi es-tu mort?... N'avais-tu pas assez à manger et à boire?... Ne possédais-tu pas une jolie femme?... »

Moins qu'un être moral, la famille était une association

d'intérêts. Aussi était-elle susceptible de s'étendre dans certains groupements communautaires dont on retrouve le principe en Islande, en Serbie et jusqu'en Amérique, à un niveau également inférieur de culture. Collectivités élémentaires de dix à cinquante personnes vivant sous le même toit, prenant leurs repas à la même table et reconnaissant l'autorité d'un chef, en dehors de tout lien de parenté : la *zadrouga* serbe en a offert le type le plus parfait. Mentionnées déjà par Nestor et par la *Pravda* (code) de Iaroslav, elles se sont perpétuées en Russie jusqu'au dix-septième siècle, dans les provinces du nord-ouest, du côté de Pskov, et du sud-ouest, du côté de la Lithuanie. En supprimant l'âpreté des rivalités économiques, comme l'ont fait observer ses apologistes, ce mode d'association a contribué davantage à paralyser l'esprit d'entreprise individuel, et il n'a pas servi assurément à introduire dans les rapports familiaux ou sexuels plus de tendresse ou plus de pureté.

Que la vie de famille proprement dite, comme la pratiquaient les Moscovites du seizième siècle, n'ait pas comporté le développement progressif de certaines vertus domestiques, c'est ce qu'on ne saurait d'autre part affirmer, en dépit du témoignage négatif de tous les observateurs contemporains. Leur vision s'est arrêtée aux phénomènes les plus apparents, et la vertu est une plante qui généralement s'épanouit à l'ombre. Un trait caractéristique, à cet égard, est l'esprit de solidarité très puissamment développé dans la classe si nombreuse des serviteurs et commensaux dont s'entouraient les maîtres de maison à cette époque. Esclaves ou hommes libres, ces domestiques formaient en réalité une sorte de cour *(dvornia)*, au milieu de laquelle le boïar se plaisait à jouer au souverain, en imitant, dans le cérémonial et dans la répartition des charges, les modèles du palais grand-ducal, sauf que, pour sa chambre à coucher, il remplaçait volontiers le *spalnik* par une *postiélnitsa*. Assez mal nourris généralement, car le porte-clefs *(klioutchnik)* ne laissait pas de prélever une dîme abusive sur les provisions destinées à l'entretien de ce personnel; aussi mal vêtus, car de même qu'au palais grand-ducal les



belles livrées et les riches habits ne servaient que pour les grandes occasions, les membres de la *dvornia* cherchaient fréquemment des compensations au dehors. Courant les rues, ils fraternisaient avec les vagabonds et les mendiants, tendant la main avec eux ou se joignant à eux, la nuit, pour détrousser les passants. Récompensés ou châtiés à tort et à travers, ils se faisaient de la justice une idée où la morale n'avait aucune part, disant : « Le maître trouvera une faute s'il veut frapper. » Mais ils étaient disposés à se faire tuer pour ce maître. Dans les querelles de boïar à boïar la domesticité ne manquait jamais d'intervenir, en y mettant un point d'honneur, identiquement semblable à celui qui se faisait valoir dans les rapports entre *sloujilyié lioudi* et souverain. Volé très habituellement par ses domestiques, parfois aussi trahi par eux, comme il lui arrivait d'abuser de leurs personnes et de leurs intérêts les plus chers, le boïar ne se faisait pas plus de scrupules vis-à-vis de son maître à lui, qu'il trompait et dont il pillait le bien quand et comme il pouvait ; qu'il était bien capable de trahir aussi quand l'occasion s'en présentait ; ce qui ne l'empêchait pas, en d'autres occasions, de lui témoigner un dévouement à toute épreuve. Le Terrible devait passer sa vie à dénoncer et a punir la félonie de ses serviteurs, en même temps cependant que, pour toutes ses entreprises, il en trouvait toujours de disponibles : hommes d'une moralité spéciale, où le sens du bien et du mal ne tenait aucune place, où la conscience ne jouait aucun rôle, mais où, en des prodiges d'abnégation, complète, absolue, s'affirmait un principe directeur unique — le principe du *service,* précisément. Placé à la base de l'organisation sociale comme de l'organisation politique et s'imposant victorieusement à la mentalité docile d'un peuple robuste et patient, c'est cet impératif catégorique qui est devenu le secret de ses triomphes et de ses gloires. Toute la grandeur de la Russie a été bâtie sur ce fondement.

Nous avons franchi le seuil de la maison familiale, suivons le boïar au dehors.

IV

LA SOCIÉTÉ

Nous savons déjà qu'il ne sort qu'en voiture ou à cheval. Le cheval est aussi richement caparaçonné que son maître est richement vêtu. La monture ne fait qu'un avec le cavalier. Selle recouverte de maroquin ou de velours avec des broderies en or, housse en étoffe également précieuse, chanfrein garni d'argent, et des colliers, des chaînettes, des timbales, des clochettes jusque sur les sabots. Ce cheval est un carillon. De loin, il annonce le grand personnage et ordonne aux passants de s'écarter. La voiture est d'ordinaire un traîneau, car même en été on négligeait l'équipage à roues : il passait pour moins distingué. Ce traîneau, long et très étroit, ne peut communémeut recevoir qu'une personne. Deux domestiques s'y accroupissent cependant aux pieds du maître, disparaissant avec lui en hiver sous un amas de fourrures. Le cocher monte le cheval d'attelage, qui carillonne lui aussi, paré selon la saison de plumes ou de queues de renard et de martre. Le boïar va en visite. Aux abords de la maison qu'il veut honorer de sa présence, une question d'étiquette se pose : où devra-t-il quitter son cheval, descendre de son traîneau? Les laisser à l'entrée de la cour est de rigueur si la maison visitée est celle d'un personnage de plus haut rang. Au Kreml, quelques rares dignitaires ont leur entrée dans la cour, sans oser, toutefois, sous peine de *knoute*, la traverser en entier. Entre égaux, on va jusqu'au perron. On y est reçu aussi par le maître en personne ou par quelque serviteur, selon les circonstances et les règles d'un cérémonial scrupuleusement observé. En pénétrant à l'intérieur, on commence par saluer les images en se signant et en touchant le sol avec les doigts de la main droite. On passe ensuite à l'hôte, en échangeant avec lui des politesses qui, suivant l'égalité ou la différence

des rangs, vont de la poignée de main jusqu'à la génuflexion. Tout est minutieusement réglé jusque dans les plus petits détails. Les premiers discours affectent eux-mêmes des formules stéréotypées, cérémonieuses et artificieusement humbles : « Je bats du front en esclave devant mon bienfaiteur... Pardonnez à la pauvreté de mon esprit... » En s'adressant à un homme d'église, on ne pouvait manquer de se déclarer « grand pécheur et impie », non plus que de le traiter de « docteur orthodoxe » et de « surveillant de la grande lumière ». Avec d'autres simagrées pareilles, on acceptait des rafraichissements, qu'il était d'usage d'offrir à toute heure du jour, et on prenait congé en commençant par les images comme à l'entrée.

Les rencontres en lieu public comportaient moins d'étiquette et de contrainte, mais elles étaient rares. Les établissements de bains n'étaient guère fréquentés par les gens de condition, bien que se baigner journellement ou tout au moins plusieurs fois par semaine fût une habitude de toutes les classes. Mais le plus modeste gentilhomme avait sa *bania*. Dès qu'il se sentait indisposé, le Moscovite vidait un verre d'eau-de-vie assaisonnée d'ail ou de poivre, mangeait une tranche d'oignon et allait prendre une douche. C'était le traitement usuel pour toutes les maladies, quelques grands seigneurs accordant seuls une confiance limitée aux médecins, fort rares encore à cette époque, et tous d'origine étrangère. Le premier qui eût paru dans le pays avec la femme d'Ivan III, Sophie Paléologue, s'était vu condamner à mort pour une guérison manquée. Le précédent n'était pas encourageant. Sous Ivan IV pourtant, un corps médical allait s'organiser, donnant pour rivaux à l'Allemand Élisée Bomélius un quarteron d'Anglais : Standish, Elmes, Roberts et l'apothicaire Frensham. Mais tous ensemble n'auraient pas engagé un naturel du pays à avaler une pilule ou à prendre un clystère.

En dehors des bains, la vie sociale se concentrait dans les banquets, assez fréquemment renouvelés sous une double forme : festins particuliers ou collectifs, ceux-ci organisés par



des groupes, des communautés et portant le nom de *brattchiny* (*brat :* frère). Entre parents et amis on festoyait à l'occasion des grandes fêtes et des grands événements de famille, mariages, baptêmes, enterrements. A la cour, on donnait des banquets pour le couronnement, l'installation d'un nouveau Métropolite, la réception des ambassadeurs étrangers. La question des places à occuper prenait une importance énorme dans toutes ces réunions et donnait lieu à des querelles, parfois à des rixes sanglantes, bien qu'il fût de bon ton de se faire prier pour prendre au haut bout de la table le siège auquel on avait droit. On mangeait habituellement à deux d'un même plat, en y puisant avec les doigts et en déposant les os sur les assiettes qui ne servaient qu'à cet usage et n'étaient pas changées pendant le repas. L'amphitryon distribuait le pain et le sel et envoyait aux invités de marque quelques morceaux de choix. La quantité des services était inimaginable, et, jointe à l'assaisonnement singulier de la plupart des mets, à l'odeur d'ail, d'oignon et de poisson pourri remplissant bientôt l'atmosphère, à l'abus des libations obligatoires et aux incongruités que se permettaient la plupart des convives, la durée des repas devenait insupportable aux étrangers. Il n'était pas rare que, mangeant à part, les femmes elles-mêmes fussent ramenées chez elles sans connaissance, et l'hôtesse envoyant le lendemain prendre de leurs nouvelles, il était bienséant qu'elles répondissent en faisant valoir les charmes de l'hospitalité reçue : « J'étais si gaie hier que je ne sais pas comment je suis revenue chez moi. »

Chez les gens dévots, des pratiques religieuses se mêlaient étrangement à ces ripailles ; le clergé, invité et mis à la place d'honneur, payait son écot en prières et cérémonies diverses, bénédiction des mets et des boissons, encens brûlé dans toutes les pièces de la maison. Parfois, à l'exemple de ce qui se passait dans les monastères, un ostensoir était placé sur la table avec « l'hostie de la Sainte Vierge ». On interrompait le repas pour chanter des cantiques. Dans l'antichambre, on donnait à manger à des mendiants ; on en mettait même quelques-uns



avec les autres convives. Dans d'autres maisons, au contraire, le banquet tournait à l'orgie. La consigne du *terem* étant violée, les sexes se mêlaient. Des joueurs d'instruments et des jongleurs mettaient la compagnie en joie. Des chansons obscènes éclataient.

Chez les paysans, le banquet prenait le nom de « bière particulière », parce qu'il supposait la permission, exceptionnellement accordée, de préparer les boissons fortes, bière, trempe, hydromel, objets d'un monopole. On obtenait cette permission pour trois jours ou même pour une semaine entière à l'occasion des grandes fêtes, après quoi les agents du fisc mettaient les boissons sous scellés jusqu'à la fête prochaine.

Les *brattchiny* s'appelaient aussi *ssypnyié* (de *ssypat :* verser ensemble). Anciennement, les cotisations étaient probablement acquittées en blé versé au tas. Sous la présidence d'un *staroste* élu, ces banquets collectifs jouissaient d'une autonomie judiciaire, dont les vestiges se sont conservés jusqu'au dix-septième siècle; c'est-à-dire que les querelles entre participants de ces réunions échappaient à la juridiction ordinaire. Le proverbe : « Avec cet homme, nous ne brasserons pas de bière », indique le caractère de ces agapes comme symbole d'action en commun, d'alliance. Paysans et seigneurs s'y rencontraient sur un pied d'égalité parfaite; mais plus souvent encore que dans les réunions privées, des scènes de désordre, des rixes, des meurtres même s'y produisaient. Aussi, les gens pieux s'en abstenaient généralement. On y buvait démesurément. Vladimir avait déjà dit : « *Roussi vésélé piti; — nié mojet bez tavo byti.* » (La joie de la Russie est de boire; — elle ne saurait s'en passer.) Joie, tendresse, sympathie, toute une gamme de sentiments trouvait son expression dans la boisson. On s'enivrait à mort pour témoigner son amitié à un hôte ou à un compagnon plaisant. On mangeait de même jusqu'à éclater, avalant les têtes de brochet à l'ail, les potages de poisson au safran, les rognons de lièvre au lait et au gingembre; une cuisine de haut goût, épicée à l'excès, brûlant le palais et sollicitant les libations copieuses. Les vins en usage

étaient les crus de la Hongrie et du Rhin, difficiles à reconnaitre parfois sous leurs noms défigurés, comme le *Petersemen*, lisez : Peter Simons Wein, vin rhénan importé par le marchand hollandais Pierre Simon; les vins français rouges ou blancs; les vins de Bourgogne, parmi lesquels figurait sans doute le Romanée sous le nom de *Romaneïa* qui, aujourd'hui, dans les cabarets russes, sert à désigner une liqueur rouge préparée avec de l'eau-de-vie de grain et des baies ; le malvoisie, l'alicante et divers autres vins d'Espagne. Les vins de France étaient plus spécialement employés par l'Église. On faisait venir aussi de l'étranger des eaux-de-vie en grande quantité et des vinaigres de Romanée et du Rhin. La boisson commune du peuple était le *kvass;* l'Italien Tetaldi parle cependant d'une autre préparation usuelle, dans laquelle entrait de la farine d'avoine séchée — le *tolokno* comme on l'appelait. Mais les sources russes n'en font mention qu'en qualité d'aliment.

Sur l'extension des habitudes d'intempérance ainsi révélées, les témoignages sont d'ailleurs aussi discordants que sur le reste. Au dire de l'Anglais Jenkinson, Ivan IV n'aurait pas eu besoin de boire pour que toute la Russie fût ivre, tandis qu'un mémoire, rédigé à Lubeck en 1567, à l'occasion de l'envoi projeté d'une ambassade allemande à la cour du même prince, contient des indications absolument contraires. Il y est recommandé aux ambassadeurs de faire preuve d'une grande sobriété, car l'ivrognerie est considérée en Moscovie comme le plus grand des vices. Et l'auteur du mémoire est un négociant qui a fait un assez long séjour à Moscou. (Forsten, *la Question de la Baltique,* I, 475.) Le Lithuanien Michalon, témoin assurément impartial, donne la même note, en ajoutant, il est vrai, que les cabarets sont inconnus dans le pays, assertion matériellement inexacte. D'après Tetaldi, vers la fin du règne d'Ivan IV, la vente des spiritueux n'était autorisée que dans un faubourg de Moscou, dont Herberstein, Guagnino et Olearius font aussi mention en en estropiant diversement le nom, dont ils rattachent l'étymologie au mot *nalivat :*

verser. Le vrai nom était *Nalivki*, et l'emplacement compris dans l'enceinte actuelle de la ville est marqué par une église de la Transfiguration que l'on appelle encore *na Nalivkakh* (aux *Nalivki)*. Le commerce des boissons fortes semble en effet avoir été centralisé à un certain moment dans cette dépendance de l'ancienne capitale, en même temps cependant que les autres villes et les villages jouissaient d'une liberté entière, à la faveur des cabarets multipliés partout dans l'intérêt du fisc. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, les intérêts profanes entraient en conflit avec les préceptes d'une morale contrariante et déterminaient des compromis qui ont pu tromper les observateurs.

L'Église, on le devine, faisait la guerre aux *kabaks ;* mais à un point de vue général, s'il faut s'en rapporter à son propre témoignage, ses recommandations et ses anathèmes n'avaient qu'une efficacité médiocre. Le concile de 1551 nous a laissé un tableau des mœurs qui, dans les classes populaires surtout, est révélateur d'une dissolution extrême. Au cours de certaines réunions nocturnes, confondant la commémoration des anniversaires chrétiens et le culte des traditions païennes, la Saint-Jean et la fête de Iarilo — le Priape slave — l'ivresse favorisait toutes les autres formes de la débauche. Hommes et femmes, garçons et fillettes passaient la nuit en quelque lieu écarté, dansant, chantant, se livrant à tous les excès, et, lisons-nous dans les procès-verbaux de l'illustre assemblée, « à l'aube, ils courent à la rivière comme des fous en poussant de grands cris ; ils se baignent pêle-mêle, et, quand on sonne pour les matines, ils retournent à leurs maisons et tombent d'épuisement comme des morts ». L'insistance des membres du concile et de tous les écrivains ecclésiastiques du temps sur le péché de sodomie est également significative.

Mais l'Église, nous le savons, était très, trop exigeante. Elle confondait de son côté dans une sévérité excessive et condamnait toutes les formes de la sociabilité. Comme le plaisir, l'art profane tombait lui-même sous son interdit. Elle faisait aussi la guerre aux *skomorokhy*. Une légende populaire, à base reli-

gieuse, voulait que le diable prît la figure de ces musiciens et jongleurs ambulants pour induire le pauvre monde en perdition. Sans que le diable s'en mêlât, les *skomorokhy* faisaient fréquemment office de filous, voire de brigands. Maintenus hors la loi et traités en conséquence, ils circulaient par bandes de trente ou cinquante compagnons pour assurer leur propre sécurité et devenaient parfois redoutables. Artistes à leur manière, ils préludaient cependant aussi à des divertissements qui font partie intégrante de la vie des peuples civilisés. Ils donnaient la comédie, et le théâtre national est sorti de leurs jeux burlesques ou grossiers. Ils avaient d'ailleurs des rivaux également poursuivis par les foudres ecclésiastiques : les montreurs d'ours, autres comédiens.

L'ours tenait une grande place dans la vie moscovite de cette époque. Artiste à sa façon, il n'était pas seulement dressé à toutes espèces de tours, mais figurait encore comme personnage principal et sous divers aspects dans un répertoire comique fort goûté des foules. Il était tantôt juge rendant des arrêts grotesques ou se faisant graisser la patte et tantôt mari trompé et battu, le Polichinelle et le Sganarelle du lieu. Il lui arrivait cependant aussi de se hausser à un rôle tragique. Les exercices physiques et les luttes de tous genres, courses à pied et à cheval, concours de tir à l'arc, tournois de cavaliers ramassant des anneaux avec leurs lances et combats à coups de poing ou à coups de bâton étaient fort en honneur ; mais on donnait la préférence à l'ours entrant en lice et se mesurant avec des dogues, des animaux divers, et, surtout, avec l'homme. Armé d'un épieu, l'homme s'appliquait à frapper son terrible adversaire à la poitrine, au moment où l'animal se dressait sur ses pattes. Le coup manqué l'exposait à être mis en pièces, ce qui arrivait assez fréquemment. Les lutteurs étaient habituellement choisis parmi les valets de chiens du souverain, mais sur la liste des champions les plus fameux nous trouvons aussi des noms aristocratiques, un prince Goundorov récompensé en 1628 — avec une pièce de damas bleu — pour un ours tué en combat singulier ; un fils de boïar,



Fédor Sytine, déchiré en 1632 au cours d'une lutte moins heureuse.

Les affaires d'honneur se vidaient aussi à coups de poing ou à coups de bâton, sans qu'il fût usuel de tirer l'épée à cette occasion, et le trait suffirait à montrer tout ce qu'il y avait encore de rustique et de sauvage dans cette société en formation, si éloignée des formes de vie élégante déjà créées en Occident. Qu'on était loin, ici, de ces palais de France et d'Italie où l'on causait déjà après le jeu et la danse; où les hôtes sachant conter agréablement une anecdote et « dire le mot » étaient recherchés; où l'on admirait de belles choses, si on n'y goûtait pas encore beaucoup de confort; où l'on mettait de la poésie dans l'amour et de l'esprit dans la haine, et où, s'étant pris de querelle, on s'entre-tuait — à la sortie — noblement comme on s'était plu à vivre. Aux modèles de beauté et de grâce s'élaborant là, dans l'épanouissement d'une floraison d'art nouvelle, l'esprit du lieu opposait ici un type très différent, personnifié dans d'autres vagabonds jouissant de la faveur populaire et de l'indulgence du clergé : les *iourodivyié* ou *blajennyié*, visionnaires et thaumaturges grossiers, exploiteurs de la crédulité publique habiles à couvrir leur industrie avec les dehors d'une austérité extravagante et les apparences d'un pouvoir miraculeux. Ils allaient nus par les plus grands froids, laissant flotter leur chevelure inculte, affectant de se passer de nourriture comme de vêtements, mais visitant les boutiques et y prenant, sans payer, tous les objets à leur convenance. De se laisser voler par eux était un gage de prospérité, une bénédiction certaine. Ils passaient pour des saints. Ils avaient le privilège de dire la vérité aux souverains eux-mêmes et nous verrons le Terrible, aux prises avec l'un d'eux, reculer devant sa parole hardie. L'Église les tolérait ou les accueillait même dans son paradis et aux funérailles, célébrées en grande pompe, du *blajennyï* Basile — celui-là-même sous l'invocation duquel s'est placé le chef-d'œuvre de Barma et de Postnikov sur la place du Kreml — Ivan portait sur ses épaules le cercueil du saint homme.

J'en ai assez dit maintenant pour mettre le lecteur à même de mesurer l'abîme qui séparait de l'Europe ce coin du monde européen, au moment où il s'apprêtait à entrer en contact avec les civilisations voisines, et pour rendre intelligible le récit de cette évolution que je vais aborder (1).

(1) A consulter : Soloviov, *Histoire de Russie*, VII, chap. I; Karamzine, VII, chap. IV; Kostomarov, *Monographies*, XIX; Zabiéline, *Vie privée des tsars et vie privée des tsarines russes*. — Sources : Fletcher, Jenkinson et Chancellor, dans *Hakluyt*; Petreus, dans *Rer. Ross. scriptores exteri*; Ulfeld, *Hodeporicon*, chez Startchevski; Michalon, *De Moribus Moscorum*, Bâle, 1615; Mayerberg, *Voyage en Moscovie*, dans la *Bibliothèque russe et polonaise*, I et II; Buchau (Daniel Printz v.), *Moscoviæ artes et progressus*, dans *Scriptores rerum livonicarum*, II; Maskiévitch, *Mémoires*, Vilna, 1838; Tetaldi, d'après Chmourlo, Pétersbourg, 1891; Vigenère, *Description du royaume de Pologne et des pays adjacents*, 1573. Et le *Domostroï*.

DEUXIÈME PARTIE

LA JEUNESSE D'IVAN

CHAPITRE PREMIER

LE PREMIER TSAR RUSSE

I. La naissance du Terrible. — II. Le gouvernement des boïars. — III. Le mariage et le couronnement. — IV. Silvestre et Adachev. — V. La première assemblée. Le parlementarisme russe.

I

LA NAISSANCE DU TERRIBLE

A la naissance d'Ivan IV — le 25 août (4 septembre) 1530 — on entendit dans tout le pays des coups de tonnerre accompagnés d'éclairs épouvantables. Déjà, quand l'enfant avait commencé à remuer dans les entrailles de sa mère, les armées moscovites, guerroyant sous Kazan, s'étaient senties soudain pénétrées d'une vaillance et d'une ardeur qu'elles ne se connaissaient pas. Plus réelles que ces prodiges, dont la légende populaire a recueilli le souvenir, étaient les secousses qui, à ce moment, ébranlaient l'Europe civilisée tout entière, où Wiklef et Huss, Luther et Calvin avaient paru et où, d'un bout à l'autre de la chrétienté occidentale, sur les champs de bataille ouverts aux luttes fratricides et sur les places publiques hérissées d'échafauds, dans les temples en détresse et dans les cours en révolution, catholiques et protestants, prêtres et soldats, princes et manants s'acharnaient à convertir en un



cri de guerre, en un instrument de massacre ou d'oppression, le grand cri de liberté jeté du haut de la Wartburg. Ébranlée dans ses fondements, l'Église, du moine mendiant au Pape, s'armait pour la défense de ses privilèges; mais, dans Rome, prise d'assaut par les troupes allemandes, le Saint-Empire et la France se disputaient l'empire du monde. Au Nord, la Réforme religieuse servait de marchepied à une nouvelle dynastie escaladant les trônes de Suède, de Norvège.

Dans son isolement séculaire, la Moscovie restait étrangère à ces mouvements, les ignorant ou en subissant à peine le contre-coup lointain. Pourtant le temps travaillait à refaire les liens qu'il avait défaits. Méconnue, méprisée par lui, l'Europe occidentale commençait, en certains quartiers du moins, à s'intéresser à ce voisin mystérieux. Dès le quinzième siècle, alors que s'agitait déjà en elle le ferment redoutable, destructeur de son unité et de son harmonie intime, elle avait vu poindre à l'horizon un autre péril : à la tempête grondant dans ses flancs contre la papauté répondait du dehors, comme un écho, la grande clameur de l'Islam se préparant à l'assaut du monde chrétien. Dans l'émoi de cette double menace, Rome et Vienne, Venise et Gênes s'étaient mises en quête d'une ressource nouvelle et avaient découvert Moscou. Diplomates italiens et courtiers levantins s'essayaient depuis ce temps à jeter un pont à travers l'abime. Par son mariage avec la fille des Paléologues, le grand-père d'Ivan IV était entré, sous les auspices du Saint-Siège, dans la famille des princes européens. En 1473, le Sénat de Venise rappela au monarque moscovite ses titres à l'héritage de Byzance. En 1480 et 1490, l'héritier en titre, André Paléologue, tenta, à Moscou même, de faire marché de ses droits. Éconduit, il traita avec Charles VIII de France. Mais Rome passait encore pour avoir la clef de ce trésor, et on imaginait qu'elle allait en disposer pour obtenir une armée moscovite contre le Turc. En 1484, Sixte IV dut rassurer le roi de Pologne, Casimir, inquiet pour ses propres droits d'ainesse au sein de la famille slave.

Plus soucieux de réalités que de titres hypothétiques, Ivan III multipliait les refus dédaigneux. A l'hypothèse d'un grand empire slave pourvu de l'investiture romaine se rattachait cependant la question des provinces russes, disputées entre la Pologne et la Moscovie. Du fait même des combinaisons diplomatiques nouvelles, surgissant dans cette sphère d'influences et de dominations rivales, l'idée du panrussisme s'y consolidait et prenait corps. En même temps qu'il renvoyait André Paléologue à d'autres marchands, le grand-duc faisait meilleur accueil à l'envoyé de l'empereur, von Turn. Il se déclarait disposé à faire alliance avec Maximilien pour tenir tête éventuellement à l'Islam, mais d'abord pour régler à frais communs des comptes historiques avec le voisin polonais. Sans attendre aussi des bulles pontificales, il se laissait appeler par ses sujets de ce nom de *tsar*, qui, dans les imaginations orthodoxes, correspondait à la dignité impériale et à la revendication de l'héritage byzantin; puis en 1493 il y ajoutait, de sa propre autorité, le titre de souverain de toutes les Russies, qui équivalait à une revendication de ses droits sur Kiév et sur Vilna.

Cette solution autonome du grand problème oriental se trouvait préparée depuis longtemps. Les Slaves du Sud-Ouest s'en étaient avisés les premiers. Au quatorzième siècle, le Serbe Douchane et le Bulgare Alexandre l'avaient mise en avant tour à tour, rêvant de conquérir Constantinople et commençant par se proclamer empereurs. La mention d'un nouveau *tsargrad* (ville impériale) érigé à Tyrnov apparait dans les manuscrits de l'époque. Mais, ainsi que M. Milioukov l'a observé avec justesse, pour faire sien ce programme de grandeur nationale la Russie du seizième siècle attendait une impulsion venant de l'Europe, comme la Russie du dix-huitième siècle eut besoin d'un choc extérieur semblable pour concevoir et accepter la réforme de Pierre le Grand.

En mourant (1505), Ivan III avait laissé cinq fils et partagé son héritage entre eux, mais en attribuant à l'aîné. Vassili, non plus un tiers, comme le voulaient les précédents,

mais deux tiers, soixante-six villes et provinces avec la capitale. Marié d'abord avec la fille d'un boïar, Salomé Iouriévna Sabourov, Vassili n'eut pas d'enfants et s'en désolait : « Les oiseaux sont heureux », disait-il en regardant un nid. Les sortilèges, auxquels l'épouse stérile avait recours, se montraient impuissants. En 1525, le conseil des boïars, convoqué par le souverain, proposa un autre expédient, qui répondait sans doute aux vœux secrets de l'époux : « Un figuier ne donnant pas de fruits devait être jeté hors du champ. » Un seul des conseillers, porteur d'un nom qui allait bientôt être illustré dans le camp de l'opposition aristocratique, le prince Simon Kourbski, osa élever la voix pour la défense du lien sacré qu'il s'agissait de briser, et, dans les rangs du clergé, les représentants du parti de la réforme, Vassiane Patrikiév et Maxime le Grec, appuyèrent sa protestation. On passa outre. Salomé fut jetée dans un cloître; Vassili conduisit à l'autel la fille d'un transfuge lithuanien, Hélène Glinski. Il en était éperdument épris. Probablement la stérilité de l'épouse répudiée ne fut qu'un prétexte. Depuis que les souverains moscovites avaient renoncé à chercher femme dans les cours européennes, l'usage s'était établi d'une sorte de concours de beautés indigènes, parmi lesquelles le maître faisait son choix. On en réunissait des centaines, appelées de tous les coins du pays. Or, il semble bien qu'on se soit passé, cette fois, de cette épreuve.

Belle, ayant grâce à ses origines bénéficié d'une éducation relativement soignée, Hélène réunissait des séductions que Vassili ne pouvait trouver chez une Moscovite. Son père, Vassili Lvovitch, l'ayant laissée orpheline de bonne heure, elle avait grandi sous la tutelle de son oncle Michel, ancien compagnon d'armes d'Albert de Saxe et de l'empereur Maximilien, chevalier errant que ses aventures avaient conduit en Italie et amené même à s'y faire catholique. Ainsi l'Europe occidentale pénétrait encore au Kreml. Au témoignage d'Herberstein, pour plaire à sa nouvelle compagne, Vassili aurait été jusqu'à se couper la barbe, et c'était déjà presque une révolution.

Traité d'adultère par les « moines de delà le Volga », ce second mariage menaça cependant de ne pas être mieux béni par le ciel que le premier. On parlait déjà d'un fils dont Salomé aurait accouché dans son monastère. Enfin, les prières d'un moine plus indulgent, Paphnuce Borovski, déclaré thaumaturge et canonisé plus tard en récompense de ce miracle, furent exaucées. Hélène mit au monde l'héritier attendu. Trois années plus tard, le 15 octobre 1533, elle accoucha d'un second fils, Georges, et aussitôt elle fut veuve. Ivan III avait modifié l'ordre de succession, qui anciennement faisait passer le trône aux frères du souverain défunt. La régence du moins aurait dû leur appartenir. Il est douteux que Vassili ait laissé une disposition contraire. Mais issue d'une race d'aventuriers, énergique, ambitieuse, Hélène disposait d'un parti puissant et sut s'en prévaloir pour prendre et garder le pouvoir.

Elle eut le double tort de ne pas vouloir le partager avec son oncle, qui était un homme habile, et d'en offrir la plus grande part à son amant, le prince Telepniév-Obolenski, qui n'était qu'un brouillon. Des troubles éclatèrent bientôt. Quand Hélène eut mis en prison son oncle et un frère de Vassili, Georges, qui lui disputaient la direction des affaires, elle se trouva aux prises avec un autre beau-frère, André, qui, ayant reçu Staritsa en apanage, se déclarait mécontent de son lot. Elle fut à la veille d'une guerre civile, et ne s'en tira qu'au moyen d'un guet-apens où le prince se laissa prendre. Il alla à son tour dans un de ces cachots moscovites dont on sortait rarement. La faim et la pesanteur des chaînes dont on le chargea y hâtèrent sa fin, tandis que ses partisans garnissaient, au nombre d'une trentaine, des gibets espacés sur la route de Moscou à Novgorod. Novgorod avait fait mine de prêter main-forte au vaincu.

Hélène se débattit ainsi quelques années, obligée de faire tête encore aux adversaires du dehors, Polonais et Tatares s'unissant pour profiter de la faiblesse de son gouvernement. En 1538, ses ennemis intérieurs usèrent, croit-on, du poison,

et Ivan fut orphelin. Le pouvoir tomba alors aux mains des boïars et l'oligarchie se traduisit en anarchie.

II

LE GOUVERNEMENT DES BOÏARS

Abandonné à lui-même, Obolenski perdit aussitôt pied dans la tourmente. Des rivaux que la régente avait su contenir se précipitèrent maintenant à une revanche facile. Sur les ruines d'un parti décimé les Chouïski dressaient la tête, touchant au trône par leurs origines et visant au delà même d'une suprématie temporaire par leurs prétentions. Appartenant comme Vassili et Ivan à la lignée d'Alexandre Nevski et à la branche *aînée* d'une famille dont la maison régnante ne représentait que la branche *cadette*, on voit où pouvaient aller leurs rêves ambitieux. En huit jours ils eurent raison du favori, qui disparut dans une oubliette. Ivan y perdit son tuteur naturel et jusqu'à sa nourrice, Agraféna, une sœur d'Obolenski, qui partagea le sort de son frère. Mais Vassili Vassilévitch Chouïski et son cousin André, tiré de prison à ce moment, se trouvèrent en présence d'un autre revenant. Les cachots ouverts jetaient dans la lice tout un bataillon de compétiteurs, parmi lesquels le prince Ivan Biélski n'entendait céder le pas à personne. Contre la postérité de Rurik, il invoquait les droits de Guédymine, son ancêtre à lui. Son père, Fédor, était marié à une princesse de Riazan, nièce d'Ivan III. Molesté par Hélène, son frère Simon avait fui et cherché en Pologne, en Crimée, à Constantinople même, mieux qu'un refuge, une alliance pour la revendication de ses domaines héréditaires, Biélsk et Riazan, annexés à l'empire moscovite.

L'œuvre entière des Rurikovitchy cadets se trouva ainsi menacée au milieu d'une lutte qui, de 1538 à 1543, remplit Moscou de scènes de violence et de carnage, et où seuls

l'antagonisme des deux familles rivales et leur acharnement à se détruire protégèrent la personne d'Ivan et l'intégrité de son héritage. Mais l'enfant eut à subir de cruelles épreuves. Victorieux, les Chouïski oubliaient toute mesure, mettant au pillage les trésors du tsar, s'érigeant en maîtres absolus. Devenu chef de la famille après la mort de Vassili Vassilévitch, Ivan Chouïski oubliait tout respect. « En ma présence, il étendait ses pieds bottés sur le lit de mon père! » devait écrire un jour le Terrible, en se rappelant aussi que, vêtu naguère d'une méchante pelisse, le vainqueur du jour arrivait à manger dans de la vaisselle d'or. « Évidemment, il n'en avait pas hérité de son père. Il aurait commencé par se donner un meilleur vêtement! Et cependant, j'étais réduit aux privations, manquant de tout, jusque dans mon habillement et ma nourriture. » Le jeune souverain était frappé aussi dans ses affections. Après sa nourrice, on lui enleva en 1543 son premier ami, Fédor Siémiénovitch Vorontsov. Poursuivi jusque dans une chambre du Kreml, souffleté, menacé de mort par les Chouïski, le malheureux ne dut d'avoir la vie sauve qu'à l'intervention du Métropolite, qui ne put empêcher son exil à Kostroma. La métropolie avait d'ailleurs elle-même à se ressentir de ces secousses. A chaque coup d'État faisant triompher l'une ou l'autre famille, le siège changeait de titulaire. En 1539, les Biélski remplaçaient Daniel par Joasaphe. En 1542, les Chouïski reprenant le dessus et envoyant Ivan Biélski à Bielooziéro, le Métropolite partagea sa disgrâce. Les provinces n'étaient pas mieux traitées. Le gouvernement des Chouïski en particulier mêlait la barbarie au désordre. Sauf à Novgorod, ville où ils avaient leurs attaches et leurs prédilections, leurs lieutenants se conduisaient « comme des bêtes féroces », au témoignage des chroniqueurs. Les villes se vidaient au milieu d'un sauve-qui-peut général. Appelé en Russie par Vassili et établi à demeure dans le pays, l'architecte italien Friasini s'échappait et passait la frontière au moment où on l'envoyait à Siebièje pour y diriger des travaux de fortification. Il expliquait à l'évêque

de Derpt, que les boïars rendaient la vie impossible à tout le monde. Les Biélski montraient plus d'humanité et aussi d'intelligence. C'est à l'époque de leur domination éphémère que furent octroyées les premières chartes préludant à l'organisation autonome des communes. Mais les uns et les autres ne savaient gouverner que par l'abus du pouvoir.

Or, en même temps que le pays était soumis par eux à la plus intolérable tyrannie, ils donnaient à son futur maître les plus détestables leçons. Par leur fait, la violence sous toutes les formes s'imposait à l'imagination et à la sensibilité de l'adolescent, pénétrait son esprit et sa chair. Et violent il devait être aussi, en grandissant dans cette atmosphère d'incessante bataille, prêt à rendre coup pour coup, nerveux à l'excès, irritable et cruel. Partagés par les compagnons qu'on lui choisissait, ses premiers plaisirs furent atroces comme tout ce qui l'entourait. Comme on tourmentait les hommes sous ses yeux, avant que de pouvoir en faire autant, il tourmenta les bêtes. Son grand amusement était de précipiter des chiens du haut d'une des terrasses du palais, et de savourer leur agonie. On le laissait faire; on l'encourageait. Les hommes allaient avoir leur tour.

C'était une entreprise téméraire de la part des Chouïski ou des Biélski, en le dressant ainsi, de prétendre à régenter longtemps un autocrate qui bientôt allait avoir de la barbe au menton, et qui déjà était d'âge à se rendre compte de sa situation. Les mêmes hommes qui dans l'intimité l'offensaient et le maltraitaient, qui se disputaient son patrimoine et en usaient tour à tour à leur convenance, il les voyait subitement, au cours de quelque cérémonie officielle, fête de cour ou réception d'ambassadeurs étrangers, replacés à leur rang réel, prosternés devant son trône, convertis en esclaves rampants. De cette autre leçon, il devait promptement faire aussi son profit. En septembre 1543, il s'était laissé enlever Vorontsov; en décembre, ayant mis à l'épreuve préalablement la docilité de ses valets de chiens, il s'avisa de leur faire enlever André Chouïski. Les gueux obéirent et dépas-

sèrent même l'ordre reçu, en étranglant ce boïar qu'ils avaient mission de conduire en prison. Ivan jugea que c'était bien fait, et tout le monde comprit que la Russie venait de changer de maître, sinon de gouvernement.

Les boïars épargnés gouvernèrent encore à leur façon, mais en ne se mêlant plus de contrarier leur souverain qui, avant Louis XIV, venait de prononcer ainsi, à sa manière : « L'État, c'est moi. » Il courait maintenant les rues, battant les hommes, violentant les femmes qu'il rencontrait, et recueillant toujours les applaudissements de son entourage. Rappelé d'exil, Fédor Vorontsov en était; mais la faveur du maître allait déjà à des compagnons plus dociles, moins protégés contre ses caprices par leur nom et leur parenté. Aux membres de l'aristocratie où il devinait, redoutait d'autres Chouïski, Ivan préférait ses valets de chiens. En mai 1546, chassant aux environs de Kolomna, il se trouva en présence d'une troupe armée qui lui barrait passage. C'étaient des mousquetaires de Novgorod venant se plaindre de leur gouverneur. N'entendant rien à leur affaire, Ivan ordonna de les écarter. Une échauffourée se produisit, au cours de laquelle quelques coups de feu furent échangés. Le jeune prince n'eut aucun mal, mais grand'peur. Le courage physique devait toujours lui faire défaut. En dehors d'une prédisposition héréditaire fort probable, ainsi le voulait cette enfance pleine d'épouvante qui le rendait impressionnable à l'excès, le corps frissonnant et l'âme en émoi à la moindre alerte. Il se sauva, imagina un complot, ordonna une enquête. Un favori en expectative, Vassili Zakharov, simple *dïak* pour le moment, n'eut pas de peine à se faire écouter en mettant en cause Vorontsov et ses parents, déjà suspects, mis en demi-disgrâce. Du coup, l'élève dépassa ses éducateurs. Le Terrible entra en scène. Le bourreau eut du travail, sur un échafaud où il ne devait plus guère chômer. F. Vorontsov et un de ses cousins y laissèrent leurs têtes. D'autres complices présumés prirent le chemin de l'exil.

Zakharov n'était peut-être pas le seul auteur de la catas-

trophe. Dans l'entourage du souverain, dans son intimité, figurait déjà un homme dont toute une école historique s'est plu à idéaliser le caractère et la carrière en les associant à une période lumineuse du nouveau règne, que son influence aurait soustraite aux excès sanguinaires et remplie de nobles efforts et de glorieux exploits. D'origine obscure, comme Zakharov, Alexis Adachev appartenait depuis 1543 à la domesticité du souverain, porté sur les registres de cour, parmi les officiers de la chambre « faisant le lit ». J'essaierai plus loin de définir le caractère et le rôle du personnage.

A la fin de cette même année 1546, Ivan allait d'une façon plus décisive encore affirmer son émancipation. Le 17 décembre, la nouvelle se répandit à Moscou que le grand-duc était décidé à se marier, en épousant une fille du pays.

III

LE MARIAGE ET LE COURONNEMENT

Cette résolution n'était sans doute pas aussi soudaine qu'on l'a assez généralement supposé. En 1543 déjà, une ambassade étant envoyée en Pologne; Fédor Ivanovitch Soukine et Istoma Stoianov, qui s'en trouvaient chargés, eurent mission de donner à entendre que le prince était d'âge à chercher femme. (Bantich-Kamiénski, *Correspondance diplomatique*, *Lectures de la Société d'histoire*, 1860, p. 72.) D'autres tentatives de ce genre se laissent supposer, et c'est seulement après des échecs multiples que l'orgueil d'Ivan se sera résigné à ne plus rechercher une alliance qui eût renouvelé la tradition de Iaroslav. Du moins voulut-il donner quelque compensation à cette déconvenue. Au lendemain du jour où sa résolution fut annoncée, il y eut un *Te Deum* à la cathédrale de l'Assomption, et après l'office, réunissant les boïars, Ivan leur annonça qu'il avait également pris le parti de se faire couronner, non comme grand-duc, à l'exemple de ses

prédécesseurs, mais en adoptant ce titre de *tsar* qu'ils n'avaient pas encore réclamé officiellement.

Tsar, empereur, les deux titres étaient synonymes dans la langue du pays, bien que le premier se trouvât amoindri par l'avilisement où il tombait au milieu de la dislocation de la puissance mongole, parmi la foule des petits princes tatars qui s'en paraient, quelques-uns déjà tributaires de Moscou, ou simples chefs de province à sa solde. Les anciens maîtres de Byzance ne l'avaient pas moins porté, eux aussi, et c'était bien l'empire d'Orient que l'on imaginait relever ainsi de ses ruines dans la nouvelle capitale du monde orthodoxe. La littérature ecclésiastique s'était employée de longue main à préparer cette résurrection. Dans les livres en langue slavone le nom de tsar servait indistinctement à désigner les rois de Judée, les souverains de l'Assyrie, de l'Égypte et de Babylone ou les empereurs de Rome et de Constantinople. En même temps, par des insinuations répétées, quelque fantaisie artificieuse qu'on y mît, l'illusion d'une filiation historique rattachant les souverains de Moscou à ces prédécesseurs s'imposait à l'esprit halluciné des lecteurs, pénétrait lentement la conscience nationale. La Moscovie n'était-elle pas le « sixième empire » mentionné par l'Apocalypse? Et, avant Sophie Paléologue, la race de Rurik n'avait-elle pas, par Vladimir Monomaque, conquis des droits à l'héritage des Porphyrogénètes, à celui de Constantin le Grand et des Césars romains eux-mêmes? Nous l'avons vu, l'idée d'une « troisième Rome » flottait depuis des siècles dans le monde slave, à l'état de rêve, cherchant à prendre corps quelque part. Après la chute des empires slaves de Bulgarie et de Serbie, après la conquête de la presqu'île des Balkans par les Turcs, elle se trouva naturellement rejetée au nord. Envoyé de Constantinople à Moscou pour occuper le siège métropolitain (1382), le Bulgare Cyprien y transporta la phraséologie élaborée à Tyrnov par le célèbre Éphime, et trouva des oreilles complaisantes pour la recueillir. Au lendemain de la chute de Constantinople, les naufragés de la Slavie du Sud orienté-



rent définitivement leurs espérances de ce côté. Le Serbe Pakhomii révéla à son tour une reconnaissance solennelle du titre impérial, opérée au profit des souverains de Moscou par l'empereur Jean Paléologue. D'autres écrivains s'occupèrent de mettre cette investiture en harmonie avec les textes sacrés. On avait déjà réussi à faire passer les prophéties sur la tête d'Alexandre de Bulgarie. De prince slave à prince slave, l'effort d'imagination à faire était moindre. D'après la tradition grecque, Ismaël devait être vaincu par un peuple « blond », et précisément « blond » se dit *roussyii* en russe. Parmi les légendes d'origine byzantine ayant cours dans le monde slave, et perçant jusqu'en Occident avec le poème allemand sur Apollonius de Tyr, ou les vieux romans français sur Obéron et sur Huon de Bordeaux, une des plus répandues voulait que les insignes impériaux des Porphyrogénètes vinssent de Babylone, où l'empereur d'Orient, Léon, les aurait envoyé chercher. D'autres légendes avaient trait à l'acquisition de ces insignes par Vladimir Monomaque ou par saint Vladimir. Dans la *Stépiénnaia Kniga*, Macaire explique doctement que Vladimir, en mourant, avait confié ce dépôt sacré à son sixième fils, Georges, pour que lui et ses descendants en eussent la garde jusqu'à ce qu'il se trouvât en Russie un prince capable de s'en prévaloir. Dès les onzième et douzième siècles, d'autre part, des généalogistes slaves s'étaient avisés de faire descendre les Assanides bulgares d'une illustre famille romaine, et, au quatorzième siècle, ils avaient apparenté pareillement les Nemanitch serbes avec l'empereur Constantin, voire avec Auguste. Macaire n'eut ainsi qu'à s'inspirer des précédents pour, dans la vie de sainte Olga, princesse russe, introduire un *Prouss*, frère d'Auguste, dont Rurik fut censé être le descendant.

Le titre revendiqué maintenant par le fils de Vassili, c'était tout cela, ce verbe entier de mythes et de symboles, de souvenirs glorieux et de rêves ambitieux, se faisant chair dans une réalité vivante et tangible.

Le couronnement eut lieu le 16 janvier 1547, et rien ne fut

oublié de ce qui pouvait en rehausser l'éclat. Au milieu d'une énorme affluence du peuple, aux sons joyeux des cloches, dans les pompes réunies de l'autel et du trône, évèques, prêtres et moines demandèrent à Dieu que le nouveau tsar fût armé de justice et de vérité, tandis que les boïars répandaient autour de lui une pluie de pièces d'or, emblème des prospérités qui lui étaient promises. L'héritier des empereurs grecs et romains n'osa cependant pas faire part de ses prétentions aux souverains étrangers. Il savait que son père et son grand-père y avaient échoué. En 1514, Vassili avait réussi à introduire le titre de *César* dans un traité signé avec l'empereur Maximilien. Mais, désavouant son plénipotentiaire Snitzpanner, Vienne s'était refusée à signer le texte ainsi rédigé. Les résistances de la Pologne restaient irréductibles à cet égard. Avec quelques petits États allemands, les patriarches de Constantinople se montraient seuls plus accommodants, depuis que le monde orthodoxe en était réduit à cette seule et dernière espérance de relèvement. Encore Ivan crut-il devoir attendre jusqu'en 1561, pour, au lendemain de ses plus grands succès, en accompagnant sa requête d'une aumône considérable, tenter fortune de ce côté. Et le résultat fut médiocre. Le patriarche Joasaphe reconnut bien le fils de Vassili comme *tsar* et descendant de la princesse Anne, sœur de l'empereur Basile. Il offrit même de renouveler la cérémonie de son couronnement par l'intermédiaire d'un Métropolite qu'il expédiait à cet effet, ce qui était de trop. Mais, sur les trente-sept signatures que portait la charte envoyée de Constantinople à Moscou, trente-cinq devaient plus tard être reconnues comme fausses. (Pierling, *la Russie et le Saint-Siège*, I, 319; Milioukov, *Essais sur l'histoire de la culture russe*, III, 71, d'après Regel, *Analecta Byzantino Rossica*, 1891.)

L'Église orthodoxe se dérobait elle-même, bien que les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche rivalisassent de zèle dans l'acceptation du fait accompli et que, allant plus loin, celui de Jérusalem proclamât le nouveau tsar « chef de la chrétienté ». La masse du clergé oriental refusait de suivre ces exemples, et,

dans cette communauté universelle où il prétendait au rang suprême, le tsarat entrait par une porte basse, en trébuchant sur le seuil. Mais le peuple moscovite ignora ces détails. Dans la poésie des bylines, confondant les faits et les dates, l'orgueil national et la fantaisie populaire s'employèrent de concert à couvrir ces commencements humbles et ces déconvenues d'un voile de fictions prestigieuses. Voyageant de Babylone à Constantinople, où il trouvait l'empire en ruines et la foi orthodoxe menacée, puis des rives du Bosphore aux rives du Volga, le porteur des insignes impériales ne s'arrêtait que sous les murs de Kazan, pour y rejoindre le vrai défenseur de l'Église, vainqueur de l'Islam! Sur les panneaux d'un trône symbolique que l'on voit aujourd'hui encore dans la cathédrale de l'Assomption, les artistes du pays s'ingénièrent à évoquer d'autres mythes analogues, et, dans les limites au moins de son vaste domaine, Ivan se vit ainsi entouré d'un rayonnement de puissance et de gloire tel qu'aucun de ses ancêtres ne l'avait connu.

Le mariage allait lui donner encore un bonheur que peu d'entre eux avaient sans doute goûté. Le choix de l'épouse devait, cette fois, être accompli dans les règles. Toutes les filles nubiles de l'Empire appartenant à la classe des « hommes de service » reçurent ordre de paraître à Moscou. Un édifice immense, contenant un grand nombre de chambres à douze lits chacune, y était disposé pour les recevoir. Au premier mariage de Vassili, cinq cents beautés, au dire de François da Collo, et quinze cents, au témoignage d'Herberstein, avaient été ainsi réunies. Ces chiffres correspondent peut-être à des sélections successives opérées dans la masse des concurrentes, et sans doute un premier choix avait déjà lieu dans les provinces. A Byzance, où la même pratique était suivie, on envoyait aux gouverneurs provinciaux des instructions détaillées pour cet objet, avec l'indication de la taille et des autres qualités requises. Le sérail une fois garni de ses pensionnaires, le souverain s'y rendait, accompagné d'un seul courtisan, choisi parmi les plus âgés. Il parcourait

les chambres, offrant à chacune des belles un mouchoir brodé d'or et de pierres précieuses qu'il jetait sur sa gorge. Le choix fait, les compagnes de l'élue étaient renvoyées avec des présents.

Ainsi fut choisie, en 1547, Anastasie, fille de feu Roman Iouriévitch Zakharine-Kochkine, d'une vieille lignée de boïars, qui, au milieu de la ruine des familles princières, avait su garder une place proche du trône en évitant l'écueil des compétitions dont le jeune tsar avait eu tant à souffrir. Il n'est pas impossible d'ailleurs que, même en cette occasion, l'usage du concours n'ait été observé que pour la forme. Ces Zakharine-Kochkine étaient des favoris de la fortune. Un des frères d'Anastasie devait faire souche d'une race appelée à une plus grande destinée encore : les Romanov de l'avenir furent de cette famille. Avec les Chérémétiev, les Kolytchev, les Kobyline, ils passaient pour descendre d'un certain André Kobyla, transfuge prussien, au dire des chroniques. Mais l'amour-propre national voulut ensuite que « de Prusse » signifiât « de Novgorod ». Il y avait dans cette ville un quartier dont les habitants étaient communément appelés Prussiens. L'origine slave de Kobyla n'est d'ailleurs pas contestable. Le nom seul l'indique — Kobyla : cavale, en russe et en polonais, — et l'on sait que la capitale actuelle du monde germanique se trouve en terre slave.

Nous ne possédons pas de détails sur le mariage d'Ivan; mais ceux que j'ai donnés au chapitre précédent sont applicables à la circonstance. Le jeune tsar fut aussi épris de sa compagne que Vassili l'avait été de la sienne, et, longtemps après, il devait évoquer, avec un âpre regret, les joies trop tôt interrompues d'une union où il semble avoir trouvé tous les plaisirs et satisfactions de la chair, du cœur et de l'esprit. Sa lune de miel se trouva pourtant vite et cruellement troublée. Le mariage eut lieu le 3 février 1547; moins de trois mois plus tard, le feu dévorait tout un quartier de la capitale. Ivan fut tiré de la douce quiétude où il paraissait plongé et où on se plaisait déjà autour de lui à apercevoir le gage



d'un meilleur avenir. Déjà la belle et gracieuse Anastasie passait pour le bon ange qui défendrait le souverain contre les retours de son humeur irascible et assurerait le repos de ses sujets. Ce n'était qu'une illusion, et, dans ce pays de légendes, on a vraisemblablement exagéré une influence, dont les effets apparents ne se laissent attribuer à aucune cause permanente. Momentanément apaisé, le tempérament irritable d'Ivan se réveilla brusquement. Le 30 juin 1547, comme des citoyens de Pskov venaient à leur tour se plaindre de leur gouverneur, le tsar les accueillit plus mal encore que ceux de Novgorod. Renouvelant les jeux cruels de son enfance, il se prit à arroser ces malheureux avec de l'eau-de-vie enflammée; puis, les faisant dépouiller de leurs vêtements, il s'apprêtait sans doute à les achever quand une diversion opportune le détourna de ce divertissement. La scène se passait au village d'Ostrovka dans le voisinage de la capitale, d'où arriva, à cet instant, un courrier, porteur d'une mauvaise nouvelle : la grande cloche du Kreml était tombée. Présage funeste, annonçant, selon l'esprit du temps, d'autres plus terribles catastrophes! Et le présage devait, cette fois, se vérifier, au milieu d'événements qui allaient mettre en scène de nouveaux personnages et donner une nouvelle physionomie au règne qui commençait. Ivan en oublia ses victimes. Demandant un cheval, il courut au lieu de l'accident

IV

SILVESTRE ET ADACHEV

Le 21 juin, le feu éclatait une fois de plus à Moscou, et, pour le coup, ses ravages dépassèrent tout ce qu'on avait vu de mémoire d'homme. Le Kreml fut atteint. La coupole de la cathédrale de l'Assomption, les palais du tsar et du Métropolite, le trésor, l'arsenal, deux monastères et plusieurs églises avec toutes leurs richesses devinrent la proie des

flammes. Le métropolite Macaire pensa étouffer, fit une chute en fuyant et se blessa grièvement. On compta dix-sept cents victimes, hommes, femmes, enfants brûlés vifs. Dans le quartier marchand, tous les magasins étaient détruits. Ivan n'avait plus de toit. Réfugié au village de Vorobiévo, sur cette « montagne des moineaux », d'où Napoléon devait apercevoir pour la première fois la ville, tombeau prochain de sa gloire, le tsar tint conseil. Son confesseur, Fédor Barmine, parla de sortilèges, auxquels la catastrophe devait être attribuée. Une légende existait aussi à ce sujet. Les sorciers prenaient des cœurs humains arrachés à des cadavres, les plongeaient dans un seau d'eau, et, arrosant les rues avec cette eau, allumaient l'incendie. Quelques boïars appuyèrent l'accusation. On s'occupa de trouver les coupables. Obéissant à des suggestions perfides, la foule réunie quelques jours plus tard, un dimanche, devant la cathédrale incendiée, indiqua des noms. La régence d'Hélène avait laissé de terribles rancunes. La mère, les frères de la régente étaient poursuivis par des haines inassouvies. Des témoins se rencontrèrent qui les avaient vus arrosant pavés et murs avec l'eau maléficieuse. Le prince Michel Vassilévitch Glinski, oncle du tsar, résidait avec sa mère en un domaine lointain à Rjevo; mais son frère Georges était présent. Il crut trouver un abri dans cette même église à laquelle on l'accusait d'avoir mis le feu. La foule l'y poursuivit, traîna son cadavre au lieu où l'on suppliciait les condamnés, donna la chasse à ses serviteurs. Trois jours plus tard, les égorgeurs se présentèrent à Vorobiévo, réclamant d'autres victimes. Les parents et adhérents d'André Chouïski, exilés après son supplice et rappelés depuis, ramenés dans l'entourage du souverain et dans sa faveur, excitaient aux sanglantes représailles.

Mais Ivan allait se révéler. L'heure était tragique et décisive. En cédant à ces sollicitations criminelles, le fils de Vassili entrait dans une voie où le sang seul eût marqué sa trace dans l'histoire. Céder n'était pas dans sa nature. Justicier implacable et trop souvent sujet à reproche, il devait toujours

rester maître de sa justice. Quoi qu'il pensât de l'accusation, et, superstitieux comme tous les hommes de son temps, il pouvait bien, à cet âge surtout, la tenir pour plausible; les accusateurs assez osés pour empiéter sur ses droits en lui dictant ses arrêts, en les prévenant même, lui parurent sans doute plus coupables que les incendiaires, vrais ou faux. Il se dressa, se montra, fit ses preuves. Derrière le tyran que l'on connaissait déjà apparut le souverain qu'on allait connaître. En fuite vers la frontière lithuanienne, Michel Glinski avait été rattrapé par un des Chouïski, Pierre. Ivan le fit relâcher et il ne livra pas la mère. Le bourreau eut de la besogne, mais ce fut pour décapiter les fauteurs de désordre, qui sur les cendres de la capitale pensaient édifier leurs fortunes ou satisfaire leurs ressentiments.

Le premier biographe d'Ivan, Kourbski, a introduit dans l'histoire de ces événements un épisode qui devait égarer l'imagination de beaucoup de ses successeurs. A l'instant où le tsar se trouvait aux prises avec les massacreurs avinés, un homme, un prêtre inconnu, aurait paru devant lui, avec l'aspect que l'iconographie locale donnait aux prophètes, le doigt levé, la figure inspirée et sévère. Avec l'autorité d'un messager divin, citant des textes de l'Écriture, il se serait enhardi à montrer dans ce qui se passait des signes manifestes de la colère céleste. Il aurait enfin appuyé ses discours par des révélations et des miracles. Ce dernier trait suffirait à nous édifier sur le caractère du récit, n'eussions-nous même pas d'autre part des renseignements nous permettant de le ramener à la réalité historique. Desservant depuis quelques années déjà de l'église de l'Annonciation, dont le curé, ou protopope, était d'office confesseur du souverain, l'auteur du *Domostroï*, Silvestre, auquel Kourbski s'est plu à attribuer un rôle aussi singulier, ne pouvait être un étranger pour Ivan. Lié avec le prince Vladimir Andréievitch, un des oncles du tsar, en faveur duquel il intercédait déjà, et avec succès, en 1541, on voit que son influence s'était exercée bien plus anciennement et par des moyens entièrement naturels, tout



en restant circonscrite dans la sphère étroite que le rang et l'étoffe intellectuelle de l'humble ecclésiastique lui assignaient naturellement aussi. Kourbski s'est souvenu sans doute de l'apparition de Nathan devant David; mais le langage du *Domostroï* n'avait rien de prophétique. Un moment allait venir sans doute où, sans qu'aucun miracle s'en mêlât, d'autres personnages tout aussi obscurs passeraient, dans l'entourage du tsar, au premier rang. En concevant la nécessité de changer les méthodes de son gouvernement, Ivan devait être amené à chercher, pour une situation nouvelle, des hommes nouveaux. Sans y songer sans doute, il imiterait alors Louis XI : « Méfiant, non sans cause, pour les gens élevés, les honnêtes gens, il lui fallait dans la foule inconnue... démêler quelque hardi compère, de ces gens qui, sans avoir appris, réussissent d'instinct. » Comme cet autre Terrible, dans des circonstances sensiblement analogues, Ivan, lui aussi, « n'aimerait que ceux qu'il créerait et qui autrement ne seraient rien ». (MICHELET, *Hist. de France*, VII, 262.) Que ce moment ait été préparé par la catastrophe de 1547 et que Silvestre ait été mis en évidence au milieu des troubles qui l'accompagnèrent, rien de plus vraisemblable. Rien, par contre, ne prouve qu'il ait acquis, dès cet instant, sur l'esprit du jeune souverain l'empire que Kourbski et d'autres historiens après lui ont supposé.

Était-il de taille d'ailleurs à assumer jamais un pareil rôle vis-à-vis d'un homme tel qu'Ivan? Le *Domostroï* n'est certes pas pour indiquer ni un politique de large envergure, ni même un moralisateur d'ordre élevé. En dehors de ce livre, dans les trois épîtres du même auteur qui nous ont été conservées, il n'y a que radotage et pure folie. Et celle des trois qui est adressée à Ivan — d'authenticité douteuse, d'ailleurs — n'est pas la moins sotte. En fait de morale, on n'y trouve que des admonitions contre le péché de sodomie. Mais, pour lui prêcher la vertu, Ivan avait déjà Macaire. Très inférieur à ce prélat au point de vue du savoir, très loin d'égaler en hauteur de vues l'élite intellectuelle qui se groupait autour

de Maxime le Grec, Silvestre n'avait ni ne représentait rien qui pût imposer ou séduire. On lui a attribué, après 1547, une intervention d'ordre didactique, propre, en effet, à produire quelque impression sur l'esprit de son jeune maître. Les salles dévastées du palais grand-ducal réclamaient une décoration nouvelle. Dans tous les pays et à toutes les époques les peintures murales ont été l'expression fidèle des idées du siècle. Au seizième siècle, en Russie, aucune différence n'existait à cet égard entre les édifices religieux ou profanes. Dans les uns comme dans les autres, style et sujets, la décoration demeurait à peu près identique, empruntant ses motifs principaux à la Bible ou à la tradition ecclésiastique. Silvestre aurait été chargé de diriger, au Kreml, le travail des artistes. Les peintures ainsi exécutées ont été conservées jusqu'à la fin du dix-septième siècle et M. Zabiéline (*Vie privée des tsars*, p. 149) a pu nous en donner une description exacte. La seule indication à en tirer à l'avantage du pope serait de certaines aptitudes au métier de courtisan, déjà mises en lumière par le *Domostroï*. Pécheur repentant, mais aussi et surtout soldat victorieux, pénétrant sous la figure de Josué dans une ville conquise, ou, sous la figure de Salomon, bienfaiteur répandant des flots de sagesse, c'est Ivan qui y est représenté toujours en une vaste apothéose symbolisant et idéalisant les hauts faits et les gloires de son règne. Et si le jeune souverain a pu trouver dans ces images quelques traits d'édification, il a dû probablement y puiser des motifs plus persuasifs d'orgueil; sans compter que les scènes de carnage associées aux triomphes du conquérant biblique, les « exterminations de toute âme vivante » figurées dans les murs des Jérichos envahis, n'étaient pas faites pour corriger la férocité naturelle de ses instincts.

Les apologistes de Silvestre ont encore mis à son actif une hardiesse assez nouvelle, en effet, dont témoigne l'œuvre des artistes inconnus qu'il passe pour avoir inspirée. Aux côtés d'un Christ hiératique, certaine figure féminine « aux manches baissées comme si elle dansait » a fait scandale lors de son

apparition et occasionné un procès ecclésiastique. Mais Macaire lui-même y a pris la défense de l'art, revendiquant pour lui le droit de symboliser ainsi la débauche, au milieu des autres vices confondus et réprimés par la parole du divin Maître. L'introduction dans la plastique russe de certains courants novateurs est constante d'autre part à cette époque et se rattache à un courant d'influences occidentales auquel Silvestre demeurait certainement étranger. Dans deux icones peintes simultanément pour l'église de l'Annonciation par des artistes de Pskov, M. Rovinski a relevé une imitation certaine de Cimabue et du Pérugin.

La période réformatrice ne commence enfin, dans le règne d'Ivan, qu'avec la convocation d'une assemblée, dont la date, comme le caractère, n'ont pu, jusqu'à présent, être précisés, mais dont la convocation est certainement postérieure de deux ans au moins à la catastrophe de 1547. A ce moment aussi, Alexis Adachev entre en scène et lie partie avec Silvestre. Mais, au cours de cette assemblée, c'est encore Macaire qui tient le premier emploi; Silvestre n'y paraît guère, et, dans la suite, une fausse interprétation des documents a seule attribué aux deux compères un rôle pour lequel, à y regarder de près, ils n'étaient faits ni l'un ni l'autre. Autour d'Adachev, en particulier, une légende s'est formée, si ample et si touffue qu'aux yeux de la plupart des historiens elle a presque fait disparaître le Terrible derrière ce comparse. Trompés par les assertions intéressées d'un ami politique, c'est Kourbski que je veux dire, et du souverain lui-même, ils ont en quelque sorte substitué le serviteur au maître; ils l'ont fait penser et agir pour lui. L'associant à Silvestre, ils ont imaginé un gouvernement bicéphale qui, pendant plus de dix ans, aurait assuré à la Russie toutes les prospérités.

Je m'appliquerai plus loin à mettre en lumière les éléments d'une réalité très différente et à remettre les choses et les gens à leur place. Le témoignage de Kourbski comme celui du Terrible sont postérieurs à la disgrâce des deux favoris. A ce

moment, Kourbski, exilé volontaire, cherchait, dans des inventions plus ou moins ingénieuses, la revanche de ses ambitions déçues et Ivan a toujours excellé dans un genre de fiction qui lui servait à dégager sa responsabilité en chargeant celle de ses ennemis. Dans la lutte où la politique des réformes allait bientôt engager le souverain en le condamnant à s'y débattre jusqu'à la fin de sa longue et orageuse carrière, il serait malaisé d'ailleurs d'indiquer le parti, dont le pope et son compagnon auraient pris la tête, ou auquel ils se seraient ralliés. Parvenus l'un et l'autre, ils ont passé pour les représentants des hommes nouveaux opposés par Ivan à la vieille oligarchie des boïars. Mais, à cette oligarchie, Kourbski appartenait corps et âme; or, il fut l'ami, le complice de Silvestre et d'Adachev. On ne saurait échapper à d'autres contradictions tout aussi irréductibles qu'en prenant les deux associés pour ce qu'ils furent : des comparses. Ivan s'en est servi contre les boïars; mais eux ont préféré se servir des boïars, quittes à faire cause commune avec ces instruments. Il les a brisés alors et a fait appel à d'autres utilités. Arrivons aux faits.

V

LA PREMIÈRE ASSEMBLÉE — LE PARLEMENTARISME RUSSE

En 1547, Ivan avait tenu tête à la foule et aux meneurs qui le poussaient au crime. Il avait fait justice et frappé quelques têtes. Mais, après comme avant, le gouvernement restait aux mains des boïars, et les désordres dont Moscou avait été le théâtre n'étaient rien à côté de ceux, plus permanents, dont le pays entier demeurait éprouvé et meurtri. Ivan mit encore deux ou trois ans à se persuader de la nécessité de couper court à ce régime intolérable, ou à se convaincre qu'il était capable d'y mettre terme. En 1549 ou 1550 — cette dernière date est plus probable — il se décida. D'après les chroniques, il aurait alors convoqué à Moscou une assemblée com-

posée des représentants de toutes les classes et de toutes les provinces. Séance et palabre en plein air sur la place Rouge, devant le Kreml. Le tsar prend la parole et fait le procès des boïars prévaricateurs. Il énumère longuement leurs scélératesses et annonce qu'elles prendront fin pour faire place « au triomphe de la vertu — et de l'amour ». En concluant, il s'adresse au Métropolite : « Je t'implore, saint maître; sois mon aide et mon soutien dans cette œuvre d'amour qui, je le sais, a tes prédilections. Tu n'ignores pas que je n'avais que quatre ans à la mort de mon père. Mes autres parents n'ont pas pris soin de moi et mes boïars puissants n'ont songé qu'à abuser de leur pouvoir... Et, pendant qu'ils multipliaient leurs rapines et leurs excès, j'étais, moi, comme sourd et muet à cause de ma jeunesse. Ils gouvernaient en maîtres. O concussionnaires, déprédateurs et juges prévaricateurs, comment répondrez-vous maintenant devant nous pour toutes les larmes et pour tout le sang que vous avez fait verser? Je suis pur de ce sang. Mais vous, attendez-vous au châtiment que vous avez mérité ! » Enfin, s'inclinant de tous les côtés, le souverain engage les assistants à oublier *pour un temps* les méfaits dont ils ont pu être victimes, *parce qu'il est impossible de tout réparer*. Mais désormais il sera lui-même, autant que possible, leur juge et leur défenseur.

Le même jour, Adachev est élevé au rang d'*okolnitchyï* et chargé du service des pétitions, Ivan lui recommandant d'examiner avec un soin particulier celles des plus humbles sujets et de ne pas craindre le ressentiment des hauts seigneurs, « accapareurs des grands emplois et oppresseurs des pauvres et des faibles ».

Ce récit appelle un commentaire. Ivan fut toujours un grand amateur de mise en scène et, s'il ne s'est pas livré textuellement aux effusions lyriques que les chroniqueurs ont mises dans sa bouche et dont lui-même nous a donné plusieurs versions, il a bien pu discourir sur la Place Rouge dans des termes et dans des circonstances analogues, car il fut aussi grand parleur. Mais que voulaient dire cette mise en

scène et ce discours? Dans l'apparition du jeune souverain devant son peuple assemblé, l'école slavophile a voulu voir l'exemple frappant d'une relation idéale, fondée sur l'amour, entre gouvernants et gouvernés, et un trait caractéristique de la race slave, seule susceptible de concevoir une pareille base. Un grand nombre d'historiens ont, d'autre part, imaginé là un appel à l'élément populaire contre le gouvernement des boïars. Ce sont des imaginations.

Nous ne possédons aucune donnée certaine sur la composition de l'assemblée de 1550 ; mais, à en juger par celles qui ont été convoquées ultérieurement, il est plus que douteux que l'élément populaire y ait été représenté. Rien ne prouve même que le principe représentatif y ait figuré de quelque façon et à quelque degré que ce soit. On a interprété dans ce sens un passage de la *Chronique* dite de *Khrouchtchov*, manuscrit d'origine incertaine conservé aux archives du ministère des affaires étrangères de Moscou. Comme le *Recueil* de Macaire que j'ai mentionné, c'est un « livre de degrés » *(Stépiénnaia Kniga)*, mode de compilation usuel à cette époque. Mais, précisément à l'endroit visé, M. Platonov *(Études sur l'Histoire russe*, 1903, p. 223) a découvert une interpolation datant vraisemblablement de la seconde moitié du dix-septième siècle et opérée sous l'influence probable des idées établies à cette époque seulement. Il conviendrait ainsi d'y voir un reflet des assemblées ultérieurement convoquées par les successeurs d'Ivan dans des conditions très différentes. Au sujet de l'assemblée de 1550, Ivan lui-même nous a fourni un indication contraire. Parlant au sein d'un *concile* réuni l'année suivante et rappelant son discours de la place Rouge, il a laissé entrevoir la réalité cachée sous un décor trompeur et sous les fleurs d'une rhétorique fallacieuse. On se payait volontiers de mots à Moscou, ou plutôt on s'y entendait merveilleusement à user de cette monnaie pour le règlement de certains comptes difficultueux. Nul autre peuple n'a eu autant de goût pour la façade, la fiction et la circonlocution, et, cette fois-ci encore, Ivan s'est gardé de parler tout

à fait clair. « J'ai recommandé, disait-il, à mes boïars, fonctionnaires et gouverneurs de province *de se réconcilier avec tous les chrétiens de l'empire.* » En rapprochant et en serrant les textes, on arrive à une conjecture plausible : l'assemblée de 1550 n'était qu'une réunion de fonctionnaires et un incident de la vie administrative au sein de cette organisation, dont j'ai esquissé plus haut les traits et dont le fils de Vassili n'a jamais songé à modifier le caractère.

Faire appel au peuple contre ses boïars, c'est-à-dire contre ses fonctionnaires, Ivan y songeait si peu à ce moment que, tout en les vitupérant avec véhémence, c'est à eux et à eux seuls qu'il adressait ses invectives. Son discours de la place Rouge était une apostrophe *ad homines* avec emploi de la troisième personne. Le peuple, qu'en aurait-il fait et où l'aurait-il pris d'abord ? J'entends des hommes de cette classe capables de comprendre quelque chose à des problèmes de cet ordre. Encore moins en pouvait-il trouver qui fussent propres à mieux faire la besogne que les autres faisaient si mal.

Mais alors qu'avait-il en tête ? Ceci : sans toucher au système du « service » ni aux *sloujilyié lioudi* qui en faisaient depuis de longues années un abus terrible, Ivan espérait amender le fonctionnement de la machine en prenant en main le commandement des rouages et en en confiant quelques-uns à des créatures de son choix. D'où l'annonce de son intervention personnelle en qualité de justicier suprême, et l'appel aux services d'Adachev. Voilà pour l'avenir. Pour le passé, comme « on ne pouvait tout réparer », il s'agissait de passer l'éponge sur un tableau trop chargé. Il y avait au rôle des milliers de plaintes en souffrance; des monceaux de dossiers s'accumulaient dans l'attente d'un règlement impossible à opérer par les moyens ordinaires d'une procédure, la plus compliquée et la plus lente qui fut jamais. « Le triomphe de la vertu et de l'amour », comme la « réconciliation avec tous les chrétiens de l'empire », signifiaient donc, dans la phraséologie de l'époque, simplement le remplacement de

cette procédure interminable par un arrangement à l'amiable. Un délai assez court avait sans doute été fixé pour cet objet, car, en 1551, Ivan était déjà en mesure d'annoncer l'accommodement réalisé de toutes les affaires précédemment pendantes.

La convocation d'assemblées populaires au sens propre du mot n'entrait pas dans le plan de l'édifice politique dont Ivan avait hérité et qu'il ne visait aucunement à détruire, sauf à en modifier plus tard l'aménagement en l'appropriant à des besoins nouveaux. Une institution d'ordre parlementaire n'y pouvait trouver de place, et il s'agissait si peu de l'y introduire que les représentants de l'oligarchie aristocratique, Kourbski en tête, ne se prononçaient nullement contre le principe des réunions périodiques sur le modèle de celle de 1550, n'y voyant apparemment qu'un expédient d'ordre administratif et judiciaire. Quelques-uns, tel l'auteur d'un pamphlet politique qui eut à cette époque un grand retentissement et sur lequel j'aurai à revenir, — *l'Entretien des thaumaturges de Valaam,* — proposaient même de constituer en permanence ce genre particulier de consultation.

L'essai de convocation ne fut renouvelé cependant qu'en 1566 et dans un but précis, comme précédemment : l'examen des démêlés avec la Pologne. La liste officielle des membres de cette seconde assemblée nous est parvenue. Elle comprend trente-deux représentants du haut clergé, deux cent cinquante-huit boïars ou enfants de boïars, hauts et bas fonctionnaires, neuf propriétaires fonciers, cinquante-trois marchands de Moscou, vingt-deux marchands de Smolensk ou ayant des affaires avec cette ville et indiqués sous l'appellation générique de *smolianié.* Nulle trace encore d'élément populaire. Un conseil « d'hommes de service » avec adjonction de quelques compétences spéciales, les relations avec la Pologne intéressant le commerce et plus particulièrement les commerçants de la région frontière. Nulle apparence aussi d'un retour à la tradition des anciens *viétchié*, ou d'un appel à la tradition des assemblées représentatives de l'Occident.



Vraisemblablement, c'est le *osviastchennyï sobòr*, concile ou conseil des hauts dignitaires ecclésiastiques, régulièrement convoqué depuis les temps les plus reculés pour la discussion des affaires intéressant l'Église et même l'État, qui a fourni l'idée et le type de ces autres réunions, appelées ultérieurement d'un nom analogue : *ziémskiié sobory*, conciles ou conseils *terriens*, dans le sens administratif que l'on donne aujourd'hui encore à cet adjectif. Le sens propre du mot *sobor* est *concile*.

Les anciens *viétchié* étaient loin. Dans l'organisation politique comme dans l'organisation sociale de l'empire moscovite tout fond manquait pour reproduire l'évolution qui, chez les autres Slaves comme chez les peuples germaniques, a fait dériver les institutions représentatives des assemblées nationales primitives. Les formes intermédiaires, diètes de la noblesse, *magna consilia*, *Herrentage*, faisaient ici défaut. Comme la *boïarskaia douma*, le *ziémskiï sobor* procéda tout uniment de l'habitude commune aux princes russes de tenir conseil avec leurs compagnons, convertis plus tard en *serviteurs*. Avec l'extension des services administratifs la nécessité d'une représentation s'imposa. On ne pouvait convoquer à Moscou tous les *sloujilyié lioudi*. D'autre part, le gouvernement jugeant à propos de faire appel au principe électif pour la répartition de certaines fonctions, les élus se trouvèrent en possession d'une sorte de mandat représentatif. Pour certaines délibérations ou pour le règlement de certains comptes l'usage s'établit de réunir dans la capitale, à des intervalles arbitrairement espacés, un choix de fonctionnaires, dont quelques-uns étaient ainsi des mandataires, mais mandataires pour administrer, non pour figurer dans une assemblée. L'admission à l'Assemblée dépendait d'un autre système. Quel était au juste ce système, le choix se faisait-il par élection et dans quelle forme ? Nous n'en savons rien. De toute façon, les fonctionnaires convoqués à la réunion n'y figuraient que comme et parce que fonctionnaires. Ils représentaient non des intérêts sociaux, mais des intérêts administra-

tifs. Ils élevaient la voix non comme avocats de certains groupes corporatifs, mais comme organes du gouvernement, appelés pour fournir des renseignements à l'administration centrale et recevoir ses instructions. C'était tout — sous l'apparence de délibérations fictives, où le gouvernement faisait mine parfois de prendre des avis et, en réalité, se bornait à donner des ordres.

De droits politiques quelconques appartenant à ces mandataires illusoires ou à leurs mandants, il ne fut jamais question, de quelque coquetterie que la politique moscovite ait usé parfois pour accroître cette illusion, à la faveur précisément des formes indécises où l'institution a toujours été maintenue. En fait encore, il n'y a pas trace d'une œuvre législative accomplie par aucune des assemblées, ni même d'une décision spontanément prise par elles. Le caractère nomade des premiers établissements russes s'est opposé au développement des éléments corporatifs et à la formation de classes fortement constituées. Le groupement des forces sociales dispersées est tombé ainsi à la charge du pouvoir central, qui, en l'opérant, ne s'est naturellement préoccupé que d'imposer des devoirs aux collectivités qu'il créait, sans se soucier de leur reconnaître des droits. Par suite, dans sa structure générale comme dans les détails de son agencement, l'édifice politique s'est trouvé entièrement fondé sur le principe de la redevance, du *tiaglo*, et l'introduction du principe électif dans cette architecture n'en a elle-même pas modifié les traits fondamentaux. En l'absence d'intérêts sociaux suffisamment développés ou d'une conscience suffisante de ses intérêts, électeurs et élus n'ont vu dans cette concession qu'une charge de plus à ajouter aux autres. A supposer même qu'elle ait eu une base élective, ce qui n'est pas prouvé, conséquence des besoins de l'État et non conquête des forces sociales émancipées, produit d'une improvisation gouvernementale et non d'un long enfantement au sein de la vie nationale, superstructure extérieurement et mécaniquement ajoutée à la grande bâtisse archaïque et non

fruit d'un développement intérieur, l'institution des *ziémskiïé sobory* n'a été ainsi qu'un incident dans l'histoire du pays et un phénomène éphémère. De 1550 à 1653, seize assemblées ont été convoquées, et la dernière n'a laissé derrière elle ni des souvenirs bien vivants ni des regrets bien profonds. Comme un acte arbitraire du seul pouvoir réel les avait appelées à la vie, un autre acte arbitraire les a fait rentrer dans le néant, et ni leur existence ni leur disparition n'ont guère marqué dans les destinées du peuple russe. Si, admise par certains historiens, l'inaptitude constitutionnelle de cette branche de la famille slave aux formes libres de la vie politique est une contre-vérité et sa vocation à l'absolutisme perpétuel un blasphème, il est certain qu'au seizième siècle nul essai sérieux de parlementarisme n'était de mise à l'ombre du Kreml.

L'importance historique de l'assemblée de 1550 est toute entière dans les préoccupations qui ont déterminé cet expédient et dans les autres mesures, plus efficaces, dont il a été le point de départ. Le tsar avait prouvé qu'il était conscient des plaies douloureuses dont souffrait le corps social. Il les avait hardiment mises à nu. Il allait montrer le souci d'y appliquer mieux que la panacée ainsi mise en expérience. L'année suivante inaugure l'ère des réformes (1).

(1) A consulter, pour les détails biographiques : Karamzine, Soloviov et Bestoujev-Rioumine, *loc. cit.* Les sources principales sont les chroniques russes et les récits de Kourbski dans l'édition d'Oustrialov, II. — Pour Silvestre : Golokhvastov (l'archimandrite Léonide), *Silvestre et ses écrits*, 1874; Zamyslovski, *Étude critique*, sur le livre de Golokhvastov, dans le *Recueil des sciences politiques*, II; Ilovaïski, *Histoire de Russie*, 1890, III, 621 et suiv. ; Kostomarov, *Monographies*, XIII, 240 et suiv.; Chnoubelo, *Étude sur l'œuvre de Bestoujev-Rioumine*, 1899. Les épitres de Silvestre ont été éditées par Barssov dans les *Lectures chrétiennes*, 1871, mars. Une étude sur cette édition a été publiée par Jdanov, dans la *Revue du ministère de l'instr. publ. russe*, 1876, juillet. — Pour l'histoire de la première assemblée : Latkine, *Histoire des Assemblées*, 1855 ; études de Pavlov dans les *Annales de la Patrie*, 1859, de Bestoujev-Rioumine dans le même recueil, 1860 ; de Kostomarov dans le *Nouveau Temps*, 1880, n° 1485. — Pour l'origine des assemblées : Kostomarov, *Monographies*, XIX, 324 et suiv. ; Tchitcherine, *la Représentation populaire*, 1866 ; Zagoskine, *Histoire du droit politique dans l'empire moscovite*, Kazan, 1877 ; C. Akssakov, *Œuvres*, 1, 204 et suiv. ; Sergviéiévitch, *les Assemblées dans l'empire moscovite*, dans le *Recueil des sciences politiques*, II ; Biélaiev, *Discours à l'université de*



CHAPITRE II

LES PREMIÈRES RÉFORMES

I. Les courants réformateurs. — II. Le nouveau code. — III. La réorganisation du service. — IV. La réforme religieuse

I

LES COURANTS RÉFORMATEURS

Du sein de la classe intelligente, numériquement bien restreinte encore dans l'empire d'Ivan, intellectuellement fort peu développée, ouverte pourtant déjà à l'étude de certains problèmes politiques et sociaux; du milieu des hommes pensant, discutant, écrivant, un double courant réformateur sortait à ce moment, convergeant en dépit de points de départ très différents vers un but analogue, sinon identique. De part et d'autre, les conceptions et les combinaisons mises en

Moscou, 1867; KLIOUTCHEVSKI, *la Composition des Assemblées*, dans *la Pensée russe*, 1890; SOLOVIOV, *Étude*, dans le *Messager russe*, 1857, vol. VIII (polémique avec Schlözer); PAVLOV, *les Assemblées dans la littérature ecclésiastique*, dans l'*Interlocuteur orthodoxe*, 1863; ZABIÉLINE, *Aperçu sur l'histoire du développement de l'autocratie moscovite*, dans le *Messager historique*, 1881. — Les documents authentiques pour la première assemblée manquent, sauf une indication officielle dans le *Recueil des documents et traités*, II, n° 37; pour l'histoire générale des assemblées, quelques pièces se trouvent dans les *Actes historiques*, 1841, I et II, et *Complément*, I, et dans les *Documents de la commission archéogr.*, I. — Pour l'organisation politique de l'ancienne Russie : SERGUÉIÉVITCH, *Antiquités juridiques*, II, 1re partie. — Pour l'histoire de l'Assemblée de 1566, la *Chronique d'Alexandre Nevski*, récemment publiée dans l'*Ancienne bibliothèque*. III, contient des données intéressantes. Mais ce document n'a encore fait l'objet d'aucune étude au point de vue de l'origine et du contenu.



avant se rattachaient à la grande question du jour : celle de la possession de la terre. Mes lecteurs connaissent déjà la position prise sur ce terrain brûlant par les partisans de Nil Sorski et de Vassiane Patrikiév. Sous une forme bizarre, jusqu'à rendre inintelligible par endroits la pensée de l'auteur, mais avec une énergie d'accent impressionnante, le pamphlet, auquel j'ai fait allusion plus haut, donna, vers 1550, une impulsion nouvelle aux idées des *Niéstiajatiéli* (non acquéreurs). Le pamphlétaire a emprunté ses personnages — les thaumaturges de Valaam, Serge et Hermann — au domaine de la fiction. Sa propre personnalité reste enveloppée de mystère. On s'est plu à l'identifier avec Patrikiév ; mais à dénoncer l'excès des richesses accumulées aux mains du clergé noir, et les abus en résultant, l'auteur montre en vérité trop d'irrévérencieuse véhémence pour un porteur de *klobouk*. Ses conceptions en matière politique sont bien d'un moine dans leur étrange naïveté : l'assemblée permanente qu'il appelle de ses vœux aurait eu pour premier souci de veiller à la stricte observation des jeûnes ! Mais tout moine qu'il fût, Patrikiév se serait-il avisé de revendiquer pour les laïques seuls la place usurpée par ses frères dans les conseils du souverain. Être pauvre et prier, tel est le lot des cénobites dans la pensée de l'écrivain inconnu. Patrikiév avait d'autres ambitions.

Ainsi posé, le problème s'étendait, menaçait d'autres intérêts solidaires, appelait d'autres revendications. Si l'extension démesurée de la propriété monastique était un mal, n'en était-ce pas un aussi que les distributions de terre multipliées maintenant au bénéfice des « hommes de service », l'accaparement progressif du sol par ces privilégiés dont Ivan venait de flétrir la conduite ? Et voici qu'un second pamphlet, publié simultanément sous la forme d'une épître ou supplique adressée au tsar par Ivan ou Ivachka Peresviétov — nom d'auteur ou pseudonyme, le point n'a pu encore être suffisamment éclairci — dressait contre cette classe rivale de propriétaires un réquisitoire en règle. Par leurs sortilèges

et leurs intrigues, ils avaient gagné le cœur du souverain et arrivaient à lui imposer toutes leurs volontés. Démesurément enrichis, eux aussi, par l'expropriation et l'exploitation impitoyable des cultivateurs dépossédés, ils vivaient dans la paresse et dans la débauche. Aussi lâches qu'avides, ils faisaient péricliter les armées du tsar en temps de guerre, et, en temps de paix, prélevant une dîme énorme sur les impôts extorqués à ses sujets, ils devenaient les instruments responsables de tous les malheurs publics.

Mais alors? La sécularisation des biens ecclésiastiques figurait depuis longtemps à l'ordre du jour de la politique moscovite. Ivan III s'en était déjà occupé, avait esquissé des tentatives dans ce sens. Comment Ivachka Peresviétov prétendait-il résoudre cette autre partie du problème? Par un moyen également radical : la suppression du *kormlénié*, le retour à l'État des allocations territoriales attribuées aux *sloujilyié lioudi*, et le remplacement de ce mode de rétribution par un traitement pécuniaire, qui mettrait au service du souverain des fonctionnaires dociles, restituerait le sol à son emploi naturel et à ses possesseurs légitimes, et arracherait la masse du peuple à une insupportable tyrannie.

Au point de vue littéraire, les deux écrits ont un air de parenté. Les personnages imaginaires de l'autre sont remplacés ici par un palatin de Valachie auprès duquel l'auteur aurait séjourné. Le style est aussi baroque. Mais sous cette forme énigmatique, en des circonlocutions bizarres, imprécises et obscures comme toute la phraséologie du temps, jamais réforme plus révolutionnaire n'a été nulle part proposée. En nul pays aussi le radicalisme théorique n'a eu, à certaines époques, de partisans plus déterminés. Le nihilisme moderne peut, en Russie, se réclamer d'antécédents lointains. De la théorie à la pratique, alors comme aujourd'hui, la distance était grande. Il ne s'agissait de rien moins que d'une reconstruction complète de l'édifice politique et social, sans que d'ailleurs les deux programmes réformateurs visant les deux catégories de propriété territoriale s'opposassent

l'un à l'autre, comme on l'a supposé. Ils s'accordaient et se complétaient, au contraire, très naturellement. Ils constituaient les deux termes d'une même solution, révolutionnaire et démocratique.

Qu'en pensait Ivan? Dans quel rapport se trouvait-il avec ce double courant d'idées? Qu'en ce qui concerne les biens d'Église il fût disposé à suivre les errements de son aïeul, on ne saurait en douter. A travers toutes les vicissitudes, de règne en règne et même d'une dynastie à l'autre, jamais la politique moscovite ne devait plus varier sur ce point. Mais comme le grand-père, le petit-fils avait à compter avec des résistances que la longue complicité du temps pouvait seule user et vaincre. La réorganisation de la propriété laïque comportait de plus grandes difficultés encore. Pour parler un langage aussi hardi, d'où qu'il vînt et où qu'il puisât ses inspirations, Ivachka Peresviétov devait se sentir fortement appuyé. Par endroits, son pamphlet semble bien même n'être qu'un écho du discours prononcé par le jeune tsar sur la place Rouge. En devinant en lui un écrivain officieux on n'a probablement pas été loin de la vérité. Mais si indignes qu'ils fussent et de quelque sévérité que le souverain lui-même fit vœu d'user à leur égard, ces « hommes de service » qu'il s'agissait de déposséder, de réduire à la portion congrue, c'était son armée et son administration, c'étaient les colonnes du temple! Les remplacer? Ivan y pensait bien. Mais, avant que de trouver des Alexis Adachev par milliers, il fallait vivre. Et pour vivre, plutôt que de modifier à leur détriment le statut politique des « hommes de service », il fallait songer à assurer leur existence. Sans qu'aucune réforme eût ébranlé encore leur situation légale, les *sloujilyié* se trouvaient déjà fortement atteints dans leur privilège si violemment mis en cause. Aux plaintes plus ou moins justifiées dont ils étaient l'objet ils pouvaient en opposer d'autres, tout aussi légitimes. S'ils pressuraient avec excès les paysans, cultivateurs du sol, ceux-ci étaient en train de ruiner leurs maîtres en désertant les cultures. Après avoir vu avec plaisir et favorisé l'exode



des populations agricoles, instrument puissant de colonisation, le gouvernement en arrivait à y apercevoir un péril immédiat et autrement redoutable pour lui que les abus de pouvoir ou l'indocilité même de ses *kormlenchtchiki*. Le bourreau pouvait toujours avoir raison des indociles. Mais si la substance venait à manquer pour garnir les cadres du service? Si, déjà trop pauvrement lotis sur leurs maigres domaines, les concessionnaires des *pomiéstia* y manquaient de pain ? L'État, du coup, resterait désemparé.

En confondant d'ailleurs dans ses anathèmes et dans ses projets de dépossession les petits et les grands propriétaires, les titulaires d'allocations viagères parcimonieusement mesurées et les détenteurs des vastes domaines héréditaires, Ivachka Peresviétov s'égarait, et, dépassant le but possible à atteindre immédiatement, sortait de la réalité présente des faits. La terre demeurant dans ce pays le seul fonds disponible, il était tout naturel qu'on en fît emploi pour la rémunération des serviteurs de l'État, faute d'autre monnaie disponible. Mais il y avait serviteurs et serviteurs. Aux mains des simples *pomiéchtchiki*, précaire dans son caractère, extrêmement restreinte dans ses proportions, la propriété ne constituait ni un abus au point de vue social, ni un péril au point de vue politique. Réellement privilégiés et réellement redoutables étaient les possesseurs d'anciens apanages, conservant seuls une certaine opulence, au milieu de la ruine progressive de leurs faibles voisins, l'augmentant même à la faveur de la crise économique et sociale où sombrait la fortune de ces rivaux, attirant à eux par l'appât d'un meilleur gain ou accaparant par la force la main-d'œuvre disponible, et, sur les terres allodiales ainsi peuplées et agrandies, se gardant où se créant une clientèle, maintenant ou affermissant leur indépendance ; serviteurs eux aussi, mais souvent dans la mesure de leur plaisir, à leur heure et selon leur convenance, indisciplinés, frondeurs et aussi mal dressés à l'obéissance qu'inaccessibles a la punition.

Faire la part des intérêts naturels de l'État dans cette dualité,



et, plutôt que de détruire l'un et l'autre de ces deux éléments sans savoir comment il les remplacerait, opposer l'un à l'autre, affaiblir le plus fort et le seul menaçant en fortifiant le plus faible et le seul inoffensif ; puis, ce premier résultat obtenu, trancher dans le vif en supprimant la menace ; en maintenant l'édifice intact, garder les colonnes utiles et éliminer les piliers encombrants ; consommer l'évolution historique qui, depuis un siècle déjà, à l'ancienne Russie des princes apanagés et des *votchiny* substituait lentement, mais irrésistiblement, la Russie du tsar autocrate et des *pomiéstia* — Ivan devait un jour s'arrêter à ce programme, le seul qui fût en harmonie et avec la tradition et avec les nécessités présentes de son empire.

C'est l'histoire si mal comprise jusqu'à présent, et toute l'histoire de l'*opritchnina*.

Ivan n'y est pas venu tout d'un coup. Au moment auquel nous sommes arrivés, il se laissait très probablement égarer, lui aussi, entre ces courants d'idées, dont la nouveauté et la hardiesse séduisaient son esprit ouvert et entreprenant. Il tendait l'oreille aux *niéstiajatiéli* et encourageait probablement Ivachka Peresviétov. Il cherchait sa voie et il allait débuter par des tâtonnements, des essais et des compromis. C'est l'histoire des années 1550-1551 et des événements qui les ont remplies : rédaction d'un nouveau code et convocation d'une assemblée ecclésiastique, qui, avec l'habitude que nous savons d'y introduire des représentants de l'élément laïque et d'y discuter des questions profanes, a fait époque jusque dans la vie politique du pays.

II

LE NOUVEAU CODE

Rêvée par Louis XI mourant, la réunion en un recueil de toutes les coutumes de France n'a été, on le sait, réalisée que

13



sous Henri III. Encore n'était-ce pas une codification. En Russie, les codificateurs de 1550-1551 eurent déjà à amender le *Soudiébnik* de 1497, qui, dans un système d'unification à outrance, déjà s'était préoccupé d'établir une procédure uniforme et une organisation judiciaire unique. L'avance ainsi prise sur les législations occidentales était, il est vrai, plus apparente que réelle. Le législateur de 1497 n'avait guère touché aux conceptions et aux principes juridiques de la *Rouskaïa Pravda* du onzième siècle, si ce n'est pour en accommoder çà et là quelques traits aux modalités de son temps. En dehors de la procédure et de l'organisation, il s'était borné à transcrire le vieux coutumier. Son œuvre s'était inspirée surtout de la politique centralisatrice qu'il poursuivait. Celle de son petit-fils procéda de deux tendances en apparence contraires et contradictoires. En un sens, elle marque excentriquement un pas en arrière par un retour aux vieilles juridictions locales, où s'affirme le mouvement autonomiste de l'époque. Mais en même temps, et beaucoup plus timidement, elle entre, au point de vue purement juridique, dans la voie du progrès.

De ces deux aspects du nouveau code, le premier avait une importance infiniment plus grande. L'administration de la justice constituant alors toute l'administration ou à peu près, c'était bel et bien une réforme organique générale qui s'annonçait ainsi, de façon d'ailleurs très vague et sous forme d'une simple indication. Il ne faut jamais demander aux monuments littéraires de l'époque une grande précision. Même quand ils sont prolixes, ils disent peu, expriment mal les choses dites, en sous-entendent davantage et se bornent à un dessin sommaire dont on a peine à saisir les traits. Mais le dessin y est, et on a pu prétendre avec vraisemblance qu'il a été la raison déterminante du code et de l'assemblée à laquelle le code a été soumis.

Cette réforme ne sortait pas spontanément du cerveau d'Ivan ou de l'esprit de ses conseillers. En dépit de son programme centralisateur, le législateur de 1497 avait lui-même

admis le principe d'une certaine participation des justiciables à l'exercice de la justice par l'organe de leurs représentants élus, starostes, centeniers, prud'hommes. La résistance de quelques traditions locales encore vivaces le voulait ainsi. Le rôle de ces assesseurs était borné toutefois à un droit de contrôle et demeurait facultatif. Débris d'anciennes institutions détruites, il se trouvait également limité dans son action et dans son application. On n'avait pas partout des starostes, des centeniers et des prud'hommes et on ne se souciait pas partout d'en avoir. Le nouveau code annonça l'intention de généraliser le principe et d'en rendre la mise en action obligatoire. Les assesseurs élus et assermentés devaient être établis dans tous les bailliages. Plus encore. Pendant la minorité d'Ivan, au milieu du désordre où l'incohérence du gouvernement central précipitait les provinces, à côté des magistrats officiels oublieux de leurs devoirs essentiels, d'autres autorités judiciaires avaient surgi par la force des choses. Il fallait bien que quelqu'un se chargeât d'arrêter, de juger et de punir les brigands et les malfaiteurs de toute espèce qui pullulaient. Sur divers points du territoire, des communes rurales et des communes urbaines avaient donc sollicité et obtenu, par voie de chartes spéciales, la licence de pourvoir à cette nécessité par l'organe de mandataires spéciaux de leur choix. Ces magistrats de nouveau type s'appelèrent communément *goubnyié starosty*. La *gouba* était, dans certaines contrées, le nom générique de l'arrondissement. On divisait en *gouby* les districts de Pskov et de Novotorjok. Mais ces circonscriptions n'avaient originairement rien de commun avec la juridiction criminelle. Le fait étant acquis, le code de 1550 voulut lui donner une consécration officielle. D'un trait de plume, il mit toute cette partie de la juridiction à la charge des communes. Et ce n'était qu'un premier pas. La guerre entrainant bientôt une mobilisation générale des « hommes de service », il allait paraître expédient de faire appel aux nouvelles magistratures pour tous les services administratifs laissés en souffrance par les *sloujilyié* absents, maintenus sous



les armes. Par une série de chartes, multipliées depuis 1555, l'organisation financière elle-même, avec la répartition et la perception des impôts, devait se trouver rattachée au même système.

C'était ni plus ni moins que la mise en action du programme d'Ivachka Peresviétov, la suppression du *kormlénie* par la base, par l'élimination des *kormlenchtchiki*. A un moment, et dès 1552, Ivan ne cacha pas son dessein de réorganiser l'administration en dehors de ces fonctionnaires, qui auraient perdu de cette manière, sinon tous leurs titres, car ils restaient soldats, du moins les plus essentiels de leurs droits à la possession de la terre. Et, trait remarquable, les intéressés ne protestaient pas, ne laissaient entendre aucune plainte. De cette possession privilégiée du sol, ils auraient volontiers fait le sacrifice, pour obtenir une compensation pécuniaire, même médiocre, mais plus assurée que le revenu de leurs domaines en ruine! Seulement, ainsi amenée au point où elle paraissait à la veille de réaliser l'autonomie complète des communes en même temps qu'une modification profonde dans la constitution sociale, économique et politique du pays, la réforme devait tourner court. Comme cela était à prévoir, les hommes firent défaut aux idées. Offert à des populations insuffisamment préparées aux devoirs qu'elles avaient à assumer, le bienfait de l'autonomie dépassait en beaucoup d'endroits leurs aptitudes à s'en prévaloir. Le droit de juridiction comportait de lourdes responsabilités. L'espacement des habitations créait à l'organisation des groupements communaux un obstacle parfois infranchissable en maintenant, au milieu d'éléments d'ailleurs naturellement disposés à toutes les formes de sociabilité, une cause de dissociation agissant en sens contraire. Enfin, ce bienfait, dont on ne savait déjà pas comment user et dont on redoutait les charges, l'État ne l'accordait pas gratuitement. Il s'agissait d'un privilège, et dans ce pays, comme ailleurs, la tradition voulait que tout privilège fût payé. Les chartes constitutives d'autonomie furent donc un objet de rachat, c'est-à-dire que

les communes eurent à racheter le droit de juridiction enlevé aux titulaires antérieurs. Beaucoup reculèrent devant ce sacrifice pécuniaire; d'autres se trouvèrent trop pauvres. Le cours moyen et inférieur de l'Oka semble avoir partagé, à cet égard, le pays en deux régions distinctes. Au nord, une population plus abondante et plus industrieuse se montra disposée à accepter la réforme; au sud, les ressources matérielles et morales manquèrent également pour l'accueillir. La généralisation du principe pouvait, à la vérité, suivre le développement de ces ressources, concorder avec le progrès de la vie communale; mais ce progrès allait précisément être compromis bientôt, étranglé par la loi du servage, en même temps que, sous l'influence du régime bureaucratique maintenu dans certaines provinces et se fortifiant au centre, le gouvernement intervenait lui-même, pour le fausser, dans le jeu des nouvelles institutions. En fait, dès la fin du seizième siècle, là même où ils furent mis en activité, les *goubnyié starosty* devaient se trouver convertis, eux aussi, en simples fonctionnaires, nommés par le gouvernement et relevant des bureaux de Moscou.

Telle que je viens de l'esquisser, la tentative manquée d'Ivan ressemble d'assez près à la réforme qui, au douzième et au treizième siècle, sous Philippe-Auguste et saint Louis, appela à la vie les communes urbaines de France, et, plus encore, au mouvement qui, du dixième au onzième siècle, par voie de chartes octroyées à certains groupements de serfs appartenant à un maître féodal, détermina la formation des communes rurales. La différence de l'évolution générale, tendant d'un côté à l'affranchissement des classes, de l'autre à leur asservissement de plus en plus complet, sépare les deux phénomènes. Plus ou moins asservis déjà, à l'époque où le fils de Vassili prétendit faire état de leurs instincts d'indépendance pour la réorganisation projetée, les paysans de Russie tournaient le dos à cet idéal. Entre le *kriépostnoïé pravo* et le *self-government* il n'y avait pas de compromis possible.

Ivan a imité aussi Édouard Ier d'Angleterre mettant l'admi

nistration de la police et de la justice à la charge de la *gentry*. Mais dans la pratique comme dans la théorie, la charge, en Angleterre, demeura réunie au privilège. En Russie, la pratique devait séparer ces deux termes. Les candidats aux fonctions pseudo-autonomiques manquant parmi les paysans, ou le gouvernement ne se souciant pas d'en trouver parmi eux, le privilège échut aux « hommes de service », en ce sens que le choix des électeurs ne put se porter que sur l'un d'eux. Les paysans n'eurent ainsi que des devoirs et point de droits dans leur part. Et aux *sloujilyié* eux-mêmes leur part sembla bientôt trop lourde. Il y manquait un attrait essentiel : l'indépendance toujours ! Car, et c'est ici le trait le plus original de la tentative moscovite, en même temps qu'une des raisons qui ont déterminé Ivan à l'entreprendre, et la plus essentielle sans doute, loin de procéder, en réalité, d'une tendance décentralisatrice, cet essai de réforme s'inspirait d'une préoccupation absolument contraire.

Le rôle des apparences et des fictions dans la vie politique de Moscou apparaît sur ce point avec un relief saisissant. Un des effets durables de cette expérience et aussi un de ses buts a été la dissolution des organismes politiques relativement indépendants qui subsistaient dans la composition de l'État moscovite. Le programme unificateur, dont Ivan à son tour poursuivait l'exécution, se heurtait encore à la situation héréditaire d'un certain nombre de petits potentats provinciaux exerçant sur leurs domaines divers droits régaliens. C'étaient ces débris du passé que le jeune tsar visait et dont il comptait faire table rase en leur opposant une organisation rivale, dont il serait le régulateur et le maître, après l'avoir créée de toutes pièces. En Occident, le mouvement centralisateur a eu pour instrument l'émancipation des classes, brisant le moule féodal et le particularisme des anciennes institutions locales. En Russie, les classes n'existant pas, la ville, le monastère, le village avec son propriétaire, le bailliage avec ses paysans libres constituant autant d'unités dissociées, l'État arrivait à l'idée de créer artificiellement ces éléments absents par une

répartition de corvées mises à la charge de communautés qu'il se chargeait de constituer. Mais la vie ne se crée pas à coups d'oukases, et la réforme imaginée était mort-née — sauf dans le sens que je viens d'indiquer — comme agent destructeur du passé et préparateur d'un régime d'asservissement universel.

Le code de 1550 n'a touché qu'avec une extrême réserve à la grande question de la propriété. Contrairement aux tendances réformatrices et conformément au vœu du parti conservateur, il a converti en loi une coutume qui immobilisait et consolidait la possession du sol : le droit de rachat des terres patrimoniales. C'est-à-dire que le vendeur, et à son défaut ses parents, étaient maîtres de reprendre, à n'importe quelle époque, le domaine aliéné, sauf à restituer le prix de vente. L'exercice du droit fut, il est vrai, limité, pour l'avenir à un espace de quarante ans et réservé aux collatéraux seuls; le législateur n'en consacrait pas moins, contre la liberté des échanges et le progrès économique, le plus détestable des archaïsmes.

Sur un autre point encore la lutte des deux principes et des deux éléments antagonistes s'est accusée dans son œuvre par une capitulation. Ainsi que je l'ai marqué (p. 28), les causes constitutives de l'esclavage, telles qu'elles étaient reconnues par le code de 1497 et par la coutume, furent restreintes dans le code de 1550 : affranchissement des enfants nés avant l'asservissement des parents ; défense aux parents asservis de vendre leurs enfants nés hors l'esclavage ; obligation de passer les contrats d'asservissement devant certains fonctionnaires de haut rang et dans les seules villes de Moscou, Novgorod et Pskov, etc. Mais, en même temps, dans un sens tout à fait opposé, le nouveau code donnait aux paysans la faculté de quitter, *en toute saison*, les lots par eux cultivés s'ils voulaient aliéner leur liberté, se vendre comme serfs, et, en augmentant d'autre part le droit à payer pour l'habitation, la nouvelle loi serrait au cou des cultivateurs le nœud qui les étranglait déjà.

Les inclinations personnelles du souverain ne furent pour rien sans doute dans ces dernières mesures. Une série de propositions, préparées pour être présentées en son nom à l'assemblée, témoignent d'un esprit très différent. Mais lui qui devait railler plus tard Bathory sur son pouvoir limité n'osa pas, cette fois, user de son omnipotence. Il était trop jeune et trop peu sûr encore de ses idées et de ses convictions.

Dans le domaine du droit civil, le nouveau code laissa intact l'ordre des successions. En 1562 seulement, une modification importante y affirma le triomphe du programme politique que j'ai indiqué plus haut : en l'absence d'héritiers mâles, les domaines héréditaires des princes, et, en l'absence d'héritiers proches ou de testament, les domaines héréditaires des boïars durent faire retour à l'État. Dix années plus tard, le droit de succession fut limité, dans tous les cas, aux *voutchiny* seules pour lesquelles ce droit aurait été expressément stipulé dans l'acte originaire de concession, et, en même temps, les héritiers directs et les collatéraux jusqu'au second degré seulement furent appelés à s'en prévaloir.

Comme l'œuvre de 1497, celle de 1550 est d'ailleurs surtout une loi de procédure, et, à cet égard, elle se distingue avantageusement de sa devancière. Mesures pour assurer à l'exercice de la justice une marche plus régulière, pénalités sévères contre les magistrats prévaricateurs ou négligents, répression de la chicane, réglementation de l'emploi de la torture et du duel judiciaire, elle n'a rien négligé, à ce point de vue spécial, pour corriger des vices malheureusement trop invétérés et trop résistants. Dans un autre ordre de faits, on peut encore mettre à son actif une innovation capitale : l'établissement d'une indemnité fixe et graduée pour les offenses. Mais, en somme, le parti conservateur l'emportait. Ivan restait face à face avec l'armée victorieuse de ses boïars indisciplinés, gardant tous leurs avantages, tous leurs droits, tous leurs privilèges, et toujours aussi disposés à en abuser.

Ivachka Peresviétov n'avait cependant pas parlé en vain. Au cours de cette même année 1550, toujours hésitant et incertain du but à poursuivre comme des moyens à employer, Ivan fit pourtant un pas décisif dans la seule voie qu'il eût à choisir, pour engager avec des chances de succès une lutte qu'il ne pouvait éviter et concilier une réforme indispensable avec le maintien non moins nécessaire d'un système politique qu'il ne pouvait songer à détruire. Le 10 octobre parut un oukase réorganisant la classe supérieure des « hommes de service ».

III

LA RÉORGANISATION DU SERVICE

Retenez-en les termes : toute l'*opritchnina* et toute l'histoire intérieure de ce règne s'y trouvent en germe.

Ordre était donné de recueillir dans divers districts mille enfants de boïars, choisis parmi les meilleurs, et de leur donner des *pomiéstia* dans le district de Moscou et dans les districts avoisinants. Ce millier d'élus devait former la noblesse de la capitale, noyau du contingent disponible pour les services de tout ordre, et principalement pour le service militaire. Les familles aristocratiques plus anciennement établies dans la même région furent rattachées à ce groupe, dans lequel entrèrent encore tous les hauts fonctionnaires, pareillement pourvus d'allocations territoriales voisines, s'ils n'en possédaient déjà. Toute cette aristocratie se trouva partagée en trois classes, *stati*, d'après l'ancienneté des services. Sans supprimer le *miestnitchestvo*, le législateur déterminait ainsi et limitait le champ dans lequel il aurait désormais à se mouvoir. Les services dus pour chaque lot étaient en même temps fixés aussi et précisés avec soin : pour chaque centaine d'arpents (environ 50 *diéssiatines*, ou autant d'hectares) le possesseur avait à livrer un homme à cheval, avec un cheval de rechange si l'expédition devait être longue. L'homme et

le cheval pouvaient être remplacés par une somme d'argent et, de son côté, le souverain garantissait une indemnité pour les hommes fournis en surcroit, indépendamment de la solde de campagne payée à tous.

Dans la hiérarchie ainsi constituée, plus encore que par le passé, bouleversant toutes les situations, déterminant tous les rangs et toutes les préséances, l'idée du service était appelée à tenir la première place. Et voici un indice de l'effet obtenu : dans les procès-verbaux de l'assemblée de 1566 plus de princes sur la liste des hauts personnages convoqués. Ils ont disparu dans l'évolution qui a porté au premier rang la classe des fonctionnaires, ou du moins ils sont officiellement comme s'ils n'étaient pas, car ils reparaissent avec leurs titres en tête des signatures. Ils maintiennent ainsi et affirment leurs droits. Mais la loi les ignore et eux-mêmes arrivent parfois à s'oublier. En 1554 déjà un descendant des anciens princes apanagés de Vorotynsk, Michel Ivanovitch, ne se prévaut que du seul titre de *dvorianine*, homme de cour, qui maintenant prime tous les autres, et la politique moscovite tend de son côté invariablement à éliminer l'élément héréditaire de cette sphère supérieure, car, en 1566, parmi les *dvorianié* de premier rang, sur quatre-vingt-quatorze noms, trente-trois seulement appartiennent à des familles princières.

C'est l'œuvre de l'oukase de 1550, et, quelques années plus tard, le système reçoit une nouvelle et large extension dans le service de garde, réorganisé en 1571 sur la frontière du sud et du sud-ouest et mis à la charge des propriétaires fonciers de cette contrée. Pendant la minorité d'Ivan un fort y avait été déjà construit, à Temnikov, sur la Mokcha, affluent de l'Oka, en même temps qu'au moyen de postes distribués sur les lignes de défense naturelles on surveillait les mouvements des Tatars. En 1555, un premier service régulier de garde, composé de Streltsy et de Cosaques, fut établi le long du Volga, et un régiment de Cosaques — le *khoperskiï polk* — conserve encore les débris d'un étendard reçu des mains

d'Ivan IV. Celui-ci fit mieux : par ses soins, un autre contingent d'enfants de boïars en quête d'établissement fut pourvu de *pomiéstia* dans ce pays ouvert à l'invasion ; les titulaires se trouvèrent intéressés ainsi à la défense de la frontière et chargés d'ailleurs d'un service de garde permanent en échange des allocations territoriales octroyées. Une double chaîne de bourgs fortifiés parut alors formée d'Alatyr et de Temnikov à Poutivl et de Nijni-Novgorod à Zvenigorod. Après quoi, ayant fait ses preuves, l'organisation fut étendue successivement aux frontières de l'est et de l'ouest en un vaste ensemble donnant à l'empire entier la sécurité qui lui manquait.

Conçue avec ampleur, exécutée avec vigueur au milieu des crises douloureuses qu'il eut alors à traverser, cette œuvre seule serait pour défendre Ivan contre la flétrissure trop générale, et d'ailleurs insuffisamment justifiée de toute façon, dont la même partie de son règne demeure chargée. Le Terrible y a fait autre chose que de couper des têtes. Il n'a pas dépendu aussi de lui que l'assemblée de 1551, à laquelle son code fut présenté, n'ait inscrit, de son côté, dans l'histoire du pays une page encore plus brillante.

IV

LA RÉFORME RELIGIEUSE

Cette assemblée porte dans l'histoire le nom de *Stoglavnyï-sobor*, ou concile aux cent chapitres, qu'elle doit à la division arbitrairement imposée au procès-verbal de ses délibérations. On voudra bien se rappeler, à ce propos, les cent et un griefs de la Diète de Worms. C'était l'esprit du temps. Comme à l'ordinaire, le concile réunissait le Métropolite, les archevêques de Novgorod et de Rostov, un grand nombre d'évêques, d'archimandrites et d'ihoumènes. L'élément laïque y était représenté par les hauts dignitaires de la cour et la *boïarskaïa douma* au grand complet. Ivan ne manqua

pas d'y discourir. Acte de contrition, appel aux prières et aux conseils de tous les assistants, il multiplia les effets de rhétorique. C'était toujours affaire de mise en scène. Le nouveau code fut ensuite examiné et approuvé. Ce n'était qu'une question de forme. Au sujet de cette œuvre législative le débat avait été vidé antérieurement entre le souverain et ses conseillers laïques, qu'il intéressait seuls. De l'assemblée composite maintenant réunie et représentant la plus haute autorité morale du pays, Ivan attendait seulement une consécration des réformes accomplies ou annoncées. Ce fut le procédé habituel et le trait constant du parlementarisme local dans ses avatars successifs. Accessoirement toutefois, le souverain jugea à propos de réclamer la collaboration du concile à certains projets de loi nouveaux, pour lesquels il sollicitait non plus son adhésion, mais ses lumières : suppression du *miéstnitchestvo* en temps de campagne; revision des domaines octroyés par la couronne, de façon à proportionner les allocations aux services effectifs et réciproquement; moyen de fixer l'assiette des impôts en remédiant à l'instabilité des populations imposées; suppression des cabarets; attribution d'un domaine aux veuves des boïars et aux orphelines de même rang; établissement d'un cadastre général...

Pas plus que de la clarté, il ne faut demander de la méthode aux législateurs de cette époque. Ils procédaient par énigmes et par à-coups. L'assemblée fit quelque effort pour remplir la tâche qu'on lui imposait. Le remède à l'instabilité des populations n'était pas facile à trouver et elle n'en indiqua aucun. Inspiré par des influences religieuses, le projet de supprimer les cabarets allait contre les intérêts du fisc; il resta à l'état de vœu. Mais on décida qu'en temps de guerre les *places* ne compteraient pas; le cadastre et la revision des domaines furent entrepris; enfin, pour les veuves et les orphelines, on adopta un système d'allocations viagères, que les intéressées devaient abandonner en se mariant ou en prenant le voile. Tout cela n'était cependant qu'un hors-d'œuvre, si bien que les « cent chapitres » du concile ne portent aucune trace du

travail ainsi accompli. Dans cette assemblée où l'église se trouvait partie dominante, d'autres préoccupations absorbaient les esprits. Le programme d'Ivachka Peresviétov étant écarté, ou réduit à un minimum dont probablement on ne comprenait même pas la portée, restait celui des thaumaturges de Valaam. La réforme réclamée par les *Niéstiajatiéli* demeurait à l'ordre du jour.

Dans cette voie, Ivan parut d'abord disposé à montrer plus d'énergique initiative. Il subissait incontestablement l'influence des disciples de Nil Sorski. Nommé bientôt après ihoumène de la Troïtsa, Artemi, adversaire déclaré des *Iosiflianié*, se voyait autorisé à présenter au souverain un mémoire proposant nettement la sécularisation des biens monastiques. Une lettre de ce moine, qui nous a été conservée, semble du moins l'indiquer. Parmi les membres du *sobor*, figurait l'évêque de Riazan, Kassiane, auteur présumé d'un écrit contenant une dénonciation vigoureuse de la corruption des idées et des mœurs au sein des deux clergés. Si isolée qu'elle fût enfin, la Russie ne restait pas entièrement inaccessible aux courants révolutionnaires qui bouleversaient à cette époque le monde occidental. Mais, digne élève de son *Alma Mater*, le monastère de Volok-Lamskiï, le métropolite Macaire se prononça non moins énergiquement contre les mesures radicales. Dans une épître célèbre, où l'on a deviné une réponse à quelque projet de loi préparé par le jeune tsar, il invoqua l'exemple des empereurs grecs, des souverains russes et des khans tatars eux-mêmes, également attentifs à respecter les biens de l'Église. Au *sobor*, les *Iosiflianié* avaient une majorité énorme. Et Ivan céda encore, consentant à ne présenter la question que sous une forme très atténuée, se bornant à appeler l'attention de l'assemblée sur la mauvaise administration des biens monastiques et sur l'avidité excessive des moines.

Le *sobor* se prononça théoriquement pour la répression des abus et, non sans une vive résistance, finit par accepter quelques mesures pratiques : restitution des terres allodiales

(vottchiny) cédées par les boïars aux monastères sans le consentement du souverain, ainsi que des terres de toute espèce, illégalement accaparées par l'Église ; annulation de tous les dons consentis à son profit pendant la minorité d'Ivan ; défense pour les monastères d'acquérir à l'avenir les patrimoines des anciens princes apanagés, et, pour tout le clergé, d'acquérir des *vottchiny* sans l'autorisation du souverain. L'Église dut encore accepter quelques charges nouvelles, bien qu'elle fit valoir l'importance de celles qu'elle subissait déjà en fournissant un certain nombre de recrues pour le service militaire, en contribuant dans certaines villes à l'entretien des fortifications. Elle dut participer à la constitution d'un fonds pour le rachat des prisonniers, et les concessions faites constituèrent un engrenage ; en 1573, *sur l'ordre du tsar*, un concile allait interdire, de façon absolue, les donations en terres allodiales au profit des monastères riches, déjà abondamment pourvus à cet égard, et un autre, en 1580, étendre l'application du principe, en interdisant, pour l'avenir, à tous les membres des deux clergés, toutes acquisitions de terres quelconques, soit à titre gratuit, soit à titre onéreux.

La propriété foncière du clergé se trouva arrêtée dans sa croissance.

En 1551, Ivan voulut encore donner sur un autre point une satisfaction plus complète aux idées réformatrices. Ses desseins se manifestèrent dans une série d'interpellations adressées à l'assemblée, si vives et si acerbes qu'on croirait y entendre un écho du *Blackbook* anglais de 1534, de l'acte d'accusation dressé par les agents de Thomas Cromwell contre les moines de son temps, leur moralité douteuse, leur dureté et leur grossièreté, ou des historiettes scandaleuses dont Layton s'égayait dans sa correspondance avec son chef. Ce questionnaire passablement outrageant, les réponses de l'assemblée et les observations additionnelles du souverain sont entrés dans la composition du livre aux « cent chapitres » *(Stoglav)* et en constituent la partie essentielle. On y peut

suivre un dialogue fort curieux. On voit que le *sobor* s'est évertué d'abord à éviter la discussion. Dans les quarante premiers chapitres, les questions indiscrètes du tsar sont réunies en un bloc; puis vient une réponse générale qui n'en est pas une, qui se dérobe par des digressions et s'évade sur les terrains vagues du *qui pro quo*. Ivan a vivement pris à partie le mauvais emploi des richesses accumulées dans les monastères : l'assemblée fait mine de ne pas comprendre et réplique en soulevant divers problèmes d'ordre liturgique. La rédaction correspond probablement ici à l'ordre et à la procédure d'abord adoptée dans le débat. A partir du quarante et unième chapitre elle change, et c'est probablement que le tsar a jugé à propos de changer de méthode. Questions et réponses se suivent désormais, non sans que les Pères de l'Église essayent d'équivoquer encore et de se soustraire à des solutions trop précises. Quelques-uns des points déjà traités sont repris maintenant, mais sans meilleur succès. S'agit-il des mœurs dissolues du clergé, le *sobor*, non sans quelque malice, se répand en lamentations sur l'extension du péché de sodomie parmi les laïques, et, gravement, passe à quelque problème de morale ascétique dans le genre de celui-ci : une nonne peut-elle en cas de maladie se confesser à un membre du clergé séculier? Le dialogue s'anime parfois jusqu'à la querelle et s'égare jusqu'à des personnalités. Ivan a fait une observation sur la peinture défectueuse des icones. Réplique du sobor : « Regardez ce qui se passe au Kreml! » Il s'agit d'une icone célèbre, œuvre de Roublev, artiste du quinzième siècle, qui a été remplacée récemment par une image d'orthodoxie douteuse. Ainsi d'un bout à l'autre, et, à travers toutes ces échappatoires et toutes ces divagations, l'idée générale de la réforme se perd, s'évapore en quelque sorte, n'arrive à se condenser en aucun point. Quelques amendements de détail : établissement de starostes et de dizeniers ecclésiastiques chargés de veiller à la moralité du clergé, séparation rigoureuse des sexes dans les monastères, observation plus sévère des réglements dans les communautés, furent accueillis en prin-



cipe, mais étaient destinés, dans la pratique, à rester lettre morte. Forcée de reconnaitre la réalité de certains désordres qui déshonoraient l'Église nationale et compromettaient son avenir, l'assemblée ne s'en dissimulait pas la cause essentielle qui était l'état d'ignorance où clergé régulier et clergé séculier croupissaient de conserve. Aussi décida-t-elle la création d'un grand nombre d'écoles pour l'éducation des prêtres. Elle ne fit rien pour assurer l'exécution de cette décision. Elle imagina ou feignit d'imaginer qu'elle pouvait faire état, pour cette œuvre, du zèle et du dévouement des pauvres popes, réduits pour la plupart à la mendicité, et, insuffisamment instruits eux-mêmes, les évêques et les archimandrites opulents se refusant à toute contribution personnelle, comme à l'admission de cette vérité qu'il fallait en ceci commencer par le commencement, c'est-à-dire élever d'abord le niveau intellectuel au sommet de la hiérarchie ecclésiastique. Dans l'interprétation et le choix des textes, Macaire lui-même était sujet aux plus grossières erreurs !

Sous l'influence de Maxime le Grec, à ce qu'on peut supposer, le *sobor* s'occupa de l'altération des livres saints et ordonna l'établissement d'une typographie — la première qui ait existé à Moscou — pour la réimpression de ces livres d'après les modèles les plus corrects. Hélas ! vous le savez déjà, assaillie par une émeute la typographie n'eut qu'une existence éphémère. Ce qui resta, ce furent les interdictions simultanément prononcées par l'assemblée contre certains ouvrages impies et hérétiques. Mais, hélas encore ! ces ouvrages, le *Secreta secretorum*, répertoire de la science du moyen âge, appelé ici *Aristotel* et attribué à Aristote ; les tableaux astronomiques d'Emmanuel Ben Jacob, connus sous sous le nom de *Chestokryl*, c'était toute la littérature profane du pays. Et, pour sauver la face, répondre aux accusations d'immoralité et se donner une apparence d'austère rigorisme en flattant les tendances ascétiques de l'époque, l'assemblée ne manqua pas de renouveler en même temps les anathèmes de l'Église contre tous les divertissements profanes.

Tout aussi vain fut un simulacre de réforme administrative dans le sens des institutions autonomes que le nouveau code s'était proposé d'appeler à la vie. Exercée par les délégués des évêques, boïars, clercs, dizeniers, la juridiction ecclésiastique donnait lieu à des plaintes fort vives. Supprimer ces magistrats ne parut pas possible : ils avaient existé sous les grands métropolites Pierre et Alexis! On accorda aux popes la faculté de se faire représenter en justice par des starostes et des centeniers élus; mais on oublia de déterminer le rôle de ces représentants.

Et pourtant, en dépit de ses défaillances et de ses avortements, l'œuvre de 1551 ne me paraît pas mériter le dédain où elle est tombée de nos jours, alors que l'anathème même dont elle s'est trouvée frappée ultérieurement, au concile de 1667, atteste la portée et l'audace relative de cette tentative. Que dans une société généralement dépourvue d'instruction et dépravée, vide d'idéal et vouée à la prédominance des instincts les plus grossiers, un petit groupe d'hommes se soit trouvé pour obtenir cela et demander bien davantage, n'est-ce pas un titre suffisant à notre indulgence et même à notre respect? On a cherché à diminuer, voire à nier la part personnelle d'Ivan dans ce résultat. Silvestre ou Adachev, Maxime le Grec ou Macaire auraient tout fait; inspiré même ou rédigé le fameux questionnaire qui a servi de base aux délibérations de l'assemblée. Assurément, le jeune tsar n'a pas agi ni pensé seul. Au cours même des débats, les premières décisions du concile ont été envoyées au monastère de la Troïtsa, où l'ancien métropolite Joasaphe, l'ancien évêque de Rostov, Alexis, et quelques autres ecclésiastiques eurent à se prononcer à leur sujet. C'est même, semble-t-il, à la suite de cette consultation que, d'abord écartée puis remise à l'ordre du jour, la question de la propriété monastique a reçu la solution que j'ai indiquée. Mais, anciens dignitaires ecclésiastiques en disgrâce, partisans avérés de Nil Sorski, Joasaphe et ses compagnons n'ont pu être ainsi associés aux travaux du concile que par un acte de haute autorité qui ne venait cer-

tainement pas de l'assemblée. Silvestre est mentionné parmi les moines qui rapportèrent de la Troïtsa les observations de Joasaphe. Il n'eût osé les provoquer de son propre chef, et on peut même douter qu'il ait eu le désir de servir ainsi la cause des ascètes de delà le Volga. Cet ascétisme grossier dont le *Domostroï* porte la marque, les *Iosiflianié* s'en réclamaient aussi. C'était la mesure de l'Église officielle. Parmi les matériaux ayant servi à l'élaboration du *Stoglav*, on a voulu comprendre l'épître adressée à Ivan par le pope de l'église de l'Annonciation. L'attribution de cette épître est douteuse, je l'ai dit, et parmi les sujets dont elle traite un seul a été abordé par le concile : la question du port de la barbe, rattachée par Silvestre à cette lutte contre le péché de sodomie qui, au point de vue moral, semble avoir été la grande préoccupation de l'auteur du *Domostroï*. C'est à ce point de vue, d'ailleurs, que se plaçaient généralement les moralisateurs de la même école, dans l'idée que, « se rendant semblables aux femmes, les hommes imberbes avaient plus de facilité à éveiller des désirs coupables ».

Si jeune que fût Ivan, son intelligence et son instruction le plaçaient déjà à un niveau plus élevé. Le questionnaire sur lequel le concile a eu à délibérer n'a d'ailleurs pas été seulement présenté à l'assemblée au nom du souverain, mais *écrit en partie de sa main*, et, en le comparant à d'autres écrits postérieurs du même auteur, on y retrouve avec évidence sa marque personnelle : non seulement sa pensée, mais son verbe, sa façon de dire les choses, allant au vif, vigoureuse et mordante, âpre et crue. Rien de Silvestre, si pauvre écrivain et penseur si médiocre. Même dans les questions liturgiques, où il a pu et dû être dirigé par Macaire, Ivan devait toujours faire preuve de connaissances très étendues.

Au surplus, l'étude du livre aux cent chapitres n'a été abordée qu'à une époque relativement récente et sur un texte incomplet, prêtant à beaucoup d'incertitudes. Mis en interdit depuis 1667, sous prétexte d'hérésie, le *Stoglav* a échappé pendant près de deux siècles à la curiosité des historiens.

Macaire doit être probablement considéré comme l'auteur responsable de l'échec relatif auquel l'œuvre de 1551 a abouti, l'organisateur principal de la résistance opposée par l'assemblée aux tendances réformatrices de l'école de Nil Sorski et de Joasaphe et aux velléités personnelles du souverain. Le Métropolite était bien partisan d'une réforme, mais orientée dans un sens différent. Tournant le dos au progrès, il n'apercevait de salut que dans un retour repentant au passé, à ses traditions violées ou méconnues ; à l'idéal, arbitrairement conçu, du christianisme primitif. Une piété basée sur l'accomplissement scrupuleux des rites ; une Église fortement hiérarchisée au sein de la classe aristocratique et augmentant d'année en année les richesses « qui lui venaient de Dieu » ; l'entente avec l'État sur la base d'une assistance réciproque ; la répression impitoyable de l'hérésie, et pas d'écoles : tel était cet idéal. Quant aux observations de Joasaphe, elles n'auraient sans doute été ni accueillies ni même sollicitées, sans l'intervention de la seule volonté omnipotente qui fût capable de lancer à la majorité un pareil défi. Insérées dans le *Stoglav*, elles ont prêté à une confusion naturelle, en faisant supposer que l'assemblée les avait faites siennes, jusqu'à adopter les idées des *Niéstiajatiéli*. En fait il n'y a eu sur ce point qu'une capitulation partielle du *sobor* et l'honneur ne saurait en être enlevé à Ivan.

Modeste en elle-même, cette victoire s'est trouvée réduite encore par l'effort ultérieur des vaincus. Dans certaines localités, les décisions de l'assemblée restèrent longtemps ignorées. Partout, l'Église officielle s'attacha à en compromettre l'application, et, dès 1554, réunie de nouveau pour juger l'hérésie de Mathieu Bachkine et de ses disciples, elle prit sa revanche en englobant dans le procès quelques-uns des réformistes radicaux les plus illustres. Bientôt aussi, frappés ou menacés dans leurs intérêts les plus chers, quelques-uns des conservateurs ecclésiastiques allaient se rencontrer avec d'autres mécontents : poursuivant son programme réformateur, Ivan devait réunir tous les éléments d'opposition et,

confondant les intérêts religieux avec les intérêts politiques, engager avec les uns et les autres une lutte formidable, dont il n'est sorti victorieux, cette fois, qu'en laissant à la postérité épouvantée un nom et un souvenir qui aujourd'hui encore donnent le frisson.

La réforme religieuse était avortée; plus résolument mise en œuvre, la réforme politique préparait la terreur.

Mais Ivan avait auparavant d'autres problèmes à résoudre. S'imposant à lui comme à ses prédécesseurs, l'expansion territoriale de l'immense empire en devenir l'appelait à la frontière. Le législateur allait se faire conquérant (1).

(1) A consulter, pour l'histoire des réformes judiciaires et administratives : Dmitriév, *Œuvres*, I, 47 et suiv.; Milioukov, *Essais sur l'histoire de la culture*, III, 67 et suiv.; Gradovski, *Histoire de l'administration locale*, 1868, p. 89 et suiv.; Maciejowski, *Histoire des législations slaves*, IV, p. 43-44; Biélaiév, *les Paysans en Russie*, p. 68 et suiv.; Klioutchevski, *Étude sur les Assemblées*, dans *la Pensée russe*, 1890. — Pour l'histoire des courants réformateurs de l'époque : Soloviov, *Histoire de Russie*, VI, 181 et suiv. — L'épitre d'Ivachka Peresviétov, dont Karamzine n'avait fait connaître que quelques extraits dans le IXe vol. de son histoire, note 849, a été publiée récemment (1901) à Moscou, d'après un manuscrit appartenant à M. P. I. Stchoukine. En même temps la date de l'écrit (1549) a pu être établie. — Pour le code de 1550 : Biélaiév, *Leçons sur l'histoire du droit russe*, 1888, p. 411-430 : Latkine, *Leçons sur l'histoire du droit russe*, 1890; Vladimirski-Boudanov, *Chrestomatie de l'histoire du droit russe*, 1887 (avec le texte du code). — Pour la réorganisation du service : Pavlov-Silvanski, *les Hommes de service*, 1898, p. 108 et suiv; Biélaiév, *le Service de garde aux frontières*, 1848, p. 4 et suiv.; Soloviov, *Histoire de Russie*, VII, chap. 1er. — Pour le *Stoglavnyï sobor* : Jdanov, *Matériaux pour l'histoire de l'Assemblée*, dans la *Revue du ministère de l'instr. publ. russe*, 1876; Lebédiev, le *Stoglavnyï sobor*, 1882; Zaoustinski, *Étude sur le métropolite Macaire*, *Revue du ministère de l'instr. publ.*, 1881; Milioukov, *loc. supr. cit.*, III, 60; Klioutchevski, la *Boïarskaia Douma*, p. 445 et suiv; Macaire, *Hist. de l'Église russe*, VI, 229 et suivantes; Soloviov, *Hist. de Russie*, VII, chap. 1er; *Critique de Soloviov*, dans *la Conversation russe*, 1858; Pypine, *Histoire de la littérature russe*, II, 198 et suivantes; Latkine, *loc. supr. cit.* — Il existe trois rédactions principales du *Stoglav* : la première, dite rédaction étendue, a eu deux éditions à Londres et à Kazan; la seconde, éditée à Pétersbourg en 1868 par Kojantchikov, n'est qu'un abrégé de la précédente, exécuté probablement au dix-huitième siècle; la troisième, dite rédaction courte, a été conservée en plusieurs copies, dont l'une a été publiée par Katchalov.

CHAPITRE III

L'EXPANSION ORIENTALE — LA PRISE DE KAZAN

I. Les débris de l'empire mongol. — II. L'armée d'Ivan. — III. La prise de Kazan. — IV. Les conséquences. — V. La prise d'Astrakhan. — VI. Les Cosaques. — VII. La Crimée et la Livonie.

I

LES DÉBRIS DE L'EMPIRE MONGOL

A l'avènement d'Ivan, la conquête tatare n'est plus qu'un mauvais souvenir. L'empire des Gengis et des Timour s'est disloqué aux mains des conquérants. A l'est et au sud, les débris de la Horde d'Or, érigés à Kazan, à Astrakhan, dans les steppes de la Crimée, en khanats ou tsarats à peu près indépendants, bordent encore les frontières de la Moscovie. En reculant vers les hauts plateaux asiatiques, la marée mongole a laissé là de petites flaques aux vagues toujours agitées, aux remous encore menaçants; mais leur assaut va en s'affaiblissant. Pas un pouce de terre russe n'est plus recouvert par le flux qui, je l'ai dit, dans ces parages ne fut jamais océan. C'est la colonisation et la conquête russes maintenant, qui, par un retour offensif, s'avancent sur les chemins de cette ancienne invasion et chaque année, chaque jour presque, pénètrent plus avant dans l'énorme continent finno-tatar. Lentement mais sûrement, les souverains de Moscou étendent leur domaine, aux possessions acquises ajoutant des sphères d'influence de plus en plus vastes. D'anciens vassaux, ils se



sont faits les suzerains des khans les plus proches, et, à Kazan, le khan Safa Ghireï est devenu leur tributaire.

En Crimée pourtant, un nouveau centre de domination tatare s'était constitué. A la faveur d'une organisation politique et militaire plus fortement recréée sur les anciens modèles, il avait réussi à se rattacher les khanats voisins et à rompre les liens de vassalité qui déjà les rattachaient à Moscou. Ce fut une contrariété d'abord et bientôt un péril. En 1539, étant parvenu à prendre pied à Kazan même et à y mettre garnison, ayant attiré ou recueilli à sa cour le transfuge Simon Biélski, le khan criméen, Saïp-Ghireï, envoyait déjà à Moscou un message, où elle crut retrouver l'écho des sommations impérieuses d'autrefois. « Je me mets en marche et je ne vais pas à la dérobée... Je prendrai ta terre, et, si tu veux me suivre, tu n'arriveras pas à la mienne. » Et l'engagement de ne plus toucher à Kazan ne suffisait même pas à l'insolent provocateur : il lui fallait la promesse d'un tribut annuel, le retour à la honte du passé. De 1539 à 1552 ce fut alors une lutte dont l'enfance et l'adolescence d'Ivan eurent à subir l'angoisse, et dont mes lecteurs me sauront gré de leur épargner le détail. A Kazan, les partisans de Safa, puis de son fils mineur, Outémich, se trouvèrent aux prises avec le parti moscovite qui, s'adjoignant le plus fameux guerrier du pays, Boulat, réussissait à remplacer le protéger de Saïp par un protégé d'Ivan, Schah-Ali ou Schig-Aleï. Mais, trainant Biélski à sa suite, renforçant son armée avec un contingent turc, obtenant de la Porte des fusils et du canon, Saïp en arrivait à menacer Moscou. A un moment, la question fut agitée si le jeune tsar devait rester dans sa capitale et prendre part à sa défense, et il fallut l'intervention du métropolite Joasaphe pour faire prévaloir le conseil le plus viril. Alors même qu'ils étaient en âge de combattre, les ancêtres d'Ivan avaient toujours mis leur personne en sûreté dans des circonstances analogues. Mais, observait Joasaphe, Moscou était maintenant autre chose, plus qu'une capitale : une métropole, la ville sainte, où toute la Russie orthodoxe avait mis en dépôt tout ce

qu'elle possédait de plus cher : sa foi et ses reliques, ses espérances et ses fiertés.

Ivan resta, et par sa seule présence fit reculer Saïp. Derrière ce tsar, cet enfant couronné qui ne fuyait pas, le khan imagina une armée assez forte pour avoir raison de ses Tatars, qui n'étaient plus ceux de Baty, moins soldats aujourd'hui que pillards, amateurs des victoires faciles. En grandissant, Ivan fit mieux. A deux reprises, en 1548 et 1549, il paya de sa personne, conduisant sous Kazan des expéditions, d'ailleurs infructueuses. On partait trop tard et on se laissait surprendre par l'hiver. Les régiments fondaient dans les neiges et l'artillerie sombrait dans le Volga. Acharnés à leurs querelles de préséance, les « hommes de service » oubliaient tous leurs devoirs. Deux fois, pleurant de rage, le tsar dut battre en retraite tandis que Criméens et *Kazantsy,* enhardis, ravageaient ses plus belles provinces.

A la seconde fois, cependant, un résultat fut obtenu : la fondation d'une ville en territoire ennemi, à proximité de Kazan déjà, au confluent de la Sviaga et du Volga. Ce fut Sviajsk, et les peuplades montagnardes du voisinage, Tcheremisses, Tchouvaches et Mordviens, y reconnurent bientôt un centre d'attraction, les Tatars de Kazan une prise de possession avec laquelle il fallait compter. En fait, le khanat était démembré. A Kazan, abandonnés par les Criméens qui, laissant là femmes et enfants, se décidaient à quitter la ville au nombre de trois cents guerriers, non sans avoir d'abord opéré un pillage général ; mécontents d'Outemich ; puis, l'ayant livré aux Moscovites, tout aussi peu satisfaits de Schah-Ali, les Tatars en vinrent à demander au tsar un gouverneur de son choix, et Ivan se crut à la veille de triompher sans coup férir. Déjà, en février 1552, le gouverneur désigné, le prince Simon Ivanovitch Mikoulinski, arrivait aux portes en compagnie d'Adachev quand les intrigues de Schah-Ali, qui s'était docilement retiré à Sviajsk, et l'intervention sans doute de quelques émissaires de Saïp amenèrent un brusque revirement. Les portes restèrent fermées ; un appel aux armes retentit; des

courriers allèrent en Crimée demander des renforts ; l'aventure menaça de tourner au désastre.

A Sviajsk, où il dut se rabattre n'ayant que peu de monde avec lui, Mikoulinski pensa être enveloppé et anéanti. La peste et avec elle l'indiscipline se mirent dans son camp. Le désordre moral s'ajouta à la détresse matérielle. « Les hommes se rasaient la barbe... et débauchaient des jeunes gens », rapporte la chronique. A Moscou, les boïars réunis en conseil n'imaginèrent que des expédients d'une efficacité douteuse : transport de reliques processionnellement opéré de la cathédrale de l'Annonciation à la cathédrale de l'Assomption ; envoi à Sviajsk d'une eau consacrée avec ces reliques et d'une instruction édifiante rédigée par le nouveau métropolite, Macaire. Ivan et son entourage intime jugèrent qu'il y avait autre chose à faire. Le prestige de Moscou et tout l'avenir de sa politique dans ces parages étaient en jeu. Il fallait tenir le coup et vaincre cette fois ou renoncer à tout espoir de conquête, se préparer même peut-être à reprendre le joug séculaire. Enhardi, Saïp ne reculerait plus. L'expérience des années passées indiquait aussi qu'il fallait se hâter. Le 16 juin 1552, après avoir confié à la tsarine Anastasie une sorte de régence, ordonné la mise en liberté d'un grand nombre de prisonniers et accompli d'autres actions pieuses pour appeler la bénédiction du ciel sur son entreprise, Ivan se mit en marche avec toutes les forces qui restaient disponibles et dont je vais essayer d'indiquer approximativement l'importance, la composition et la qualité.

II

L'ARMÉE D'IVAN

En ce pays qui n'a pas connu la féodalité, l'organisation militaire était cependant, à cette époque, entièrement féodale

dans ses traits essentiels. En France, d'une organisation analogue, il ne restait plus que le ban et l'arrière-ban, c'est-à-dire peu de chose, deux ou trois milliers d'hommes, dont on ne faisait guère état en présence de l'armée régulière et permanente, la vraie armée des temps modernes. En Russie, Ivan commençait seulement de former ce contingent de nouveau type, en lui donnant pour noyau le corps des *Striéltsy*, dont le nom paraît pour la première fois au cours de cette campagne décisive de 1552 contre Kazan. C'étaient des tireurs d'arquebuse *(striélat :* tirer) recrutés parmi les hommes libres et s'engageant pour la vie. Mariés pour la plupart, ils formèrent dans la suite une caste à part, où la profession des armes fut héréditaire. Armés et équipés à l'européenne, ils recevaient un rouble pour se bâtir une maison, un rouble de solde annuelle, un uniforme, de la poudre et quelques mesures de farine et de *kacha*. Ces allocations se montrant insuffisantes, le gouvernement fut amené à leur distribuer des terres et à leur permettre de s'occuper accessoirement de diverses industries, ce qui tendit à les confondre avec les « hommes de service ». A la fin du règne d'Ivan, ils furent 12,000, dont 7,500 tenant garnison à Moscou, et, avec les Cosaques des villes, ils formèrent le premier corps d'infanterie que les tsars de Russie aient possédé. Un corps permanent d'artilleurs, divisé en canonniers *(pouchkari)*, artilleurs de forteresse *(zatinchtchiki)*, grenadiers *(granattchiki)* et artificiers, ainsi qu'un corps spécial d'arquebusiers *(pistchalniki)*, furent organisés en même temps.

Tout cela ne faisait pas une armée. Le gros des forces demeurait constitué par les « hommes de service » et par ce qu'on nommait la *rat*, autre embryon d'une force régulière. En temps de guerre, on appelait d'une part sous les armes tout ou partie des « hommes de service » et, d'autre part, on ordonnait des levées, décidant que telle ville ou telle province ou tel diocèse auraient à fournir tant et tant d'hommes à pied ou à cheval, recrutés en dehors de la classe militaire. C'était la *rat* ou la *possokha*, et en une campagne, pour

reprendre Polotsk aux Polonais, Ivan devait réunir 80,000 de ces *possochniki*. Ce n'était pas, on le devine, une troupe disciplinée et propre à faire bonne figure sur un champ de bataille. Communément aussi on ne l'employait qu'à des travaux de terrassement ou à la préparation du matériel de guerre. Le gouvernement moscovite souffrait d'ailleurs et avait même pour agréable que les contribuables s'acquittassent en argent, payant 2 roubles par homme à livrer. C'était un impôt.

Mobilisés par des circulaires que le bureau de guerre, ou *Razriad*, envoyait aux voiévodes de province, en indiquant les effectifs à mettre sur pied, les points de concentration et la nature des armements, les « hommes de service », boïars, enfants de boïars et hommes de cour *(dvorianié)*, étaient répartis, depuis Ivan IV, entre cinq régiments : le grand régiment, l'avant-garde, la main droite, la main gauche et l'arrière-garde. Si le tsar était présent, on en ajoutait un sixième : « le régiment du souverain ». Le premier régiment comprenait trois et les autres deux divisions subdivisées en « centaines » *(sotnias)*. Les régiments étaient commandés par un voiévode, les divisions par un lieutenant avec rang de voiévode, les *sotnias* par un *dvorianine* de premier rang. En l'absence du tsar, l'ensemble était placé sous les ordres d'un voiévode de cour, le *magister militum* des Romains, le généralissime d'aujourd'hui, entouré d'un état-major nombreux, où figuraient les *sborchtchiki*, chargés de réunir les troupes; les *okladtchiki*, s'occupant de leur répartissement; les *possylnyié lioudi*, sorte d'aides de camp; les *stanovchtchiki* ou ingénieurs; les artisans étrangers employés pour les travaux de siège; les juges, le service médical et les prêtres.

Combien cela faisait-il d'hommes? Nous manquons d'indication pour l'année 1552, mais en 1556 le régiment d'avant-garde au grand complet ne donnait qu'un effectif de 1,500 cavaliers. En 1578, même augmentée par un contingent tatar, l'armée faisant campagne en Lithuanie compta 39,681 combattants en tout, ainsi répartis :

Princes russes et circassiens..........	212
Boïars et enfants de boïars de la terre de Moscou........................	9.200
Hommes de service de Novgorod et de Iouriév........................	1.109
Tatars et Mordviens.................	6.461
Striéltsy de la cour..................	2.000
Striéltsy et cosaques des provinces....	13.119
Possokha des provinces du Nord......	7.580
	39.681

Toutefois, une partie des forces disponibles avait dû probablement être laissée à la garde des frontières, et, d'autre part, chaque boïar emmenait avec lui deux *ratniki*, ou hommes de corvée, pour le moins et quelquefois cinquante et plus. Un voyageur de l'époque, Clément Adams, parle de 90,000 hommes que le tsar pouvait réunir sous les armes, mais dont il ne mettait en campagne que le tiers, étant obligé d'employer les deux autres tiers à la défense des points fortifiés. La concordance de cette évaluation avec les chiffres indiqués par les rôles de 1578 est frappante.

En dehors des striéltsy des corps spéciaux et de la *possokha* toutes ces troupes n'étaient que de cavalerie. Leur armement présentait une grande variété. Au temps d'Ivan, avec le sabre recourbé à la façon turque, l'arc demeurait encore l'arme favorite de la plupart des Moscovites. Quelques-uns seulement le remplaçaient pas des pistolets ou de longs mousquets. Une hache pendue à l'arçon de la selle, un poignard et parfois une lance complétaient l'équipement de campagne. Peu de cuirasses. Quelques grands seigneurs seulement en portaient par ostentation de fort magnifiques, et se coiffaient aussi de « salades » ou de « morions ». Pas d'éperons : le fouet les remplaçait. Tenant la bride et l'arc dans la main gauche, étreignant le sabre et le fouet avec la droite, pour tirer le cavalier laissait tomber sabre et fouet que retenait une courroie. Dès que l'ennemi approchait à portée du tir, toutes les flèches partaient à la fois, et, pour peu que l'élan de l'adversaire ne s'en trouvât pas ébranlé, la troupe entière

battait en retraite sans attendre le choc. Aussi en rase campagne, jamais cette cavalerie ne put tenir devant les escadrons polonais, dressés au contraire à charger à fond. Son mérite principal était l'endurance et la mobilité. Avec leurs chevaux généralement fort petits, ne portant pas de fers et maladroitement harnachés, les cavaliers moscovites franchissaient des distances énormes, supportant sans faiblir les plus grandes fatigues et les plus dures privations. Clément Adams et Chancellor nous les montrent campant dans la neige, y allumant un petit feu et satisfaits d'avoir pour repas un peu de farine délayée dans de l'eau bouillante; se couchant ensuite sans autre abri que leur manteau, avec une pierre pour oreiller. Le second voyageur anglais se demande combien de guerriers de son pays, parmi les plus fiers de leur valeur, seraient capables de tenir campagne, ne fût-ce qu'un mois, contre des hommes de cette trempe, et il en vient à conclure que, si ces hommes connaissaient leur force, personne au monde ne leur résisterait.

L'endurance n'est pas tout à la guerre. Mal exercés, insuffisamment disciplinés, les soldats d'Ivan ignoraient les premiers éléments de leur art. Surprendre l'ennemi, l'envelopper avec des forces deux ou trois fois supérieures si possible, l'étourdir avec leurs cris et avec le vacarme discordant de leurs trompettes et de leurs cymbales, telle était la seule tactique qu'ils connussent. Braves à leur façon, tout autant qu'ils étaient sobres, on les voyait rarement demander grâce, fussent-ils rompus et sur le point de succomber; mais ils se laissaient rompre facilement. De nulle ressource pour les combinaisons d'une stratégie savante, ils ne valaient pas mieux pour des opérations de siège comme celles qui attendaient Ivan sous les murs de Kazan. Leur supériorité éclatait encore dans la défense. Une fois enfermés et hors d'état de prendre du champ en fuyant, ils montraient une ténacité à toute épreuve, supportant le froid et la faim sans murmurer, mourant par milliers sur leurs remparts de bois et de terre constamment reconstruits et ne capitulant qu'à la dernière

extrémité. D'où l'usage très répandu dans l'armée moscovite des fortifications portatives, planches en forme de boucliers avec des ouvertures pour les canons des mousquets. On les appelait *khoulaï gorody*, villes en marche. De là encore le développement précoce d'une artillerie très puissante.

Les premiers canons que ce pays ait possédés venaient du dehors; mais, sous Ivan III, des ouvriers étrangers travaillaient déjà à en fondre. Conservé aujourd'hui encore à l'arsenal de Saint-Pétersbourg, un produit de cette fabrication indigène, pièce de deux livres, porte la date de 1485. Sous Ivan IV, le matériel ainsi constitué s'assimila tous les progrès de la balistique européenne : serpentines, appelées ici *zmeï;* fauconnaux *(sokolniki)* et mortiers de calibres divers, parmi lesquels on rangeait les *haufnizy*, du mot allemand *haufnitz;* les *Haubitzen* des temps plus modernes, et les *volkomiétki* (de *volk :* loup et *miétat :* lancer). Au témoignage de Fletcher, aucun prince chrétien de l'époque ne possédait une telle abondance de bouches à feu, et Jenkinson s'est émerveillé au spectacle des exercices où, en 1557, les canonniers russes rivalisèrent sous ses yeux de promptitude et d'habileté dans le pointage des pièces.

Les chroniques parlent de cent cinquante canons qui auraient été amenés par Ivan en 1552, sous les murs de Kazan. Ce chiffre est sans doute aussi exagéré que celui de cent cinquante mille hommes indiqué pour l'effectif accompagnant cette artillerie. Mais il est certain que le tsar a dû se mettre cette fois en campagne avec des forces considérables. Et cependant, pour s'y résoudre, il lui avait fallu un grand effort de volonté. A part sa répugnance pour les hasards de la guerre, partagée avec tous les *Rourikovitchy*, d'autres motifs le retenaient : sa femme attendait la naissance d'un premier enfant; l'appel des *Kazantsy* à leurs frères de Crimée n'avait pas été vain et déjà les bandes du nouveau khan, Devlet-Guireï, paraissaient sous Toula. Le jeune tsar ne se laissa point détourner de sa résolution. Toula tenant bon, le 13 août, il fut à Sviajsk, où sa présence fit meilleur effet

que les aspersions d'eau bénite et les admonestations de Macaire, et le 23 il campa sous Kazan.

III

LA PRISE DE KAZA

La ville n'avait que des remparts en bois et en terre ; mais, évaluée à trente mille hommes par les chroniqueurs, la garnison parut dès les premiers jours décidée à une résistance acharnée. Jugeant avec raison qu'elle ne pouvait attendre de pardon, elle comprenait sans doute aussi que la lutte séculaire de deux races, de deux puissances, de deux religions arrivait là à une rencontre décisive. En dehors de quelques postes avancés, de Sviajsk fondé récemment, Moscou n'avait fait jusque-là qu'exercer des reprises. A Kazan, elle prendrait possession d'un des antiques boulevards de l'Islam. Soutenus par un chef envoyé de Crimée, le tsar Iadiger-Mohamed ; encadrés par une élite de guerriers qui l'accompagnaient, les Tatars retrouvèrent les souvenirs de leur ancienne valeur, repoussèrent victorieusement les premiers assauts, firent craindre à Ivan d'être surpris encore par l'hiver implacable.

En septembre, un orage violent renversa dans le camp moscovite un grand nombre de tentes, détruisit sur le Volga un grand nombre de bâtiments contenant les approvisionnements, et déjà, du haut de leurs remparts, où l'artillerie d'Ivan ne parvenait pas à faire brèche, les assiégés raillaient le *tsar blanc*. Avec des gestes obscènes, tournant le dos et relevant leurs robes, au récit des chroniqueurs, ils le défiaient. « Tiens, seigneur tsar ! voilà comment tu prendras Kazan... » Avec des contorsions et des cris bizarres, qui passaient pour œuvres de sorcellerie, ils épouvantaient l'esprit superstitieux de leurs adversaires.

Ivan ne faiblit pas. Contre les sortilèges qui causaient des pluies torrentielles, il fit venir de Moscou une croix miracu-

leuse qui ramena le beau temps, et, contre les remparts industrieusement réparés par les Tatars, il fit appel à la science des ingénieurs étrangers qui, au moyen de travaux d'approche, doublèrent l'efficacité du tir et hâtèrent le dénouement. Dans la poésie populaire, ce siège de quelques semaines a pris les proportions d'un autre siège de Troie. Ivan y aurait passé *huit* ou même *trente* années. En réalité, dès la fin de septembre, l'artillerie ayant suffisamment préparé le terrain, un assaut général fut décidé. Il eut lieu le 2 octobre 1552; il donna aux assiégeants une victoire assurée d'avance; mais, après avoir fait preuve jusque-là de fermeté et d'énergie, Ivan n'y parut pas à son avantage. On s'était déjà habitué à le voir exercer le commandement effectif. S'étant fait craindre, il se faisait obéir. On le chercha en tête des colonnes mises en mouvement. Personne! Le chef avait disparu; le *Rurikovitch* seul restait, fuyant le danger, reculant devant la mêlée sanglante et s'attardant aux pieds des autels pour prier. A l'aube, tandis que le prince Michel Vorotynski s'occupait de faire sauter les dernières défenses, un office solennel avait été célébré dans la chapelle dressée au milieu du camp moscovite et la légende veut que le progrès des travaux de mine ait correspondu au développement solennel de la liturgie orthodoxe. La version slavonne du « *ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum* », psalmodiée par les diacres, fut suivie d'une première explosion et le verset évangélique : « Il n'y aura qu'un troupeau et un pasteur » d'une autre plus forte. Mais diacres et sapeurs en avaient fini; il s'agissait de monter à la brèche. Déjà, avec les flèches et les balles, les appels au Dieu des chrétiens et au Dieu de Mahomet se croisaient dans l'air. Un boïar essoufflé accourut : « Sire, il est temps de partir! Vos hommes sont aux prises avec les Tatars et Votre régiment Vous attend... » Gravement, Ivan répondit en citant un de ces textes sacrés dont les hommes de son temps et de son niveau intellectuel portaient une provision inépuisable dans leur mémoire. Avec beaucoup d'à-propos celui-ci



indiquait l'utilité des longues oraisons, et le tsar ne bougea pas. Deuxième message plus pressant : les assaillants faiblissaient; les Tatars reprenant l'avantage, la présence du souverain à la tête des troupes était absolument nécessaire... Ivan poussa un grand soupir, versa des larmes abondantes, et, à haute voix maintenant, se remit à invoquer le secours divin.

Tout l'esprit de sa race se traduisait dans cette attitude du jeune prince, avec une part du tempérament personnel, particulièrement nerveux que nous lui connaissons. Lâcheté? Non. L'homme qui bientôt, bravant des colères terribles, allait imposer par le fer et par le feu sa volonté infrangible, et, vingt ans durant, la maintenir à travers les haines, les défaillances et les trahisons conjurées de ses compagnons les plus proches; le champion prochain de l'*Opritchnina* n'était pas, ne pouvait pas être un lâche. Il était l'héritier de ces princes de Moscou qui avaient fait la Russie grande, non sur les champs de bataille par des prodiges de valeur, mais dans les voies obscures de l'intrigue, du négoce et de l'épargne; par des miracles de patience, de ruse et d'abjection stoïquement supportée; l'élève aussi des anciens maîtres orientaux de ce pays, qui y avaient introduit leurs habitudes de nonchalance asiatique, de dédain pour l'effort physique, de hautaine impassibilité. Se battre, donner des coups au risque d'en recevoir, n'était pas le fait d'un souverain dans leur conception du rôle. Le maître avait des esclaves pour cela. Il commandait, envoyait des hommes à la mort — et priait.

Les boïars de l'entourage d'Ivan ne l'entendaient cependant pas ainsi. Très probablement, l'un d'eux fit au souverain quelque violence et, à bout d'atermoiments, après qu'il eut baisé l'image miraculeuse de saint Serge, bu de l'eau bénite, mangé un morceau d'hostie, reçu la bénédiction de son chapelain, harangué le clergé, sollicité son pardon et réclamé sa bénédiction, « au moment où il allait souffrir pour la vraie foi », on vit enfin le tsar monter à cheval et

galoper pour rejoindre son régiment. Mais maintenant encore, bien que la bataille touchât à son terme et qu'un retour offensif des assiégés ne fût plus à craindre, au témoignage de Kourbski et sans que le Terrible se soit avisé de contredire ce témoin oculaire, on eut quelque peine à faire avancer le cheval et son cavalier : les boïars durent mettre la main à la bride...

Déjà les étendards moscovites flottaient sur les remparts, et les premières colonnes d'assaut avaient pénétré dans la ville. Le carnage commençait. Six mille Tatars essayaient en vain de gagner la campagne en passant à gué la Kazanka. Ivan ne songea pas à arrêter la tuerie. Même en Occident, une ville prise d'assaut était une ville vouée à la mort. Les femmes et les enfants seuls furent épargnés et emmenés en captivité. Après quoi, ordonnant de chanter un *Te Deum*, le tsar planta de ses mains une grande croix à la place où, pendant le combat, avait flotté le drapeau du dernier khan de Kazan. Une église dut y être construite et, deux jours après, elle était prête et consacrée. A la fin de la semaine, deux gouverneurs, le prince Alexandre Borissovitch Gorbatyï et le prince Vassili Siémiénovitch Serebrianyï, se trouvèrent installés dans la cité conquise et le conquérant se hâtait de regagner Moscou et d'y rejoindre Anastasie.

Sur le chemin de la capitale, à Vladimir, une joyeuse nouvelle l'attendait : la tsarine venait d'accoucher d'un fils qui reçut le nom de Dmitri. A Taïninskoïé, un des plus anciens villages des environs de Moscou, où Ivan devait se retirer un jour au milieu des épreuves qui l'attendaient après ce succès, son frère Georges, en compagnie des principaux boïars, vint lui apporter les premières félicitations. A Moscou, allant à sa rencontre avec tout le clergé, le Métropolite le compara à Dimitri Donskoï, à Alexandre Nevski et à Constantin le Grand; puis se prosternant à terre, il remercia le souverain pour le triomphe donné au pays et à l'Église.

Le triomphe était grand, en effet, — plus considérable dans ses conséquences immédiates ou lointaines que l'acqui-

sition des Trois Évêchés faite cette même année par Henri II à l'autre extrémité de l'Europe.

IV

LES CONSÉQUENCES

En 1555, le premier archevêque de Kazan et de Sviajsk, Gouriï, alla occuper son poste avec tout un cortège de prêtres, et ce fut comme la contre-partie de cette migration du clergé grec qui, sous le règne de Vladimir, avait porté l'enseignement de la vraie foi de Byzance à Korsoun. Après avoir consacré une église de l'Intercession-de-la-Sainte-Vierge, construite au Kreml en mémoire de la nouvelle conquête, Gouriï monta à bord d'un navire, où continuèrent les chants et les prières, tandis que sur tout le parcours, de la Moskva au Volga, un concours immense de populations enthousiasmées saluait le représentant de la vraie foi. La Russie, à son tour, commençait un apostolat. Dans les murs de Kazan, l'Islam tout entier avait été frappé, et le prestige naissant des khans de Crimée devait en éprouver une atteinte irréparable. Il ne serait plus question de « battre du front » devant eux, comme Ivan le faisait naguère encore dans sa correspondance avec ces redoutables voisins, lui qui prétendait traiter d'égal à égal avec l'empereur d'Allemagne et avec le Sultan! Mais, au point de vue matériel même, Kazan constituait une prise infiniment précieuse : placé sur le cours moyen du Volga, s'il ne menaçait plus Moscou, ce résidu de la puissance mongole lui barrait encore la route de l'Est, faisait obstacle à son développement naturel. Là aussi s'était produit autrefois le premier choc de la chrétienté et de l'Islam, au milieu des batailles livrées par les Bulgares mahométans, premiers occupants du lieu, aux premiers princes de la nouvelle Russie du Nord-Est. Pour l'Asie, Kazan demeurait une métropole commerciale et industrielle, et, pour l'empire mongol, le dernier

point d'appui solide qu'il gardât en Europe ; car, réduit au khanat de Crimée, il n'y figurait plus qu'à l'état de camp nomade, vaguant à travers les steppes du sud. Astrakhan lui restait encore ; mais, après la chute de Kazan, celle de cette autre digue barrant le chemin au flot moscovite était inévitable et la conquête comme la colonisation commencée allaient se précipiter en une poussée irrésistible vers les riches contrées arrosées par les affluents occidentaux du Volga et les affluents orientaux du Don.

Kazan, enfin, était un foyer naturel pour toutes les nombreuses peuplades sauvages, Tcheremisses, Mordviens, Tchouvaches, Votiaks, Bachkirs, occupant les deux rives du Volga, la montagne et la plaine. Déjà attirée à l'ombre de Sviajsk, la montagne entrait dans le giron moscovite; la plaine allait suivre.

Dans son impatience de retrouver les joies du foyer conjugal et de savourer les gloires qui l'attendaient à Moscou, Ivan s'était cependant trop hâté de quitter la contrée. Au dire de Kourbski, les boïars auraient insisté pour qu'il attendît le printemps. Peut-être cependant lui avaient-ils eux-mêmes donné des raisons pour une résolution contraire. Si, au dernier moment, il s'était fait tirer par la bride sous les murs de Kazan, avant d'y arriver, ses « hommes de service » avaient, à plusieurs reprises, fait mine de lui fausser compagnie, se disant épuisés, à bout de forces et de ressources. Entre lui et eux une lutte sourde était déjà engagée. Il sentait bien qu'il ne les avait pas dans la main, et eux voyaient qu'il n'était pas homme à se contenter longtemps d'une obéissance marchandée, capricieuse et incertaine. Les réformes accomplies ou préparées créaient dans les rangs de la haute aristocratie un mécontentement qui ne perdait aucune occasion de se manifester, et au milieu de ces guerriers qui se mêlaient de lui indiquer son poste dans les combats et de l'y conduire de gré ou de force Ivan ne s'était pas vu sans doute suffisamment en sûreté.

Il n'en arriva pas moins que dès le mois de décembre le

bénéfice de la victoire menaça d'échapper aux vainqueurs. A Kazan et dans les environs, des symptômes inquiétants parurent. Puis ce fut la révolte ouverte. Les cosaques et les *striéltsy* du corps d'occupation perdirent mille hommes dans une rencontre avec des tribus de la *gornaia storona* (côté de la montagne), et ces montagnards rebelles arrivèrent même à fonder une ville nouvelle sur la Mecha, à 70 verstes de Kazan. En 1554, il fallut recourir à une campagne en règle contre ces insoumis, et cinq années devaient se passer encore avant que la possession paisible du pays fût à peu près assurée. Mais déjà Moscou avait fait ailleurs un nouveau et grand pas.

V

LA PRISE D'ASTRAKHAN

Au printemps de cette même année 1554, 30,000 Moscovites, sous les ordres du prince Georges Ivanovitch Pronski, s'étaient embarqués sur le Volga, et le 29 août, alors qu'Ivan célébrait à Kolomna le jour de sa fête, un courrier lui annonça la prise d'Astrakhan. Ce n'était pas encore la conquête définitive. Pronski se contentait d'installer dans la ville un tsar de son choix, Derbich Ali, en l'obligeant à payer un tribut annuel et à garantir aux Moscovites la libre navigation du Volga, de Kazan à Astrakhan. La politique moscovite reprenait le jeu qui lui avait réussi à Kazan avec Schah-Ali. Les résultats furent semblables. Entre ces nouveaux protecteurs, les Tatars indigènes qui supportaient impatiemment leur autorité, le khan de Crimée qui prétendait imposer la sienne et les Turcs eux-mêmes, disposés à se mêler de la querelle, Derbich eut une tâche difficile. On le vit bientôt lier partie avec la tribu voisine des Tatars-Nogaïs, où deux frères ennemis, Ismaïl et Iousouf, se disputaient le pouvoir, et, avec l'appui d'un des compétiteurs, viser à l'indépendance. Une nouvelle expédition devint nécessaire. Derbich s'enten-

dant avec Iousouf, puis celui-ci ayant été tué par son frère, avec les enfants de la victime, Moscou traita avec Ismaïl, qui, pour prix de son concours, demandait de modestes présents, trois oiseaux de chasse : un gerfaut, un faucon, un épervier, beaucoup de plomb, beaucoup de safran, beaucoup de matières colorantes, beaucoup de papier et 500,000 clous... Derbich fut chassé ; Ismaïl le remplaça, se montra indocile à son tour et dut céder la place à ses neveux. Moscou eut maille à partir pendant longtemps encore avec ce monde de vassaux turbulents ; mais en définitive les embouchures du Volga lui demeurèrent acquises, en même temps que, l'introduisant dans leurs démêlés, y sollicitant son arbitrage ou y obtenant son appui, les petites principautés voisines du Caucase l'entraînaient insensiblement, sans qu'elle y prît garde et presque contre son gré, toujours plus loin à l'est, dans de nouveaux champs d'action, qui de proche en proche reculaient les frontières de son hégémonie envahissante.

L'émigration colonisatrice suivait pas à pas les progrès de cette politique, les devançait parfois. Des rives du Don et du Terek, où déjà elle avait pris pied, elle s'étendait jusqu'en Crimée, jusqu'aux portes d'Azov, élargissant sans cesse le domaine de ce qu'on appelait la *kazatchina*, patrie aux limites indéfinies et toujours mobiles de toute la population flottante de l'empire. Il y avait là, au service du programme d'expansion ainsi mis en œuvre, une force incalculable. Il y avait cependant aussi un danger.

VI

LES COSAQUES

L'autorité de la métropole sur cet élément, fugace et turbulent par nature, était et devait rester longtemps purement nominale. En 1570 seulement, un des lieutenants du Terrible, Novossiltsov, allait réussir à lui donner un peu plus de consistance sur les rives du Don, et c'est ce souvenir trois fois sécu-

laire que l'armée actuelle du Don célébrait il y a trente-quatre années. Mais dès 1577 Ivan eut à envoyer tout un corps d'armée, sous Mourachkine, pour réprimer les brigandages et les violences de ces sujets indisciplinés, et c'est alors, croit-on, que, pour échapper à de justes représailles, les futurs conquérants de la Sibérie, Ermak et ses compagnons, allèrent chercher refuge auprès des Stroganov, autres colonisateurs d'un type différent, dont les immenses possessions touchaient à l'Asie.

Ainsi fut préparée une nouvelle et plus grande conquête; mais, en attendant, du fait de ces cosaques et de leurs entreprises arbitraires, Moscou se voyait imposer une lutte inévitable avec le dernier débris de la puissance tatare. Faute de pouvoir plier à sa discipline les milliers d'Ermak en armes sur les confins de la Crimée, Ivan dut, lui premier, engager ce duel dont le règne de Catherine II seulement allait voir le terme. En 1555 déjà il préludait aux futures expéditions des Galitzine et des Münnich en mettant en campagne un corps de 13,000 hommes sous Chérémétiev. Comme toujours en pareille circonstance, plus prompt et plus hardi, le khan prit les devants, battit en retraite devant le tsar, mais infligea un échec sérieux à son lieutenant. Un détachement de cosaques, guidé par le diak Rjevski, n'en fut pas empêché, l'année suivante, de pousser une reconnaissance jusqu'à Otchakov, en provoquant une vive émotion et un sursaut d'esprit belliqueux parmi les riverains petits-russiens du Dniéper. Puis ce fut le tour d'un sujet du roi de Pologne, le prince Dmitri Wisniowiecki, qui, sur une île de ce fleuve occupée et fortifiée par lui — la Khortitsa — pensa braver le khanat voisin en faisant alliance avec le tsar, se fit chasser d'abord en 1557, mais l'année suivante prit sa revanche sous Azov même, tandis que le commandant des forces moscovites, Daniel Adachev, atteignait l'estuaire du Dniéper, y capturait deux bâtiments turcs, débarquait en Crimée et y semait la terreur.

Le moment sembla alors venu d'en finir par quelque

grand effort, et l'entourage d'Ivan le pressa vivement de s'y résoudre. Mais déjà le jeune et glorieux souverain avait fait volte-face. D'Orient son esprit entreprenant s'était reporté vers l'Occident, où l'attiraient des affinités intellectuelles plus vives, des perspectives plus séduisantes. Les affaires de Livonie le tenaient et allaient l'absorber pour de longues années. C'était déjà l'histoire de Pierre le Grand.

VI

LA CRIMÉE ET LA LIVONIE

Les deux entreprises furent toujours inconciliables, et, à quelques critiques qu'il ait donné lieu alors et depuis, le choix auquel le fils de Vassili s'est arrêté semble très justifiable. Aller en Crimée n'était pas la même chose qu'aller à Kazan ou à Astrakhan. Des rives de la Moskva à celles du Volga le transport des troupes et des approvisionnements se trouvait assuré par un réseau de voies fluviales, traversant en partie au moins des territoires relativement peuplés. Sur l'autre route, à partir de Toula et de Pronsk, c'était le désert, d'immenses espaces sans abri et sans ressources, où, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, devaient se briser les efforts renouvelés des meilleurs chefs d'armée que la Russie possédât. Sans compter que derrière la Crimée on risquait de trouver la Turquie — la Turquie du seizième siècle, celle de Soliman le Grand !

Le choix d'Ivan n'était d'ailleurs pas entièrement libre. Depuis 1554 il demeurait en guerre avec la Suède, à cause de cette même Livonie, et, à cause d'elle encore, il ne sortait d'un état de guerre permanent avec la Pologne qu'au moyen de trêves toujours à la veille d'être rompues. La solution des deux problèmes ne s'imposait pas aussi avec une urgence égale. Si inquiétante qu'elle fût, la Crimée pouvait attendre. En Livonie, Polonais et Suédois n'attendaient pas, point

libres eux-mêmes de remettre à plus tard une intervention où il fallait que Moscou les devançât au risque de se voir fermer pour toujours l'accès de la Baltique. L'ancienne colonie des chevaliers teutoniques arrivait à cet état que la Pologne devait un jour connaître et qui fait violence en quelque sorte aux convoitises voisines : la maison brûlait, et c'était à qui arriverait le premier pour éteindre le feu. Abandonner la partie ? Ivan n'y pouvait songer. A Kazan même il n'avait vaincu qu'avec le concours de l'Occident, avec l'aide de ces ingénieurs et ouvriers européens qu'il cherchait à recruter en Allemagne, en Hongrie, en Italie. Mais si en Italie, et partiellement en Allemagne, on se montrait disposé à favoriser ces efforts, d'autres pays d'Europe, et précisément les plus proches, gardaient une attitude méfiante et hostile, arrêtant les recrues au passage, interdisant les achats de matériel de guerre perfectionné, s'appliquant à maintenir entre eux et ce voisin trop entreprenant le mur de l'isolement séculaire. La Livonie était une porte — cette même porte que Pierre le Grand aurait à ouvrir un jour à grands coups de hache. Une chance se présentait de l'ouvrir de suite, et sans grand effort d'après les apparences. Y renoncer eût été une folie.

Mais Ivan ne pouvait-il utiliser, pour le même objet, les parties du golfe de Finlande qui déjà lui appartenaient, depuis l'embouchure de la Siéstra jusqu'à l'embouchure de la Narova? L'objection a été faite; elle n'est pas concluante. Le fils de Vassili ne s'est pas avisé de fonder Saint-Pétersbourg. Eût-il possédé le génie de Pierre le Grand, il se serait probablement trouvé incapable d'imposer à ses sujets la gigantesque et paradoxale corvée d'un pareil établissement. Pour que cet autre effort, de valeur d'ailleurs discutable, devînt possible un siècle et demi plus tard, il a fallu un siècle et demi de travail assurant la victoire du pouvoir absolu et remettant entre les mains du fils d'Alexis un instrument que le fils de Vassili ne possédait pas. Pierre le Grand lui-même ne s'est d'ailleurs pas contenté de ce port marécageux sur une côte

inhospitalière et, pour trouver mieux, il semblait qu'Ivan n'eût qu'à étendre la main.

En fait même, si son entreprise a échoué, c'est uniquement qu'il s'y est heurté à une surprise que rien ne permettait de prévoir. Cette surprise, ce miracle, ç'a été la carrière éphémère de Bathory : un roi pour de bon dans un pays qui depuis longtemps n'avait plus que des rois pour rire ; un cavalier hongrois domptant la cavale polonaise et la lançant à fond de train pour barrer le chemin au cavalier moscovite. La chevauchée n'a duré que dix ans ; mais elle a suffi pour modifier du tout au tout les situations et les chances respectives ; pour substituer à la Pologne des Jagellons, que Moscou connaissait et qu'elle pouvait défier sans crainte, une autre Pologne qu'elle ne soupçonnait pas et dont elle ne pouvait deviner la force ; pour changer en désastre un triomphe que le conquérant de Kazan et d'Astrakhan croyait déjà tenir, et pour convertir en gageure ruineuse une partie où tout lui conseillait d'engager son heureuse fortune.

Il y portait le prestige de ses récents exploits, avec un rayonnement de gloire dont un seul de ses successeurs a accru la splendeur et une popularité qu'aucun n'a atteint. Moins comprises, les conquêtes et les réformes de Pierre le Grand devaient être moins appréciées. Vainqueur de l'Islam, législateur soucieux des plus humbles intérêts et justicier terrible aux « grands » seuls, Ivan s'imposait à l'admiration des étrangers eux-mêmes. Aucun prince de la chrétienté, pensait Jenkinson en 1557, n'était à la fois aussi craint de ses sujets et aussi aimé. Parlant avec éloge de la justice exercée par ce souverain incomparable au moyen de lois simples et bien appropriées ; vantant, lui aussi, son affabilité, son humanité, la variété de ses connaissances, la splendeur de sa cour, la puissance de son armée, Foscarini, envoyé de Venise, plaçait, à la même époque, le futur adversaire de Bathory au premier rang des princes de son temps. Il énumérait avec complaisance ses *gens d'armes* équipés à la française, ses artilleurs dressés à l'italienne, ses arquebusiers admirable-

ment instruits, et affirmait qu'aucune puissance européenne ne possédait un appareil de guerre aussi formidable. Subissant le mirage de la victoire, il croyait voir deux armées de 100,000 hommes prêtes à marcher sur un signe du grand tsar, « ce qui parait presque invraisemblable, ajoutait-il, mais est absolument vraï ».

La vérité, que j'ai essayé plus haut de serrer de près, ne laissait pas d'assurer pour le moment à Ivan une supériorité certaine sur ses voisins de Pologne et de Suède. Il avait une armée nombreuse, un trésor bien garni, l'avantage d'un pouvoir déjà fortement constitué, l'assurance que donne le succès. Tout cela, puissance, gloire popularité, allait sombrer dans un gouffre dont ni lui ni personne ne pouvaient apercevoir la menace ni mesurer la profondeur (1).

(1) A consulter, pour l'armée d'Ivan : STEIN, *Geschichte des russischen Heeres*, 1895, p. 15-22; PAVLOV-SILVANSKI, *les Hommes de service*, 1898, p. 119 et suiv.; KHLIÉBNIKOV, *De l'influence de la société sur l'organisation de l'État*, 1869, p. 179 et suiv. — Sources : CHANCELLOR et JENKINSON chez Hakluyt, I; FLETCHER, *loc. cit.*; VIGENÈRE, *Pologne*, 1573, p. LXXXI et suiv. — Pour le siège de Kazan : RYTCHKOV, *Histoire de Kazan*, 1867; ZARINSKI, *Esquisses sur l'hist. de Kazan*, 1877; CHTCHERBATOV, *Hist. de Russie*, vol. V; KARAMZINE, *Hist. de Russie*, vol. VIII, chap. IV. — Sources : les chroniques russes, notamment la *Tsarstviénnaia Kniga* dont la chronique de Nicone ne fait que reproduire le récit. Kourbski est sujet à caution. Critique de ces sources par ILOVAÏSKI, *Hist. de Russie*, III, 624, et AFANASSIÉV, *la Campagne de Kazan*, 1902. — Pour la question de la Crimée et de la Livonie : KARAMZINE, vol. VIII, chap. V; POLEVOÏ, *Hist. du peuple russe*, 1833, vol. VI, chap. III; SOLOVIOV, *Hist. de Russie*, vol. VI, chap. III; KOSTOMAROV, *Étude*, dans le *Messager européen*, 1871, octobre; BESTOUJEV-RIOUMINE, *Hist. de Russie*, vol. II, chap. V; ILOVAÏSKI, *Hist. de Russie*, III, 218, 626.

CHAPITRE IV

LA CONQUÊTE DE LA LIVONIE

I. Les antécédents historiques. — II. La Livonie au seizième siècle. — III. La conquête moscovite. — IV. L'intervention européenne.

I

LES ANTÉCÉDENTS HISTORIQUES

La lutte pour l'empire de la Baltique fut, au seizième siècle, un concours entre héritiers. L'héritage était celui de la *Hansa*, la grande confédération politique et commerciale, ruinée par la découverte du nouveau monde et désarmée devant les convoitises voisines. Conflit formidable, autant par les compétiteurs qu'il mettait en présence : Suède et Danemark, Moscovie et Pologne, que par les intérêts qu'il mettait en jeu : industrie et commerce, culture et religion. Jusque vers 1540 Moscou n'y fut engagée qu'en sous-ordre, comme auxiliaire des deux puissances scandinaves. Mais à cette époque, l'adversaire commun — les Hanséates — se trouvant presque hors de combat, il était inévitable que les alliés de la veille en vinssent aux prises pour le partage de ses dépouilles.

Historiquement, les titres du concurrent moscovite étaient les plus anciens. Jusque dans Nestor on a pu trouver la preuve que la Livonie et l'Esthonie faisaient partie intégrante de l'ancien empire russe. En dénombrant les peuples soumis à la domination des princes varègues, le vieux chroniqueur



parle de *Liv* et de *Tchoud*, établis sur le littoral de la Baltique. Ce sont, toutefois, des indications assez problématiques. Le premier essai certain des Russes pour prendre pied sur la côte livonienne remonte à l'année 1030, date de la fondation de Iouriév en pays tchoude, sous Iaroslav le Grand. Mais, bientôt mise en échec par les Sémigaliens du voisinage, cette prise de possession resta précaire, et, au siècle suivant, elle se trouva compromise par une concurrence plus redoutable : les Allemands arrivaient.

L'histoire de la colonie allemande en Livonie se rattache à la fondation de Lubeck par Henri le Lion, vers 1158. Les marchands de la nouvelle cité, en quête d'une route de pénétration vers les pays scandinaves et vers l'Orient lointain, ont été les Colomb de cette autre Amérique. Entre Allemands, Russes et Scandinaves ce fut alors à qui s'emparerait du cours de la Dvina orientale, déjà reliée avec tout le système fluvial de la Russie et avec le bassin même du Dniéper. La clef était en Livonie, et ici, comme en beaucoup d'endroits alors et aujourd'hui, la colonisation allemande eut pour auxiliaire l'œuvre des missionnaires teutons. Dans la seconde moitié du douzième siècle — la date n'a pas encore été précisée — Meinhard, chanoine de l'ordre des Augustins, bâtit auprès de la ville d'Uexkull une église qui devint le siège d'un évêché et le noyau d'une place d'armes. Le successeur de Meinhard, l'évêque Berthold, un cistercien, fut un prélat à la mode de Barberousse, portant l'épée au côté et s'en servant plus que de la croix. En 1198, muni d'une bulle pontificale de croisade, il parut à l'embouchure de la Dvina avec une flotte et une armée. Après une série de succès et de revers, l'honneur d'une conquête définitive n'échut toutefois qu'au troisième évêque livonien, Albert, descendant d'une noble famille de Brême, fondateur de Riga — et de l'ordre des Porte-Glaive. Organisée sur le modèle de l'ordre des Templiers, mais moins directement subordonnée au pape, avec son grand maître établi à Riga, son chapitre comprenant cinq maîtres principaux, et tous ses chevaliers également soumis à l'autorité



épiscopale, la nouvelle confrérie constitua une puissance fortement centralisée sur place. Élément séculier et régulier n'y vécurent pas cependant longtemps en bonne harmonie, et, dans une lutte bientôt engagée, l'ordre fut amené à développer le côté matériel et politique de son organisation au détriment de son mandat spirituel. Il y trouva sa perte, en rencontrant d'autres rivaux.

A côté de ces chevaliers, porteurs de croix rouges sur leurs blancs manteaux, dans la Prusse voisine se dressaient les croix noires des chevaliers d'Hermann de Salza, rameau de l'ordre de l'Hôpital de Sainte-Marie de Jérusalem, érigé depuis 1191 par le pape en ordre hospitalier, converti après 1198 par des princes allemands en ordre spirituel de chevalerie et doté d'un établissement en terre slave par le duc de Mazovie et de Cujavie, Conrad, qui, en 1225, avait malencontreusement fait appel à son concours pour subjuguer et couvertir les Prussiens idolâtres. Au siècle suivant, sainte Brigitte devait dénoncer déjà et vouer à des châtiments terribles les méfaits de ces faux apôtres « ne combattant que pour nourrir leur orgueil et donner carrière à leur cupidité ». Orgueilleux et cupides, ils se sentaient à l'étroit dans leur domaine et la Livonie voisine leur parut une prise enviable. En 1236, une chance inespérée, la destruction presque complète des Porte-Glaive dans une rencontre avec les Lithuaniens, à la Saula, favorisa leur ambition. Sollicitée des deux côtés, la fusion des deux ordres fut décidée à Rome, et les Croix Rouges disparurent.

Dans cette combinaison nouvelle, il fallut cependant faire la part des voisins. En 1238, le Danemark reçut Reval, Harrien et Wirland. En 1242, après une rencontre meurtrière sur le Peipus avec les Russes d'Alexandre Nevski, les Croix Noires, qui déjà s'étendaient le long de la côte finnoise, durent reculer, abandonner les acquisitions les plus récentes. A la fin du treizième siècle, l'ordre eut à compter avec un autre élément hostile : la bourgeoisie des villes puissamment développée et prenant fait et cause pour les évêques contre les

chevaliers. Ces derniers l'emportèrent, et, vers le milieu du quatorzième siècle, ils célébrèrent un plus grand triomphe encore : la réunion de la Courlande, de la Livonie et de l'Esthonie sous leur domination exclusive, le Danemark ne conservant de ses anciennes acquisitions qu'un titre nominal qu'il devait faire valoir plus tard.

Triomphe de courte durée. Au siècle suivant, la Pologne entrait en scène, et le 1er septembre 1435, à la fameuse bataille de la Swięta, les troupes de l'ordre et les bandes russes lithuaniennes de Svidrigaïlo, artificieusement engagées dans une lutte fratricide, subirent une défaite complète. A ce moment, en Prusse même les Croix Noires périclitaient. Le 15 juillet 1410, en une rencontre mémorable et dont on prépare en ce moment la commémoration de Cracovie à Moscou, s'était vidée une querelle deux fois séculaire alors et renouvelée depuis, perpétuée sous d'autres formes. Mieux partagés cette fois entre deux camps ennemis, le monde germanique et le monde slave naissant avaient mis face à face l'élite de leurs guerriers, et ce fut Grünwald, la grande journée, la fleur des chevaliers teutoniques succombant sous l'effort de l'armée polono-lithuanienne de Iagiello et de Witold, et la puissance de l'ordre croulant dans la rouge poussière de ce champ de bataille épique.

La Pologne jouait là sa destinée. Disposé à s'allier contre elle, même avec des Slaves, mais, en haine du nom slave, la traitant d'« ennemie héréditaire », elle de qui il avait tout reçu, l'ordre conspirait sa perte et ne reculait devant aucun moyen pour la consommer. Dès le siècle précédent, il avait travaillé à faire adopter par la Suède, la Hongrie, l'Autriche, un plan de partage, le premier de tous. (Treitschke, *Historiche und politische Aufsätze* 1867, p. 35. Comp. Martens, *Recueil des traités*, V. Introd., p. vi.) Dès cette époque aussi, tout en cherchant à prévenir cette entente entre la Pologne et la Lithuanie qui devait lui être fatale, il avait tendu à faire sien le mot d'ordre futur de la Prusse sécularisée : l'alliance avec Moscou contre les bienfaiteurs ainsi payés.

La journée de Grünwald régla ces comptes pour un temps. Obligés l'année suivante d'accepter à Thorn une paix qui réduisait leur domaine prussien, les chevaliers se sentirent menacés en Livonie par cette entente polono-lithuanienne qu'ils essayaient en vain de rompre, et l'alliance moscovite n'était encore qu'un rêve d'avenir lointain. En attendant, c'est au reflux de l'expansion moscovite qu'en Livonie même il fallait faire face. En 1483, une trêve s'imposa aux belligérants, et, avant son expiration, à l'embouchure de la Narova, sur la rive orientale du fleuve, les Russes bâtissaient Ivangorod, leur Narva à eux, menaçant la Narva teutonne de l'autre rive.

En même temps, l'ordre subissait une décomposition intérieure, précipitée bientôt par l'apparition de la Réforme, par la conversion d'Albert de Brandebourg, grand maître depuis 1510. En 1525, tandis qu'après une guerre malheureuse Albert acceptait la suzeraineté polonaise sur ses États sécularisés, la Livonie parut, au Landtag de Wolmar, disposée à une évolution semblable. Le chef de la partie livonienne de l'ordre, Walter de Plettenberg, manqua d'audace; mais du sein des villes le protestantisme s'étendait avec une force irrésistible, ébranlant les forteresses de la confrérie, pénétrant jusque dans les cours épiscopales, ne laissant subsister que l'appareil extérieur de l'établissement catholique et mettant le pays dans un état d'anarchie qui, d'où qu'elle vint, rendait une catastrophe inévitable. En 1554, le successeur de Plettenberg, Fürstenberg, traita avec Moscou; mais en 1557, ayant fait mine de braver la Pologne, il dut paraître à Pozwol devant le roi Sigismond-Auguste et accepter une alliance défensive et offensive contre la Moscovie. Il fut clair alors que la Livonie deviendrait un champ clos, où ses destinées futures seraient débattues entre ses voisins et à leur profit. Elle n'avait plus rien à y sauver, et pas même l'honneur.



II

LA LIVONIE DU SEIZIÈME SIÈCLE

Jusque dans la littérature allemande de l'époque et jusque dans la poésie populaire l'invasion moscovite qui se préparait ainsi, avec toutes les horreurs qui l'accompagnèrent, a été représentée comme une punition de Dieu. Le pays offrait en vérité un triste et répugnant spectacle. L'ordre était en pleine dissolution. L'esprit belliqueux des anciens chevaliers avait disparu ; l'esprit civique ne le remplaçait pas. L'obligation du célibat se traduisait en un déchainement de débauche crapuleuse. Les femmes de mauvaise vie pullulaient aux abords des châteaux, et l'orgie perpétuelle où on y vivait, le luxe dont on y faisait étalage livraient le bas peuple à la plus effroyable misère. Dans sa *Cosmographie* publiée en 1550 (traduction française de 1575, p. 1618), Sébastien Münster a fait de ces ripailles et de la détresse qui en constituait la contre-partie un sombre et hideux tableau, et un prédicateur du temps, Tilman Brakel d'Anvers, n'a pas montré sous un jour plus favorable les mœurs du haut clergé, avide, dissolu, entouré de concubines et de bâtards.

La corruption des mœurs était alors générale en Europe. Ce seul trait ne suffirait donc pas à expliquer l'énervement de toutes les institutions locales. D'autres causes y contribuaient. Depuis le douzième siècle, ce pays offrait le spectacle paradoxal d'une colonie allemande poursuivant, à l'exemple des établissements grecs sur les côtes de l'Asie Mineure ou en Sicile, la formation d'un État indépendant, sans base nationale. Subissant les maitres étrangers qui lui imposaient leur joug, la population locale, de race finnoise ou lettone, n'avait avec eux rien de commun, ni langue, ni mœurs, ni religion, Convertie au catholicisme par la violence, poussée maintenant au protestantisme, elle

demeurait indifférente et hostile. Donc, absence de point d'appui en bas, nulle attache sérieuse à une métropole, source de pouvoir régulateur. Pouvoir purement nominal de l'empereur sur l'ordre et pouvoir également nominal du pape sur l'Église. Nulle centralisation réelle et nulle unité. Conflit perpétuel des séculiers et des réguliers sur leurs domaines aux frontières mal définies, incessamment changeantes. Tendance générale des villes à répudier indifféremment l'autorité de ces puissances rivales. Antagonisme partout. Ainsi que Droysen l'a observé avec justesse (*Geschichte der Gegenreformation*, 1893, p. 204), à l'heure où les sept provinces des Pays-Bas tiraient d'une grande guerre *viribus unitis* les éléments d'un nouvel État européen, l'État livonien se désagrégeait *viribus dissolutis* sous l'action centrifuge de ses éléments dissociés.

Contre la quadruple menace d'une invasion polonaise, moscovite, suédoise, danoise, pas de ressources propres : comme puissance militaire, l'ordre n'existait plus, et, pour recruter une armée, l'argent manquait, ou manquait l'envie d'en donner. Rien à espérer du dehors : on comptait bien à l'heure du péril se réclamer de la patrie allemande ; mais depuis deux siècles on ne s'était pas fait faute de revendiquer vis-à-vis d'elle tous les droits, toutes les licences d'un particularisme hautain et ombrageux. La Pologne offrait, imposait même son appui ; mais, déjà déchirée par ses discordes intimes, affaiblie par les vices de son gouvernement, absorbée par la grande œuvre de l'union avec la Lithuanie, elle était plus à craindre comme ennemie qu'elle n'offrait de sécurité comme alliée. En 1554, Gustave Ier, roi de Suède, avait voulu mettre à profit les embarras d'Ivan engagé dans ses conquêtes orientales ; mais la ligue à laquelle il conviait la Livonie, la Pologne et la Lithuanie ne put aboutir, et, laissé seul aux prises avec Moscou, il dut en 1557 consentir une trêve de quarante ans. Ainsi la malheureuse Livonie restait seule vis-à-vis de ce quatrième larron, auquel les causes ou les prétextes d'une agression ne faisaient pas défaut.

Les causes? Dans le concert tacite d'une partie de l'Europe occidentale pour tenir fermée la porte de communication entre elle et le puissant voisin du nord-est, les provinces baltiques assumaient volontiers le rôle du gardien. L'affaire célèbre de Hans Schlitte témoignait à ce moment même de leur zèle à cet égard. Autorisé en 1548 par l'empereur Charles-Quint à recruter en Allemagne des artisans et des savants pour le service du tsar, cet aventurier saxon avait été arrêté par les Livoniens, lui et sa troupe, jeté et maintenu en prison jusqu'à ce que ses hommes, au nombre de cent ou de trois cents — les documents sont en contradiction sur le chiffre — se dispersassent. Autre cause : une fois Novgorod incorporé à l'empire moscovite, la conquête de la Livonie devenait pour cet empire une nécessité. Les nouveaux maîtres de la ville avaient commencé par y détruire le comptoir allemand ou *niémiétsku dvor;* mais, enlevé ainsi à la Hansa, le commerce passait aussitôt aux villes livoniennes, Riga, Narva, autres centres d'une exploitation dont la Moscovie restait victime, autres cités ennemies, où l'on défendait aux étrangers d'apprendre le russe et de trafiquer directement avec la Russie, où le crédit accordé aux marchands russes était frappé d'amende. (Richter, *Geschichte der Ostsee Provinzen*, 1857, II, 422.)

Les prétextes? Entre la ville livonienne de Neuhausen et Pskov existait anciennement une zone sauvage, où à la suite de longues contestations les Moscovites avaient obtenu une sorte de suzeraineté, sur la base d'un tribut annuel de dix livres de miel à payer par les agriculteurs livoniens de l'endroit. Les ruches disparaissant dans la suite avec les forêts qui les contenaient, le tribut avait été converti en argent d'abord, fixé à six écus d'après certaines sources, puis était tombé dans l'oubli. En 1503, Moscou réveilla ce souvenir lointain, en s'appliquant à le confondre avec ses prétentions sur Derpt, l'ancien Iouriév russe. En 1554, au lendemain de la prise d'Astrakhan, Ivan y ajouta des griefs plus récents : violation des frontières, confiscation d'églises orthodoxes par les fanatiques protestants. En 1556, ayant

mis en sûreté ses nouvelles possessions de l'est, il accentua son langage. Un de ses prédécesseurs avait déjà envoyé un fouet aux Livoniens à titre d'admonestation; l'ambassadeur du tsar sembla maintenant s'inspirer de ce précédent. Le tribut de dix livres de miel, ou de six écus, se convertissait dans sa bouche en une redevance d'un marc par tête d'habitant et les arriérés exigibles s'élevaient à 50,000 écus!

L'évêque de Derpt pensa se tirer d'affaire par un expédient diplomatique : en promettant de tout payer, il subordonna l'exécution de l'engagement à l'approbation de l'empereur, auquel les Livoniens écrivaient en même temps, on devine dans quel sens. L'ambassadeur, Terpigorev, fit mine de ne rien comprendre à cette finesse. L'empereur? Que venait-il faire dans cette affaire? — « Oui ou non, voulez-vous donner l'argent? » — A la place des écus on lui apporta une lettre d'explications pour Ivan. « Ho, ho! fit-il, en serrant avec soin le document dans un sac en soie. Voilà un animal qui promet de devenir gros et gras! » Et, ordonnant de servir des rafraîchissements aux magistrats interloqués, il gambadait joyeusement, sautait sur les tables. Effrayés, les échevins invoquèrent l'impossibilité de réunir en quelques jours une somme aussi considérable.

— Allons donc! il y a douze tonneaux d'argent dans les caves de l'hôtel de ville...

— C'est possible, mais nous n'en avons pas seuls les clefs : Riga en possède une et Reval une autre.

— C'est bon, c'est bon! Si vous ne voulez pas donner l'argent, le tsar viendra le chercher.

Et le tsar allait venir. Après la prise de Kazan, Macaire ne l'avait-il pas comparé à Alexandre Nevski? Ivan allait se piquer de justifier la flatterie, en marchant sur les traces du héros national, en reprenant la route que le besoin de se défendre contre l'Orient tatar avait fait abandonner depuis le treizième siècle. Mais les temps étaient changés. Avec la Pologne, la Suède et le Danemark, l'Europe tout entière devait maintenant intervenir dans la lutte; visant à étendre

jusqu'au Nord lointain son rêve de monarchie universelle, songeant à s'emparer du Sund, disputant au Danemark l'alliance de Marie Stuart, l'Espagne elle-même prétendait à y être mêlée.

III

LA CONQUÊTE MOSCOVITE

En février 1557 une députation livonienne parut à Moscou, sollicita un nouveau délai et se fit éconduire. Ivan refusa de voir les ambassadeurs, chargea Adachev de les expédier et organisa une campagne d'exécution. Ce fut sommaire et atroce. A la fin de l'année, une armée composée en grande partie de Tatars, sous le commandement de l'ex-tsar de Kazan, Schah-Ali, envahit la Livonie et y exerça d'affreux ravages. Femmes violentées jusqu'à ce que la mort s'ensuivit, enfants arrachés au ventre de leurs mères, habitations brûlées, récoltes détruites, rien n'y manqua. Peut-être y a-t-il quelque exagération dans les chroniques du pays ; mais les guerres du temps étaient partout d'une barbarie hideuse et les Tcheremisses de Schah-Ali ne le cédaient sans doute en rien aux bandits mieux disciplinés du duc d'Albe. Après avoir fait choix des plus belles captives et assouvi sur elles leurs désirs, ils les attachaient à des arbres, au dire d'un chroniqueur, et exerçaient leur adresse au tir sur ces cibles vivantes. Cela est possible, bien que la présence de deux chefs russes, le prince Michel Vassilévitch Glinski et Daniel Romanovitch Zakharine — un frère de la tsarine Anastasie — ait dû mettre quelque frein aux prouesses de ces sauvages. Il s'agissait d'ailleurs moins d'une conquête que d'une sorte de sommation *manu militari*. Ainsi que Terpigorev l'avait annoncé, on venait chercher l'argent. Des procédés de terrorisme s'imposaient donc en quelque sorte.

La résistance fut à peu près nulle. Sur une étendue de quelque 200 verstes, les envahisseurs ne rencontrèrent que

de faibles détachements qu'ils n'avaient aucune difficulté à mettre en fuite ou à tailler en pièces. Le résultat se fit attendre encore. Très vraisemblablement Ivan ne s'était pas arrêté à un plan définitif. Il allait un peu au hasard. En janvier 1558, ayant recueilli un butin immense, Schah-Ali accepta une trêve et une nouvelle députation livonienne se rendit à Moscou. Elle apportait un acompte sur les sommes réclamées et se fit écouter. L'intervention des marchands moscovites intéressés au commerce de Derpt et des villes voisines, peut-être aussi quelques autres écus bien placés semblèrent même lui promettre des conditions inespérées. Déjà Ivan consentait à traiter, en renonçant provisoirement au tribut, à raison de l'épuisement du pays. Une nouvelle inattendue bouleversa les négociations : Narva avait refusé d'accepter la trêve et continué un échange de coups de canon avec Ivangorod; en avril 1558, la ville s'était rendue, mais la forteresse résistait; maintenant elle venait d'être emportée d'assaut (11 mai). Aussitôt Adachev qui conduisait les pourparlers changea de ton. En des termes assez imprécis et prêtant à la confusion, il n'avait été question jusqu'à présent que d'un tribut à payer par l'évêché de Derpt. On parla maintenant de tout autre chose : la Livonie entière était mise en demeure d'accepter non seulement la même obligation, mais la suzeraineté de Moscou « au même titre que les terres de Kazan et d'Astrakhan ». Le maître de l'ordre, Furstenberg, les évêques de Derpt et de Riga devaient se rendre à Moscou et y faire hommage de leur nouvelle qualité de vassaux. Enfin, Narva et les autres villes déjà conquises étaient purement et simplement réunies à l'empire.

Cette façon de procéder par étapes et comme par bonds successifs a toujours été dans la tradition de la politique moscovite. Mais évidemment Ivan n'imaginait pas que ces nouvelles conditions fussent acceptées d'emblée. Il se lançait dans l'aventure. Après l'exécution il entamait la conquête. La guerre continua, sans que la malheureuse Livonie se montrât plus capable de la soutenir. Les villes seules arrêtèrent

quelque temps l'invasion. Désespéré, ne parvenant à réunir que 8,000 hommes en tout, Furstenberg abandonna le commandement à son coadjuteur, Gotthard Kettler, qui ne fit pas meilleure besogne. Les forteresses, à leur tour, cédèrent : après Neuhausen, Marienburg. La lâcheté et la trahison étaient partout ; les chroniqueurs allemands en conviennent eux-mêmes.

Marienburg das edle Schloss
War uebergeben ohne Schoss.

rimait le livonien Taube. En juillet 1558, Derpt fut assiégée, et il parut que l'évêque et son entourage hâtaient la reddition pour obtenir quelques avantages personnels. Dans les guerres du seizième siècle cette capitulation constitue d'ailleurs un fait exceptionnel, à l'honneur de Moscou. Le commandant en chef russe, prince Pierre Ivanovitch Chouïski, accorda aux habitants eux-mêmes une amnistie complète, le libre exercice de leur religion, le maintien de l'ancienne administration municipale, l'autonomie judiciaire, la liberté et la franchise du commerce avec la Russie. Et les conditions furent scrupuleusement observées d'abord, Chouïski imposant à ses soldats une discipline sévère, leur interdisant toute violence. Moscou changeait de tactique en changeant de dessein. A Narva, après l'assaut, un pillage en règle avait été organisé, dont la *Kunstkamera* de Saint-Pétersbourg conserve aujourd'hui encore les traces. Bien qu'il ne trouvât pas d'argent pour sa défense, ce pays était riche. Chez un seul citoyen, Fabien de Tisenhausen, on aurait ramassé jusqu'à 80,000 marks en monnaie d'or! Mais les tombes elles-mêmes furent fouillées, croit-on. Les lois de la guerre autorisaient alors ou admettaient bien d'autres profanations ! Le sac opéré, les vainqueurs revenaient à de meilleurs sentiments, faisaient preuve de beaucoup de sagesse. Les privilèges obtenus par Derpt étaient étendus à Narva. On s'occupait aussitôt de restaurer la ville ; on prodiguait encouragement et secours aux cultivateurs du voisinage.

Ivan, à la vérité, pensa qu'on en faisait trop. Il ne ratifia la charte consentie par Chouïski qu'avec certaines restrictions : admission d'un Moscovite dans le tribunal municipal ; remplacement de l'appel à la cour de Riga par l'appel au voiévode moscovite ou au tsar ; impôt sur le commerce avec les villes russes autres que Novgorod, Pskov, Ivangorod et Narva. En retour, les habitants de Derpt recevaient la permission de s'établir dans telle localité de l'empire qu'il leur plairait de choisir. Ces avantages parurent encore suffisamment séduisants, car, avant l'automne, vingt autres villes avaient offert leur soumission.

Il s'en fallait de beaucoup cependant que la guerre fût terminée. Reval résistait, et, en septembre, Chouïski se retirant à l'approche de l'hiver, suivant l'habitude invariable des chefs d'armée russes, Kettler en profita pour prendre l'offensive. Réunissant 10,000 hommes, il reprit Ringen après un assaut qui lui coûta, dit-on, 2,000 hommes, et poussa une pointe jusqu'à Siebièje et Pskov, dont il brûla les faubourgs. Ivan se voyait menacé par les Tatars de Crimée, et, réprimant sa colère, dut, en mai 1559, accepter une trêve. Mais, l'année suivante, la menace s'évanouissant, il eut sa revanche : le 2 août, sous les murs de Fellin, Kourbski atteignit l'élite de la noblesse livonienne, enfin réunie pour un grand effort, et l'écrasa d'un coup. Fellin, emporté peu après, lui livra Furstenberg qui déjà avait abdiqué au profit de Kettler. Avec d'autres prisonniers de marque, le *landmarschall* Philippe Schal von Bell, son frère Werner Schal von Bell, *comtor* de Goldringen, Henri von Galen, bailli de Bauschenburg, l'ancien maître fut envoyé à Moscou, et, au rapport des chroniqueurs livoniens, traité avec la plus grande barbarie. Promenés à travers les rues et fouettés avec des verges en fer, les prisonniers auraient été massacrés après d'autres tortures, puis livrés en pâture aux oiseaux de proie. Le fait est certainement controuvé en ce qui concerne Furstenberg. Il a survécu ; il a obtenu une terre dans le gouvernement de Iaroslavl, et, en 1575 encore, écrivant à son frère, il déclarait

n'avoir pas à se plaindre. Au moment même de son arrivée à Moscou des ambassadeurs danois s'y trouvaient. Ils s'assurèrent que l'ex-grand maître était bien traité, et, s'en retournant, en témoignèrent devant les magistrats de Reval, en ajoutant d'ailleurs que les autres prisonniers avaient été mis à mort.

Ces exécutions, il faut en convenir, étaient dans la logique de la situation comme la comprenait Ivan. A mesure que les progrès de ses armes en Livonie ravivaient d'anciens souvenirs que l'orgueil national se plaisait à évoquer, il était naturel que le tsar en arrivât à considérer cette terre comme lui appartenant de droit et les habitants comme des sujets en rébellion contre leur souverain légitime. Au roi du Danemark invoquant ses droits sur l'Esthonie, ne répondait-il pas que cinq cents ans auparavant Iaroslav s'y était acquis des titres autrement sérieux en bâtissant Iouriév et en couvrant tout le pays d'églises orthodoxes? Les sources livoniennes ou allemandes sont suspectes, et les sources russes font malheureusement défaut pour l'histoire de cette guerre. Même dans la poésie nationale elle n'a pas trouvé d'écho en Russie. La prise de Kazan, la conquête de la Sibérie, avec les intérêts eligieux ou économiques qu'il y voyait engagés, parlaient utrement à l'imagination de ce peuple alors comme aujour-'hui à la fois très porté au mysticisme et très réaliste. Aux éalités poursuivies dans ces massacres de Livonie, vides de faits d'armes prestigieux, il n'entendait rien; elles étaient trop loin de son esprit et de son cœur.

Elles arrivaient cependant à se préciser dans l'esprit d'Ivan. L'œuvre de conquête était aux trois quarts achevée. Réduits en Livonie à la défense de quelques places fortes, menacés en Esthonie, Kettler et ses compagnons s'adressaient tour à tour à l'empereur, au Danemark, à la Suède, à la Pologne. Les chances d'une intervention demeuraient très problématiques.

IV

L'INTERVENTION EUROPÉENNE

L'impression produite fut à la vérité très grande dans tous les pays d'Europe. Attentifs à dénoncer partout les intrigues de l'Espagne, les publicistes protestants s'étaient, dès le début de la guerre, avisés de mettre en cause Philippe II, doublement intéressé comme souverain catholique et comme roi d'Angleterre à mettre à profit cette querelle, pour frapper le protestantisme en Livonie et prendre pied sur les rives de la Baltique. Le pape était sans doute aussi de moitié dans le jeu. L'empereur fut mis en demeure d'agir. Mais l'empereur, c'était maintenant Ferdinand Ier, souverain bureaucrate, attaché à introduire le quiétisme dans la politique. Il se fit envoyer des rapports, entama une correspondance avec Ivan, échangea des vues avec les rois de Pologne, de Suède et de Danemark, et ne bougea pas.

Ivan s'appliqua d'ailleurs à ménager cette haute autorité. Inaugurées à la fin du quinzième siècle, les relations de Moscou avec la maison de Habsbourg ne se laissaient entretenir, du côté moscovite, que moyennant le sacrifice constamment consenti des susceptibilités et des prétentions qu'on réservait pour d'autres voisins. Multipliant cette fois encore les atermoiements et les palinodies, le fils de Vassili se risquait jusqu'à imputer les malheurs de la Livonie à l'abandon du catholicisme!

Les villes maritimes et les princes-électeurs d'Allemagne paraissaient de meilleure ressource, les unes et les autres témoignant le désir, reconnaissant l'urgence de venir en aide à leurs frères de Livonie. Au Reichstag d'Augsbourg cependant, en 1559, ce beau zèle n'aboutit qu'au vote d'un subside de 100,000 florins. Le Deputationstag de Spire s'agita davantage, déclara l'Allemagne entière menacée, le Mecklem

bourg en péril imminent, mais les résultats furent encore minces : nouveau subside de 400,000 florins, mise du commerce moscovite en interdit et envoi projeté d'une ambassade solennelle à Moscou. La défense faite en même temps aux Livoniens d'entretenir des relations avec la Pologne et les autres puissances voisines trahissait d'ailleurs les véritables préoccupations de l'assemblée, et aucune de ses décisions ne fut exécutée. Selon l'expression de Droysen, l'Allemagne d'alors ne savait que *queruliren*, *protestiren*, *dupliciren* et *tripliciren*. Le 26 novembre 1561, Ferdinand fit quelque chose en publiant le fameux manifeste qui interdisait la navigation de la Narova. C'était défendre l'introduction en Moscovie des marchandises occidentales et en particulier du matériel de guerre. Mais déjà l'Angleterre avait trouvé d'autres voies et en usait, tout en le niant par la bouche de l'astucieuse Élisabeth qui venait (1558) de succéder à Marie Tudor. Et, d'autre part, en dépit des sympathies plus ou moins sincères pour la cause livonienne, la *Hansa* elle-même se montrait disposée à faire concurrence, sur ce point, au commerce anglais, comme aussi à profiter de la catastrophe qui, à Riga, Reval et Derpt, la débarrassait de rivaux dangereux.

La malheureuse Livonie était bel et bien abandonnée, et, en désespoir de cause, il lui fallait bien frapper à ces portes étrangères dont ses défenseurs naturels, tout en la trahissant, prétendaient lui fermer l'accès. En janvier 1559, un envoyé de l'ordre parut à Piotrkow devant la Diète polonaise. Il la trouva absorbée par les affaires intérieures du pays et s'adressa au roi. Le roi, c'était Sigismond-Auguste, le dernier des Jagellons, représentant d'une race épuisée, indolent et débauché, faible et insouciant du lendemain, ayant cependant dans ses veines du meilleur sang des grands politiques italiens. On connait sa mère, cette Bona Sforza qui, avec la culture et les mœurs de sa patrie, avait introduit à Cracovie l'esprit d'intrigue et les instincts violents de sa famille. Dans les questions extérieures, le fils portait d'habitude une vue pénétrante des intérêts en jeu, un sentiment



profond de son rôle. Il écouta l'envoyé et, deux mois plus tard, entrant en pourparlers avec Kettler, il posa ses conditions. La Pologne défendrait la Livonie au risque d'une guerre avec Moscou, mais elle prendrait Kokenhausen, Uexkull, Dunabourg et Riga : les clefs de la maison en feu. C'est que le risque était grand et l'élève de Bona ne pouvait renouveler la faute, la folie de son père, Sigismond Ier, laissant échapper la Prusse qui s'offrait, aidant à reconstruire, au profit de la maison de Brandebourg, une puissance qui s'effondrait. L'acquisition d'une frontière au nord et du littoral de la Baltique devenait pour la Pologne une question de vie ou de mort, et, bien que moins favorable cette fois, l'occasion qui se représentait était encore suffisamment tentante.

Kettler hésita quelque temps, alla à Vienne pour essayer un meilleur marché, voulut paraître à la Diète d'Augsbourg, mais revint à Vilna, tandis que le roi parlementait avec ses sénateurs indociles, et la logique irrésistible des faits finit par avoir raison de toutes les résistances. Du 31 août au 15 septembre 1559 deux traités furent signés qui, moyennant la promesse d'un secours contre Ivan et l'engagement de respecter la religion, les droits et les privilèges des habitants, abandonnaient à la Pologne environ un sixième du territoire livonien : une bande limitrophe, de Drujen à Ascherade. Quant aux reprises éventuelles sur la Moscovie, elles devaient faire retour à la Livonie après le paiement d'une indemnité de 700,000 florins qui, Sigismond-Auguste y comptait bien, ne serait jamais payée. Mais l'autorité de l'empereur? Le roi prétendait la faire respecter. Mais la trêve qu'il venait de signer avec le tsar? Intervenant comme souverain légitime des pays en litige, Sigismond ne ferait pas davantage violence à ses engagements.

Il ne se pressa d'ailleurs pas de mettre en œuvre ce programme compliqué et passablement équivoque, sans que les répugnances de la Szlachta polonaise devant l'effort qu'on attendait d'elle puissent suffire à expliquer son inaction. La partie était grosse à jouer et il convenait de s'y préparer con-

venablement et d'y réunir les meilleures chances. La Livonie demandait à être secourue, mais ne se livrait pas encore. Vaillante mais indisciplinée, l'armée polonaise risquait de se montrer inférieure à la tâche. Avoir Riga était bien; mais qu'en ferait-on sans une force navale, sans une marine militaire ou marchande? Diplomate de race, Sigismond rêva d'une ligue réunissant sous sa direction les puissances scandinaves et les villes hanséatiques; politique avisé, il songea à se donner les instruments qui lui manquaient : des troupes régulières, une flotte, des ports.

Le temps, hélas! allait lui faire défaut et aussi la complaisance de ses alliés hypothétiques. La Hansa avait autre chose en tête, et les puissances scandinaves ne songeaient à rien moins qu'à faire le jeu de la Pologne. Aussitôt après la prise de Derpt, la noblesse de Reval s'était adressée au roi de Suède. Gustave Vasa se mourait et se souvenait de l'humiliation que la Livonie lui avait imposée en se dérobant, en le forçant à subir cette paix de 1557 que le tsar s'était refusé à négocier directement. Les voiévodes de Novgorod restaient assez bons pour traiter avec « le petit roi de Stockholm »! L'habitude de recourir à ces intermédiaires remontait à l'époque de l'indépendance novgorodienne; mais, répondait Ivan aux objections, qu'était-ce que *Stekolna (sic)* et son maitre? Un méchant bourg qui s'était donné le fils d'un marchand pour souverain. On lui faisait trop d'honneur! Les envoyés livoniens attendirent l'avènement du fils de Gustave, l'impétueux et ambitieux Érik XIV, qui se montra plus accueillant. En mai 1561, quelque opposition qu'y fit Kettler, un autre traité stipula la soumission de Reval ainsi que des territoires de Harrien, Wirland et Ierwen à la Suède. Reval possédait bien une garnison polonaise, mais la flotte et les mercenaires allemands d'Érik en eurent vite raison. Le 4 juin, la garnison capitula et ce fut l'origine d'un duel séculaire, qui allait ruiner la République et préparer le triomphe de Moscou par l'épuisement des deux adversaires.

Le Danemark à son tour entra en lice. Dès l'année 1558,

tout en envoyant une ambassade à Moscou pour conclure un traité de paix et réclamer le retour de l'Esthonie à son maître légitime, le roi Christian III avait entamé une négociation parallèle avec l'évêque d'Oesel, Jean de Münchausen. C'était sa façon de répondre aux sollicitations des malheureux Livoniens qui, de leur côté, n'avaient pas négligé cette porte. Christian venant à mourir, l'entente ne fut que plus facilement réalisée avec son successeur. Frédéric II possédait un frère, Magnus, âgé de vingt ans et en situation de recueillir sa part d'héritage : le Sleswig-Holstein. Spontanément, ou sur une suggestion venant du frère de l'évêque d'Oesel, Christophe de Münchausen, homme entreprenant, le roi s'avisa d'offrir à son cadet cette compensation. Sans y avoir aucun droit, Jean de Münchausen disposa de l'évêché pour la somme de 30,000 thalers; la reine douairière de Danemark, Dorothée, avança la somme, et, en avril 1560, Magnus débarqua à Arensburg, où le bailli épiscopal lui livra le château et où un certain nombre de Livoniens vinrent le rejoindre. Christophe de Münchausen s'était déjà, de sa propre autorité, intitulé lieutenant du roi de Danemark en Esthonie, Garrie, Oesel, etc. Destiné à une carrière fantastique, type accompli des princes aventuriers de son temps, Magnus allait bientôt prendre le titre de roi de Livonie.

Ainsi se trouva préparée la grande et confuse mêlée où, pendant plus de vingt ans, l'avenir des pays en litige et les chances des compétiteurs devaient demeurer incertains. Ainsi également Sigismond-Auguste eut la main forcée pour une action plus prompte que ne l'eût voulu sa sagesse. En août 1560, à la tête d'une armée polonaise, le palatin de Vilna, Nicolas Radziwill, le Noir, parut à Riga, et, déchirant tous les voiles, réclama la soumission de la Livonie entière à la Pologne, l'annexion directe et la sécularisation des territoires sur la rive droite de la Dvina.

Kettler a passé parmi ses compatriotes pour un traître. Vraisemblablement, il n'a été qu'un joueur malheureux. Il avait cherché une alliance; mais, pour justifier Sigismond-



Auguste, un écrivain a pu dire qu'on ne s'allie pas à un cadavre. Le malheureux successeur de Furstenberg épuisa d'ailleurs encore tous les moyens de résistance, tous les atermoiements. A la fin seulement de cette année fatidique, la Pologne invoquant les circonstances changées, la nécessité de combattre trois adversaires en place d'un, il dut céder. Le 5 mars 1562, ayant par acte du 21 novembre 1561 reconnu, comme maître de l'ordre teutonique, la réunion de la Livonie à la Lithuanie et accepté, avec le titre de duc pour lui et ses héritiers, la possession de la Courlande et de quelques districts voisins sous la suzeraineté de la Pologne, il remit à Radziwill sa croix, son manteau et les clefs du château de Riga.

A ce moment, les provinces baltiques présentaient un spectacle extraordinaire, même à cette époque d'incessantes compétitions territoriales. Milan et les Flandres y étaient dépassés. Pâle copie du premier duc de Prusse, le nouveau duc de Courlande et de Semigalle inaugurait son règne au sud de la Dvina. Au nord, le roi de Pologne s'installait en maître sur une portion des anciens domaines de l'ordre et proclamait sa suzeraineté sur l'ensemble. Soumise à la même autorité, mais restant en principe ville libre de l'empire, Riga conservait un semblant d'indépendance. Les Suédois gardaient Reval et Harrien. Oesel, Wiek et Pielten reconnaissaient Magnus. Établis enfin dans l'évêché de Derpt, dans le Wirland et sur la frontière lettone, les Moscovites se disposaient à disputer la possession du pays entier à tous les autres occupants.

« La Livonie est maintenant une demoiselle autour de laquelle tout le monde danse », écrivait un gazetier du temps. Un seul fait marquant une époque était déjà acquis à l'histoire : la fin de la période des croisades et des ordres de chevalerie. Au moment où elle hésitait encore à l'admettre dans son sein, l'Europe moderne s'associait ici à la Moscovie pour faire table rase du passé et jeter les bases d'un ordre politique nouveau. Mais cet ordre avait encore à se dégager

d'une lutte chaotique et gigantesque dont je dois maintenant indiquer brièvement les péripéties (1).

(1) Les Allemands y ayant mis quelque prédilection, la littérature du sujet est tellement considérable qu'il est impossible d'en donner ici un aperçu complet. Winkelmann a publié à Berlin, en 1878, une bibliographie qui comprend plus de 10,000 numéros. La source principale, ce sont les chroniques livoniennes : HIAERN, *Monumenta Livoniæ antiquæ*, Riga, 1844, 1er vol.; NYENSTÆDT, *ibid.*; RUSSOW, *Scriptores rerum livonicarum*, Riga et Leipzig, 1853, 1er vol.; HENNING, *ibid.*; BREDENBACH, OLMEN, chez *Startchevski*, 1er vol.; RENNER, *Livländische Historien*, Göttingen, 1876. La chronique de Rüssow a subi diverses modifications à travers ses nombreuses éditions. Pour la chronique de Hiäern, les éditeurs semblent avoir utilisé un manuscrit de Riga plus défectueux que celui de Derpt. L'édition précitée de la chronique de Franz Nyenstaedt laisse aussi beaucoup à désirer et l'auteur est un témoin sujet à caution. Depuis le dernier siècle l'original de cette chronique a d'ailleurs disparu. Un manuscrit trouvé à Reval et publié dans le 1er volume des *Beitrage zur Kunde Est Liv und Curlands*, Reval, 1868-71, passe pour plus correct. — L'édition hanséatique de la chronique de Heinrich von Lettland se recommande par des rectifications chronologiques et un index soigneusement rédigé; mais, à part certains changements, elle maintient un texte qui a passé de main en main depuis Gruber et Arndt et qui est rempli d'interpolations. Le texte également incertain de la *Chronique rimée* de Livonie a été l'objet de modifications arbitraires. — Parmi les recueils de documents, on consultera de préférence : SCHIRREN, *Quellen zur Geschichte des Untergangs Livl. Selbständigkeit (Archiw für die Geschichte Liv. Est. und Curl. Neue Folge*, 1861); le même : *Neue Quellen*, Reval, 1883-84; BIENEMANN, *Briefe und Urkunden zur Geschichte Livlands*, Riga, 1865-79. — Parmi les ouvrages : JANNAU, *Geschichte Liv. und Esthlands (Hüpel's Neue nordische Miscellaneen*, Riga, 1871-98), écrivain très tendancieux dans le sens russe; RICHTER, *Geschichte der Ostsee Provinzen*, Leipzig, 1857-58, et RUTENBERG, *Geschichte der Ostsee Provinzen*, Leipzig, 1859 (même tendance); FAHNE, *Livland*, 1875; SCHIEMANN, *Charakterköpfe und Sittenbilder aus d. Baltischer Geschichte*, 1877; BIENEMANN, *Aus baltischer Vorzeit*, 1870. — Pour l'histoire des ordres allemands : BUTTNER, *Die Vereinigung d. Liv. Schwertbruder Ordens mit d. deutschen Orden*, 1865; LAMPRECHT, *Deutsche Geschichte*, 1891, IIIe vol.; BUNGE, *Der Orden der Schwertbruder*, 1875. — Pour la guerre livonienne l'œuvre capitale est : FORSTEN, *la Lutte pour l'empire de la Baltique*, Pétersbourg, 1884 (en russe); le même : *la Question de la Baltique*, Pétersbourg, 1893, vol. Ier (en russe). On consultera encore ; BESTOUJEV-RIOUMINE, *Hist. de Russie*, 1885, vol. II; BIENEMANN, *Riga's Stellung bei der Auflösung d. Livl. Ordenstaates*, *Russ. Revue*, 1877; KOSTOMAROV, *la Guerre livonienne (Monographies*, vol. III); REIMANN, *Das Verhalten des Reiches gegen Livland in Jahren*, 1559-1561 (*Historische Zeitschrift*, 1870); HANSEN, *Geschichte der Stadt Narva*, 1858. — Dans une *Étude sur les tsars de Kassimov*, Pét., 1876, Veliaminov-Ziérnov a fait la critique des sources russes et allemandes pour la première campagne de Livonie. — Pour la chronologie souvent faussée des événements de cette guerre, voyez *Est und Livlandische Brieflade, Chronologie der Ordenmeister*, édit. Schwartz, d'après les papiers du baron von Toll, Riga, 1879; et encore : LISCH, *Jahrbücher für Mecklemburgische Geschichte*, 1857, n° 21, p. 84.



CHAPITRE V

LA LUTTE POUR L'EMPIRE DE LA BALTIQUE

I. La Suède et la Pologne. — II. Les coalitions. — III. Le renversement des alliances. Magnus. — IV. La candidature d'Ivan au trône de Pologne. — V. L'élection de Bathory.

I

LA SUÈDE ET LA POLOGNE

La question de la possession des provinces baltiques est-elle définitivement résolue aujourd'hui? Il serait assurément téméraire de l'affirmer. Il n'est pas impossible qu'elle redevienne, sinon la cause, du moins un des objets d'une lutte nouvelle, mettant aux prises des forces plus formidables encore que celles dont le seizième siècle a vu le choc et la mêlée furieuse sur ce coin de terre disputé. Les éléments du problème se sont assurément modifiés; le changement n'est pas cependant si grand qu'une part de réalité vivante ou susceptible de renaître ne se retrouve dans les souvenirs que j'ai à évoquer. C'est l'intérêt principal de cette page d'histoire. La physionomie d'Ivan ressort en relief de quelques-uns des épisodes que je chercherai à y mettre en lumière : ce sera leur seul attrait. Pour plus de clarté, j'indiquerai par avance les phases qui se laissent distinguer dans une suite d'événements dont la complication et l'enchevêtrement extraordinaire réclament un fil conducteur. Et, d'avance aussi, je fais appel à la patience de mes lecteurs : en songeant à un avenir peut-être prochain, ils goûteront ou jugeront du moins utile ce retour à un passé instructif.

Première phase, jusqu'en 1564 : hésitant entre l'alliance suédoise et l'alliance polonaise, Ivan ménage le Danemark et



tient victorieusement tête à la Pologne. Deuxième phase, de 1564 à 1568 : s'unissant avec Frédéric II, Sigismond-Auguste provoque un rapprochement entre la Suède et la Moscovie et une guerre sur terre entre la Suède et le Danemark. Sur terre, en Livonie, Ivan garde une situation dominante; mais, tandis que la Pologne se trouve absorbée et paralysée par ses affaires intérieures, la lutte engagée par Ivan contre les boïars et l'ancien régime tend aussi à le détourner du problème livonien. C'est l'époque de l'*Opritchnina*. Troisième phase : le détrônement d'Érik XIV en 1568 et l'avènement de Jean III, beau-frère de Sigismond-Auguste, amène une réconciliation entre la Suède et le Danemark par l'entremise de la Pologne. Devant la menace d'une coalition, Ivan gagne Magnus à sa cause. Quatrième phase : la mort de Sigismond-Auguste, en 1572, met provisoirement la Pologne hors de combat. La candidature d'Ivan à l'héritage des Jagellons est posée. Cinquième phase : l'élection de Bathory prépare une rentrée victorieuse en scène de la Pologne et le règlement du conflit à son profit presque exclusif.

L'Allemagne, on le voit, ne figure pas dans la bataille, bien qu'il s'agisse d'une terre allemande, ou tout au moins germanisée. On l'apercevra cependant avec le rôle et la physionomie qui lui étaient alors dévolus d'élément neutre et s'essayant pourtant à d'impuissantes interventions. Elle était là, attendant son heure, mais n'abdiquant rien de ses droits, de ses ambitions et de ses espérances.

Depuis un demi-siècle, je l'ai dit, depuis la conquête en 1514 de Smolensk, enlevée par la Moscovie à la Pologne, les relations entre les deux pays se maintenaient dans un état qui n'était ni celui de la guerre ni celui de la paix. Bataillant et négociant tour à tour, et parfois simultanément, on se disputait en principe la possession de cette ville seule et des territoires adjacents; mais, en réalité, la querelle embrassait un horizon beaucoup plus vaste. Dans les pourparlers incessamment renouvelés une sorte de protocole s'établissait, en vertu duquel, à l'ouverture de chaque débat, on commençait par



réclamer, d'un côté, non seulement Smolensk mais encore Novgorod et Pskov, comme ancien patrimoine des princes lithuaniens, et de l'autre, non seulement la possession de ces villes-là, mais encore celle de Kiév et de toutes les terres russes présentement soumises à la domination polonaise. Sur quoi on se séparait; envoyés polonais ou envoyés moscovites déclaraient les négociations rompues, prenaient leur congé, partaient même parfois sans autre cérémonie, mais invariablement se laissaient ramener, et, à défaut d'une entente définitive, acceptaient quelque arrangement provisoire. On laissait en suspens la question des *patrimoines;* la Pologne ne voulant pas reconnaitre le nouveau titre du tsar, et celui-ci, par voie de représailles, refusant à Sigismond-Auguste le titre de roi, on éludait la difficulté par une double rédaction, en polonais et en russe, des conventions arrêtées, et on signait une trêve.

Dans ces relations déjà si difficiles, la Livonie avait introduit un nouvel objet de dispute ne comportant en apparence aucun compromis. En 1560 pourtant, au moment même où par le traité imposé à Kettler le roi de Pologne donnait à son intervention une forme décisive, Ivan prenait sur lui d'envoyer à Varsovie un ambassadeur de marque, porteur de propositions fort conciliantes. Un événement était survenu dont on a exagéré les conséquences, mais dont l'influence sur l'esprit du souverain, sur le développement de son caractère et, dans une certaine mesure, sur la direction de sa politique, ne se laisse pas nier : le tsar venait de perdre sa femme, cette Anastasie dont le rôle bienfaisant d'ange tutélaire fait partie d'une légende qu'il me coûte assurément d'infirmer. Ivan a beaucoup aimé la mère de ses premiers enfants et les joies intimes du foyer, que seule elle paraît avoir su lui faire goûter, ont vraisemblablement contribué à calmer ses instincts violents et féroces, comme le chagrin qu'il a éprouvé de la perte de cette compagne a pu produire l'effet contraire. On ne saurait dire davantage avec certitude. Encore cet amour et ce chagrin n'ont-ils pas dû être très forts, puisque le premier souci du souverain, au lendemain de la catastrophe, a été de se chercher une autre épouse.

Sigismond-Auguste avait deux sœurs non mariées encore, et l'objet principal de la mission confiée à l'ambassadeur d'Ivan, l'*okolnitchyï* Fédor Ivanovitch Soukine, était d'obtenir la main de l'une d'elles pour son maître. D'assez mauvaise grâce et après de longs atermoiements, le roi consentit à laisser entrevoir les deux princesses, à l'église. Hasard ou calcul, la cadette, Catherine, se retourna, et ce fut le prologue d'une des plus sombres tragédies qui aient été vécues en ce temps si fertile en épisodes dramatiques. En dehors des charmes personnels que Soukine s'employa à faire valoir auprès de son maître, cette fiancée en perspective avait pour elle, aux yeux d'Ivan, de représenter, aux côtés d'un frère sans postérité mâle, une race qui avait régné, au titre héréditaire, à Vilna. Avec elle, le tsar de toutes les Russies posséderait un droit de plus, fraîchement acquis et incontestable, à revendiquer *son patrimoine* lithuanien. Son tempérament passionné et volontaire y contribuant sans doute, cette idée allait se fixer dans l'esprit du souverain, au point de devenir, au cours des années suivantes, l'élément directeur de toute sa politique.

Mais, très vraisemblablement, Sigismond-Auguste n'avait cherché, en cette occasion, qu'à sauver les apparences en gagnant du temps. En dehors de la différence des religions, cette question de l'héritage lithuanien créait, à elle seule, en ce moment, au point de vue polonais, un obstacle à un mariage qui eût menacé l'intégrité du domaine national et risqué de compromettre l'œuvre de cette autre union entre les deux races slaves, Pologne et Lithuanie, que le dernier des Jagellons travaillait précisément à consommer. Catherine, au surplus, était déjà presque promise au frère du roi de Suède, Jean, duc de Finlande. En 1562, la promesse devint une réalité, et, aussitôt après, les hostilités commençaient entre la Pologne et la Moscovie.

On négocia encore en se battant et on se battit en négociant, comme par le passé. Ivan écrivit à Sigismond-Auguste des lettres injurieuses et le roi s'en vengea en poussant le khan de Crimée à une invasion. En février 1563, prenant le



commandement d'une nombreuse armée et emmenant avec lui un cercueil, dans lequel, déclarait-il, serait mis le cadavre du frère de Catherine ou le sien, le tsar remporta un avantage signalé : après Smolensk, Polotsk, chef-lieu d'un palatinat polono-lithuanien, centre commercial important en relations avec Riga, tombait aux mains des Moscovites. Jusqu'à Bathory leur puissante artillerie devait toujours, dans une guerre de sièges, affirmer sa supériorité. Ivan parla plus que jamais de reprendre Kiév ; avec sa verve coutumière il railla son adversaire malheureux qui, pour faire valoir ses prétentions sur la Livonie, s'adressait au roi de Suède, en le traitant de frère. « Quel roi ? Quel frère ?... Autant valait fraterniser avec un porteur d'eau ! » Mais, l'année suivante, sur un champ de bataille qui à deux reprises déjà, en 1508 et en 1514, avait été fatal aux armes russes, sur les bords de l'Oula, aux environs d'Orcha, les Polonais prirent leur revanche : Nicolas Radziwill, le Roux, tailla en pièces les troupes du prince Pierre Ivanovitch Chouïski, qui succomba dans la rencontre.

Du coup, oubliant ses récents dédains, le tsar se porta à un rapprochement avec la Suède. A son avènement au trône, en 1561, Érik XIV s'était hâté d'envoyer une ambassade en Moscovie, et depuis, en dépit des traitements injurieux qu'on lui prodiguait de ce côté et contre les avis aussi de son conseiller attitré, Philippe de Mornay, qui lui recommandait de préférence une entente avec la Pologne, il avait persévéré dans cette voie, tout en étendant ses possessions en Livonie. En 1563, grâce au concours intéressé du coadjuteur de l'évêque de Riga, Christophe, qui recherchait la main de la sœur du roi, Élisabeth, un lot de villes, Wolmar, Wenden, Kexholm, Pernau et Padis s'y trouvèrent jointes. Le tsar lui faisant maintenant des ouvertures inespérées, Érik crut avoir cause gagnée. C'était le partage à deux. Il fallut en rabattre. Ivan réclamait d'abord la part du lion, n'abandonnant que Reval, Pernau et Wittenstein ; et puis, tout à fait inopinément, il prétendait mêler aux négociations cette princesse polonaise, devenue duchesse de Finlande, qu'il s'était flatté de posséder et

à laquelle il ne renonçait pas. Avec la Livonie presque entière, il voulait Catherine. Elle était mariée : peu lui importait. Un duc de Finlande, ça ne comptait pas ! Il avait pris femme de son côté, ça ne comptait pas davantage, la nouvelle épouse n'étant qu'une de ses sujettes, une esclave. Il s'est défendu, depuis, d'avoir voulu attenter à la liberté de la femme convoitée ou à la sainteté des liens conjugaux contractés par elle ou par lui-même. Le duc Jean était mort, croyait-il... Il ne songeait pas à épouser Catherine ni à en faire sa maîtresse, mais voulait simplement avoir un otage en sa personne... Il a multiplié les explications les plus invraisemblables. Le fait brutal reste : la prétention impudemment manifestée, opiniâtrément maintenue de se faire livrer, dans des intentions assurément peu honnêtes, cette nouvelle Hélène, pour laquelle des peuples allaient en venir aux mains. Quant aux motifs de cette obstination, ils ne sauraient faire de doute : moins que la femme, bien qu'il y songeât sans doute aussi, c'était la Lithuanie que le fougueux despote poursuivait de son impérieux désir.

Érik XIV se donna d'abord une attitude héroïque : il ne voulait pas plus abandonner sa belle-sœur que la Livonie, et déjà il parlait de s'allier avec la Pologne, avec l'empereur, avec tous les princes d'Allemagne, pour mettre à la raison le barbare moscovite, quand ces rêves menaçants se trouvèrent en présence d'une réalité autrement redoutable : depuis 1561 des négociations étaient entamées entre la Pologne et le Danemark ; elles venaient d'aboutir ; un traité d'alliance défensive et offensive signé à Stettin le 5 octobre 1563 avait été suivi d'une entente avec Lubeck, qui faisait entrer l'Union hanséatique dans la coalition. Ivan, de son côté, avait aussi négocié avec le Danemark et signé à Mojaïsk, le 7 août 1562, un traité qui obligeait les deux puissances à agir contre la Pologne et la Suède, le tsar reconnaissant les droits du Danemark sur l'Esthonie, Oesel et Pilten. La Suède se trouvait isolée. Elle dut capituler. Peut-être mit-elle trop d'empressement au sacrifice et trop de complaisance. Se ren-

dant à Derpt et consentant à ne traiter qu'avec le gouverneur de Novgorod et de la Livonie russe, Michel Iakovlevitch Morozov, les envoyés d'Érik acceptèrent à peu près toutes les conditions précédemment exigées par Ivan : l'abandon de la Livonie, moins Reval, Pernau, Wittenstein et Karkhus, et, par une clause secrète, l'obligation de livrer Catherine. Du moins le tsar n'a-t-il pas cessé, dans la suite, de réclamer l'exécution de ce dernier engagement, au sujet duquel nous manquons, il est vrai, de témoignage précis et absolument probant. Érik avait toujours été contraire à une union qui mettait son frère dans le camp polonais, et la présence des envoyés danois en Pologne au moment de la célébration du mariage semble indiquer que les combinaisons diplomatiques, dont la Suède avait à ressentir maintenant l'effet déconcertant, n'y étaient pas étrangères. La question de l'indépendance de la Finlande paraît avoir été aussi posée en même temps, et, sans attendre que ses soupçons à cet égard fussent confirmés, Érik s'était hâté de mettre le frère rebelle hors d'état de les réaliser. Après une lutte de courte durée, il l'avait capturé et enfermé au château de Gripsholm. Catherine y partageait la captivité de son époux. Le roi pouvait donc disposer d'elle au gré de la fantaisie de son redoutable partenaire.

En a-t-il eu l'intention à quelque moment, ou ses plénipotentiaires ont-ils dépassé leurs pouvoirs? Le problème attend encore une solution. Le traité de Derpt n'a pas été ratifié à Stockholm : tel est le seul fait certain. De nouvelles négociations n'ont abouti qu'à la conclusion d'une trêve. Toutefois, engagé dans une double guerre contre la Pologne et le Danemark, Érik y devenait, qu'il le voulût ou non, l'allié d'Ivan, et cette situation le mettait sur une pente périlleuse où il devait glisser jusqu'au bout. Deux coalitions se trouvaient désormais en présence, Magnus, réduit maintenant à la possession d'Oesel, de Dago et de quelques forteresses, faisant bande à part dans la mêlée et guettant l'occasion d'y prendre le parti le plus avantageux.

II

LES COALITIONS

Sigismond-Auguste chercha à y entrainer jusqu'aux Pays-Bas, mais n'arriva qu'à mécontenter les États par les mesures prises pour couper le commerce de Narva. En 1565, tandis qu'en Livonie les succès et les revers se balançaient, les Polonais prenant Pernau et les Suédois ravageant Oesel, la Suède eut coup sur coup à subir deux désastres : en janvier, pour l'isoler de l'Europe, Frédéric II ferma le Sund, et, en novembre, cédant aux représentations d'Auguste de Saxe, le véritable Agamemnon de cette guerre des peuples, l'empereur Maximilien publia un manifeste qui mettait au ban les Suédois violateurs de la paix et alliés d'un souverain barbare. Les progrès d'Érik en Livonie en furent paralysés et le parti de son frère releva la tête. Pourtant Maximilien était travaillé simultanément en sens contraire par les représentants de certaines maisons de commerce allemandes ayant des attaches à Moscou. Leurs agents s'employaient activement à retourner l'opinion. L'un d'eux, Veit Zenge, chargé d'affaires commercial du duc de Bavière à Lubeck, renchérissait sur les autres. Ivan ne se faisait-il pas gloire de son origine allemande ! C'était en effet une des lubies du fils de Vassili. Veit Zenge croyait savoir même que le tsar avait du sang bavarois dans les veines ! Pour l'honneur de contracter des relations plus intimes avec l'empereur et de recevoir un de ses ordres, le souverain moscovite lui donnerait 30,000 de ses meilleurs cavaliers contre le Turc, ainsi qu'une grosse somme d'argent; il renoncerait à la Livonie et soumettrait son Église à l'autorité du pape ! Des combinaisons matrimoniales pourraient même sceller avantageusement ce rapprochement, si désirable dans l'intérêt général de la chrétienté : Ivan avait un fils et une fille en âge d'être mariés, et les *terems* de Moscou recélaient des beautés propres à faire rêver tous les princes d'Allemagne ! Discutées aux divers *Tagen* allemands, ces ima-

*

ginations ne laissaient pas d'influer sur les résolutions de l'empire et de son chef, déjà naturellement disposés à une indolente et prudente neutralité.

En 1566, serré de près par les Suédois, Magnus essaya de se rapprocher de la Pologne. Ses prétentions étaient grandes : il demandait la main de la seconde sœur de Sigismond-Auguste avec la Livonie pour dot. Le dernier des Jagellons ne prit pas ces ouvertures au sérieux et voulut, en 1567, frapper un grand coup en conduisant personnellement une campagne en Livonie. On s'émut à Dantzig. Assez faiblement rattachée à la domination polonaise, et mécontente de son lot, cette ville maritime avait, dès le début, manifesté ses préférences pour le camp adverse. Les agents qu'elle entretenait à Varsovie eurent vite fait de la rassurer : « Le roi avait la goutte dans le bras droit et dans la jambe gauche ; c'était le plus clair de son armement. » En effet, la campagne fut un piteux avortement. L'armée royale, dans laquelle on comptait par avance 200,000 Polonais et 170,000 Lithuaniens, n'arriva pas à réunir le dixième de cet effectif. Pourtant, à la suite d'une rencontre malheureuse avec une partie de ses troupes, à Runnafer, les Moscovites manifestèrent le désir de traiter. Ivan avait ses embarras intérieurs sur les bras : l'*Opritchnina* commençait. En Pologne, l'union avec la Lithuanie consommée en principe mais attendant encore un règlement définitif, la revision des lois abordée au même moment, des relations difficiles avec les villes de Prusse, des querelles intimes faisaient ardemment désirer la paix. Mais Ivan réclamait Reval et Riga et entamait avec les seigneurs lithuaniens une polémique épistolaire qui n'était pas pour préparer le terrain aux accommodements pacifiques.

Après avoir combattu vaillamment en Livonie dans les armées du tsar et remporté d'éclatants succès, Kourbski s'était laissé surprendre en 1562 sous Nevel, non sans que l'événement parût préparé par des relations équivoques antérieurement entretenues en Pologne. Maintenu depuis dans une demi-disgrâce et d'autant plus porté à s'insurger contre les

tendances autoritaires de son maître, l'irascible boïar avait finalement levé, en 1564, l'étendard de la rébellion, à la façon moscovite — en passant la frontière. On en concluait, en Pologne, que l'*Opritchnina* devait préparer d'autres insurgés de même espèce avec lesquels on avait intérêt à entrer en rapport, et Ivan eut ainsi connaissance d'un certain nombre de lettres adressées à quelques-uns de ses sujets par le grand hetman de Lithuanie, Grégoire Chodkiewicz, par quelques autres seigneurs lithuaniens et par le roi lui-même. Aussi ému qu'irrité, il imagina d'abord de convoquer, en 1566, cette assemblée, dont j'ai fait mention plus haut (p. 184) et qui, à l'unanimité, se prononça contre toute espèce de concessions en Livonie, les propriétaires fonciers de la frontière lithuanienne se déclarant en même temps disposés à mourir plutôt que d'y abandonner un pouce de terrain. Réconforté et affermi, le tsar se chargea alors de dicter les réponses dues aux correspondants de Pologne. Peut-être eût-il mieux valu encore leur opposer le dédain du silence. Mais Ivan se ressentit toujours au plus haut degré du prurit épistolaire. Sigismond-Auguste, qui avait offert au prince Ivan Dmitriévitch Biélski un apanage magnifique en Lithuanie, apprit donc ce qu'il en coûtait de proposer aux sujets du tsar de semblables marchés. « Je suis assez bien pourvu, écrivit le prince au roi en le traitant de *frère;* mais vous avez vous-même un meilleur parti à prendre, qui est de céder la Lithuanie à mon maître, moyennant quoi vous seriez assuré de garder la Pologne sous sa suzeraineté et de devenir comme moi le sujet du meilleur des maîtres. » On devine le texte des autres réponses, échantillons curieux de l'érudition que le Terrible savait mettre au service de ses rancunes en traitant ses adversaires de *Sennaherim* et de *Navkhodonosor (sic)*, et de l'infatuation orientale dont il était capable de s'inspirer.

Le tsar sentait à ce moment un retour de vent propice dans ses voiles : voici qu'en effet, revenant à la charge, Érik se montrait disposé à capituler définitivement pour peu qu'Ivan le laissât libre de régler ses comptes avec la Pologne. Oui,



même à livrer Catherine, s'il faut en croire Dahlman (*Dissertatio de occasione fœderum regis Erici XIV cum Russia*, Upsala, 1783), qui a travaillé sur les pièces diplomatiques originales. En 1566 déjà, le roi aurait mis en délibéré cette concession à faire au tsar, et, ses conseillers refusant d'y souscrire, il aurait donné pour instruction à son envoyé, Gyllenstjerna, de résister sur ce point jusqu'à la dernière extrémité, mais de céder si l'alliance était à ce prix. L'information est d'autant plus vraisemblable qu'il est moins possible, eu égard aux circonstances, d'admettre que Gyllenstjerna ait, cette fois, outrepassé ses pouvoirs ; or, le 16 février 1567, à la *sloboda* d'Alexandrov, où l'*Opritchnina* inaugurait ses sanglantes orgies, le plénipotentiaire suédois a bel et bien signé un traité d'alliance dont toutes les clauses étaient nettement subordonnées à cette condition. Sur la base de l'*uti possidetis* en Livonie et de la liberté réservée aux contractants pour les conquêtes futures, à l'exception de Riga qu'il se réservait; promettant son intervention pour l'accommoder avec le Danemark et avec l'Union hanséatique, ou son assistance armée si ses démarches n'étaient pas couronnées de succès, Ivan unissait ses destinées à celles de la Suède, moyennant que Catherine lui fût en effet livrée. Le traité entier devait être annulé si, la princesse venant à mourir, cette dernière clause ne pouvait recevoir son exécution.

L'admiration que cet instrument diplomatique a inspirée à quelques historiens russes se laisse difficilement justifier. Certes, Ivan s'y faisait large mesure : Riga retenue par la Moscovie tuait le Reval suédois et enlevait à la Pologne la meilleure raison qu'elle eût de disputer la Livonie à ses deux compétiteurs. Avec l'appui éventuel des villes hanséatiques la coalition russo-suédoise mettait en même temps l'alliance polono-danoise en infériorité certaine. Mais, ne se contentant pas de ces avantages, Ivan les subordonnait tous à une condition peut-être irréalisable et certainement honteuse. Avec sa part de Livonie il voulait en plus, non pas une femme, certes, ou pas seulement la femme, mais l'héritière des Jagellons,

une part de la Pologne. Et il voulait cela contre toute raison et contre toute possibilité apparente, puisqu'il s'agissait d'une femme mariée, et qui, devint-elle veuve, ne se laisserait pas vraisemblablement épouser par son ravisseur. Il suivait imperturbablement son idée, ce qui prouve que la crise violente où il se trouvait engagé en ce moment à l'intérieur de son empire ne troublait pas son esprit autant qu'on l'a assez généralement supposé ; mais il donnait à cette idée des développements et des applications qui indiquent un certain affaiblissement de ses facultés intellectuelles, correspondant à une exaspération simultanée des plus mauvais instincts de sa nature. Chez les hommes doués d'un tempérament robuste l'ivresse produit de ces effets d'égarement partiel, et, dans l'emportement de la lutte, dans l'usage et l'abus constant de la force, dans l'étourdissement atroce des supplices auxquels il présidait, Ivan fut ivre pendant quelques années, du fait de l'*Opritchnina ;* ivre de colère, d'orgueil et de sang, ce qui ne l'empêchait pas d'aller son chemin en titubant, et, à travers quelques défaillances et des extravagances multiples, de garder merveilleusement une conscience entière de son rôle, de ses intérêts et de ses devoirs.

Sa fortune, que l'on peut dire heureuse en cette occasion, voulut que le traité de la *Sloboda* d'Alexandrov ne pût être exécuté. En mai 1567, une ambassade moscovite vint à Upsala en réclamer la ratification ainsi que la remise de Catherine entre ses mains. Entre temps, Ivan s'était avisé de solliciter la main d'une des sœurs d'Érik pour son fils aîné âgé maintenant de dix-huit ans. Elle en avait seize et sa beauté était réputée. Mais le tsar prétendait encore qu'elle apportât Reval en dot. C'était se montrer trop exigeant, et les envoyés moscovites trouvèrent d'ailleurs au pays d'Érik une *Opritchnina* suédoise qui, en fait d'égarements et d'excès, ne le cédait en rien à l'autre. En conflit avec une aristocratie qui ne lui pardonnait pas ses origines et qu'il révoltait par ses violences « le fils du marchand couronné », comme l'appelait Ivan, délirait de son côté, en même temps qu'au château de Grips-

holm se déroulaient les scènes d'un drame angoissant. L'ex-duc de Finlande s'y était quelque temps attendu à une mort imminente. Un jugement prononcé en 1563 le condamnait à la peine capitale, et voué lui-même à une fin terrible, le favori du roi, Persson, insistait pour que l'arrêt reçût exécution. Bien que depuis 1562 le sang coulât à flots par ses ordres, des scrupules de conscience arrêtaient Érik. Pour donner satisfaction à Ivan, il avait essayé de séparer Catherine de son époux; mais, intrépide, résistant aux plus terribles menaces comme aux offres les plus séduisantes, la fille des Jagellons montrait aux émissaires du roi un anneau où se trouvaient gravés ces mots : « Rien que la mort... » A bout d'arguments et de ressources, se voyant menacé lui-même par la révolte grandissante, rêvant d'un refuge en Moscovie, le malheureux roi, ses plus résolus apologistes en conviennent (V. CELSIUS, *Histoire d'Éric*, XIV, trad. franç. de 1777, II, 139), bien que Persson dût le nier jusque sur l'échafaud, en vint à penser que son ténébreux inspirateur lui donnait le meilleur conseil. La mort de Jean arrangerait tout. Déjà les envoyés moscovites s'apprêtaient à recevoir leur proie quand, sur les pentes abruptes du crime où elle chancelait, la raison d'Érik fit une chute définitive dans l'abime. Confondant les situations, il se crut prisonnier lui-même, et, rendant la liberté au captif de Gripsholm, il implora sa grâce. La crise se prolongea jusque vers la fin de l'année suivante, et les envoyés d'Ivan comptèrent encore s'en prévaloir pour arriver à leurs fins. Mais le conseil suédois maintenait son opposition; dans un intervalle lucide, plutôt que d'accorder au tsarevitch une de ses sœurs, Érik crut assez faire en lui offrant la main de Virginie Persdotter, fille d'une de ses nombreuses concubines! Ivan en conçut un vif ressentiment, et, en septembre 1568, Sigismond-Auguste s'en mêlant, le drame toucha à son dénoûment : l'époux de Catherine monta sur le trône, jetant à son tour au cachot ce frère qui avait failli devenir son bourreau et inaugurant une ère nouvelle dans le conflit de plus en plus confus dont la Livonie restait l'objet. Magnus allait y réclamer un premier rôle.

III

LE RENVERSEMENT DES ALLIANCES — MAGNUS

Marié à une Jagellon, le nouveau roi de Suède était l'allié naturel de Sigismond-Auguste et l'instrument désigné de la réaction catholique contre le protestantisme. Le traité de 1563 entre la Pologne et le Danemark se trouva virtuellement annulé, la Suède passant dans le camp opposé. Politique habile, homme de guerre instruit quoique plus théoricien que soldat, par la lutte bientôt entamée avec Moscou, par la défense héroïque de Reval en 1570-1571, par la brillante victoire de Wenden en 1577, Jean allait fonder la grandeur militaire de son pays pour plus d'un siècle, jusqu'à la journée néfaste de Poltava. En novembre 1568, il se crut près d'obtenir, à Rœskilde, la paix avec le Danemark et avec Lubeck, mais ne put ratifier les concessions que ses plénipotentiaires s'y étaient laissé arracher. Sous la médiation de l'empereur et du roi de Pologne, les négociations trainèrent jusqu'en 1570, et alors la cause des Danois se trouva compromise par l'entente de Magnus avec la Moscovie, tandis qu'intervenant au traité en préparation, prétendant imposer à la Suède l'abandon de toutes ses conquêtes en Livonie et une action commune contre Moscou, Sigismond-Auguste compliquait encore le problème à résoudre : ne venait-il pas de signer avec Ivan une trêve de trois ans en laissant au tsar la liberté de soutenir Magnus contre les Suédois!

J'ai lieu de craindre que la tête ne tourne à mes lecteurs, mais je n'y puis rien. Je simplifie et j'abrège autant que faire se peut, quoiqu'il n'y paraisse sans doute pas. Magnus agissait-il en Livonie comme représentant du Danemark? Sur ce point, qui demeure en discussion, on discuta alors à perte de vue; on multiplia les rendez-vous diplomatiques et les congrès; on évoqua la question litigieuse du *dominium maris baltici* et celle non moins épineuse de la navigation de la Narova, pour aboutir à un traité signé à Stettin en février 1571



où l'Europe presque entière, l'Empire et, par l'entremise de l'empereur, la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Écosse et les villes hanséatiques elle-mêmes, quoique peu satisfaites, figurèrent avec les parties contractantes en prononçant leur accession, et qui ne fut pas plus exécuté que les autres.

En accommodant la Suède avec le Danemark, ce traité laissait en principe Ivan aux prises avec les Suédois et les Polonais, désormais libres d'unir contre lui toutes leurs forces. Mais en échange du libre passage par le Sund qu'avait concédé le Danemark et de sa médiation offerte vis-à-vis du tsar et de Magnus, la Suède s'était engagée à respecter la navigation de la Narova; or, le roi de Pologne s'en mêlant, elle ne devait pas tarder à violer sa promesse. L'empereur, de son côté, s'était obligé à racheter à la Suède les territoires par elle occupés en Livonie : ni lui, ni ses successeurs n'y songèrent jamais, pas plus que la Livonie ne songeait à reconnaitre la suzeraineté de l'Empire. Le Danemark sortait victorieusement de la lutte et gardait en apparence la suprématie sur la Baltique; mais la clef du *dominium maris baltici* restait en Livonie, et, avec Magnus dont il allait bientôt faire son instrument, Ivan y conservait une situation dominante.

Ni les Polonais, ni les Suédois n'arrivaient à lui faire échec. La flotte polonaise rêvée par Sigismond-Auguste n'était toujours qu'un rêve et aux corsaires allemands ou flamands que le roi parvenait à armer le tsar en opposait d'autres qui, sous un chef fameux, Kersten Rhode, poussaient jusqu'à Dantzig. Là-dessus, le Danemark intervenait et faisait saisir le hardi pirate; mais ses tentatives pour prendre pied sur la côte livonienne demeuraient également infructueuses. Avec le successeur d'Érik, Ivan échangeait des coups de canon en Finlande, où il envoyait une armée, et des ambassades; mais les ambassadeurs suédois se heurtaient à la prétention du tsar d'obtenir l'exécution intégrale du traité de 1567. Retenus d'abord à Novgorod, puis traînés de Moscou à Mourom et de Mourom à Kline, ils eurent à subir une véritable captivité, accompagnée, d'après leurs rapports,

des plus odieuses violences. Sous le double prétexte du manquement aux engagements contractés et de quelque avanie dont les envoyés moscovites auraient eu, de leur côté, à se plaindre en arrivant à Stockholm, on traitait les malheureux messagers de paix comme des captifs de guerre; les mains liées derrière le dos, on les promenait à travers les rues au milieu des huées de la foule et on les menaçait de la bastonnade s'ils ne donnaient satisfaction au tsar sur tous les points, y compris la remise entre ses mains de Catherine. L'ex-duc de Finlande n'était pas mort, puisqu'il régnait, et sa femme était devenue reine de Suède; mais Ivan feignait de n'en rien savoir. On racontait tant de choses!

Tout en se débattant au milieu de la crise intérieure provoquée par ses réformes, le tsar venait, à ce moment, de subir une autre et terrible épreuve. De 1563 à 1570 il s'était en vain employé à conjurer cette invasion tatare dont la Pologne le menaçait. Ses envoyés, Nagoï, Rjevski, avaient en vain porté au khan des paroles conciliantes et des présents magnifiques. La Pologne en faisait autant et plus, et, irrité par la conquête de Kazan et d'Astrakhan, le sultan appuyait la Pologne. En 1569, une expédition combinée de Tatars et de Turcs menaça Astrakhan, et sur une des barques musulmanes ramait Simon Maltsev envoyé par Ivan auprès des Tatars Nogaïs et capturé par des cosaques. En 1570, pour désarmer le sultan, Ivan consentit à démolir un fort récemment construit sur le Terek; mais aussitôt Selim II réclama Kazan et Astrakhan et l'acceptation par le tsar du titre de vassal. Les négociations furent naturellement rompues, et, en mai 1571, ayant passé l'Oka sans rencontrer de résistance, les Tatars parurent sous Moscou. Cette fois, Ivan suivit la tradition de ses ancêtres et se réfugia à Serpoukhov d'abord, puis à la *Sloboda* d'Alexandrov et enfin à Rostov. Ainsi abandonnée, la capitale fut mise à feu et à sang. D'après des témoignages probablement exagérés, huit cent mille hommes auraient péri dans les flammes, tandis qu'enfermé avec une partie de son clergé dans la cathédrale de l'Assomption le Métropo-



lite attendait la mort et que, chargé de la défense, le prince Ivan Dmitriévitch Biélski succombait, étouffé dans sa cave où il avait cherché un abri. Selon leur habitude, les Tatars reculèrent devant l'assaut du Kreml et se retirèrent emmenant cent cinquante mille prisonniers — évaluation peu vraisemblable encore, mais où il faut tenir compte de ce fait qu'en pareille occurrence toute la population des environs refluait d'ordinaire vers la capitale.

De toute façon, le désastre était immense et l'humiliation extrême. En rebroussant chemin, le khan écrivait au tsar : « J'ai ravagé ta terre et brûlé ta capitale pour Kazan et Astrakhan, et tu n'as pas paru pour les défendre, toi qui te dis souverain moscovite. Si tu avais quelque bravoure et quelque pudeur, tu te serais montré. Maintenant, je ne veux plus de tes richesses ; je veux Kazan et Astrakhan, et j'ai vu et connu les chemins de ton empire. » Ivan dévora l'outrage. Ce n'était pas seulement pour fuir qu'il se souvenait de ses ancêtres, et, comme je l'ai dit, sa folie comportait, entre deux extravagances, beaucoup de sagesse. Sa réponse fut humble et habile : demandant une trêve, il offrait Astrakhan ; mais dans les instructions envoyées à Nagoï qui demeurait en Crimée, il donnait à cette concession un sens équivoque : Astrakhan serait gouvernée par un des fils du khan, auprès duquel résiderait un boïar désigné par le tsar, comme à Kassimov. Kassimov était un des petits khanats tatars soumis, dans ces conditions, à la suzeraineté de Moscou et en train d'être absorbés par elle. Des offres d'argent accompagnaient cette ouverture. Ivan allait jusqu'à accepter la honte d'un tribut annuel !

On négocia. Le khan ne voulait entendre à rien s'il n'obtenait Kazan et Astrakhan, sans conditions aucunes. Comme les pourparlers traînaient, il demanda un acompte sur le tribut : 2,000 roubles, dont il avait besoin, disait-il, pour acheter de la vaisselle et d'autres marchandises à l'occasion d'une fête de famille. Mais déjà Ivan avait pris ses mesures, opéré une mobilisation rapide de toutes ses forces. Prétextant l'épuisement où le mettait l'invasion récente, il envoya « tout ce qu'il

avait sous la main » : 200 roubles ! Méhémed-Ghireï comprit enfin que le tsar ne cherchait qu'à gagner du temps, et en 1572 il repassa l'Oka; mais, sur la Lopasna, à 50 verstes de Moscou, il se heurta aux troupes du prince Michel Ivanovitch Vorotynski, et dut battre en retraite. Sur quoi Ivan changea aussitôt de ton, retirant toutes les concessions précédemment accordées, substituant la raillerie à l'humilité de ses messages antérieurs. « Le khan réclamait encore de l'argent ? Eh quoi? n'avait-il pas fait profession de mépriser les richesses? » L'âme tout entière du fils de Vassili transparaît dans ce trait.

L'affreuse tourmente le laissait cependant dans un état d'irritation qu'il était incapable de maîtriser. Imputant la catastrophe à ses boïars, coupables de connivence avec l'ennemi — et l'un d'eux au moins, Mstislavski, devait reconnaître sa faute — il multipliait les supplices, mais accessoirement passait aussi sa colère sur les malheureux envoyés de Suède. En 1571, sur le chemin de Novgorod, où nous aurons à le suivre et où nous le verrons présider à d'effroyables hécatombes, il consentit cependant à voir les ambassadeurs — dans la rue — et à s'expliquer avec eux au sujet de Catherine. « Si on la lui avait envoyée, tout aurait été arrangé. C'était le mariage de Jean avec cette Polonaise qui avait tout gâté en Livonie ! Depuis, le tsar s'était persuadé qu'elle était veuve; sans quoi il n'aurait jamais songé à séparer une femme de son mari, une mère de ses enfants. Mais le mal était fait, et il lui fallait maintenant la Livonie entière, sinon la guerre continuerait. » Au retour de Novgorod, comme si le sang versé l'avait apaisé, le tsar parut radouci. Il invita les ambassadeurs à sa table, et, très inopinément les fit interroger par ses commissaires sur la fille du roi Jean. On la disait belle et il voulait avoir son portrait.

Ce n'était plus à son fils que le tsar pensait. Plusieurs fois remarié depuis la mort d'Anastasie, il devait conserver jusqu'à la fin de sa vie des préoccupations de ce genre, imitées de l'histoire d'Henri VIII ou du conte de *Barbe-Bleue*, et la relation de cette ambassade suédoise, rédigée par son chef,



Paul Junsten (V. *Beiträge zur Kentniss Russlands*, Derpt, 1816), abonde en détails non moins singuliers. Tout en manifestant maintenant à l'égard de la Suède des velléités si particulièrement amicales, Ivan recourait simultanément avec le roi Jean à son procédé favori de polémique épistolaire et y déployait toute sa verve :

« Tu devrais nous faire savoir de qui ton père était le fils, et comment on appelait ton grand-père. Était-il roi ? Quels souverains avait-il pour frères et alliés ? L'empereur des Romains est notre frère et d'autres grands souverains sont nos frères aussi. En peux-tu dire autant? »

Suivaient des explications nouvelles au sujet de Catherine. « S'il avait su que Jean était en vie, Ivan n'aurait assurément pas songé à lui enlever sa femme. Il se proposait d'ailleurs de la rendre au roi de Pologne en échange de la Livonie. Malheureusement, le sang avait coulé à flots par suite de cette méprise et les envoyés du tsar avaient été maltraités à Stockholm. Or, c'étaient de grands seigneurs et non des paysans comme les ambassadeurs de Jean. » Très écrivassier, lui aussi, Jean répondait de sa meilleure encre; mais Ivan insistait :

« C'est pourtant une vérité absolue que tu es d'une famille de manants... »

Et il reprenait son interrogatoire :

« Ton père, Gustave, de qui était-il fils?... Quand, sous le règne de ton père, nos marchands venaient dans son pays avec du suif et de la cire, ne le voyait-on pas mettre ses gants et aller jusqu'à Wiborg pour palper les marchandises et débattre le prix?... Et tu parles des rois, tes prédécesseurs! Quels rois? Où les prends-tu? Dans ton garde-manger? »

Le tsar se déclarait d'ailleurs prêt à traiter avec le fils du marchand de suif, à condition qu'il demandât pardon, s'humiliât et se soumît. Il serait alors traité comme un parent; sinon il apprendrait ce qui était arrivé au khan de Crimée sans que le tsar eût daigné même tirer l'épée pour lui infliger une punition méritée. Ses boïars avait suffi à la besogne. Et les épîtres succédaient aux épîtres, qualifiées les unes

d' « ordres sévères » et les autres d' « avertissements comminatoires », jusqu'à ce que, lassé ou peut-être déconcerté par quelque riposte plus verte, Ivan déclarât à l'improviste qu'il n'entendait pas engager de dispute par écrit :

« Tu as pris la gueule d'un chien pour aboyer contre moi. Il ne me convient pas de lutter avec toi de cette façon. Si tu as du goût pour ce genre de combat, prends un paysan comme toi pour adversaire... »

Ces lettres ont été publiées *(Ancienne Bibliothèque russe*, vol. I, 1re partie, p. 23 et suiv. ; 2e partie, p. 52 et suiv.). Elles ne pouvaient ni donner au roi Jean le désir de continuer des négociations ainsi apostillées, ni lui laisser l'espoir de les voir aboutir. D'autant que, à sa connaissance, le tsar nouait en même temps des relations avec Érik emprisonné et se prêtait à une entente avec Magnus.

Cette entente était l'œuvre de deux renégats livoniens, Taube et Kruse, l'un ancien conseiller de l'évêque de Derpt; l'autre, membre de la députation livonienne envoyée à Moscou en 1557. Prisonniers du tsar et gagnés à sa cause, ils s'étaient, depuis, faits les agents d'une propagande active exercée à son profit. En 1568, évoquant une ancienne tentative de rapprochement entre Albert de Prusse et le père d'Ivan, ils en avaient fait la base d'une nouvelle combinaison, à laquelle le vassal actuel du roi de Pologne semblait incliner. En 1570 enfin, déjà récompensés en dépit de leur échec, l'un par le titre de prince, l'autre par le rang de boïar, ils trouvèrent leur voie et leur homme. Depuis 1567 déjà, Ivan songeait à installer en Livonie, comme gouverneur, un des anciens membres de l'ordre. Furstenberg et Kettler se refusant, les deux renégats pensèrent à Magnus.

Repoussé de Reval en 1560, rappelé l'année suivante par son frère qui espérait le faire élire coadjuteur du riche évêché de Hildesheim, éconduit et renvoyé en Livonie pour y voir Suédois et Polonais se partager les territoires dont il ambitionnait la possession, ayant en vain essayé depuis de lier partie avec les uns ou les autres, ce prince-aventurier, avorton,

borgne et pied-bot, d'après les rapports d'ailleurs suspects des écrivains catholiques, se trouvait présentement à bout de ressources et d'expédients. On imagine sa joie quand Taube et Kruse ne lui offrirent rien moins que la royauté de la Livonie sous la suzeraineté du tsar. Pour la forme, il sollicita le consentement de Frédéric II, en assurant que son nouveau royaume resterait dans la dépendance du Danemark, ce qui était une contre-vérité et un non-sens. Pour la forme aussi, le frère aîné formula quelques objections, et l'affaire fut décidée. Les plénipotentiaires de Magnus rapportèrent de Moscou des conditions inespérées, magnifiques : hérédité du trône dans la famille du nouveau roi, avec dévolution à la couronne de Danemark en cas d'absence d'héritiers mâles; abandon de toutes les conquêtes faites ou à faire par la Moscovie en terre livonienne; promesse d'un secours pour prendre Riga, Reval et d'autres villes — le tout sous la seule obligation de servir dans les armées du tsar en temps de guerre. En mai 1570, Magnus se rendit lui-même à Moscou avec une suite de quatre cents personnes, et, avec la couronne, y reçut une fiancée, la propre nièce d'Ivan, Euphémie, à laquelle le souverain donnait cinq tonneaux d'or en dot! La Livonie devait conserver sa religion et ses institutions. Le tsar s'interdisait d'y introduire des fonctionnaires russes.

C'était un rêve! Ce ne fut qu'un rêve. L'Allemagne et l'Europe entière témoignant quelque émotion, le roi de Danemark plaida son irresponsabilité : Magnus avait agi sans son aveu. Sous main cependant, les agents de Frédéric II travaillèrent à retourner l'opinion : c'était la faute de l'empereur si la Livonie était à qui voulait la prendre, et il y avait d'ailleurs le précédent d'Albert de Prusse. Comme Magnus faisait officiellement part à son frère de l'événement, Frédéric répondit par une lettre de félicitations. Mais le nouveau roi de Livonie débuta mal : ayant, à la tête d'un corps de mercenaires et d'auxiliaires moscovites, entrepris de prendre Reval aux Suédois, il dut battre en retraite après un siège de trente semaines — du 21 août 1570 au 16 mars 1571 — brûlant son camp et licenciant ses troupes, tandis que Taube et Kruse se sauvaient à

Derpt et s'y concertaient avec les Polonais pour une tentative, qui faillit réussir, contre la garnison russe!

La carrière des deux coquins est instructive : après avoir multiplié les intrigues, les désertions et les trahisons, ils devaient un jour trouver grâce auprès de Bathory lui-même. Introduit d'autorité dans le *Landtag* livonien qui le repoussait, Taube mourut tranquillement dans ses terres, et Kruse allait accomplir, de la part du roi, une mission en Prusse quand la mort le surprit. C'était la moralité du temps.

Au siège de Reval, Magnus avait attendu en vain un secours danois. C'était, on s'en souvient (V. p. 269), le moment où se préparait le traité de Stettin. Après l'échange des signatures, Sigismond-Auguste réclama le concours du Danemark contre la Moscovie, et, publiant, le 17 septembre 1571, un manifeste par lequel il se chargeait, à son tour, de couper le commerce de Narva, déclarant le blocus de la ville et donnant plus de champ que par le passé et plus de moyens d'action à ses corsaires, il parut à la veille de réaliser ce grand effort qu'on attendait de lui depuis si longtemps. Taube et Kruse en avaient sans doute escompté l'effet. Un événement imprévu trompa pour quelque temps leur calcul. Le 7 juillet 1572, le dernier des Jagellons expirait à la suite d'un refroidissement. La fin d'une dynastie et l'inauguration, en Pologne, du régime de la monarchie élective allaient de nouveau, dans cette longue lutte, changer les conditions du combat et la situation des combattants.

IV

LA CANDIDATURE D'IVAN AU TRONE DE POLOGNE

En Livonie comme en Pologne, Sigismond-Auguste laissait un héritage difficile à recueillir. Avec Kettler, avec les puissances scandinaves, avec le khan, sa diplomatie faisait merveille; sa mollesse naturelle avait, hélas! conspiré avec l'humeur indolente et anarchique de ses sujets pour rendre ces succès illusoires, faute d'un déploiement suffisant de force



matérielle qui les fit valoir. Contre Moscou, l'union avec la Lithuanie était aussi un triomphe; mais la lutte, simultanément engagée, au sein de la Pologne catholique, contre le protestantisme et, accessoirement, contre toutes les confessions dissidentes, déterminait, parmi les populations orthodoxes des provinces annexées, un mouvement de résistance qui les rejetait vers le giron moscovite. Le prosélytisme ardent des jésuites, déjà installés dans l'évêché de Wilna, ne faisait que précipiter le courant, en même temps qu'étendant son rayon d'action jusqu'en Livonie il y introduisait un nouvel élément de complication. En l'absence d'une flotte, le blocus de Narva risquait de n'être qu'une fiction, tout en suscitant des difficultés avec les puissances maritimes voisines, voire même avec Dantzig, et, à défaut d'une armée régulière, les chances de mettre en échec sur terre les forces plus nombreuses d'Ivan demeuraient problématiques. Aussi à peine Sigismond-Auguste eut-il fermé les yeux qu'en Lithuanie, et même et surtout en Pologne, un mouvement d'opinion se dessina en faveur d'une solution propre à assurer au royaume en déshérence mieux que le bénéfice de la paix la plus avantageuse. Chargé d'annoncer à Ivan la vacance du trône, l'envoyé polono-lithuanien, F. Voropaï, fit part au tsar du désir qu'on avait de le voir briguer, pour son fils Féodor, la succession du roi défunt.

Il s'en fallait que ce désir fût unanime, ou même entièrement sincère chez ceux qui l'exprimaient. Le choix de Féodor n'était aussi qu'un compromis que la masse des électeurs influents avait accepté, faute de pouvoir s'entendre sur la candidature d'Ivan, très goûtée en certains milieux, mais non moins énergiquement repoussée ailleurs. En Pologne comme en Lithuanie, la haute aristocratie y répugnait absolument, dans la persuasion assurément justifiée que l'avènement d'un tel maître était incompatible avec le maintien de l'oligarchie. Les Radziwill auraient même comploté l'empoisonnement de l'ambassadeur du tsar envoyé à la diète de Stezyça; mais à l'appui de cette accusation, l'historien russe qui se l'est appropriée (OUMANIÈTS, *la Pologne dégénérée*, 1872, p. 71) n'a produit

que la copie d'une lettre dont l'authenticité reste douteuse. La petite noblesse ne pouvait s'inspirer des mêmes raisons, ou plutôt les mêmes raisons l'engageaient, au contraire, à donner ses préférences au candidat moscovite. En Pologne, au moins, la *Szlachta* se prononçait pour lui d'enthousiasme. Ignorait-elle le caractère et le tempérament du Terrible? Cela n'est guère probable. Le contraire est même attesté par le texte des manifestes électoraux publiés à cette occasion. Les défauts comme les qualités du souverain désiré y étaient mis en balance et les excès de l'*Opritchnina* congrûment commentés et discutés. N'avait-on pas Kourbski et d'autres transfuges sous la main pour être bien renseigné? Oui, Ivan était un maître sévère et impitoyable; mais il avait affaire, en Moscovie, à des sujets qui, par leurs trahisons, justifiaient les traitements qu'il leur infligeait. Ce serait autre chose en Pologne, où ses électeurs désarmeraient sa colère par leur loyauté et adouciraient aussi ses mœurs par le contact d'une culture supérieure. Et l'on aurait avec lui un prince énergique et ferme, audacieux et entreprenant. Bref, on en raffolait, et, ainsi que les envoyés d'Ivan eurent à le constater, vêtements, équipages, harnachements de chevaux, tout à Varsovie était par avance à la mode moscovite. (*Recueil de la Société imp. d'Hist. russe*, LXXI, 763 et suiv.)

En Lithuanie, les sentiments paraissaient plus partagés. Associés depuis peu aux immunités, privilèges et libertés du régime polonais et y ayant pris goût, les hobereaux du pays redoutaient davantage d'en perdre le bienfait. Mais ils demeuraient sous l'impression de la prise récente et si facile de Polotsk, et, partagés entre deux craintes, celle d'avoir Ivan pour maître et celle de l'avoir pour adversaire, les grands seigneurs eux-mêmes, tout en la détestant et en espérant bien la faire échouer, acceptaient la candidature du Moscovite, comme le plus sûr moyen d'obtenir une prolongation de trêve. En somme, Ivan avait pour lui le nombre, et, dans cette crise, il faut en convenir, l'esprit politique et la largeur de vues étaient du côté de cette petite noblesse, dont Voropaï



s'était fait l'interprète. Déjà elle avait, seule, pris résolument en main l'œuvre si urgente d'une réforme des institutions nationales; seule maintenant encore, elle concevait l'espoir d'en assurer le succès avec le concours de ce souverain redoutable mais fort qu'elle appelait de ses vœux, comme aussi la possibilité de créer, sous son égide, un grand empire slave à base polonaise, assez puissant pour remplir une mission historique dont ni la Pologne ni la Moscovie, isolées, ne pouvaient assumer la charge.

L'idée de cette autre *union* n'était pas nouvelle. En 1506 déjà, un semblant d'élection se produisant en Pologne à la mort d'Alexandre Jagellon, le père d'Ivan, Vassili, s'était mis sur les rangs. Le fils s'en souvenait. Aussi fit-il bon accueil à Voropaï. Mais pourquoi parlait-on de Féodor? Ce serait perpétuer l'antagonisme entre les deux pays. Longuement, à grand renfort d'arguments et de métaphores, le tsar développa cette thèse et plaida sa propre cause. « Il n'avait que deux fils, qui étaient comme les deux yeux de sa tête. Voulait-on le rendre borgne? On lui faisait en Pologne et en Lithuanie une réputation de méchanceté. Il n'entendait pas s'en défendre. Méchant il était, en effet, mais avec qui? » Voropaï dut écouter le récit fait par le menu de tous les méfaits dont le tsar avait à se plaindre de la part de ses boïars. « Les Polonais étaient-ils hommes à le desservir et à le trahir de la même façon? Assurément non; aussi seraient-ils traités en conséquence. Le tsar-roi respecterait leurs privilèges et leurs libertés, les augmenterait même. Il savait être bon avec les bons. Tenez, disait-il à l'envoyé, à un homme bon je donnerais le collier que j'ai au cou, cette robe que je porte... » Et il faisait le geste de se dévêtir. « Que si la Pologne ne voulait pas de lui pour souverain, il se déclarait prêt encore à signer la paix, voire à restituer Polotsk avec toutes ses dépendances contre l'abandon de la Livonie jusqu'à la Dvina. La paix et le règlement des questions litigieuses entre les deux pays, c'était la seule chose qui importait, et l'élection de Féodor n'y pouvait servir. »

Les oligarques polonais et lithuaniens le savaient bien et, pour cela aussi, ils avaient adopté cette solution bâtarde qui, ne présentant aucun avantage sérieux, avait moins de chances d'aboutir. Comme la masse des électeurs suivait son idée et accentuait plus énergiquement ses préférences pour Ivan, ils firent mieux. Quelques mois plus tard, un nouvel envoyé polono-lithuanien, Michel Haraburda, se présenta à Moscou, offrant cette fois à Ivan le choix entre sa candidature et celle de son fils, mais subordonnant ce choix à des conditions dont Voropaï n'avait pas parlé. A cette heure, les enchères étaient ouvertes à Varsovie. L'ambassadeur de Henri de Valois, Montluc, allait bientôt y défier tous les concurrents : « S'ils prétendent que j'engage le futur roi à bâtir un pont en or sur la Vistule, je leur dirai : « De quelle espèce d'or le voulez-vous : rouge ou vert? » Moins exigeant, Haraburda réclamait une rectification des frontières qui donnerait à la Pologne non seulement Polotsk, mais encore Smolensk, Ousviat et Oziérichtché.

Du coup éclata entre les parties en présence un malentendu qui devait se prolonger et à lui seul faire obstacle au succès de la candidature moscovite. Ivan n'imaginait pas qu'il dût solliciter les suffrages des Polonais, encore moins les payer. Avait-il besoin de la Pologne? Non! C'était elle qui avait besoin d'un roi à sa convenance. S'il était ce roi, elle devait agir en conséquence, se faire suppliante et humble, comme ceux qui tous les jours venaient demander au tsar quelque faveur. Il n'en démordrait pas. Jamais il ne consentirait à intervertir les rôles, et il s'en expliqua franchement avec Haraburda, tout en mêlant à cette fin de non-recevoir, fort raisonnable en somme, des commentaires qui l'étaient moins. « Si l'empereur ou le roi de France se mettaient en frais avec les électeurs de Varsovie, il n'avait pas à prendre exemple sur des souverains dont aucun ne régnait depuis deux cents ans dans son pays, alors que lui-même descendait des Césars romains depuis le commencement des siècles : chacun savait cela! »

Comme cependant l'idée lui agréait fort en principe, il parut un instant disposé à faire la part des exigences manifes-



tées par les Polonais et à leur accorder Féodor; mais, dès le lendemain, rappelant l'envoyé, il replaça la question dans ses vrais termes : l'union effective des deux pays ne pouvait être réalisée que sous son propre sceptre, et il convenait au moins que les avantages y fussent balancés des deux côtés; la Pologne aurait donc Polotsk et la Courlande, mais elle abandonnerait la Livonie et céderait Kiév. De plus, le titre de tsar de toutes les Russies passerait avant le titre de roi.

Peut-être exigeait-il trop à son tour; mais peut-être aussi avec son esprit très fin et son instinct très sûr devinait-il d'une part le jeu des magnats polonais, et, d'autre part, les conséquences de son accession à un trône ainsi marchandé par eux. Ces roitelets, uniquement soucieux de leurs privilèges, ne cherchaient qu'à l'amuser en mettant l'interrègne à l'abri d'une reprise d'hostilités de sa part, et quelle figure ferait-il devant eux après avoir passé sous les fourches caudines de leur orgueil et de leurs prétentions? Le dernier mot sur lequel il congédia Haraburda, semble bien indiquer de telles arrière-pensées : Tout bien pesé, il croyait que le plus sage parti qu'eussent à adopter les Polonais était d'élire le fils de l'empereur, et, pour peu que leur choix ne se portât pas sur un prince français, ami du sultan, il se déclarerait satisfait. En route, l'envoyé fut, de plus, rejoint par un courrier, porteur de conditions encore moins acceptables : alors qu'on imaginait à Varsovie que le Moscovite se ferait catholique, Ivan annonçait l'intention de s'y faire couronner par son métropolite, en l'absence des évêques polonais qui seraient exclus de la cérémonie; il se réservait la liberté de construire dans le pays autant d'églises orthodoxes qu'il voudrait, et, sur ses vieux jours, la faculté de se retirer dans un monastère!

Ainsi fut préparé le succès d'Henri de Valois. Pourtant, à la veille de l'élection, divers témoignages émanant du camp adverse en font foi, le nom d'Ivan restait encore populaire. (V. les *Mémoires* du secrétaire de Montluc, Choisnin, coll. Michaud et Poujoulat, p. 429; la relation de Lippomano dans les *Hist. Russiæ Monumenta*, édition Tourguéniev, I, 270, et

une autre relation italienne, aux Manuscrits de la Bibliothèque Nationale, Fr. 15,967, fol. 21.) La petite noblesse tenait ferme pour son candidat et elle était maitresse du scrutin. Un discours de l'envoyé du tsar, accentuant encore l'attitude hautaine et intransigeante du maître, gâta tout, détermina une brusque saute de vent, dont le candidat français recueillit le bénéfice. « Décidément, pensa-t-on, Ivan n'était qu'un barbare qui valait sa réputation! »

Eût-il mieux fait en se rendant plus accommodant, sauf à montrer plus tard le roi qu'il devait être en Pologne pour rester tsar en Moscovie? Bathory devait tout à l'heure faire preuve de plus de souplesse; mais Bathory n'avait pas de boïars à gouverner ni à soutenir en son pays d'origine le principe du pouvoir absolu, ni à réclamer, contre ces mêmes Polonais, l'empire de toutes les Russies. A travers quelques incohérences inhérentes à la nature de son esprit et de son tempérament, la conduite du conquérant de Polotsk et du chef des *opritchniki* se laisse aisément comprendre — et justifier.

L'élection de Henri de Valois n'en fut pas moins pour lui un coup sensible. En dehors même de cette amitié avec la Porte, dont il exagérait volontairement le caractère et les conséquences, l'événement bouleversait l'échiquier politique où il avait déjà quelque peine à se mouvoir et où, en quelques mois, de nouvelles combinaisons allaient surgir. Isolé, par la rupture des liens de famille qui lui assuraient l'alliance polonaise, mais débarrassé aussi des ménagements qu'ils lui imposaient, déjà Jean III cherchait à se rapprocher de l'Espagne, tandis que, rêvant de faire échec à cette puissance avec le concours du Danemark, d'établir son protectorat en Livonie et d'y couper le commerce des Pays-Bas avec les marchés de l'Est, la France se montrait disposée à soutenir Frédéric II dans une action plus énergique. Déçue de se côté, elle essayerait de prendre le même point d'appui et de passer le même marché à Stockholm, en mariant un des Valois à une princesse suédoise (V. Forsten, *la Question de la Baltique*, I, 624, d'après les Archives de Copenhague).



Pour juger la situation et lui faire face, Ivan montra un coup d'œil fort juste et toutes les ressources d'un grand politique. La Pologne ne comptait pas pour le moment. Le nouveau roi y avait assez de besogne pour s'installer, et, en Livonie, le commandant de ses troupes ne disposait pas de 200 chevaux, attendait en vain le paiement d'une assignation de 3,000 florins ! (*Mittheilungen aus dem Gebiete der Geschichte Livlands*, Riga, 1847-1858, IV, 178 et suiv.) Très bien informé et très maitre de lui, le tsar alla au plus pressé, se donnant pour première tâche d'écraser les Suédois en Esthonie. Le tour des Polonais viendrait plus tard, et, en attendant, sans négliger des mouvements de troupes menaçants sur la frontière en litige, il consentait à négocier avec le nouveau roi un prolongement de trêve, se faisait aimable, quand la fuite de Henri de Valois détruisit encore tous ses plans.

Tout était à recommencer sur de nouveaux frais. Ivan ne pouvait se désintéresser de la nouvelle élection en vue, d'autant que Polonais et Lithuaniens ne manqueraient pas de reprendre avec lui le jeu qui venait de leur réussir. Et l'affaire se présentait maintenant sous un aspect encore plus favorable. En Lithuanie et dans les provinces russes de la domination polonaise, sous la double influence de la propagande catholique qui y exaspérait les populations et des démonstrations militaires susmentionnées qui les inquiétaient, le courant moscovite paraissait renforcé. Magnus lui-même avait fait des siennes en Livonie pour terroriser la malheureuse Pologne en mal de roi. Le tsar s'était montré mauvais prince à l'égard de l'aventurier danois. Il l'avait bien marié, le 12 avril 1573, avec une de ses nièces, Marie Vladimirovna, sœur de cette Euphémie qu'il lui destinait d'abord et qui était morte. Le père, cousin germain du tsar, venait d'être supplicié par lui ! Aux noces célébrées en grande pompe Ivan avait dirigé lui-même les chanteurs, en prenant place au lutrin, en se servant de son épieu ferré en guise de bâton de chef d'orchestre et en marquant parfois la mesure sur la tête des exécutants. Pierre le Grand n'a fait qu'imiter plus tard ces traits de virtuosité

impériale. Mais la dot promise — les cinq tonneaux d'or et le reste — demeurait à l'état de promesse. Réduit dans la petite ville de Karkhus à un fort modeste apanage, Magnus avait à mériter et l'argent et la royauté qu'il attendait encore. Il s'y employait de son mieux avec un corps de Tatars joint à ses troupes allemandes, abandonnant les possessions suédoises mieux défendues et portant son effort sur les possessions polonaises, essayant de faire capituler le château de Salis et menaçant Pernau et Riga. Les grands seigneurs polonais et lithuaniens n'y voyaient qu'une raison de persévérer dans leur stratagème et d'« amuser » encore le terrible voisin moscovite avec l'appât d'une couronne qu'ils comptaient toujours lui refuser; mais la petite noblesse rimait : « *By byl Fiodor jak Jagiello — Dobrze by nam bylo.* (Avec Féodor comme avec Jagellon — Nous serions heureux.) » Les rapports du nonce, Vincent Laureo, confirmés par le témoignage des agents dantzicois généralement fort bien informés, ne laissent aucun doute sur les dispositions ainsi manifestées. (V. Vierjboiski, *Vincent Laureo*, 1888, p. 69, 147, 238, 257, et Forsten, *la Question de la Baltique*, I, 627.)

Pour les mettre à profit, Ivan manquait d'une connaissance suffisante du terrain sur lequel il avait à opérer. La différence profonde entre les conditions de la vie politique dans les deux pays lui échappait. Trompé par les apparences, interprétant à sa façon de souverain demi-asiatique les vœux exprimés en sa faveur, les messages par lesquels la Pologne et la Lithuanie semblaient l'appeler et se mettre à sa discrétion, plutôt que d'envoyer une ambassade qui eût sollicité les suffrages de ces électeurs d'avance conquis, il s'attendit à en recevoir une de leur part. A la Diète préparatoire de Stezyça (mai 1575) la surprise fut grande de ne voir paraître qu'un simple courrier du tsar, qui de plus n'avait rien à offrir ni même à promettre. A la Diète d'élection, en novembre, on espéra obtenir mieux. Gagné lui-même à la candidature moscovite au point d'envoyer au tsar des modèles de lettres à adresser par lui aux principaux magnats, le primat Uchanski, chef du gouverne-

ment pendant l'interrègne, ne doutait pas que le tsar dût annoncer sa conversion au catholicisme. Députés et sénateurs inspectaient l'horizon, envoyaient des courriers sur les routes au-devant de la mission moscovite et des propositions magnifiques, des largesses copieuses qu'assurément elle apporterait. Cruelle déception ! A l'heure décisive, tout ce qui arriva ce fut une lettre d'Ivan, rédigée en termes hautains et annonçant, *pour plus tard*, une ambassade *de rang moyen*, comme il convenait en l'absence d'un souverain auquel elle pût être adressée.

Que se passait-il donc à Moscou ? Expédiée dès le mois d'août 1575 sous la conduite de Lucas Zakhariévitch Novossiltsov, l'ambassade en question devait paraitre à la Diète. Elle avait pour instruction d'y recommander la candidature de Féodor et de l'appuyer avec des promesses d'argent et d'honneurs distribuées parmi les principaux seigneurs. Elle restait maintenant en route, retenue par un ordre du tsar. Ivan s'était avisé d'envoyer en même temps à Vienne un de ses hommes de confiance, Skobeltsyne, chargé de pressentir l'empereur au sujet d'un accord dont l'héritage polono-lithuanien pourrait devenir l'objet entre les deux puissances. La candidature du tsar au trône vacant ne se présentant pas dans les conditions qu'il eût souhaitées, les Polonais et les Lithuaniens tardant à lui apporter la couronne sur un plat d'or. Ivan faisait mine de céder à leur caprice, mais se rejetait en même temps sur une autre idée déjà agitée à plusieurs reprises en divers quartiers : celle du partage de l'héritage en deshérence. Le fils de l'empereur, Ernest, était candidat : il prendrait la Pologne, et le tsar, renonçant à se mettre sur les rangs, s'adjugerait la Lithuanie. Skobeltsyne était revenu les mains vides : on croyait à Vienne avoir cause gagnée en Pologne. Mais, depuis, Ivan avait appris qu'on s'y repentait de l'accueil fait à son envoyé et qu'une ambassade impériale se trouvait en route pour Moscou. Novossiltsov devait donc attendre l'issue de cette négociation.

Cette fois, arrangeant trop à sa convenance des choses sur lesquelles son pouvoir absolu n'avait pas de prise, Ivan fit



une erreur complète de calcul : la Diète n'attendit pas ; en septembre 1575, se prononçant contre tout candidat moscovite et en faveur de Bathory, le sultan appuya sa recommandation par une entrée en campagne de 120,000 Tatars ; la panique régna à Varsovie, et, le 12 décembre, Bathory fut élu, concurremment avec l'empereur Maximilien lui-même, sur lequel une partie des suffrages s'était portée à l'exclusion d'Ernest.

Ce partage laissait évidemment encore une marge à la combinaison mise en avant par Ivan ; pourtant, entamés en janvier 1576 à Mojaïsk, les pourparlers avec les envoyés impériaux, Cobenzl et Prinz von Buchau, ne donnèrent aucun résultat. Plutôt que de devancer Bathory en Pologne, ainsi qu'il eût fallu, Maximilien s'obstinait à vouloir y imposer son fils et à demander l'appui du tsar pour cette candidature. Réclamant en plus l'évacuation de la Livonie et une alliance contre le Turc, il offrait en échange à Ivan Constantinople et l'empire d'Orient !

La partie était jouée et perdue.

V

L'ÉLECTION DE BATHORY

Ivan essaya encore de remettre au jeu. Assez maladroitement cette fois. L'*Opritchnina* lui tournait la tête en ce moment. Il écrivit séparément aux seigneurs polonais et aux seigneurs lithuaniens, recommandant Ernest aux uns, sous la menace des plus terribles représailles s'ils donnaient leurs préférences au candidat du sultan (Bathory) ; se proposant lui-même aux autres, soit comme roi ou comme souverain de la Lithuanie détachée de la Pologne. Novossiltsov, qu'il laissait enfin continuer son chemin, le fortifia malheureusement dans sa méprise. Chodkiewicz et Radziwill déclaraient à l'ambassadeur qu'ils ne voulaient à aucun prix d'*Obatura (sic)*. Ils n'avaient donné leurs voix à Maximilien qu'en désespoir de cause, ne voyant rien venir du côté du tsar. Ivan crut être encore maître du jour et du lendemain. On pouvait s'y

tromper à la vérité. Aussi tard qu'en avril 1576 le nonce Laureo manda à Rome qu'au cas d'une nouvelle élection rendue nécessaire par le partage des suffrages, la candidature moscovite l'emporterait certainement, en haine d'Ernest. Mais il eût fallu toujours que Maximilien ou Ivan se hâtassent. Or, tandis qu'ils perdaient un temps précieux, l'empereur parlementant de son côté avec les Polonais et le tsar envoyant à Vienne le prince Zakhar Ivanovitch Sougorski pour renouer les négociations de Mojaïsk, déjà *Obatura* accourait à Varsovie et s'y faisait couronner.

Ivan ne désespéra pas encore, engageant maintenant l'empereur à une action commune contre l'« usurpateur ». Mais, quand on lui parlait Pologne, Maximilien répondait Livonie, et, après sa mort survenue au cours de cette même année, Rodolphe continua de même. De toute façon ainsi, l'élection se trouvant désormais hors de cause, le tsar se vit ramené à ce problème livonien, dont il put imaginer d'ailleurs que la solution, à son avantage, présenterait maintenant moins de difficultés. Bathory était roi ; mais, comme Henri de Valois, il avait fort à faire dans son royaume. Une révolte à Dantzig, se refusant à le reconnaitre, lui mettait sur les bras une grosse tâche supplémentaire, et l'échec que l'influence française venait de subir à Varsovie avait une répercussion à Stockholm. Abandonnant ses chimères et retrouvant ses brillantes facultés, Ivan s'occupa enfin de mettre les circonstances à profit. L'année précédente, voulant se donner les coudées franches en Pologne, il avait lâché la Suède et consenti à une trêve bizarre qui, de ce côté, suspendait les hostilités en Finlande seulement et dans la province de Novgorod. Aussitôt après, concentrant toutes ses forces en Livonie, il assiégea Pernau, point stratégique important dont Sigismond-Auguste avait fait une place d'armes pour ses corsaires. Le tsar y perdit 7,000 hommes ; mais la ville fut prise, et tour à tour Helmet, Ermes, Rujen, Purkel eurent le même sort. Maintenant, laissant les Polonais de côté et revenant à son ancien plan qui consistait, on s'en souvient, à en finir d'abord avec les Sué-



dois, Ivan pénétra en Esthonie. En quelques semaines, au printemps de 1576, Leal, Lode, Fikel, Hapsal se rendirent sans résistance. A Hapsal, le jour de la capitulation, les habitants donnèrent des banquets et des danses. « Quel peuple singulier que ces Allemands! disaient les Russes. S'il nous arrivait à nous autres de rendre sans nécessité une pareille ville, nous n'oserions lever les yeux sur un honnête homme, et le tsar ne saurait de quel supplice nous punir... » Oesel fut abandonné; Padis se rendit après un mois de siège et les Suédois essayèrent en vain de reprendre la ville.

Mais ces triomphes eurent une fin. En 1577, les Moscovites, commandés par le prince M.-F. Mstislavski et I.-V. Chérémétiev, parurent sous Reval, mais durent se retirer après six semaines de siège devant la résistance héroïque des Suédois. Chérémétiev avait promis de prendre la ville ou de périr : il fut tué. Décidément le morceau suédois était plus dur à entamer. On s'y brisait les dents. Ivan pensa qu'il ne devait pas s'entêter. Au besoin, on partagerait avec ces compétiteurs qui ne se laissaient pas évincer. Aussitôt, réunissant son armée à Novgorod, le tsar se mit personnellement en campagne, et, au lieu de renouveler la tentative manquée sur Reval, comme on s'y attendait, il fondit inopinément sur la Livonie polonaise. Là, on entrait comme dans un moulin. A l'exception de Riga, tout le pays se trouva en quelques jours aux mains des envahisseurs.

Et il fut traité d'horrible façon. Sous le coup de la double humiliation qu'il venait de subir et à Reval et à Varsovie, Ivan était furieux. A Lenewarden il ordonna d'arracher les yeux au vieux maréchal, Gaspard de Münster; puis le fit fouetter jusqu'à mort. (KARAMZINE, *Histoire de Russie*, IX, note, 465.) D'autres commandants de villes fortifiées furent écartelés, empalés, hachés en morceaux. A Ascheraden, d'un bord de la Dvina à l'autre, quatre heures durant, on entendit les cris de quarante vierges qu'on violentait dans un jardin. (FORSTEN, *la Question de la Baltique*, I, 667.) Les nouvelles prouesses de Magnus contribuaient encore à exaspérer le tsar.

Ivan soupçonnait son associé de s'entendre avec les Polonais. C'était voir les choses de loin. Le « roi de Livonie » n'y arrivait pas encore ; mais entre le tsar et lui les Livoniens n'hésitaient pas à choisir le moindre mal, et Magnus se prévalait de ces dispositions pour agir en maître et faire de son royaume une réalité. Sans avoir reçu des ordres pour cela, il avait occupé pour son compte Kokenhausen, Ascheraden, Lenewarden, Ronneburg et Wolmar, s'adjugeait Derpt et en venait à manifester la prétention que les Moscovites n'y inquiétassent pas ses « fidèles sujets ». Ce ne fut encore qu'un rêve et le réveil se trouva dur. Ivan courut à Kokenhausen, y fit périr cinquante Allemands de la suite du « roi » et ordonna à celui-ci de paraître devant lui : « Obéis ou retourne d'où tu es venu. Nous ne sommes pas loin l'un de l'autre, et j'ai des soldats et du biscuit. » Le malheureux essaya de négocier un accommodement. Ivan fit fouetter les parlementaires qu'il envoyait et renouvela son ordre. Le lendemain, Magnus fut à ses pieds. « Imbécile ! lui cria le tsar ; mendiant que j'ai reçu dans ma famille, que j'ai vêtu et chaussé, et qui imagines me tenir tête ! » Il le fit enfermer et tenir quelques jours sur de la paille, dans une cabane ; puis d'Ascheraden où ses soldats se conduisirent comme on sait, le traîna à Wenden. La ville se rendit et la garnison de la forteresse se fit sauter. Ivan ordonna d'empaler devant les habitants un des notables, Georges Wieke, et alla à Derpt avec son prisonnier, qui s'attendait à avoir le même sort.

Contre toute prévision il y eut son pardon. Se croyant maintenant en possession d'une victoire définitive, Ivan était disposé à la clémence. Mais acceptant pour toute part quelques petites bourgades, Magnus dut s'engager à payer 40,000 florins d'or. Il n'avait pas un écu à lui ! Oberpalen, le dernier rempart de sa royauté éphémère, tomba bientôt après aux mains des Suédois, et ce fut la fin de son étrange aventure. Il se sauva, gagna Pilten, et, avec toutes ses possessions de delà la Dvina qui ne lui appartenaient d'ailleurs que nominalement, il se rendit à Bathory, qui refusa de con-

clure avec lui un arrangement définitif. Jusqu'en 1583, date de sa mort, tantôt réduit à la plus extrême misère et tantôt obtenant quelques secours de son frère, de l'Électeur de Saxe et du roi de Pologne, qui tour à tour essayaient de l'employer, l'ex-roi mena une existence lamentable. Sa veuve, pauvre créature, dont Frédéric II disait qu'avec un peu de sucre et une pomme on avait toujours moyen de la rendre heureuse, se retira avec une fille de deux ans à Moscou, où toutes deux moururent, sous le successeur d'Ivan, au monastère de la Trinité.

Cependant, Ivan allait s'apercevoir qu'il venait de commettre une lourde faute. Il pensait en avoir fini avec les Polonais et qu'il ne lui restait qu'à traiter avec les Suédois. C'était le contraire qu'il aurait dû faire, et son premier plan était le bon. Bathory se serait probablement prêté à un arrangement : au moment de son avènement au trône de Pologne une conspiration fort étendue lui promettait le royaume de Hongrie. (V. Szadeczky, *Bathory Istvan*, dans le *Szazadok* du 15 décembre 1886 et dans la *Ungarische Revue* d'avril-mai 1887.) La Hongrie valait bien la Livonie pour ce Transilvanien. Voici cependant qu'Ivan lui enlevait en quelque sorte la liberté du choix, l'obligeait à tourner le dos à cette espérance, pour faire face à une agression que le nouveau roi de Pologne ne pouvait laisser impunie, sous peine de se rendre impossible à Varsovie. La guerre avec Moscou devenait une carte forcée pour l'heureux concurrent de Maximilien, et, mis en repos du côté de Dantzig à la fin de 1577, par la soumission de la ville, il se prépara à jeter dans la balance son épée, son génie et sa fortune de parvenu couronné.

Pour l'excuse d'Ivan on peut dire que ni dans le passé de la Pologne, ni dans la carrière antérieure de son nouveau chef, rien ne permettait de pressentir le prodigieux retour offensif par lequel elle et lui allaient fondre sur le tsar et sur son empire comme une tempête, au moment où l'un et l'autre se ressentaient encore de la douloureuse crise intérieure qu'ils venaient de traverser. Cette crise a eu certainement une influence considérable et sur les péripéties déjà narrées

d'une lutte qui maintenant touchait à sa fin, et sur son dénouement. Aussi, avant d'arriver à ce dernier épisode, dois-je montrer comment Ivan s'y est trouvé affaibli et à moitié désarmé dans ses propres foyers (1).

(1) Outre les références mentionnées dans le texte et les sources indiquées au chapitre précédent pour l'histoire de la Livonie, on consultera : FECHNER, *Chronik der evangelischen Gemeinde in Moscou*, Moscou, 1876; BIENEMANN, *Aus baltischer Vorzeit*, Leipzig, 1870; le même : *Briefe und Urkunden*, Riga, 1865, vol. V; KARWOWSKI, *l'Incorporation de la Livonie à la Pologne*, Posen, 1873 (en polonais); le même, *De Livonia*, Halle, 1870 (même ouvrage). — Pour l'histoire de la Suède à cette époque : ANNERSTEDT, *Die Begründung der schwedischen Herrschaft in Livland*, Stockholm, 1868; RYDBERG, *Traités de la Suède*, 1877; EVERS, *Beiträge zur Kentniss Russlands*, Derpt, 1816, vol. X. Quelques documents dans l'*Ancienne Bibliothèque russe*, 1891, nouvelle édition, vol. Ier, 2e partie. — Pour l'histoire du Danemark : *Correspondance de Frédéric II*, publiée par Forsten, dans un *Recueil de documents pour l'histoire de la question de la Baltique*, 1889-93, et critique de cette publication par Th. SCHIEMANN, dans l'*Historische Zeitschrift*, 1890, II, 382; *Büschings Magazin*, VII, *Archiv-Nachrichten von Unterhandlungen zwischen Russ. und Dan. Höfe*. — Pour les négociations d'Ivan avec l'empereur : *Documents diplomatiques*, Péterb., 1851, vol. I; MARTENS, *Recueil des traités*, I, introduction. — Pour l'emprisonnement de Jean III : PRZEZDZIECKI, *les Princesses polonaises de la maison de Jagellon*, Cracovie, 1868-78, III, 54 et suiv. (en polonais); KRAUSHAAR, *Histoire véridique de la triste destinée du duc de Finlande*, 1892 (en polonais). — Pour l'histoire de la guerre : SOLOVIOV, *Histoire de Russie*, vol. VI; BESTOUJEV-RIOUMINE, *Histoire de Russie*, vol. II. — Sources : les chroniques russes, les *Hist. Russiæ Monum*, édit. Tourguéniév, vol. I; BANTICH-KAMIÉNSKI, *Correspondance diplomatique entre la Russie et la Pologne*, dans les *Lectures*, 1860, liv. IV; DOGIEL, *Codex Diplomaticus*, 1758, t. V; STRYJKOVSKI, *Recueil des historiens polonais*, Varsovie, 1766, vol. II; SOLIKOWSKI *(Sulicovius)*, *Commentarius brevis rerum polonarum*, Dantzig, 1647; FLETCHER, *Russia at the close of XVI Century*, Londres, 1856, nouv. édit. (traduction française de Du Bouzet, Paris, 1864). — Pour l'interrègne de Pologne : TRATCHEVSKI, *l'Interrègne de Pologne*, Moscou, 1869; OUMANIÉTS, *la Pologne dégénérée*, Pétersb., 1872; MALINOWSKI, *Preuves historiques de l'ancien désir du peuple polonais de se réunir avec la Russie*, dans les *Lectures*, VI; ZAKRZEWSKI, *Après la fuite de Henri de Valois*, Cracovie, 1878 (en polonais); DE NOAILLES, *Henri de Valois*, 1867, vol. II; CZERMAK, *le Parlementarisme lithuanien avant l'union de Lublin*, Lemberg, 1891 (en polonais); REIMANN, *Die polnische Königswahl von 1573*, dans la *Historische Zeitschrift*, 1864; WIERZBOWSKI, *Deux candidatures au trône de Pologne*, Varsovie, 1889 (en russe); SZADECKY, *Bathory Istvan*, Budapest, 1887. — Sources : *Recueil de la Société d'hist. russe*, vol. LIX et LXXI; *Scriptores Rerum livonicarum*, Riga et Leipzig, 1853-54, vol. II; *Hist. Russiæ Monumenta*, vol. I; PLATER, *Recueil de Mémoires*, Varsovie, 1858, vol. III; SCHIRREN, *Quellen zur Geschichte des Untergangs Livl. Selbstandigkeit*, dans *Archiv für die Geschichte Liv. Est. und Curlands*, Reval, 1883-85; *Mittheilungen aus d. Livl. Geschichte*, Riga, 1847-58, vol. III; *Beiträge zur Kunde Est. Liv. und Curl.*, Reval, 1868-1887, vol. III. — Pour Magnus : SCHIEMANN, *Characterkopfe*, Mittau, 1877; KELCH, *Liefländische Historia*, Reval, 1695.

TROISIÈME PARTIE

LA CRISE

CHAPITRE PREMIER

ÉVOLUTION INTELLECTUELLE ET POLITIQUE

I. Le conflit d'idées et de principes. — II. La disgrâce de Silvestre et d'Adachev. III. La fuite de Kourbski.

I

LE CONFLIT D'IDÉES ET DE PRINCIPES

« Après la bataille de Montlhéry (1465), l'évêque de Paris, des conseillers, des gens d'église vinrent trouver le roi Louis XI aux Tournelles et le prièrent tout doucement de laisser désormais conduire les affaires par *bon conseil*. Ce conseil devait lui être donné par six bourgeois, six conseillers du parlement, six clercs de l'Université... Seize années plus tard, en 1481, le comte du Perche fut arrêté par ordre de Louis XI et enfermé dans la plus étroite cage qu'on eût faite encore, une cage d'un pas et demi de long, pour avoir voulu sortir de France... » (MICHELET, *Histoire de France*, VII, 301, VIII, 343.)

Un drame quelque peu semblable s'est joué à Moscou entre les années 1551-1571, au milieu de circonstances assurément



différentes, analogues cependant à beaucoup d'égards. J'ai indiqué plus haut le mouvement d'idées qui accompagna l'avènement du gouvernement personnel d'Ivan. Par la prise d'air européen qu'elle entrainait, la guerre de Livonie, avec ses complications diplomatiques, ne pouvait qu'augmenter l'intensité de ce courant et la complexité des problèmes qui s'y agitaient. Le père du Terrible avait présidé déjà à l'établissement, dans sa capitale, d'un quartier étranger, affecté à la garde particulière du prince. Les Polonais et les Lithuaniens qui la composaient se confondirent vite avec le reste de la population ; mais les campagnes victorieuses d'Ivan amenèrent peu après dans leur voisinage un nouveau contingent d'allogènes, captifs de guerre ou immigrants involontaires, ramassés sur les champs de bataille ou dans les villes et les campagnes livoniennes. Le faubourg où on les confina, sur la rive droite de la Iaouza, conserva plus longtemps une certaine autonomie, en devenant un foyer de culture occidentale, comme aussi une pépinière d'hommes appelés à jouer un rôle considérable dans l'histoire du pays. Nous avons vu la carrière de Taube et de Kruse. Sortant comme eux de cette *Sloboda* allemande, d'autres Livoniens, Kloss, Beckmann, figurèrent dans l'entourage du souverain et trouvèrent un emploi actif dans sa diplomatie.

En 1554, le débarquement des navigateurs anglais sur la côte septentrionale de l'Empire y inaugura une ère nouvelle de pénétration européenne, en même temps que s'établissait un courant en sens inverse, de Moscovie en Europe. Ivan IV envoyait en Allemagne, pour un voyage d'étude et d'observation, le voiévode de Narva, Michel Matviéiévitch Lykov, dont le père s'était fait sauter pour ne pas rendre la ville. Entreprises jusqu'alors dans un but exclusif de piété, les excursions des Moscovites en Orient commençaient elles-mêmes à prendre un autre caractère. Chargé, en 1560, de porter un secours pécuniaire au patriarche d'Alexandrie et à l'archevêque du Mont-Sinaï, le marchand Vassili Pozniakov eut accessoirement mission d'étudier et de

décrire les mœurs des pays qu'il traverserait, et au récit de son voyage échut l'extraordinaire fortune de passer à la postérité et d'obtenir une publicité énorme sous un nom d'emprunt et par l'effet d'une méprise.

Le quinzième siècle avait déjà légué à la littérature nationale diverses relations de pèlerins comparables comme intérêt à celle de Vasco de Gama, s'il faut en croire le linguiste Sreznievski. Elles restaient ignorées du gros public. Vingt ans après le retour de Pozniakov à Moscou, son rapport avait le même sort, quand un autre voyageur, Triphone Korobeïnikov, attira sur lui l'attention générale. Reproduit dans plus de deux cents copies que nous connaissons et dans quarante éditions successives, le récit de ses aventures est resté de lecture courante jusqu'à nos jours. Il a trouvé place dans les chronographes et jusque dans les recueils hagiographiques. Or, Pozniakov et Korobeïnikov ne faisaient qu'un, ou plutôt le second récit n'était qu'une transcription du premier, Korobeïnikov ayant bien visité Constantinople à deux reprises, en 1582 et 1593, mais sans pousser jusqu'aux lieux saints.

Fâcheuse pour la mémoire du plus méritant des deux voyageurs, la méprise atteste le progrès accompli sur ce point en un court espace de temps. Le récit de Pozniakov empruntait, il est vrai, son principal intérêt à l'élément religieux qui en faisait le fond, comme aussi au tableau des souffrances endurées par les populations chrétiennes sous le joug musulman. Néanmoins, les curiosités, les sympathies qu'il éveillait indiquent une ouverture d'esprit nouvelle chez ses nombreux lecteurs. La Moscovie sortait de la tanière où elle restait terrée depuis cinq siècles. Elle se risquait au dehors. Du dehors on la sollicitait d'ailleurs, on l'attirait. L'aventure de Hans Schlitte, que j'ai déjà mentionnée, a eu, dans ce sens, un autre côté, encore assez énigmatique, mais où ce recruteur d'ouvriers et d'artisans européens pour le service du tsar paraît avoir singulièrement étendu sa mission. (V. PIERLING, *la Russie et le Saint-Siège*, I, 324 et suiv.) Mystifiant tour à tour

Charles-Quint et le pape Jules III, il s'est donné pour un ambassadeur chargé de négocier la réunion des deux Églises. Ivan a probablement ignoré cette tentative ; mais, bien recommandé par l'empereur, chaudement accueilli à Rome, l'aventurier hanovrien lui a donné un assez grand retentissement pour que l'Allemagne et l'Italie s'y intéressassent et que la Pologne en conçût un certain émoi. L'épisode a ainsi fait partie de cette série de tâtonnements par lesquels devait s'opérer le rapprochement définitif entre la Russie modernisée et l'Europe.

Schlitte, nous le savons, a échoué jusque dans cette partie de sa mission où il n'était pas mystificateur ; mais son échec même a eu des conséquences indirectes qui ont servi la même cause. A la nouvelle du traitement infligé à cet agent par les Livoniens, Ivan ordonna de publier à Novgorod et dans les environs un oukase qui interdisait de vendre en Allemagne ou en Pologne les prisonniers allemands : ils devaient être dirigés sur les marchés moscovites. En même temps, le tsar demandait qu'on lui envoyât à Moscou tous les captifs qui seraient reconnus pour habiles aux travaux des mines ou au façonnement des métaux.

Dans un de ses curieux rapports, Veit Zenge, l'agent bavarois que nous connaissons, insistait, en 1567, sur la merveilleuse facilité des Russes pour s'assimiler tous les éléments de culture étrangère : industrie, art, commerce. Aprè^ la prise de Narva on les avait vus entrer aussitôt en relations avec les Pays-Bas, avec la France même. Dès qu'on leur montrait une chose, ils l'imitaient immédiatement avec une aisance singulière. Ivan n'a pas voulu que cette réceptivité restât limitée aux *choses*. Les commencements de l'imprimerie, ce puissant instrument de propagande intellectuelle que le siècle précédent venait de léguer au monde moderne, datent en terre slave de 1491, et, parmi les ouvriers que Schlitte devait lui amener, le tsar avait réclamé des typographes. On en trouvait depuis 1525 à Wilna. En 1550, Ivan en demanda au roi de Danemark qui, deux années plus tard,

lui envoya un imprimeur doublé d'un apôtre, Hans Missenheim, porteur d'une Bible protestante et d'autres livres de polémique religieuse. Nous ne savons pas bien ce qui advint de cette autre tentative. L'apôtre n'a pas laissé de traces; mais l'imprimeur a fait des élèves, car en 1553 deux typographes russes, Ivan Fédorov et Pierre Timofiéviev, et, en 1556, un fondeur de caractères, Vassili Nikiforov, signalent leur présence à Moscou et à Novgorod. En 1564 fut achevée l'impression du premier produit des presses indigènes. C'étaient les *Actes des Apôtres* et les *Epitres de saint Paul*. Défectueuse au point de vue de l'orthographe, l'édition a bel aspect. Le travail des typographes fut malheureusement interrompu par l'émeute populaire. (V. p. 99.) On se souviendra ici de Louis XI obligé de défendre contre des accusations de sorcellerie ses premiers imprimeurs recrutés à Strasbourg. Fédorov et Nikiforov durent chercher refuge en Pologne; mais, en 1568, un émule, Andronik Niéviéja, reprit leur besogne à Moscou même, en imprimant un Psautier, dont une autre édition parut, en 1578, à la *Sloboda* d'Alexandrov.

Des livres d'église encore! Sans doute; mais dans ces livres les lecteurs d'alors trouvaient, même en Occident, une foule de choses que nous avons désappris à y chercher. C'était toujours de la littérature, de la vie intellectuelle, et, avec les écrits d'Ivan et de Kourbski, dont j'aurai à parler tantôt, avec ces récits de voyage que je viens de rappeler, cette même époque a vu, en Russie, les commencements d'une littérature profane — jusque dans le domaine de la fiction romanesque.

L'esprit national en travail arrivait d'abord à transformer, en les amplifiant et en les adaptant aux événements du jour, certains récits d'origine exotique qui faisaient partie de l'héritage littéraire du siècle précédent. Ainsi dans la légende du prince de Valachie, Drakoul, l'épisode des bonnets cloués par ordre du voiévode sur la tête des envoyés étrangers était appliqué à Ivan. Dans la fameuse épitre adressée par

lui au tsar, Ivachka Peresviétov parle de deux autres « petits livres » qu'il aurait remis au souverain. L'un nous reste inconnu ; l'autre est une sorte de roman semi-politique, semi-historique, où les propos du palatin de Valachie, Pierre — reproduits d'ailleurs dans l'épitre — et les supplices infligés par le sultan Mahmet aux juges prévaricateurs et gens de chicane servent à justifier le régime de terreur inauguré par Ivan. Ce récit a été publié dans les *Mémoires de l'Université de Kazan*, en 1865.

En pénétrant dans le monde moscovite du seizième siècle par toutes ces voies, les influences extérieures y provoquaient des réactions très diverses. Dans la couche supérieure de la société, qui leur était la plus accessible; parmi ces boïars lettrés dont Kourbski fut le représentant le plus éminent, elles suscitaient naturellement des velléités analogues à celles que Louis XI avait eu à réprimer au siècle précédent. Portant avec elles un souffle de liberté, un germe de développement indépendant, elles poussaient à un conflit direct avec le régime autocratique qui se fortifiait simultanément par la vertu des atavismes locaux. Tout autre était leur impression sur l'esprit du représentant actuel de ce régime. Dans les leçons qui lui arrivaient de l'Occident Ivan n'apercevait, de son côté, que des indications pratiques pour la réorganisation de son gouvernement sur des bases plus modernes, mais nullement plus libérales. Entraîné dans une guerre coûteuse, il voyait tout ce qui lui manquait, au point de vue militaire, financier, administratif, pour s'y mesurer avec ses rivaux européens mieux outillés, et, quand il essayait de se donner le même outillage, tout le vieux monde de droits antiques, de privilèges héréditaires, de préséances familiales se dressait devant lui, et, jusque sur les champs de bataille, intervenait pour contrarier les évolutions, réduire les effectifs et désorganiser le haut commandement.

Le fils de Vassili n'était certes pas un adversaire du principe de famille, dont il tirait lui-même ses titres, voire des prétentions excessives. Il inclinait à se choisir des collabora-

teurs de basse extraction, parce qu'il avait besoin d'être servi et obéi; mais à l'un d'eux qui, tombé aux mains des Tatars, sollicitait son secours, il ne manquait pas d'écrire, en lui envoyant la rançon exigée, 2,000 roubles : « Tes pareils n'en valaient pas 50 autrefois ! » Servir, obéir, c'est ce que les hauts boïars, enrégimentés maintenant dans la classe des *sloujilyié lioudi*, ne savaient pas, ne voulaient pas apprendre. Avec la mobilisation générale des forces disponibles qu'elle nécessitait et le maintien en activité de ce lourd appareil qu'elle réclama en se prolongeant, la guerre de Livonie rendit inévitable un conflit où, sous une forme nouvelle, se continuait la lutte déjà ancienne entre la Russie des apanages et la Russie moscovite : la première, agglomération diffuse de grandes ou petites principautés à l'intérieur desquelles le principe dirigeant de l'ordre politique était le contrat formé entre le prince et l'homme libre prenant du service chez lui à son gré, à son heure — donc pas de contrainte, rien de fixe, rien d'éternel; la seconde, état centralisé ayant pour base le service obligatoire de tous, la division en classes astreintes à remplir des tâches définies : gens de corvée en bas occupés au négoce ou au labour et alimentant le trésor de l'État; gens de service en haut employés par l'État dans l'administration ou l'armée et lui devant le labeur de toute leur vie, depuis l'enfance jusqu'au dernier soupir; les uns et les autres, descendants des anciens compagnons libres ou fils des anciens paysans libres, convertis tous maintenant en rouages actifs de la machine gouvernementale, voiévodes, starostes criminels et starostes terrestres placés par le pouvoir central auprès des sources de la vie nationale comme autant de pompes aspirantes — donc étranglement complet de la liberté à tous les degrés, le devoir, la règle, l'esclavage partout.

Vers le milieu du siècle précédent, le grand-père du Terrible avait dû déjà briser deux des principales familles, les Riapolovski et les Patrikiév. Le coup ne fit que stimuler le mouvement de résistance dont la cellule de Maxime le Grec était

le centre. Le double courant religieux et intellectuel de l'époque correspondait en effet à l'antagonisme des idées politiques. Tandis que Joseph Volotski et ses élèves, les *Iosiflianié*, popularisaient la doctrine byzantine du pouvoir absolu, les partisans de l'ancien régime de liberté trouvaient des sympathies parmi les moines « de delà le Volga ». Les deux oppositions, politique et religieuse, se rencontraient dans la question du partage du pouvoir et de l'influence légitime à exercer sur le souverain, l'une réclamant le droit de conseil pour les boïars et l'autre le droit d'intercession pour les gens d'église.

Vis-à-vis des problèmes ainsi soulevés, l'attitude d'Ivan apparait en partie conforme aux précédents historiques, en partie très personnelle. Il ne saurait passer en Russie, ni pour le premier autocrate, ni même pour le premier terroriste. Depuis le quinzième siècle la terreur devenait, aux mains des souverains russes, un instrument habituel de gouvernement.

Représentant et champion d'un type de monarchie autoritaire et fortement centralisée qu'il trouvait déjà consacrée par la tradition, mais qu'il cherchait à rénover, le Terrible aurait-il été l'idéaliste désillusionné que certains slavophiles ont imaginé et qu'ils ont vu frappant de ses propres mains, dans un accès de désespoir, ce qu'il ne réussissait pas à transformer, s'exaltant au milieu des ruines amoncelées par lui et arrivant à l'ivresse de la destruction et du massacre? C'est là un aperçu quelque peu sommaire que l'on ne saurait admettre sans réserves.

Oui, il y a eu dans son cas, je l'ai admis par avance, de l'intoxication et même de la folie; mais la personne comme la politique du fils de Vassili n'ont pas rencontré que des adversaires, et il s'en faut que son œuvre ait été condamnée au néant. Quelques-unes de ses réformes n'ont pas cessé aujourd'hui encore de donner à la Russie, à son organisation politique et à son organisation sociale le caractère particulier qu'elles portent devant le monde.

Il est tout aussi difficile de reconnaître en lui le tragique histrion, chercheur de poses pittoresques et d'effets dramatiques mis en scène par Constantin Akssakov *(Œuvres*, 2ᵉ édit., I, 114 et suiv.), ou le bas et vulgaire despote flétri par Kostomarov, ou enfin le simple maniaque rangé par Mikhaïlovski *(Essais critiques*, 1895, p. 112) parmi les psychopathes d'espèce commune. De ses ancêtres, Ivan a hérité d'un État à base archaïque en voie de transformation, cherchant à éliminer certains principes de l'ancien régime apanagiste, mais prétendant aussi en conserver et développer certains autres, sauf à les mettre en harmonie avec les exigences de la vie moderne; de ses maîtres intellectuels, les Joseph Volotski et les Vassiane Toporkov, il a reçu la leçon d'un pouvoir d'essence divine ne supportant, entre ses mains, ni limite, ni partage, ni contrôle; enfin la nature lui a imparti un tempérament volontaire, violent et irritable; une imagination fougueuse et désordonnée; un esprit vif, subtil, pénétrant, ingénieux, mais mal équilibré et nullement rassis, porté à l'exagération et à l'outrance. La façon qui lui fut propre de comprendre son rôle et de le remplir s'est ressentie de tous ces éléments. Il le voyait très grand et supposait que tout devait lui être subordonné. Rencontrant des résistances, il les brisait comme avaient fait ses ancêtres, avec un plus grand effort parce que les résistances étaient plus fortes et avec plus de violence aussi parce que son tempérament voulait qu'il fût violent.

Pas plus que ses ancêtres, il n'admettait qu'on entreprît sur sa volonté en lui donnant des conseils quand il n'en demandait pas; mais au régime du bon plaisir, pratiqué après eux et à leur exemple, il mêlait plus de rudesse et aussi quelque extravagance, parce que son caractère était rude et son esprit plein de fantaisie. Cependant, ainsi que je m'appliquerai à le montrer, cette fantaisie n'allait pas jusqu'à le faire dévier de son chemin, et, d'autre part, en y persévérant, sinon envers et contre tous, du moins contre le plus grand nombre, il prétendait ne point user de despotisme. A cet

effet, très réaliste dans la pratique, il se faisait une théorie empruntée à l'idéologisme le plus transcendant. De quoi s'agissait-il et à quelle fin le tsar imposait-il à ses sujets telle loi sévère ou tel effort, auxquels quelques-uns d'entre eux essayaient de se soustraire? Voulait-il créer un grand empire, conquérir la Livonie après Kazan et Astrakhan, gagner des victoires, se couvrir de gloire? Non pas! L'unique but qu'il poursuivit était — de faire connaître à ses sujets la divine vérité. Vainement aussi et faussement visait-on sa personne en s'insurgeant contre son gouvernement, car pas plus qu'il n'était despotique, à le bien comprendre, ce gouvernement n'avait rien de personnel. Les vraies puissances dirigeantes y étaient: la miséricorde divine, la grâce de la mère du Christ, les prières de tous les saints et les bénédictions des anciens souverains. Le tsar actuellement régnant n'y intervenait que comme l'expression vivante de toutes ces hypostases, parmi lesquelles les boïars, donneurs de conseils importuns ou perfides, brouillons ou traîtres, « chiens aboyant ou essayant de mordre leur maître », ne figuraient à aucun degré. Écoutant qui il voulait, récompensant qui lui plaisait et punissant qui il jugeait à propos de punir, le tsar ne faisait qu'assurer dans ses États — le royaume de Dieu.

Avec un homme s'attribuant pareille autorité et pareil mandat il n'y a évidemment ni discussion possible, ni partage admissible de pouvoir. Arrivons à l'histoire du conflit.

II

LA DISGRACE DE SILVESTRE ET D'ADACHEV

On a disputé, on dispute encore sur le caractère et sur le rôle des deux personnages dont Ivan a consenti quelque temps à subir l'influence et à accepter les avis. Étant données les multiples contradictions qui apparaissent dans leurs actes comme dans leurs opinions, le plus vraisemblable est qu'ils

ont flotté d'abord entre les partis en présence; en suivant plus tard la pente naturelle de leurs origines, de leurs attaches intellectuelles et de leurs liaisons politiques, ils se sont ralliés au parti de l'opposition, et ils ont fini par vouloir y constituer un groupe particulier, une élite, dont ils auraient été les chefs. L'apologie passionnée dont ils ont été l'objet de la part de Kourbski ne peut guère laisser de doutes à cet égard.

A partir de 1551, le grand conseil de l'empire, la *boïarskaia douma* n'a plus fonctionné que de façon intermittente, relégué au second plan par ce conseil particulier dont j'ai signalé l'apparition à cette époque (V. p. 51) et où il est aisé d'apercevoir un avatar d'institutions analogues appartenant à l'histoire des monarchies occidentales : *consistorium principis* ou *consilium aulicum* d'Allemagne, *commune consilium* des rois normands en Angleterre, ou *consilium regium* de France. Adachev et Silvestre y figurèrent avec Kourbski et quelques autres boïars et hommes d'église, parmi lesquels Kourbski mentionne le métropolite Macaire et trois Morozov, Michel, Vladimir et Léon, d'autres documents indiquant encore les princes Dmitri Kourliatev et Simon Rostovski. Jusqu'à la guerre de Livonie, l'influence de Silvestre parait y avoir été, sinon sans partage, du moins très prépondérante. Son caractère ecclésiastique, son tempérament autoritaire, son pédantisme méticuleux associés aux ressources de souple et fin courtisan que révèle le *Domostroï*, lui donnaient naturellement une forte prise sur l'esprit d'un souverain jeune, profondément religieux et peu sûr encore de lui-même. En 1553, cependant, il y eut un premier froissement entre le mentor et l'élève. Au cours d'une maladie assez grave, Ivan se trouva amené à se préoccuper de sa succession. L'hérédité du trône sur le principe de la primogéniture n'étant établie que depuis un temps assez court, le tsar jugea à propos de faire prêter serment à son fils Dmitri. Soudain le prince Vladimir Andréievitch, cousin germain du souverain, invoqua ses droits. C'était un retour au régime apanagiste, où les oncles passaient, en effet,

avant les neveux, et l'on devine l'émoi et la colère du malade quand il vit la plupart de ses boïars se ranger derrière ce compétiteur et appuyer ses prétentions. Quels motifs les inspiraient? L'attachement au passé sans doute, mais aussi probablement, et surtout, un sentiment d'orgueilleuse jalousie à l'égard des parents maternels du jeune prince, auquel ils avaient à faire hommage. Le gouvernement de cet enfant leur eût, certes, agréé : c'était l'oligarchie assurée pour de longues années. Mais au profit de qui? Les Chouïski et les Biélski se disputant le pouvoir sous la régence d'Hélène comptaient du moins parmi les descendants d'anciens souverains. Ce serait maintenant le tour de simples parvenus. Auprès du lit, où Ivan croyait attendre une fin prochaine, les *viélmoji* répétèrent obstinément leur *non possumus* : « Nous ne voulons pas baiser la croix aux Zakharine! » « Baiser la croix » voulait dire prêter serment. Et déjà Vladimir et sa mère s'employant de leur mieux à stimuler le zèle de leurs partisans, entamant leurs trésors, multipliant les promesses, les Zakharine eux-mêmes, pris de peur, faisaient mine de se résigner.

Dans cette crise, Ivan chercha des yeux Silvestre et Adachev : ils n'hésiteraient évidemment pas à appuyer de toute leur autorité les rares défenseurs de l'héritier légitime. Déception! Le prince Vladimir Vorotynski, le diak Ivan Mikhaïlovitch Viskovatyï faisaient seuls preuve de fidélité et d'énergie, réussissaient à rallier quelques boïars. Silvestre et Adachev ne bougèrent pas. Sans refuser le serment, ils observaient une prudente neutralité, se gardaient d'intervenir au milieu des discussions passionnées qui jusque dans la chambre du moribond troublaient son repos et augmentaient son angoisse. Et le père du favori, l'*okolnitchyï* Fédor Adachev, se prononçait même ouvertement pour Vladimir. Toute une journée se passa ainsi. Le lendemain, le tsar allant mieux, le nombre des partisans de Dmitri augmenta. Inquiet, Vladimir accourut, voulut pénétrer dans cette chambre où jusqu'alors il avait dédaigné de paraître. Les fidèles de la première heure l'arrê-

tèrent sur le seuil. Une seule voix s'éleva pour demander qu'on lui ouvrit le passage — et c'était celle de Silvestre, qu'une ancienne intimité unissait au prince.

Ivan guérit, et n'oublia pas. Pour remplir un vœu fait pendant sa maladie, emmenant sa femme et son fils, il entreprit un pèlerinage au monastère de Saint-Cyrille de Biélooziéro. S'il faut en croire Kourbski, Maxime le Grec s'efforça d'empêcher l'accomplissement de ce pieux dessein. Les moines de Biélooziéro étaient des disciples de Joseph Volotski, et, sur son chemin, au monastère de Piésnoché, sur la Iakhroma, le tsar devait rencontrer un illustre adepte de cette école, Vassiane Toporkov, exilé par les boïars en 1542. Le moine albanais se serait même avisé de prédire à Ivan que son fils mourrait en route, et la santé délicate de l'enfant exposée aux rigueurs de l'hiver ou quelque accident — d'après une version le petit Dmitri aurait été noyé — donnèrent raison à la prophétie. Le tsar ramena un cadavre ; mais il vit Toporkov et, toujours au rapport de Kourbski, lui demanda conseil. Comment devait-il faire pour tenir ses boïars en obéissance ? Réponse : « N'ayez auprès de vous que des gens moins intelligents que vous ! » Frisant l'impertinence, il n'est guère vraisemblable que l'avis ait pu être donné sous cette forme, bien que, introduit dans une des lettres adressées par Kourbski au souverain, le récit n'ait pas soulevé de contradiction de sa part. Un fonds de vérité s'y laisse ainsi supposer ; mais plus certain encore est l'état d'irritation et de méfiance réciproques où tsar et boïars demeurèrent face à face au lendemain de l'épreuve qu'ils venaient de traverser. De la part des aristocrates réfractaires, le refus de serment n'était évidemment qu'une forme de leur protestation constante contre le nouvel ordre de choses dont l'avènement de Dmitri eût été une consécration.

Au cours des années suivantes, l'opposition s'accentua. Se basant sur l'absence de tout cas de résistance *active*, de rébellion à main armée, quelques historiens ont été jusqu'à nier qu'il y ait eu lutte. Ils ont confondu la Moscovie des pre-

miers tsars avec la France de Louis XI. En l'absence de classes fortement constituées, la résistance ne pouvait ici affecter le même caractère, devenir collective, opposer la violence à la violence; mais les hommes qui, à l'exemple de Biélski, allaient offrir leurs services à l'ennemi en sollicitant son concours pour la revendication de leurs privilèges abolis, ou qui, à l'exemple de Mstislavski, guidaient les Tatars sur le chemin de la capitale, ces transfuges et ces traîtres étaient bien des insurgés!

Or, en 1554 précisément, le mouvement d'émigration à l'étranger s'accentua de façon inquiétante. En juillet, le prince Nikita Dmitriévitch Rostovski fut rejoint et saisi sur une des routes menant en Lithuanie. On apprit alors que toute la famille et sa nombreuse parenté, les Lobanov, les Priïmkov, avaient traité avec le roi de Pologne. Au point de vue apanagiste, l'acte ne présentait rien de criminel. Il ne constituait que l'usage du « droit de départ », et telle était encore la puissance des anciennes conceptions et des anciennes habitudes que le tsar n'osa sévir trop sévèrement. Sur les instances d'un grand nombre de personnages influents, Rostovski fut simplement interné à Biélooziéro. Mais le tsar n'en sut pas meilleur gré aux intercesseurs; or parmi eux figurait encore Silvestre!

Il est probable que dès cette époque la situation du pope et celle d'Adachev lui-même se trouvèrent fortement ébranlées. L'attitude des deux compères au début de la guerre livonienne ne contribua pas à restaurer leur crédit. On les vit prendre hautement le parti des boïars qui, en haine de l'effort qu'elle réclamait comme du déplacement qu'elle opérait dans l'orientation traditionnelle de la politique moscovite, condamnaient cette entreprise. Jusqu'en juillet 1560 cependant, Adachev parait avoir conservé un emploi actif dans la diplomatie. A cette époque seulement, éloigné de la cour en une sorte d'exil honorable, il rentre dans le rang à l'armée de Livonie, comme troisième voiévode du premier régiment. En même temps Silvestre se retire volontairement au monastère

de Biélooziéro, l'asile commun des grandeurs déchues. Dans son histoire d'Ivan, confondant les événements et les dates, Kourbski a lié cette disgrâce avec la maladie et la mort d'Anastasie. Les ex-favoris auraient été accusés de l'avoir empoisonnée. La tsarine est tombée malade en novembre 1559; elle est morte dix mois plus tard, donc postérieurement au double départ d'Adachev et de Silvestre, et la longueur elle-même de ses souffrances semble exclure toute hypothèse d'attentat criminel — qui d'ailleurs aurait sans doute reçu un autre châtiment. Après l'événement, Silvestre et Adachev ont été mis en jugement. La disgrâce est, elle aussi, une pente, et sans doute quelque sentiment de prudence ou quelque reste de complaisance ont empêché Ivan de donner du premier coup toute la mesure de son ressentiment. Cette fois encore, d'ailleurs, les deux inculpés s'en tirèrent l'un avec une relégation plus lointaine, au monastère de Solovki, sur la mer de Glace; l'autre avec la prison, après un court séjour à Fellin, en Livonie, où il eut le poste de voiévode et où il ne sut probablement pas se tenir tranquille. Évidemment l'attentat n'avait donc pas été admis par les juges, ni même probablement discuté : on n'était guère scrupuleux à cette époque en matière de preuves. Plus tard, en des accès de rage, en des cris de colère, où l'on croirait entendre quelque aurochs bramant dans les forêts après sa compagne, Ivan a reproché à ses amis infidèles de l'avoir séparé de « sa génisse ». Mais alors encore, appelant Silvestre « au tribunal de l'Agneau divin », il refusait, disait-il, de « se mettre en jugement avec lui » ici-bas. Et il se contredisait lui-même en accusant. Tantôt il voulait que les deux parvenus eussent cherché à mettre leur clientèle aristocratique sur un pied d'égalité avec le tsar, et tantôt il leur imputait le dessein de la ravaler à leur propre niveau. Il les blâmait de s'être employés à opérer quelques-unes des réformes qui lui étaient les plus chères — et qu'il poursuivait — telle la conversion des alleux en fiefs. Les griefs ainsi invoqués dans la correspondance du tsar avec Kourbski ne sont que des arguments de



polémique et, en matière de discussion, Ivan ne s'est jamais piqué ni d'exactitude ni de bonne foi. Pour mieux mettre en lumière l'ingérence des tiers dans son gouvernement et atténuer ses propres responsabilités, il n'hésitait pas à grossir et à dénaturer les faits. A l'entendre, Silvestre et Adachev l'auraient entièrement mis en tutelle, jusqu'à lui mesurer les heures de sommeil! « J'étais comme un enfant; je n'avais aucune volonté. » Et l'argument servait encore à rétorquer les reproches de Kourbski, se plaignant de fatigues excessives qui lui avaient été imposées. Par qui? N'était-il pas alors le maître, en compagnie du pope et du « chien Adachev tiré du fumier »?

Entreprise et continuée contre l'avis de tout le « petit conseil », la guerre de Livonie suffirait à faire justice de ces allégations. Après la prise de Kazan, « tous les gens sages », au témoignage de Kourbski, conseillaient au tsar de demeurer quelque temps dans la ville. Nous savons que le tsar n'en fit rien. Plus tard, en 1555, les mêmes donneurs d'avis eurent meilleur succès en engageant le souverain à ne pas fuir devant les Tatars. La mesure de leur influence incontestable ressort de ce rapprochement. Une indication sur le rôle particulier de Silvestre nous est fournie par une de ses lettres adressées au métropolite Macaire, à propos de la nomination d'un ihoumène. On y voit que le tsar avait recours au pope pour examiner les mérites des candidats en présence. Mais les conclusions de l'enquêteur devaient faire l'objet d'un rapport et, le souverain étant absent, l'affaire demeurait en suspens.

Depuis le jour où ils s'étaient refusés à prendre parti pour Dmitri, Silvestre et Adachev ne comptaient plus parmi les amis d'Anastasie. Il est possible que leur destinée se soit ressentie de la fin prématurée de cette princesse, comme il est probable aussi que quelque autre événement que nous ignorons a précipité leur chute. Toute cette partie du règne reste très obscure.

Les dernières années de la vie de Silvestre échappent

également à l'histoire. Adachev est mort en prison au bout de deux années. « S'ils ne m'avaient séparé de ma génisse, répétait Ivan, Saturne n'aurait pas eu tant de victimes! » L'aveu est à retenir. Kourbski parle d'une veuve, Marie-Madeleine, Polonaise d'origine, accusée de relations criminelles avec Adachev et mise à mort avec cinq de ses fils. En même temps auraient été suppliciés plusieurs parents de l'ex-favori : son frère Daniel avec un de ses fils âgé de douze ans, et le beau-père de Daniel, Tourov; trois frères Satine dont la sœur avait épousé Alexis Adachev; d'autres encore. Il y a eu certainement beaucoup de sang versé. Ivan inaugurait un système d'exécutions en masse, par familles entières, et la coulée rouge ne devait plus s'arrêter de longtemps. A la férocité qui était dans les mœurs du temps, même en Occident — on n'oublie pas les sanglantes hécatombes de Henri VIII et d'Élisabeth, de Philippe II et de Charles IX — il ajoutait l'emportement de sa nature violente et le caprice d'un despote semi-oriental. Kourbski fait mention, à la même époque, d'un prince Michel Repnine, invité à un festin par le tsar et s'y refusant à partager la gaieté générale, arrachant et foulant aux pieds un masque dont on voulait le revêtir. Quelques jours plus tard, Ivan l'aurait fait tuer dans une église pendant la lecture de l'évangile. Pareille aventure serait arrivée aussi au prince Georges Kachine. Sans tout à fait nier les faits, le souverain s'est défendu d'avoir profané les édifices sacrés. D'après Guagnino, un autre membre de la haute aristocratie, le jeune prince Dmitri Obolenski-Ovtchinine, aurait encore péri en même temps, à la suite d'une querelle avec le nouveau favori du tsar, le jeune Fédor Basmanov, qu'il offensait par un propos infamant : « Mes ancêtres et moi avons servi le souverain à la façon des honnêtes gens, et toi tu le sers à la façon des gens de Sodome. » Mais sur ce point, Kourbski est en contradiction avec le chroniqueur italien, et voici encore une indication instructive pour le degré de confiance qu'il convient d'accorder à Kourbski lui-même. Parmi les amis de Silvestre

et d'Adachev enveloppés dans leur disgrâce, avec le prince Dmitri Kourliatev et d'autres membres plus obscurs du même groupe, massacrés ou exilés par douzaines, il désigne un prince Michel Vorotynski. Relégué une première fois en 1559, à Biélooziéro, rappelé en 1564 et renvoyé peu après au même lieu d'exil, ce seigneur, soldat valeureux, illustré sur maint champ de bataille, aurait passé la seconde fois par la chambre de question. Brûlé à petit feu en présence d'Ivan qui, avec son épieu, poussait lui-même les charbons ardents sous le corps du patient, il serait mort en route. Or nous avons sous les yeux des pièces officielles ayant trait au premier exil de ce personnage, et elles le montrent en jouissance d'un assez grand confort. Il se plaint qu'on ne lui ait pas envoyé des vins du Rhin et des vins de France, auxquels il a droit; il fait réclamer diverses provisions, poissons frais, raisins secs, citrons, pruneaux, pour lui, sa famille et ses douze domestiques, également entretenus aux frais du Trésor, en cette prison qui ne ressemble en rien à une géhenne. Se peut-il que, y traitant si bien les gens, on les tourmentât si fort avant que de les y envoyer? (*Actes historiques*, 1841, I, n° 174.)

Les seuls documents absolument probants que nous possédions, dans les dossiers des nombreux procès rattachés à celui de Silvestre et d'Adachev, ne parlent ni de tortures ni de supplices. Ces poursuites judiciaires sont généralement motivées par des velléités de départ imputées à tel ou tel boïar, et elles aboutissent invariablement à de simples mesures de précaution : acquittés ou graciés, les inculpés doivent prendre l'engagement de ne pas quitter le pays et fournir caution. C'est le cas du prince Vassili Mikhaïlovitch Glinski en 1561 et du prince Ivan Dmitriévitch Biélski l'année suivante, vingt-neuf personnages de marque, cautionnés eux-mêmes par cent vingt autres, donnant leurs signatures à cette seconde occasion.

On remarquera que la procédure ainsi employée impliquait une reconnaissance du droit invoqué par les intéressés. Théo-

riquement, en effet, ce droit restait entier. Exercé autrefois d'apanage à apanage, il manquait désormais de raison d'être dans la Russie unifiée, et subsistait cependant comme une contre-partie de la liberté dont les paysans nomades se prévalaient eux-mêmes sans nul souci des frontières. Depuis le quinzième siècle, un double courant d'émigration entrainant toutes les classes se renforçait, au contraire, entre la Moscovie et la Pologne.

La cour du tsar regorgeait de descendants de Guédymine, et à la cour de Varsovie les descendants de Rurik étaient légion. Par la femme d'Olguérd, une princesse de Tver, un grand nombre de familles polonaises issues de ce prince lithuanien se trouvaient apparentées à des familles russes. Les ancêtres des princes Odoiévski, Biélski, Vorotynski s'étaient partagés entre les deux pays, les uns servant Casimir et les autres Ivan III. Les Mstislavski n'avaient quitté la Lithuanie qu'en 1526, y faisant de la place aux Czartoryski, dont naguère un représentant figurait comme gouverneur à Pskov. En 1521, le dernier duc de Riazan se réfugiait en Lithuanie, entrainant à sa suite quelques représentants des plus illustres familles moscovites, un Biélski, un Liatski, un Vichnioviétski, un Chérémétiév.

Le mouvement continuait toujours, et le Terrible lui-même hésita quelque temps à le réprimer d'une facon tout à fait efficace. Cautionné, comme j'ai dit plus haut, le prince Ivan Dmitriévitch Biélski ne tarda pas à renouveler sa tentative et se fit pardonner encore. En 1564, ce fut le tour d'Ivan Vassilévitch Chérémétiev. Kourbski veut qu'il ait été torturé. chargé de chaines excessivement lourdes et puni dans la personne de son frère, Nikita, que le tsar aurait fait étrangler. Nous ne savons rien sur ce Nikita; mais à quelque temps de là nous retrouvons Ivan Vassilévitch en possession de tous ses emplois, et beaucoup plus tard seulement en exil à Biélooziéro, où il paraît s'être ménagé une retraite assez confortable.

Ces détails sont nécessaires pour l'intelligence d'un épisode



identique en lui-même à tous ceux que je viens de passer en revue, mais tiré du commun par la personnalité hors de pair de son héros.

III

LA FUITE DE KOURBSKI

Né vers 1528, descendant de Vladimir Monomaque par les anciens ducs de Smolensk et de Iaroslavl et appartenant avec eux à la branche aînée des Rurikovitchy, le prince André Mikhaïlovitch Kourbski se trouvait naturellement englobé dans la disgrâce de ses amis. Après son échec sous Nevel, suivi de négociations malheureuses et suspectes avec les Suédois pour la cession de Helmet, il eut des raisons particulières pour méditer des projets d'évasion. En 1564, il se décida, prétendant d'ailleurs comme tous ses pareils n'agir que sous la menace d'un péril imminent. En restant, il eût risqué sa tête, affirmait-il. Bien accueilli par le roi de Pologne et ayant vraisemblablement pris ses précautions à cet égard, il reçut un établissement en rapport avec son rang, et n'hésita pas à porter les armes contre son pays en servant son nouveau maître. Il vécut dix-neuf ans dans sa nouvelle patrie et ne s'y fit pas aimer. La légende s'est emparée de son odyssée. On connait l'aventure de Vaska Chibanov, porteur de la première lettre adressée à Ivan par le transfuge : « De mon maître à Votre traître. » Peut-être même a-t-on vu quelque tableau représentant la scène : Ivan reçoit le message et s'appuie pour le lire sur son épieu qu'il a enfoncé dans le pied du messager... Un libraire de Moscou, porteur du nom ainsi illustré par l'héroïque serviteur, se plait aujourd'hui encore à orner ses éditions et ses circulaires de cette image qui, malheureusement, ne correspond à aucune réalité historique. Chibanov n'a pas accompagné Kourbski en Pologne. C'est sur l'échafaud, arrêté et supplicié avec tous les serviteurs

du fugitif, qu'il a fait preuve de fidélité et de courage stoïque en ne reniant pas ce maître et en prenant sa défense. Comme les réponses d'Ivan, les lettres de Kourbski n'ont probablement pas été envoyées à leur adresse de cette façon. Les messagers eussent sans doute fait défaut. C'étaient des lettres *ouvertes* destinées à la publicité et arrivant à la connaissance des destinataires par cette voie. Une des épîtres du tsar a soixante pages de texte, et le souverain ne se serait pas assurément mis ainsi en frais pour Kourbski seul. C'est même cette polémique *coràm publico* qui, contribuant à faire sortir l'incident de la banalité courante, en constitue aujourd'hui encore le principal intérêt.

Dans cette Pologne indolente qui lui donnait l'hospitalité Kourbski devait trouver des loisirs. Il en a profité pour écrire une histoire d'Ivan dont j'ai fait mention et où il s'est appliqué à faire le procès du gouvernement personnel de son ancien maître, ainsi que le panégyrique du « petit conseil » et des personnages qui y avaient figuré. A cet effet, il a divisé le règne du Terrible en deux parties : période glorieuse avant la disgrâce de Silvestre, d'Adachev et de Kourbski ; période désastreuse, criminelle et infâme après. Pour les besoins de la cause, il a fait des appels nombreux à son imagination et dressé une liste de forfaits commis par Ivan, où, ainsi que nous l'avons vu, se laissent relever beaucoup d'erreurs. Une partie de ses accusations a rencontré cependant l'aveu tacite ou explicite de l'accusé, et une autre s'est trouvée vérifiée par d'autres documents. L'écrivain a aussi porté son effort sur l'histoire ecclésiastique, et cela dans un esprit assez inattendu, eu égard à ses antécédents. En Russie, il avait été lié non seulement avec Maxime le Grec, mais avec cet Artemi qui se faisait taxer d'hérésie au concile de 1531 ; en Pologne, vis-à-vis de la propagande catholique y menaçant ses coreligionnaires, il a retrouvé inopinément en quelque repli de son esprit et de son cœur une orthodoxie ombrageuse et farouche.

En même temps la fibre nationale se redressait dans l'âme



de l'exilé volontaire. Ainsi que l'a dit un poète polonais en des vers admirables, « la patrie est comme la santé, on ne l'apprécie à sa valeur qu'après l'avoir perdue ». Envoyant au prince Constantin Ostrogski une traduction en slavon d'une homélie de saint Jean Chrysostome, Kourbski s'indignait que ce magnat, orthodoxe quoique sujet du roi, eût songé à la traduire en une « langue barbare » — le polonais ! Et il entamait des disputes violentes avec les partisans lithuaniens de Théodore Kossoï et des autres hérésiarques moscovites — ses anciens amis. Et il bataillait avec les Jésuites, « loups que l'on introduisait dans la bergerie », même en utilisant leur zèle contre les protestants. Et, non pour hurler avec les loups mais pour mieux les combattre, il se mettait sur le tard à apprendre le latin ; il engageait un compagnon d'exil, le jeune prince Michel Obolenski, à quitter femme et enfants et à se mettre à l'école, à Cracovie d'abord, puis en Italie — précurseur de ces théories d'étudiants et d'étudiantes que nous voyons aujourd'hui assiéger les portes de nos établissements scientifiques. Quelques produits de cette activité multiple — traductions fragmentaires de saint Jean Chrysostome et d'Eusèbe, préface écrite pour la *Nouvelle Perle (Novyï Margarit)* — nous ont été conservés.

Mais avant toutes choses, Kourbski a taillé sa meilleure plume pour s'expliquer avec Ivan. Il a mis dans ce plaidoyer plus de rhétorique que de vérité, et moins de raison que de passion. Évocation des services rendus et des mauvais traitements subis ; imprécations contre les abus de pouvoir et les crimes commis par le tsar, contre sa vie dissolue, l'indignité de ses nouveaux favoris, les Basmanov et les Maliouta-Skouratov, hommes de débauche ou hommes de sang, il a, copieusement et laborieusement, épuisé tous ces thèmes faciles, sans toucher cependant au fond de la question, aux causes profondes et complexes du dissentiment créé entre le souverain et le groupe social qui refusait d'accepter la loi de ce maître.

La valeur historique du document s'en trouve réduite ;

mais que son auteur ait pu provoquer ainsi le tsar de toutes les Russies à un duel littéraire et faire relever son défi ; donner à sa disgrâce et à sa rancune un écho retentissant et amener à ce champ clos la lutte séculaire entre le passé et l'avenir, entre les tenants de l'ancien et du nouveau régime, entre les deux branches rivales de la maison de Rurik, cela seul a une importance suffisamment grande, marque une date capitale dans l'histoire du pays. L'entrée du grand empire du Nord dans le sillon de la modernité s'y affirme éloquemment.

Eu égard à son rang, Ivan pouvait dédaigner la provocation et son orgueil immense semblait devoir l'engager à prendre ce parti. Autant que son tempérament, son instinct d'homme moderne l'emporta et en plus d'un document historique infiniment précieux, l'aventure nous vaut un écrivain remarquable. Ce n'est pas Kourbski que je veux dire. Sa prose est diffuse, confuse et terne. Avec plus de prolixité encore, Ivan n'introduit pas plus de clarté dans le débat et n'a pas souci davantage de le placer sur son véritable terrain. Il plaide à côté comme l'autre, maintenant la riposte ou l'attaque dans la région des faits et des intérêts secondaires. A-t-il fait périr tel boïar dans une église ou dans un cachot? A-t-il ou n'a-t-il pas attenté à la vie de Kourbski? Tout cela importe peu assurément. Ce faisant cependant, le tsar met dans sa polémique une partie au moins de ce que l'autre n'a pas réussi à mettre dans la sienne, non pas du style certes — le style chez Kourbski est mauvais, chez Ivan il est absent — mais de la verve, de la véhémence, une vigueur soutenue, et des mots qui portent et des traits qui vont au but comme une flèche « Te disant juste et pieux, comment as-tu craint la mort, au point de vendre ton âme pour sauver ton corps ?.. » De l'érudition aussi, toujours; de l'exégèse biblique. On est entre savants. Kourbski a cité les Écritures pour prouver que le souverain doit écouter ses conseillers : il a donc oublié Moïse ! Il a dénoncé comme des crimes les supplices ordonnés par Ivan : et le roi David ? Du droit de départ mis en action par le noble fugitif, des autres privilèges revendiqués par lui

et les gens de son bord, pas un mot. La seule théorie politique dont le tsar daigne évoquer le sens et développer la formule est celle du pouvoir absolu : « Nous sommes libres de punir comme de récompenser qui nous voulons, et aucun souverain russe n'a jamais rendu compte de ses actions à qui que ce soit. »

J'ai fait observer déjà et j'aurai à montrer encore dans la vie politique de Moscou, à cette époque, une sorte d'entente tacite pour masquer les réalités sous des apparences qui en arrivent parfois à déguiser entièrement les faits, les personnages et les rôles. Croisant leurs plumes en public, ainsi que j'ai dit, les deux adversaires devaient persévérer dans un concert de ce genre, éviter jusqu'au bout de déchirer les voiles, tout en se portant, dans l'ombre, des coups furieux. Contre la masse de citations avec lesquelles le tsar prétendait l'écraser, Kourbski se prévalait de la supériorité de son éducation littéraire : « Vous auriez dû avoir honte d'écrire comme une vieille folle et d'envoyer une épître aussi mal rédigée en un pays où il ne manque pas de gens connaissant la grammaire et la rhétorique, la dialectique et la philosophie. » L'allusion à la publicité du débat est suffisamment claire. Mais de part et d'autre on restait toujours en dehors de la question.

Nous ignorons la date des trois premières épîtres ainsi échangées. La quatrième est datée par Ivan de Wolmar, au lendemain de la prise de cette ville par le tsar, en 1577. Le vainqueur ne manque pas d'y tirer argument de son triomphe. Il s'est passé de Kourbski et de ses amis pour l'obtenir! Kourbski replique en invoquant Cicéron; mais, cette fois, l'adversaire se dérobe. Kourbski écrit encore : pas de réponse. Bathory est venu et a donné au tsar d'autres soucis.

Le grand antagoniste du Terrible a trouvé dans son pays des apologistes et des détracteurs également convaincus. Les premiers semblent l'emporter aujourd'hui, et, en attendant la statue qui s'élèvera sans doute un jour sur quelque place de Moscou, ils dressent à cette gloire nationale un monument

littéraire qui a son prix. Pour le savant auteur de l'*Histoire de la littérature russe* (Pypine, II, 171-2), comme pour un biographe plus ancien (P....ski, Kazan, 1873), avec et malgré tous ses défauts, Kourbski a été le représentant le plus éminent des idées civilisatrices assimilées par la Russie du seizième siècle. Il marque le niveau relativement élevé auquel, éloigné des foyers occidentaux de lumière, contrarié dans la libre recherche de la vérité, étranglé par la terreur gouvernementale, pouvait néanmoins se hausser un Russe de son temps. Soldat n'ayant pas épargné son sang au service de la patrie, Kourbski a été aussi un homme de science, appliqué à étendre la sphère des connaissances dont se contentait la majorité de ses concitoyens ; il a été encore le premier publiciste de son pays et enfin son premier citoyen, au sens propre du mot, épris de l'idée du progrès et capable d'élever la voix contre le despotisme brutal.

Ce sont de beaux titres, mais qui demandent à être contrôlés. La carrière de Kourbski en Moscovie demeure entourée de beaucoup d'obscurité. Les détails de son séjour en Pologne nous sont mieux connus : on y vivait plus en plein air. Et ces détails ne sont pas à l'éloge de l'exilé. Convenablement renté et possessionné dans son exil, il fut un maître odieux, un voisin incommode, et le plus détestable, le plus indocile des sujets. Tout en traduisant saint Jean Chrysostome et en s'insurgeant contre le despotisme, il lui arrivait de commettre ou de laisser commettre par ses intendants des abus de pouvoir tout aussi monstrueux que ceux dont Ivan a pu se rendre coupable, comme de renfermer des juifs dans des cachots remplis d'eau — et de sangsues ! En querelle avec tout le monde, à commencer par le roi, qui n'était cependant pas un tyran, tant s'en faut; en rébellion perpétuelle contre toutes les autorités, même en matière d'impôts à payer ou de recrutements à opérer sur ses nouveaux domaines, il s'attirait l'animosité générale.

Ce qu'il paraît avoir représenté surtout et personnifié, c'est cette catégorie d'hommes avec lesquels Ivan s'est trouvé aux

prises : intelligences ouvertes à certains éléments de civilisation, à certaines notions de liberté, mais interprétant les uns et les autres dans un sens étroit, accommodé à des intérêts de caste ou de coterie. On a été jusqu'à nier qu'il ait fait partie du groupe des boïars obstinés dans la défense de leurs privilèges surannés ; mais ne se réclamait-il pas de ses droits au duché de Iaroslavl ? On a objecté qu'il était pauvre. Passant en Pologne, il n'aurait alors été qu'un vulgaire coureur de fortune, car avec la starostie de Krev, dix villages et 4,000 diéssiatines de terre en Lithuanie, la ville, le château de Kovel et vingt-huit villages en Volhynie, il y a reçu une fort belle dotation. Il aurait aussi indignement trompé Sigismond-Auguste qui — ses lettres d'octroi le disent expressément — croyait lui donner ainsi un équivalent des richesses abandonnées en Moscovie.

Kourbski a obtenu tous ces avantages dans la nouvelle patrie de son choix après avoir rêvé en Moscovie sinon de reconquérir l'apanage de ses ancêtres — et cependant en montant sur le trône un peu plus tard un de ses pairs, Chouïski, devait faire appel à des droits identiques — du moins de défendre contre les entreprises de l'État et d'augmenter à ses dépens la part d'héritage qui lui restait : le droit de figurer dans les conseils du maitre et de s'y faire écouter; la prétention de ne lui obéir que dans la mesure de ses propres convenances. Et par là, tout partisan du progrès qu'il fût, il restait un retardataire, arriéré dans les traditions prescrites des siècles révolus. Sans doute il avait un idéal — l'idéal, en politique, sans qu'il s'en doutât peut-être, de cette Pologne hospitalière qu'il méprisait et détestait tout en venant manger son pain. Mais passablement anarchique déjà au lieu de sa naissance, périlleux et néfaste, cet idéal n'était pas transportable en terroir moscovite : en passant la frontière, en se heurtant à des conceptions et des habitudes différentes, il se transformait en une simple négation : refus de service, désertion, trahison. Et c'est ainsi que dans la légende populaire l'adversaire couronné de Kourbski n'est pas, quelque

peine que l'exilé ait prise pour lui donner cette apparence, n'a jamais été le persécuteur de l'innocence opprimée; il est, il a toujours été « le destructeur de la trahison sur le sol russe ». Le peuple russe n'a vu, n'a compris que cela dans ce drame où il a joué le rôle du chœur antique, et aussi que, en maltraitant ou en massacrant les boïars, le tsar prenait la défense des petits et des humbles.

Ceci réclame une explication, et précisément la carrière de Kourbski peut y servir. Les historiens d'Ivan se sont refusé, pour la plupart, à admettre que ce despote ait eu le peuple avec lui. Qu'offrait-il à la masse des paysans, cultivateurs hier, demi-serfs aujourd'hui, en attendant l'esclavage complet; toujours courbés sur le sol, attachés à la glèbe, et pressurés davantage, exploités avec plus de rigueur, en proportion des exigences croissantes de l'État? Les faits parlent cependant : Ivan a été chanté, loué et exalté par ce peuple d'ilotes dont il a augmenté l'esclavage et la misère. A certains degrés de souffrance tout changement est un bienfait, augmentât-il la torture. En 1582, les paysans d'une des terres attribuées à Kourbski en Pologne portèrent plainte contre leur nouveau maître : ils en avaient connu d'autres qui certes ne leur rendaient pas la vie douce; ils ne pouvaient s'accommoder de celui-là. La plainte fut trouvée juste, et l'on imagine comment ce même Kourbski en usait dans son pays d'origine avec les pauvres *moujiks* de sa *vottchina*. Et il y avait des Kourbski par milliers, et celui-ci était encore un libéral, un homme de progrès! C'est avec la haine qu'ils soulevaient tous qu'a été faite la popularité d'Ivan.

L'exilé est mort à Kovel en mai 1583. Devenue catholique en Pologne, sa famille est rentrée en Russie, y a repris la religion orthodoxe et s'est éteinte en 1777. Dans la lutte du nouvel ordre des choses avec l'ancien régime, champion le plus illustre du passé, Kourbski n'a été en somme ni un héros ni un martyr. C'est aussi pourquoi, avant de pénétrer avec eux au cœur de cette bataille, où les attend le fantôme sanglant de l'*Opritchnina*, j'ai voulu montrer à mes lecteurs par

son exemple avec quelle espèce d'adversaires Ivan avait à s'y mesurer (1).

(1) A consulter pour la biographie de Silvestre et d'Adachev : Mgr Léonide (d'après Golokhvastov), *Silvestre et Adachev*, Moscou, 1874; critique de ce livre par Zamyslovski, dans le *Recueil des sciences politiques*, 1875, II; Jdanov, *Matériaux pour l'histoire de l'assemblée de* 1551, dans la *Revue du ministère de l'instr. publ.*, 1876, nos 7 et 8. Quelques détails chez Serguiéiévitch, *Antiquités juridiques*, II, 367 et suiv. Documents dans la chronique de Lvov et dans la *Tsarstviénnaïa Kniga*. — Pour Ivachka Peresviétov, détails biographiques dans une brochure de M. I. Sokolov, *Résumé des dix années de travail de la commission de la Société archéologique de Moscou*, 1902. — Pour Kourbski : Iasinski, *Œuvres de Kourbski*, Pétersb., 1889; Koubbski, ses *Œuvres*, édit. Oustrialov, Pétersb., 1868 (sa correspondance avec Ivan); Gorski, *Biographie de Kourbski*, Kazan, 1858; Opokov, *Biographie*, Kiév, 1872; Ivanichev, *Vie de Kourbski en Lithuanie*, Kiév, 1849; Kaveline, *Notes sur l'histoire de Russie*, dans *le Messager de l'Europe*, 1866; Artsybachev, *Étude* dans le même recueil, 1821; Soloviov, *Histoire de Russie*, vol. VI. — Documents : Biélski, *Recueil des écrivains*, vol. XVII; Stryjkowski, *Recueil des historiens polonais*, 1766, vol. II; chroniques de Nyenstædt, de Russov, d'Alexandre-Nevski. — Pour le droit de départ : Diakonov, *le Pouvoir des souverains moscovites*, Pétersb., 1889; Serguiéiévitch, *Étude*, dans *l'Observateur*, 1887, n° 3.

CHAPITRE II

L'« OPRITCHNINA »

I La fiction et la réalité du drame. — II. La terreur. — III. Le tsar Siméon. — IV. Le procès historique de l'*Opritchnina*.

I

LA FICTION ET LA RÉALITÉ DU DRAME

La plupart de mes lecteurs russes, quelques-uns même de mes lecteurs français, auront lu les aventures du *Prince Serebrianyï*, racontées par Alexis Tolstoï. Rentrant en Russie au retour d'une ambassade en pays étranger, le héros du roman rencontre une troupe d'hommes armés, qu'à leur mine et à leur façon d'agir il prend pour d'affreux bandits. Il voit un village mis à sac, ses habitants massacrés ou violentés. N'écoutant que son courage, il intervient et on lui apprend alors, en lui mettant la main au collet, qu'il vient de se rendre coupable d'un crime de lèse-majesté. Les brigands présumés sont des serviteurs du tsar, et leurs prouesses une manifestation régulière du nouveau régime imposé au pays. Le coupable est conduit à la nouvelle résidence du souverain — la *sloboda* d'Alexandrov — et il y marche de surprise en surprise et d'horreur en horreur, depuis la cour, où des ours en liberté arrêtent au passage les visiteurs suspects, jusqu'à la salle de festin, où l'on arrive en côtoyant des chambres de torture et des oubliettes, et où, entouré de convives déguisés en moines, le tsar distribue des sourires sinistres et des coupes empoi-

sonnées. Partout le pied glisse dans le sang; une fauve odeur de carnage flotte dans l'air; aux cris de joie poussés par les convives avinés répondent des cris de douleur arrachés aux patients que l'on tourmente à côté. Ce palais est une géhenne et un charnier. Et pourquoi? On ne sait, ou plutôt on devine : le tsar s'amuse, et ce sont là ses plaisirs.

Le romancier ne s'est pas laissé guider par son imagination seule. Il a cru faire œuvre d'historien, et c'est l'histoire, en effet, par l'organe des plus illustres maîtres de cette science dans son pays, qui lui a fourni les éléments de son tableau, le dessin et les couleurs. Racontée par les Karamzine, les Soloviov, les Kostomarov, et, de nos jours encore, les Kliouttchevski et les Mikhaïlovski, l'*Opritchnina* c'est cela, une épouvantable légende de massacres ordonnés sans raison, sans but, par un souverain qui se donne cette comédie sanglante; pérpétrés, sans honte et sans remords, par des hommes qui courent les grands chemins, en ayant pour insignes une tête de chien et un balai pendus à l'arçon de leurs selles, pour consigne le pillage et le massacre. Baignés de sang, chargés de dépouilles, ils rentrent, revêtent un froc pour ajouter une profanation à leurs crimes, et, en compagnie du maître, déguisé en prieur, se livrent à d'infâmes orgies. Ce sont les *opritchniki*.

D'autres historiens, cependant, succédant à ceux-là se sont mis à la tâche, et, interrogeant les mêmes faits, scrutant les mêmes personnages, sont arrivés à obtenir une vision différente du drame, une interprétation nouvelle de sa troublante énigme. Derrière la mise en scène effarante et le décor horrible, des idées leur ont apparu; sous les dehors trompeurs d'une folie sanguinaire ils ont cru apercevoir un plan mûrement réfléchi, poursuivi avec autant de ténacité que de vigueur; ils ont deviné de vastes projets de réformes politique, sociale, économique, mis en œuvre par des moyens sans doute répréhensibles, peut-être cependant nécessaires dans une certaine mesure. L'énigme n'a pas été déchiffrée entièrement. Elle résiste encore à l'effort des interprètes. Un fait cependant

demeure acquis : dans la façon de comprendre et de représenter l'*Opritchnina* les historiens de l'ancienne école ont commis une triple erreur ; ils ont pris l'apparence pour la réalité, l'accessoire pour l'essentiel et la partie pour le tout.

Je vais mieux m'expliquer par un exemple. Imaginez une histoire de la Révolution Française — et ce n'est peut-être pas une supposition entièrement gratuite — que l'on réduirait à l'évocation de quelques scènes et de quelques personnages empruntés au club des Jacobins, à la prison du Temple et à la place de la Nation. Ce serait l'équivalent de ce qui nous a été longtemps donné comme le fond et l'essence de dix années de vie politique sous le règne du Terrible. On ne saurait d'ailleurs s'en étonner, en considérant que, conservé dans les archives, mais non publié jusqu'à ce jour et inaccessible, le document le plus indispensable à l'intelligence de cet épisode, l'acte constitutif de l'*Opritchnina*, nous demeure inconnu. D'autres ont été perdus ou restent également ignorés. J'arrive aux faits que nous connaissons.

Précédée et suivie de tentatives semblables, les unes réalisées, les autres toujours menaçantes, la fuite de Kourbski mettait Ivan dans une situation qui pouvait le rendre perplexe et incertain du lendemain. La tâche qu'il s'était donnée au dedans et au dehors, l'une commandant l'autre, les réformes intérieures servant d'instrument nécessaire aux entreprises extérieures, réclamait beaucoup d'hommes et beaucoup d'argent. Où les prendre? Les hommes fuyaient quand, plus soucieux de leurs privilèges que de l'intérêt commun, ils ne perdaient pas de batailles en se querellant pour les places ou en pactisant avec l'ennemi. L'argent, c'étaient encore les mêmes hommes qui, chefs d'administration ou détenteurs du sol, principale richesse du pays, en disposaient, en gardaient l'emploi ou le contrôle. Voiévodes, lieutenants, juges, membres du conseil suprême, présidents des bureaux, ils étaient partout, tenaient tout dans leurs mains, quand sur leurs antiques *votchiny*, entretenant une cour et une milice, exerçant une juridiction presque sans appel et

refusant l'impôt presque sans réserve, ils ne tranchaient pas du souverain, ou, se réclamant de titres théoriquement supérieurs, ils n'opposaient pas au *cadet* régnant à Moscou des prétentions, assurément vaines et caduques désormais, mais pourtant inquiétant.

Briser ces cadres de l'organisation administrative et militaire? Ivan n'y pouvait songer. La Moscovie du seizième siècle vivait de traditions. Le tsar y avait tout pouvoir sur les individus ; sa puissance s'arrêtait devant un ordre de choses, dont lui-même, son rang, son prestige et son autorité faisaient partie. Si, accoutumés à considérer le gouvernement du pays comme leur bien, un domaine leur appartenant de droit, princes et boïars tenaient leurs fonctions pour indépendantes de toute investiture et apercevaient dans le *miéstnitchestvo* une garantie pour ce privilège héréditaire, le souverain eût été embarrassé d'y contredire, car son propre pouvoir se réclamait des mêmes origines et des mêmes titres. Descendants de Rurik ou de Guédymine, boïars ou tsar, on avait gouverné autrefois la Russie isolément, chacun dans son apanage; on la gouvernait maintenant collectivement, qui sur le trône, qui à la tête d'un bureau ou d'une province; on restait du même bord, de la même famille et à personne n'appartenait de dire : « La maison est à moi ; c'est à vous d'en sortir. » A s'en prendre d'ailleurs aux individus seuls, comment Ivan les eût-ils remplacés? La douzaine de Skouratov et de Griaznoï qu'il réussissait à pousser au premier rang, après les Silvestre et les Adachev, « en les tirant de la boue », comme il disait, et le plus souvent de cette classe des *popovitchy* (fils de pope) qui joue aujourd'hui encore un rôle si considérable dans ce qu'on appelle là-bas « l'intelligence », ne pouvait lui donner l'équivalent du capital matériel et moral représenté par les autres. En dehors de cette aristocratie avec laquelle sa politique le mettait aux prises, il n'y avait pas de ressource : on tombait dans le vide. Entre ces deux produits de l'histoire, le *boïarstvo* et le *samodierjavié*, le divorce n'était pas possible. Un compromis s'imposait, et c'est aussi à l'idée d'un compromis

qu'Ivan s'arrêta en ce moment tragique. Mais ce qu'il voulait faire, il se garda de le dire. Nous l'avons vu déjà : la Russie du seizième siècle était un pays de mystère. Les visages y portaient des masques et les choses des déguisements.

Le 3 décembre 1564, un dimanche, emmenant avec lui sa seconde femme, Marie Temrioukovna, une Circassienne à demi sauvage, violente et emportée comme lui ; faisant charger sur des centaines de voitures tout son trésor, argent, vaisselle, pierres précieuses, meubles, icones, et mobilisant derrière lui un personnel énorme, un grand nombre de boïars choisis dans diverses villes, toute sa cour et tous ses serviteurs, Ivan quitta sa capitale. On y fut quelque temps sans avoir de ses nouvelles, ignorant où il allait et pourquoi il était parti. Il alla d'abord au village de Kolomenskoïé, où le mauvais temps l'arrêta deux semaines; il fit ensuite un séjour de quelques jours à Taïninskoïé, autre village voisin de Moscou, et à la Troïtsa et prit enfin ses quartiers dans un faubourg de la petite ville d'Alexandrov, au nord de Vladimir. Là il fit connaître les motifs et le but de cet exode insolite. Le 3 janvier 1565 arriva à Moscou un courrier porteur d'une lettre adressée par le tsar au Métropolite. Après s'y être longuement étendu sur les méfaits commis par les voiévodes et les fonctionnaires de tout rang, le haut et le bas clergé, le souverain déclarait avoir « mis sa colère » sur tout le monde, du plus grand au plus petit. C'était ce qu'on appelait l'*opala*, espèce de ban, plaçant ceux qu'il frappait en état de disgrâce et d'inaptitude à toute fonction active, soit à la cour, soit au service de l'État. En même temps, Ivan annonçait sa résolution de quitter l'empire et d'aller s'établir « où Dieu le lui conseillerait ». Il y avait quelque contradiction entre les deux termes du message. Le tsar abdiquait donc? Et, cependant, il faisait acte d'autorité en punissant ses sujets! Mais ce message était accompagné d'un autre, à l'adresse des marchands et de « tout le peuple chrétien de Moscou », et il y était dit que, en ce qui les concernait, le tsar n'avait aucun motif de plainte ni aucune animosité.

Que signifiait tout cela? Il est probable qu'on ne sut pas sur l'heure, pas plus qu'on a su depuis, ce qu'on devait en penser au juste; mais l'habitude qu'on avait des rébus de ce genre fit qu'on n'hésita pas sur le parti à prendre. Mécontent d'une portion de ses sujets, le tsar méditait contre eux quelque dessein obscur dont on connaîtrait la nature en en sentant les effets. Ce qu'il en montrait pour le moment n'était que la mise en scène habituelle. Docilement, on décida de se prêter à la comédie. Les boïars s'émurent comme il convenait; le peuple s'ameuta, poussa de grands cris et s'attendrit; les marchands offrirent de l'argent, ce qui était une façon éloquente entre toutes de s'associer aux sentiments communs, et le Métropolite fut mis en demeure d'intervenir auprès du souverain. On le suppliait de ne pas abandonner son peuple, sauf à gouverner selon son bon plaisir et à traiter comme il le jugerait à propos ceux dont il croyait avoir à se plaindre. Une députation se rendit à Alexandrov, et le tsar se laissa fléchir, mais en faisant ses conditions : il entendait maintenir en disgrâce tous les traîtres et tous les rebelles, en supplicier quelques-uns et confisquer leurs fortunes, ne rentrer enfin à Moscou qu'après s'être constitué une *Opritchnina*.

Dans la langue usuelle de l'époque, on appelait de ce nom le douaire attribué aux veuves des grands princes. Dans les banquets, certains plats de choix, que l'amphitryon gardait par devers lui pour en distribuer le contenu à des convives de distinction, étaient dits *opritchnyié*. Enfin, on désignait comme *opritchniki* (de *opritch :* à part) une catégorie particulière de paysans établis sur les terres de certains monastères. Rappelez-vous maintenant l'oukase du 10 octobre 1550 (V. p. 201) attribuant au district de Moscou une constitution territoriale et politique particulière, y fixant à demeure une sélection de *sloujilyié lioudi* empruntés à tous les degrés de la hiérarchie aristocratique et à toutes les provinces de l'empire. Sans aucune modification essentielle dans l'ordre de choses existant, par la seule vertu de cette transplantation et d'un changement dans le mode des tenures, Ivan avait appelé

les transplantés à devenir le noyau d'une cour, d'une armée, d'une administration et d'une aristocratie réorganisées sur de nouvelles bases. Eh bien! l'*Opritchnina* de 1565 n'a pas été autre chose, dans sa conception fondamentale, que l'extension et l'application plus en grand de ce plan primitif.

Ivan divisait maintenant son empire en deux parties : l'une devait conserver son organisation ancienne et son ancien gouvernement, c'est-à-dire que les voiévodes, lieutenants, baillis et *kormlenchtchiki* de toute espèce, les possesseurs de fiefs et d'alleux continueraient à l'administrer comme par le passé, un collége présidé par deux boïars se substituant au conseil suprême pour centraliser les services; l'autre partie, comprenant divers territoires, un certain nombre de villes et dans la capitale elle-même certains quartiers, était affectée à une sorte de douaire ou d'apanage que le tsar se réservait et où, avec mille autres boïars et enfants de boïars de son choix, il allait poursuivre l'expérience de 1550.

Je dois insister ici sur la portée de cette expérience se résumant en deux traits principaux : transformation de la propriété allodiale en propriété fieffale et changement de milieu. Prendre le propriétaire d'un domaine allodial, héréditaire et libre de toutes charges; l'arracher à ce coin de terre où, depuis des siècles, sa fortune et son importance sont nées, se sont développées et ont pris racine; le séparer de sa clientèle naturelle; briser toutes ses attaches; puis, ainsi extirpé, isolé et dépaysé, le replacer dans un autre coin de terre, aussi éloigné que possible de celui qu'on lui a fait quitter; lui attribuer un autre domaine, mais à titre viager et conditionnel, sous l'obligation du service et la charge commune de l'impôt: en faire ainsi un homme nouveau, sans passé, sans appui et sans défense — telle était l'économie du système. C'est du moins ce que l'on peut supposer, car Ivan n'a jamais révélé son secret. Mais, bien qu'elle n'ait pas été remarquée jusqu'à présent, la connexion évidente des deux actes, celui de 1550 et celui de 1565, indique un *système*, et tout ce que nous savons de l'une et de l'autre mesures, de leur caractère et de



leur application, est pour rendre vraisemblable la conjecture à laquelle je m'arrête, après M. Platonov, qui me paraît s'être le plus rapproché de la vérité *(Essais sur l'histoire des troubles politiques aux seizième et dix-septième siècles*, Petersb., 1899, I, p. 137 et suiv.) et M. Milioukov qui, croirais-je volontiers, en a été quelque peu éloigné *(Essais sur l'histoire de la culture russe*, 1896, I, 147 et suiv.) par son parti pris de ne voir dans les réformes d'Ivan comme dans celles de Pierre le Grand que des expédients financiers.

Ivan a certainement embrassé un plus vaste horizon. Lui vivant, et même après sa mort, la consigne a été de faire le silence sur cette entreprise. En 1565, une ambassade du tsar se rendant en Pologne, on dut prévoir qu'elle serait questionnée à ce sujet. C'était l'habitude de la diplomatie moscovite de se mettre en garde contre les indiscrétions possibles en prévoyant de telles curiosités et en dictant par avance les réponses. Si on leur demandait donc ce qu'était l'*Opritchnina*, les envoyés devaient répondre : « Nous ne savons pas ce que vous voulez dire. Il n'y a aucune *Opritchnina*. Le tsar demeure dans la résidence qu'il lui a plu de choisir et ceux de ses serviteurs dont il a lieu d'être satisfait s'y trouvent auprès de lui ou ont des établissements voisins ; les autres sont un peu plus loin : voilà tout. Que si des paysans ne sachant pas les choses parlent d'une *Opritchnina*, on ne doit pas tenir compte de leurs discours. » Même consigne en 1567 et 1571 à l'occasion d'autres ambassades. *(Recueil de la Société impériale d'histoire russe,* vol. LXXI, p. 461, 777.)

Mais les faits parlent à leur tour. La part primitivement attribuée à l'*Opritchnina* a été progressivement étendue, au point de comprendre une bonne moitié de l'empire, en même temps que le corps des *opritchniki* était porté de mille à six mille hommes. En 1565, furent annexées les provinces de Vologda, Oustioug, Kargopol, Mojaïsk, Viazma ; en 1566, toutes les terres des Stroganov ; en 1571, une partie de la province de Novgorod ; chaque extension nouvelle étant accompagnée d'une distribution de domaines, alleux ou fiefs,

enlevés à leurs anciens possesseurs. Ceux-ci recevaient des compensations territoriales dans d'autres provinces, y remplaçant, par un chassé-croisé, les *opritchniki* qu'on leur substituait dans leurs anciens établissements — à moins qu'en se faisant recevoir dans l'*Opritchnina*, ils n'eussent chance d'échapper à l'expropriation et à l'exil. Et, précisément, l'*Opritchnina* réclamait pour elle, dans les provinces du centre, ceux des districts où les débris de l'ancien régime apanagiste conservaient plus de consistance et d'ampleur. Elle pénétrait là dans les patrimoines héréditaires des ducs de Rostov, de Starodoub, de Souzdal, de Tchernigov. Elle engloba de même les territoires « de delà l'Oka », antique héritage de tout un autre groupe de princes apanagés, les Odoiévski, les Vorotynski, les Troubetzkoï. Quelques-uns d'entre eux, le prince Fédor Mikhaïlovitch Troubetzkoï, le prince Nikita Ivanovitch Odoiévski, se laissèrent enrôler sous la bannière du nouveau régime et y firent preuve de zèle. Les autres durent émigrer. En échange d'Odoiév, le prince Michel Ivanovitch Vorotynski eut ainsi Starodoub-Riapolovski — à quelques centaines de kilomètres plus à l'ouest. D'autres propriétaires du même pays reçurent des terres dans les districts voisins de Moscou, aux environs de Kolomna, de Dmitrov, de Zvenigorod.

Un exemple montrera les conséquences pratiques de ce remue-ménage : dans le district de Tver sur deux cent soixante-douze domaines allodiaux les propriétaires de cinquante-trois ne *servaient* l'État d'aucune façon; les uns étaient hommes-liges du prince Vladimir Andreiévitch, cousin du tsar; les autres devaient leurs services à des descendants d'anciens princes apanagés, qui à un Obolenski, qui à un Mikoulinski ou à un Mstislavski, à des Galitzine, à des Kourliatev, même à de simples boïars! L'*Opritchnina* changea tout cela. Elle opérait une dévolution générale des redevances au profit de l'unique maître se substituant à tous les autres; elle supprimait en même temps les milices locales au moyen desquelles les vassaux indociles du tsar se rendaient fréquemment plus redoutables à lui-même qu'à ses ennemis; elle proclamait la



loi du service individuel et elle établissait sur toutes les terres de son ressort des impôts directs et indirects à percevoir pour le compte du trésor.

Guidée par des préoccupations économiques et financières que je ne songe pas à nier, elle s'attacha aussi particulièrement à prendre possession des villes situées sur les grandes routes commerciales de l'empire, et, trait à observer, les commerçants intéressés ne répugnaient nullement à ce changement de régime. Les représentants de la Compagnie anglaise de commerce sollicitèrent l'admission dans le nouveau système comme une faveur. De même, les Stroganov. Parmi les voies reliant la capitale avec les frontières, celles du sud par Toula et Riazan furent seules négligées par l'*Opritchnina*, probablement parce qu'elle ne trouva pas d'avantage à les rattacher à son système.

L'inventaire total des territoires par elle annexés, de 1570 à 1580, n'a pu être établi qu'avec une grande difficulté, faute de documents suffisamment précis. L'ensemble a fini par comprendre, semble-t-il, un gros morceau des provinces du centre et du nord, bailliages et villes, ainsi que du littoral (*Pomorié*), tous les districts du *Zamoskovié* (région de Moscou), tous ceux de *delà l'Oka* et deux arrondissements (*piatiny*) sur cinq de la province de Novgorod, ceux de l'Obonéjé et de Biéjetsk. Appuyée au nord sur « la grand-mer-océan », comme on disait alors, l'*Opritchnina* entrait comme un coin dans le domaine abandonné à l'ancien régime et coupait en deux cette *Ziémchtchina* (*ziémia* : terre), comme on l'appela, poussant au sud jusqu'à l'Oka, à l'est jusque vers Viatka, à l'ouest jusqu'à la frontière lithuano-allemande. Restaient en dehors de la nouvelle organisation à l'est les provinces de Perm et de Viatka avec Riazan, à l'ouest les dépendances de Pskov et de Novgorod, avec les villes frontières : Vielikié-Louki, Smolensk, Siéviérsk. Au sud, les deux zones de la *Ziémchtchina* se rejoignaient par les terres de l'Ukraine et des steppes sauvages (*dikoïé pole*).

Au centre, où, comme je viens de le dire, l'établissement

de l'*Opritchnina* ne portait que sur certaines portions du territoire, les bailliages, villes et quartiers de son ressort se mêlaient avec les dépendances de la *Ziémchtchina* dans un désordre aussi difficile à imaginer qu'à expliquer. En fait de villes importantes, l'ancien régime ne gardait cependant que Tver, Vladimir et Kalouga, et, d'une manière générale, il se trouvait en quelque sorte relégué aux extrémités de l'empire. C'était au rebours l'histoire de Rome prenant sous son autorité immédiate les provinces excentriques pour tenir le centre avec le cercle de fer de ses légions.

Vers 1572, l'*Opritchnina* perdit son nom primitif. Elle s'appela la cour *(dvor)*. A ce moment, elle avait déjà tous les caractères d'une organisation d'État régulièrement constituée, et, d'ailleurs, dans son fonctionnement, elle conservait toutes les formes administratives de l'ancien régime, si bien qu'en examinant un document de l'époque, on a peine à deviner de laquelle des deux administrations conjuguées il émane. L'*Opritchnina* ne supprimait même pas en principe le *miéstnitchestvo;* elle en excluait seulement l'application dans son sein. Son action et celle de la *ziémchtchina* étaient parallèles et concertées, l'une et l'autre ayant un centre commun dans le bureau des finances et dans le bureau de la guerre. Des *diaks* attachés à l'une ou à l'autre administration y opéraient le départ des affaires ressortant à chacune d'elles. Du moins est-il probable que les choses se passaient ainsi, la coexistence et le travail en commun de ces deux catégories de fonctionnaires accouplés étant certains et suffisant à détruire la légende d'une *Opritchnina* qui aurait été réduite à un rôle de police politique. En 1570, des documents authentiques nous montrent l'*Opritchnina* et la *Ziémchtchina* conviées à délibérer, par l'organe de leurs représentants respectifs, boïars d'un côté et boïars de l'autre, sur des questions concernant la frontière lithuanienne. On discute séparément, mais on tombe d'accord. Nulle trace d'inimitié et de conflit. Cette même année et l'année suivante, des détachements relevant de l'une et de l'autre organisation font campagne de con-



serve et en parfaite harmonie apparente contre les Tatars.

L'*Opritchnina* n'a certes pas fourni une solution entièrement satisfaisante au problème qui se posait devant Ivan. Il eût fallu résoudre la double contradiction où son empire se trouvait engagé : contradiction politique résultant du fait d'un souverain rendu par la marche historique des événements détenteur d'un pouvoir absolu à base démocratique et obligé, en même temps, à exercer ce pouvoir par l'organe d'une aristocratie; contradiction sociale résultant du fait de ce même souverain quêtant des ressources nouvelles pour l'ambitieuse exubérance de son empire, et, pour en obtenir, ne trouvant d'autre expédient que de livrer la classe productive du pays, pieds et poings liés, à l'arbitraire des non producteurs, les « hommes de service », ses soldats et ses collecteurs d'impôts.

A détruire l'élément aristocratique l'*Opritchnina* s'est montrée impuissante; elle l'a fortement entamé, le dessein d'Ivan n'allant probablement pas au delà du résultat ainsi obtenu. En dehors des hauts et puissants seigneurs enrégimentés par elle et par là même désarmés, elle n'a épargné, dans cette classe, que de rares élus : un prince Ivan Fedorovitch Mstislavski ou un prince Ivan Dmitriévitch Biélski, placés l'un et l'autre à la tête de la *Ziémchtchina :* deux utilités inoffensives. De l'importance politique de cette classe, elle n'a laissé rien subsister, et l'effet devait s'en faire sentir, même après la mort d'Ivan, dans le rôle prépondérant acquis aux parvenus de sa création, les Zakharine et les Godounov. Recrutés toujours en plus grand nombre pour remplir les vides créés par les confiscations et les exécutions en masse s'ajoutant aux *transplantations*, d'autres sujets plus humbles encore, paysans cosaques, tatars, arrivèrent à former un contingent relativement considérable en même temps qu'un instrument puissant de nivellement démocratique. « Les boïars de mon père et les miens ont appris à nous trahir, écrivait Ivan à Vassiouchka Griaznoï; nous avons donc pris le parti de faire appel à vous autres, vils manants, attendant de vous fidélité et vérité. » Et

Vassiouchka répondait : « Vous êtes comme Dieu, faisant d'un homme petit un homme grand. »

Cette révolution, car c'en était bien une, ne pouvait s'accomplir sans secousse. Jusque dans les couches inférieures, brisant des liens séculaires, introduisant dans les villes et dans les campagnes des éléments étrangers, et par le morcellement des grandes propriétés territoriales y faisant surgir tout un nouveau prolétariat agricole et industriel, elle blessait des sentiments et des intérêts multiples. J'ai montré déjà comment par la destruction de l'ancienne autonomie administrative des paysans, subordonnés désormais aux nouveaux propriétaires dans tous les rapports où antérieurement ils relevaient de l'État seul, elle a indirectement contribué à l'établissement du servage. Plus immédiatement elle a eu encore pour effet de précipiter le courant d'émigration au sein de ces éléments ainsi désagrégés, et par leur exploitation plus intensive d'amener un épuisement plus rapide des ressources correspondantes. A ce point de vue, l'entreprise d'Ivan est fort critiquable et, dans le conflit avec la Pologne, un avenir prochain devait mettre au jour ce côté défectueux d'une œuvre à d'autres égards utile, sans doute même nécessaire.

Son exécution a été accompagnée d'excès divers qui de leur côté appellent assurément un jugement sévère. C'est la loi commune des grandes crises de ce genre, et l'histoire n'en connaît guère qui y aient échappé. L'historien ne saurait cependant considérer l'*Opritchnina* comme un bloc, et, dans ce qui a été rapporté au sujet des violences qui en ont souillé et compromis, sur le moment, puis voilé et faussé aux yeux de le postérité le caractère réel et le but essentiel, il doit aussi faire la part des exagérations certaines. Émanant de témoins généralement intéressés, comme Kourbski, ou malveillants de parti pris, comme la plupart des étrangers, ces rapports ne peuvent être acceptés sans examen. Les moyens de contrôle font malheureusement défaut à peu près entièrement. J'essayerai cependant, sinon d'arriver à la vérité, du moins d'en approcher dans la mesure du possible.

II

LA TERREUR

Ivan s'était réservé le droit de châtier quelques-uns de ses boïars. On ne pouvait imaginer qu'il y renonçât. N'ayant pas Kourbski sous la main, le tsar s'en prit aux complices, vrais ou supposés, du fugitif. Furent suppliciés sous cette imputation : le prince Alexandre Borissovitch Chouïski, avec son jeune fils, Pierre, et plusieurs de ses parents, dont deux Khovryne, le prince Ivan Soukhoï Kachine, le prince Dmitri Chevirev, etc... D'autres infortunés, le prince Ivan Kourakine, le prince Dmitri Niémogo, payèrent de leur tête des fautes au sujet desquelles nous manquons d'indications. Des ordres d'exil et des confiscations suivirent, et c'est seulement après avoir donné ainsi satisfaction à sa colère et entamé sa redoutable besogne, que le Terrible consentit à rentrer dans sa capitale. Au témoignage d'un chroniqueur, on y eut peine à reconnaitre le souverain : sa figure paraissait décomposée et il avait perdu tous ses cheveux. Le trait est à noter comme un premier indice de tout ce que l'imagination en travail a pu ajouter à la réalité suffisamment lugubre du drame. Le tsar ayant l'habitude de se raser la tête, comme tous les hommes de son temps, sa calvitie subite n'a guère pu frapper les observateurs, et il allait d'ailleurs, avant peu, donner des preuves trop certaines de santé et de vigueur.

On se rappelle l'épisode des lettres de Pologne interceptées par Ivan. Compromis et rendus suspects de ce chef, quelques-uns des destinataires, le vieux Ivan Petrovitch Tcheliadnine, avec sa femme, le prince Ivan Kourakine-Boulkgakov, trois princes Rostovski, d'autres encore furent enveloppés dans la tourmente, livrés au bourreau, torturés atrocement et mis à mort. L'Église elle-même eut son tour. En dehors de la solidarité d'intérêts qui l'unissait aux victimes du nouveau régime, elle y rencontrait plus que jamais l'occasion de reven-

diquer ce droit d'intercession qui constituait son plus précieux privilège et son plus beau titre de gloire. Dans la personne d'un des successeurs de Macaire à la métropolie de Moscou elle devait attirer la foudre sur elle. Avec beaucoup de ménagements, non sans quelque mérite pourtant, Macaire s'était déjà entremis en faveur de plusieurs clients plus anciennement frappés. Vorontsov et probablement Silvestre lui-même l'avaient eu pour avocat. Son successeur immédiat, un moine du monastère de Tchoudov, Athanase, se montra plus timide et demeura témoin impassible des premiers épisodes violents de l'*Opritchnina*. Malade, il céda son siège, en 1566, à l'archevêque de Kazan, Herman, qui ne fit qu'y passer. Les nouveaux favoris d'Ivan complotèrent son éloignement et suggérèrent au souverain un choix qui serait inexplicable avec le caractère de brutale sauvagerie qu'on leur a communément attribué, à l'exception de toute autre source d'inspirations.

Membre de l'illustre famille des Kolytchev, éloigné de la cour par la disgrâce des siens et engagé à prendre le froc, l'ihoumène du monastère de Solovki, Philippe, s'était distingué par de hautes vertus et de rares qualités d'administrateur. Ivan l'avait connu dans son enfance et aimé, croit-on. On lui offrit la métropolie. Il ne voulut l'accepter d'abord qu'à la condition que l'*Opritchnina* serait supprimée. Il finit par céder, s'engageant par écrit à ne pas se mêler ni de la politique ni de la vie privée du tsar. De plus en plus déréglée et dissolue, celle-ci commençait aussi à soulever une réprobation générale. En même temps cependant, Ivan reconnaissait au nouveau pontife le droit d'intercession : « Votre devoir n'est pas d'aller contre la volonté du souverain, mais de vous employer à fléchir sa colère. » Le résultat fut que le tsar évita bientôt de voir le Métropolite. Mais ils vivaient trop près l'un de l'autre. Même en résidant à la *sloboda* d'Alexandrov, Ivan ne pouvait manquer de visiter de temps en temps la capitale et d'y paraître dans les églises. Les rencontres devenaient alors inévitables



Un dimanche, le 31 mai 1568, entrant dans la cathédrale de l'Assomption avec ses *opritchniki* déguisés en moines, le tsar demanda, selon l'usage, la bénédiction du Métropolite. Silence de Philippe. A trois reprises Ivan revint à la charge inutilement. Enfin, apostrophé par les boïars, le pontife rompit le silence, et, devant l'assistance frappée de stupeur, un dialogue tragique s'engagea entre les deux hommes. Comme en un long discours Philippe évoquait tous les crimes et toutes les débauches du souverain, celui-ci essaya maintenant en vain de l'interrompre.

— Si les *âmes vivantes* se taisaient, les pierres de ce temple parleraient et porteraient jugement contre toi! disait le prêtre.

— Tais-toi! Je ne te dis que cela. Tais-toi et bénis-nous! répétait le tsar.

— Mon silence met un péché sur ton âme et appelle la mort...

— Tais-toi! Mes sujets, mes parents se sont élevés contre moi et conspirent ma perte... Cesse de t'insurger avec eux, ou quitte ton siège.

— Je n'ai pas demandé à occuper ce siège. Je n'ai employé pour l'obtenir ni l'argent ni l'intrigue. Pourquoi m'as-tu enlevé à mon ermitage?

Ivan se maîtrisa, fit même mine de revenir à des sentiments plus humains; mais le lendemain il faisait périr dans les plus affreux tourments le prince Vassili Pronski, et au mois de juillet suivant une nouvelle rencontre au monastère de la Sainte-Vierge décida la perte du Métropolite. Lâchement, les évêques de Novgorod, de Souzdal et de Riazan se prêtèrent à un simulacre de poursuite judiciaire, où le sucesseur de Philippe au monastère de Solovki, Païsiï, figura comme témoin à charge. Sans attendre la sentence, au moment où on le faisait paraître devant ce tribunal, le Métropolite voulut déposer ses insignes. Ivan l'arrêta.

— Attends! tu ne dois pas te juger toi-même!

Et il lui ordonna de célébrer le lendemain la messe, comme

à l'ordinaire. C'était le jour de la Saint-Michel. Entre temps, le jugement condamnant l'inculpé à la prison perpétuelle dans un monastère devait intervenir et, fidèle à son goût pour la mise en scène, le tsar préparait un coup de théâtre. A l'heure de l'office, les *opritchniki* pénétrèrent dans la cathédrale, dépouillèrent le Métropolite de ses ornements, le revêtirent d'un froc déchiré et, le jetant dans un traîneau, le firent partir en balayant le sol derrière lui et en le frappant de leurs balais. Il fut enfermé à Tver où l'année suivante, en route pour Novgorod, Ivan lui dépêcha le plus farouche de ses sbires, Maliouta-Skouratov. Le tsar osait réclamer encore la bénédiction du prisonnier ! On ne sait pas bien ce qui se passa alors. Certains récits veulent que Skouratov ait mis fin à une scène violente en étranglant l'ex-Métropolite. Mais, d'après d'autres témoignages, le prisonnier aurait été emmené à la *sloboda* d'Alexandrov et brûlé vif. Transporté après la mort d'Ivan au monastère de Solovki, le corps du saint homme y est devenu l'objet d'une vénération générale; en 1652, sous Alexis, sa canonisation fut décidée, et ses reliques attirent encore des foules pieuses à cette cathédrale de l'Assomption où son martyre a commencé.

De plus en plus décidé à frapper fort et à n'épargner personne, Ivan ne pouvait plus admettre qu'on s'interposât entre lui et ceux qu'il jugeait à propos d'écarter de son chemin. Il allait porter des coups également terribles jusque dans sa famille. En parlant, dans sa dispute avec Philippe, de parents insurgés contre lui, il avait songé sans doute à son cousin-germain Vladimir Andréiévitch. En 1563 déjà il l'avait soupçonné de participation à un complot, réprimandé publiquement et obligé à se séparer de tout son entourage, de sa mère même, Euphrosine, qui avait dû prendre le voile. En 1566, il lui enleva son apanage moyennant une maigre compensation : Dmitrov et Zvenigorod, deux bourgades, pour Staritsa. En 1569, après avoir, au rapport d'un chroniqueur étranger, offert au roi de Pologne de passer à son service, le malheureux prince disparut, égorgé, décapité, ou empoi-

sonné, lui et tous les siens — avec un poison qu'il aurait préparé pour le tsar. Les témoignages sont discordants. Les auteurs responsables de la dernière version, Taube et Kruse, montrent Ivan assistant à l'agonie de la famille entière ; puis se divertissant au spectacle des femmes de sa domesticité, dépouillées de leurs vêtements, chassées dans les rues à coups de fouet, fusillées enfin ou sabrées et livrées en pâture aux oiseaux. Ce récit est sujet à caution. Le fils aîné de Vladimir vivait encore en 1572, car Ivan en fait mention dans son testament rédigé à cette époque. Quant à Euphrosine, Kourbski, non contredit par Ivan, rapporte qu'elle a été, à ce moment ou ultérieurement, retirée de son cloître et noyée.

La loi de toutes les terreurs est une progression croissante. Les passions excitées s'accordent avec les sensibilités émoussées pour demander des *effets* toujours plus grands, plus effrayants. Vladimir avait peut-être laissé surprendre quelque connivence coupable avec la Pologne; l'année suivante, une ville entière eut à répondre du même soupçon. Un certain Pierre, dit *Volyniéts* — originaire de Volhynie — vagabond ayant eu maille à partir avec les autorités de Novgorod, dénonça les habitants : ils étaient disposés à se livrer à Sigismond-Auguste et le pacte avait fait l'objet d'un écrit, que l'on trouverait derrière l'image de la sainte Vierge, au monastère de Sainte-Sophie. Très longtemps, jusqu'au dix-huitième siècle, l'emploi de ce genre de cachettes demeura usuel dans le pays. Pierre *Volyniéts* n'était qu'un mécréant, mais les précédents ne laissaient pas de donner quelque vraisemblance à ses accusations. Ville libre, Novgorod avait déjà gravité dans l'orbite lithuano-polonaise, et, quand son indépendance fut en jeu, elle s'était mise, par un acte formel, sous la protection et dans la dépendance du roi Casimir. Le document signalé fut trouvé à l'endroit indiqué par le dénonciateur, et les signatures de l'archevêque Pimène et d'un grand nombre de notables y parurent authentiques. Une enquête, dont le dossier a été mentionné par Karamzine (*Histoire de Russie*, vol. IX, note 299), mit en évidence des complicités, où quel-

ques-uns des nouveaux favoris du tsar, Basmanov, le trésorier Founikov et le chancelier Viskovatyï, semblèrent engagés. Il ne s'agissait de rien moins que de livrer Novgorod et Pskov à la Lithuanie, et, avec l'aide de la Pologne, de substituer Vladimir à Ivan sur le trône de Moscou. Le dossier en question n'a pu à la vérité être étudié par l'illustre historien : de son temps, il ne figurait plus que pour mémoire dans l'inventaire des archives, et on doit le considérer comme ayant disparu. Nous nous trouvons ainsi en présence d'une nouvelle énigme. Ivan allait user, cette fois, de représailles épouvantables, dépassant tout ce qu'on avait vu en ce genre, même en Moscovie et sous son règne. Très vraisemblablement elles étaient motivées de quelque façon, sinon justifiées; mais dans quelle mesure?

Le tsar visitait souvent Novgorod et jusque-là ses relations avec l'archevêque et avec son clergé avaient été excellentes. Pimène venait de faire un séjour de quinze semaines à Moscou et il était parti en emportant une somme d'argent assez considérable, offerte par le souverain pour la restauration d'une église. Rien ne laissait donc prévoir l'orage qui fondit sur la ville en janvier 1570. En cette rude saison Ivan se mit en route comme pour une campagne, emmenant ses *opritchniki* et tout un corps d'armée. Il s'agissait, en effet, d'une exécution militaire, et qui devait faire pâlir les souvenirs, pourtant atroces, de la première campagne livonienne. L'exécution commença à la frontière de la province de Tver et se traduisit par une destruction systématique de toute la contrée. Sur toute la route de Klin à Novgorod, le tsar ne laissa derrière lui qu'un désert. Le 2 janvier, ses avant-postes parurent sous les murs de la ville et l'enveloppèrent de toutes parts. Les monastères des faubourgs furent mis à sac et les moines, au nombre de cinq cents, emmenés. Le lendemain, en pénétrant dans la cité, les *opritchniki* y enlevèrent pareillement les curés et les diacres de toutes les églises et tout ce monde, moines et prêtres, alla au *pravièje*. On leur donna la bastonnade tous les jours, du matin au soir, en réclamant 20 roubles

par tête. Les documents permettent de supposer qu'il y en eut d'assez heureux pour se libérer en payant la rançon. Un sort épouvantable attendait les autres. Les sbires du tsar s'employaient en même temps à vider toutes les maisons et à réunir les habitants dans une enceinte militairement gardée. Le 6 janvier, un vendredi, Ivan arriva, accompagné de son fils et de quinze cents striéltsy, et son premier ordre fut pour qu'on fit mourir sous le fouet tous les moines qui demeuraient au *pravièje*. Les cadavres devaient être ramenés aux monastères et enterrés là-bas.

Le clergé séculier allait avoir son tour.

Le dimanche, se rendant à la messe, le tsar fut processionnellement rencontré sur le pont du Volkhov par l'archevêque qui, selon l'usage, lui offrit sa bénédiction. Ivan refusa, traitant le pontife de « loup ravisseur », mais voulut cependant que Pimène officiât comme à l'ordinaire en l'église de Sainte-Sophie. Il lui préparait un traitement renouvelé de l'histoire de ses démêlés avec Philippe. Comme à l'ordinaire encore, il accepta de dîner à la table de l'archevêque. Il paraissait gai et de bon appétit quand, au milieu du repas, on l'entendit soudain pousser un cri aigu. A ce signal, les *opritchniki* se ruèrent à une besogne d'avance commandée. En un instant la maison du pontife fut mise au pillage, lui-même dépouillé de ses ornements et jeté en prison avec tous ses domestiques. Les jours suivants, la terreur atteignit des proportions colossales. Sur la grande place de la ville, en une parodie de tribunal criminel y dressant son appareil coutumier d'instruments de torture variés, le tsar procéda à l'exercice d'une justice sommaire. Amenés par centaines, mis à la question, brûlés à petit feu, avec l'emploi d'un raffinement nouveau, paraît-il, et particulièrement ingénieux *(podjar)*; puis condamnés à mort pour la plupart, les habitants étaient envoyés à la noyade. Sanglants et pantelants, on les attachait à des traîneaux; on leur faisait descendre une pente rapide conduisant à un endroit où, par suite de la rapidité très grande du courant, le fleuve ne gèle jamais, et

on les précipitait dans le gouffre. On noyait les enfants avec les mères en les liant ensemble, et montés sur des barques, armés de piques, les *opritchniki* veillaient à ce qu'aucune victime n'échappât.

D'après la *Troisième Chronique de Novgorod*, ces massacres auraient duré cinq semaines, et rares étaient les jours où on n'expédiât pas ainsi plus de cinq ou six cents personnes des deux sexes. Parfois, en une seule journée, le nombre des victimes montait à quinze cents. La *Première Chronique de Pskov* en évalue le nombre total à soixante mille. Ces chiffres semblent invraisemblables. Pour la statistique générale des supplices ordonnés par Ivan, nous possédons un document émanant du souverain lui-même, et les indications qu'il donne se trouvent en concordance, dans beaucoup de cas, avec celles que nous tenons de Kourbski ou des divers chroniqueurs. Mes lecteurs russes auront deviné les *Sinodiki*, espèce de nécrologes que le souverain eut l'habitude d'adresser aux monastères, en demandant des prières pour ceux qu'il faisait passer de vie à trépas. Comme celle de Louis XI, même quand elle s'en prenait aux hommes d'église, sa cruauté s'accompagna toujours de scrupules pieux et de pratiques dévotes. Pour Novgorod, la liste conservée au monastère de Saint-Cyrille ne donne que quinze cents noms; mais d'un autre *Sinodik*, appartenant au monastère du Saint-Sauveur de Prilouki, nous tirons la preuve que les mentions ainsi recueillies ne concernaient que les victimes de marque. Guagnino et Oderborn parlent, dans le même sens, de deux mille sept cent soixante-dix personnes tuées à Novgorod, sans compter les gens du peuple.

De toute façon la tuerie fut énorme et abominable, et, quand il n'eut plus de personnes à frapper, la fureur d'Ivan se porta sur les choses. Comme il avait usé d'une férocité particulièrement atroce avec les monastères, foyer présumé de l'esprit de révolte, pour la même raison sans doute il s'acharna à détruire le commerce et l'industrie de la grande cité Toutes les boutiques à l'intérieur de la ville, et, dans les



faubourgs, siège principal de la vie commerciale et industrielle, les maisons d'habitation elles-mêmes furent systématiquement pillées, puis rasées entièrement, le tsar présidant en personne à l'exécution, tandis que les *opritchniki* battaient la campagne aux environs, dans un rayon de 200 ou 250 verstes, s'il faut en croire les chroniques, et exerçaient partout les mêmes ravages.

Enfin, quand il n'y eut plus rien à détruire, le 13 janvier 1570, Ivan ordonna qu'on lui amenât les principaux Novgorodiens parmi ceux qui restaient en vie, tant par rue. Plus morts que vifs déjà, les malheureux se demandaient quel supplice plus affreux leur était réservé. Contre toute attente, le souverain, apaisé, les regarda d'un œil affable et leur adressa un discours plein d'aménité : il les engageait à quitter désormais toute crainte et à vivre paisiblement, en demandant à Dieu de protéger le tsar et son empire contre les traîtres de l'espèce de Pimène.

Ce furent les adieux du Terrible. Ce même jour il partit, emmenant avec lui l'archevêque, ainsi que les prêtres et les diacres, qui, bien qu'ils ne se fussent pas rachetés du *pravièje*, n'avaient pas partagé le sort des moines.

Novgorod respira ; mais la ville n'en avait pas moins reçu un coup dont jamais plus elle ne devait se relever. Avec l'élite de ses habitants, sa prospérité était frappée à mort, et eût-il eu mille raisons pour se montrer impitoyable, Ivan avait certainement dépassé la mesure. Seulement, en tenant compte d'abord des exagérations certaines dans tous les témoignages concernant ce lugubre épisode, on ne saurait aussi oublier d'autres faits analogues appartenant à l'histoire d'une époque voisine en pays d'Occident européen. A tout prendre, et à s'en rapporter, entre dix drames semblables, au récit du sac de Liège, opéré en 1468 par Charles le Téméraire avec l'assistance complaisante de son cousin de France, Ivan n'a été qu'un plagiaire. Lisez encore Michelet : « L'horreur de cette destruction d'un peuple, c'est que ce ne fut point un carnage d'assaut, une furie de vainqueur, mais une longue exécution.

Les gens qu'on trouvait dans les maisons étaient gardés, réservés, puis par ordre et méthodiquement jetés à la Meuse. Trois mois après on noyait encore... La ville aussi fut brûlée en grand ordre... » *(Hist. de France*, VIII, 148.) Et Henri Martin d'après Commines, Jean de Troyes et Olivier de la Marche : « Des femmes, des religieuses furent *forcées* et tuées après; des prêtres furent égorgés à l'autel... Tous les prisonniers qu'avaient épargnés les soldats furent pendus ou noyés dans la Meuse. » *(Hist. de France*, VII, 44 et suiv.)

La copie ressemble à l'original de point en point, le nombre des victimes étant évalué ici à cinquante mille et plus. La mise en scène est elle-même semblable : le carnage a lieu également en hiver, novembre et décembre.

De Novgorod Ivan alla à Pskov. Toute une nuit, comme il campait dans un faubourg, les cloches sonnèrent. On imagine la funèbre veillée! Cependant l'exécution fut bornée, cette fois, à un pillage général, et le sentiment populaire attribua la clémence inattendue du tsar à l'intervention d'un de ces illuminés qui pullulaient alors sur toute l'étendue du territoire moscovite. Le *iourodivyï* Nicolas Salos se serait avisé d'offrir au souverain une tranche de viande. « Carême! lui cria Ivan. — Carême? Et tu te prépares à dévorer de la chair humaine! » Plus probablement la satiété du carnage et l'attitude humble des habitants, bien stylés par leur voiévode, désarmèrent le Terrible. Mais de Pskov comme de Novgorod un grand nombre de familles furent enlevées et transportées à l'intérieur du pays, en quoi Ivan ne faisait toujours qu'imiter d'illustres devanciers. « Louis XI jura qu'il n'y aurait plus d'Arras, que tous les habitants seraient chassés sans emporter leurs meubles et qu'on prendrait en d'autres provinces et jusqu'en Languedoc des familles et des hommes de métier pour y mener et repeupler la place. » Je continue à citer Michelet. *(Ibid*, VIII, 322.)

Je dois ajouter que, bientôt après, assiégée par les Polonais, Pskov leur opposa une résistance héroïque. L'eût-elle fait sans cette terrifiante leçon de fidélité? il est permis d'en



douter. Réunies à l'empire par la force, contrariées dans leurs habitudes et lésées dans leurs intérêts, les deux villes ne pouvaient guère être maintenues dans l'obéissance à leurs nouveaux devoirs que par la crainte.

En revenant à Moscou, Ivan s'offrit le luxe d'une entrée triomphale comme au retour d'une campagne victorieuse, le divertissement aussi d'un de ces cortèges de mascarade comme Pierre le Grand devait les aimer plus tard. Précédé d'un de ses fous chevauchant un bœuf, on le vit parader en tête de ses *opritchniki* et arborer avec eux les insignes redoutés de la bande : le balai et la tête de chien. Après quoi il s'occupa d'instruire le procès des nombreux complices du crime puni à Novgorod et à Pskov. De longs mois y furent employés, et, le 25 juillet 1570 seulement, le tsar donna rendez-vous à ses sujets sur la Place Rouge pour assister au supplice des accusés reconnus coupables. Il y en avait trois cents. Tous sortaient, exténués et mutilés, des chambres de question qui ne leur laissaient plus qu'un souffle de vie. Ivan s'étonna de trouver la place vide. Contre l'habitude, les instruments de torture préparés, poêles, tenailles rougies au feu, ongles en fer, aiguilles, cordes pour déchirer les corps en deux par le frottement, chaudières d'eau bouillante, n'avaient attiré personne. Jusqu'en plein dix-huitième siècle nul spectacle n'eut, à Moscou comme à Pétersbourg, le privilège d'exciter au même degré la curiosité d'un public toujours nombreux ; mais on en voyait trop depuis quelque temps et les bourreaux commençaient à avoir les mains trop longues. C'était maintenant à qui se cacherait. Le tsar dut envoyer à travers la ville des messagers porteurs de paroles rassurantes. « Arrivez ! n'ayez pas peur ! personne n'aura rien... » Du fond des caves et des greniers les spectateurs indispensables se laissèrent enfin réunir, et aussitôt Ivan, imperturbable, intarissable, d'entamer un long discours. « Pouvait-il se dispenser de châtier des traîtres ?... Mais il avait promis d'être miséricordieux ; il tiendrait parole : sur les trois cents condamnés, cent quatre-vingts auraient la vie sauve. »

Les autres, en revanche, payeraient pour tout le monde. Le Terrible fut assurément un virtuose dans l'art de faire souffrir et de donner la mort ; mais là encore il suivait seulement un penchant commun aux hommes de son temps, dont l'imagination trouvait probablement des inspirations et des excitations en ce sens jusque dans certaines lectures pieuses. Tels ménologes imagés, dont un curieux spécimen a été publié récemment (1902) par les frères Ouspiénski sous le nom de saint Basile, étaient à cet égard singulièrement et cruellement suggestifs. Guagnino s'est complaisamment étendu sur les tortures infligées, en cette horrible journée, au chancelier Viskovatyï, pendu par les pieds et dépecé comme une pièce de bétail; au trésorier Founikov, aspergé alternativement d'eau bouillante et d'eau glacée « si bien que la peau se détachait comme celle d'une anguille »...

Avant de rentrer au nouveau palais qu'il habitait maintenant, le Kreml étant abandonné à la *Ziémchtchina*, Ivan serait entré encore dans la maison de Founikov et y aurait enlevé la femme du trésorier, une jeune et belle personne, sœur du prince Athanase Viaziémski. Comme elle ne voulait ou ne pouvait dire où son mari avait caché ses trésors, le tsar la fit déshabiller devant sa fille, une enfant de quinze ans, et mettre à cheval sur une corde tendue entre deux murs, où on la promena quelque temps d'un bout à l'autre. Jetée ensuite dans un couvent, la malheureuse ne survécut pas longtemps à cet affreux tourment. Son frère comptait depuis quelques années parmi les hommes de confiance du souverain, qui n'acceptait de remèdes que de ses mains. Il fut aussi livré au bourreau. Le grand favori, Basmanov, eut le même sort, tué sur l'ordre du tsar, d'après certains témoignages, par le futur héritier du trône, Féodor. Emmené à la *sloboda* d'Alexandrov, Pimène y servit quelque temps à l'amusement des *opritchniki*, puis fut envoyé en exil à Venev, dans la province de Riazan.

Italien, catholique et ayant recueilli les éléments de sa chronique scandaleuse en Pologne, Guagnino est un témoin suspect à tous les titres. L'Anglais Horsey donne cependant



des détails tout aussi atroces sur des supplices auxquels il prétend avoir assisté. Il a vu un homme — le prince Boris Telepniév, qu'il appelle *Teloupa* — mis sur le pal et y agonisant quinze heures, pendant que sous ses yeux sa mère était violée, jusqu'à ce que mort s'ensuivît, par une centaine de *strieltsy*. Mais le même Horsey parle de sept cent mille hommes massacrés à Novgorod! Je présenterai plus loin quelques observations générales au sujet de ces témoignages exotiques qu'il nous faut bien utiliser à défaut d'autres. En leur accordant une créance trop facile, la plupart des historiens sont arrivés et à admettre que Néron et Caligula furent dépassés à Moscou et à supposer chez Ivan, à cette époque, un désordre habituel de facultés, voisin de la démence ou y aboutissant même. Je me suis expliqué déjà sur ce dernier point. J'ajouterai ici que le Terrible s'est chargé lui-même de nous donner sur son état d'âme, au cours de cette période, la plus probante des indications. J'ai mentionné son testament daté de 1572. On doit y reconnaître, sans aucune contestation possible, l'œuvre d'un homme profondément et douloureusement atteint dans ses sentiments, mais gardant ses facultés intactes. Sans doute la recherche qui lui est habituelle des effets lyriques, le grossissement qui est inhérent à sa manière de voir et de représenter les choses ne permettent pas de prendre ce qu'il dit au pied de la lettre. Mais précisément la peine qu'il se donne et les artifices dont il use sont pour exclure, à ce moment du moins, toute admission de folie. En vérité, pour un homme privé de ses sens, il se lamente, se plaint et plaide sa cause avec trop d'habileté. Il ne se voit pas en sûreté sur son trône et l'avenir de sa famille ne lui paraît pas mieux garanti. Il est un exilé dans son empire, engagé avec des ennemis redoutables dans une lutte dont il n'aperçoit pas la fin. Ses forces sont épuisées et son esprit est malade. Les plaies de son corps et de son âme se sont multipliées, et il n'a trouvé personne pour les guérir, ni pour compatir à ses souffrances, ni pour le consoler. On lui a rendu le mal pour le bien et la haine pour l'amour. Il consent d'ailleurs à reconnaître dans ces épreuves

un juste effet de la colère divine punissant les multiples violations de la loi dont il s'est rendu coupable et le condamnant à mener une vie errante loin de sa capitale, *dont ses boïars égoïstes l'ont chassé.* Plus heureux que lui, ses fils réussiront peut-être à sortir de cette crise. Aussi, rédigeant son testament, veut-il leur donner quelques conseils pour cet objet. Il se prépare donc à mourir? Pas précisément. La mort lui serait douce, certes, et bienvenue; mais il suppose que ce bienfait lui sera encore refusé de quelque temps à raison de ses péchés, qu'il doit expier en menant une existence misérable. Divague-t-il? Non pas! car ses conseils sont excellents, marqués au coin de la raison la plus ferme et la plus lumineuse, quoique peut-être empreints d'une défiance excessive. Ivan est porté à voir des ennemis partout; mais quand, mettant ses fils en garde contre les embûches qui les attendent, il leur recommande de se mettre personnellement au courant de toutes les affaires et de ne jamais, pour rien, se rapporter aux *autres*, si leur désir est que les *autres* n'obtiennent pas la réalité du pouvoir, ne leur en laissant que l'apparence — c'est un maitre dans l'art de gouverner qui parle et non un dément. (Ce testament a été publié dans les *Actes historiques, Supplément*, I, n° 222.)

Mais voici une autre preuve, et plus concluante encore, d'une lucidité parfaite et, mieux, d'une souplesse d'esprit merveilleuse, conservée par cet homme, à un moment où le tempérament moral le plus robuste aurait pu montrer des symptômes, au moins passagers, de trouble et de défaillance. Au lendemain des exécutions de Moscou suivant celles de Novgorod, épouvantables les unes et les autres, quelque exagération que l'on doive supposer dans les récits dont elles ont été l'objet, le voici acceptant, provoquant même et soutenant, sans embarras, sans lassitude, une dispute théologique faite pour déconcerter, en toute saison, un profane comme lui.

C'est à ce moment que se place son fameux colloque public avec un des membres de la confrérie des frères de Bohême et de Moravie, Jean Rokita.



Les protestants jouissaient alors, en Moscovie, d'une situation relativement privilégiée. On voyait surtout en eux des alliés contre le latinisme détesté. Luthériens et calvinistes avaient obtenu la permission de bâtir des temples dans la capitale et Ivan faisait le meilleur accueil aux représentants allemands ou anglais de la Réforme, qui visitaient sa cour ou venaient y prendre service. Il se plaisait même à écouter le chapelain de Magnus, Christian Bockhorn, et se laissait aller à parler avec éloge de son enseignement. Si, disait-il, en attaquant la papauté, Luther n'avait pas aussi porté atteinte à l'ancienne hiérarchie ecclésiastique et souillé son interprétation de l'Écriture par un abandon honteux de la règle et de l'habit monastiques, sa doctrine eût été fort acceptable. Absorbés par le souci de leur carrière ou de leur négoce, Bockhorn et ses coreligionnaires ne poussaient pas d'ailleurs bien loin les avantages ainsi acquis. L'apostolat de Missenheim paraît n'avoir été qu'un fait isolé, et un des émules du missionnaire danois, Gaspard Eberfeld, auquel on a attribué des tentatives pour convertir le tsar, semble ne faire qu'un seul et même personnage avec un certain Gaspard de Wittemberg converti au contraire lui-même, s'il faut en croire Oderborn, à la foi orthodoxe, et se faisant le détracteur déterminé de son ancienne religion. Dans les provinces voisines de la Suède et de la Livonie un certain courant de propagande protestante se faisait sentir, et restait toléré pour des raisons politiques. Ailleurs, la tolérance n'était qu'une expression de l'indifférence dédaigneuse dans laquelle se maintenaient les esprits.

A titre très exceptionnel aussi, accompagnant à Moscou une ambassade du roi de Pologne, Rokita voulut marcher sur les brisées de Missenheim. Tchèque d'origine, il passait pour un des membres les plus actifs de la communauté des frères de Bohême établis dans les États de Sigismond, et sa correspondance semble indiquer qu'il avait une mission à laquelle lui et les siens attachaient d'assez ambitieuses espérances. Arrivant en février 1570, à l'heure tragique où Ivan était

occupé comme nous savons, l'ambassade dut attendre jusqu'au 4 mai le retour du tsar. Le 7 mai, les envoyés eurent leur audience, et trois jours après Rokita était déjà invité à parler en public, Ivan se chargeant lui-même de lui donner la réplique.

Le colloque eut lieu au Kreml en présence d'une assistance nombreuse, ecclésiastique et laïque, et il parut alors qu'à s'entretenir si complaisamment avec Bockhorn et d'autres représentants de la Réforme le souverain n'avait fait que se donner des armes contre eux. Prenant le premier la parole, et s'attaquant vigoureusement aussi bien aux principes fondamentaux qu'aux applications de la nouvelle doctrine, il fit preuve d'une connaissance très grande du sujet, non sans y mêler, à son ordinaire, quelque emportement, voire des gros mots. « A en juger par leurs actes, les adeptes de la foi évangélique n'étaient que des cochons. » On pouvait croire, d'après ce préambule, que la discussion prendrait mauvaise tournure. Il n'en fut rien. Ayant promis de ne pas interrompre son contradicteur, Ivan tint parole ; mais, se servant de la langue slavonne, Rokita eut beau mettre dans sa réponse une mesure parfaite et une suprême habileté, s'en prendre délibérément aux défaillances seules de l'Église romaine ; le tsar l'écouta patiemment, loua son éloquence, exprima le désir d'avoir son discours par écrit et annonça qu'il répliquerait de même ; quelques semaines plus tard, donnant congé à l'étranger, il lui fit remettre cette réplique dans une riche reliure, et ce fut tout.

En lisant le morceau, dont le texte original a été découvert et publié récemment, Rokita put se convaincre qu'il avait perdu son temps. Au point de vue littéraire, la réplique n'est d'ailleurs pas à l'honneur du souverain. Très platement, dans le goût de l'époque, Ivan y joue sur le nom de Luther, qu'il appelle *lioutyï* (cruel, en russe), comme, en Allemagne, Muntzer l'appelait *Luegner* (menteur) et il ne se retient pas d'appliquer à Rokita lui-même et à ses coreligionnaires d'autres épithètes injurieuses. L'œuvre ne se distingue ni par



la clarté des idées, ni par la solidité du raisonnement, ni par la logique. En revanche, par l'abondance de connaissances, la sûreté de mémoire, la vivacité d'esprit, la puissance de dialectique qui y paraissent déployées, elle montre le souverain en pleine possession des moyens que nous lui connaissons. Le tour, on ne peut toujours pas dire le style, est le même que dans la polémique engagée avec Kourbski : « Tu invoques les prophètes? Eh bien, nous allons te répondre avec leurs paroles... Tu parles de Moïse? Eh bien, nous allons te confronter avec Moïse... » Œuvre d'un autodidacte et d'un homme nerveux, sans éducation systématique comme sans la moindre notion d'art, mais non sans intelligence ni sans réflexion.

L'histoire obscure de l'*Opritchnina* contient un autre épisode, moins conciliable, en apparence, avec cette certitude de santé morale qui se dégage des faits que je viens d'évoquer. C'est le point le plus énigmatique du drame, et nous devons nous y arrêter. En 1574 ou en 1575 — la date demeure incertaine — Ivan demeurant en vie, la Russie eut un nouveau tsar.

III

LE TSAR SIMÉON

Le souverain avait confié à Mstislavski et à Biélski la présidence de la *Ziémchtchina*. En 1571, le premier se reconnut coupable d'une entente criminelle avec les Tatars. Pardonné, grâce à l'intervention du métropolite Cyrille ; cautionné par trois boïars de marque, qui à leur tour fournissaient deux cent quatre-vingt-cinq répondants pour la somme énorme alors de 20,000 roubles, il dut quelques années plus tard avouer un autre méfait du même genre, dont, cette fois, deux de ses fils étaient complices. Il échappa encore à la mort ; mais de nombreux supplices, commandés au rapport d'un chroniqueur en 1574 avec ordre de « jeter les têtes sous les

fenêtres de Mstislavski », semblent avoir eu pour cause cette nouvelle trahison. En même temps, un tsarevitch de Kazan, établi comme tsar à Kassimov sous le nom de Siméon Bekboulatovitch, était proclamé « tsar de toutes les Russies » et installé au Kreml, tandis que, se dépouillant de tous ses titres et renonçant aux honneurs dus à son rang, le vrai tsar se faisait simplement appeler « Ivan de Moscou » et allait en petit équipage, « dans des brancards », faire sa cour au nouveau souverain comme le dernier boïar de son empire.

Que voulait dire cette comédie?

Il était dans les habitudes de la politique moscovite d'attribuer aux anciens souverains tatars des établissements nouveaux, des territoires, où ils gardaient le titre de tsar et exerçaient un simulacre de souveraineté. On réussissait par là à s'attacher ces princes turbulents ; on évitait des relations difficiles avec la hiérarchie ombrageuse des « hommes de service », et on faisait valoir auprès des khans de Crimée les égards ainsi témoignés au monde mahométan. Un autre tsarevitch de Kazan, Kaïboul, régnait de même à Iouriév (Derpt), et l'ancien tsar d'Astrakhan, Derbych-Ali, à Zvenigorod. Siméon Bekboulatovitch eût sans doute fini ses jours à Kassimov, si en se faisant chrétien et en épousant la fille de ce même Mstislavski, dont je viens de parler, il n'avait rendu son maintien impossible dans ce tsarat. Les mahométans s'y trouvaient en majorité et réclamaient un prince de leur religion. Mais il n'y avait pas de place à Moscou pour un tsar tatar, même détrôné. Ivan coupa court à la difficulté en cédant au gendre de Mstislavski son trône et son titre. Comment? Pourquoi? Mystère! Le fait seul échappe à l'incertitude. A partir de 1575 nous possédons un grand nombre de documents, où Siméon Bekboulatovitch prend officiellement le titre de « tsar de toutes les Russies », et d'autres documents nous montrent Ivan prodiguant à ce sosie les marques du plus profond respect, lui adressant des suppliques comme le premier venu de ses sujets, et descendant de sa voiture aux abords du palais abandonné à ce nouveau maître. Celui-ci



paraît même avoir été couronné, bien que, s'étant laissé aller à reconnaître le fait dans un de ses entretiens avec l'agent anglais, Daniel Silvester, Ivan ait cherché ensuite à rattraper ses aveux. La chose n'avait rien de définitif, affirma-t-il alors en exhibant sept couronnes et d'autres insignes de la souveraineté qui lui restaient. Une couronne sur huit n'en avait pas moins passé sur la tête de Siméon.

La comédie a duré jusqu'en 1576, et c'est à peine s'il est besoin de dire que pas un instant, au cours de cet espace de temps, le fils de Vassili n'a songé sérieusement à abandonner à son substitut autre chose que les apparences de la souveraineté. Ce fut, on s'en souvient, l'époque des négociations ayant trait à l'héritage de Pologne : Siméon Bekboulatovitch n'y a jamais figuré. En 1576, à l'arrivée des ambassadeurs de l'empereur, Cobenzl et Prinz von Buchau, Ivan fit comme si le nouveau tsar n'existait pas, et, peu après, il le congédia, en lui attribuant le duché de Tver, récemment dévasté, comme on sait, réduit aux deux seules villes, Tver et Torjok, avec leurs dépendances, et heureux de reconquérir ainsi une part d'autonomie. Siméon y fut loin de faire figure de souverain indépendant à la façon des anciens ducs apanagés : en écrivant à Ivan il signait « votre esclave » *(kholop)*. Il commanda un corps d'armée dans les campagnes de Livonie et dans les guerres de la Pologne, n'y brilla pas et ne survécut à Ivan que pour expérimenter, sous ses successeurs, de cruels retours de fortune. Dépouillé de son duché par Féodor; privé de la vue par Boris Godounov, qui apercevait en lui un rival possible, il termina son existence en 1611 au monastère de Solovki, ou, d'après d'autres témoignages, à Moscou, après y avoir été rappelé en 1616 par Michel Féodorovitch.

Mais pourquoi la comédie?

Horsey lui a attribué des motifs d'ordre financier. Ivan se serait avisé de cet expédient pour opérer une sorte de banqueroute, en se déchargeant sur le tsar Siméon de certains engagements auxquels il ne parvenait pas à faire honneur. Dans un sens analogue. Fletcher a fait mention d'une confis-



cation générale des domaines ecclésiastiques, à laquelle le tsar Siméon aurait procédé ; sur quoi, reprenant le pouvoir, Ivan se serait hâté de restituer leurs biens aux églises et aux monastères — en en retenant une part et en se faisant livrer une forte somme d'argent pour cette faveur. Mais, d'après le même auteur, le tsar aurait voulu encore combattre la mauvaise opinion qu'on se faisait de son gouvernement — en lui en substituant un pire!

Ce sont des conjectures fantaisistes et en partie contredites par les faits. En fait, Siméon n'a gouverné la Russie ni bien ni mal. Il n'a jamais gouverné. Il a probablement remplacé Mstislavski et Biélski à la tête de la *Ziémchtchina*, et peut-être, en l'affublant du titre dont il faisait mine de se dépouiller, Ivan a voulu rendre ce choix plus acceptable. Mais il est possible encore de lui prêter d'autres arrière-pensées : l'idée, par exemple, de donner un semblant de réalité à cet exil que les « boïars égoïstes » étaient censés lui infliger et de mieux justifier ainsi sa colère et sa vindicte. Et puis, rappelez-vous Pierre le Grand habitant sa petite maison de bois et abandonnant à Menchikov, installé dans un palais voisin, les soucis et les frais de la représentation ; ou encore, au lendemain de Poltava, présentant son rapport « de colonel » à Romodanovski assis sur un trône et déguisé en « César ». On a généralement admis que le grand homme s'est proposé d'offrir par là à ses sujets un exemple transcendant de l'obéissance due à la loi universelle du *service* imposé à tous. Or, cette loi, n'est-ce pas Ivan qui l'a établie, le premier? Et cette façon de dédoubler en quelque sorte la personne du souverain, en la soumettant à la discipline commune, n'est pas aussi sans exemple même en pays d'Occident. Voyez Louis XV à la veille de Fontenoy. Assurément, entre le jeune roi se mettant sous les ordres de son général et l'invraisemblable mascarade où Ivan s'est plu à figurer avec son prince tatar la similitude n'est pas entière et, en tout autre pays, poussée à ce point l'expérience, de quelque inspiration secrète qu'elle procédât, eût été trop hasardeuse ; mais ce fut, semble-t-il, la des-

tinée du prédécesseur de Pierre le Grand de prendre en quelque sorte la mesure du pouvoir absolu et d'en faire l'essai sur un peuple dressé, par des siècles de tyrannie étrangère ou domestique, à la patience sans limite et à la résignation infinie.

Il se peut enfin, comme quelques-uns l'ont supposé, que la comédie se rattachât aux négociations simultanément engagées par Ivan avec l'Angleterre. Ainsi que j'aurai à le montrer plus loin, en y cherchant l'alliance d'Élisabeth, le Terrible était disposé à passer les mers pour se l'assurer. Par moments il semble aussi avoir songé à demander à la reine un asile provisoire. Pour un gouvernement intérimaire, qui eût été alors nécessaire, la personnalité de Siméon pouvait offrir des garanties appréciables. Ivan ne risquait pas, en revenant, de trouver la place prise pour de bon. Le tsar n'était rien, ne tenait à rien ni à personne et personne n'y tenait. En 1576, déçu du côté d'Élisabeth et rassuré par l'arrivée des envoyés de Maximilien, Ivan aura jugé que la comédie avait assez duré.

Sur le trône, Siméon n'a été qu'une poupée. Chef d'administration, il n'a pas eu le temps de donner la mesure de ses capacités, et les documents où il figure ne se rapportent d'ailleurs qu'à des détails d'ordre secondaire. Après son éloignement, les choses paraissent avoir repris leur ancien cours; pourtant, pendant les huit dernières années du règne qui ont suivi cet épisode, les exécutions sanglantes ne se sont renouvelées qu'à des intervalles de plus en plus espacés. L'*Opritchnina* a-t-elle survécu à la comédie? Nous n'en savons rien. La Terreur avait dit son dernier mot.

Mais sur l'*Opritchnina* elle-même le dernier mot n'a pas encore été dit par l'histoire, et il me reste à passer en revue les témoignages et les appréciations dont ce chapitre trouble et troublant d'un passé obscur a été l'objet.



IV

LE PROCÈS HISTORIQUE DE L'« OPRITCHNINA »

Tout en adoptant d'un manière générale le point de vue de Karamzine, Soloviov s'est cependant préoccupé déjà de démêler un sens politique dans un ensemble d'événements où l'autre historien n'avait aperçu qu'une suite d'horreurs et d'insanités. Dans les dernières pages au moins du sixième volume de son *Histoire de Russie* le chef des *opritchniki* apparaît sous les traits d'un réformateur. Kaveline *(Œuvres*, I, *Aperçu sur la condition juridique de l'ancienne Russie)* a eu le même souci. Mais Pogodine *(Fragments historiques et critiques*, Moscou, 1846), Georges Samarine *(Œuvres*, V, 203), et C. Akssakov lui-même *(Œuvres*, I), quoique avec plus de réserve, ont, depuis, repris la leçon de Karamzine, en représentant l'*Opritchnina* comme l'œuvre d'un despote capricieux, la fantaisie néronienne d'un artiste du crime. A une époque plus récente encore, en suivant Soloviov dans son deuxième volume de l'*Histoire de Russie*, Bestoujev-Rioumine s'est attiré les critiques acerbes de Kostomarov *(Messager de l'Europe*, 1871, n° 10) et d'Ilovaïski *(Archive russe*, 1889, p. 363), deux karamziniens déterminés. Jusque dans l'aventure de Kourbski le second n'a vu qu'une conséquence des excès sanguinaires du Terrible, non une cause, et encore moins une excuse.

En divers temps, trop absolus dans leur sévérité, ces verdicts ont déterminé un mouvement de réaction, et, excessive comme la plupart des réactions, celle-ci a engagé les écrivains qui en ont subi l'influence dans des tentatives non moins absolues d'apologie, auxquelles il est difficile de souscrire. Dans une étude publiée par la *Revue du Ministère de l'Instruction publique* (1886) Biélov s'est inspiré d'une thèse que les théoriciens allemands du droit politique ont mise depuis quelque temps en honneur. Il a déclaré les tueries de

Novgorod *objectivement* justifiées par une effervescence certaine des esprits et le martyre de Philippe légitimé par l'ingérence de ce prélat dans le domaine de la politique. On va loin dans cette voie, et l'un des biographes de Kourbski, M. Gorski (Kazan, 1858), y est allé jusqu'à défendre la condamnation prononcée contre Silvestre et Adachev sans que les accusés eussent été entendus. « Évidemment ils n'auraient pas avoué leurs fautes ! » Au sujet de ce prince Pronski, dont j'ai mentionné le supplice, Kourbski a rapporté qu'il a été noyé, et Taube et Kruse ont affirmé qu'il a été mis en pièces. Conclusion de M. Gorski : le prince est mort dans son lit. Quant à l'archevêque de Novgorod, Léonide, on peut convenir qu'il a été livré aux chiens après avoir été cousu dans une peau d'ours ; mais, comme il était coupable, Ivan a agi « conformément à l'équitable justice » ! Ces inversions de jugement et ces défaillances de la conscience sont affligeantes. Apologistes et détracteurs du Terrible nous les eussent épargnées sans doute en faisant de cette grande cause une étude réellement *objective*, en en soumettant les éléments à une analyse plus précise et en tenant enfin mieux compte des conditions historiques dans lesquelles s'est placé le phénomène en controverse.

Ils eussent observé d'abord que, parmi les contemporains d'Ivan, les étrangers eux-mêmes ont été loin de se le représenter indistinctement comme un monstre de cruauté ou même comme un prince simplement cruel. Je ne parle pas des témoins à décharge que M. Forsten (*la Question de la Baltique*, I, 467) a été chercher à Lubeck, témoins de complaisance s'il en fut, vantant l'humanité du Terrible comme ils se portaient garants de ses bonnes intentions pour la réunion des deux Églises ! C'était affaire de réclame commerciale, et l'envoyé de Venise en 1775, Lippomano, érigeant lui aussi Ivan en justicier équitable (*Hist. Russiæ Monumenta*, I, 271), obéissait sans doute à des suggestions analogues. Mais les électeurs polonais de 1572 et de 1575, si disposés à accueillir la candidature du tsar, sont des cautions d'une autre valeur !

Les chroniqueurs et les historiens étrangers de l'époque ont tracé généralement de l'*Opritchnina* et de son auteur une image terrifiante et répugnante. Mais devons-nous accorder une créance entière au récit de Taube et de Kruse, qui, en racontant les massacres de Novgorod, auxquels ils prétendent avoir assisté, placent la ville sur les bords du Volga? Le chroniqueur livonien Henning parle d'un enfant pris par les *opritchniki* dans un berceau et apporté à Ivan, qui l'embrasse d'abord et le caresse, puis l'égorge d'un coup de poignard et jette le cadavre par une fenêtre. C'est hideux; mais Henning tient l'anecdote de Magnus ou du palatin de Vilna, Radziwill : le piètres autorités dans l'espèce! Oderborn (*Joannis Basilidis vita*, Vitebsk, 1585, reproduit chez Sartchevski, II, 228) a mis au compte du Terrible des exemples de cruauté plus atroce encore, s'il se peut, et assaisonnée de sadisme : femmes arrachées à leurs foyers pour servir aux plaisirs du souverain et de ses compagnons, puis égorgées et leurs cadavres ramenés à la maison conjugale, où, des semaines durant, on les fait pendre dans la salle à manger, au-dessus de la table, en obligeant les époux à y prendre leurs repas; d'autres, vierges ou matrones, violées au hasard d'une rencontre dans la ville ou dans la campagne, dépouillées ensuite de leurs vêtements par un froid rigoureux et exposées dans la neige aux regards et aux insultes des passants! Oderborn est un pasteur protestant qui a rédigé et fait imprimer son ouvrage en territoire polonais, à une époque où la religion réformée avait perdu en pays moscovite ses anciens privilèges et à un moment où, faisant flèche de tout bois et ne dédaignant pas le concours d'une presse documentée et stylée en conséquence, la Pologne préparait la conquête de Moscou. Quelques années plus tôt, l'œuvre non moins tendancieuse de Guagnino avait figuré déjà dans le matériel de guerre de Bathory.

Pour le livre d'Oderborn, nous possédons d'ailleurs un critérium dont l'application peut être étendue à tous les écrits similaires. L'historien poméranien a consacré une de ses pages



les plus truculentes à la description du sac, accompagné de carnage, qui, en 1578 ou en 1580, a mis fin à la prospérité du faubourg allemand de Moscou. Jeunes filles violées, puis mises à mort sous les yeux du tsar, qui participe au massacre en frappant les victimes avec son épieu et en les précipitant dans le fleuve; les deux fils du souverain rendus témoins de l'odieux spectacle et tellement écœurés que le plus jeune brave le courroux du tsar en prenant la fuite : rien n'y manque. Quelques riches marchands offrent une rançon pour leur progéniture. Sur le refus d'Ivan, ils invectivent le tsar, et alors, fou de colère, Ivan fait subir aux malheureuses Allemandes d'épouvantables tortures. On les fouette jusqu'au sang; on leur arrache les ongles; comme elles continuent de prier au milieu des tourments en invoquant le nom de Jésus, on leur arrache la langue; on les tue enfin en les transperçant avec des fers de lance chauffés à blanc et on brûle leurs cadavres. D'autres récits de cet épisode nous ont été conservés. Celui de Horsey peut à la rigueur être rapporté à une autre scène du même genre, l'auteur ne se trouvant pas en Russie en 1578, date indiquée par Oderborn. Il est peu probable cependant que le faubourg ait été détruit deux fois de suite, et, comme l'écrivain anglais, l'écrivain français, Margeret, place l'incident en 1580. Or, la version de l'un et de l'autre est loin d'égaler, en détails terrifiants et odieux, celle d'Oderborn. Margeret fait mention seulement de la destruction de deux temples protestants et du pillage des maisons allemandes, tandis que les habitants, « sans respect d'âge ni de sexe » et sans égard pour la saison d'hiver, étaient « mis à nu comme les enfants sortant du ventre de leurs mères ». Horsey parle de femmes et de jeunes filles violées sur place ou enlevées par les *opritchniki*, quelques-unes venant, après qu'on les eut dépouillées de leurs vêtements, se réfugier dans la maison d'un de ses compatriotes. Margeret ne songe d'ailleurs pas à plaindre les victimes : « Ils ne pouvaient de ceci jeter la coulpe sur autre que sur eux-mêmes, car, sans se souvenir du mal passé, leur comportement fut si superbe, leurs façons de

faire si hautaines et leurs habits si somptueux que l'on les eût tous jugés être princes ou princesses. » Les habitants du faubourg tiraient leur richesse de la vente des boissons fortes, et, prélevant sur ce commerce des bénéfices excessifs, ils abusaient de leur monopole.

Mais le témoin le plus autorisé nous reste à citer à la barre. Dans un opuscule latin intitulé *Psalmorum Davidis Parodia heroica*, l'auteur, un Lubeckois du nom de Boch ou Bochius, a inséré des notes se rapportant à un séjour fait par lui à Moscou en 1578. Il est possible que sa présence y ait été liée avec les négociations entamées à ce moment entre Rome et Moscou. En tout cas, il était là quand se sont passés les événements racontés par Oderborn; il y a participé et il ne saurait être suspect de partialité pour Ivan, car il y fut victime lui aussi. Il avait reçu l'hospitalité d'un de ses compatriotes habitant une maison voisine du faubourg. Un jour, à l'heure du repas, le quartier se trouva envahi par une troupe de guerriers vêtus de noir. Le tsar accompagné de ses fils et de plusieurs personnages de distinction était à leur tête. En un instant les maisons furent mises au pillage et les habitants dépouillés de leurs vêtements et chassés au dehors. Hommes, femmes et enfants, nus comme la main, couraient dans le grand froid à la recherche d'un abri. Poursuivis, ils étaient frappés sans pitié, car, dit l'auteur du récit, bien que la consigne fût seulement de piller et non de frapper, lui-même reçut plusieurs coups de poing dans la figure et force coups de fouet sur tout le corps, au point de devenir méconnaissable. Dépouillé également de ses vêtements, il fut retiré d'un refuge qu'il avait trouvé ; on le fouetta à plusieurs reprises pendant la nuit et on le tourmenta de toutes façons, jusqu'au moment où, le jour étant venu, l'intervention d'un gentilhomme livonien l'arracha à ses bourreaux et lui fit avoir les secours d'un chirurgien.

La scène est assez révoltante, mais on voit la différence. Ni viols ni massacres : une opération de police un peu rude, dans le style du temps. Boch veut que le Métropolite l'ait

provoquée en faisant observer que les étrangers débauchaient les soldats du tsar dans leurs cabarets. Évidemment, Oderborn et Horsey ont brodé sur une trame qui se serait passée de cette surcharge, et, à les prendre ainsi en flagrant délit d'invention calomniatrice, on est fixé sur la véracité des autres témoignages de même origine.

Sommaire et violente, excessive et extravagante, la justice du Terrible ne se laisse pas justifier. Le *Sinodik* du monastère de Saint-Cyrille indique à lui seul trois mille quatre cent soixante-dix victimes du tsar, et, ajoutées à un grand nombre de noms, les mentions : « Avec sa femme ; — avec sa femme et ses enfants ; — avec ses filles ; — avec ses fils », donnent le frisson. On y rencontre des indications ainsi libellées : « Kazarine Doubrovski et ses deux fils, plus dix hommes qui étaient venus à son secours ; — vingt hommes du village de Kolomenskoïé ; — quatre-vingts de Matvièïché... » Et sous la rubrique de Novgorod : « Souviens-toi, Seigneur, des âmes de tes serviteurs, au nombre de mille cinq cent cinq personnes, habitants de cette ville. »

Louis XI priait ainsi pour son frère, le duc de Berry.

Ailleurs, pour le dénombrement à faire, Ivan s'en rapporte à Dieu lui-même, et il lui recommande « les trépassés, hommes, femmes et enfants dont le nom lui est connu ». Dans le nécrologe du monastère de Sviajsk sont mentionnées : la princesse-nonne Eudoxie, la nonne Marie, la nonne Alexandra, toutes trois noyées dans la Cheksna, un affluent du lac Blanc (Bielooziéro). La princesse Eudoxie était une tante à la mode de Bretagne d'Ivan ; Alexandra, une de ses fiancées ; Marie, une sœur de Vladimir. Le Terrible ne ménageait pas ses proches, et si quelque fantaisie ou quelque calcul lui faisait épargner un individu, il frappait à côté. « Qu'ai-je besoin d'exercer ma vengeance sur un moine ? » écrivait-il à l'ihoumène du monastère de Saint-Cyrille à propos de Chérémétiév, « n'ai-je pas ses parents sous la main ? »

L'*Opritchnina* a été tout cela, ou du moins tout cela en a fait partie ; mais, au rapport d'un agent du roi de Pologne

(SCHLICHTING, v. *Scriptores rer. pol.*, I, 145-147), sans les moyens de terreur ainsi employés, Ivan n'aurait pu se maintenir sur le trône. Quand il frappa Ivan Petrovitch Chouïski — d'un coup de poignard porté *manu propria*, affirme Schlichting — le tsar était en possession d'un document par lequel ce boïar, en compagnie de beaucoup d'autres, s'engageait à le livrer au roi de Pologne dès que celui-ci aurait pénétré sur le territoire moscovite! On a nié qu'il y ait eu lutte entre le tsar et les défenseurs de l'ancien régime. Préparer de tels attentats, c'est cependant lutter, ou les mots n'ont pas de sens. Elle a été poussée de part et d'autre à l'extrême, cette lutte obstinée et farouche, à l'oubli de tout sentiment de devoir ou d'honneur d'un côté, à l'oubli de toute pitié, de l'autre.

L'ardeur et la violence du combat n'excluaient pas d'ailleurs cette résignation devant le fait accompli et cette soumission à la force supérieure qui constituent un trait immuable du caractère national. C'est ce qui a trompé beaucoup d'observateurs. Envoyé en 1576 par Ivan auprès de l'empereur Maximilien et arrêté en route par une grave maladie, le prince Sougorski se lamentait : « Si j'étais seulement capable de me lever! Ma vie n'est rien pourvu que le tsar se porte bien... »

— Comment pouvez-vous témoigner tant de zèle pour un aussi grand tyran? lui demanda le duc de Courlande.

Et Sougorski de répondre :

— Nous autres, Russes, sommes dévoués à nos souverains, qu'ils soient bons ou méchants.

Il ajoutait, en guise de commentaire. qu'un boïar, empalé par ordre du tsar, quelque temps auparavant, pour une faute assez légère, avait enduré pendant vingt-quatre heures cet effroyable supplice sans cesser de s'entretenir avec sa femme et ses enfants et de répéter : « Grand Dieu, protégez le tsar. » Karamzine (IX, chap. IV) a rapporté le fait.

Visé au cœur par ses adversaires, frappé par derrière, Ivan ne s'est pas contenté toujours de rendre coup pour coup. Jusque dans la poésie populaire, si indulgente pour lui, le

sentiment se traduit parfois qu' « après avoir puni pour l'injustice et récompensé pour la justice », le tsar, devenant plus cruel, n'a plus proportionné les grâces et les châtiments aux mérites et aux fautes. (V. KIRIÉIÈVSKI, *Recueil des chants*, Moscou, 1860-1862, VIe livraison, p. 2015). Mais, avec ses airs de spectre dressé auprès d'un monceau de cadavres sur un fond rouge d'aurore boréale, ni dans son pays, ni dans son siècle, Ivan n'est un phénomène isolé. Dans son pays, même en renouvelant les procédés de Ninive et de Babylone, proscripteur brutal de populations entières transportées de Novgorod à Moscou ou de Pskov à Riazan, il ne fait que continuer une tradition. Vassili en avait déjà usé ainsi avec des centaines de familles enlevées de ces mêmes provinces, envoyées à l'intérieur du pays et remplacées par d'autres qu'il faisait venir du bassin du Volga. Trente ans avant l'*Opritchnina*, Maxime le Grec parle déjà de crimes imaginaires imputés à des innocents et punis en conséquence. Veulent-ils trouver un coupable? les agents du tsar introduisent un cadavre ou un objet volé dans la maison désignée, et la justice du souverain suit son cours.

Dans son siècle, Ivan a eu des modèles ou des imitateurs en vingt pays européens et l'opinion de son temps pour complice. Voyez l'Italie; lisez le chapelain Burchard écrivant froidement ses notes protocolaires entre Alexandre VI et les Borgia, ou les dépêches ironiquement indulgentes de l'ambassadeur vénitien Giustiniani, ou les mémoires cyniques d'un Cellini. Transportez-vous à Ferrare, la cour la plus policée de la péninsule : vous aurez chance d'y surprendre le cardinal Hippolyte d'Este, rival en amour de son frère Giulio et lui faisant arracher les yeux en sa présence. Parcourez les procès-verbaux des *giustizie* du temps; les horreurs de la Place Rouge vous y paraîtront égalées, sinon dépassées : hommes pendus et brûlés en même temps, moignons sanglants écrasés entre deux poulies... Tout cela se fait au grand jour et personne ne s'étonne, ne s'épouvante, ne s'indigne de rien. Allez à l'autre bout du continent, en Suède : Érik XIV,

un grand roi avant la folie, vous y attend, avec son Maliouta-Skouratov à lui, le favori Persson, tous deux sortant du fameux bain de sang de 1520 : quatre-vingt-quatorze évêques, sénateurs, patriciens, exécutés le même jour à Stockholm ! Et voici Jean III. Persson en a trop fait ; c'est pourquoi, sur l'ordre du nouveau roi, on le pend d'abord, de façon à ne pas l'étrangler complètement ; on lui casse ensuite les bras et les jambes, et, comme il respire encore, on lui larde la poitrine avec un couteau. Vous ne sauriez négliger les Pays-Bas. Le sac de Liège que j'ai rappelé est antérieur d'un siècle, soit ; mais Ivan n'était-il pas en train de prendre des leçons de civilisation européenne ? Il a bien pu, même à cette distance, s'inspirer du sire de Hagenbach, ce gouverneur d'Alsace à la mode de Charles le Téméraire, dont vous connaissez les exploits. Peut-être lui aura-t-on raconté la fameuse fête, où les invités du sexe maculin devaient, par ordre du gouverneur, reconnaître leurs femmes mises dans un état de complète nudité, moins la figure cachée par un voile. Ceux qui se trompaient étaient précipités du haut de l'escalier. Mais j'aurais pu aussi bien évoquer la capitulation de Mons, violée en 1572 par le lieutenant d'Albe, Noircarmes, et suivie de onze mois d'excès sanguinaires, ou les vingt mille citoyens de Harlem passés, l'année suivante, au fil de l'épée par le duc en personne, tandis que, dans une lettre officielle, Philippe II offrait une prime aux assassins de Guillaume d'Orange ! Puisque nous sommes en territoire espagnol, vous n'oubliez pas l'Inquisition et les quarante protestants brûlés le 12 mars 1559 à Valladolid ! Et si, quittant la cendre chaude des autodafés, vous passez en France, votre pied y glissera dans le sang de la Saint-Barthélemy. En franchissant la mer, vous rencontrerez Henri VIII, les cachots de Charterhouse et de Sion, les gibets de Tyburn et de Newgate ; la tête de l'évêque de Rochester, Fisher, pourrissant au pilori du pont de Londres, et le galant spectacle du roi en costume de soie blanche conduisant à l'autel Jane Seymour, au lendemain du jour où il a fait décapiter Anne Boleyn !

Dans le milieu historique, où il évolue ainsi, le spectre prend corps, et, tout compte fait des distances et des différences de culture, il ne paraît pas bien loin, âme et chair, du monde chrétien, civilisé, européen, de l'époque.

J'ai parlé de complicité morale : si celle de l'Europe est prouvée, celle de la Russie elle-même n'est pas moins certaine. Kourbski, qui a donné le ton aux détracteurs du tsar, était partie à ce procès; représentant aussi d'une minorité réfractaire. La masse a exprimé ses impressions par l'organe de la poésie populaire, et vous en connaissez déjà le sens. Le peuple n'a pas seulement subi Ivan; il l'a admiré, applaudi et aimé. Dans la foule de ses compagnons il n'a guère retenu que deux noms et deux visages : figure de parvenu et figure de bourreau, Nikita Romanovitch Zakharine et Maliouta Skouratov. L'histoire sait peu de chose du premier. Frère de la tsarine Anastasie, comme certain témoin de la Terreur française du dix-huitième siècle, il a su vivre. La légende en a fait un héros. Elle l'a montré refusant les faveurs du tsar et se contentant de solliciter, pour les terres déjà possédées, des lois nouvelles *plus douces au peuple*. Mais elle a mis ses préférences dans Maliouta-Skouratov, le pourfendeur idéalisé des boïars et des princes.

Cet instinct démocratique, puissamment accusé à travers toutes les incarnations du verbe populaire, nous donne le secret de l'*Opritchnina*, de sa conception, comme des facilités que le Terrible a trouvées pour l'imposer aux uns et la faire agréer au plus grand nombre. Dans les scènes où l'épopée populaire met en présence des boïars et des paysans, les premiers jouent toujours un vilain rôle. Ce sont des coquins ou des sots. S'agit-il d'une énigme que le souverain doit deviner et dont dépendent ses destinées? c'est un paysan qui lui en indique le mot, alors que tous les grands seigneurs appelés en conseil ont failli à le trouver. Une légende fait d'ailleurs descendre le tsar d'une famille humble, en même temps qu'elle attribue à son pouvoir une origine également populaire. Un tsar étant mort, le peuple va à la rivière por-

tant des flambeaux qui doivent être plongés dans l'eau, puis rallumés. La couronne sera à qui le premier rallumera le sien. « Allons à la rivière, dit un *barine* à Ivan. Si je deviens tsar, je te donnerai la liberté. — Allons-y, répond Ivan ; si je deviens tsar, je te ferai couper le tête. » Il gagne la couronne et tient parole.

C'est toute la philosophie du peuple. Des guerres soutenues par le Terrible il semble n'avoir gardé aucun souvenir, et des réformes administratives, accomplies en même temps, il n'a retenu que le côté nivelateur :

Tous les maîtres et princes
Je les écorcherai vivants...

Ainsi chante le tsar *Groznyï*, Ivan Vassilévitch.

Ou encore :

Je vous ferai cuire tous,
Boïars et princes, dans un chaudron...

Le *Groznyï* est pieux et les poètes lui en savent gré ; mais

Dès qu'il aura entendu la messe,
Il coupera les petites têtes
Aux princes et aux boïars...

C'est l'essentiel. Il est possible d'ailleurs que d'une façon inconsciente un autre sentiment que celui de la haine et de la vengeance se soit traduit ainsi. En combattant les boïars, Ivan défendait assurément sinon les principes fondamentaux de la vie russe — pouvoir absolu, orthodoxie, nationalité — comme quelques commentateurs l'ont prétendu, du moins, de façon plus générale, l'intégrité de la patrie commune. Kourbski, nous l'avons vu, n'était ni moins orthodoxe ni moins russe que le plus fanatique de ses paysans, et l'attachement à l'absolutisme ne saurait, au moins à cette époque, passer pour un trait de psychologie populaire en un pays où le souvenir des anciens *viétchié* n'était pas encore entièrement



aboli. Mais, en nouant des relations secrètes avec la Pologne, Kourbski et ses pareils trahissaient leur souverain et leur pays. Ils conspiraient avec l'étranger, et, poursuivant Ivan pas à pas, vingt fois écrasée dans le sang et renaissant toujours, la trahison sous toutes les formes constitue le *leitmotiv* de tous les poèmes dont le Terrible est le héros.

Sur l'origine de cette universelle trahison, justifiant à elle seule toutes les violences du *Groznyï*, la légende donne cependant une indication bizarrement suggestive et où la logique populaire paraît en défaut. C'est là un accident qui lui arrive souvent. Ayant pour vassaux tous les souverains de la terre, ainsi qu'il convient à un tsar de légende, Ivan leur ordonne de lui envoyer le tribut qu'ils lui doivent. Ils répondent : « Nous t'enverrons le tribut et nous y ajouterons douze barils d'or si tu devines les trois énigmes que voici. » Nous savons déjà qu'en pareille occurrence la sagesse des conseillers ordinaires du souverain, boïars et princes, est de nulle ressource. C'est un simple charpentier qui tire le tsar d'embarras et qui, en retour, reçoit la promesse d'un des barils d'or. Mais le souverain s'avise d'y mêler du sable, et le *moujik*, qui devine la supercherie comme il avait deviné l'énigme, de dire au souverain : « Tu seras puni par où tu as péché ; tu as introduit la trahison dans ce pays et plus que tout autre tu auras à en souffrir. » (RYBNIKOV, *Recueil de chants populaires*, II, 232-236.)

Le peuple est un enfant terrible. Un témoignage cependant me reste à citer encore, et qui a son poids. Spectateur des sanglantes exécutions ordonnées par Ivan, le voyageur anglais Chancellor y a trouvé seulement matière à cette réflexion, où, à un point de vue purement pratique il est vrai, s'est exprimée l'opinion des hommes éclairés et policés de l'époque : « Plût au ciel qu'à nos rebelles obstinés on pût enseigner de la même façon ce qu'ils doivent à leur prince. » (*Collect. Hakluyt*, I, 240.)

De propos délibéré j'ai laissé de côté jusqu'à présent les relations du Terrible avec l'Angleterre. Leur intelligence n'est

possible qu'à la clarté des faits que j'ai exposés dans ce chapitre. Dans la biographie d'Ivan comme dans l'histoire de son règne elles tiennent cependant une place considérable. J'y arrive (1).

(1) Le livre essentiel à consulter pour l'*Opritchnina* est celui de Platonov, *Essais sur l'histoire des troubles dans l'empire moscovite au seizième et au dix-septième siècles*, Pétersb., 1899. Comp. Milioukov, *Essais sur l'histoire de la culture russe*, Pétersb., 1896, 1re partie; Sergouiéiévitch, *Antiquités juridiques*, Pétersb., 1890, 2e vol; Biélov, *loc. cit.*, *Notes sur Ivan le Terrible*, dans la *Revue du ministère de l'instr. publ.*, 1887, et *Histoire de Russie*, Pétersb., 1895; Tchitchérine, *Études sur l'histoire du droit russe*, Moscou, 1858; Diakonov, *Essais sur l'histoire de la population de l'empire moscovite*, Pétersb., 1898; Klioutchevski, *le Conseil des boïars*, Moscou, 1883; Vladimirski-Boudanov, *Chrestomatie du droit russe*, Moscou, 1887, et les ouvrages cités dans le texte. — Pour saint Philippe : *Sa vie* écrite peu après sa mort et imprimée à la suite du livre : *Esquisse d'une biographie de saint Philippe*, Moscou, 1869; Léonide, *Biographie de saint Philippe*, Moscou, 1861 ; Valouiev, *Étude*, dans la *Bibliothèque de l'enseignement*, 1845; Oumaniéts, *Étude*, dans *l'Ancienne et Nouvelle Russie*, 1877 ; Macaire, *Hist. de l'Église russe*, Pétersb., 1877, vol. VI; Goumilevski, *Hist. de l'Église russe*, Moscou, 1888, vol. III. — Pour Rokita : Tsviétaiév, *le Protestantisme et les Protestants en Russie*, Moscou, 1890; Goumilewski, *loc. cit.* Le discours de Rokita a été reproduit avec des variantes assez considérables par Lasiçki (Lasicius), *De Russorum religione*, Spire, 1582, et par Oderborn. La version d'Oderborn, qui s'est servi du manuscrit d'un témoin du colloque, paraît plus correcte. La réplique d'Ivan a été publiée par Popov, en 1878, dans les *Lectures de la Société d'histoire et d'antiquités*, liv. II. — Pour Siméon Bekboulatovitch : Liliéiév, *Siméon Bekboulatovitch*, Tver, 1891. — Sources : les chroniques russes, et, en particulier, la chronique d'Alexandre Nevski, la deuxième et la troisième chronique de Novgorod, la première chronique de Pskov; les chroniques livoniennes : de Henning (*Script. rer. livon.*, II), de Russow (*ibid.*, I), de Renner (*Livl. Historien*, Gœttingen, 1876) ; Heidenstein, *Rer. polonic. libri XII*; Ulefeld, *Legatio moscovitica* (Startchevski, I) ; Oderborn, *Joannis Basilidis vita*, Vitebsk, 1585 ; Guagnino, *Omnium regionum Moscoviæ descriptio* (Startchevski, I); Taube et Kruse, *Zar Iwan der Grausame*, 1572 (Evers, *Beiträge zur Kentniss Russlands*, 1816); Margeret, *État présent de l'empire de Russie*, Paris, 1669; Fletcher, *Treatise of Russia*, Londres, 1856; Horsey, *Travels*, Londres, 1851; Critique de ces sources par Artsybachev, dans le *Messager de l'Europe*, 1821; Moukhanov, *Recueil de documents*, Moscou, 1836; *Actes historiques*, 1841, 1er vol. — Le *Sinodik* du monastère de Saint-Cyrille a été publié par Oustrialov, dans son édition des *Œuvres de Kourbski*, Pét., 1868; d'autres par Tolstoï, *Antiquités russes*, Pét., 1897, I, par *l'Abeille du Nord*, 1847, n° 50, etc. — Sources particulières pour Siméon Bekboulatowitch : la *Chronique abrégée (Sokrachtchennyi Vremiennik)*, manuscrit de la Bibl. impériale (Soloviov, *Hist. de Russie*, VI, note 94), la *Chronique de Morozov*, d'après Tolstoï (Karamzine, *Hist. de Russie*, vol. IX); le *Chronographe de Koubassov (Katyrev-Rostovski*, attribué à Koubassov), édité par Popov, dans son *Recueil de Chronographes*, Moscou, 1869, etc.



CHAPITRE III

L'ANGLOMANIE DU TERRIBLE IVAN ET ÉLISABETH

I

LES PREMIERS ANGLAIS EN RUSSIE

Au moment où par la Livonie et la Baltique Ivan cherchait à prendre contact avec l'Occident, il s'y trouvait, nous l'avons vu, en divers pays des gens disposés à aller à sa rencontre. C'était encore l'époque héroïque des voyages de découverte ; de l'Espagne et du Portugal le grand courant des navigations aventureuses passait maintenant aux côtes de la Manche, poussant les Français avec Jean de Léry au Brésil, avec Jacques Cartier au Canada, avec les premiers colons protestants à la Floride ; lançant sur les traces de Colomb, de Cortez et de Gama toute une armée de navigateurs anglais. Jaloux d'ouvrir à leur patrie la route des Indes ou d'agrandir son domaine colonial, les Cabota, les Raleigh, les Drake, les Dawis, les Frobisher s'en allaient reconnaître le Labrador, découvrir la Louisiane, renouveler après Magellan le miracle du tour du monde, s'enfoncer dans les plaines glaciales de l'Amérique du Nord.

A ces entreprises hardies plus que tout autre pays l'Angleterre était intéressée : alors, comme aujourd'hui pour son



industrie en détresse, la conquête de nouveaux débouchés devenait une question de vie ou de mort. En 1552 des pourparlers furent entamés à Londres entre un groupe de commerçants et le célèbre navigateur vénitien, Sébastien Cabota. L'année suivante ils aboutirent au projet d'une expédition pour la recherche de nouveaux territoires dans le nord-est. Une souscription donna les fonds nécessaires, 6,000 livres, et le 23 mai 1553 trois vaisseaux quittèrent le port de Harwich. C'étaient : la *Bonne-Espérance*, commandée par sir Hugh Willougby; la *Bonne-Aventure*, sous Richard Chancellor, et la *Bonne-Confiance*, sous Cornélius Durforth. Cabota étant un cosmographe distingué, et les plus hauts dignitaires du pays, le lord trésorier marquis de Winchester, le maitre de cour comte Arundel, le garde des sceaux comte Pembroke, prenant part à l'expédition, il est probable qu'un but scientifique lui avait été assigné accessoirement. Probablement aussi, bien que le hasard dût jouer un grand rôle dans les péripéties du voyage, on savait à peu près où on allait, car, à l'arrivée sur la côte moscovite, des interprètes se trouvèrent à bord d'un des navires.

Martens [*Recueil des traités*, IX (X), intr., p. VI] fait mention de documents qui indiqueraient des relations diplomatiques antérieures entre Ivan et Édouard VI. Nous en ignorons l'objet. Elles n'avaient pas servi à propager des notions, même approximativement topiques et sensées, sur le grand empire du Nord. Vingt ans plus tard, Herberstein devait en parler encore comme d'un pays légendaire et reproduire gravement des contes absurdes sur une idole colossale, la *Zlataïa Baba* (vieille femme en or), devant laquelle des trompettes d'airain plantées en terre sonnaient une fanfare perpétuelle ; sur des peuplades qui auraient eu coutume de mourir à l'automne pour ressusciter au printemps ; sur un grand fleuve où l'on pêchait des poissons « ayant la tête, les yeux, le nez, la bouche, les mains et les pieds d'un homme, muets pourtant et fort bons à manger... »

Des épreuves plus réelles qu'une rencontre avec de tels

monstres attendaient Willougby et ses hardis compagnons. Une tempête dispersa l'escadre et Chancellor sur la *Bonne-Aventure* perdit de vue les deux autres navires. Il les attendit en vain à Vardöhus, lieu de réunion convenu sur la côte norvégienne, se remit en route seul, et, le 24 août, se trouva dans une baie où son apparition mit en fuite quelques canots montés par des pêcheurs. Poursuivis et atteints, ces inconnus apprirent au voyageur qu'il avait abordé en Moscovie. Les autorités de Kholmogory se hâtèrent de prévenir Ivan qui invita les étrangers à venir à Moscou, en leur laissant la latitude de se dispenser du voyage et de commercer en liberté s'ils étaient venus pour cela. Sans même attendre cet avis, Chancellor gagna la capitale, y passa treize jours, vit le tsar et reprit le chemin de l'Angleterre avec une réponse amicale du souverain à la lettre circulaire d'introduction dont les chefs de l'expédition se trouvaient munis.

L'hiver suivant, la nouvelle se répandit à Moscou que deux vaisseaux remplis de marchandises et portant des cadavres avaient été trouvés sur la côte de la mer Blanche. C'étaient la *Bonne-Espérance* et la *Bonne-Confiance* avec leurs équipages : quatre-vingt-trois hommes sur les cent vingt-cinq embarqués à Harwich. Entraîné par la tempête dans le golfe formé par l'embouchure de l'Arzina, Willougby avait vu mourir un à un de froid ou de faim tous ses compagnons. Les notes qu'il a eu le courage admirable de rédiger prouvent qu'il leur a survécu jusqu'en janvier 1554.

Chancellor, lui, rentrant en Angleterre, n'y retrouva plus Édouard VI en vie; mais, sur le rapport qu'il leur soumit, Marie et Philippe d'Espagne le renvoyèrent à Moscou comme représentant d'une nouvelle société, la « Compagnie de marchands anglais pour la découverte de nouveaux commerces » *(Fellowship of english merchants for discovery of new trades)*, substituée à la société primitive pour la découverte de nouveaux pays *(Society for the discovery of unknown lands)* qui avait organisé l'expédition. Dans la pratique, cette Compagnie s'appela simplement moscovite ou russe. Deux agents spé-

ciaux, Richard Grey et Georges Killingvors, étaient adjoints au chef de la nouvelle mission et munis d'une instruction qui, pour l'entente des intérêts en jeu, est une véritable merveille. Les agents devaient étudier le caractère et les mœurs de la population moscovite, ainsi que les impôts, monnaies, poids, mesures en usage dans le pays ; veiller à la stricte observation des lois russes par tous leurs compatriotes ; établir à Moscou et dans les autres villes importantes des comptoirs et des magasins ; reconnaître l'espèce et la qualité des marchandises susceptibles d'y trouver un marché satisfaisant — et chercher en même temps les meilleures voies de pénétration vers l'extrême Orient et la Chine en particulier. L'instruction indiquait aussi les produits russes, cire, suif, goudron, chanvre, lin, fourrures dont l'importation en Angleterre était désirable ; elle réclamait des échantillons de minerais dont il conviendrait d'entreprendre l'extraction dans les domaines du tsar, ainsi que des renseignements sur les tissus d'origine allemande ou polonaise que l'on pourrait remplacer sur le marché russe par des produits anglais. Elle envisageait la possibilité de monopoliser certaines branches du commerce extérieur de la Moscovie. Elle constituait tout un programme, dans l'exécution duquel Chancellor, Grey, Killingvors et leurs successeurs allaient se montrer à la hauteur de leur tâche.

Rembarqué sur la *Bonne-Aventure*, Chancellor arriva sans encombre à Moscou, y entama des pourparlers avec le chancelier Viskovatyï, et réussit à obtenir une charte qui accordait à sa Compagnie les plus précieuses faveurs : franchise commerciale entière, juridiction spéciale pour tous les Anglais établis en Russie, entièrement autonome pour les différends entre sujets anglais et relevant du tsar seul pour les procès qui mettraient en cause les justiciables des deux nations. Les bénéfices réalisés par la Compagnie furent énormes dans les commencements. Au rapport d'un de ses agents elle vendait à Novgorod pour dix-sept roubles, soit autant de livres au cours d'alors, une pièce de drap dont le prix de revient, transport



compris, n'était que de six livres. Mais cette prospérité devait avant peu susciter des concurrences redoutables. Des vaisseaux norvégiens et peut-être même hollandais (V. à ce sujet la préface de M. Kordt aux documents publiés par lui dans le 116ᵉ volume du *Recueil de la Société impériale d'histoire russe*, 1902, p. XVIII) suivaient déjà la piste ouverte par les navigateurs anglais. Le monopole que ceux-ci croyaient tenir se trouva menacé. Des disputes éclatèrent, et Ivan fut ainsi engagé à envoyer à son tour en Angleterre un négociateur chargé de mettre terme à ces complications.

Le 21 juillet 1556, Joseph Grigoriévitch Nepiéïa, *namiéstnik* (lieutenant) de Vologda, partit avec toute une flotte commandée par Chancellor et chargée de marchandises. La *Bonne-Aventure* y figurait avec les deux vaisseaux de Willougby restitués par les Moscovites, ainsi que le *Philippe-et-Marie* plus récemment arrivé d'Angleterre. Hélas! l'année d'après, une expédition anglaise, sous la conduite de Stephen Burrough, dut partir à la recherche de trois de ces bâtiments qui jamais ne furent retrouvés (*The voyage of M. Stephen Burrough, An.* 1557, *from Colmogro to Wardhouse, which was sent to secke the Bona Esperanza, the Bona Confidentia and the Philip and Mary.* HAKLUYT, *Voyages*, I, 328). Après trois mois de navigation orageuse, la *Bonne-Aventure* seule toucha au but du voyage — pour se briser sur la côte écossaise. Chancellor, qui était à bord avec Nepiéïa, trouva la mort avec son fils et une partie de l'équipage, en cherchant héroïquement à sauver l'envoyé moscovite. Sept des Russes qui accompagnaient celui-ci périrent également, et 7,000 livres sterling de marchandises — toute la fortune de Nepiéïa — furent noyées ou pillées par les habitants, auxquels une enquête ordonnée par la reine Marie eut peine à en arracher quelques débris. L'envoyé échappa ; mais, retenu par cette enquête, il n'arriva aux portes de la capitale qu'en février 1557. A titre de compensation, on lui avait préparé une réception magnifique. Cent quarante marchands se joignirent à sa suite avec tous leurs domestiques. On lui offrit pour son entrée un cheval riche-

ment caparaçonné, et le lord-maire vint à sa rencontre. Philippe donna audience à l'ambassadeur en mars, à son retour des Flandres, et, en mai, diplomate novice, Nepiéïa considéra sa mission comme heureusement terminée, après les terribles épreuves du début. Il avait obtenu pour son pays une certaine réciprocité de privilèges : liberté de commerce en Angleterre, juridiction spéciale — celle du chancelier lui-même — pour les sujets russes séjournant en territoire britannique ; permission d'y recruter pour le service du tsar des artisans, des ingénieurs et des médecins. Il n'avait pas réglé la question essentielle des compétitions commerciales en territoire moscovite ; mais pour cela, le renvoyant sur un bâtiment anglais qui prit la mer à Gravesend, Philippe et Marie comptaient sur le commandant de ce navire, destiné en effet à jouer un rôle considérable dans le rapprochement ainsi opéré entre les deux pays.

Il s'appelait Antoine Jenkinson et se trouvait engagé au service de la Compagnie moscovite avec 40 livres sterling d'appointements. Il valait mieux. Depuis 1546 il avait parcouru l'Europe presque entière, ainsi que les côtes d'Asie et d'Afrique. Débarqué sur le sol russe en juillet 1557, il fit un long séjour d'études à Kholmogory et à Vologda et n'arriva à Moscou qu'en décembre. Bien accueilli par Ivan, il se révéla comme *the right man in the right place*, si bien qu'après avoir connu cet Anglais le souverain ne voulut plus s'accommoder d'aucun autre. Il semble avoir été un spécimen accompli de cette race de *business-men* auxquels la Grande-Bretagne doit la place qu'elle occupe aujourd'hui dans le monde : entente merveilleuse des affaires, largeur de vues, esprit d'aventure ne reculant devant aucun hasard, cœur de roche et tempérament de fer. L'année suivante, après toute une saison d'hiver passée à Moscou, nous le retrouvons en avril à Astrakhan ; en août, le premier des Anglais, il déploie le pavillon à la croix rouge sur les flots de la Caspienne. Avec deux de ses compatriotes seulement lui tenant compagnie, il emmène une énorme cargaison de marchandises : la charge de mille cha-

meaux, qu'il va louer tout à l'heure aux Turkmènes, en route pour Boukhara, à travers les steppes du Turkestan, et pour d'autres pays s'il est possible. Pourquoi pas la Chine ? Mais à Boukhara la guerre va le surprendre : le maître de Samarkand menace la ville. Aussi avisé qu'audacieux, Jenkinson bat en retraite à temps, évite un siège et le pillage qui le suit, et, en septembre 1559, reparaît à Moscou — avec une ambassade boukharienne et vingt-cinq prisonniers russes enlevés aux Turkmènes. Il offre au tsar des présents gracieusement accueillis : une queue de buffle blanc, un tambour tatar, et ramène en Angleterre une jeune Asiatique, la sultane Aura, qu'il destine à la nouvelle reine, Élisabeth. A la vérité, il rapporte aussi la conviction qu'au point de vue commercial les pays d'extrême Orient qu'il a traversés sont de nulle ressource; mais il propose d'organiser des relations avec la Perse, et, en 1561, il repart, se fait bien recevoir à Kazbin, capitale du schah Tamas, et gagne l'amitié personnelle d'Abdul-Khan, le maître du Chirvan.

Tout en s'occupant de conquérir ce nouveau marché et d'y assurer à son pays les privilèges déjà acquis en Moscovie, il poursuit une lutte serrée avec les concurrents italiens et brabançons. L'agent italien, Raphael Barberini, a réussi à surprendre la reine Élisabeth en obtenant d'elle une patente; le voici qui s'emploie à répandre la conviction que les Anglais ne sont que des intermédiaires, amenant sur le marché moscovite des produits d'origine hollandaise ou française. Jenkinson riposte en faisant souscrire au profit de la Compagnie moscovite une charte nouvelle qui confirme son monopole et l'étend des embouchures de la Dvina septentrionale aux rives de l'Ob, en y comprenant Kholmogory, Kola, Mezen, Petchora et Soloviétsk ; qui l'autorise seul à posséder une maison de commerce *(dvor)* à Moscou et des dépôts sur la Dvina, à Vologda, Iaroslavl, Kostroma, Nijni-Novgorod, Kazan, Astrakhan, Novgorod, Pskov, Narva, Iouriév; qui lui accorde enfin libre passage pour les marchandises expédiées sur Boukhara et Samarkand.

Inespérées sans doute et assurément excessives au point de vue moscovite, ces concessions se rattachaient vraisemblablement à des ouvertures d'un ordre différent dont Jenkinson devenait en même temps l'objet et qui faisaient entrer les relations anglo-moscovites dans une nouvelle phase.

II

LES PROJETS D'ALLIANCE

Ivan ne pouvait pas manquer d'être fortement frappé par tout ce que ses hôtes anglais lui faisaient voir ou deviner, depuis quelques années, du génie et de la grandeur de leur peuple. La lutte dans laquelle le souverain se trouvait engagé au dedans et au dehors lui donnait, d'autre part, une sensation douloureuse d'isolement. Dans son esprit ardent, volontaire et obstiné, il était naturel que cette double impression se convertit en une idée fixe, qui ne devait plus le quitter jusqu'au tombeau. Contre ses ennemis extérieurs, leurs armées, leurs flottes et leurs trésors, obtenir l'alliance d'une puissance dont la marine, le commerce et le crédit commençaient à dominer le monde; contre ses ennemis intérieurs s'assurer un appui et au besoin un refuge de toute sûreté, quel rêve! Son imagination y aidant, sans doute Ivan se voyait-il parfois obligé réellement à prendre le chemin de l'exil; puis, grâce à cette formidable alliée, rendu maître de choisir l'heure d'un victorieux retour. Peut-être, bien que ce point demeure obscur, mêlait-il même à cette combinaison des projets plus romanesques. C'était la destinée d'Élisabeth de devenir incessamment l'objet de recherches plus ou moins flatteuses où la galanterie s'associait à la politique. En dépit de sa jeunesse déjà flétrie, de ses infirmités qu'il exagérait mais qui étaient réelles, de sa sauvagerie et de ses quatre ou cinq femmes mortes ou vivantes, il n'est pas impossible qu'Ivan ait songé à se mettre sur les rangs. D'autre



part, Élisabeth fut de bonne heure, on le sait, maîtresse dans l'art d'esquiver les ouvertures matrimoniales sans froisser ni décourager les poursuivants, et, bon diplomate, Jenkinson a bien pu s'inspirer à cet égard des idées et des habitudes qu'il connaissait à sa maîtresse. Le certain est qu'en 1567, revenant en Angleterre, il fut chargé d'un message secret dont nous ignorons le contenu, mais dont l'objet devait être particulièrement embarrassant, car la réponse se fit attendre longtemps.

Elle tarda même tellement à venir que le commerce anglais en Moscovie eut à s'en ressentir. Coup sur coup, l'ouverture aux étrangers du port de Narva et la création, à Anvers et en Angleterre même, de plusieurs sociétés rivales menacèrent le monopole de la grande Compagnie dont Jenkinson avait si bien assuré les intérêts. En 1568, Élisabeth reconnut la nécessité de réparer le mal, et, Jenkinson se trouvant indisponible pour le moment, elle se décida à lui substituer un ambassadeur de marque, le chef de ses postes, Thomas Randolph. Par les instructions qu'elle lui donna, les propositions secrètes du Terrible nous sont révélées, au moins en partie. Chargé officiellement de « rétablir l'ordre dans le commerce anglais », Randolph devait éluder ces propositions autant que possible, tout en assurant le tsar qu'en cas de malheur l'hospitalité de la reine ne lui serait pas refusée. Ivan songeait donc réellement à passer en Angleterre. Mais, le pire était qu'il ne voulait y être éventuellement hébergé qu'à titre de réciprocité. Son orgueil lui interdisant de recevoir plus qu'il ne pouvait offrir, il exigeait que la reine, ayant, elle aussi, des rebelles à combattre et des risques à courir, acceptât officiellement le Kreml, comme lieu de refuge mis officiellement à sa disposition. On imagine si la fille de Henri VIII pouvait s'accommoder d'un pareil marché.

Randolph arriva à Moscou en octobre et y tomba en mauvaise saison : c'était, on s'en souvient, l'époque où le métropolite Philippe se trouvait aux prises avec Ivan. Le Terrible était de méchante humeur; on peut croire qu'ayant usé de

quelque violence dans leurs démêlés soit avec leurs rivaux soit avec le tsar lui-même, les agents de la Compagnie moscovite ne se sont pas employés à ménager un bon accueil à une mission qui les inquiétait; le long silence d'Élisabeth avait enfin blessé et irrité l'irascible souverain. Le résultat fut que jusqu'en février 1569, par un procédé dont l'histoire diplomatique du temps offre des exemples fréquents à Moscou, l'ambassadeur demeura prisonnier dans la maison qu'on lui assignait pour résidence, isolé et hors d'état de s'acquitter de son mandat. Quand, après quatre mois d'attente, il réussit à obtenir une audience, ce fut sans qu'on lui rendît les honneurs habituels et sans que, suivant l'usage, le tsar l'invitât à sa table. Que se passa-t-il dans cette première entrevue? Nous l'ignorons; mais elle semble avoir modifié les dispositions du souverain, car, quelques jours plus tard, Ivan engageait Randolph à reprendre le chemin du palais, en grand mystère cette fois, au milieu de la nuit et sous un déguisement. L'entrevue dura trois heures et nous sommes encore réduits aux conjectures en ce qui la concerne. Le lendemain, le tsar partit pour sa *sloboda* et ne revint qu'en avril; mais alors son attitude parut brusquement changée du tout au tout.. Non seulement il consentait à réintégrer la Compagnie moscovite dans la jouissance de ses anciens privilèges, mais il lui en accordait de plus grands encore : liberté de commerce avec la Perse; permission de chercher du fer à Vytchegda et d'opérer à son profit une refonte de monnaies à Moscou, Novgorod et Pskov; interdiction du port de Narva à la nouvelle société formée en Angleterre et permission à l'ancienne de donner la chasse aux vaisseaux des autres nationalités qui s'aventureraient dans la mer Blanche.

Évidemment, Randolph avait flatté le souverain de quelque espérance nouvelle, dont un ambassadeur moscovite devait réclamer l'effet en allant à Londres.

Ce successeur de Nepiéïa s'appelait Savine. Hélas! après un séjour de dix mois sur les bords de la Tamise, il ne rapporta qu'une lettre d'Élisabeth, rédigée en termes assez vagues et

nullement satisfaisants. A une promesse d'assistance, sur laquelle il eût été difficile de faire fonds, la reine ajoutait seulement l'assurance renouvelée du plaisir qu'elle aurait à recevoir le tsar avec les honneurs dus à son rang quand il lui conviendrait de devenir son hôte, ainsi qu'à prendre à sa charge les frais de son entretien. Au lieu de l'alliance rêvée, elle offrait une aumône.

Ivan se comporta comme si, en effet, on l'eût tiré d'un beau rêve, et il avait le réveil mauvais. Perdant toute mesure à son ordinaire, il adressa à Élisabeth une réponse dans le style même des épitres dont, à la même époque, il gratifiait le roi de Suède. Il ne voulait pas admettre que la reine se fût portée d'elle-même à faire aussi peu de cas d'un souverain descendant des Césars romains, et il lui écrivait donc : « Je croyais que tu étais maîtresse chez toi et libre de tes volontés ; or, je vois que tu te laisses gouverner par des hommes. Et, quels hommes? De simples moujiks! Tu n'es toi-même qu'une vulgaire fille *(pochlaïa diévitsa)* et tu te conduis comme telle. Je renonce donc à entretenir des relations avec toi. Moscou peut se passer des moujiks anglais. »

Les injures n'étaient rien : remplaçant les madrigaux qu'Élisabeth avait l'habitude de recevoir, elles ne pouvaient que la faire sourire ; mais, avant que le message arrivât à Londres, la nouvelle y parvenait que le tsar avait enlevé à la Compagnie Moscovite tous ses privilèges, anciens ou nouveaux, confisqué ses marchandises et mis son commerce en interdit. Ceci présentait une autre gravité. Perdus, les débouchés qu'on venait de conquérir au prix de si grands efforts! Évanoui, l'espoir d'enlever les marchés orientaux aux Vénitiens et aux Portugais! Il fallait conjurer ce désastre, et un seul homme semblait de taille à y réussir. Tout en confiant une nouvelle ambassade d'apparat à Robert Best, ancien agent de la Compagnie, Élisabeth lui adjoignit Jenkinson.

Mais, agissant en chef de mission indépendante, le hardi explorateur eut lui-même à se ressentir cruellement d'abord du changement des circonstances. Débarquant en juillet 1571



dans une île de la baie de Saint-Nicolas, appelée *Rose-Island* par les navigateurs anglais, à cause des roses sauvages qu'ils y avaient trouvées, il se fit annoncer à Moscou par un ancien interprète de Savine, Daniel Silvester, qui ne put passer ni envoyer de ses nouvelles à cause de la peste qui ravageait le pays depuis l'invasion des Tatars et faisait établir des quarantaines et des barrières sur toutes les routes. Un autre messager faillit se faire brûler vif en essayant de forcer la consigne. Ivan faisait d'ailleurs campagne contre la Suède, et, au dire des autorités russes, il ne fallait pas songer à le rejoindre. A les entendre encore, Jenkinson y aurait risqué la vie, car, le rendant personnellement responsable de l'échec de ses propositions, le tsar avait déclaré qu'il lui ferait couper la tête s'il osait reparaître sur son territoire.

Nullement effrayé, mais traité en conséquence par le gouverneur de Kholmogory qui lui refusait logement, vivres et protection, en butte à l'hostilité des habitants, l'Anglais se morfondit, jusqu'en janvier 1572, dans cette station inhospitalière ; puis, payant d'audace, réussit à se faire livrer passage et ne craignit pas d'aller chercher le Terrible dans son repaire — à Alexandrov. Il était sans doute parvenu, entre temps, à se justifier, car l'accueil du souverain fut des plus gracieux. Brusquant les cérémonies de l'audience publique obligatoire, Ivan eut hâte d'arriver à un entretien confidentiel, où il ne garda auprès de lui que deux de ses intimes. Selon la coutume, à l'affaire qui seule lui importait, il en mêla dix autres : il parla longuement de certains marchands anglais qui s'étaient trouvés porteurs de lettres injurieuses pour lui ou pour son gouvernement, et, seulement après mille détours, arriva au fait : où en était l' « affaire secrète » dont il avait entretenu Jenkinson et au sujet de laquelle Randolph avait pris des engagements positifs? Réponse de Jenkinson : « J'ai fait part textuellement à la reine des propositions qui lui étaient adressées par mon intermédiaire et, *les ayant agréées*, Sa Majesté a chargé Randolph d'en traiter; mais celui-ci nie avoir pris des engagements quelconques à leur sujet. Un malen-



tendu, imputable à l'erreur d'un interprète, a dû se produire. » A l'appui de ses assertions, le négociateur exhibait une lettre d'Élisabeth.

Ivan fut sans doute agréablement surpris de n'y pas trouver de réplique à ses insolences. Avec beaucoup de dignité, la fille d'Henri VIII se contentait de dire que ses sujets ne lui donnaient aucun motif de mécontentement ou de crainte qui l'engageât à chercher asile en quelque pays étranger que ce fût. A cela près, elle demeurait dans les meilleures dispositions pour le tsar, et, pour peu qu'il consentit à oublier ses griefs *légitimes* contre les marchands anglais et à leur rendre leurs privilèges, elle se déclarait prête à lui donner les témoignages les plus certains de son amitié. L'habileté de Jenkinson fit sans doute que le Terrible prit pour une marque de déférence ce qui n'était qu'une preuve de dédain. Élisabeth ne répondant pas par des gros mots, il se tint pour satisfait et fut désarmé. Après quelques hésitations, accordant à Jenkinson une nouvelle audience à Staritsa, il se montra disposé à rendre sa faveur, sans conditions, à la Compagnie moscovite et à son chef principal, William Garret. Il renonçait, pour le moment, à toute entente secrète, et, comme Jenkinson lui demandait les noms des sujets anglais dont il avait eu à se plaindre, très dignement, à son tour, il répondit : « A quoi bon? Si je leur ai pardonné, ce n'est pas pour que vous les fassiez punir par la reine. »

Quelles arrière-pensées il gardait à ce moment, nous ne saurions le dire; mais le succès de Jenkinson se montra aussi éphémère qu'il était personnel. En juillet 1572, l'habile diplomate quitta la Moscovie pour toujours, et, l'année suivante, renvoyé par la Compagnie moscovite à Londres, Silvester y fut porteur de mauvaises nouvelles : invoquant des relations que les marchands anglais étaient censés avoir nouées avec le roi de Pologne, Ivan leur imposait des amendes sous forme de taxes, moitié moins fortes en vérité que celles auxquelles les autres étrangers se trouvaient soumis, mais contraires cependant aux franchises précédemment octroyées. Et l'ancien

interprète ne doutait pas que ce renouveau d'hostilité ne fût motivé par le désappointement que le tsar éprouvait au sujet de ses projets d'alliance. Élisabeth se décida alors à charger Silvester lui-même d'une nouvelle mission : elle consentait à traiter avec Ivan aussi secrètement qu'il plairait au souverain moscovite ; mais elle ne pourrait pas donner à ses sujets l'idée qu'elle fût en danger au milieu d'eux sans se mettre en effet dans une situation périlleuse. Silvester devait essayer de le faire comprendre au Terrible.

Il le trouva, en novembre 1575, dans la nouvelle demeure qu'il s'était fait bâtir au Kreml et où il prétendait vivre en simple particulier, après avoir abandonné le Kreml et le trône au tsar Siméon. « Vous voyez, dit-il à l'envoyé anglais, que j'avais raison de faire appel à votre maîtresse et elle n'a pas agi sagement en repoussant mes propositions. » Silvester en était encore à se demander ce qu'il devait penser de cette nouvelle situation qui n'avait pas été prévue à Londres et comment il pouvait s'y accommoder, quand, le laissant à ses réflexions, Ivan quitta la capitale pour aller à la rencontre des ambassadeurs de l'empereur qui arrivaient. Au retour, le souverain parla un tout autre langage : « S'il ne recevait d'Élisabeth pleine et entière satisfaction, tout le commerce de son empire serait livré aux Vénitiens et aux Allemands. »

L'envoyé dut porter cet ultimatum à Londres. Nous ignorons quelle réponse il rapporta, car, à son retour, il fut tué par la foudre à Kholmogory et ses papiers brûlèrent avec la maison qu'il habitait. Élisabeth avait-elle cédé? Cela est admis par celui des historiens russes qui a étudié le plus à fond ce chapitre d'histoire (Tolstoï, *les Relations de l'Angleterre et de la Russie*, p. 31); cela est pourtant peu probable, car, au cours des trois années suivantes, les relations entre les deux pays paraissent avoir été entièrement interrompues. Pour les renouer, il a fallu qu'Ivan se laissât suggérer une nouvelle chimère, dont l'inspirateur semble avoir été un des étrangers qui, depuis la mission de Savine, appartenaient à l'entourage du tsar.

III

LE PROJET DE MARIAGE

Il s'appelait Élisée Bomel, ou Bomelius. Originaire de Wesel, en Westphalie, il avait étudié la médecine à Cambridge, mais s'occupait surtout d'astrologie, et la réputation qu'il s'était acquise dans cette science lui valait précisément de se trouver en prison, par ordre de l'archevêque de Londres, au moment de l'arrivée de Savine. Comme on ne consentait à le relâcher que s'il quittait l'Angleterre, il se décida à suivre l'envoyé moscovite et à prendre du service chez le tsar. A Moscou, il gagna promptement une grosse fortune et une fort mauvaise réputation, passa pour le préparateur attitré des poisons destinés par le souverain à ses victimes. On l'accusait aussi de corrompre l'esprit d'Ivan en lui tenant des propos offensants pour la religion et en l'engageant précisément à chercher refuge en pays étranger.

Ainsi que nous l'avons vu, le Terrible n'avait pas attendu l'arrivée de cet aventurier pour porter ses vues sur l'Angleterre, peut-être même sur Élisabeth; mais divers indices font supposer que Bomel s'est employé à diriger ses ambitions sur une nouvelle piste. Il ne lui fut d'ailleurs pas donné de participer au développement de l'intrigue ainsi amorcée. Impliqué en 1579 dans un complot, où les haines et les jalousies qu'il excitait ont sans doute contribué à faire admettre sa culpabilité, il périt dans d'affreux tourments. Sa femme, Anne Richards, une Anglaise, resta cependant en Russie et, avec quelques compatriotes, un autre médecin, Richard Elmes, un apothicaire, Richard Frensham, elle ne fut renvoyée en Angleterre qu'après la mort d'Ivan, à un moment où tous les étrangers se trouvèrent frappés de proscription.

Bomel avait été détesté et dénoncé comme Allemand plutôt

que comme Anglais, et, tout en ordonnant le supplice du malheureux astrologue, le Terrible se montra disposé à rentrer en conversation avec l'Angleterre sur de nouveaux frais.

En 1580, un agent de la Compagnie moscovite, Jérôme Horsey, fut chargé par le tsar d'obtenir d'Élisabeth l'envoi d'une certaine quantité d'approvisionnements militaires : plomb, cuivre, salpêtre, soufre, poudre. Ivan était alors en train de se mesurer avec Bathory. Mais, cachées dans un flacon d'eau-de-vie, les instructions données à Horsey ne se bornaient pas à cette requête. Bomel s'en étant mêlé, le tsar songeait plus que jamais à chercher autre chose en Angleterre. Si Élisabeth s'obstinait à refuser tous les prétendants, elle avait des parentes en âge d'être mariées.

Au printemps de 1581, Horsey ramena treize vaisseaux chargés de produits demandés, plus un lot de chirurgiens et de pharmaciens, et, pour remplacer Bomel, un médecin dont Élisabeth prétendait faire grand cas, si bien qu'elle se privait, disait-elle, en l'envoyant au tsar. Plus connu en Russie sous le nom de Roman Élizariév, de son vrai nom Jacques Roberts, ce praticien, qu'il en eût ou non la commission, se chargea de fixer les pensées d'Ivan en lui indiquant celle des parentes de la reine sur laquelle il devait porter son choix.

Au cours de cette même année, un ambassadeur moscovite, Fédor Ivanovitch Pissemski, fit voile pour l'Angleterre avec la mission officielle de négocier un traité d'alliance et la commission officieuse d'entamer des pourparlers pour le mariage de son maître avec une nièce de la reine — la fille du « prince Titounski » *(sic)*. Il s'agissait de Marie Hastings, fille de lord Huntingdon. Sa grand'mère était cousine germaine d'Élisabeth.

IV

MARIE HASTINGS

Ivan venait de contracter une sixième union avec la fille d'un de ses conseillers de cour *(doumnyï dvorianine)*, Marie Nagaïa. Mais cela ne comptait toujours pas : cela comptait si peu que le père, Athanase Nagoï, avait fait partie de la commission chargée d'interroger Roberts sur cette autre épouse en perspective. Avant le départ de Pissemski, en juillet 1581, débarqua à Arkhangelsk un représentant des marchands anglais commerçant avec la Russie. Il apportait une lettre d'Élisabeth, datée de Westminster 23 janvier 1581, avec des représentations au sujet du roi de Danemark, qui créait des obstacles au commerce anglais : comme souverain de la Norvège et de l'Islande, ce prince prétendait prélever des droits sur tous les vaisseaux naviguant entre ces deux pays. L'ambassadeur eut donc à porter la réponse du tsar sur ce point spécial. Ivan proposait à la reine de faire convoyer par des bâtiments de guerre les marchandises dirigées sur les ports russes sous pavillon anglais. Mais, avant toutes choses, Pissemski devait obtenir d'Élisabeth la permission de voir « la princesse Titounski ». Il l'examinerait avec soin, prendrait note de sa figure, de son teint, de sa taille et de son embonpoint; recueillerait des renseignements sur son âge et sur ses relations de famille; tâcherait enfin de rapporter son portrait ainsi que des mesures exactes « prises sur du papier ». Si on lui objectait le mariage récent du souverain, il répondrait que, contractée avec la fille d'un simple boïar, cette union ne tirait pas à conséquence. Elle n'empêcherait pas la nouvelle épouse de prendre le rang de tsarine. Quant aux enfants à naître du mariage projeté, le trône étant réservé au tsarévitch Féodor, ils recevraient des apanages convenables. Bien entendu, la future tsarine aurait à changer de religion avec toutes les

personnes de sa suite qu'elle désirerait garder auprès d'elle. Enfin, la conclusion d'une alliance en bonne et due forme devait précéder les fiançailles. Ivan ne sollicitait pas une faveur : il offrait sa personne en échange d'un avantage politique. Pour que Marie Hastings devînt l'heureuse rivale de Marie Nagaïa, il fallait que l'Angleterre consentît à prêter au tsar ses armées et ses flottes contre Bathory.

Pour les questions commerciales à régler, un des agents de la Compagnie moscovite, Égide Crew, était adjoint à Pissemski, qui emmenait encore, en qualité d'interprète, le médecin Roberts, chargé, de son côté, d'une mission particulière : il devait informer Élisabeth du dessein formé par le tsar de se rendre secrètement en Angleterre. Ivan, on le voit, combinait un assaut en règle qui, cette fois, pensait-il, était destiné à faire une réalité de son rêve obstiné.

Arrivant en Angleterre en septembre 1582, Pissemski eut sa première audience à Windsor, le 11 novembre seulement. A ce moment, une partie de sa mission semblait être devenue sans objet : dans sa lutte avec Bathory, Ivan avait déjà subi la loi du vainqueur et accepté la paix. L'ambassadeur moscovite fit mine d'ignorer cet événement. Vraisemblablement, il se trouvait déjà en possession d'instructions nouvelles lui prescrivant de poursuivre quand même la conclusion de l'alliance projetée et de préparer ainsi une reprise des hostilités contre la Pologne victorieuse. Il ne voulut pas en convenir, et se donna un rôle d'autant plus ridicule qu'un envoyé de Bathory se trouvait à Londres et n'y perdait pas son temps. Les archives polonaises comme les archives anglaises étant muettes sur cet épisode, ou demeurant inexplorées, nous n'avons pour nous éclairer à son sujet que l'attitude du cabinet anglais vis-à-vis de l'ambassadeur moscovite. Elle semble indiquer qu'à son arrivée Élisabeth avait déjà pris parti ou était sur le point de le prendre et que, sur le terrain diplomatique, la Pologne l'emportait encore. Pissemski montrant un grand empressement à entrer en matière, on recula de semaine en semaine, sous divers prétextes, l'ouverture des

négociations : c'étaient des fêtes de cour; c'était la peste. « La peste ne vous empêche pas de traiter avec le Polonais! » grommelait le Russe. Il dut attendre que le Polonais fût parti et alors, plus expérimenté, il se serait aperçu qu'on ne cherchait qu'à l'éconduire honorablement. Solennellement introduit par le comte Leicester, lord Howard, sir Christophe Hatton et le comte Huntingdon lui-même, il remit à Élisabeth les présents du tsar, les siens et ceux de son adjoint principal, porteur d'un nom de mauvais augure : Niéoudatcha (en russe : insuccès) C'étaient, comme à l'ordinaire, des peaux de martre par douzaines. Au rapport de l'ambassadeur, Élisabeth se montra fort aimable, « elle commença à être gaie », demandant des nouvelles du tsar, disant qu'elle l'aimait comme un frère, qu'elle serait heureuse de le voir et de faire alliance avec lui. Mais, après l'audience, il fut moins que jamais question de négocier. A la fin du mois, Pissemski n'avait reçu qu'une invitation à courre le cerf! Un peu rudement, il répondit qu'il n'avait pas de temps à perdre en amusements et que, d'ailleurs, lui et ses compagnons ne mangeaient pas de gibier en cette saison : on était en carême. Enfin, après avoir consenti de fort mauvaise grâce à prendre part au divertissement proposé, le 13 décembre, il eut nouvelle que le comte Leicester, lord Hunsdon, sir Christophe Hatton et le secrétaire Francis Walsingham étaient désignés pour traiter avec lui. Les conférences devaient avoir lieu à Greenwich et des représentants des marchands russes ayant des intérêts en Russie allaient y assister.

Dès le début, on se trouva en désaccord sur la base des négociations. Offrant à l'Angleterre une exemption de tous droits sur les marchandises russes par elle exportées, Pissemski demandait son alliance contre le roi de Pologne, « auquel le pape, l'empereur et d'autres souverains prêtaient assistance ». — « Mais, lui répondait-on, votre maître s'est réconcilié avec le roi de Pologne par l'entremise du pape. » Le Moscovite s'entêtait dans son parti pris de grosse malice : « Le pape peut dire ce qu'il veut derrière le dos des gens. Écrivant

à la reine, le tsar a appelé Bathory son ennemi; c'est donc qu'il en est ainsi. » Il n'y avait guère de chances pour qu'on pût s'entendre dans ces conditions. Ce qui importait le plus à Élisabeth, pour l'heure, c'était de mettre son commerce de la mer Blanche à l'abri des entreprises du Danemark. Pour ménager le tsar et son ambassadeur à cet effet, elle consentit, en janvier 1583, à accorder une audience secrète à Pissemski qui, de son côté, voulait entamer l'affaire du mariage. Mais, en arrivant à Richmond à l'heure dite, le Russe ne fut pas peu étonné de trouver le palais en fête : musique et danses. On lui expliqua que c'était tous les jours comme cela, et la reine quitta d'ailleurs le joyeux tourbillon pour recevoir l'ambassadeur, en aparté, avec le seul Roberts, indispensable comme interprète. Niéoudatcha ne fut appelé qu'une heure après, et, s'excusant, Élisabeth lui dit qu' « elle s'était laissé entraîner par la conversation ».

De cette conversation, Marie Hastings, on le devine, avait fait les frais. Comme Pissemski insistait pour qu'on lui permît de voir la jeune fille et de la faire peindre, la reine avait montré un grand embarras : elle eût été très heureuse de contracter des liens de famille avec le tsar, mais elle s'était laissé dire qu'il aimait les belles femmes et Marie Hastings manquait de beauté. De plus, elle venait d'avoir la petite vérole et on ne pouvait songer à faire son portrait en ce moment. La rusée souveraine fit cependant mine de discuter les conditions du mariage. Elle s'inquiéta du sort des filles que pourrait avoir sa nièce. « Nos souverains, déclara fièrement Pissemski, marient leurs filles avec des potentats étrangers. » Et il cita le cas, d'ailleurs unique depuis des siècles, de la princesse Hélène mariée en 1495 au roi de Pologne, Alexandre. Mais, avant d'arriver au mariage, il fallait passer par l'alliance. L'ambassadeur avait remis un mémoire à ce sujet et attendait la réponse. Élisabeth promit d'en presser l'expédition, et ce fut tout.

Deux mois se passèrent encore, et quand, à bout de patience, l'ambassadeur eut enfin entre les mains cette



réponse si lente à venir, quelle déception! La reine consentait à s'allier avec le tsar et à lui prêter main-forte contre tous ses ennemis; mais, en retour, elle demandait pour l'Angleterre le monopole de tout le commerce extérieur de la Russie! Pissemski fit preuve de naïveté une fois de plus, en ne comprenant pas qu'on se moquait de lui et de son maitre. Il ergota, chicana sur les termes du document, comme si le fond ne suffisait pas pour le rendre inacceptable. On avait qualifié ses ouvertures de « sollicitations » et désigné le tsar comme « neveu » de la reine. Les négociateurs anglais offrirent de changer le style de l'instrument, mais non les conditions. En avril, ils convièrent l'ambassadeur à un banquet, où dix-sept hauts dignitaires, Édouard Clinton, comte de Lincoln, Georges Talbot, comte de Shrewsbury, Thomas Radclyffe, comte de Sussex, Ambroise Dudley, comte de Warwick, Francis Russell, comte de Bedford, etc., s'attablèrent avec lui, et où la reine but à la santé d'Ivan, et, à l'issue du festin, ils annoncèrent à l'importun diplomate que la reine allait lui donner son audience de congé. N'ayant pas, à ce qu'il disait, d'instructions pour accepter les contre-propositions anglaises, le mieux n'était-il pas qu'il retournât dans son pays afin de s'y faire donner de nouveaux pouvoirs?

Le malheureux se récria : « Et l'affaire du mariage? » On répliqua en exhibant des gazettes qui annonçaient la naissance d'un fils donné au tsar par Marie Nagaïa. Pissemski fit encore celui qui ne sait rien et ne veut rien savoir : « De méchantes gens répandaient ces fables pour empêcher le bien entre son maitre et la reine. » Il montra tant de colère et se démena si fort que, tout compte fait, Élisabeth décida de se prêter à une comédie — car nul doute que ce n'en fût une — assez propre, il faut en convenir, à donner le change à l'ambassadeur et à maintenir Ivan dans ses illusions. Le 17 mai, Pissemski fut engagé à se rendre, en compagnie de Roberts seul, à la maison de campagne du chancelier, lord Bromley. Après l'avoir reçu cérémonieusement sur le perron, celui-ci le conduisit au jardin où des rafraîchissements étaient préparés. Peu

après, un groupe de femmes parut dans une allée. En tête, entre lady Bromley et lady Huntingdon, marchait celle que l'ambassadeur se plaisait déjà à appeler « la fiancée du tsar ». On se salua de loin, le chancelier disant à Pissemski que la reine avait ordonné de lui montrer sa nièce « non dans une chambre, mais en plein jour, pour qu'il pût mieux la voir ». Le Russe écarquillait les yeux. On l'invita à faire un tour dans le parc, en s'arrangeant pour qu'il trouvât plusieurs fois sur son chemin l'objet de sa curiosité, après quoi Bromley lui demanda : « L'avez-vous bien regardée? — J'ai obéi à mes instructions », répondit-il, et il écrivit dans son rapport : « La princesse de Hountinsk, Marie Hantis *(sic)*, est de taille élevée, mince et blanche de peau; elle a les yeux bleus, les cheveux blonds, le nez droit, les doigts des mains longs et effilés. »

Horsey a raconté à sa façon cette scène qui, dans le récit de Pissemski, dont je viens de reproduire les traits essentiels, peut bien aussi avoir subi quelques retouches. Le narrateur anglais veut qu'à la vue de la « fiancée », l'ambassadeur, saisi d'émotion, se soit enfui à reculons en disant qu'il devait se contenter d'un seul regard jeté sur l'*ange* qu'il croyait destiné à devenir la femme de son souverain. Mais Horsey n'était pas là et l'ange approchait de la trentaine.

Élisabeth voulut se donner le plaisir de suivre la comédie jusqu'au bout. Faisant venir Pissemski, elle exprima à nouveau le regret que sa nièce n'eût pas assez de beauté pour plaire au tsar. « Je pense qu'elle ne vous a pas plu à vous-même, » disait-elle. Mais le Russe tenait bon :

— Je crois qu'elle est belle; le reste est l'affaire de Dieu.

Et il insista pour que la reine lui fît connaître ses intentions à ce sujet. Mais déjà Élisabeth avait imaginé un autre moyen dilatoire : elle ferait accompagner Pissemski en Russie par un de ses hommes de confiance qui, en qualité d'ambassadeur, aurait les instructions et les pouvoirs nécessaires. L'audience de congé suivit de près; Pissemski y recueillit une nouvelle provision de compliments et de protestations d'amitié banales, avec l'assurance que la reine laisserait passer par son terri-



toire tous les envoyés du tsar adressés par lui aux souverains étrangers, le pape seul excepté. « Que votre maître ne me livre pas au pape ! » aurait dit Élisabeth. Il est à supposer que Roberts fut encore, en cette circonstance, un interprète infidèle. A la mi-juin, le portrait de Marie Hastings se trouva prêt, et, après avoir assisté à une revue de la flotte anglaise — vingt-quatre vaisseaux de soixante-dix ou quatre-vingts canons, montés chacun par mille hommes et plus — Pissemski et Niéoudatcha s'embarquèrent en compagnie de Jérôme Bowes, l'ambassadeur choisi par la reine. Le choix, bien qu'il tombât sur un diplomate de carrière, n'était pas heureux.

V

LA CONCURRENCE HOLLANDAISE ET LA RUPTURE

Bowes avait une tâche difficile : parler commerce et commerce seulement à un homme qui ne voulait entendre autre chose qu'alliance politique et matrimoniale. Et les relations commerciales traversaient elles-mêmes une crise pénible. Maintenus nominalement en possession de leurs privilèges, ou du moins ne payant que demi-taxe, les marchands anglais se voyaient frapper de contributions accessoires, arbitrairement imposées et constamment augmentées. C'était une conséquence de cette guerre que le tsar rêvait de renouveler avec le concours de l'Angleterre et qui le laissait dans un épuisement extrême. La concurrence des autres pays gagnait d'autre part du terrain. Le trésor en détresse vendait de nouveaux privilèges aux plus offrants, en même temps que par des largesses savamment distribuées les Hollandais s'assuraient de précieux appuis dans l'entourage du souverain : trois des principaux conseillers d'Ivan, Nikita-Romanovitch Zakharine, l'homme incorruptible de la légende, Bogdan Biélski et André Chtchelkalov, leur étaient entièrement acquis. Probablement aussi le tsar voyait dans cette même concur-

rence, ainsi favorisée, un moyen de peser sur Élisabeth et de la rendre plus docile à ses désirs. En fait, depuis 1578, les vaisseaux d'Anvers visitaient régulièrement les côtes de la mer Blanche, et à ce moment, évaluant à 80,000 livres sterling les dépenses faites par la Compagnie anglaise pour conquérir son monopole menacé, le capitaine Carlile lui présentait un mémoire où il proposait de reporter sur l'Amérique des efforts qui risquaient désormais d'être perdus en Russie. (*A briefe and summary discourse upon the intended voyage to the hithermost parts of America*, april 1583, Hakluyt, *Collection of the early voyages*, III, 228).

Bowes ne ressemblait en rien à Jenkinson. Hautain et cassant, malappris et maladroit, il figurait assez bien l'envers du caractère national, dont l'autre avait montré l'endroit. Il débuta par une assez méchante querelle au sujet d'un cheval qu'on lui offrait pour son entrée dans la capitale et qui ne lui paraissait pas d'assez haute encolure. Les instructions qu'il apportait ne l'aidèrent pas à faire oublier ce mauvais commencement. Non seulement Élisabeth maintenait sa demande de monopole exclusif; mais à l'alliance, qui en dépendait comme d'une condition *sine quâ non*, elle prétendait donner une forme assez singulière. Elle ne voulait prendre fait et cause pour Ivan contre ses ennemis qu'après avoir épuisé auprès d'eux les tentatives de conciliation. C'était dire au tsar : « Vous désirez mon concours pour une revanche à prendre sur Bathory, soit; mais je commencerai par prévenir le roi de vos intentions. »

Sur les négociations entamées dans ces termes nous possédons deux sources de renseignements : le rapport de Bowes (Hakluyt, I, p. 458 et suiv.) et les procès-verbaux de la chancellerie moscovite. (*Recueil de la Société impériale d'histoire russe*, XXXVIII, 71 et suiv.) Ces documents sont en contradiction à peu près constante. Tout en faisant la part de quelques malentendus et de quelques froissements inévitables le négociateur anglais se flatte d'avoir eu cause gagnée sur tous les points. Ivan se serait montré disposé à rendre aux sujets de la reine



tous leurs privilèges et même à les augmenter. En même temps plus que jamais il désirait prendre femme en Angleterre, en portant son choix sur quelque autre parente d'Élisabeth, au cas où Marie Hastings ne serait pas disposée à accueillir sa recherche et en se rendant à Londres pour cet objet. Il allait jusqu'à demander au « prédicant » de l'ambassade anglaise, Humphry Cole, un mémoire sur les principaux points de la religion protestante, et il le faisait lire devant une nombreuse assemblée après avoir généreusement récompensé l'auteur. Il infligeait une punition sévère à ceux de ses conseillers qui témoignaient de l'hostilité à Bowes et les engageait à changer d'attitude. Enfin, le fruit de tous ces succès, mis par écrit, signé et scellé, devait être remis à l'ambassadeur quand la mort subite du tsar détruisit cette œuvre déjà menée à bonne fin, et, changeant le triomphe en désastre, détermina la victoire du parti contraire.

La version russe est très différente. A l'ultimatum anglais, Ivan aurait opposé les contre-propositions suivantes : le roi de Pologne ayant, en violation des traités, enlevé au tsar Polotsk et la Livonie, la reine devait l'engager à restituer ces conquêtes et à payer une indemnité, ou, sur son refus, unir ses forces à celles du souverain moscovite pour l'y contraindre. En échange, elle recevrait le monopole de certains ports, les marchands brabançons et français ayant ailleurs des droits acquis. Le roi de France venait d'envoyer quelques vaisseaux dans le port de Kola; il demandait l'amitié du tsar et l'invitait à lui adresser une ambassade. C'était une façon de dire à Bowes : « Voyez ! nous ne sommes pas à court de belles relations ! »

L'Anglais ne put que se retrancher derrière ses pouvoirs. Mais alors les négociateurs russes, Zakharine, Biélski, Chtchelkalov et Frolov abordèrent « l'affaire secrète ». Bowes n'avait-il rien à en dire ? — Oui, mais au tsar seul. On lui promit une audience particulière, et en attendant on épilogua sur l'alliance projetée. En accordant aux ambassadeurs du tsar le libre passage sur son territoire, Élisabeth prétendait

exclure les représentants des puissances hostiles. Il fallait s'entendre. Pour Rome il n'y avait pas de dispute : « Le tsar ne livrerait pas la reine au pape. » Il comptait de son côté parmi ses ennemis les rois de Pologne, de Suède et de Danemark. C'était à Bowes maintenant de préciser, et aussitôt on cessa d'être d'accord. « L'empereur, aurait dit le négociateur anglais, est un ennemi de la reine et le roi d'Espagne un ami comme on peut s'en procurer pour une *diénga*. Mais au roi de Danemark Élisabeth venait d'envoyer la Jarretière, ce qui indiquait en lui un ami du premier degré, et l'on pouvait en dire autant du roi de Suède. » On se rejeta sur la question du monopole. Comme dernière concession on accordait à l'Angleterre cinq ports de la mer Blanche, à l'exclusion de Kola qui devait rester aux Français et de Poudojersk, à l'embouchure de la Dvina septentrionale, où un marchand de Nimègue, Jean de Valle, appelé en Russie *Biélobrod* (barbe blanche) avait ses établissements.

Bowes protesta : que faisait-on des chartes solennelles précédemment octroyées à la Compagnie moscovite? On lui répondit : « Les marchands anglais, Thomas Glover et Rodolphe Ritter, ont abusé des faveurs du tsar en conspirant avec ses ennemis et en leur servant d'espions. » Réplique de Bowes : « Glover est un coquin, mais l'Angleterre est un pays de liberté où chacun peut louer ses services à qui il lui plaît. D'ailleurs ni vos Français ni vos Brabançons ne vous fournissent des marchandises de première qualité comme les nôtres... » Ce fut au tour des Russes de se récrier. On avait précisément à se plaindre des draps anglais. On exhiba des échantillons. — « Je ne me connais pas en draps ! » fit Bowes en prenant un air de dignité offensée.

J'ai résumé vingt conférences qui n'aboutissaient à rien.

L'audience particulière eut lieu le 13 décembre 1583. Bowes dut s'y rendre sans armes et sans suite, car il allait être reçu par le tsar « en tête à tête » pour parler de l' « affaire secrète », c'est-à-dire du mariage. Le « tête-à-tête » n'excluait pas la présence d'une douzaine de personnages, parmi

lesquels figurait Boris Godounov, le favori du jour, le tsar d'un avenir prochain. Devant ce public il y eut reprise de la comédie mise en scène par Élisabeth. Ivan voulait connaître les intentions de la reine au sujet de Marie Hastings et Bowes disait être envoyé pour apprendre celles du tsar. Mis au pied du mur, l'ambassadeur s'embarrassa dans des échappatoires et des défaites pénibles. « La nièce de la reine était malade, très malade, et d'ailleurs il ne pensait pas qu'elle pût consentir à changer de religion... Parmi les parentes de Sa Majesté, c'était aussi la plus éloignée. Il y en avait dix autres sur lesquelles le tsar aurait pu de préférence porter son choix... » Ivan interrompit avec vivacité.

— Quelles sont ces personnes? Des filles de princes apanagés ou des sujettes de la reine? Parle, explique-toi!...

— Je n'ai pas d'instructions...

Cette fois le Terrible ne put retenir sa colère. Suivant une tactique qui lui était habituelle, pour mieux empoigner son adversaire il opéra un mouvement tournant. Bowes avait eu avec les négociateurs russes plusieurs altercations, au cours desquelles il avait laissé échapper des propos malsonnants. Ivan les lui rappela maintenant, et, comme l'autre niait, il s'emporta à son ordinaire. Le procès-verbal d'origine russe glisse sur cet épisode, mais Bowes l'a noté tout au long. Les dialogues qu'il m'est arrivé déjà d'introduire dans mes évocations d'un passé moins lointain ont soulevé des objections. On a supposé que je pouvais dénaturer ainsi les textes que j'interprétais. Pour peu que mes critiques veuillent se reporter à ceux que j'interprète ici, ils devront convenir que si je les dénature c'est en m'écartant de la forme dialoguée, beaucoup plus fréquente qu'ils n'imaginent dans les documents de ce genre. Bowes a consigné dans son rapport les répliques que voici :

« Le tsar, *parlant à Bowes.* — Vous avez pris avec mes plénipotentiaires des airs de supériorité qui ne sauraient être soufferts, car parmi les souverains, mes égaux, j'en connais qui ont le pas sur votre maîtresse.

« Bowes. — Ma maîtresse est aussi grande princesse que quiconque dans la chrétienté, égale à ceux qui se croient les plus grands et capables de tenir tête à tous.

« Le tsar. — Vous voulez dire les rois de France et d'Espagne?

« Bowes. — Certes! Je crois la reine en situation de marcher de pair avec eux!

« Le tsar. — Et avec l'empereur?

« Bowes. — Le roi, père de ma maîtresse, a eu naguère l'empereur à sa solde dans ses guerres avec la France... »

S'il faut en croire l'ambassadeur, ces paroles auraient mis tellement Ivan hors de lui qu'il serait allé jusqu'à menacer son hôte de le faire jeter par la fenêtre, à quoi Bowes aurait répondu que le tsar était le maître, mais que la reine d'Angleterre savait venger les injures qu'on faisait à ses représentants. Là-dessus, le Terrible congédia brusquement son hardi interlocuteur, et, aussitôt que celui-ci fut parti, il parla de lui avec éloge, disant qu'il serait heureux d'avoir de tels serviteurs.

Les textes russes sont muets à ce sujet. Ils veulent que, une dispute s'engageant sur les impertinences de Bowes, niées par celui-ci et affirmées par les négociateurs russes, le tsar y ait coupé court par un long discours sur les origines du commerce anglais en Russie, les causes qui avaient déterminé le retrait partiel des privilèges excessifs dont il s'était trouvé nanti d'abord, et les raisons qui s'opposaient à ce qu'on les lui restituât. Les sujets de la reine étaient loin d'approvisionner le marché russe de façon suffisante et convenable. Retirant une bague de son doigt, Ivan assurait que de Valle ne la lui avait fait payer que 60 roubles et 1,000 roubles seulement la grosse émeraude qu'il portait à son bonnet. Les Anglais n'apportaient pas de pierres précieuses et vendaient toutes leurs marchandises à des prix exorbitants. La bague valait 300 roubles et l'émeraude 40,000, sinon davantage; Bowes dut en convenir. Par Pissemski le tsar avait d'autre part réclamé des draps, des soieries de bonne qualité et des dentelles. Il atten-



dait encore les dentelles, et les draps comme les soieries, estimés très cher, ne valaient rien. On en recevait de Pologne qui avaient bien meilleure apparence. Sur un signe du souverain on apporta des étoffes, et tout en les palpant et en faisant des comparaisons, auxquelles Bowes opposait une nouvelle déclaration d'incompétence, Ivan continua à pérorer. Que signifiait cette amitié que la reine lui offrait en prétendant le réduire à sa clientèle seule et contracter avec lui une alliance en paroles seulement!

L'ambassadeur ne pouvait toujours qu'en appeler à ses instructions, et une nouvelle entrevue plus confidentielle encore, où, cinq jours plus tard, le 18 décembre, Troubetzkoï, Zakharine, Biélski, Chtchelkalov et Frolov furent seuls admis, à l'exclusion des autres membres du conseil, et encore relégués à l'autre bout de la pièce, « près du poêle », n'amena pas un meilleur résultat. Entre temps, par Jacques Roberts qui vraisemblablement servait toujours d'interprète dans ces conférences, Ivan avait reçu l'avis que Bowes désirait l'entretenir sans aucun témoin. L'ambassadeur nia le fait. Il avait dit seulement que dans ses autres missions, auprès du roi de France et d'autres souverains, on ne lui avait jamais imposé de tierces personnes pour les négociations importantes.

— La cour de France ne nous est pas un exemple, gronda Ivan. Dis-nous ce que tu as à dire au sujet de notre mariage.

— J'ai su de la reine, ma maitresse, qu'elle recherchait votre amitié de préférence à celle de tous les autres souverains, et je n'ai personnellement d'autre désir que de vous plaire et de vous servir.

— Dis-nous, en les désignant par leurs noms et leurs qualités, quelles sont les nièces de la reine dont tu as parlé. Je te ferai accompagner en Angleterre par un ambassadeur qui les examinera et demandera leurs portraits..

— Je vous offre mes propres services à cet égard.

Je cite ici la version russe. D'après ce document, rétractant ses déclarations antérieures, Bowes aurait nié à ce



moment qu'on l'eût entendu parler d'autres parentes d'Élisabeth susceptibles d'être préférées par le tsar à Marie Hastings. Convaincu de mensonge, il se retranchait encore derrière ses instructions, ou bien, prenant des airs de mystère, il donnait à entendre qu'on le verrait prochainement en mesure de donner satisfaction au souverain, « mais son temps n'était pas encore arrivé » ; il demandait la permission d'envoyer en Angleterre par voie de terre un courrier qui lui apporterait des pouvoirs plus amples; il soulevait des débats puérils au sujet de la quantité et de la qualité des vivres qu'on lui accordait, se faisait livrer jusqu'à 10 pouds (160 kilos) de beurre par jour; engageait le tsar à administrer *manu propria* une correction sévère à Chtchelkalov, rendu responsable des griefs invoqués par l'ambassadeur, mais s'attirait de la part du souverain un discours en cinq points terminé par cette conclusion : « Tu es un homme peu instruit et tu n'as aucune idée de la façon dont doit se comporter un envoyé. »

Il semblerait qu'après cela on n'eût plus rien à se dire. Mais Ivan tenait trop à son idée. Avec son entêtement de maniaque il s'acharnait à ressaisir ce rêve toujours fuyant, et il conviait Bowes à de nouveaux entretiens confidentiels, et il lui répétait son argumentation monotone :

« Tu nous as parlé de dix ou vingt jeunes filles parmi lesquelles nous pourrions choisir une femme dans ton pays et tu te refuses à les nommer. Nous ne saurions cependant nous mettre en frais sur une indication aussi vague ! Il y a apparemment plus de mille filles à marier en Angleterre, dont plus d'une cuisinière : voudrais-tu que nous les recherchions toutes ? »

Constamment renouvelées pendant les deux premiers mois de 1584, ces entrevues aboutissaient le 14 février à une nouvelle altercation des plus violentes, d'après le récit russe. Après s'être engagé à embarquer avec lui un ambassadeur destiné par le tsar à la cour de France, Bowes revenait sur sa promesse : la reine lui avait ordonné de rentrer par voie de terre.

— Pour me vendre à mes ennemis? clama Ivan hors de lui. Je ne le souffrirai pas!

Depuis la perte de la Livonie, la voie de terre c'était la voie de Pologne.

Reprenant possession de lui, mais toujours furieux, Ivan continua : « Puisque tu n'es pas arrivé pour négocier sérieusement, tu peux t'en aller, remportant ce que tu as apporté, et nous te donnerons congé sur l'heure. »

Bowes savait déjà à quoi s'en tenir sur ces éclats de colère, et, au témoignage même du procès-verbal russe, il n'en parut nullement ému. Le congé ne fut pas donné et trois jours plus tard l'ambassadeur était invité à entendre la lecture d'un projet de traité, où le tsar avait fait insérer le minimum de ses désirs et de ses exigences. Nous ne connaissons le sens du document que par les objections qu'il souleva de la part de Bowes. En substance, Ivan réclamait une alliance offensive pour reconquérir la Livonie. L'ambassadeur répondit par des faux-fuyants, comme toujours. Très pieuse, sa maîtresse répugnait aux conquêtes. Les Pays-Bas la suppliaient en vain de les prendre sous sa protection et la France elle-même serait heureuse de passer sous son sceptre...

— Mais il ne s'agit pas de conquête! répliquait le tsar. La Livonie est notre ancien patrimoine...

— Est-ce bien sûr?

Ivan bondit :

— Nous ne demandons pas à la reine d'être juge entre nous et le roi de Pologne.

Et cette fois l'audience de congé fut fixée au 20 février. Elle fut retardée par la maladie du souverain et, le 18 mars, Chtchelkalov fit annoncer à Bowes, que « son tsar anglais était mort ». Comme Randolph autrefois, l'ambassadeur se trouva maintenant prisonnier dans sa maison et exposé à toute sorte de mauvais traitements, jusqu'en mai, époque à laquelle le fils d'Ivan le renvoya avec une lettre pour Élisabeth où il n'était plus question ni d'alliance ni de faveurs exceptionnelles à accorder aux commerçants anglais.

D'après Horsey, Chtchelkalov et les autres ennemis de l'ambassadeur auraient même comploté sa mort et seule l'intervention de son compatriote aurait prévenu cette catastrophe. Mais Horsey s'est probablement vanté. Boris Godounov était le véritable maître à ce moment et nous savons que, s'en cachant à la vérité, il fit tenir de sa part un présent à Bowes et y ajouta l'assurance de son dévouement. Mais déjà en dépit des rodomontades de Bowes, sur la rive droite de la Dvina, dans le voisinage d'un antique monastère, s'élevait une ville et se creusait un port dont les Hollandais avaient indiqué l'emplacement, où ils promettaient de rendre à la Russie une autre Narva, et où avec leur concours, d'abord exclusif, allait se centraliser le commerce maritime de l'empire, définitivement arraché au monopole britannique. C'était Arkhangelsk. Les Anglais n'y devaient arriver que plus tard et en seconde ligne. La victoire dans cette lutte, en apparence inégale, restait à la Hollande et l'histoire de Pierre le Grand s'en est ressentie.

En 1838, se trouvant en Italie et s'y occupant à rechercher des antiquités pour un musée russe en formation, le comte Wielhorski crut découvrir un portrait d'Ivan, bien fait et bien conservé, qui aurait été envoyé à Londres en 1570. (*Archive russe*, 1888, I, 123.) Spécimen unique de l'art russe du seizième siècle, cette toile se trouvait en possession du consul russe à Gênes, M. Smirnov, qui l'avait acheté à un antiquaire de Londres. Je n'ai pu savoir, à mon grand regret, ce qu'est devenu ce document qui, à le supposer authentique, serait sans prix et pour l'histoire du développement artistique en Russie et pour celle du singulier épisode diplomatique dont je viens d'entretenir mes lecteurs. Ni les sources russes ni les sources anglaises ne font aucune mention d'un portrait du tsar envoyé en Angleterre.

Ainsi qu'on l'a vu, Ivan fut poussé à rechercher l'alliance anglaise et à la désirer passionnément, sous le coup d'abord de la crise intérieure et ensuite de la crise extérieure où sa politique et sa fortune se trouvèrent engagées et mises en

péril. Je passe au récit de cette dernière phase de son règne (1).

(1) Pour les voyages de Chancellor et de ses émules, les sources principales se trouvent dans la collection de Hakluyt, *Voyages*, Londres, 1809. Voir aussi FORSTER, *Geschichte der Entdeckungen im Norden*, Francfort, 1784; BARROW, *A chronological History of voyages*, Londres, 1818. — Pour les négociations entre les cours de Moscou et de Londres, l'ouvrage capital est TOLSTOÏ, *les Relations entre la Russie et l'Angleterre de* 1553 à 1573, Pétersb., 1875. Celui de Hamel, publié en 1847 à Pétersbourg, sous le titre bizarre : *Tradescant der aeltere 1618 in Russland* et traduit en anglais par Leigh sous le titre de *England and Russia*, Londres, 1854, est aujourd'hui à peu près sans valeur, et on peut en dire autant du second ouvrage du même auteur : *Aperçu des relations commerciales et politiques entre l'Angleterre et la Russie aux seizième et dix-septième siècles*, Pétersb., 1865. — Les documents à consulter se trouvent dans le *Recueil de la Société Impériale d'Hist. russe*, vol. XXXVIII, dans la collection Hakluyt et dans l'*Archive du Nord*, 1882, I. Voir aussi : relation de Horsey et livre de FLETCHER, *Russia at the close of the XVI Century*, Londres, 1856. — Pour les relations commerciales avec les Pays-Bas, outre l'étude mentionnée de Kordt, voir WASSENAER, *Historisch verhal aller gedencwaerdigen Geschiedenissen*, VIII. — Pour l'histoire de la Compagnie moscovite, CAWSTON et KEANE, *The early chartered Companies*, Londres, 1896; HEWINS, *Englich trade and finance*, Londres, 1892. — Pour Jenkinson, voir DELMAR-MORGAN, *Ealy voyages... to Russia*, Londres, 1886.

QUATRIÈME PARTIE

LA FIN

CHAPITRE PREMIER

L'INVASION POLONAISE — BATHORY

I. Bathory. — II. Le conflit. — III. L'armée polonaise. — IV. L'armée moscovite. — V. La prise de Polotsk. — VI. Les Polonais en Moscovie. — VII. L'intermède diplomatique. — VIII. Le siège de Pskov.

I

BATHORY

A partir de 1572, quand, de fictivement élective qu'elle était jusqu'alors, la monarchie polonaise le devint réellement, les comices du champ de Wola furent un tripot. L'Europe entière y battit les cartes; une seule fois au cours de deux siècles il arriva aux joueurs d'y retourner un roi. Celui-ci était un inconnu. De pure race hongroise par son père, Étienne Bathory de Somlyo, comme par sa mère, Catherine Telegda, de bonne noblesse, sans plus, il avait servi avec honneur dans les armées impériales et manœuvré mieux encore dans les coulisses diplomatiques de Vienne et de Constantinople; assez bien pour devenir en 1571, à trente-huit ans, voiévode de Transylvanie, par la grâce combinée du sultan et de l'empe-

reur. En Pologne on savait peu de chose de cet étranger. Il passait pour bon administrateur d'un petit pays, et plus tard on voulut qu'il eût étudié à l'académie de Padoue, où en 1789 le dernier de ses successeurs sur le trône des Jagellons devait lui élever un monument, œuvre médiocre de Carlo ou de Ferrari. Il n'y avait pas appris le polonais. Élu roi, il parla latin à ses nouveaux sujets, ou se tut, ce qui valait encore mieux en un pays où tout le monde parlait trop. Aux comices de 1575, il fut le candidat du sultan contre le candidat de l'empereur, Ivan se dérobant, comme on sait, et le fils de Maximilien se recommandant de l'alliance autrichienne contre le Turc. Faire la guerre au Turc avec l'Autriche ou la faire à la Moscovie, sinon avec l'appui du moins avec la neutralité de la Porte, tel était le dilemme. Mais les électeurs polonais, tout à leur affaire, se laissèrent inspirer, et partager, par d'autres considérations : l'aristocratie alla à Maximilien parce qu'il avait des titres et de l'argent à offrir; la petite noblesse se prononça en masse pour le Hongrois, parce qu'elle imaginait que ce très petit personnage serait *son* roi et son esclave et qu'il gouvernerait avec elle ou qu'elle gouvernerait sans lui contre l'oligarchie des grands seigneurs.

Il se trouva que l'inconnu voulait être le roi de tout le monde et qu'il savait faire ce qu'il voulait. Il commença par devancer son rival à Varsovie ; c'était facile, car Maximilien risquait gros en se pressant : le Turc le guettait. La mort de l'empereur (octobre 1576) laissa Bathory seul. Il lui restait à se débrouiller dans une situation où Henri de Valois n'avait même pas essayé de voir clair. L'ex-voiévode de Transylvanie montra inopinément un coup d'œil sûr et une science de gouvernement incomparable. Au physique, comme l'a représenté un portrait peint en 1583 par un artiste inconnu et conservé à l'église des PP. Missionnaires de Cracovie, c'était un *madgyar* typique : taille courte et ramassée, pommettes saillantes, nez allongé, front bas. Une figure massive, énergique et rude. Nul souci d'apparat; aucune élégance; l'aspect fruste et

farouche. Ayant toujours vécu simplement par nécessité autant que par goût, le nouveau roi ne songea pas un instant à quitter ses habitudes et n'imagina pas qu'on l'eût couronné pour qu'il prît du bon temps. On observa qu'il ne portait pas de gants, et on raconta que, botté à la polonaise, il dédaignait les bas dont l'usage commençait à se répandre. Sa santé laissait à désirer. Il souffrait depuis longtemps d'une maladie mystérieuse qui semble avoir hâté sa mort. A la jambe gauche il portait une plaie qui ne se fermait pas et, le mal s'aggravant, on crut savoir qu'à la cour de l'empereur cet homme d'apparence vigoureuse avait éprouvé des attaques d'apoplexie ou d'épilepsie. Les médecins du temps ne savaient pas bien distinguer. Mais, en arrivant en Pologne, le nouveau roi n'en laissa rien paraître. Il mit ses secrétaires sur les dents, passa des journées entières à cheval, et, dans ses moments de loisir, se révéla chasseur intrépide.

Au moral, un mélange curieux de souplesse et de raideur, d'esprit autoritaire et de libéralisme, de violence et de douceur. A un député de la Diète qui élevait la voix, il criait : « *Tace nebulo !* » en portant la main à la garde de son sabre. Le roi de Suède annonçant des prétentions inacceptables, il grommelait : « *Docebo istum regulum !* » et répétait le geste. A l'encontre de tous les précédents, il fit condamner à mort et laissa décapiter un gentilhomme turbulent, membre d'une des plus puissantes familles du pays. On eut beau supplier et menacer : « *Canis mortuus non mordet*, répondait-il imperturbablement; *plectatur !* »

Avec des cosaques rebelles il en usa comme eût fait le Terrible lui-même, ordonnant des supplices par douzaines, faisant, dit-on, couper les cadavres en morceaux. Et dans une audience accordée à un étranger, un chien venant à l'importuner, il envoyait l'animal rouler à l'autre bout de la pièce, d'un coup de sa botte éperonnée. Mais avec son ancien suzerain enturbanné, il savait en même temps observer les ménagements les plus délicats. A moitié protestant en Transylvanie, il fut catholique zélé en Pologne. Il s'était fait repré-

senter à la Diète d'élection par l'arien Blandrata; une fois élu, il eut des jésuites pour conseillers.

Il voulut être maître dans son royaume; mais, au seizième siècle, il prétendit aussi ne pas faire de différence entre un staroste et un juif. Il songea à réduire la corvée et à remplacer la peine du fouet par l'amende. Sur les champs de bataille il lui arriva d'anoblir des paysans, et cet homme dur pour les autres et pour lui-même fut aussi un tendre, voire un sentimental, capable de ressentir la perte d'un ami au point d'en tomber malade.

A une cour que les derniers Jagellons avaient italianisée, en un pays largement pénétré par les courants intellectuels du siècle, il fit d'abord l'effet d'un paysan; mais à peine eut-il pris contact avec ce milieu que, tout en répudiant des raffinements trop étrangers à son tempérament et à son caractère, il se plaça en tête des princes éclairés de l'époque. Il fut le fondateur de l'académie de Wilna, le partisan et le metteur en œuvre de la réforme du calendrier, l'organisateur de la poste et des finances, le créateur d'une nouvelle organisation judiciaire...

Par-dessus tout, il gouverna; il mit de l'ordre dans une machine qui commençait à se détraquer, et de la sorte, étranger par la race, la langue et les mœurs, il représenta supérieurement, dans ses forces vives, cette Pologne du seizième siècle, qui a été et qui demeure — je crois n'offenser personne — la plus haute expression historique de la race slave que le monde ait connue jusqu'à présent; pays déjà miné par l'anarchie mais capable encore matériellement, il allait le prouver, d'un grand et redoutable effort, et moralement ouvert aux plus nobles conquêtes de l'esprit moderne; pays de soldats sublimes et de poètes inspirés, d'écrivains politiques diserts et d'orateurs s'élevant jusqu'aux sommets de l'éloquence profane ou sacrée; pays où, dans un programme de réforme sociale, réclamant l'égalité de droits pour tous, un Frycz Modrzewski devançait tous les publicistes de l'époque, où un Kochanowski rivalisait d'émotion

et de grâce avec Ronsard et où un Skarga annonçait Bossuet.

Étranger d'origine et rustre d'apparence, Bathory fut l'homme de tout cela, par la grâce de son génie ; et l'étant, il prépara la lutte avec Moscou. Pour la Livonie d'abord et puis — pour l'existence. Il sut comprendre, en effet, que, telle qu'il la voyait, cette Pologne, civilisée, policée, libérale, turbulente, catholique, devait absorber sa grande voisine et lui imposer sa culture et son régime politique, sinon sa foi, ou être absorbée par elle et subir sa loi.

La coexistence de deux grands États slaves se mouvant en des orbites distinctes et se développant de façon indépendante, sinon contraire, n'eût pas été peut-être une impossibilité ; mais il eût fallu pour cela que la Pologne des Piasts et des Jagellons évoluât dans le sens de ses origines, c'est-à-dire en restant orientée du côté de l'Occident et en exerçant sa puissance d'attraction sur les Slaves de l'Ouest et du Sud. Or, refoulée de ce côté par le *Drang nach Osten* germanique, elle s'était rejetée à l'est ; elle venait de fonder un grand État, mi-polonais mi-russe ou ruthène, mi-catholique mi-orthodoxe, république et monarchie, civilisation et barbarie.

Il n'y avait plus qu'une orbite avec un foyer de trop, et deux souverains de toutes les Russies pour un seul empire.

Après s'être assis et calé sur son trône, Bathory dut réprimer la révolte de Dantzig. Il possédait une certaine expérience de la guerre des sièges et ne brilla cependant pas dans celle-ci : il n'avait pas encore ses Polonais dans la main. Ses droits à une place d'honneur parmi les grands capitaines du temps ont d'ailleurs été discutés. C'est certainement à tort qu'on lui a attribué l'invention des boulets rouges, dont l'effet sur Dantzig fut au surplus nul ou médiocre. D'après Meinert (*Geschichte des Kriegwesens*, I, 370) l'emploi de ces engins remonterait au moins aux premières années du quinzième siècle. Il se peut, comme le veut un des biographes du roi, Albertrandi, que l'armée polonaise lui ait dû des modèles perfectionnés de canons, des modifications avantageuses dans l'équipement et l'armement de la cavalerie. L'or-

ganisation militaire des cosaques, entreprise au cours de son règne; la création, en 1576, d'une garde royale et, en 1578, la mise sur pied d'une infanterie recrutée dans les domaines royaux, sont des titres de gloire plus certains. En ajoutant à ces éléments un fort contingent de troupes étrangères, infanterie hongroise et cavalerie allemande, Bathory opérait dans sa patrie adoptive la révolution qui antérieurement déjà avait modifié en Occident les bases de la puissance militaire et de l'art même de la guerre. Il donnait à la Pologne une armée permanente, outillée et dressée à l'européenne. Les trois campagnes enfin qui devaient le conduire au cœur de la Moscovie passent, aux yeux des spécialistes, pour aussi bien conçues que savamment exécutées, à travers quelques erreurs de détail et quelques défaillances. Or, si on a essayé d'y réduire sa part d'initiative personnelle, on n'a guère réussi. Il n'y a peut-être pas fait preuve de talents transcendants, comme aussi la tactique adoptée par Ivan ne lui a peut-être pas permis de les développer. Son vrai mérite est d'avoir été un chef, avec le don, l'instinct, le génie du commandement; et la façon dont il s'est pris pour s'assurer tous les avantages possibles, dans le duel qu'il jugeait inévitable avec le voisin moscovite, peut être considérée comme un chef-d'œuvre.

II

LE CONFLIT

A cette rencontre les deux adversaires marchèrent avec une résolution égale. Jusqu'à la mort de Maximilien, envoyant courrier sur courrier à Vienne, Ivan s'obstina au plan esquissé à Mojaïsk. Après l'événement, éconduisant deux ambassades successivement envoyées par Bathory qui cherchait à gagner du temps, coupant court aux négociations par des exigences impossibles, demandant Kiév après Vitebsk comme il eût

demandé Varsovie, le tsar ne songea plus qu'à poursuivre les avantages déjà obtenus en Livonie.

En mars 1578 il consentit à signer une nouvelle trêve de trois ans; mais la suspension des hostilités ne s'appliquait évidemment pas aux territoires où l'on était chez soi; or, de part et d'autre on croyait y être en Livonie. De plus, dans le texte russe du traité, Ivan avait fait insérer arbitrairement une clause qui interdisait aux Polonais de se mêler des affaires livoniennes.

Le résultat fut qu'au printemps de cette même année on se battit pour la possession de Wenden. Ivan avait envoyé de ce côté une armée de 18,000 hommes, plus que suffisante, pouvait-il croire, pour tenir tête aux troupes de Chodkiewicz et de Sapiéha, bien moins nombreuses, dénuées de tout jusque-là, comme nous savons. Un nouvel ambassadeur de Bathory se présentant, le tsar lui dit d'attendre : « On allait avoir des nouvelles de Livonie! » Elles arrivèrent, et Ivan apprit qu'il y avait quelque chose de changé à Varsovie.

Dès le début de son règne, Bathory s'était hâté d'expédier à Stockholm le castellan de Sanok, Jean Herburt, qui avait rapporté un traité d'alliance défensive et offensive pour la reprise de la Livonie. Le cours de la Narova devait y servir de ligne de partage entre les possessions acquises ou à acquérir. Maintenant, Polonais sous André Sapiéha, et Suédois sous de Boë, s'étaient réunis, avaient réussi à faire accepter aux Moscovites une rencontre en rase campagne, et, une fois de plus, avaient affirmé leur supériorité dans ce genre de combat. Quatre voiévodes tués, quatre autres fait prisonniers, six mille hommes massacrés dans le camp russe, où les canonniers d'Ivan s'étaient étranglés de leurs propres mains sur leurs pièces : tel était le bulletin que recevait le tsar. Sa cavalerie tatare échappait seule au désastre avec le commandant en chef, Galitzine, qui, d'après les sources polonaises, aurait précipité la défaite en prenant la fuite et en entrainant quelques compagnons de marque : un vieux guerrier, l'*okol-*

nitchyï Fédor Chérémétiev; un homme de confiance du souverain, le *diak* Chtchelkalov, l'ennemi de Bowes.

Il ne pouvait plus être question de trêve ni de négociations. Ivan congédia l'envoyé polonais, Haraburda, non sans prendre une revanche à sa façon. Dès l'avènement de Bathory il avait refusé de donner au roi le titre de frère. « N'avez-vous pas voulu élire Jean Kostka? » disait-il aux Polonais. « Dois-je le traiter de frère, lui aussi? » — Kostka était un simple gentilhomme. — « Qu'est-ce que votre prince de Transylvanie? disait-il encore. Personne, jusqu'à présent, n'a entendu parler de cette principauté! » Haraburda eut à entendre force propos de ce genre. Mais des ambassadeurs du tsar, Karpov et Golovine, se trouvaient à Varsovie. Bathory les traita en conséquence. En les recevant le 3 décembre 1578, il ne se leva pas, conformément au protocole, pour demander des nouvelles de leur maître. Aussitôt les envoyés déclarèrent ne pas pouvoir remplir leur mission. Ils voyaient d'ailleurs le pays en pleine effervescence guerrière. Réunie le 19 janvier 1578, la Diète avait voté pour deux ans une contribution extraordinaire. On en évaluait le produit à 800,000 ou même à 1,200,000 florins, et c'était peu sans doute, la dépense annuelle de l'armée espagnole entretenue dans les Pays-Bas s'élevant à la même époque à 7,000,000 de ducats! (Philippson, *loc. cit.*, p. 240.) Jamais cependant la république n'en avait tant fait, et c'eût été assez si les rentrées eussent répondu aux évaluations. Il s'en fallut de beaucoup. Mais, comme il avait plié la Diète à ses volontés, Bathory sut faire de l'argent. N'ayant pas de dépenses personnelles, il put mettre dans le trésor de guerre tous les revenus de ses domaines. Il trouva du crédit à l'étranger, et, l'argent obtenu, il trouva des hommes.

III

L'ARMÉE POLONAISE

La noblesse polonaise fournissait une cavalerie excellente qui venait de faire ses preuves sous Wenden. Mais il était probable que les Moscovites mettraient à profit cette nouvelle expérience et attendraient les Polonais à l'abri de leurs forteresses. D'après l'historien polonais Dlugosz, on peut conclure à l'existence d'une infanterie polonaise dès le commencement du quinzième siècle; mais ce corps, peu nombreux — à peine 2,000 hommes — n'avait que des piques pour tout armement. Bathory lui donna des armes plus modernes, le mousquet, le sabre, la hache, et tripla son effectif en faisant appel aux paysans de la couronne. Ceux qui s'enrôlaient volontairement étaient libérés de toutes leurs redevances. Les volontaires ne firent pas défaut et se signalèrent par leur bravoure, quelques-uns par des prodiges d'héroïsme. Le roi eut de plus une infanterie hongroise, environ 5,000 hommes; une infanterie polonaise équipée à la hongroise et formée avec les serviteurs de l'armée; une autre encore recrutée dans les rangs de la noblesse. Il les renforça avec divers corps auxiliaires de la même arme : Allemands formés en grands carrés, Écossais, cosaques. Dans la cavalerie il introduisit des arquebusiers allemands, polonais.

L'ensemble des forces ainsi constituées ne paraît pas avoir dépassé 20,000 hommes, le contingent lithuanien compris. Il est à remarquer qu'en dépit de certaines tendances séparatistes la Lithuanie, ou tout au moins la noblesse du pays, à moitié russe encore et à moitié orthodoxe, fut de tout cœur avec Bathory dans cette guerre. Les historiens russes en conviennent eux-mêmes. (V. Lappo, *le Grand-Duché de Lithuanie*, de 1569 à 1586, Pétersbourg, 1901, p. 179.) La nation-sœur donna ce qu'elle avait : quelques miliers de cavaliers, qui

furent d'une précieuse ressource pendant la saison d'hiver surtout, où, mieux à l'épreuve du terrible climat qu'il fallait affronter et moins éloignés de leurs foyers, il compensèrent la débandade de l'armée principale. Cette armée n'était qu'une poignée d'hommes, mais c'était la première de cette espèce et de cette qualité en pays slave. Les étrangers y figuraient en une forte proportion, mais au seizième siècle le fait n'avait rien d'exceptionnel. A la bataille de Dreux (19 décembre 1562) l'armée de Guise comptait dans ses rangs 12,000 Allemands, Suisses ou Espagnols contre 6,000 Français, et la même composition se retrouvait dans le camp opposé.

Le faible des Polonais, dans cette campagne et dans les campagnes suivantes, ce devait être le fort de leurs adversaires : l'artillerie. Bathory avait eu beau recruter des fondeurs de canons en Allemagne et même en Italie, demander à l'Électeur de Saxe des pièces de siège et des munitions : le matériel resta toujours insuffisant et le corps des artilleurs ne compta pas plus de 73 hommes en 1580, pour tomber à 20 l'année suivante !

Tout compte fait, il fallait au roi beaucoup de courage pour engager avec ces ressources la partie qu'il avait en vue. Car il ne s'agissait plus de recommencer la bataille de Wenden et de poursuivre en Livonie même des hostilités décevantes. En ce pays épuisé par quinze années de guerre incessante le sol se dérobait sous les pieds des compétiteurs Des fantômes d'armées s'y disputaient des ombres de conquêtes. Nulle possibilité désormais d'y obtenir un avantage définitif, ni même, à la longue, de tenir campagne dans ce désert couvert de ruines. En 1562 déjà, Sigismond-Auguste avait jugé que la clef de la province était ailleurs, qu'il fallait la chercher à Moscou en attaquant le principal compétiteur dans ses propres foyers. Les moyens lui avaient manqué pour prendre cette offensive hardie. Bathory s'y résolvait maintenant, et c'était une guerre d'invasion qu'il méditait d'entreprendre, dans une lutte décisive, dont l'enjeu dépasserait l'objet primitif de la

querelle. En se battant pour la Livonie, on se battrait en réalité pour l'empire du Nord-Est et pour l'hégémonie à prendre ou à garder au sein du monde slave.

Or, pour cette entreprise, la Pologne ne pouvait compter que sur elle-même. La Suède lui avait donné son alliance, mais seulement pour la Livonie et en Livonie. Dans le nouveau plan de campagne de Bathory, elle ne vit que le moyen de garder les coudées franches là-bas. Elle prétendit s'en tenir à la lettre du traité et faire bande à part. Le Danemark, pressenti, se déroba : ses relations avec Ivan devenaient pacifiques. Le khan offrit son concours, promit de mettre ses Tatars en mouvement dès le mois d'août 1578, et ne bougea pas. Et Bathory confiant ses projets au grand vizir Méhémed-Sokolli, l'illustre guerrier lui fit une réponse décourageante : « Le tsar était redoutable, et dans le monde entier le sultan seul pouvait se mesurer avec lui. » Or, le sultan entendait rester neutre, lui aussi. Mais sans doute le roi avait prévu ces déceptions et fait ses calculs en conséquence.

Restait à choisir le point d'attaque. Les Lithuaniens voulaient qu'on marchât sur Pskov. Arrivé là, on coupait la seule route qui mît alors la Moscovie en communication avec le littoral de la Baltique. Au nord une série de lacs, au sud des forêts impénétrables, des marécages et des rivières fermaient le passage. Mais pour arriver là, il fallait soit traverser la Livonie et achever ce pays qu'on avait intérêt à épargner, ou, en prenant par le territoire russe, se mettre à dos une ceinture de forteresses et laisser la Lithuanie à découvert. Bathory résolut de porter son premier effort sur Polotsk. Située sur la Dvina, la ville commandait, dans une certaine mesure, les voies d'accès et à la Livonie et à la Lithuanie. Arrachée récemment à la Pologne elle réclamait en quelque sorte un tour de faveur. On irait à Pskov ensuite.

Ceci arrêté, par le choix de Svir comme point de concentration, où il put tenir caché jusqu'au dernier moment le but de l'expédition, par la division habile des forces sur les routes menant à ce lieu de rendez-vous, par l'exécution habile d'une

marche de flanc de Svir à Disna en couvrant en même temps Wilna et les parcs qui accompagnaient le gros de l'armée, par l'utilisation ingénieuse des voies fluviales ou des ponts de bateaux pour le transport des gros fardeaux, le grand Hongrois fit merveille. Les spécialistes ont objecté que la méthode consistant à agir sur les communications de l'ennemi n'est née en Europe que vers la fin du dix-septième siècle. Il se peut; mais les inventeurs de méthodes sont souvent en retard sur les hommes d'action.

Bathory ne put d'ailleurs exécuter son plan comme il l'avait conçu. Le rendez-vous à Svir était fixé pour le 4 mai 1579. Or, quelque énergie que déployât le roi, on fut en retard : argent, approvisionnements, troupes, tout manqua. Pour cette raison aussi, trainés de ville en ville et d'audience en audience, les ambassadeurs moscovites ne furent congédiés qu'en juin, et alors seulement un courrier polonais porta à Moscou une déclaration de guerre formelle. Quelques jours après, Bathory était en campagne. L'armée qui passa avec lui la Disna, sur un pont de bateaux construit en trois heures, comptait, dans le contingent polonais, 6,517 chevaux dont 1,338 Allemands ou Hongrois, 4,830 hommes de pied, dont 3,451 Allemands ou Hongrois, et 4,000 chevaux environ du contingent lithuanien. Parmi les officiers étrangers se trouvait Georges Farensbach, ci-devant colonel au service du Danemark et plus récemment général au service du tsar. Ses conseils furent sans doute d'une grande utilité. Une quinzaine de mille hommes en tout, garnisons et réserves déduites — pour envahir et réduire à merci l'énorme empire moscovite !

Le début de la campagne participa de toute façon, dans le camp polonais, des mœurs européennes de l'époque. Avant de faire parler la poudre, on dépensa beaucoup d'encre et même de l'encre d'impression. La déclaration de guerre envoyée par Bathory était précédée d'un long exposé historique, farci de dates, de textes diplomatiques et d'épigrammes. On n'y oubliait pas *Prous*, le fameux frère de César-Auguste,

dont Ivan prétendait descendre. Avec une reproduction d'ailleurs très inexacte de ce document, une brochure, publiée à Nuremberg en 1580 et conservée en un très petit nombre d'exemplaires, contient une vignette qui représente le porteur du message, Venceslas Lopacinski, s'acquittant de sa mission : le sabre nu au côté, le gentilhomme tend la lettre au tsar avec un geste de défi. L'image est aussi fantaisiste que le texte qui l'accompagne et qui a été rectifié récemment par l'abbé Polkowski. (*Acta historica*, Cracovie, 1887, XI, 162.) Ivan n'a jamais admis Lopacinski en sa présence, et, pour l'effet à produire par sa déclaration, Bathory a compté principalement sur la publicité qu'il lui donnait en la faisant imprimer en polonais, en allemand et en hongrois sur des presses qui l'accompagnèrent au cours de toute la campagne. De Svir, où il arriva le 12 juillet 1579, le roi lança de plus un manifeste, destiné sans doute, dans sa pensée, à justifier son entreprise et à lui concilier l'opinion au dedans et au dehors du pays.

Jamais, d'ailleurs, chef d'armée ne s'était encore, dans un document de ce genre, inspiré d'idées aussi généreuses : promesse de respecter les personnes, les propriétés et les privilèges des non-belligérants; engagement pris d'interdire et de réprimer, en ce qui les concernait, toute espèce de violences : rien n'y manquait des formules devenues banales depuis — aussi banales que décevantes, hélas! Elles constituaient alors une nouveauté, dont la Pologne du seizième siècle a le droit d'être fière. Jamais aussi chef d'expédition militaire ne montra un plus grand souci de se maintenir en communion morale avec un public susceptible et ombrageux. Tous les événements ultérieurs de la campagne devaient faire l'objet de publications analogues. La bibliographie du temps comprend une quantité de brochures, de pamphlets, d'imprimés officiels ou officieux mettant en valeur ou commentant les moindres incidents de la lutte. Expédiée en Pologne, en Allemagne, à Rome même, où l'envoyé du roi, Pierre Dunin Wolski, évêque de Plotsk, la faisait réimprimer, cette

littérature ne brillait pas, on le devine, par un respect très scrupuleux de la vérité historique. Mais il fallait tenir tête à la presse allemande, très empressée de son côté à renseigner des lecteurs très avides de nouvelles. Telle feuille volante *(Zeitung)* sur une victoire remportée par Bathory atteignait en peu de temps quatre éditions. Aux moyens de polémique largement employés le roi ajouta, à partir de 1580, les rigueurs de la censure, et un historien allemand (Hausmann, *Studien zur Geschichte des Königs Stephan*, Derpt, 1880, p. 34 et suiv.) a admis que l'édit publié à cette date prononçait la peine de mort contre les auteurs et les éditeurs d'écrits hostiles. On peut en convenir car, en 1576 déjà, un pamphlet publié à Cracovie avait été puni de la sorte, et la loi allemande du temps n'était pas plus clémente.

Je note ces détails parce qu'ils semblent indispensables pour faire apercevoir la lutte ainsi engagée sous son véritable aspect. Mettant aux prises deux peuples de même famille, c'était bien cependant deux mondes différents qu'elle opposait l'un à l'autre, et, avec cette troupe bigarrée de soldats de tous pays accompagnés de scribes et d'imprimeurs, c'était bien l'Occident latin qui, sous la bannière slave, reprenait à rebours le grand chemin des invasions orientales. Cette guerre victorieuse peut être considérée comme le testament de la Pologne; l'évocation doit en paraître intéressante à ce titre.

Les manifestes des armées d'invasion nous laissent aujourd'hui incrédules. Bathory devait rester fidèle au sien. « Jamais guerre ne fut conduite avec plus de modération, plus d'humanité envers les laboureurs et les citoyens paisibles. » C'est un historien russe, Karamzine, qui donne au roi ce témoignage. *(Hist. de Russie*, IX, chap. v.) C'est ce qu'attestent d'ailleurs deux autres documents : une circulaire du 7 mai 1580, adressée par Bathory à la noblesse de la terre de Polotsk, et surtout le règlement militaire appliqué au cours de cette campagne. La circulaire équivaut à une charte, assurant aux intéressés les immunités les plus précieuses; le

règlement porte défense de tuer les enfants, les vieillards, les ecclésiastiques ; de faire violence aux femmes ; de détruire ou même d'endommager les récoltes, fût-ce pour donner à manger aux chevaux !

Ce règlement fut observé, en dépit même d'excès contraires de la part des Moscovites et en présence de provocations dont les sources russes contiennent l'aveu. Karamzine parle d'un certain nombre de prisonniers polonais massacrés au début du siège de Polotsk par les défenseurs de la ville, qui firent flotter les cadavres dans la Dvina sous les yeux des assiégeants. Donnant au monde un spectacle, où les peuples les plus civilisés du temps auraient pu trouver des leçons, l'armée polonaise n'usa que très rarement de représailles. Des prévôts militaires, munis de pouvoirs très étendus, surent maintenir dans ses rangs une discipline sévère. Payant de sa personne et donnant à tous égards le meilleur exemple ; proscrivant tout désordre comme aussi tout luxe inutile, le roi couchait fréquemment sur un lit de feuilles sèches, prenait ses repas sur un escabeau « sans nappe » et se montrait impitoyable aux maraudeurs. Il s'appliquait en même temps à soutenir et à exalter le moral de ses soldats en faisant appel au sentiment religieux si profond chez le plus grand nombre. Les mots d'ordre qu'il leur faisait distribuer y servaient eux-mêmes. C'était tel jour : « Seigneur, pardonnez-nous nos péchés, » et tel autre : « Dieu punit les méchants. »

Tout cela n'excluait pas certaines pratiques alors usuelles et qui passaient pour indispensables, comme de torturer les prisonniers pour obtenir des renseignements. L'ardeur extrême dont les guerriers polonais, gentilshommes ou paysans, se montraient animés, surtout au début, empêcha de prévenir certains écarts. Lançant leurs chevaux au galop, de simples soldats allaient briser leurs lances contre les murs des villes assiégées. On avait peine parfois à retenir de tels fous. Habile aux travaux de siège, toujours la première à l'assaut mais aussi au pillage, l'infanterie hongroise fit souvent preuve d'indocilité. Entre deux combats enfin, l'esprit turbulent de la

szlachta réclama ses droits pour discuter la portée des avantages déjà obtenus et les conditions du nouvel effort qu'on lui demandait. Mais en somme et en tenant compte de la part de barbarie inhérente à ces jeux sanglants dans tous les temps et dans tous les pays, ce fut, du côté polonais, une noble guerre, comme les annales du seizième siècle n'en ont guère enregistré ailleurs.

A courage égal, certes, tout autre était la physionomie du camp opposé.

IV

L'ARMÉE MOSCOVITE

Si Bathory avait échoué à Stockholm en cherchant à s'assurer l'assistance de la Suède pour cette campagne, Ivan n'avait pas eu meilleur succès à Vienne. Envoyé auprès de Rodolphe en 1578, Kvachnine s'était efforcé en vain d'obtenir la conclusion du traité d'alliance proposé à Maximilien. Comme condition première, l'empereur réclamait la suzeraineté de la Livonie! Même échec auprès du khan : celui-ci demandait Astrakhan et beaucoup d'argent. A un moment, Ivan put même craindre d'avoir réellement les Tatars sur les bras, comme Bathory l'eût souhaité. Un envoyé du roi, Jean Drohojowski, essayait en effet de négocier, à Constantinople même, une alliance dans laquelle le khan serait compris. Mais la Porte avait besoin des Tatars contre les Perses et, en définitive, roi et tsar restèrent seuls en présence. Mais Ivan n'avait pas, lui, à mendier des subsides auprès d'une Diète récalcitrante, ni à faire appel à la bonne volonté de ses sujets pour le recrutement de son armée. Corps et biens, son empire lui appartenait. A la nouvelle de la marche des Polonais, laissant des garnisons dans quatre-vingts villes, sur l'Oka, le Volga, le Don et le Dniéper, il ordonna une concentration de ses forces principales à Novgorod et Pskov.

Sur l'importance de ces forces les renseignements que nous

possédons sont très contradictoires. Notoirement exagérées pour les effectifs polonais, dont le détail nous est mieux connu, les évaluations de Karamzine semblent aussi inexactes pour les effectifs russes. Fletcher, généralement bien renseigné, a admis, pour ces derniers, le chiffre de 300,000 hommes. Mais quelques écrivains, dont Biélaiév, l'ont porté plus récemment à un million, et l'idée de Karamzine, d'après laquelle Ivan n'aurait eu qu'un mot à dire pour noyer l'armée polonaise dans ces vagues humaines et lancer leur flot irrésistible sur Vilna et sur Varsovie, a reçu ainsi un regain d'autorité. De nouvelles études viennent cependant de mettre en évidence l'erreur du grand historien. D'après les calculs de M. Pavlov-Silvanski (*les Hommes de service*, p. 117 et suiv.), défalcation faite des garnisons ci-dessus mentionnées, sur environ 23,000 boïars, enfants de boïars et hommes de cour disponibles, Ivan gardait sous la main environ 10,000 guerriers. Chacun de ces gentilshommes emmenant avec lui en moyenne deux cavaliers armés, cela faisait 30,000 chevaux, 31,596 pour donner le chiffre exact indiqué par l'auteur, plus 15,119 *striéltsy* et cosaques, combattant à pied ou à cheval, 6,461 Tatars et 4,513 divers, dont un certain nombre d'étrangers, Hollandais, Écossais, Danois, Grecs. Au total 57,689 hommes sur 110,000 environ constituant la force armée de l'empire. Les gens de corvée, recrutés en nombre variable selon les besoins de chaque campagne, grossissaient considérablement ce contingent; mais, outre qu'ils n'étaient utilisables que pour le service des camps ou des places et les travaux de terrassement, l'armée polonaise traînait aussi à sa suite une quantité très grande de ces auxiliaires. En somme, la proportion des combattants était d'un à quatre environ.

Elle laissait en apparence à Ivan une supériorité numérique assez grande encore pour rendre téméraire la tentative de Bathory. Mais ce n'était qu'une apparence. S'inspirant de Kourbski, quelques historiens ont supposé que le tsar eut à ressentir douloureusement, à ce moment, l'absence de ses

meilleurs chefs d'armée, dont l'*Opritchnina* le privait. Le contre-coup de la grande crise politique, sociale et économique, que le pays venait de traverser ne se laisse pas méconnaître dans les péripéties ultérieures et l'issue de cette guerre décisive ; mais il ne saurait être interprété ainsi. Le meilleur des capitaines employés par Ivan depuis le commencement de son règne était Pierre Chouïski, et il n'avait pas brillé sous Orcha. Le pays se trouvait meurtri et épuisé ; il allait se montrer incapable d'un effort prolongé ; mais, pour une entrée en campagne, l'*Opritchnina* laissait l'appareil militaire intact. Seulement, vis-à-vis de l'armée *européenne* de Bathory, à part l'artillerie et quelques centaines de soldats et d'officiers étrangers, c'était là l'ancien appareil moscovite, dont le fils de Vassili avait déjà expérimenté l'inefficacité, soit contre les Suédois, soit même contre les Polonais; une milice, où la valeur personnelle des combattants, l'endurance et l'abnégation héroïque des chefs et des soldats ne compensaient pas l'infériorité de l'outillage, l'absence de discipline ou tout au moins de *dressage*, l'insuffisance du commandement.

Autant que le tempérament d'Ivan, le sentiment très net qu'il avait de cette cause de faiblesse relative détermina ses résolutions à ce moment critique. J'ai montré qu'il n'était pas soldat. L'idée ne pouvait lui venir, en tout état de cause, de se mettre en travers de l'invasion en affrontant Bathory à la tête de ses boïars. Cela ne s'était jamais vu en Moscovie, depuis les temps lointains et légendaires de Dmitri Donskoï, et, devant une autre nuée de Tatars menaçant la capitale, le fils du héros national avait lui-même fui à Kostroma. C'était la tradition, et, plus que jamais, il convenait que le tsar s'y montrât fidèle : l'*Opritchnina* ne lui avait pas enlevé son armée ; mais, rencontrant Bathory, ses Polonais et ses Hongrois en rase campagne, cette armée était battue d'avance.

Ivan fut de plus trompé d'abord, et entièrement, sur les intentions de son adversaire : il crut que son effort se porterait, comme par le passé, sur la Livonie. Arrivant à Novgorod en juillet 1579, il détacha donc quelques milliers de

cavaliers asiatiques, qui eurent mission d'y recevoir le premier choc de l'ennemi et qui, ne rencontrant aucune résistance, renouvelèrent seulement les exploits de Schah-Ali, tandis que, abandonnant la malheureuse province à sa destinée et se bornant à quelques mesures de précaution pour couvrir son armée de ce côté, Bathory marchait sur Polotsk. Lorsqu'on sut dans le camp moscovite à quoi s'en tenir, il était trop tard pour mettre la ville en état de défense. Quant à barrer le chemin aux Polonais, Ivan n'y songea pas. Résolument, dispersant ses forces, envoyant un corps d'armée sous Fellin contre les Suédois, un autre sous Ostrov; chargeant les princes Lykov et Paletski de secourir Polotsk, mais prévoyant qu'ils devraient se borner à harceler l'ennemi et à intercepter ses transports d'approvisionnements, le Terrible se résigna à un système de molle défensive, entrecoupée de tentatives diplomatiques. Et il devait s'y tenir. Il comptait sans doute user les Polonais par une guerre de sièges, où l'artillerie et la ténacité moscovites se feraient valoir avantageusement.

Et ce fut une guerre de sièges, en effet, que Bathory eut à soutenir, comme il le prévoyait; mais son génie et sa fortune allaient y mettre en défaut et la stratégie et la diplomatie du tsar.

V

LA PRISE DE POLOTSK

Au commencement d'août 1579, Polotsk fut assiégé. La garnison se comporta vaillamment; l'artillerie — 107 bouches à feu — tint longtemps les Polonais en échec. Mais, au bout de trois semaines, aucun secours ne s'annonçant, la ville dut se rendre. Refusant de reconnaître la capitulation, l'évêque Cyprien s'enferma avec un certain nombre de boïars dans l'église de Sainte-Sophie, où il fallut les prendre de force. Le trait indique l'acharnement de la résistance. Dans cette église qui passait pour remplie de trésors, et dans toute la

ville le butin trompa d'ailleurs l'attente des vainqueurs. Une bibliothèque, contenant de nombreuses chroniques et des traductions, en slavon, des Pères de l'Église, en constituait la part la plus précieuse et elle fut brûlée. Le succès n'en était pas moins grand pour les Polonais, et Bathory ne s'y arrêta pas. Il prit encore Sokol au milieu d'un terrible massacre, occupa quelques forts voisins, tandis que le prince Constantin Ostrogski ravageait la province de Siéviérie jusqu'à Starodoub, et que le staroste d'Orcha, Kmita, en faisait autant dans la province de Smolensk : Ivan les laissa faire.

Le tsar fuyait; quittant précipitamment Novgorod il gagnait Pskov, et de là, en bon Oriental, pour sauver la face et amorcer une négociation, il entamait une correspondance avec deux des principaux seigneurs lithuaniens, le palatin de Vilna, Radziwill, et le chancelier de Lithuanie, Wolowicz. Il avait été retenu, disait-il, de secourir Polotsk et il était empêché encore de reconquérir la ville à main armée, par les instances de ses boïars, qui désiraient mettre fin à l'effusion du sang chrétien; aussi espérait-il que, s'inspirant des mêmes sentiments, Radziwill et Wolowicz s'emploieraient à rétablir la paix.

On imagine l'accueil qui attendait ces ouvertures. Toutefois, comme l'année tirait à sa fin, Bathory ne fut pas éloigné de se prêter à un semblant d'intermède diplomatique jusqu'à la campagne prochaine, pour laquelle il avait de nouveaux préparatifs à faire. Le porteur de la déclaration de guerre, Lopaçinski, se trouvait retenu à Moscou; le roi fit réclamer sa mise en liberté et Ivan de recevoir avec force gracieusetés et d'inviter à sa table le messager du vainqueur, un simple courrier. Comme de raison, Lopaçinski fut libre; mais, n'abdiquant pas encore entièrement ses prétentions, le tsar exprima le désir de recevoir une ambassade polonaise qui traiterait de la paix. On devine la réponse de Bathory : ce n'était pas à lui maintenant d'envoyer des ambassadeurs!

Déconcerté, Ivan se rejeta sur Vienne, en y dépêchant Athanase Rezanov avec un nouvel et plus pressant appel; sans

s'humilier cependant encore, car l'envoyé avait ordre, s'il était invité à la table de l'empereur, de n'y accepter que la première place, dût-il se rencontrer avec les représentants du roi de France ou du sultan! Que si on lui demandait comment le roi de Pologne avait pris Polotsk, répondre : par surprise et en violation d'une trêve signée pour trois ans. Rezanov arriva à destination en mars 1580 et fut éconduit comme ses prédécesseurs. Bathory avait trop de moyens de révolutionner la Hongrie pour qu'on voulût le contrarier. Il tenait d'ailleurs Vienne par Rome et Rome par les jésuites. Après la prise de Polotsk le pape avait envoyé au roi une épée et une lance qui, solennellement bénies à la messe de Noël, durent être remises en grand apparat. On ne donna à Rezanov que de bonnes paroles. On croyait que Bathory serait bientôt à court d'argent. « Il ne nourrira pas ses soldats avec ses poux de Hongrie », disait dédaigneusement le comte Kinski.

Ivan reconnut la nécessité de baisser de ton avec la Pologne. Envoyant courrier sur courrier à Varsovie, il se montrait disposé maintenant à faire le premier pas pour prévenir une nouvelle campagne, s'il était vrai que Bathory en méditât une. Les courriers n'avaient pas à se formaliser si le roi négligeait de se lever pour demander des nouvelles de la santé du tsar. Bathory fit bon accueil aux messagers de paix, mais ne cessa pas d'activer ses préparatifs. En juin, il donna cinq semaines au tsar pour envoyer une ambassade, sinon « il allait monter à cheval », et, « tenant compte de la condescendance de son voisin à satisfaire ses exigences », comme il le disait dans ses instructions, Ivan mit l'ambassade en route. Avec son énorme suite de cinq cents personnes, elle n'était pas à mi-chemin quand elle apprit qu'elle n'avait plus que faire à Varsovie : sans l'attendre, le roi de Pologne *était monté à cheval*, et venait de quitter Vilna à la tête de son armée.

IV

LES POLONAIS EN MOSCOVIE

Par la conquête de Polotsk l'empire moscovite n'avait pas encore été entamé effectivement. Ce n'était qu'une reprise. Maintenant seulement Bathory et son armée allaient pénétrer pour de bon au cœur du pays ennemi. Comme au début de la campagne précédente les avis se trouvèrent d'ailleurs partagés dans le camp polonais. De Czasniki, point de concentration choisi cette fois à une distance égale de Smolensk et de Viélikié-Louki, les uns voulaient marcher sur Smolensk même, les autres sur Pskov. Bathory décida qu'on viserait Viélikié-Louki, forteresse qui servait aux Moscovites de dépôt de guerre et de base habituelle pour leurs opérations contre la Lithuanie, centre d'un pays riche et bien peuplé.

Renforcée par l'infanterie des domaines royaux dont l'organisation avait subi des retards, l'armée d'invasion était un peu plus forte que l'année précédente, avec un effectif de 17,500 hommes environ, dont 8,321 d'infanterie polonaise ou hongroise, plus un contingent lithuanien qui peut être approximativement évalué à une dizaine de mille hommes. La marche sur Viélikié-Louki fut pénible. Pour ne pas passer la Dvina sous le canon de Viélije, autre forteresse de la même région, les Polonais se frayèrent un chemin à travers d'épaisses forêts et se divisèrent, un corps de 6,000 hommes arrivant à perdre tout contact avec le gros des troupes. Cette opération a été critiquée comme trop téméraire; mais l'éloignement des forces moscovites, toujours concentrées loin du théâtre de la guerre, à Novgorod, Pskov et Smolensk, semble en justifier la hardiesse, et le corps aventuré isolément avait pour chef le nouveau commandant du contingent polonais en qui Bathory trouvait assez inopinément le meilleur de ses lieutenants. Il s'appelait Jean Zamoyski et succédait à un soldat de la vieille

école, Nicolas Miélecki, qui, au cours de la campagne précédente, avait montré plus de bravoure que de talents militaires. Homme d'État plutôt qu'homme de guerre, ancien recteur de Padoue, Zamoyski ne paraissait pas destiné à l'éclipser. Ce fut une révélation. Tandis que le roi enlevait en passant Ousviat, Zamoyski tournait Viélije par une manœuvre habile, s'en emparait et rejoignait l'armée principale aux abords de Viélikié-Louki.

Une surprise y attendait les Polonais : l'arrivée de l'ambassade moscovite. Ivan avait hésité quelque temps sur le parti à prendre à son sujet. Lui faire suivre l'armée d'invasion était une humiliation cruelle. Après la prise de Viélije, le tsar convoqua une de ces assemblées dont j'ai dit l'histoire (p. 180 et suiv.) et, comme elle se prononçait pour une résistance énergique, il ordonna aux ambassadeurs, le prince Ivan Sitski, Roman Mikhaïlovitch Pivov et Thomas Palentiélev, de rebrousser chemin. Mais, là-dessus, des émissaires envoyés en reconnaissance apportèrent des nouvelles alarmantes : « Les Polonais étaient nombreux comme des pucerons. » Et le Terrible se résigna encore, non sans donner à ses mandataires de nouvelles instructions qui le montraient disposé à mieux se défendre sur le terrain diplomatique qu'il ne faisait sur l'autre. Il offrait à Bathory la Courlande, qui n'avait jamais appartenu à la Moscovie, plus soixante-cinq villes livoniennes, savamment choisies, trente-cinq autres devant lui rester. En outre, Sitski et Pivov commencèrent par demander la levée immédiate du siège de Viélikié-Louki et qu'on leur donnât audience *en territoire polonais :* jamais tsar n'avait consenti à traiter sur son propre territoire. On leur répondit un peu rudement et ils consentirent à entrer en matière sur place. Mais Bathory demandait la Livonie entière, avec Viélikié-Louki et Smolensk. Les négociations traînèrent, et tandis que les Moscovites en référaient au tsar, Zamoyski serrait la ville de près. Comme la plupart des forteresses moscovites celle-ci n'avait que des remparts en bois, double rangée de gros madriers garnis de terre, qui se montraient à l'épreuve des boulets



rouges. Insuffisante et mal servie, l'artillerie polonaise soutenait mal d'ailleurs le tir plus nourri des assiégeants. Mais, en risquant sa vie, un paysan de Mazovie mit le feu à une des tours et la garnison demanda à capituler. Comme on discutait les conditions, les Hongrois n'y purent tenir. Sous leur chef intrépide, Gaspard Bekiesz, un ancien rival politique de Bathory, ils se montraient invariablement aussi impétueux qu'indisciplinables. Imaginant que le butin qu'ils convoitaient allait leur échapper, ou que les Polonais en prendraient la meilleure part, ils se précipitèrent, firent irruption dans la ville, et, au milieu d'une mêlée furieuse, le carnage cette fois n'épargna personne. Des moines portant processionnellement des croix et des icones furent eux-mêmes massacrés, Zamoyski s'employant en vain à rétablir l'ordre. Il ne put sauver que deux voiévodes.

Du coup, le pays entier se trouva à la merci des vainqueurs. Le prince Khilkov, qui y tenait campagne avec un fort détachement, se fit battre par la cavalerie polonaise, hongroise et allemande que commandait le prince Zbaraski. Nevel, incendiée, capitula à son tour et les Polonais ne parurent pas très scrupuleux dans l'observation des conditions accordées. Dans les guerres européennes de l'époque c'était à peu près la règle. On trouvait toujours des prétextes pour passer outre. Oziérichtche se rendit presque sans résistance. Mieux protégée par les eaux du lac de Podsoch qui en faisaient une sorte d'île fortifiée, Zavolotché repoussa un premier assaut. Un pont se rompit sous les assaillants et déjà la *szlachta* parlait de battre en retraite. Elle entendait être rentrée dans ses foyers pour la Noël. Mais Zamoyski se montra diplomate aussi avisé que bon capitaine; il amena Polonais et Hongrois à rivaliser de courage sur deux ponts remplaçant celui qui avait été détruit; le sentiment religieux s'en mêla; des volontaires s'offrirent pour mener l'attaque après avoir communié, entendu un sermon de circonstance et échangé des adieux suprêmes, et, le 23 octobre 1580, la ville fut prise. Au rapport d'un chroniqueur polonais, acharnés à prolonger la

défense, les voiévodes moscovites auraient été obligés à capituler par une mutinerie de la garnison.

Un succès obtenu par un des lieutenants du tsar, Ivan Mikhaïlovitch Boutourline, ne compensa pas ces désastres. Surprenant sur la frontière lithuanienne le palatin titulaire de Smolensk, Filon Kmita, et l'enveloppant avec des forces supérieures, le chef moscovite lui tua sept cents hommes et lui enleva toute son artillerie, dix pièces. Toute une grande province russe n'en restait pas moins acquise aux Polonais et ceux-ci regagnant leurs quartiers d'hiver, les Lithuaniens continuèrent la campagne, enlevant Kholm, brûlant Staraïa-Roussa, pénétrant même en Livonie, où ils s'emparaient du château de Smilten et, avec Magnus, ravageaient la province de Derpt jusqu'à la frontière moscovite.

Les Suédois de leur côté ne restaient pas en repos. En novembre 1580, Pontus de la Gardie avait fait irruption dans la Carélie et pris Kexholm où, d'après les chroniqueurs livoniens, deux mille Russes auraient trouvé la mort. Un autre corps suédois assiégea Padis, à six lieues de Reval, et, après treize semaines de résistance désespérée, où les défenseurs sous le voiévode Tchikhatchev mangèrent des peaux, de la paille et même, croit-on, de la chair humaine, il emporta la place d'assaut. Puis ce fut le tour de la Livonie où, se portant inopinément au printemps de 1581, Pontus de la Gardie fit capituler Wesemberg. Ainsi, un troisième larron se disposait à enlever au tsar cette conquête qui lui valait déjà d'avoir les Polonais victorieux à mi-chemin de sa capitale!

Et, cependant, ayant obtenu, en février 1581, de nouveaux subsides, votés par la Diète pour deux années encore, Bathory préparait une troisième campagne. Avec le prestige qui maintenant l'entourait, avec l'expérience acquise et son armée aguerrie, enflammée par tant de triomphes, où irait-il? Sur ses pas d'ailleurs une autre armée arrivait : les jésuites, poursuivant de leur côté une campagne de propagande religieuse dont les effets se faisaient déjà sentir dans les pays russo-lithuaniens et jusqu'en Livonie. Dès l'année 1576, Bathory favorisant

leurs efforts, se flattant de briser avec leur concours les liens qui rattachaient ces pays soit à la Moscovie orthodoxe ou à l'Allemagne protestante, les Pères avaient pu célébrer à Wilna la conversion de quatre-vingts luthériens et de cinquante catéchumènes du rite grec. (LUBKOVITCH, *Contribution à l'histoire des jésuites dans les pays russo-lithuaniens*, Varsovie, 1888, en russe.)

Ce travail visait loin et embrassait de vastes horizons. A travers la Livonie, la poussée victorieuse du catholicisme devait atteindre la Suède, où Rome avait repris pied, grâce à Catherine Jagellon. En regagnant là-bas le terrain perdu, on allait enfermer le foyer de la Réformation dans un cercle, où il serait étouffé, et la Moscovie, vaincue, subirait à son tour les reprises du latinisme triomphant. Sous le chef héroïque qu'elle s'était donné, par des victoires où les contemporains voyaient déjà un *signe de Dieu*, la plus développée alors des races slaves résoudrait dans ce sens le double problème, politique et religieux, dont dépendait l'avenir du nord-est européen, et ce serait fait de la « troisième Rome » et de ses espérances ambitieuses.

Nul doute que le Terrible n'ait entrevu tout cela, en même temps qu'il sentait son impuissance à conjurer le péril par la force des armes. La ceinture des forteresses derrière laquelle il se croyait à l'abri se trouvait rompue. Lentement, mais sûrement, l'invasion avançait. Après Viélikié-Louki, Novgorod ou Pskov lui ouvriraient leurs portes. Et moins que jamais, le tsar pouvait songer à mesurer les bandes mal équipées, mal dressées, incohérentes, de sa milice avec ces troupes redoutables devant lesquelles les forteresses ne tenaient pas. Restaient les ressources de la diplomatie.

VII

L'INTERMÈDE DIPLOMATIQUE

Dès le mois de septembre 1580, sans attendre même le retour de Rezanov, Ivan s'était décidé à en appeler de Vienne — à Rome. Son nouvel envoyé, Istoma Chevriguine, fut chargé de solliciter l'intervention du pape, en représentant « Batoura » — Ivan continuait à défigurer ainsi le nom du roi, un peu par ignorance et un peu par mépris — comme l'allié du sultan. L'effet de cette tentative ne pouvait cependant pas être assez prompt. Aussi, multipliant les concessions et essuyant les avanies les plus douloureuses, les ambassadeurs du tsar se laissaient-ils traîner à la suite du vainqueur. En janvier 1581, on leur avait ordonné d'aller à Varsovie, où, ajoutant un nouveau lot de villes livoniennes à celles qu'ils offraient précédemment, ils se flattèrent d'obtenir une trêve et des préliminaires de paix. La réponse fut : « Toute la Livonie, ou la guerre. » Ils consignèrent dans leur rapport qu'on les avait forcés par des menaces et des injures à aller baiser la main du roi qui, cette fois encore, ne s'était pas levé en entendant prononcer le nom du tsar et ne les avait pas même chargés de saluer le souverain de sa part, et ils durent partir les mains vides.

Ivan comprit qu'il fallait céder. Il allait s'incliner devant la fatalité, se courber plus bas et plus bas toujours. Il écrivit à l'adresse de « Batoura » une lettre fort humble où, pour la première fois, il traitait le roi de « frère », et annonça l'envoi d'une nouvelle ambassade. Les ambassadeurs, Evstafiï Mikhaïlovitch Pouchkine, Fédor Andréiévitch Pissemski et André Trofinov, eurent pour instruction de souffrir tous les mauvais traitements, les *coups même*, sans se plaindre. Le tsar en arrivait là! Et il offrait maintenant la Livonie entière, à l'exception de quatre villes seulement. Il renonçait même à son titre,



mais ne pouvait se retenir de mêler du fiel à tant de douceur et d'assaisonner cette concession suprême avec une épigramme. Les ambassadeurs devaient y ajouter l'observation que, cependant, leur maître n'était pas un « souverain d'hier ». Si on leur demandait ce qu'ils entendaient par là, répondre : « Celui qui est ainsi se connaît lui-même. »

L'intelligence du Terrible eut toujours un ennemi dangereux dans son caractère et il était homme à sacrifier une province à une boutade, sauf à réparer ensuite le mal par quelque nouvel abandon de sa dignité, qu'il croyait d'ailleurs ménager ainsi.

Il pressa tellement le départ de ses envoyés qu'on les vit arriver à Vilna, où Bathory leur donnait rendez-vous, bien avant la date fixée. Contre toute vraisemblance, le tsar espérait encore empêcher la reprise des hostilités. Mais, pour le roi de Pologne, Vilna n'était qu'une étape sur le chemin des nouvelles conquêtes qu'il méditait. Quand il arriva en mai, outre la Livonie, les ambassadeurs moscovites s'entendirent demander Novgorod, Pskov, Smolensk, toute la Siéviérie et 400,000 ducats d'indemnité de guerre. Pouchkine et ses compagnons envoyant à Moscou pour demander des ordres, Bathory leur adjoignit un courrier, Dzierzek, porteur d'un ultimatum où il réduisait en vérité ses prétentions : avec la Livonie et l'indemnité de guerre il ne réclamait plus que la destruction de quelques places frontières. Mais il n'attendrait la réponse que jusqu'au 4 juin.

A ce moment, la mission de Chévriguine produisait déjà un premier effet. Je dirai plus loin comment le pape s'était laissé séduire par l'appât d'une médiation qui, dût-elle avoir un plein succès, ne pouvait, au point de vue des intérêts catholiques, compenser ce que leur promettait une victoire décisive de la Pologne. Le médiateur désigné, le jésuite Possevino, se trouvait à Vilna et sa présence seule valait à Ivan un précieux secours. *Roma locuta erat.* Le Saint-Siège se prononçant contre la continuation de la guerre, la Pologne allait être arrêtée dans son élan, retenue, si elle s'obstinait, par les

foudres du Vatican. Le tsar l'imagina au moins, et aussitôt il se redressa, en usa envers Dzierzek à peu près comme Bathory en avait usé avec ses ambassadeurs et renvoya le courrier avec une lettre pour le roi qui commençait ainsi : « Nous, humble Ivan Vassilévitch, tsar et grand-duc de Russie... par la grâce de Dieu et non par la volonté turbulente des hommes... » La suite se laisse deviner par ce préambule. Le document a vingt-trois pages d'impression dans l'édition de Kojalowicz. Après avoir paraphrasé à sa façon les psaumes de David, traité Batory d'Amalec, de Sennahérib, de Maxence avide de carnage et déclaré que si la paix ne se faisait aussitôt, il n'enverrait plus d'ambassadeurs en Pologne avant trente ou cinquante ans, ni n'en recevrait de ce pays, Ivan rejetait catégoriquement l'ultimatum. Bien plus, revenant sur ses anciennes concessions, il ne voulait plus désormais se contenter de quatre villes en Livonie. Il prétendait en garder trente-six, avec Narva et Derpt et n'abandonner que Viélikié-Louki avec vingt-quatre petites forteresses voisines. C'était « sa dernière mesure ».

Il se faisait quelque illusion sur le pouvoir de Possevino. Sa lettre et les instructions qui l'accompagnaient ne trouvèrent plus Bathory à Vilna. Déjà le roi avait gagné Polotsk et se disposait à mettre son armée en campagne. Le jésuite et les ambassadeurs moscovites l'y suivant, l'envoyé du pape essaya bien d'intervenir. Mais Pouchkine et Pissemski se montraient maintenant aussi intraitables qu'ils étaient naguère dociles et conciliants. Comme Possevino leur demandait pourquoi le tsar avait modifié ses propositions : « Le Nouveau Testament abolit l'Ancien, » répondait dédaigneusement Pouchkine ; « le roi de Pologne ayant rejeté les premières offres du tsar, celui-ci en faisait d'autres maintenant et n'y ajouterait plus rien, pas ça, » disait-il, en tordant dans ses doigts un brin de paille. Bathory, de son côté, n'était plus en humeur de négocier. Sans doute, devait-il tenir compte de la médiation pontificale. Aussi, prit-il sur lui de déclarer à Possevino qu'il renonçait à l'indemnité et à la destruction des forteresses.

Mais il s'attendait assurément à ce que les Moscovites ne le prissent pas au mot. En effet, les ambassadeurs d'Ivan firent la sourde oreille, et, aussitôt, brusquant leur audience de congé, le roi leur déclara qu'il allait se mettre en marche sans plus tarder et faire la guerre, « non plus pour la Livonie, mais pour tout le bien de leur maître ». Le jésuite comprit qu'il n'y avait pas à insister de ce côté. Comme il annonçait l'intention de se rendre auprès du tsar pour le ramener à de meilleures dispositions, on lui souhaita bon voyage, mais l'armée polonaise s'ébranlait déjà.

Bathory eût même laissé sans réponse la dernière lettre d'Ivan; mais l'entourage du roi tenait à ce que les gazettes de Pologne et d'Allemagne ne restassent pas sur l'impression des insultes qu'elle contenait. On avait fait couler de l'encre jusqu'à présent tout en versant du sang : il fallait continuer. La chancellerie royale fut mise sur les dents et produisit une épître où, en quarante pages, pour faire bonne mesure à l'insulteur, on lui rappelait que sa mère était fille d'un simple déserteur lithuanien et, s'attaquant à sa vie privée comme à sa vie publique, on flétrissait congrûment ses débauches et ses excès sanguinaires. Le tsar avait fait reproche au roi de rechercher l'alliance du Turc : on lui opposa victorieusement son mariage avec une Musulmane — la Temrioukovna — et les habitudes de ses ancêtres qui « léchaient le lait des juments sur la crinière des chevaux tatars. On n'oublia pas sa répugnance à paraître sur les champs de bataille et là on avait beau jeu : « Une poule défend ses petits contre l'épervier et l'aigle et toi, aigle à deux têtes, tu te caches! » Une provocation à un combat singulier suivait cette dernière apostrophe et paraîtra sans doute ridicule. Mais les mœurs de l'époque fournissaient des précédents à cet égard : en 1561, Érik XIV avait ainsi appelé sur le terrain Dudley, en qui il voyait un rival auprès d'Élisabeth. Et l'on supposait bien que le tsar ne relèverait pas ce défi.

Il n'y songea pas un instant et, plus que jamais, il fut réduit à « se cacher ». Son trésor vidé, son pays épuisé, ses boïars

démoralisés le mettaient à court de ressources. A un moment, au rapport des chroniqueurs, il n'eut pas trois cents hommes avec lui à Staritsa. Pourtant, se doutant que Bathory porterait cette fois son effort sur Pskov, il avait réussi à y mettre une forte garnison, l'élite de ses troupes. La ville était bien approvisionnée et munie d'une artillerie puissante. Le tsar pouvait compter qu'elle retiendrait longtemps les Polonais, et, sous ses murs, à défaut d'armée de secours, Bathory allait rencontrer le redoutable allié de Moscou dans toutes ses guerres défensives : l'hiver approchait. Si Possevino était arrivé trop tard pour retenir le roi, celui-ci n'avait pu se mettre en campagne assez tôt.

VIII

LE SIÈGE DE PSKOV

Il avait dû employer tout le printemps à parlementer avec sa diète. « Le roi a donné de sa poche tout ce qu'il pouvait donner, criait Zamoyski aux députés. Qu'attendez-vous encore de lui? Qu'il se fasse écorcher? Il le ferait volontiers si un alchimiste avait trouvé le secret de faire de l'or avec de la peau humaine! » Les subsides obtenus pour une année encore, et à condition que la guerre serait terminée à ce prix, la rentrée des impôts votés se trouva en retard. On engagea les joyaux de la couronne, on obtint 50,000 écus du duc d'Anspach, autant de l'Électeur de Brandebourg et on partit. Mais, à Disna, nouvel arrêt ; comme l'argent, les contingents manquaient à l'appel. Et, cependant, le roi apprenait qu'un corps moscovite, concentré à Mojaïsk, avait fait irruption en Lithuanie, du côté de Smolensk, brûlant deux mille villages, dévastant toute une province entre Orcha et Mohylev, enlevant et transportant sur l'autre rive du Dniéper toute une population, paysans et gentilshommes. Le 15 juillet seulement, faisant seize lieues par jour, Bathory fut à Polotsk où

il passa l'armée en revue et, le 29, à Zavolotché où il tint conseil. Vu la saison avancée, on hésita sur le parti à prendre. Il avait été question d'attaquer Novgorod. Ainsi que le prévoyait Ivan, on se décida pour Pskov, comme plus proche. Encore fallait-il prévoir que la ville ne se laisserait pas emporter avant l'arrivée des froids. La correspondance de Bathory prouve qu'il acceptait résolument l'éventualité d'une campagne d'hiver, au cours de laquelle Pskov serait pris ou Ivan contraint à accepter la paix. Pour garder Pskov, le tsar lâcherait la Livonie, et l'intervention de Rome unie à l'attitude de la Diète faisaient que le roi consentait à ne pas demander davantage, à ne pas aller plus loin pour le moment.

Le 25 août, après avoir en passant enlevé Ostrov, les Polonais se trouvèrent en vue de la ville. Ils furent frappés par ses dimensions et son aspect imposant. « On dirait un autre Paris », nota le secrétaire de la chancellerie royale, l'abbé Piotrowski, dont le journal nous a été conservé. L'observation se répète textuellement dans les *Mémoires* de Muller, autre témoin oculaire. Mis en état de défense depuis des siècles et constamment fortifiée, en raison du voisinage des Allemands, Pskov possédait des remparts en pierre, auxquels on avait récemment ajouté une enceinte palissadée. Deux princes Chouïski, Vassili Féodorovitch et Ivan Pétrovitch, ce dernier petit-fils du régent que nous avons connu pendant la minorité du Terrible, hommes de courage et d'expérience l'un et l'autre, y commandaient 30,000 soldats, d'après les sources russes, 40,000 d'après les sources polonaises. L'un et l'autre chiffres sont certainement exagérés en ce qui concerne les effectifs proprement dits et non moins certainement inférieurs à la réalité en tenant compte des « mangeurs de pain », comme le Vénitien Rodolfini, colonel dans l'armée polonaise, appelait les hommes de peine et valets qu'elle traînait à sa suite et dont quelques-uns au moins était capables de faire le coup de feu en certaines occasions. Il en évaluait le nombre à 170,000! La garnison de Pskov devait en posséder aussi un nombre considérable et les documents du temps n'ont pas la précision

de nos statistiques actuelles. Pour l'armée polonaise, la comptabilité du Trésor, à laquelle j'ai eu déjà recours, offre des données plus certaines. Elle indique, sous les ordres de Bathory, 21,102 hommes, moitié environ en infanterie, ou 18,940 seulement d'après un autre calcul, plus quelque 10,000 Lithuaniens.

C'était peu pour faire le siège d'une ville qui ressemblait à Paris. L'historien officiel de la campagne — côté des Polonais — Heidenstein, parle bien à un moment de 24,000 chevaux magnifiques défilant sous les yeux étonnés des Pskoviens. Mais il a vu assurément double, comme Ivan voyait triple et plus, en se plaignant que « Batoura » eût armé contre lui « toute l'Italie ». A la date indiquée par Heidenstein, il ne restait dans le camp de Bathory que 6,469 hommes de cavalerie polonaise et 674 de cavalerie hongroise, et la participation de l'Italie se réduisait à quelques ingénieurs, comme celle de la France à un ou deux officiers, dont le capitaine Garon, « petit homme, bon musicien et fort brave », au dire de Piotrowski, qui nous le montre allant, « chère grenouille », mesurer avec son épée les fossés de la ville. Un Gascon sans doute, un vaillant à coup sûr.

Ce n'était pas assez pour prendre une forteresse de premier ordre qui paraissait décidée à se bien défendre. Eu égard aux moyens dont Bathory disposait de toute façon, on peut même douter qu'il ait eu en vue un siège en règle. Son artillerie ne comptait qu'une vingtaine de pièces, et, dès les premières semaines, les poudres devaient manquer. Vraisemblablement, comptant sur sa cavalerie pour isoler la ville, le roi se proposait de la prendre par la faim ; mais lui-même n'était pas mieux préparé pour passer l'hiver sous ses murs. Il avait dû ménager le moral de son armée que la vue du matériel indispensable, tentes et approvisionnements, eût effrayée. Le manque d'argent et l'entrée tardive en campagne s'étaient enfin réunis sans doute pour compromettre ses plans et mettre ses calculs en défaut. C'était, en somme, une gageure qu'il tenait là de façon assez risquée. Mais son génie et l'élan acquis y don-

naient des chances sérieuses à sa fortune et devaient décider, en effet, de l'issue de la lutte.

L'histoire de cette lutte est difficile à reconstituer, même et surtout au point de vue *moral* qui en constitue le principal intérêt. S'accordant dans les détails, les sources russes et les sources polonaises sont encore en désaccord perpétuel et absolu sur le fond, sur l'attitude des combattants, la physionomie générale des combats. Alors que les unes attribuent un rôle considérable aux sorties opérées par les assiégés, les autres veulent que, beaucoup moins entreprenante, la garnison se soit toujours timidement tenue sous le feu de ses canons. Par contre, les documents polonais mettent en valeur l'action incessante et efficace des petits détachements moscovites battant la campagne, incommodant les assiégés et gênant leur service de ravitaillement. Du côté russe, on nous représente la population de Pskov comme animée d'un enthousiasme égal à la valeur de ses défenseurs, secondant leurs efforts et s'accordant avec eux pour une résistance à outrance. Du côté polonais, autre version : l'énergie des Chouïski aurait seule empêché la *tchern*, le bas peuple, de provoquer une assez prompte reddition.

Sur ce dernier point, les sources russes contiennent un témoignage qui peut sembler décisif. En recevant leur commandement, les deux Chouïski avaient dû accompagner le tsar à l'église de l'Assomption et s'y engager par serment à défendre la ville jusqu'à la dernière extrémité. Ce serment, ils eurent plusieurs fois à le faire prêter aussi aux habitants de Pskov. C'est donc que ceux-ci ne se montraient pas très spontanément disposés à soutenir la défense. Il convient d'ajouter encore que le document polonais le plus important de cet épisode, le journal de l'abbé Piotrowski, est l'œuvre d'un mécontent, exaspéré par la durée de la guerre et l'ennui d'une campagne d'hiver. A Polotsk déjà, il avait jugé excessives les exigences de Bathory et que la guerre aurait dû être terminée sans autre débat. « On en avait assez. » Sous Pskov, il trouva naturellement que tout allait de travers, et, le

siège se prolongeant, fut porté à exagérer la détresse des combattants.

Le fait certain est qu'un premier assaut donné par les Polonais, le 8 septembre 1581, fut vaillamment repoussé par les Moscovites, qui infligèrent aux assaillants des pertes cruelles. Gabriel Bekiesz, le frère de l'intrépide commandant de la cavalerie hongroise, mort lui-même à la suite des fatigues éprouvées au cours de la campagne précédente, y laissa la vie. Et la tentative ne put être renouvelée avant longtemps. Les munitions réunies étant déjà insuffisantes, un magasin de poudre sauta à Susza. On dut en envoyer chercher à Riga, et Bathory eut des loisirs pour étudier l'art de la guerre dans le livre du comte Reinhart de Solms que le fils de l'illustre maréchal de Charles-Quint lui envoyait, tandis que les assiégés raillaient les assiégeants : « Pourquoi ne tirez-vous pas? Il n'y a pas de sens commun à vouloir prendre une ville quand on n'a pas de quoi faire parler ses canons. Vous aurez beau regarder nos remparts pendant deux ans! »

A la fin d'octobre, l'armée polonaise fut décimée par le froid et la faim. Il ne restait pas quarante chevaux par escadron, au témoignage de Piotrowski, et les Lithuaniens parlaient de s'en aller. Bathory dut réunir les chefs et les haranguer. Ce fut pis quand, pour obtenir un nouvel effort de la Diète, le roi jugea à propos de regagner Varsovie. Un nouvel assaut donné le 3 novembre, après l'arrivée du convoi attendu de Riga, n'ayant pas eu meilleur résultat que le premier, on retira les canons des batteries et, plus que jamais, on attendit la paix. Le commandement en chef appartenait maintenant à Zamoyski et les historiens polonais les plus récents se sont plu à exalter ses mérites au détriment du « roi magyar ». Serait-il parvenu à maintenir l'armée sous les drapeaux et à lui faire accepter les cruelles épreuves de ce siège s'il n'avait eu derrière lui ce souverain dont on connaissait le tempérament et la poigne? C'est plus que douteux. Sans Davout et Lannes, Ney et Masséna, Napoléon n'eût sans doute pas gagné la plupart de ses batailles, si bien que, réduit à Grouchy, il

trouva Waterloo. Zamoyski ne faisait d'ailleurs qu'exécuter un plan, dont la paternité n'est refusée par personne à Bathory, et qui, en fin de compte, devait se montrer le meilleur, eu égard aux circonstances. Les Pskoviens allaient se convaincre à la longue qu'on peut prendre une ville *en la regardant*. Les Polonais ne tiraient pas, mais ils maintenaient leurs lignes, empêchaient toute communication de la place avec le dehors et les approvisionnements que le Terrible y avait amassés n'étaient pas inépuisables.

En Livonie d'autre part, où Ivan ne pouvait plus faire passer un homme, les Suédois poursuivaient leur marche victorieuse. La Pologne avait maintenant plus à craindre qu'à espérer de ces alliés trop indépendants; ils n'en portaient pas moins des coups sensibles à l'ennemi commun. Au cours de l'été, opérant séparément d'abord, puis réunissant leurs forces, Horn et de la Gardie enlevèrent Lode, Fikel, Hapsal; en septembre, ils assiégèrent Narva. La ville allemande capitula après un siège qui, d'après les chroniques livoniennes, fit sept mille victimes et la ville russe fut livrée par Athanase Biélski. A la fin de novembre, tout le littoral du golfe de Finlande se trouva aux mains des Suédois, qui purent capturer les vaisseaux anglais apportant des munitions de guerre à Ivan. Menaçant Pernau, Derpt et Fellin, de la Gardie était sur le point de s'emparer des derniers remparts de la conquête moscovite dans ce pays.

Ces triomphes eurent leur contre-coup naturel sous les murs de Pskov, en fortifiant les dispositions pacifiques auxquelles on inclinait des deux côtés. A la fin de novembre un message des Chouïski au tsar, intercepté par les assiégeants, ranima leur courage : il indiquait que, souffrant de la faim, la ville ne pouvait plus tenir longtemps si elle n'était secourue. Quelques jours plus tard, il est vrai, capturés également par les Polonais, deux boïars faisant partie de la garnison donnèrent d'autres renseignements : les assiégés avaient du pain et de tout en abondance; la viande seule manquait. Mais à ce moment des plénipotentiaires de Bathory partaient déjà pour

se rencontrer à Iam-Zapolski avec ceux d'Ivan et y traiter de la paix sous la médiation de Possevino.

La part du légat pontifical dans cet événement a fait l'objet d'appréciations très diverses. Pour éclairer ce débat, je dois revenir sur les origines d'une mission qui, à un point de vue plus général, a fait époque dans l'histoire des relations diplomatiques entre Rome et Moscou (1).

(1) Pour les causes de la guerre, consultez : La correspondance de Vincent Laureo publiée par Wierzbowski, Varsovie, 1887. Voir aussi du même auteur une *Étude sur Christophe Warszewicki*, Varsovie, 1887. — Pour l'histoire de la guerre, parmi les ouvrages anciens, ceux d'Albertrandi, *le Règne de Henri de Valois et d'Étienne Bathory*, Varsovie, 1823, nouvelle édition; Heidenstein, *De bello moscovitico*, chez Startchevski, II; Stryjkowski, dans *Recueil d'historiens pol.*, Varsovie, 1766, sont basés sur des publications officielles polonaises du temps. Sulikowski *(Sulicovius) (Commentarius brevis rerum polonarum*, écrit avant 1597, publié à Danzig 1647) est plus indépendant. Du côté des étrangers, Oderborn, *loc. cit.*, ne fait qu'ajouter aux données officielles quelques récits fantaisistes; Renner, dans les *Livlændische Historien*, donne quelques détails exacts; Brutto et Giulay ont publié, peu de temps après la guerre, des relations, au sujet desquelles on trouvera des observations critiques dans les *Études de Nehring sur les historiens polonais du seizième siècle*, Posen, 1862. Plus récemment, Górski, dans un précis historique de la guerre, publié par la *Bibliothèque de Varsovie*, 1892, et dans une série d'ouvrages sur l'armée polonaise, publiés à Cracovie de 1893 à 1894, a apporté sur ce sujet des données nouvelles. Voy. aussi une critique de ces études par Korzon dans la *Revue historique* de Lemberg, 1892. Voy. encore Nikitski, *Esquisse d'une histoire de Pskov*, Pétersb., 1873. Les sources principales du côté russe sont un récit de l'invasion dans les *Lectures de la Société d'histoire*, 1847, et divers documents dans les *Hist. Russiæ Monumenta*, I, et dans le recueil de Kojalowicz, 1867. Du côté polonais : le *Journal de l'abbé Piotrowski*, publié d'abord par Kojalowicz et plus récemment par l'abbé Czuczynski, Cracovie, 1894; divers documents publiés par l'abbé Polkowski dans le onzième volume des *Acta Historica*, Cracovie, 1887; les publications de Pawinski, dans le onzième volume des *Sources historiques*, Varsovie, 1881-1882; des documents publiés par la *Bibliothèque Krasinski*, édit. Janicki, Varsovie, 1881; les *Archives de la maison Radziwill*, Cracovie, 1885; les *Archives de la maison Sapiéha*, Lemberg, 1892. La source principale se trouve cependant dans les gazettes et feuilles volantes du temps, dont il n'existe malheureusement aucune collection complète et quelques recueils partiels seulement dans les bibliothèques de Lemberg *(Pawlikowski)*, *Kurnik et Wolfenbuttel*. Voy. à ce sujet Hausmann, *Studien zur Geschichte des Kœnigs Stephan*, Dorpat, 1880, et surtout Vasiliévski, *la Presse polonaise et allemande (Revue du ministère de l'Instr. publ.*, 1889). Quelques indications dans divers mémoires de l'époque, parmi lesquels ceux de Muller, publiés dans diverses éditions allemandes de 1585 à 1606, et dans une édition polonaise de 1840, offrent le plus d'intérêt. — Pour les opérations suédoises : Lossius, *Die Urkunden der Grafen de la Gardie*, Dorpat, 1882. — Pour les négociations : Dogiel, *Codex diplomaticus Regni Poloniæ et Magni Ducatus Lithuaniæ*, Vilna, 1758; *Hist. Russiæ Mon.*, I; *Journal des ambassades polonaises (Kniga possolskaia... viélikavo Kniajestva Litovskavo)*, édit. Pogodine et



CHAPITRE II

LA PERTE DE LA LIVONIE — ROME ET MOSCOU

I. La mission de Chévriguine. — II. La médiation pontificale. — III. La trêve de Iam-Zapolski. — IV. Possevino à Moscou. — V. Le lendemain de la trêve.

I

LA MISSION DE CHÉVRIGUINE

L'envoi de Chévriguine à Rome était un fait sans précédent. Jusqu'à ce moment les avances avaient toujours été faites par la cour pontificale. Toujours aussi la Pologne s'était interposée pour faire échec à ces tentatives, Venise intéressée à

Doubiénski, Moscou, 1843; *Correspondance diplomatique,* publiée par Bantych-Kamiénski dans les *Lectures de la Société d'histoire,* 1860 ; du même, *Aperçu des relations extérieures de la Russie,* Moscou, 1894; *Annales ecclésiastiques* de Theiner, vol. III; *Documents pour les relations diplomatiques de l'ancienne Russie (Pamiatniki diplomatitcheskikh snochenii),* Pétersb., 1851-1871, vol. I; *Recueil de Moukhanov,* Moscou, 1836; *Chronicon Saxoniæ* de Chytræus, 1593-1611, etc. — Pour la physionomie de Bathory : *Recueil de mémoires* de Niemcewicz, Varsovie, 1822, vol. II; *Recueil de Vladimir Plater,* Varsovie 1858; *Recueil de Raczynski,* Varsovie, 1830; voir aussi l'ouvrage inachevé de Szlachtowski, *Dix années de règne de Bathory,* Lemberg, 1850; l'*Étude de J. Bartoszewicz sur Anne Jagellon,* Cracovie, 1882; les *Études* de Pawinski, Varsovie, 1877-1897; la *Correspondance de Laureo,* édit. Wierzbowski : Kraushar, *la Magie à la cour de Bathory,* Cracovie, 1888; le *Journal de Wielewicki,* dans le septième volume des *Scriptores rerum polonic.,* 1881; les *Relations de Dominique Ridolfini* dans le *Recueil scientifique et littéraire,* Lemberg, 1878, vol. II. Il n'existe aucune biographie complète du roi, car le livre de Warszewicki, *Vita, res gestæ et obitus Stephanis regis,* Bâle, 1612, n'en saurait tenir lieu, et celui de H. Zschokke, *Stephan Bathori,* Beyreuth, 1797, n'est qu'un roman. En Hongrie, Szadecky, *Bathory Istvan,* Budapest, 1887 (fragments dans la *Ungarische Revue,* 1887), a réuni quelques matériaux intéressants et en prépare d'autres.



l'établissement de relations commerciales avec la Moscovie, s'employant en vain à combattre les résistances d'une diplomatie ombrageuse et vigilante. Les envoyés de Pie IV, Canobio, Giraldi, Bonifaccio, avaient été arrêtés au passage par le prédécesseur de Bathory. Sous Pie V, en 1570, le nonce du pape en Pologne, Vincent del Portico, s'était essayé déjà au rôle de médiateur entre Ivan et Sigismond-Auguste, en vue d'une ligue à former contre le Turc; mais à ce moment même l'envoyé d'Ivan à Constantinople représentait son maître comme fort bien disposé pour le sultan; on le sut à Rome et la lecture d'un mémoire rédigé par Albert Schlichting, soldat d'origine prussienne échappé des prisons de Moscou après sept ans de captivité, contribua encore à refroidir le souverain pontife. En 1576, nouvel essai : obligé de quitter la Pologne à la suite de la double élection de Bathory et de Maximilien, le nonce Laureo s'aboucha en Allemagne avec les deux envoyés russes, Sougorski et Artsybachev. Le nouveau légat du pape à la cour de l'empereur, le cardinal Morone, participa à cette négociation, et, avec l'autorisation de Grégoire XIII, fit choix de Rodolphe Clenke, un savant doué d'une constitution robuste et d'un esprit aventureux, pour opérer le rapprochement que l'on cherchait depuis si longtemps. Mais la Pologne veillait, et, au dernier moment, Maximilien s'opposa au départ du mandataire désigné. En 1575 enfin, pendant la première campagne de Bathory, le successeur de Laureo, Caligari, avait renouvelé sans plus de succès la tentative de Portico.

Maintenant le tsar prenait les devants. Leonti Istoma Chévriguine, appelé à l'étranger Thomas Severingen, avait mission précisément de proposer cette ligue contre le Turc, dont Rome faisait la base de ses combinaisons mi-politiques, mi-religieuses et d'en indiquer la condition première. Cette condition, c'était la paix à conseiller et au besoin à imposer au roi de Pologne. Passant par Prague, où l'empereur lui fit un accueil assez froid, Chévriguine entra en relations avec le nonce pontifical et avec l'envoyé de Venise. On a douté qu'il



ait eu une commission quelconque pour la République : il ignorait jusqu'aux titres du doge et croyait que Venise faisait partie des États pontificaux. Mais il s'était adjoint en route deux compagnons, l'un Allemand de Livonie, Guillaume Popler, l'autre Italien de Milan, François Pallavicini, qui, avec plus de connaissances, avaient beaucoup d'imagination. Flanqué de ces acolytes, il alla à Venise et présenta au doge une lettre du tsar, forgée par lui, comme le croit le Père Pierling (*La Russie et le Saint-Siège*, II, 14 et suiv.) pour se créer un titre aux largesses de la Seigneurie, ou fabriquée à Rome, comme le suppose M. Ouspiénski (*Relations de Rome avec Moscou. Journal du min. de l'instr. publ.*, août 1885), pour associer la République à l'œuvre de propagande religieuse qu'on espérait cette fois inaugurer.

L'ambassadeur improvisé ne se mit pas d'ailleurs en grands frais de diplomatie. Il savoura les politesses qui lui furent prodiguées, parla vaguement des relations commerciales à établir, en indiquant de façon assez obscure la voie de la mer Caspienne et du Volga : ne laissa pas de trahir, en bavardant trop, la détresse dans laquelle se trouvait son maître et se hâta de gagner Rome, où il arriva le 24 février 1581.

Il fut d'abord le bienvenu et mieux traité que ne le méritait son rang de simple courrier (*goniéts*). La lecture de la lettre, authentique cette fois, qu'il apportait de la part de son maître jeta cependant un froid. Le tsar y exprimait le désir que le pape *ordonnât* à Bathory de « renoncer à l'alliance musulmane et à la guerre qu'il faisait aux chrétiens » ; mais le message restait muet sur la question religieuse. Ivan demandait beaucoup sans rien offrir et on savait à Rome à quoi s'en tenir sur la participation de la Porte à la guerre en cours. La tentation était cependant trop grande d'entrer en matière de quelque façon que ce fût, et on décida d'envoyer à Moscou un mandataire, qui remettrait en due place les termes du problème à résoudre : union religieuse d'abord et entente politique ensuite. Il est possible, comme on l'a supposé, que les influences polonaises n'aient pas été étrangères à l'adop-

tion de ce parti ; c'était pourtant le plus sage à tous les points de vue.

Mais le choix du mandataire fait et sous son influence personnelle on ne s'arrêta pas là. Possevino était un diplomate de carrière. Chargé déjà à deux reprises, en 1578 et en 1580, d'une mission quelque peu analogue à la cour de Suède, nommé vicaire apostolique pour tout le Nord, il s'était acquis un certain renom d'habileté et avait montré une tendance très décidée à subordonner le spirituel au temporel, voire à sacrifier celui-là à celui-ci. A Stockholm, où il s'était présenté déguisé en gentilhomme, l'épée au côté et la toque à la main, il n'avait pas opéré l'union avec Rome, mais s'était activement entremis entre la Suède et la Pologne à l'occasion des négociations entamées pour cette alliance contre Moscou qui tournait si mal. En 1579, il avait visité Bathory à Wilna pour le même objet. Il fit si bien maintenant que, docile à son inspiration, la cour de Rome se laissa entraîner insensiblement à donner le pas à la politique sur la religion.

L'idée d'une ligue contre l'Islam était une chimère : Philippe avait trop de soucis avec sa nouvelle conquête du Portugal, Venise trop d'intérêts nouvellement engagés dans les Échelles du Levant. Mais, toujours mise en avant alors qu'on savait fort bien à Rome qu'il ne restait rien ni personne à mettre derrière, pour Rome comme pour Moscou cette ligue constituait une sorte de façade décorative dissimulant d'autres combinaisons plus pratiques. Dût-elle ne pas réussir à armer les puissances européennes pour une nouvelle croisade, dans leur concert même organisé sous ses auspices pour cet objet, la papauté voyait le moyen de ressaisir ne fût-ce qu'une parcelle de son ancienne suprématie. Déjà le protestantisme paraissait reculer sur divers points : aux Pays-Bas Alexandre Farnèse gagnait du terrain; en France, les Guise relevaient la tête; en Suède à côté d'un roi secrètement gagné, la reine élevait l'héritier du trône dans la foi catholique la plus ardente; en Pologne, les dissidents n'existaient plus comme parti politique, et, perdue pour l'Allemagne, la Livonie le serait aussi pour la



Réforme. Celle-ci ne garderait plus bientôt, pensait-on à Rome, que l'Angleterre, une partie de l'empire et le petit Danemark. Si, en réconciliant la Moscovie avec la Pologne, on arrivait, sous le prétexte d'une action commune contre le Turc, à faire entrer la maison de Habsbourg et Venise dans une coalition à laquelle Rome présiderait naturellement, le gouvernement du monde semblerait lui être encore restitué.

La papauté en arrivait à cette phase où, à défaut de réalité, les apparences elles-mêmes acquièrent un grand prix.

Le bref pontifical, adressé à Ivan en réponse à sa lettre, se ressentit de toutes ces considérations. Le pape acceptait l'idée de la ligue, et la condition dont le tsar la faisait dépendre. Il allait donc intervenir entre lui et le roi de Pologne. Mais à son tour, il rendait sa médiation conditionnelle : la paix avait besoin d'un lien, qui ne pouvait se trouver qu'au sein de l'Église véritable. C'était assez bien joué ; seulement dans les instructions secrètes remises à Possevino et élaborées avec son concours, le sens rigoureux de cette réponse se trouva singulièrement atténué. Il y était question encore de la réunion des deux Églises, comme fin supérieure à laquelle devait tendre la mission du jésuite, mais pratiquement celle-ci paraissait réduite à deux objets essentiellement profanes : l'établissement de relations commerciales avec Venise, le rétablissement de la paix entre la Pologne et le tsar. Pour le reste le pape se contenterait d'un minimum. Ivan refusât-il son consentement à la construction d'une église et à l'installation des jésuites dans sa capitale, l'inauguration de rapports suivis avec lui suffirait pour le moment.

En somme, Chévriguine avait réussi au delà de ce que son maître pouvait espérer. Ce barbare que Rome ne parvenait pas à éblouir ni par ses merveilles d'art, ni par ses pompes religieuses, et qui, tout en prenant plus d'intérêt aux cadeaux du pape — magnifique *Agnus Dei*, chaine d'or et bourse de 600 ducats — ne s'en déclarait pas satisfait ; ce malappris n'arrivait pas seulement à réaliser le rapprochement auquel la Pologne s'était si laborieusement opposée : il l'opé-

rait contre elle ! Car, Bathory marchant de triomphe en triomphe et de conquète en conquète, Rome et Moscou s'entendaient pour lui arracher le fruit de sa victoire. Et cela sans que l'envoyé du tsar eût le moins du monde flatté les espérances de la cour pontificale au sujet des avantages religieux à obtenir dans son pays. La correspondance du cardinal de Come, rédacteur principal des instructions emportées par Possevino, est là pour le prouver : écrivant à Caligari, il exprimait sans ambages cette pensée que la démarche d'Ivan ne lui avait pas été inspirée par de bonnes intentions dont Rome pût se réjouir, mais par les bons coups qu'il recevait *(non nasce de buone intezione, ma solo delle buone batiture).*

Chévriguine quitta Rome le 27 mars 1581, emmenant avec lui un témoignage vivant de son succès : Possevino l'accompagnait. Ensemble ils devaient, sur le chemin déjà suivi par l'envoyé d'Ivan, poursuivre à Venise et à la cour impériale l'exécution du plan concerté. Devant le Conseil des Dix, le légat pontifical fut l'interprète des propositions communes. La Seigneurie y fit sans détours le départ qui lui convenait : nouer des relations commerciales avec Moscou, bien ; on le désirait depuis longtemps ; réconcilier le tsar avec le roi de Pologne, bien encore : le commerce avait besoin de paix. Le reste, on l'abandonnait à Rome seule. Dans un entretien confidentiel avec Possevino, le doge, Nicolas da Ponte, déclara expressément que, depuis Lépante, il ne croyait plus aux ligues. A Vienne et à Prague, la ligue fut entièrement mise de côté. L'empereur d'ailleurs ne se laissa pas aborder, et le légat seul vit l'archiduc Ernest, qui, ancien candidat au trône de Pologne, ne s'intéressait aux affaires moscovites qu'à ce point de vue. La diplomatie autrichienne n'eut sans doute pas de peine à percer l'équivoque sur laquelle reposait au fond cette entente nouvelle entre Rome et Moscou, dont la Pologne devait faire les frais. « Le fouet du roi de Pologne, écrivait Possevino au cardinal de Come, est peut-être le meilleur moyen d'introduire le catéchisme en Moscovie. » Enhardi par les avantages déjà obtenus, Chévriguine se flattait d'em-

porter de Vienne pour son maître le titre d'empereur d'Orient. Il n'eut pour lui-même qu'une bourse de 100 florins, et les compagnons se séparèrent, le Russe prenant la voie de Lubeck et le jésuite s'acheminant sur Wilna, pour y aborder sa mission de médiateur.

II

LA MÉDIATION PONTIFICALE

Le nonce Caligari avait déjà annoncé au roi de Pologne l'arrivée du légat en demandant des passeports pour lui. Il avait reçu un accueil très froid. Recteur du collège de Wilna, le jésuite Skarga jugeait lui-même cette mission tout à fait inopportune. Outre les raisons d'ordre général qui lui faisaient partager ce sentiment, Bathory en avait d'autres, plus particulières, pour se défier en ce moment de la politique romaine : le pape le flattait depuis quelque temps déjà avec la conquête de la Valachie, qui était sur le point de changer de maître ; or, on n'ignorait pas à Varsovie que sous main Grégoire XIII favorisait la candidature de Pierre Czerczel, appuyée par la France. Dans la congrégation où l'envoi de Possevino avait été décidé, les nouvelles de Rome signalaient la présence du cardinal Madrucci, ancien nonce du pape en Allemagne, et les conférences du légat avec l'archiduc Ernest ne pouvaient qu'être suspectes aux yeux du nouveau roi de Pologne.

Les passeports furent cependant délivrés et Possevino trouva Bathory mieux disposé. Les retards que subissait l'entrée en campagne y étaient sans doute pour quelque chose. Dans l'entourage du souverain on parlait hautement d'en finir par une paix quelconque. Quand, à la fin de juillet 1581, l'envoyé du pape se mit en route pour rejoindre Ivan, tandis que le roi marchait sur Pskov, les vœux d'un grand nombre de Polonais accompagnèrent le jésuite. Le 20 août, après quelques mésaventures, à Smolensk notamment, où pensant aller à un

dîner *(obiéd)*, il faillit assister à une *obiednia* (messe orthodoxe), Possevino fut admis, à Staritsa, « à contempler les yeux sereins du tsar ».

Rome n'avait rien négligé pour ménager ici à son représentant une réception favorable. Au bref pontifical pour le tsar était jointe une lettre pour la tsarine *Anastasie*, que le pape traitait de fille bien-aimée, ignorant qu'elle fût morte depuis longtemps et plusieurs fois remplacée. Les présents du souverain pontife, un crucifix en cristal de roche enrichi d'or, un exemplaire grec des actes du concile de Florence dans une reliure luxueuse, un rosaire monté en or avec des pierres précieuses, une coupe en cristal garnie d'or, se trouvaient rehaussés par une parcelle de la Vraie Croix renfermée dans le crucifix, et Ivan daigna déclarer qu'ils étaient dignes de celui qui les offrait. Au dernier moment, Possevino s'était décidé à en distraire certaine image de la Sainte Famille, où un saint Jean-Baptiste, entièrement nu, risquait d'offenser des yeux habitués à une iconographie plus chaste.

Usant avec beaucoup d'art d'une tactique qui lui avait déjà réussi en d'autres parages; donnant pour fond à ses discours la grande affaire de la communauté de la foi et maintenant cependant cet objet à l'arrière-plan; souple et insinuant, éloquent et retors, le jésuite se montra à la hauteur de son mandat. Mais il avait une tâche difficile. La réponse faite aux ouvertures pacifiques du négociateur romain est un curieux monument de la diplomatie moscovite. Six hommes de cour furent chargés de donner la réplique au légat et munis pour cela d'une instruction spéciale, de façon que chacun traitât un point particulier du problème à résoudre : ligue contre les Turcs, état des négociations déjà engagées avec Bathory, relations avec Rome, etc. Mais ce travail fait, la chancellerie du tsar le reprenait en sous-œuvre dans une nouvelle série d'instructions suivie de plusieurs autres : au total, cela donnait trente-six documents, dont Possevino eut à subir la lecture, avec, en tête de chaque pièce, une invocation à la sainte Trinité et l'énumération complète des titres du souverain, le tout

ne devant servir que de base à une discussion qui allait se poursuivre pendant de longues semaines, à travers des débats oraux, des échanges de notes, des interventions incessantes du tsar lui-même, des erreurs d'interprétations entre gens ne parlant pas la même langue : la tour de Babel dans le Labyrinthe.

Dès le premier moment, en outre, il apparut qu'on ne se trouvait pas d'accord sur le point de départ même de la négociation. Représentant Bathory comme disposé par l'intervention pontificale à de larges concessions, le légat demandait à Ivan de faire, de son côté, un pas dans le même sens. Or, l'intervention pontificale rendait précisément le tsar très exigeant. Au lieu d'avancer, le souverain marchait à reculons, retirant ce qu'il avait déjà offert, réclamant la levée immédiate du siège de Pskov et l'envoi d'une ambassade polonaise. N'était-ce pas pour cela qu'il s'était adressé au pape? La lettre de Bathory avec la provocation en duel ne fut pas pour lui inspirer des idées plus conciliantes. Ivan affecta d'abord d'en parler avec moins de colère que de tristesse, et, Possevino demandant communication du document, il décida qu'on ne lui en donnerait qu'un résumé, réduit à la substance politique, avec omission des injures. Mais, aussitôt après, il ne put se retenir de rédiger et d'exhiber une réponse où, pour mieux les rétorquer, il reproduisait un à un les passages les plus blessants de l'épître, en usant des arguments les plus inattendus. Si, comme Bathory le lui reprochait, il n'avait pas volé au secours des villes assiégées par les Polonais, c'est qu'il s'en croyait empêché par la trêve consentie à ses adversaires! Et comment le roi pouvait-il nier les origines romaines de la maison qui régnait à Moscou? Si *Prous* n'avait pas existé, d'où la Prusse aurait-elle pris son nom?

En définitive, au bout d'un mois entier, le médiateur ne se trouva pas plus avancé qu'à son arrivée. En matière religieuse on lui accordait quelque chose : pas d'églises catholiques, pas d'établissement pour la compagnie de Jésus; mais on ne demandait pas mieux que d'entretenir des rapports suivis

avec Rome et on offrait libre passage aux envoyés du pape qui voudraient se rendre en Perse. C'était un commencement, et les ménagements dont on enveloppait les refus, les sous-entendus qu'on ajoutait aux concessions permettaient d'espérer davantage, après la paix. Toujours on ramenait le jésuite à ce postulat primordial, tout en maintenant ce que le tsar appelait « sa dernière mesure » et ce que Bathory avait déjà repoussé. Possevino avait espéré faire coup double, en accommodant aussi la Moscovie avec ses clients du premier degré, les Suédois. Par égard pour le pape on consentait encore à se départir de l'usage qui voulait qu'on ne traitât avec la Suède qu'à Novgorod. Le tsar recevrait au Kreml les ambassadeurs du roi Jean. Mais, plutôt que d'en envoyer, celui-ci poursuivait sur les côtes de la Baltique la série de ses triomphes personnels, et il était clair qu'Ivan comptait les lui faire payer cher dès qu'il en aurait fini avec Bathory, en même temps que pour en finir avec Bathory il se reposait sur l'hiver et sur le pape. Tactique contre tactique, très adroitement lui aussi il s'appliquait à entretenir le légat dans ses bonnes dispositions avec le mirage lointain de l'union, tandis que, chargé avec Nikita Zakharine de la direction des négociations, Bogdan Biélski risquait, sans succès d'ailleurs, une tentative de corruption plus brutale.

A la mi-septembre, le jésuite comprit qu'il perdait son temps de ce côté, et décida de se rabattre sur le camp polonais. C'était ce qui convenait le mieux à Ivan. « Tu iras trouver le roi Étienne, dit-il au légat, en lui donnant congé; tu le salueras de notre part, et, après avoir négocié la paix d'après les ordres du pape, tu reviendras auprès de nous, car ta présence nous sera toujours agréable à cause de la cour qui t'envoie et de ta fidélité dans nos affaires. » Il engageait le jésuite à son service. Volontiers l'eût-il pris à ses gages. Et, le pape ayant ordonné que la paix se fît selon les désirs du tsar, elle devait se faire selon les convenances du souverain moscovite. Ivan ne sortait pas de là. C'est le sens qui se dégage nettement de cet épisode diplomatique.

Possevino gagna le camp de Pskov dans les premiers jours d'octobre et joua très consciencieusement, cette fois, le rôle d'un honnête courtier. Faisant part aux Polonais des impressions que lui laissait son séjour à Staritsa, il chercha à combattre celles que leur donnaient les pamphlets de Guagnino et de Kruse. Écrivant à Moscou, il s'attacha à représenter la situation militaire dans un sens favorable aux assiégeants : les Polonais faisaient de grands préparatifs; les munitions arrivaient de Riga; des renforts étaient attendus; Pskov se trouvait dans un triste état; la campagne serait certainement poursuivie pendant l'hiver et, au printemps, Bathory ne pourrait plus être arrêté.

Au fond, tout cela était vrai, et on peut en trouver la preuve jusque dans ceux des rapports rédigés sur place qui ont imposé aux historiens polonais eux-mêmes une idée contraire. J'ai reproduit plus haut le témoignage de l'abbé Piotrowski sur l'effectif de la cavalerie polonaise qu'il représente comme réduit à presque rien dès le mois d'octobre. Plus loin le même témoin parle d'une revue passée le 4 décembre où figurent 7,000 chevaux. Et « les chevaux sont bons ». Les pertes n'avaient donc pas été si grandes, ou bien il restait aux Polonais de quoi les couvrir. La relation de Possevino lui-même a prêté à une autre erreur. Le jésuite y parle de l'accueil enthousiaste qu'il aurait trouvé dans le camp polonais. Le trait, à le supposer exact, ne peut être rapporté qu'à l'élément turbulent et indocile que j'ai signalé dans l'armée de Bathory, mais que lui et Zamoyski s'entendaient à contenir et à plier aux dures exigences de la guerre. L'intervention du légat pontifical y introduisait assurément un ferment de plus, incitant les esprits aux lâches abandons. En ce qui concerne cependant le haut commandement, l'abbé Piotrowski donne, lui premier, une note très différente : « Le grand général — c'est de Zamoyski qu'il s'agit — n'a jamais vu un homme plus odieux — c'est à Possevino que s'applique l'épithète — et il se dispose à le chasser à coups de bâton après la paix. »

Imaginez, en 1871, le représentant d'une des grandes puis-

sances européennes arrivant en qualité de médiateur sous les murs de Paris assiégé par les Allemands! Mandataire du pape, Possevino semblait bien désigné pour favoriser la cause polonaise, dont le triomphe, ne fût-ce qu'en Livonie, était une victoire de la papauté et du catholicisme. L'essence de toute médiation est cependant de s'exercer *contre le plus fort;* or, la force se trouvait incontestablement du côté polonais. En fait, le siège de Pskov devait durer jusqu'au 15 janvier 1582, et, à ce moment, le plus difficile serait fait : l'épreuve du terrible hiver victorieusement traversée, les fêtes de Noël et de l'année nouvelle passées sans que les assiégeants eussent à cédé l'appel séducteur des foyers familiaux, l'approche du printemps mettraient toutes les chances de leur côté. La capitulation était inévitable, et, avec elle, la soumission d'Ivan aux exigences du vainqueur. En admettant que Possevino ait contribué à hâter l'issue du conflit, il n'a pu que la rendre moins désavantageuse *pour le plus faible*.

Ivan n'avait pas besoin du jésuite pour être renseigné sur la situation de Pskov et sur l'état de l'armée polonaise; mais, confirmant les informations qu'il recevait d'autre part, les lettres du légat le persuadèrent sans doute qu'il avait trop présumé de l'efficacité de son intervention. Bientôt, en effet, changeant d'attitude, « reconnaissant la force de Bathory et de son allié suédois », il se courba une fois de plus. Il allait envoyer des ambassadeurs pour négocier directement la paix et il réduisait ses prétentions. A la double condition que toute la vallée de la Viélikaïa, avec une pointe jusqu'à Louki, restât aux Russes et que la Suède ne fût pas comprise dans le traité, il abandonnait toute la Livonie. Une partie de la Livonie étant maintenant aux mains des Suédois; elle pourrait, pensait-il, faire ultérieurement l'objet de reprises victorieuses, et avec la vallée de la Viélikaïa; il garderait sur la frontière du nord-ouest une ligne de défense suffisante à l'abri de laquelle se prépareraient des revanches prochaines; une nouvelle poussée du côté de la mer rencontrerait des circonstances plus favorables.



Si bien conçue qu'elle fût au point de vue stratégique, cette retraite n'en était pas moins une retraite. Attentifs à ménager l'amour-propre national, quelques historiens russes ont été jusqu'à y voir tout le contraire. Presque entièrement détruite à ce moment, l'armée polonaise aurait été obligée de subir la paix. La Russie peut se passer aujourd'hui de ces travestissements de la réalité historique, qui sont la dernière et lamentable ressource des vaincus. Dans une guerre dont le résultat dépend d'un siège, les négociations entamées sous le canon des assiégeants ne sont qu'une des formes de la capitulation; il n'y a qu'un moyen pour les assiégés de terminer victorieusement la lutte : celui dont Pierre le Grand a usé sous Poltava; et, malgré la vallée de la Viélikaïa, l'abandon de la Livonie a retardé de plus d'un siècle le développement politique, militaire et social de la Russie.

Ivan abandonnant la Livonie, le but poursuivi par Bathory dans cette campagne était atteint. Réservant également l'avenir, le roi ne pouvait refuser de traiter, ni, Possevino étant là, décliner sa médiation acceptée par le tsar. Ce qu'il pensait de cette médiation, le fait suivant l'indique : de son propre aveu, le jésuite eut un véritable assaut à livrer pour que ses clients polonais lui fissent part de leurs intentions pour cette paix où il devait figurer comme arbitre!

Vers la mi-novembre, Iam-Zapolski, localité située sur la route de Novgorod, entre Zavolotché et Porkhov, fut choisi d'un commun accord pour le rendez-vous des plénipotentiaires. Le prince Eletski, auquel, selon la remarque de Zamoyski, il ne manquait pour être prince qu'une principauté; Roman Olferiev Verechtchaguine et le secrétaire Sviazev y représentèrent assez obscurément le tsar de toutes les Russies, tandis qu'avec le prince Zbaraski, palatin de Braclaw, le prince Albert Radzivill, maréchal de cour, et le secrétaire Haraburda le roi de Pologne mettait en ligne des diplomates mieux qualifiés. Les mandataires de Bathory apportaient des instructions soigneusement élaborées. Quelles étaient-elles? Possevino, qui arrivait en même temps, n'en sut rien, et un message

qui lui fut adressé à ce moment par le roi en indique suffisamment la raison : la méfiance y parait à chaque ligne. Non sans amertume, le souverain y met en opposition l'attachement séculaire témoigné par la Pologne au Saint-Siège avec le zèle inopinément manifesté par le légat pontifical pour les intérêts d'un tiers que rien ne semblait recommander à pareille faveur.

L'équivoque sur laquelle reposait la mission du jésuite le condamnait fatalement à cette disgrâce ; elle voulait que, même en décevant les espérances d'un des adversaires, il restât suspect à l'autre, et son rôle devait s'en ressentir jusqu'à la fin. Tout au long des négociations poursuivies à Iam-Zapolski, du 13 décembre 1581 au 15 janvier 1582, les Moscovites l'accusant de faire cause commune avec les Polonais, Zamoyski allait le traiter de « sycophante » et de « traître » et, mettant en doute jusqu'à la sincérité de son zèle en matière de religion, le montrer « plus préoccupé de combinaisons politiques que des hiérarchies célestes » .

III

LA TRÊVE DE IAM-ZAPOLSKI

J'épargnerai à mes lecteurs le détail de ces négociations, en les renvoyant à l'étude si approfondie et si savante du Père Pierling (*la Russie et le Saint-Siège*, II, 115 et suiv.), où je n'aurai à relever que quelques erreurs de jugement, très explicables de la part de l'éminent historien. Village presque en ruines dans un pays ravagé, Iam-Zapolski se trouva à peine suffisant pour loger les Polonais avec leur nombreuse suite. Les Moscovites cherchèrent donc un abri dans le voisinage, à Kiverova-Gora, et, comme le médiateur y élut aussi domicile en une cabane enfumée, le siège du congrès se trouva transporté là en réalité. Sous cet humble toit, entre un autel improvisé et un brasero, dont la fumée n'ayant pas d'autre issue s'échappait par les fenêtres, et, à la fin de chaque



séance, donnait aux négociateurs l'apparence d'un groupe de ramoneurs, s'agitèrent et se décidèrent les destinées de deux grands empires.

Suivant la tradition, l'espèce de protocole établi entre les deux pays, on commença, de part et d'autre, par formuler des prétentions extravagantes. Possevino y fut d'abord et assez longtemps trompé. En sondant les Moscovites, il se persuada que l'abandon par les Polonais de quelques villes livoniennes était une condition *sine quâ non* de la paix. Aussitôt, il porta ses efforts sur ce point, et, croyant servir les uns, il fit le jeu des autres. Au fond, les uns et les autres se gardant de lui confier leur dernier mot, il jouait à colin-maillard. Du côté polonais d'ailleurs, après des hésitations et des tâtonnements inévitables, le dernier mot ne se trouva arrêté et précisé que dans la seconde moitié de décembre. Le Père Pierling a eu certainement tort d'accuser Zamoyski de duplicité à ce propos, comme aussi de supposer un désaccord entre le roi de Pologne et son chancelier ou entre celui-ci et les plénipotentiaires polonais. Le savant historien s'est fié, semble-t-il, au résumé russe, souvent inexact, des documents polonais publiés par Kojalowicz. Zamoyski était l'homme du roi, et sa double qualité de grand général et de grand chancelier faisait que les négociateurs qu'il avait choisis ne pouvaient être que des hommes à lui. A la mi-décembre, Possevino se trouva en possession d'une lettre de Zamoyski contenant un refus absolu de céder quoi que ce fût en Livonie. Quelques jours plus tard, le 20 décembre, un courrier du grand chancelier apporta aux plénipotentiaires polonais un autre message qui admettait l'abandon de trois villes livoniennes précédemment réclamées par les Moscovites. Surprise et grand embarras du jésuite. Le fait n'était cependant que très naturel : entre les deux dates, Zamoyski avait changé d'avis. Sa lettre à Possevino est du 13 décembre 1581, et, ce même jour, il écrivait au roi dans le même sens : pas de concessions au sujet de la Livonie. Là-dessus, le 16 décembre, étaient arrivées de mauvaises nouvelles : les Suédois faisaient des progrès continuels en Livonie,

un approvisionnement de poudres impatiemment attendu subissait des retards. Le lendemain, le grand chancelier se décidait à modifier ses dernières instructions ; il indiquait aux plénipotentiaires trois nouvelles bases d'accommodement possible et l'une d'elles comportait la concession susmentionnée. Le peu de valeur des villes en question permettait d'en faire le sacrifice, et Bathory y avait consenti : Zamoyski mentionne le fait dans sa lettre au roi du 26 décembre 1581. Donc, pas de désaccord de ce côté. Quant aux objections ou même aux reproches imaginés par le Père Pierling de la part des plénipotentiaires polonais, l'historien d'hier a partagé la mystification dont le médiateur de 1581 fut victime. Le grand chancelier aurait dû assurément mettre Possevino au courant; mais le mot d'ordre général, côté des Polonais, était de tenir à l'écart cet arbitre qu'on subissait par égard pour le pape, mais dont on se serait volontiers passé. Zbaraski et Radziwill jugèrent en outre à propos de renchérir encore sur leur chef : ils déclarèrent au légat que, jugeant excessives les concessions auxquelles se prêtait Zamoyski, ils n'en tiendraient pas compte jusqu'à nouvel ordre, et ils écrivirent à Zamoyski — la lettre, datée du 21 décembre, nous a été conservée — que « ce n'était que pour tromper le jésuite ». Le procédé manquait encore de correction ; mais les trois villes livoniennes ne devaient être accordées qu'à la dernière extrémité, et seulement si les deux autres moyens d'arrangement suggérés en même temps ne suffisaient pas ; il s'agissait donc d'un secret diplomatique ; or, en faire confidence à Possevino c'était, aux yeux des plénipotentiaires polonais, le livrer aux Moscovites. Zamoyski, lui-même, en jugeait ainsi, car il approuva la conduite de ses subordonnés (lettre du 27 décembre), et si, dans sa correspondance avec Bathory, il parlait en termes peu flatteurs du « bon pasteur des Moscovites cherchant à convertir les loups en brebis », il n'avait nullement besoin, comme le Père Pierling l'a supposé, d'engager le roi à ne pas initier le légat aux mystères de la négociation en cours : le conseil eût été superflu. (Recueil de Kojalowicz, 1867, p. 396 et suiv.)



Cette négociation menaça d'ailleurs de traîner encore. Les plénipotentiaires moscovites n'étaient pas pressés. S'accommodant mieux que les Polonais de leur installation rustique, s'entendant mieux à l'approvisionner, ils en tiraient accessoirement parti avec l'esprit ingénieux de leur race : ils convertissaient ce campement en foire, et s'y livraient, entre deux séances, à un trafic profitable. Toujours aussi ils espéraient que les rigueurs de l'hiver rendraient leurs adversaires plus accommodants. Zamoyski se chargea de les détromper, et, en définitive, mieux que l'éloquence de Possevino, le sabre polonais devait vaincre les dernières résistances.

En épuisant tous les moyens pour venir à bout des défenseurs héroïques de Pskov, le grand général en trouva d'assez blâmables. L'histoire de certaine machine infernale traîtreusement introduite dans la ville est assez obscure. Zamoyski aurait laissé préparer une boite remplie de poudre et de projectiles qu'un prisonnier moscovite se serait chargé de remettre à l'un des Chouïski. Les historiens polonais parlent à ce propos d'une violation du droit des gens dont les assiégés s'étaient antérieurement rendus coupables en tirant sur des parlementaires, ou encore d'un guet-apens dans lequel Chouïski aurait attiré Zamoyski en le provoquant à un combat singulier. L'excuse n'est pas suffisante et la provocation semble avoir été postérieure à l'envoi de l'engin qui, d'ailleurs, ne produisit aucun effet meurtrier. Très mal inspiré en cette occasion, le grand général le fut mieux à quelques jours de là. Le 4 janvier 1582, usant d'une ruse de guerre plus licite, faisant semblant de se mal garder, il réussit à provoquer une sortie en masse de la garnison et lui ménagea un accueil terrible. Écrivant ensuite aux plénipotentiaires polonais pour les presser d'en finir, Zamoyski eut beau affirmer que son armée ne pouvait plus tenir au delà de huit jours. Il venait de prouver le contraire, et les plénipotentiaires moscovites n'y furent pas trompés. A la nouvelle de l'événement, comme Ivan leur envoyait en même temps des instructions dans le sens le plus conciliant, lâchant la Li-

vonie, ils ne disputèrent plus que sur des questions de détail.

Possevino en soulevait une en s'obstinant à faire comprendre dans le traité la Suède qui ne voulait ni de sa médiation ni de la paix, et à laquelle Polonais et Moscovites avaient également des comptes à demander. Il dut renoncer à avoir satisfaction sur ce point; mais les conquêtes suédoises en Livonie suscitaient une autre difficulté : les Moscovites observaient avec raison qu'ils ne pouvaient céder, en ce pays, ce qui ne leur appartenait plus. Après force discussions nouvelles, les Polonais réservant leurs droits contre les tiers belligérants, on s'arrêta au parti d'énumérer une à une les places abandonnées par les Moscovites. Sur la frontière du nord-ouest, on eut recours à un partage : située sur la rive gauche de la Dvina et rentrant dans le système des villes qui passaient à la Pologne, Viélije lui fut adjugée ; avant-poste des provinces moscovites à l'entrée de la vallée de la Viélikaïa, Siebièje, au contraire, dut être restituée à ses anciens maîtres. Restait la question des titres. Ivan ne voulait pas seulement être désigné comme tsar dans le traité; il tenait à rester au moins nominalement souverain de la Livonie. Donner et retenir ne vaut, objectaient les Polonais, et que signifiait ce nouveau titre de *tsar? Tsar*, à la mode des anciens maitres tatars de Kazan et d'Astrakhan, c'était trop peu pour le maitre de Moscou, et, s'il s'agissait de traduire *Tsar* par *César*, c'était trop. Le vrai et seul César moderne reconnu par l'Europe, l'empereur, pouvait trouver à y redire. Cette dernière querelle était déjà ancienne, nous le savons, et Zamoyski n'y attachait aucune importance, parlant à ce propos d'un gentilhomme facétieux qui, à Varsovie, se faisait appeler « roi de Zakharansk », sans qu'on y vît autre chose qu'une matière à quolibets. On avait toujours la ressource, maintes fois utilisée, d'une rédaction en partie double. L'écueil n'en était pas un; mais, ignorant les précédents, Possevino fit une montagne de ce caillou. Tout en rectifiant les données historiques auxquelles les plénipotentiaires moscovites faisaient appel et en essayant de leur prouver qu'étant morts cinq siècles aupa-



ravant, les empereurs Arcadius et Honorius n'avaient pu conférer le titre impérial au grand *Kniaz* Vladimir, il ne laissait pas d'insinuer que la source des honneurs jaillissait à Rome et de rappeler le couronnement de Charlemagne par un des prédécesseurs de Grégoire XIII. On perdit beaucoup de temps avant d'arriver au compromis usuel. Après quoi, le jésuite provoqua, lui premier cette fois, un nouveau et dernier débat.

Sans que les Polonais y fussent pour quelque chose — le Père Pierling a été certainement trompé à cet égard par une erreur de traduction — le légat prétendit figurer au traité comme signataire, ou du moins que mention y fût faite de sa participation. Leurs instructions ne prévoyant pas le cas, les plénipotentiaires moscovites opposèrent un refus catégorique à cette demande. Perdant alors patience, le jésuite oublia toute mesure. Pour donner le change sur le véritable motif de son courroux, il se rejeta sur un artifice de rédaction par lequel, en dérogation au principe adopté, Eletski et Olfériev voulaient faire comprendre la Courlande et Riga parmi les villes et territoires cédés par le tsar, ce qui, dans leur pensée, aurait créé un titre au profit de leur maître. Là-dessus, le médiateur menaça de tout rompre. « Vous êtes là pour voler et non pour négocier, cria-t-il aux Moscovites; sortez d'ici, allez-vous-en! » Les plénipotentiaires demeurant impassibles, la colère du légat augmenta. La minute du traité était aux mains d'Olfériev; il la lui arracha, la jeta dehors, puis empoignant le diplomate interdit par les boutons de sa pelisse et le secouant rudement, il le mit à la porte et poussa derrière lui ses compagnons.

On dut en passer par où il voulait, et, le 15 janvier 1582, les signatures furent échangées. Au point de vue purement diplomatique, non sans que Possevino y eût aidé, l'avantage restait aux Moscovites : se maintenant à peu près sur les positions prises dès le début du congrès, ils n'abandonnaient que ce que le tsar avait sacrifié déjà trois mois auparavant. Mais le sacrifice était grand : après vingt ans d'efforts déjà, sem-

blait-il, couronnés de succès, la Moscovie se retrouvait séparée de la Baltique et de l'Europe. Un double résultat cependant demeurait, sans qu'elle s'en doutât peut-être, acquis à son bénéfice :dans cette même Livonie, à laquelle elle devait renoncer pour le moment : l'ordre teutonique y était détruit, c'est-à-dire la garnison que l'Allemagne tenait dans la province et un conflit était préparé entre la Pologne et la Suède, c'est-à-dire un avenir gros d'orages, où, s'épuisant dans une lutte acharnée, les deux pays allaient assurer à l'adversaire commun une double et profitable revanche.

La possession bien qu'éphémère de la côte livonienne laissait, d'autre part, dès à présent, au foyer moscovite une trace durable et d'une importance considérable pour le développement du pays : elle y avait introduit une masse d'éléments étrangers définitivement incorporés et absorbés, le noyau de cette colonie allemande qui devait jouer dans l'empire des tsars un rôle si grand et dont l'influence civilisatrice ne saurait être nié.

Enfin, on n'avait pas signé la paix: rien qu'une trêve de dix ans. Conformément aux précédents, certains litiges écartés du débat et laissés en suspens, comme le droit théorique à la possession disputée de tous les pays russo-lithuaniens, s'opposaient à un accord définitif. Or, en occupant la ville et la province de Derpt, maintenant acquises à la Pologne, les vainqueurs furent frappés par les témoignages que les vaincus y laissaient de leur puissance, de leur esprit d'organisation et d'une supériorité militaire tout au moins, à laquelle il n'avait manqué sans doute que le génie d'un Bathory pour mieux se faire valoir. « Nous nous étonnâmes tous, écrivit l'abbé Piotrowski, en trouvant dans chaque fort une quantité de canons, une abondance de poudre et de balles, plus que nous ne pourrions en ramasser dans notre pays entier. » Et il ajoutait : « C'est comme un petit royaume que nous avons gagné ; je doute que nous sachions en faire quelque chose. » En dépit de l'esprit de dénigrement dont le journal de l'abbé porte la marque constante, ces impressions traduisaient une part



de vérité, dont l'histoire devait déduire les conséquences.

Aux murs restaurés du château de Riga, au portail de l'église de Wenden, des inscriptions latines exprimèrent ainsi qu'il suit le sens de l'événement qui s'accomplissait :

> *Devicto Moscho.....*
> . . . .
> *Prisca religio Rigam renovato vigere*
> *Cœperat in templo.....*

Et encore :

> *Hæresis et Moschi postquam devicta potestas*
> *Livonidum primus pastor ovile rego.*

Les Livoniens y virent la preuve que la victoire de Bathory était surtout celle du catholicisme — et des jésuites, marchant partout sur les talons des vainqueurs. Le nouveau gouvernement polonais eut à se ressentir de cette autre impression.

Quant à Possevino, ce qui lui importait surtout dans le même événement — c'était la forme du traité. L'autorité du pape s'y trouvait hautement affirmée, « de façon que tout paraissait s'être fait en son nom ». Le légat s'en vantait du moins en écrivant au cardinal de Come, et, en dépit de ses démêlés avec les plénipotentiaires moscovites, il avait hâte de poursuivre, au Kreml même, l'avantage ainsi obtenu. Remettre sur le tapis la ligue anti-ottomane puisqu'elle servait de prétexte à l'intervention du Saint-Siège ; aborder la question de la réunion des deux Églises, puisqu'il avait été convenu qu'on en parlerait après la paix, mais surtout et sans se faire de grandes illusions sur ces deux parties du programme; continuer le rôle de médiateur ; s'entremettre au sujet des difficultés que pouvait soulever le traité de Iam-Zapolski ; essayer encore de prendre en main les affaires suédoises, *paraître* toujours ou faire *paraître* le pape comme le grand arbitre accepté des deux côtés, tel semble avoir été le plan du jésuite. Les circonstances voulaient que ce plan correspondît assez

bien à l'état d'esprit dans lequel on se trouvait à Moscou. Quelque déception qu'on y eût éprouvée au sujet de l'*autorité* pontificale, celle-ci pouvait servir à masquer, dans une certaine mesure, l'humiliation de la défaite, et, pour sauver les dehors, il était bon que le mandataire du pape *parût* en effet avoir fait les affaires du tsar et continuât à s'employer de même façon. Possevino allait donc être le bienvenu à la cour du Terrible.

IV

POSSEVINO A MOSCOU

On connaît les termes historiques du problème religieux dont la solution devait, ostensiblement, être l'objet principal de ce voyage. Préparée dès le septième siècle par le patriarche de Constantinople, Jean le Jeûneur, qui s'attribuait le titre d'« évêque universel », puis par le concile *in Trullo* ou *Quinisexte* de 690 établissant le mariage des prêtres, la séparation des deux Églises avait été consommée au neuvième siècle. A ce moment, pendant et après sa lutte avec les iconoclastes, l'Église grecque arrivait à son apogée de gloire et d'épanouissement extérieur; elle voyait sortir de son sein une pléiade de docteurs, de saints et de poètes et se trouvait appelée à la grande œuvre de l'évangélisation des peuples slaves. Poussant à l'extrême le principe posé par ses prédécesseurs, que la chute de l'empire romain entraînait la ruine de la souveraineté spirituelle attachée à ses destinés, Photius réalisa le schisme. Rétablie ensuite pour un court espace de temps et de façon précaire, l'unité fut définitivement rompue en 1054 par Michel Cerulaire. Les efforts pour la restaurer se multiplièrent à partir du treizième siècle, le concile de Florence (1439) ne faisant que reprendre la tentative du concile de Lyon (1274). En 1518, contrairement à sa politique constante, la Pologne elle-même semble avoir favorisé un nouvel essai. (FIEDLER, *Ein Versuch der Vereinigung.... Sitzungsberichte*

der K. K. Akademie in Wien, vol. 40, 1862.) Mais, déjà établie et se fortifiant à Moscou, l'idée de la *troisième Rome* suscitait à ces entreprises un obstacle imprévu. Un médecin du grand-duc Vassili, Nicolas Boulew ou Lueo, dit Niémtchine, avait beau, à la cour même du souverain, exercer une propagande active dans ce sens, en polémisant avec Maxime le Grec et avec un moine de Pskov, Filofeï; en fait de prosélytes par lui gagnés, nous ne connaissons que le boïar Fédor Karpov et un ihoumène dont le nom a échappé à l'histoire.

Le pontificat de Grégoire XIII (1572-1585) ne paraissait nullement destiné à mieux favoriser à cet égard les revendications de l'Église romaine. Si, en effet, son habile activité s'employait avec succès à armer le roi d'Espagne contre la royale hérétique d'Angleterre et à soutenir dans ses efforts de restauration la maison bavaroise des Wittelsbach, ces Guise allemands, elle n'effaçait pas devant le monde des dissidents la flétrissure mise sur le catholicisme par le gouvernement d'Albe aux Pays-Bas, par la Saint-Barthélemy, par les horreurs de l'Inquisition, et surtout par les scandales propres de la papauté, cause directe de la Réforme. C'était à la Rome politique et non à la Rome religieuse qu'Ivan avait adressé son premier envoyé et c'était encore le représentant de cette même puissance profane, le diplomate et non l'apôtre, qu'il se disposait à recevoir en la personne de Possevino.

Le jésuite arriva à Moscou le 14 février 1582. Il trouva la cour en deuil et le tsar plongé dans la tristesse par un événement tragique qui, à lui seul, eût dû exclure toute communion d'idées et de sentiments entre le prêtre et son hôte couronné, si les intérêts moraux seuls avaient été en jeu entre eux. Dans un mouvement de colère, le Terrible venait de tuer son fils aîné. J'aurai à revenir sur ce sombre épisode. Mais il s'agissait bien de morale! La ligue anti-ottomane allait elle-même être promptement mise de côté. Pour faire face à Bathory, Ivan avait été obligé de négocier une trêve avec le khan de Crimée; il se déclarait prêt à la rompre et à s'armer contre le

Turc, mais seulement après que le pape se serait concerté avec le Saint-Empire, la France, l'Espagne, Venise, l'Angleterre, le Danemark et la Suède et qu'il aurait engagé ces puissances à envoyer des ambassadeurs à Moscou pour un arrangement définitif! Le tsar raillait évidemment, tout en offrant aussi d'expédier à Rome non plus un simple courrier, mais un ambassadeur de marque. Il tenait à conserver la belle relation qu'il venait d'acquérir.

L'accommodement avec la Suède fut également écarté : ce n'était pas pour traiter avec Jean que le tsar avait consenti à livrer la Livonie à Bathory. Doucement, mais avec fermeté, Ivan déblaya le terrain en réduisant les bons offices de Possevino aux seules affaires qui restassent à régler avec la Pologne : délimitation des frontières ou échange des prisonniers. En même temps, quelque goût qu'il eût pour la dispute, il essayait d'esquiver une entrée en matière sur la question religieuse. Le débat risquait de prendre une tournure offensante pour le pape, répétait-il. Le 21 février, au cours d'une audience consacrée aux intérêts profanes, comme Possevino sollicitait un entretien particulier pour aborder « la grande affaire », le tsar imagina une autre défaite : il n'avait aucune compétence personnelle pour une discussion de ce genre. Mais, le jésuite insistant et demandant à communiquer ses propositions par écrit, Ivan jugea sans doute que mieux valait en finir. Peut-être aussi ses instincts de polémiste l'emportèrent-ils sur ses répugnances.

Par un artifice de rédaction, auquel il s'est sans doute laissé prendre lui-même, le Père Pierling a supposé un colloque préparé d'avance, comme pour Rokita, et entouré d'un appareil solennel. Les dates et les textes mêmes indiqués par le savant historien ne permettent de voir rien de semblable. C'est tout à fait à l'improviste, et le détail a quelque importance; c'est en cette même séance consacrée d'abord à de tous autres sujets, et en l'absence des représentants du clergé, dont la présence eût été indispensable pour donner à la discussion un caractère sérieux, que le tsar s'est décidé à vider

ce débat, ou plutôt à couper court aux importunités dont il se trouvait obsédé à son occasion. Il n'a pas manqué même d'insister sur l'inutilité d'une controverse engagée dans ces conditions. Mais enfin, puisque le jésuite y tenait, on allait s'expliquer sur-le-champ. (*Documents diplomatiques*, 1851-1871, X, 247 et suiv.)

Possevino fit aussitôt étalage des arguments les plus séduisants comme aussi des précautions oratoires les plus adroites. Il ne s'agissait pas de rompre avec l'Église grecque, l'antique et vénérable Église des Athanase, des Chrysostome et des Basile, à laquelle Rome se sentait attachée par des liens indissolubles, mais bien de restaurer une unité que seul l'abandon des anciennes traditions avait compromise : œuvre réparatrice, qui serait en même temps un acheminement certain à la création d'un nouvel empire d'Orient, dont le tsar, nouveau Charlemagne couronné par le pape, pourrait être le chef. C'était, de la part du jésuite, mal connaître le redoutable antagoniste auquel il s'adressait. Avec son aplomb, sa verve et ses ressources d'érudition fantaisiste, Ivan eut vite fait de renverser le prestigieux échafaudage avec lequel l'orateur romain pensait l'éblouir. « Que lui parlait-on de Byzance et des Grecs? La religion grecque s'appelait ainsi parce que, bien avant la naissance du Christ, le roi David avait prédit que l'Éthiopie aurait les prémices des divines miséricordes et l'Éthiopie, c'était Byzance. Mais lui, Ivan, ne se souciait ni de Byzance ni des Grecs. Sa religion n'était pas celle des Grecs, mais celle du Christ, la seule vraie. Et que lui parlait-on encore d'union traditionnelle avec des gens qui, contrairement à toutes les traditions, se coupaient la barbe! »

Possevino crut tenir une réplique triomphante : le menton de Grégoire XIII s'ornait d'une barbe magnifique.

— Et toi-même? riposta le tsar en indiquant le visage glabre du légat.

D'après le procès-verbal de la séance rédigé à Moscou, Possevino, dont le récit est muet sur ce point, se serait avisé d'attribuer à une cause naturelle cette absence d'appendice

capillaire : il ne se coupait pas la barbe ni ne se rasait. Mais déjà Ivan se trouvait piqué au jeu, et, son tempérament l'emportant, il allait redoubler les coups et mettre son adversaire tout à fait mal en point. Fort adroitement, il rejeta le débat sur une question où il pouvait prendre tous ses avantages et qui, d'ailleurs, constituait le nœud des controverses engagées entre l'Orient et l'Occident : celle de la primauté du pape. Les papes des premiers siècles, les Clément, les Silvestre, les Agathon, étaient toujours vénérés comme des saints par l'Église moscovite; mais leurs successeurs qui, reniant la pauvreté et l'austérité des chrétiens primitifs, vivaient au milieu d'une pompe dont Chévriguine demeurait étonné; qui, se faisant porter sur un trône, mettaient sur leurs *bottes* le signe auguste de la croix; qui, oubliant toute pudeur, se livraient publiquement aux plus honteuses débauches; ces pontifes d'un nouveau style devaient être considérés comme déchus de leur dignité primitive. En vain, Possevino faisait-il des signes de détresse en essayant d'interrompre ce torrent d'invectives. Il avait été prévenu : tant pis si la dispute tournait mal pour lui et pour son maître! Comme tous les orateurs de son espèce, Ivan n'était plus maître de sa parole, et le jésuite tentant une timide apologie, il lui cria : « Ton pontife romain n'est pas un pasteur, mais un loup! »

— Si le pape est un loup, je n'ai plus rien à dire.

Reproduite dans la version russe, cette réplique, de même que l'outrage qui l'aurait provoquée, ne se trouve pas dans le récit de Possevino qui a été publié *(Moscovia)*. Il paraît cependant que le manuscrit porte mention de l'incident. (PIERLING, *loc. cit.*, II, 169.)

D'après la version russe toujours, la discussion aurait pris fin là-dessus, Ivan congédiant le jésuite avec des paroles plus douces et s'empressant aussitôt après de lui envoyer des mets de sa table. Possevino veut au contraire que le débat ait continué et pris même dans la suite une tournure encore plus vive, si bien qu'à un moment le tsar se serait trouvé sur le point de frapper son interlocuteur avec le redoutable épieu

que nous connaissons, tandis que les Moscovites présents parlaient de jeter le jésuite à l'eau.

De toute façon, on se sépara sur une assez mauvaise impression; et, appelé de nouveau au palais quelques jours après, le 23 février, Possevino ne montra aucun désir de reprendre l'entretien. De lui-même maintenant, comme pour témoigner quelque regret de sa vivacité, le tsar l'engagea à présenter un mémoire sur les divergences existant entre les deux Églises; mais, sans doute, le jésuite s'était convaincu que ce serait peine perdue; il se contenta d'adresser au souverain un exemplaire latin du livre de Gennadius sur le concile de Florence et crut en avoir fini avec ce sujet trop périlleux. C'était compter encore sans l'humeur volontaire et capricieuse du grand despote. Elle lui réservait une surprise.

Au sujet de ce dernier épisode, les témoignages sont de nouveau en contradiction. D'après la version russe, Possevino exprimant le désir de visiter une des églises de la capitale, le tsar l'aurait engagé à l'accompagner à un office qui allait déployer à son intention toutes les pompes du culte orthodoxe; sur quoi, après avoir d'abord accepté l'invitation avec empressement, le jésuite se serait avisé ensuite de vouloir devancer le souverain à l'intérieur du temple. Comme une dispute éclatait à ce propos, pour y couper court, le tsar ordonna de ramener le légat au palais et de reprendre avec lui la discussion des affaires politiques demeurant à l'ordre du jour. D'après Possevino, l'invitation aurait été absolument inopinée et il l'aurait simplement déclinée, en s'esquivant, tandis que les boïars cherchaient à l'entraîner du côté de l'église. Les deux récits présentent sans doute une part égale de vérité et d'invention. Le probable est que le jésuite aura manifesté une curiosité très naturelle, mais se sera refusé à une mise en scène compromettante. Et le certain, à travers toutes les contradictions et toutes les obscurités dont ce chapitre d'histoire demeure entouré, est l'avortement définitif d'une tentative à laquelle Rome avait cru devoir sacrifier les intérêts de sa clientèle polonaise. Le 11 mai 1582, Possevino

fit ses adieux au tsar, et l'ambassadeur d'Ivan, Iakov Molvianinov, qui devait l'accompagner à Rome, n'eut que de bonnes paroles et des zibelines à y offrir. Le représentant du pape avait bien *paru* dans l'accommodement négocié entre la Moscovie et la Pologne et pouvait s'y réclamer d'un rôle prépondérant; mais purement profane et contraire, ainsi que je l'ai indiqué, aux intérêts réels dont le Saint-Siège aurait dû avoir le souci, cette œuvre menaçait, elle aussi, de se rencontrer prochainement avec l'autre dans un même néant.

V

LE LENDEMAIN DE LA TRÊVE

Avant peu, sans que Rome songeât cette fois à s'interposer, les relations entre les deux pays devaient s'acheminer à une nouvelle et violente rupture. Les difficultés auxquelles l'exécution du traité signé à Iam-Zapolski pouvait donner lieu n'avaient en elles-mêmes aucune importance. De part et d'autre, on inclinait à les résoudre dans un esprit de conciliation très large. Dans la province de Viélije, à l'embouchure de la Méja, sur une voie de communication fluviale très importante entre Smolensk et Louki, la possession d'un fortin demeurait litigieuse. Le palatin de Witebsk, Paç, s'en emparant assez arbitrairement, Ivan recommanda à son envoyé de céder la province entière plutôt que de risquer une reprise d'hostilités, et Bathory, de son côté, ordonna la destruction de la place. Mais, si on se trouvait d'accord ainsi pour éviter un conflit immédiat, nous savons déjà que, pour un temps plus ou moins éloigné, sollicitant le concours de l'Angleterre, le Terrible méditait un nouvel appel aux armes, et l'histoire entière des dernières années du règne de Bathory prouve qu'il ne considérait lui-même la trêve de 1582 que comme un temps d'arrêt dans la marche victorieuse où, après l'avoir mieux domptée et assouplie à ses volontés, il espérait

entrainer à sa suite la turbulente Pologne et la conduire bien au delà de Pskov. Le fait d'une entreprise militaire plus vaste, méditée par le roi et mise en voie d'exécution au cours des années suivantes, avec l'assistance de Rome elle-même, bientôt obtenue, et l'appui espéré de Florence et de Venise, a été mis en évidence. Séduit par le génie robuste du grand soldat, le successeur de Grégoire XIII, Sixte-Quint, allait quitter le domaine des chimères pour entrer dans la sphère des réalités pratiques, suffisamment grandioses, d'ailleurs. La ligue anti-ottomane, où Ivan proposait de marier Élisabeth avec l'empereur, n'était bonne qu'à servir de thème aux railleries du Terrible. Il n'y avait plus de croisés qu'en Pologne. Mais, après avoir voulu montrer que le chemin de Moscou à Constantinople passait par Varsovie, Bathory entendait maintenant passer par Moscou pour aller à Constantinople, et qu'on lui donnât les moyens d'y arriver. A Wilna déjà, dans ses entretiens avec Possevino, devançant Pierre le Grand, il avait indiqué Azov comme base nécessaire d'une action décisive contre la puissance ottomane; et, pour atteindre Azov, il fallait avoir derrière soi Moscou gagnée à la cause commune; mais elle venait de montrer qu'on n'y réussirait pas, ou conquise, et Bathory s'en chargeait.

Que le projet fût réalisable, le triomphe facile de Dmitri et les campagnes victorieuses, quoique inutiles, de ses protecteurs polonais sous Sigismond III, devaient le prouver et seule la mort prématurée du conquérant de Polotsk (1586) fit évanouir ce plan mesuré à sa taille. Ivan lui-même n'avait plus assez longtemps à vivre pour en sentir la menace directe. Nul doute, cependant, qu'il n'en ait eu la vision angoissante. Ce fantôme dressé devant lui a très apparemment assombri les derniers jours et pesé sur les dernières résolutions du souverain. Avant même qu'en 1584, décidé à sacrifier ses vues sur la Hongrie comme à renoncer aux ménagements observés jusque-là avec la Porte, le roi de Pologne dévoilât toute sa pensée dans un entretien de quatre heures avec le nonce du pape, Bolognetti (Boratynski, *Étienne Bathory et ses plans de ligue contre la Tur-*

quie, Comptes rendus de l'Académie de Cracovie, mai 1902), déjà sous le coup de ce danger pressenti, le Terrible s'était résigné à traiter avec la Suède. Après l'Angleterre, il avait en vain sollicité une fois de plus l'Allemagne. L'empire était absorbé par les querelles religieuses et l'empereur par ses études d'art et de science. Dès le mois d'août 1583, une trêve abandonna aux Suédois jusqu'aux villes russes par eux prises : Iam, Ivangorod et Koporié. Après quoi, Vienne demeurant sourde, Ivan se rejeta encore sur Londres, s'accrochant, avec les gestes d'un homme qui se noie, à cette dernière planche de salut.

La mort le surprit à l'heure de ce suprême effort. Mais la fortune, qui n'aime pas les vieillards et qui ne cessait plus de trahir son ancien favori, servit mieux à ce même moment les intérêts de l'empire qu'il laissait. Bathory n'allait pas survivre longtemps à son adversaire, et déjà, à l'autre extrémité de l'immense domaine à peine entamé par la Pologne, la perte de Polotsk et de la Livonie recevait, sans que le Terrible s'en aperçût peut-être, une imprévue et prodigieuse compensation : la lointaine, mystérieuse et énorme Sibérie s'ouvrait — non pas devant l'aventureuse chevauchée de quelques cosaques, comme on l'a supposé assez généralement, mais devant le long et patient effort d'une armée de pacifiques et laborieux colonisateurs (1).

(1) Pour la mission de Possevino, les ouvrages du Père Pierling, et surtout : *la Russie et le Saint-Siège*, II, 1897, sont à consulter en première ligne, avec les observations critiques de M. Ouspiénski, sur les études antérieures du même auteur (*Revue du ministère de l'Instr. publ.*, août et octobre 1884, août 1885). Voir aussi Boratynski et Fiedler, *loc. cit.*; Zaleski, *les Jésuites en Pologne*, Lemberg, 1900, vol. I; d'Origny, *la Vie du P. A. Possevino*, 1712; Forsten, *la Question de la Baltique*, I; Bantych-Kamiénski, *les Relations extérieures de la Russie*, Moscou, 1894, vol. I; Macaire, *Hist. de l'Église russe*, VIII, chap. ix. Parmi les sources : les ouvrages de Possevino, *Moscovia et alia opera*, Wilna, 1587; les *Documents pour les relations diplomatiques de l'ancienne Russie*, 1851-1871, vol. I et X; les *Actes historiques*, vol. I et supplément; les *Hist. Russiæ Monumenta*, I; Ciampi, *Bibliographia critica*, Florence, 1834-42, vol. I; Polkowski, *les Guerres de Bathory*, Cracovie, 1887; les documents publiés sur Possevino dans la *Bibliothèque ancienne*, vol. II, 6e partie, et chez Startchevski, vol. II. — Pour les relations entre les deux Églises, outre les études citées plus haut de Fiedler et d'Ouspiénski : Dom Guépin, *Vie de saint Josaphat*, 1874; Kapterev, *Caractère des rapports entre la Russie et l'Orient orthodoxe*, Moscou,



CHAPITRE III

LA CONQUÊTE DE LA SIBÉRIE — ERMAK

I. La conquête et la colonisation. — II. Les Stroganov. — III. Les cosaques. — IV. Ermak en Sibérie.

I

LA CONQUÊTE ET LA COLONISATION

Dans les documents d'origine russe le nom de la Sibérie n'apparait que vers la seconde moitié du quinzième siècle, et, à ce moment, il n'était appliqué qu'à une partie du gouvernement actuel de Tobolsk, occupée jusqu'au seizième siècle par des khanats tatars. Mais, bien avant ce temps, les Russes avaient découvert le chemin conduisant aux hauts plateaux de l'Oural; puis, franchissant la chaine, s'étaient lentement portés du bassin de la Piétchora dans le bassin de l'Ob. Au onzième siècle déjà, un serviteur du patricien de Novgorod, Giouriata Rogovitch, atteignait la montagne et, en 1364, une

1885; Jmakine, *Documents pour la polémique contre le catholicisme en Russie* (*Revue du ministère de l'Instr. pub.*, octobre 1880); Ormaniérs, *la Pologne dégénérée*, Pétersbourg, 1872. — Pour le traité de Iam-Zapolski, en dehors de l'ouvrage du P. Pierling : Ouspiénski, *les Négociations pour la paix entre la Moscovie et la Pologne*, Odessa, 1887 : Zakrzewski, *les Relations entre le Saint-Siége et Ivan le Terrible*, Cracovie, 1874; compte rendu de cet ouvrage dans la *Hist. Zeitschrift*, vol. XXIX, 1875. Parmi les sources : le *Journal des ambassades polonaises* (*Kniga Posolstva velikaro Kniajestva Litorskaro*), Moscou, 1843; Kojalowicz, *Journal de la dernière campagne de Bathory*, Saint-Pétersbourg, 1867; le *Journal de l'abbé Piotrowski*, *loc. cit.*; les *Relations des nonces... sur la Pologne*, Berlin, 1864, 2 vol., etc...

expédition, organisée par l'entreprenante république, toucha au fleuve. Au siècle suivant, les Novgorodiens en arrivèrent à des relations suivies, politiques et commerciales, avec la *Iougra* : on appelait ainsi, du douzième au quatorzième siècle, les terres situées à l'ouest de l'Oural, et, au quinzième siècle, on désigna de même le versant oriental de la chaine. Les *Iougritchy* payèrent à la république un tribut annuel en pelleteries et même en argent. Le métal provenait sans doute de certaines exploitations primitives qui, désignées sous le nom de mines finnoises *(Tchoudskiié Kopi)*, ont récemment encore guidé les prospecteurs dans leurs recherches.

Après l'annexion de Novgorod, les grands-ducs de Moscou continuèrent l'œuvre ainsi commencée, mais en lui imprimant le caractère militaire qui était dans leurs traditions. En 1472 fut opérée la conquête de la terre de Perm ; en 1483, une armée, commandée par le prince Fédor Kourbski, le Noir, et par Ivan Ivanovich Saltyk-Pravine, franchit l'Oural, et, par la rivière Tavda qui se déverse dans le Tobol, affluent de l'Irtych, puis par l'Irtych lui-même, atteignit la Sibérie et pénétra dans le bassin de l'Ob. Les princes de la *Iougra* et de la *Vogoula*, ainsi que le prince sibérien Latyk, firent acte de soumission, allèrent à Moscou et acceptèrent de payer un tribut au grand-duc, qui ajouta à ses titres celui de souverain de la *Iougra*, mais dut, en 1499, renouveler, avec le même succès d'ailleurs, cette prise de possession à main armée.

Les avantages ainsi obtenus ne répondaient que très imparfaitement au but à atteindre. Après la prise de Kazan et d'Astrakhan, d'autres tributaires s'offrirent en masse, et, dans leur nombre, le prince sibérien Iadiger, possesseur d'un *iourt* tatar au milieu de la province actuelle de Tobolsk, où il comptait trente mille sujets. Mais les engagements contractés n'étaient guère tenus : en 1556, sur trente mille peaux de martre promises — une par tête d'habitant — Iadiger n'en livra que sept cents ! Il s'excusait sur les violences et les exactions qu'il avait à souffrir de la part de ses voisins, contre lesquels le tsar lui avait promis assistance et protection. Or,

bataillant entre eux, les princes tatars ne se laissaient pas facilement dompter ni même atteindre : serrés de près, ils s'enfonçaient dans le steppe et s'assuraient l'impunité en acceptant, eux aussi, la souveraineté de Moscou avec les mêmes obligations auxquelles ils ne faisaient pas mieux honneur.

Quand Ivan se trouva absorbé par son entreprise livonienne, les choses se gâtèrent tout à fait, et un dernier envoyé du tsar, mi-ambassadeur, mi-percepteur, fut tué. Un résultat effectif et durable ne pouvait être atteint dans ces parages que par une conquête d'un autre genre, pour laquelle l'empire moscovite ne manquait pas d'éléments.

La mobilité demeure aujourd'hui encore un des traits les plus caractéristiques de la race qui a peuplé les immenses espaces de l'est européen et du nord-ouest asiatique, et j'en ai indiqué déjà les raisons (p. 31). « Le poisson cherche où l'eau est plus profonde et l'homme où la vie est meilleure » : ce proverbe traduit de façon expressive une tendance qui est le secret de la grande œuvre de colonisation accomplie par le peuple d'Ivan le Terrible et de Pierre le Grand.

Pour cette œuvre-ci, le bassin de la Piétchora, base des entreprises militaires renouvelées jusqu'au seizième siècle, n'offrait pas de ressources suffisantes : des industriels seuls y eussent trouvé leur compte et les nomades de Moscovie étaient des agriculteurs. A une famille de simples particuliers échut l'honneur d'imprimer à l'expansion nationale un caractère plus utile et un sens plus favorable, en faisant appel au puissant courant d'émigration qui en constituait la véritable force et en le dirigeant sur le bassin de la Kama.

II

LES STROGANOV

Depuis un temps très ancien, les Stroganov avaient reçu des privilèges spéciaux pour le peuplement des espaces vides dans

le district d'Oustoug, au nord de Viatka. On dispute encore sur la condition sociale et juridique de cette famille. La tradition rattache ses membres à la souche patricienne des Dobrynine. Historiquement, cependant, elle paraît avoir été comprise dans la classe des marchands ou des cultivateurs, entre lesquels le droit moscovite du seizième siècle ne faisait pas de distinction. (V. SERGUIÉIÉVITCH, *Leçons sur l'histoire du droit russe*, Pétersb., 1883, p. 622, et TYJNOV, *Recueil sibérien*, 1887, p. 119.) *Illi vivunt sua negotiatione*, dit en parlant des Stroganov l'auteur inconnu de l'*Historia de Siberia* (1681). Ce n'étaient ni des boïars ni des « hommes de service ». Sur les immenses domaines constituant leur patrimoine au seizième siècle, ils jouissaient cependant de privilèges très exceptionnels : exerçant le droit de haute et basse justice, ils ne relevaient eux-mêmes que de la juridiction du tsar ; ils bâtissaient des villes et construisaient des forteresses, avec l'autorisation du souverain, cela est vrai, pour chaque construction nouvelle ; ils possédaient une armée et une fonderie de canons ; ils faisaient la guerre aux princes sibériens et commerçaient avec les peuples d'Asie sans acquitter d'impôts. Marchands et cultivateurs, oui, mais d'une espèce particulière ; car si, dans le code d'Alexis, on les voit assimilés aux *gosti*, marchands de premier rang, il y a assimilation et non confusion. Au chapitre des indemnités dues pour certaines offenses le même taux est appliqué aux *gosti* et aux Stroganov, nominativement désignés. On a pu donc prétendre, avec une apparence de raison, que la famille formait à elle seule une classe sociale distincte.

En 1558, Grégoire Anikiév Stroganov demanda à Ivan la concession de 106 verstes carrées de terrains s'étendant au-dessus de Perm sur les rives de la Kama : il voulait y bâtir un fort contre les Tatars, défricher le sol, créer des pâturages, établir des salines. La demande fut agréée, le tsar accordant au concessionnaire une franchise entière d'impôts pour vingt ans, et se réservant seulement les mines d'argent, de cuivre ou d'étain qui pourraient être découvertes en cet endroit.

C'étaient les conditions usuelles de ce genre de faveurs, dont les souverains de Moscou se montraient prodigues, sauf en ce qui concerne le droit de disposer d'une force armée. Leur système politique répugnait sur ce point à tout partage d'attributions; mais, sur la frontière sibérienne, nécessité faisait loi. Stroganov bâtit le fort sur la rivière Piskorka et l'appela Kankor. En 1564, il sollicita et obtint la permission d'en construire un autre à 20 verstes plus loin, sur l'Orel, et ce fut Kergedan. En 1566, sur la demande de la puissante famille, ses établissements furent compris dans l'*Opritchnina*, et, en 1568, ils reçurent un nouvel et considérable agrandissement. Mais, ainsi étendues, ses possessions eurent à souffrir des attaques incessantes de la part des Tcheremisses, Bachkirs et autres peuplades sauvages du voisinage. Mis au courant, Ivan engagea les colonisateurs à armer des cosaques et des ostiaks en nombre suffisant pour réprimer ces agressions. Poursuivant les agresseurs, les cosaques ne tardèrent pas à franchir l'Oural, et ce fut le commencement d'une légendaire épopée.

A ce moment avait apparu, en Sibérie, un khanat tatar fondé, croit-on, par la famille des Taïbougi qui, en hostilité avec une des familles régnantes, s'était séparée d'elle et travaillait à s'assujettir les domaines voisins des ostiaks et des bachkirs. La capitale de cet État s'appelait Sibir ou Isker. Koutchoum, khan d'origine kirghizo-khaïsaque, y régnait depuis 1556, après avoir détrôné Iadiger, l'ancien vassal d'Ivan. Inquiété par les progrès des Stroganov et soucieux de garder son indépendance, Koutchoum expédia son fils ou son neveu, le tsarévitch Makhmetkoul, pour attaquer les nouveaux établissements moscovites. Les hostilités se poursuivirent jusqu'en 1582 et engagèrent Ivan à augmenter encore les concessions et les pouvoirs accordés aux deux frères, Grégoire et Jacques Stroganov. Les rives du Tobol et de ses affluents au delà de l'Oural leur furent attribuées. Entre 1574 et 1579, l'héritage de cette puissance énorme et des charges qui la grevaient passa, par la mort de ses détenteurs, à un troisième frère, Simon Anikiév, et à ses deux neveux, Maxime Iakovle-

vitch et Nikita Grigoriévitch, qui, pour faire face à une situation périlleuse, eurent recours à un expédient hasardeux. Les campements *(stanitzy)* cosaques des rives du Don servaient, comme je l'ai indiqué déjà, de lieu de réunion et de repaire à une population d'*outlaws* se recrutant sur toute l'étendue de l'empire moscovite, mi-guerriers mi-brigands, échappés de la potence pour la plupart et s'en souvenant pour ne craindre ni le tsar, ni Dieu, ni le diable. Portées à cette adresse, des offres d'enrôlement accompagnées de largesses amenèrent sur les bords de la Kama, avec une troupe de hardis compagnons, l'homme qui passe aujourd'hui encore pour le conquérant de la Sibérie et qui n'a été que le héros, accidentellement plus glorieux, d'un épisode entre mille, parmi ceux qui, mettant parfois la force brutale au service des progrès incessants et plus sûrs de la civilisation, ont assuré, dans le *far-east* asiatique, la domination moscovite. La légende a de ces caprices.

III

LES COSAQUES

Les cosaques faisaient partie intégrante de la population moscovite dans toute l'étendue de l'empire. Ouvriers nomades, agricoles ou industriels dans les provinces du Nord, l'état de guerre, perpétué dans la zone méridionale, les convertissait plus généralement en soldats. Communément, cependant, on donnait ce nom générique aux vagabonds de toute espèce, cultivateurs ici, hommes de guerre ailleurs, travailleurs paisibles à l'occasion et bandits à leur heure. Le nom est d'origine tatare et indiquait primitivement un paysan sans attaches de lieu ou de personne, puis plus particulièrement un soldat recruté parmi ces nomades. En quête d'un idéal de vie heureuse, ces insoumis éternels allaient où les portait leur fantaisie, les uns fuyant dans le steppe lointain et y formant des confréries militaires, les autres demeurant au lieu de leur

naissance et y organisant des bandes, dont le vol à main armée était l'occupation la plus habituelle. A ces derniers, la nomenclature officielle attribuait le nom de cosaques-voleurs *(vorovskiié)*.

Le caractère géographique et ethnographique de l'ancienne Russie, l'absence de limites strictement définies et de provinces historiquement circonscrites voulaient que cet élément mobile, dépendant nominalement de l'État mais usant en fait d'une indépendance presque absolue, formât l'avant-garde du mouvement colonisateur. Sous Vassili, les cosaques de Riazan avaient ainsi cherché et trouvé la route du Don; sous son successeur, ils s'étaient établis sur les deux rives du fleuve, redoutables bientôt aux Tatars de Crimée et d'Azov comme aussi aux Nogaïs. L'Ukraine du Nord leur apporta d'abord un contingent d'intrépides compagnons recrutés parmi les Siévrouki, dont le courage était proverbial; puis, l'établissement exerça sa force d'attraction de tous les côtés : cosaques des villes et cosaques des campagnes, après avoir commis quelque méfait, couraient à ce lieu de refuge commun. Le repaire ne laissa pas de donner des embarras à Ivan : exposés à des attaques continuelles, les Tatars se plaignaient, et le Terrible était réduit à plaider son impuissance; il ne parvenait pas à avoir raison de tous les « brigands ». Mais, entre deux incursions sur le territoire de la Horde, les « brigands » prenaient volontiers le chemin du Volga, et, convertis en pirates, montés sur leurs *tchaïki* rapides, attaquaient les marchands russes. Les troupes du tsar intervenaient alors, organisaient des campagnes en règle.

C'est pourtant avec la permission du souverain qu'en 1579 les Stroganov engagèrent à leur service une bande de ces mécréants, six cent quarante hommes commandés par deux chefs principaux. L'un d'eux, Ivan Koltso, avait encouru précédemment une condamnation à mort; l'autre possédait vraisemblablement aussi une conscience lourde et un dossier judiciaire passablement chargé : il s'appelait Ermak Timofiéiévitch.

On n'est pas d'accord encore sur l'origine de ce nom devenu si populaire : les uns y devinent une corruption d'Ermolaï ou de Herman, les autres un sobriquet rappelant les humbles services auxquels le héros se serait précédemment employé en préparant le *kacha* dans quelque *stanitsa*. Dans le parler du Volga, *ermak* veut dire une meule à bras. M. Nikitski a cependant retrouvé le nom, avec le diminutif *Ermachko*, dans les registres de la population de Novgorod, où ils paraissent avoir été usuels.

Le 1er septeembre 1581, renforcée par un détachement de soldats que les Stroganov empruntèrent aux garnisons de leurs forteresses, Russes et Lithuaniens, Tatars et Allemands, portée ainsi à huit cent quarante hommes et mise sous le commandement d'Ermak, la petite troupe se mit en route pour franchir l'Oural sur les traces de vingt autres expéditions dirigées du même côté, et attaquer Koutchoum dans ses foyers. Ce même jour, une bande de guerriers sauvages, réunis par le prince tatar de Pelym, fit irruption dans la province de Perm, où le voiévode se trouva débordé. Comme il demandait du renfort aux Stroganov, ceux-ci durent s'excuser sur le dénûment où les laissait le départ d'Ermak. Le voiévode adressa une plainte à Moscou, et on y était si peu disposé à considérer comme décisive ou même exceptionnelle cette nouvelle campagne transouralienne que le Terrible taxa les Stroganov de trahison et envoya à Perm un ordre d'après lequel Ermak et ses compagnons devaient y être ramenés dans le plus bref délai. Cet ordre ne put être exécuté : Ermak était déjà loin.

IV

ERMAK EN SIBÉRIE

Envoyé au-devant des envahisseurs, Makhmetkoul les rencontra sur les bords du Tobol et fut pris d'épouvante à la vue de l'« arc qui fume et qui tonne » : il n'avait pas encore fait



l'expérience des armes à feu. Sa déroute fut complète. Sur l'Irtych, Ermak battit Koutchoum lui-même, et, en octobre, s'empara de la capitale abandonnée par le khan. Il y passa l'hiver. Au printemps, ses cosaques capturèrent Makhmet-koul et l'été fut employé par eux à occuper et à assujettir les petites villes et les *ouloussy* tatars sur l'Irtych et sur l'Ob. Après quoi, Ermak songea à donner de ses nouvelles aux Stroganov et au tsar lui-même, auquel il ne craignit pas d'adresser Koltso en personne, le condamné qu'un bourreau attendait sur l'échafaud.

Il eut raison de penser que le souverain serait désarmé. En effet, Koltso ne fut même pas interrogé au sujet de son passé, et, avec des compliments, Ermak reçut une somme d'argent considérable, à laquelle, d'après la légende, Ivan ajouta des présents magnifiques : deux cuirasses richement ornées, une coupe en argent et une pelisse retirée de ses propres épaules. En même temps, le tsar chargeait deux de ses voiévodes, le prince Simon Bolkhovski et Ivan Gloukhov, de prendre possession en son nom des territoires conquis sur Koutchoum. C'était l'ordre usuel des choses : on lançait les cosaques en avant; battus, on les désavouait en les traitant de « brigands » ; vainqueurs, on prenait leur victoire à son compte.

Le Terrible n'eut pas le temps, cette fois, d'apprendre la destinée de ses envoyés ni la fin tragique de l'entreprise où Ermak venait de gagner l'immortalité. En août 1584, le vaillant chef succomba sur les bords de l'Irtych au milieu d'une surprise nocturne dont les détails ne sont pas connus. La légende veut que, essayant de traverser le fleuve à la nage, il ait été entraîné par le poids de sa cuirasse : don fatal du tsar. Les Tatars auraient reconnu son cadavre à cette armure, où étincelait un aigle en or. Ils le placèrent sur un échafaud et s'en servirent comme d'une cible pendant six semaines. Cependant, les oiseaux de proie voltigeaient en nuées immenses au-dessus de la glorieuse dépouille sans oser y toucher; des visions terrifiantes se produisaient autour d'elle : si bien qu'effrayés les Tatars se décidèrent à faire au héros de

magnifiques funérailles, où trente bœufs furent immolés et mangés. Mais, sur les cendres de l'héroïque soldat, des prodiges éclatèrent encore; une colonne de feu se dressa, et alors les prêtres musulmans prirent le parti d'enfouir ces débris et de cacher la tombe de façon à ce qu'on ne pût la retrouver jamais.

L'histoire sait seulement que Bolkhovski avait été emporté précédemment par une maladie, et qu'après la mort d'Ermak le second envoyé dut battre en retraite du côté de la Piétchora. Comme résultat immédiat, cette expédition ressemblait donc à ses devancières. Et, cependant, quelque chose de nouveau s'était passé. Un nom plus sonore ou un geste plus énergique avait séduit l'imagination populaire, et, dans la longue suite d'efforts renouvelés d'année en année, dans la foule d'obscurs héros sur les traces desquels Ermak venait de marcher, la légende avait fait son choix. Chanté par les bylines, glorifié par un monument élevé à Tobolsk, vénéré par l'Église elle même presque à l'égal d'un saint, l'ancien bandit devait grandir dans une apothéose posthume jusqu'à devenir l'égal d'un Cortez ou d'un Christophe Colomb.

La légende est une puissance, car elle commande, dans une certaine mesure, à ces forces morales qui ont un rôle si décisif dans les destinées d'un peuple. Ainsi magnifié, il était inévitable qu'Ermak eût des émules et des vengeurs. En succombant au milieu de sa tâche, il aurait pu d'ailleurs dire : *Non omnis moriar*. Il n'avait été qu'un instrument et, derrière lui, prêts à reprendre cette tâche, à metttre en campagne de nouveaux soldats et à pousser, sous le couvert des « arcs fumants et tonnants », le progrès incessant de leur pacifique labeur, restaient les vrais conquérants de la Sibérie : les Stroganov et leur armée d'industrieux colonisateurs.

Quand arriva à Moscou la nouvelle de la catastrophe qui arrêtait provisoirement, sur les bords de l'Irtych, la marche victorieuse des cosaques, Ivan n'était plus. Avant de raconter la fin douloureuse, et autrement mais non moins tragique, du souverain, j'essaierai d'évoquer, dans ses splendeurs, ses

bizarreries et ses épouvantes, le milieu étrange, cour et intimité, où il a vécu (1).

(1) L'histoire de la conquête de la Sibérie reste à écrire. Les sources principales d'origine russe sont : la *Chronique de Stroganov*, éditée en 1821 par Spaski, qui a peut-être fait aux grands colonisateurs une part trop exclusive dans les résultats obtenus ; la *Chronique d'Essipov* que Niébolsine a suivie avec trop de confiance dans sa *Conquête de la Sibérie*, Pétersb., 1849, en réduisant à rien l'œuvre colonisatrice des Stroganov et en supposant qu'Ermak et ses compagnons ont agi spontanément. En essayant d'accorder les deux chroniques, Karamzine a fini cependant par suivre de préférence la première, qui a pour elle l'autorité des documents officiels. La chronique de Remezov, publiée en 1880 par la Commission archéographique, représente Ermak comme un simple brigand. — Parmi les sources étrangères, sont à consulter : Isaac Massa, *Relatio de Siberia*, dans le *Recueil des voyages au Nord*, Amsterdam, 1727, vol. VIII ; Witsen, *la Tatarie du Nord-Est*, *ibid.* Une autre *Relatio de Siberia* ou *Historia de Sibiria*, sans nom d'auteur, écrite en 1681, publiée en 1822 par Spaski dans le *Messager de Sibérie*, a été attribuée à Krijanitch par Tyjnov, auteur d'une étude critique de ces sources étrangères, publiée en 1887 dans le *Recueil sibérien*. — Dans le domaine de l'historiographie, les ouvrages anciens de Miller, Fischer et Chichenko ne contiennent que des données très insuffisantes ou fausses. On consultera avec plus de fruit les études plus récentes de Zamyslovski Maïkov et Nikitski dans la *Revue du ministère de l'Instr. publ.*, 1881 et 1882. Une adaptation artistique des chroniques a été tentée par Maïkov dans l'*Aurore*, 1869. — Pour les Stroganov, la monographie d'Oustrialov, Pétersb., 1845, est sujette à caution. Comp. Tyjnov, *loc. cit.* — Pour la biographie d'Ermak, N.-V. Chliakov a apporté une contribution intéressante dans une esquisse publiée en 1901 ; *Ermak en 1581*. Pour la légende du héros, voir Oksenov, *Ermak dans la poésie historique* (*Recueil sibérien*, 1886). — Pour les relations antérieures de la Russie avec la Sibérie : Oksenov, *les Relations de Novgorod avec la Iougra* (*Recueil littéraire*, Pétersb., 1885). — Pour les relations de la Russie avec les princes asiatiques du Nord pendant le règne d'Ivan : Slovtsov, *Aperçu historique de la Sibérie*, Pétersb., 1886, Introduction ; Firssov, *la Situation des allogènes*, Kazan, 1866 ; Oksenov, *les Relations sur la Sibérie avant Ermak* (*Recueil sibérien*, 1886) ; Echevski, *la Colonisation russe des provinces du Nord-Est*, *Œuvres*, III ; Kroupenine, *Courte esquisse historique de la colonisation de la province de Perm* (*Recueil de Perm*, 1859). Quelques documents dans les *Actes histor.*, *Suppl.*, t. I, et dans le *Recueil de documents et traités* (*Sobranié gossoudarstviennykh gramot i dogovorov*), édit. Roumiantsov, Pét., 1819, II, 42.

CHAPITRE IV

LA COUR ET LA VIE INTIME DU TERRIBLE

I. La cour. — II. La *sloboda* d'Alexandrov. — III. La vie domestique d'Ivan. — IV. La famille du tsar.

I

LA COUR

La première impression de Chancellor à son arrivée à Moscou est un mélange d'étonnement admiratif et de déception. La ville lui paraît plus grande que Londres, cité et faubourgs, mais il y cherche en vain les splendeurs dont on lui avait parlé à Kholmogory. Le Kreml lui-même ne le surprend que par l'absence de tout ce qu'il s'attendait à y trouver. On l'introduit dans un édifice qu'il entend qualifier de « palais d'or », et c'est presque une masure.

La célèbre enceinte offrait déjà alors à la vue cet entassement de petites choses formant un ensemble énorme qui lui donne aujourd'hui encore un cachet si particulier. Avec sa voûte basse reposant sur un seul pilier, la grande salle du palais se prêtait mal au déploiement des pompes qu'elle devait encadrer. Les ambassadeurs et les voyageurs de distinction étaient d'ailleurs reçus communément dans un autre bâtiment de proportions encore plus modestes. L'ameublement ici et là se montrait rare et rustique : des bancs et des escabeaux en bois blanc, nulle trace de confort; quelque luxe de tapis seulement, et, s'il faut en croire Maskiévitch, dont



les mémoires datent de 1594, un calorifère chauffant la grande salle et peut-être quelques-unes des pièces voisines.

Au seizième siècle, comme aujourd'hui, le Kreml est surtout une petite ville d'églises : église de l'Annonciation, la plus proche du palais, où le tsar assiste journellement aux offices ; église de l'Assomption, cathédrale où officie le Métropolite, où les souverains se font couronner et où ils entendent la messe les jours de grandes fêtes ; église de l'Archange-Saint-Michel, où sont les tombeaux de la famille régnante et où alors, comme aujourd'hui, la cire des cierges s'égoutte en taches crasseuses sur les draps noirs recouvrant les cercueils en bois ; église de Saint-Jean avec une haute tour portant une multitude de cloches fort lourdes, que l'on ne met pas en branle, car l'édifice croulerait, mais qu'on fait résonner en manœuvrant les battants ; une vingtaine de temples serrés dans un espace relativement étroit, blottis l'un contre l'autre et voisinant avec des monastères, des maisons d'habitation réservées aux personnages de la cour, des magasins, des ateliers.

La première impression de Chancellor devait changer cependant quand on l'eut mis en présence du tsar et de sa cour. Il avait vu les pompes royales des Valois et des Tudors, et n'en fut pas moins étonné et émerveillé. Le souverain d'abord... Était-ce bien un souverain seulement, comme les autres, l'homme qu'il apercevait sur le fameux trône supporté par quatre animaux d'une Apocalypse fantaisiste ? Quand vingt ans plus tard Possevino y verra le tsar vêtu d'une robe longue en forme de dalmatique, couronné d'une tiare et tenant dans la main une crosse, il croira être en présence d'un autre pape, d'un roi-pontife, *rex sacrorum*. Une image de la Vierge au-dessus du trône, une image du Sauveur à sa droite, des peintures retraçant des scènes de la bible sur les murs complétaient autour du monarque un décor religieux, l'apparence d'un temple. De jeunes guerriers, la hache sur l'épaule, se tenaient, il est vrai, à ses côtés ; mais le pontife de Rome n'avait-il pas ses porteurs de hallebardes ? Et, dans cet

appareil sacerdotal, le trait le plus impressionnant encore était l'attitude de l'assistance — comme figée dans une sorte de stupeur. Un peu plus tard, Margeret et Fletcher devaient en être également saisis : à l'entrée du tsar, dans la foule immobile des fonctionnaires de tout grade, dans les rangs serrés des gardes aux longues robes de velours blanc ou de satin, aux hauts bonnets de fourrure blanche, mi-soldats, mi-lévites, avec leurs chaînes d'or croisées sur la poitrine et leurs haches étincelantes levées comme pour frapper, le silence se faisait tel qu'en fermant les yeux on aurait pu croire que le palais était désert.

Si d'ailleurs la demeure du souverain paraissait indigne de lui, son entourage dépassait en nombre et en magnificence tout ce que les étrangers avaient pu voir en d'autres pays : tout un peuple de courtisans ruisselant d'or et de pierreries se pressait, s'étouffait dans l'étroit sanctuaire, débordait sur le perron et sur l'escalier, remplissait les abords de l'édifice.

Examinons les éléments de cette cour fastueuse.

Dans la langue russe du seizième siècle, le mot cour *(dvor)* a deux significations : il sert à désigner la demeure du souverain et aussi les services qui s'y trouvent centralisés et qui se rapportent en même temps à la personne du monarque et aux besoins de l'État. Le souverain occupe l'étage supérieur *(vierkh)* du palais ; le reste de l'édifice et ses dépendances sont le siège des fonctionnaires qui, répartis en divers bureaux, ou départements *(prikazes)*, pourvoient à l'entretien de la cour et à l'administration du pays. Au siècle suivant, Kotochikhine a compté quarante de ces *prikazes* divisés en chambres *(palaty)* et formant autant de ministères indépendants : *prikaze* de la ville, *prikaze* des douanes, *prikaze* de la grande cour... Ce dernier faisait à peu près l'office du ministère de la cour actuel. L'entretien de la cour ressortissait cependant encore à une foule de départements spéciaux : *prikaze* des approvisionnements ou *jiteïnyï dvor* ; de la table, ou *kormovoï dvor* ; de la manutention, ou *khlebnyï dvor* ; des caves, de la

garde-robe, des écuries. Chargé de vêtir non seulement le souverain, mais, à certaines occasions, tout le personnel de la cour, fonctionnaires et dignitaires compris, le département de la garde-robe, avec son atelier spécial, *masterskaïa palata*, et ses magasins énormes, ne constituait pas une sinécure.

Les charges de cour étaient fort nombreuses, quelques-unes remontant à une haute antiquité, d'autres de création récente. Nestor mentionne déjà les *stolniki (dapiferi)* chargés de présenter les plats, que le *kraïtchyï* (écuyer tranchant) et l'*okolnitchyï* (grand officier de la couronne) distribuaient, dans les banquets d'apparat, au souverain et à ses invités. Très anciennement aussi les *stolniki* ont reçu divers autres emplois : missions à l'étranger, gouvernement des provinces... Le nombre de ces dignitaires s'est élevé jusqu'à cinq cents. Au second rang venaient les *spalniki* (de *spat :* dormir) et les *postiélniki* (de *postiél :* le coucher), chargés respectivement d'habiller ou de déshabiller le souverain et de prendre soin de sa couche. Le *spalnik* faisait en outre partie du conseil intime, et le *postiélnik* était gardien du sceau pour les affaires secrètes. L'un et l'autre couchaient dans la chambre même du tsar.

Les *okolnitchyié* (de *okolo :* autour, *qui circa principem versabantur*, comme dit Du Cange) apparaissent pour la première fois en 1356 avec des attributions également très variées, mais plus généralement d'ordre judiciaire. Pour l'expédition des affaires courantes le souverain avait encore des *striaptchyié* (de *striapat :* remplir un devoir) chargés, dans les grandes cérémonies, de porter le sceptre devant lui, de tenir son manteau, de prendre soin de ses armes : employés de rang inférieur, mais non pas les derniers dans la hiérarchie officielle ; au-dessous se plaçaient les *diaki* et *podiatchyié*, clercs, hommes savants, c'est-à-dire sachant lire et écrire. Originairement, leur emploi était de chanter à l'église, d'où leur nom : *diak* pour diacre. Occupés plus tard comme scribes dans les bureaux, les *diaki* arrivèrent au seizième siècle à faire à peu près l'office des référendaires actuels. Quelques-uns

entraient au conseil prenant alors le nom de *doumnyié diaki*. Les *podiatchyié* étaient leurs auxiliaires. Au bas de l'échelle, avec une charge qui ailleurs, notamment en Pologne, avait plus de prestige, figurait le *dvoretskiï* ou *dvornik*, sorte de maréchal de la cour d'abord, mais à partir du seizième siècle fonctionnaire d'ordre financier surtout, gardien du trésor privé : une reproduction du *curialis* de l'Occident qui a passé par les mêmes avatars.

La cour de la tsarine n'avait qu'un personnel féminin, à l'exception de quelques pages âgés de dix ans au plus, qui en grandissant passaient dans la maison du tsar. La première place appartenait ici à une *boïarinia* ayant charge du trésor et de la couche. Au second rang, préposée à la surveillance du personnel, la *kraïtchinia* gouvernait tout un petit monde de *maïsterytsé*, ou couturières et brodeuses, donnait des ordres aux *postiélnitsé* et partageait avec elles l'honneur de coucher à tour de rôle dans la chambre de la souveraine et de l'accompagner dans ses rares sorties au dehors. Les *postiélnitsé* se convertissaient alors en amazones, et, montant à cheval, entouraient le carrosse de la tsarine.

Dans la partie du palais réservée à celle-ci la pièce la plus spacieuse et la mieux éclairée était une chambre de travail, à laquelle faisaient suite d'autres chambres, *sviétlitsy* (de *sviétlyï* : clair), occupées par une cinquantaine de femmes s'employant à « la couture blanche », c'est-à-dire à la préparation du linge, ou à « la couture d'or », c'est-à-dire aux broderies d'or, d'argent ou de soie. Il y avait là une sorte d'école d'art, de même que dans l'autre aile du palais la *Ikonopisnaïa palata* était à la fois un atelier de peintres d'icones et une académie de peinture. Dans les *sviétlitsy* on brodait d'ailleurs aussi des *icones*, avec une finesse d'exécution qui provoque aujourd'hui encore l'étonnement des archéologues.

Ivan, nous l'avons vu déjà, était le souverain très riche d'un pays très pauvre. En visitant le trésor du Terrible, Fletcher crut rêver : les perles, les émeraudes, les rubis formant de gros tas voisinaient avec des monceaux de vaisselle d'or,



des coupes d'or par centaines enrichies de pierreries, des joyaux de toute espèce. Constamment accrue de règne en règne, cette richesse restait habituellement enfermée. On ne l'exhibait qu'en de rares occasions et principalement pour éblouir les étrangers. Assistant au départ d'une ambassade destinée au roi de Pologne, Chancellor vit cinq cents cavaliers vêtus avec une magnificence dont il n'avait aucune idée : robes de drap d'or ou d'argent, selles de velours brodées de perles. Toutes ces splendeurs venaient du trésor grand-ducal. Devant les envoyés de Maximilien II, les boïars de l'escorte d'honneur se déshabillaient pour montrer le luxe de leurs dessous ; mais, dessus ou dessous, la défroque entière appartenait au souverain, et, la parade finie, devait rentrer au lieu d'où elle était sortie « sans déchirures ni taches », sous peine d'amende.

Ce luxe comportait d'ailleurs de singulières lacunes. Admis à la table du tsar, Jenkinson fut servi dans de la vaisselle d'or et estima à 400 livres sterling, l'une dans l'autre, les coupes qui circulaient parmi les convives. En pareille circonstance, Fletcher compta trois cents officiers vêtus de brocart d'or ou d'argent qui faisaient le service du repas. Le souverain mangeait seul à une table en or massif. Cent plats d'or, de vermeil ou d'argent étaient apportés en même temps. Mais les convives n'avaient devant eux ni assiettes ni couverts. Encore moins des serviettes. Les Moscovites portaient habituellement à leur ceinture une cuiller et un couteau, et de petits gâteaux ronds et plats remplaçaient les autres commodités absentes. En 1576, les envoyés de l'empereur observèrent que les convives du festin qui leur était offert, au nombre de deux cents environ, recevaient eux-mêmes, avant le repas, de la garde-robe du souverain des robes de brocart d'or, remplacées, une fois qu'ils furent à table, par des manteaux blancs bordés d'hermine.

Pour l'histoire du pays, de la formation de ses idées et de ses mœurs, ces traits ont leur importance : ainsi était mieux inculqué à ce peuple le sentiment qu'il n'était rien et n'avait

rien. Tout se résumait dans le souverain et tout lui appartenait. Le cérémonial observé dans les festins y contribuait aussi. Après avoir fait un grand signe de croix, le tsar commençait par se servir d'une pièce de viande découpée par l'écuyer tranchant, en offrait des morceaux à quelques hauts personnages, et présidait à la distribution des plats parmi les autres convives, les porteurs disant à chacun : « Le tsar vous envoie ceci », et chacun se levant pour remercier. Même cérémonie avec les boissons, dont les étrangers ont généralement vanté la qualité, tandis que les assaisonnements au safran, les sauces au lait aigre et les condiments de concombres au vinaigre, communs à la plupart des plats, impressionnaient désagréablement leur palais, et que l'obligation de rester à table cinq ou six heures durant, en faisant honneur à toutes les coupes qu'on leur envoyait, paraissait pénible aux plus endurants. Or, l'usage était encore qu'après le banquet le souverain envoyât aux invités de marque, à leur domicile, un supplément de victuailles et de boissons qu'ils devaient partager séance tenante avec les officiers du tsar. Un ambassadeur de l'empereur reçut ainsi en une fois : sept coupes de romanée, autant de vin du Rhin, de muscat, de vin blanc de France, de vin des Canaries, d'Alicante et de Malvoisie ; douze mesures d'hydromel de première qualité ; sept cents cruches d'hydromel de qualité inférieure ; huit plats de cygnes rôtis ; autant de plats de grues aux épices ; plusieurs plats de coqs au gingembre, de poules désossées, de coqs de bruyère au safran, de gélinottes à la crème, de canards aux concombres, d'oies au riz, de lièvres aux nouilles et aux navets, de cervelles d'élan ; force gâteaux et pâtés à la viande, au fromage, au sucre, ainsi que des crêpes, des beignets, des gelées, des crêmes, des noix confites. Et il sortait de table !

Gargantua a vécu en chair et en os dans ce pays.

A la cour tout comme chez les particuliers, le banquet, la mangeaille et la beuverie immodérées, énormes, constituaient l'accompagnement nécessaire de toute fête et le divertissement par excellence. En dépit des anathèmes prononcés



par l'Église, les autres plaisirs profanes n'y étaient pas cependant proscrits. Une chambre spéciale, la *potiéchnaïa palata*. avait même à s'en occuper. On jouait dans l'entourage du tsar : aux échecs, aux dames et aux cartes. On chassait aussi beaucoup : avec des chiens courants et des lévriers, des faucons et des gerfauts. On allait tuer l'ours, et, pendant la première partie de sa vie, Ivan parait s'être adonné à cet exercice avec passion. Plus tard, les soucis du gouvernement l'absorbèrent, le département de la vénerie s'en ressentit, et, après la trêve de Iam-Zapolski, Bathory exprimant le désir d'avoir des gerfauts rouges, comme on lui avait dit qu'il s'en trouvait dans les volières du tsar, le Terrible fit répondre au roi qu'il n'en restait pas : le tsar ne chassait plus depuis longtemps à cause de ses chagrins. Bathory s'informa de ce qu'il pourrait, de son côté, envoyer au souverain qui lui fit plaisir. Réponse : « De bons chevaux, des casques de fer, des mousquets tirant juste et légers. »

Le vaincu de Polotsk et de Viélikié-Louki ne demandait que des armes à ses vainqueurs.

Cependant, à ce moment encore, il gardait auprès de lui quelques-uns de ces fous, *douraki* ou *chouty*, qui, jusque vers le milieu du dix-huitième siècle, devaient faire partie intégrante du personnel de cette cour. Plus ou moins spirituelles, les plaisanteries de ces amuseurs officiels étaient généralement obscènes. L'indigence de la culture intellectuelle favorisait la débauche grossière des imaginations et l'excès même de la compression morale imposée aux esprits par la doctrine ascétique poussait, par une réaction naturelle, à la licence la plus cynique. Avec le franc-parler, dont il pouvait user dans certaines limites, le fou répondait d'autre part à ce besoin de critique et de satire qui est commun à toutes les sociétés et qui, en l'absence d'une littérature où il pût se traduire, recevait ainsi satisfaction. Narguant les préceptes du *Domostroï* comme les règles de l'étiquette orientale, le *choute* remuait la lourde atmosphère de cloître et de prison où croupissaient les intérieurs moscovites; il entr'ouvrait les portes, brisait des

carreaux aux fenêtres et introduisait un peu d'air frais dans ces étouffoirs. Toutes les maisons de quelque importance possédaient alors un ou plusieurs de ces commensaux. Ivan en eut par douzaines, qui parfois payèrent de leur vie l'honneur de frayer avec le souverain sur un pied de familiarité. A l'un d'eux qui s'appelait Gvozdev, était prince, comme le futur *dourak* de l'impératrice Anne, et occupait une charge importante à la cour, car le cumul était admis et usuel, Ivan versa un jour sur la tête, par manière de jeu, une écuelle de soupe *(chtchi)* bouillante. Aux cris que le malheureux poussait, le souverain, qui était ivre, répondit par un coup de poignard et le fou tomba, baigné de sang. On appela un médecin. « Guéris mon bon serviteur, lui dit le tsar dégrisé, j'ai joué imprudemment avec lui. — Si imprudemment, répliqua l'homme de l'art, que ni Dieu ni Votre Majesté ne pourriez faire qu'il jouât encore en ce bas monde. »

Gvozdev était mort.

Comme plus tard Pierre le Grand, Ivan donnait une place et un rôle à ses bouffons jusque dans les cérémonies d'apparat, et de ce fait l'émotion religieuse, ressentie par les assistants dans ces circonstances solennelles et communiquée aux témoins étrangers, faisait parfois place à d'autres impressions. Avec le tempérament que nous lui connaissons, le fils de Vassili ne gardait pas toujours sur son trône la pose hiératique dans laquelle il s'offrait d'abord à l'admiration des spectateurs. Enlevant un jour le bonnet d'un ambassadeur polonais, il en coiffait un *choute* en lui ordonnant de saluer à la polonaise, et, comme l'homme s'excusait sur son ignorance, le tsar mimait lui-même le geste, riant aux éclats et provoquant l'assemblée à rire aux dépens de l'étranger. Ou bien encore, à la façon de Napoléon Ier, il surprenait tel autre ambassadeur par quelque scène de colère, un flot d'invectives et de menaces. Et c'était alors la terreur qui courbait la foule des courtisans sous la voûte basse du Kreml.

Mais c'est à la *sloboda* d'Alexandrov surtout que ces aspects divers de la vie de cour, adaptée au caractère et aux mœurs



du souverain, se sont manifestés à cette époque en un des plus étranges spectacles que l'histoire ait légués à l'étonnement de la postérité.

II

LA SLOBODA D'ALEXANDROV

Après l'incendie de 1547, qui détruisit presque entièrement le Kreml, Ivan habita quelque temps le village de Vorobiévo, pendant qu'on lui bâtissait en hâte à Moscou un pavillon en bois et qu'on restaurait le palais en briques ravagé par le feu. En 1565, à l'époque de l'établissement de l'*Opritchnina*, le souverain songea un instant à se faire construire un autre palais dans l'enceinte du Kreml. A la réflexion, il préféra éloigner sa nouvelle demeure de celle qu'il abandonnait au tsar Siméon, et fit choix d'un emplacement au dehors, sur la Vozdvijenka, près de la porte actuelle de la Sainte-Trinité. Il y prit ses quartiers en 1567, mais n'y resta pas longtemps. Le séjour de Moscou lui fut toujours aussi odieux qu'il devait l'être à Pierre le Grand lui-même. Il préférait Kolomenskoié, résidence favorite de son père, où il venait tous les ans, le 29 août, célébrer sa fête. Vologda, sur la rivière du même nom, l'attirait aussi en dépit du paysage sauvage et rude. Un vaste palais en bois s'y éleva par son ordre, sur une éminence où se voient maintenant des bâtiments d'administration. Il y fit bâtir aussi une cathédrale, sur le modèle de celle de l'Assomption. Mais bientôt la *sloboda* d'Alexandrov plut davantage au sombre despote et le retint.

Ce faubourg célèbre a été le Plessis-lès-Tours du Terrible, comme Maliouta Skouratov a été son Tristan l'Ermite. A. Tolstoï a fait de cette résidence une description pittoresque, mais purement fantaisiste. Les bâtiments du monastère actuel de l'Assomption à Alexandrov passent pour renfermer une partie de l'ancien palais qui a disparu sans laisser des traces

visibles. Comme le palais de Vologda le monastère est situé sur une hauteur, au bord de la rivière. La cathédrale qui se trouve dans son enceinte semble dater d'Ivan ; on y reconnait encore une porte apportée de Novgorod après le sac de la ville, et l'édifice offre toutes les apparences d'une reconstruction où seraient entrés des éléments ayant eu autrefois une destination différente : portes et fenêtres distribuées à contresens, enfoncements dans les murs sans utilité présente. Les mêmes particularités se retrouvent à Tver, au monastère de l'Enfant-Jésus, où la cellule de saint Philippe a été transformée en chapelle. A Alexandrov il reste en dehors de la cathédrale un corps de bâtiment qui assurément a fait partie d'un autre ensemble. On a voulu y deviner l'emplacement des appartements occupés jadis par Ivan et par ses compagnons. Les sous-sols, énormes, semblent confirmer cette conjecture, avec leurs recoins énigmatiques, leurs passages souterrains s'enfonçant dans des profondeurs inconnues, d'où l'on s'attend à voir surgir des fantômes sanglants...

Ces murs qui ont vu peut-être et entendu tant de choses sont cependant muets aujourd'hui. Et muette aussi est la tradition locale. Pour refaire l'histoire de ce qui s'est passé là et de ce qui a tenu une si grande place dans la vie d'un homme remarquable et d'un grand pays, nous sommes à peu près réduits à la légende et au témoignage de quelques chroniqueurs suspects. Siège d'un gouvernement et centre d'une administration, le faubourg a échappé, sous ce double aspect, à la postérité, même immédiate, et les contemporains qui en ont parlé n'y ont guère vu qu'un repaire de brigands. Cependant, en faisant passer leurs récits au contrôle de quelques documents plus probants, de quelques faits certains, il est possible de se faire une idée de ce qu'ont dû être la demeure et la vie de ses hôtes.

Je me suis déjà expliqué au sujet des accusations dont l'*Opritchnina* a été l'objet. Œuvre révolutionnaire, elle a eu pour conséquence naturelle un régime de terreur accompagné d'excès inévitables. Les collaborateurs auxquels le Ter-



rible a dû faire appel, tirés quelques-uns des bas-fonds de la société, incapables tous de comprendre le caractère et le but réel de son entreprise, furent plus que lui-même encore portés à confondre la violence avec l'énergie. Instruments dociles et courtisans complaisants, ils flattèrent d'autre part et développèrent les goûts de débauche grossière que le souverain tenait de son éducation, ainsi que certains instincts sadiques inhérents sans doute à son tempérament. La chronique nous a conservé les noms de ces compagnons. Ce furent d'abord et au premier rang, le boïar Alexis Basmanov et son fils Fédor; le prince Athanase Viaziémski; Vassili Griaznoï, l'archimandrite du monastère de Tchoudov, Levkiï, et le plus illustre et le plus féroce de tous : Grégoire Loukianovitch Maliouta-Skouratov. Plus tard, Bogdan Biélski, qui, avec Basmanov et quelques autres, passa pour remplir auprès du tsar l'office de mignon, et Boris Godounov, gendre de Skouratov et futur tsar, occupèrent la première place dans la faveur du souverain et dans sa confiance.

Dans cet entourage intime la légende a mis hors pair le frère d'Anastasie, Nikita Romanovitch Zakharine, que nous connaissons déjà. Se fondant sur je ne saurais dire quelles apparences ou quelles réalités, elle lui a attribué des vertus, une âme généreuse et loyale, un esprit austère et droit, qui paraissent cependant inconciliables avec un tel milieu. Tout compte fait, j'incline à penser que, dans cette phase de sa vie au moins, Ivan n'aurait pu s'accommoder d'un compagnon de ce genre, et que le personnage a bénéficié d'un parti pris d'idéalisation, dont sa famille entière, après qu'elle eut fait souche de maison régnante, est devenue l'objet dans ses origines historiques.

En principe, il est vrai, la *sloboda* d'Alexandrov ne fut rien moins qu'un lieu de débauche. Ivan, nous le savons, affecta toujours beaucoup d'inclination pour l'état monastique, et certaines tendances ascétiques s'associèrent très habituellement chez lui à une licence de mœurs qui d'ailleurs n'était pas étrangère aux cloîtres de ce temps. Nous l'avons vu aussi

préoccupé d'opérer dans ce milieu une réforme, qui l'eût ramené à une observation plus stricte des règles, trop souvent violées, de la vie religieuse. L'idée de donner à cet égard un exemple personnel a certainement présidé à la conception du régime intérieur adopté pour sa cour d'Alexandrov et appliqué pendant de longues années. Dans ses traits constitutifs l'*Opritchnina* avait déjà, à certains égards, le caractère d'une confrérie : les *opritchniki* prêtaient un serment spécial qui ressemblait quelque peu à une prononciation de vœux. Ils quittaient en quelque sorte le monde en renonçant à leurs anciennes relations. La *sloboda* eut toutes les apparences d'un ermitage. Trois cents compagnons plus particulièrement attachés à la personne du souverain y furent assujettis à une règle sévère. Sur leurs caftans brodés d'or, ils devaient revêtir des frocs noirs et prendre part à des exercices religieux fort compliqués. Le tsar fut igoumène, Viaziémski cellerier, Skouratov sacristain. Le souverain allait lui-même sonner les offices en compagnie de ses fils. A minuit, tout le monde était debout pour les premières dévotions. A quatre heures, nouvelle réunion à l'église pour les matines qui duraient jusqu'à sept heures. A huit heures on entendait la messe, et Ivan s'appliquait à édifier ses compagnons en multipliant les prosternements, au point de se donner des bosses sur le front. Le dîner était servi à midi dans le réfectoire commun ; le tsar y faisait à haute voix une lecture pieuse, et, suivant ce qui se pratiquait dans les monastères bien tenus, les restes du repas faisaient la part des pauvres. Comme prieur, le souverain mangeait à part; mais on se réunissait ensuite pour boire. Quelques-uns des *opritchniki* rivalisaient avec les fous attitrés pour égayer ces festins, et les femmes y étaient admises...

Pour Ivan, comme pour la plupart des hommes de son temps, l'idéal de la vie religieuse réformée, c'était cela, les excès de dévotion rachetant les excès de débauche, les pratiques extérieures et les austérités matérielles compensant l'absence de piété intime et servant d'excuse aux pires défaillances morales. Et dans ce sens la *sloboda* d'Alexandrov

fut un lieu de haute discipline. Nul doute aussi qu'Ivan prit tout à fait au sérieux cette parodie. J'en vois une preuve dans la célèbre épitre adressée par lui, en 1575, à l'archimandrite et aux frères du monastère de Saint-Cyrille de Biélooziéro : l'homme qui l'a écrite a bien eu le sentiment d'être un moine engagé à s'entretenir avec d'autres moines sur des matières intéressant particulièrement leur vocation commune. Cette correspondance a été motivée par les circonstances que voici : la puissante famille des Chérémétiev comptait parmi les plus éprouvées au milieu des persécutions dont la haute aristocratie du pays était devenue l'objet depuis l'avènement du Terrible. Un des trois frères qui y figuraient au premier rang, Nikita Vassilévitch, avait été supplicié; un autre, Ivan, homme de guerre renommé, avait connu la prison et la torture. Pour éviter un pire traitement, il s'était retiré au monastère de Biélooziéro et y avait pris l'habit sous le nom de Iona. Dans les usages de l'époque une entrée en religion, ainsi imposée par la nécessité, se prêtait à de larges compromis : abandonnant à la communauté une partie de ses biens, mais conservant une fortune assez considérable encore, le frère Iona menait une existence libre dans une maison voisine du cloître, où il gardait une domesticité nombreuse, une cuisine bien approvisionnée et le reste. Il y exerçait une large hospitalité, dont les moines profitaient, l'entourant en retour de leurs prévenances, lui envoyant des présents, des friandises. Le monastère lui-même ne vivait pas de privations. L'établissement était immense. Autour du bâtiment principal se groupaient onze autres corps de logis, contenant la manutention, les cuisines, les magasins, et, dans une des parties de l'édifice qui a été conservée, on compte sept cents chambres que l'on suppose avoir été destinées aux domestiques. Parmi les moines d'origine illustre, Chérémétiev n'était pas seul. La communauté possédait encore au nombre de ses hôtes Vassili Stepanovitch Sobakine, en religion Varlaam, Ivan Ivanovitch Khabarov, fils du célèbre Khabar Simskiï, héros des règnes précédents, et d'autres *viélmoji*, envoyés là en pénitence par

Ivan. Des disputes éclataient fréquemment entre ces commensaux, dont quelques-uns, moins bien rentés et traités en conséquence, voyaient d'un œil jaloux les faveurs dont Chérémétiev était l'objet. Une dénonciation arriva ainsi à Ivan, qui ne pouvait apprendre sans déplaisir que des hommes ayant encouru sa disgrâce conservassent en exil tant de privilèges. Aussi le souverain se hâta-t-il de rappeler les frères à l'ordre : Chérémétiev devait manger à la table commune. Comme les moines invoquaient pour leur excuse la santé de ce compagnon qui réclamait des ménagements, le tsar jugea à propos d'insister et écrivit cette épitre, qui est probablement son chef-d'œuvre au point de vue littéraire.

Le Terrible y débute par une confession qui semble justifier les pires accusations portées contre sa vie privée et sa vie publique. Avec sa crudité habituelle il se traite de « chien puant » vivant dans « l'ivrognerie, l'adultère, l'assassinat, le brigandage » et d'autres péchés mortels. Doit-on le prendre au mot? On pourrait croire qu'il n'a aucune raison pour se calomnier. Mais encore moins semble-t-il en avoir pour déclarer aussitôt après que les quelques vérités qu'il juge néanmoins à propos de dire à ses frères « viennent de sa sottise ». Et le sens réel de ce préambule se laisse deviner aussitôt. L'igoumène d'Alexandrov parle le langage habituel et conventionnel des moines de son temps : il s'accuse et s'humilie, il s'abaisse et se frappe par une sorte d'antiphrase destinée à renforcer les coups qu'il va porter. Assurément il a la conscience lourde; mais le repentir dont il fait étalage est aussi sincère qu'est sérieuse la prétention qu'il y joint de faire partie de la communauté de Biélooziéro et d'intervenir, à ce titre, dans les détails de son fonctionnement. En visitant le monastère quelques années auparavant, il se souvient d'avoir exprimé le désir d'y prendre l'habit quelque jour, et, convertissant l'intention en fait pour les besoins de sa cause, il arrive par cet ingénieux détour au but qu'il s'est proposé et qui est de fouailler ses contradicteurs avec les verges spirituelles dont sa fantaisie se plait à user pour le moment. Et voici comment

il les interpelle, tout en émaillant son discours, comme à l'ordinaire, de citations et d'exemples puisés dans les Pères de l'Église et dans l'Histoire sainte, dans les annales de Rome et dans la chronique de Byzance :

« Il y a chez vous Hannan et Caïphe, Chérémétiev et Khabarov; il y a Pilate, Varlaam Sobakine; et il y a — le Christ recloué sur la croix... Ce n'est plus Chérémétiev, ce n'est plus Khabarov qui ont pris l'habit chez vous; c'est vous qui êtes leurs hôtes. Ce sont eux qui vous font la loi. Continuez! Aujourd'hui un boïar aura introduit chez vous telle licence, demain un second vous imposera telle autre concession à vos faiblesses communes et ainsi, petit à petit, toute la règle du monastère sera détruite et vos mœurs deviendront entièrement semblables à celles du monde... Vous avez commencé par donner à Joasaphe (l'ex-boïar Kolytchev) une vaisselle d'étain en lui permettant de manger dans sa cellule... Maintenant Chérémétiev a sa table et sa cuisine. Et les conséquences apparaissent : tous les moines vivent comme il leur plaît... Tumulte, désordre, vacarme, révolte, frivolité! Pourquoi? Pour qui? Pour ce coquin, ce chien qui s'appelle Sobakine (jeu de mot, *sobaka* : chien) ou pour ce fils du diable qui s'appelle Chérémétiev, ou pour cet imbécile qui s'appelle Khabarov!... »

L'épître a été publiée dans les *Actes historiques* (I, n° 204); Karamzine (*Hist. de Russie*, IX, note, 37) a rapporté sa rédaction à l'année 1578; mais en la plaçant entre le printemps de 1574 et le printemps de 1575 A. Barssoukov (*la Famille Chérémétiev*, I, 324) semble plus près de la vérité. Il convient d'ajouter qu'Ivan n'a guère fait qu'y reprendre, en les arrangeant à sa façon, des textes empruntés à d'anciennes œuvres de polémique religieuse, diatribes courantes contre les mœurs dissolues des communautés que les moines de Biélooziéro connaissaient fort bien, ainsi que le prouvent des copies provenant de leur bibliothèque. Quant à l'esprit dont Ivan s'inspirait dans son intervention, le détail suivant le met en évidence : l'épître était

accompagnée d'une *bratina* en or, portant en relief des *figures de femmes nues*, présent du tsar à cette communauté qu'il se targuait de rappeler à ses devoirs?

C'est l'esprit même de la *sloboda* d'Alexandrov.

Ivan y a vécu comme, au siècle précédent, Louis XI vivait à Plessis-lès-Tours, entre des moines dont il partageait les pieux exercices, des serruriers qui travaillaient à confectionner les fameuses « fillettes du roi », lourdes chaînes que l'on mettait aux jambes des prisonniers enfermés dans les cages de fer, et d'autres serviteurs dont les mémoires figurent dans les comptes de Sa Majesté au chapitre des « voluptés » : tant pour avoir conduit de Dijon à Tours une bourgeoise que le roi a trouvée à son goût et tant pour l'achat de deux douzaines de serins. (Henri MARTIN, *Hist. de France*, VII, 145.) Si Louis n'a pas converti Plessis-lès-Tours en monastère, on sait qu'il en a fait bâtir un, dans le voisinage, pour le moine calabrais François de Paule. Lui aussi s'entourait de « mauvaises gens de petite condition », en même temps que, pour secouer l'ennui qui le rongeait ou chasser les terreurs qui le visitaient, il faisait venir de toutes parts des « joueurs de bas et doux instruments ». Mais, dit la chronique de Saint-Denis, « rien ne réussissait à le distraire ».

A la *sloboda* d'Alexandrov, après l'office du soir, Ivan se rendait dans sa chambre à coucher, où l'attendaient trois vieillards aveugles dont la tâche était de l'endormir avec leurs récits; sans doute aussi de combattre, en demeurant à ses côtés, l'effroi de la solitude et de la nuit. Le jour, le souverain avait d'autres distractions. En sortant de table allait-il en effet, comme on l'a raconté, visiter les chambres de questions, pour y savourer le spectacle des tourments qu'il faisait infliger? Lui arrivait-il d'y faire parfois l'office du bourreau? Sombre et morose partout ailleurs, changeait-il de visage alors, s'égayant au milieu de ces horreurs et mêlant de grands éclats de rire aux cris de ses victimes? Il se peut. Mais le souverain goûtait aussi les jeux moins sanglants des *skomorokhy*, des saltimbanques, des jongleurs, des montreurs d'ours. On



en cherchait pour lui dans tous les coins du pays, sans trop regarder au choix. Dans la chronique de Novgorod il est question d'un certain Soubota Osiétr, qui, après avoir injurié et frappé le diak Danilo Barténiev, mettait aux trousses du malheureux fonctionnaire un ours déchaîné et le faisait poursuivre jusque dans ses bureaux en jetant l'épouvante au milieu de toute une troupe d'employés dont quelques-uns tombaient aussi sous la griffe de l'animal rendu furieux. Après cette prouesse, la bête et son propriétaire furent jugés de bonne prise pour l'amusement du tsar et expédiés aussitôt à la *sloboda* d'Alexandrov avec une bande de *skomorokhy*.

Apprivoisés ou sauvages, les ours jouaient un rôle considérable au faubourg. On leur faisait mimer des scènes grotesques. On s'en servait pour mystifier et effrayer les visiteurs. Mais souvent aussi on les mettait pour de bon aux prises non seulement avec des chiens, mais avec des hommes. Horsey ne mérite peut-être pas créance quand il raconte l'aventure terrible de sept gros moines accusés de rébellion et condamnés à combattre six énormes ours, qui en dévorent cinq, le sixième seulement rencontrant un adversaire assez heureux pour terminer la lutte à son avantage. Guagnino veut qu'en hiver, aussitôt que la rivière couverte de glace devenait, comme partout, le rendez-vous commun de la population venant s'y divertir ou visiter les boutiques, le tsar eût l'*habitude* de lancer sur cette foule paisible quelques-uns de ses plantigrades domestiques. Un fait isolé de ce genre a pu se produire, mais l'*habitude* eût sans doute empêché les gens de revenir à la rivière. Sur ce point comme sur tant d'autres la chronique a vraisemblablement exagéré des traits qui, dans une certaine mesure, comme nous l'avons vu, appartiennent à l'histoire générale des mœurs en un pays et à une époque où les combats d'ours comptaient parmi les divertissements habituels et préférés de tous les habitants.

En dehors de toute légende, la *sloboda* d'Alexandrov a laissé des souvenirs suffisamment offensants pour la morale ou la pudeur. Les banquets qui y succédaient aux pieux exer-

cices étaient des orgies. Dans la vie du Terrible, la femme a toujours tenu une place considérable, et il se peut encore que les *opritchniki* se soient employés à satisfaire, à cet égard, des goûts et des besoins dont ni l'âge ni la maladie, chez cet homme passionné et immodéré en tout, ne semblent avoir jamais diminué l'ardeur. Des raffinements odieux, cruels parfois, dans cette débauche journalière, sont aussi fort probables, à supposer même que les chroniqueurs aient fait œuvre d'imagination en nous montrant les Skouratov et les Basmanov en délire de sadisme infâme avec de jeunes paysannes dévêtues, qu'ils obligent à courir après des poules et qu'ils criblent de flèches... En un temps où les vrais monastères prenaient trop fréquemment des apparences de mauvais lieux, il est aisé d'imaginer ce qui se passait dans ce monastère de contrebande. L'adultère s'y trouvait à demeure avec le tsar-igoumène, époux de trois ou quatre femmes répudiées; et, depuis la mort d'Anastasie, la vie domestique d'Ivan n'a eu, certes, rien d'édifiant. Pourtant le fait même d'une insistance, autrement inexplicable, à rechercher des liens conjugaux toujours nouveaux semble, en ce qui concerne le souverain tout au moins, infirmer la légende des femmes amenées par troupeaux au faubourg, ou du harem qui aurait accompagné le tsar dans tous ses déplacements. Ivan fut un « homme à femmes »; mais, des scrupules religieux s'en mêlant, il fut surtout un homme à femmes mariées dont il aima à être le mari, au point de se donner la comédie des justes noces, comme il se donnait la comédie du monastère.

III

LA VIE DOMESTIQUE D'IVAN

La seconde femme du tsar, épousée en 1561, morte en 1569, la sauvage Circassienne Temrioukovna, baptisée sous le nom de Marie, passe elle-même pour avoir été aussi déver-



gondée dans ses mœurs que féroce dans ses instincts. Deux années après sa mort, Ivan fit choix de la fille d'un simple marchand de Novgorod, Marfa Vasiliévna Sobakine. Elle ne survécut que deux semaines au mariage, et le tsar prétendit qu'elle avait été empoisonnée avant même de devenir son épouse, si bien qu'elle était morte vierge. Du moins voulut-il justifier ainsi une quatrième union, à laquelle il songea aussitôt, et que les règlements ecclésiastiques lui interdisaient. Il plaida la nécessité : on lui avait successivement empoisonné trois femmes, et, après la mort de la seconde, il s'était déjà senti disposé à prendre retraite dans un monastère. Les soins à donner à l'éducation de ses enfants et à son empire — il disait : « à la défense de la foi chrétienne », — l'avaient retenu et le retenaient encore dans le monde. Aussi devait-il prendre une compagne « pour éviter le péché ». L'Église se laissa fléchir, en imposant une pénitence à cet épouseur déterminé, et, en 1572, il conduisit à l'autel la fille d'un de ses hommes de cour, Anne Koltovski. Au bout de trois années il la renvoya dans un monastère, sous l'inculpation, semble-t-il, de participation à un complot, et au milieu de massacres où la famille entière de la malheureuse paraît avoir disparu. L'ex-tsarine vécut jusqu'en 1626, à Tihkvine, sous le nom de Daria.

Le tsar se donna alors successivement deux maîtresses, Anne Vassiltchikov et Vassilissa Meletiév, qui passèrent pour ses épouses, bien que le souverain se contentât de réclamer pour vivre avec elles, l'autorisation de son directeur spirituel, qui jugeait sans doute que, pour un homme de cette espèce, il devait y avoir des accommodements avec le confessionnal. L'une et l'autre de ces favorites ont suscité une foule de légendes, et inspiré un grand nombre de poètes et de romanciers. Dans un drame célèbre, réunissant et opposant l'une à l'autre les deux héroïnes, Ostrovski a mis en scène de façon saisissante une rivalité peut-être imaginaire, mais vraiment évocatrice du milieu historique où ces femmes ont vécu et souffert. Anne Vassiltchikov se voit sur le point d'être sup-

plantée par Vassilissa dont l'auteur a fait la servante de la favorite, et elle lui parle ainsi :

... J'ai peur ici, j'étouffe, mon âme
N'est pas à son aise; le tsar a cessé d'être aimable avec moi ;
Les serviteurs me regardent de travers. De loin
M'arrivent l'écho des plaisirs du maître,
Le bruit de sa joie... Pour un instant ce triste palais
Se remplit de chansons et de rires,
Puis de nouveau un silence de tombe ; comme si
Tout était mort. Dans les recoins seulement
Du terem on entend parler à voix basse — de supplices. Rien.
Pour se réchauffer l'âme. Femme du tsar par la chair,
Je lui suis étrangère par le cœur. Il m'effraye !...
Il m'effraye quand il est en colère et tout autant quand il est gai...
Je ne connais pas son amour...
... Comme une bête
Il cherche mes caresses... sans jamais un mot tendre,
Et ce que j'ai dans le cœur, il ne le demande pas.

Historien, Ostrovski l'a été probablement encore en nous montrant Ivan en tête à tête avec Vassilissa devenue la favorite en titre. Le tsar veut quitter cette nouvelle compagne dont il commence à se lasser, et elle le retient parce qu'elle a peur. Elle lui parle des morts qui sont entre eux et le fait trembler à son tour. Elle lui demande de la distraire et il a beau répondre rudement qu'il n'est pas là pour son amusement. Elle a froid, et, sur un signe d'elle, après avoir tiré son poignard pour la frapper, il ôte son caftan pour lui couvrir les pieds. Elle veut qu'il l'appelle tsarine. Il se révolte : « Quelle tsarine es-tu? T'ai-je conduite à l'autel? T'ai-je fait couronner? » Mais elle répond : « Quelle idée as-tu de discuter avec une sotte femme? Crache sur elle et fais ce qu'elle veut ! » Et le tsar obéit encore. Elle s'endort, et alors, quand il est sûr qu'elle ne l'entend plus, il lui parle d'amour. Il n'osait auparavant, lui qui ose tout.

Sur les motifs qui ont déterminé la disgrâce des deux favorites nous ne savons rien. Ostrovski a peut-être deviné en



mettant dans la bouche d'Ivan ces mots adressés à la Vassiltchikov :

Tu maigris; je n'aime pas les maigres...

D'après une des légendes en cours, une troisième maîtresse aurait succédé à celles-ci en 1573, Marie Dolgorouki, renvoyée après la première nuit sur le soupçon qu'elle en aimait un autre, ou sur la découverte qu'elle n'était pas vierge, et noyée dans une voiture que des chevaux furieux précipitaient dans la Siéra. Mais le trait a été appliqué à diverses compagnes du tsar et au témoignage de plusieurs chroniques confirmé par von Buchau, la Vassiltchikov demeurait encore en faveur trois années plus tard, pour mourir ensuite de mort violente, semble-t-il. Après une carrière beaucoup plus courte, Vassilissa, toute jeune et fort belle, s'il faut en croire les chroniqueurs, fut renfermée dans un monastère de Novgorod, Ivan s'étant aperçu qu'elle regardait avec trop de complaisance le prince Ivan Devtelev qu'il faisait supplicier en même temps.

En septembre 1580, au moment où Bathory préparait une seconde campagne de victoir s, le tsar contracta une septième ou une huitième union, plus ou moins légitime, avec Marie Nagoï, fille d'un de ses boïars, Fédor Fédorovitch, et mère bientôt du tsarevitch Dmitri. A la même époque, il mariait son fils Féodor avec la sœur de Boris Godounov, Irène, et se créait ainsi une nouvelle famille, sur laquelle semblent s'être concentrées ses dernières affections; ce qui ne l'empêchait pas, nous le savons déjà, de poursuivre son projet de mariage avec Marie Hastings.

On devine ce que pouvait être, dans ces conditions, un intérieur qui, en 1581, se trouva bouleversé encore et assombri par la catastrophe à laquelle j'ai déjà fait allusion.



IV

LA FAMILLE DU TSAR

De sa première femme, Ivan avait deux fils. Maladif et faible d'esprit, le cadet, Féodor, comptait pour peu. L'aîné, Ivan, paraît avoir eu, au physique et au moral, une assez grande ressemblance avec son père, dont il partageait les occupations et les plaisirs. Lettré, lui aussi, il composait une *Vie de saint Antoine* dont le manuscrit s'est conservé dans les papiers du comte F.-A. Tolstoï; et, à trente ans, il en était à sa troisième femme. D'après Oderborn, le père et le fils échangeaient leurs maîtresses. Une de celles-ci, en possession du tsarevitch pour le moment, ayant porté plainte contre des propos féminins qui l'outrageaient, le tsar aurait fait saisir les coupables et ordonné de les coucher toutes nues dans la neige, sous les regards et les quolibets des passants. Je ne rapporte le trait que pour indiquer les idées qui se trouvaient répandues dans le public au sujet des relations établies entre le souverain et son héritier.



La première femme du tsarevitch fut Eudoxie Sabourov, la seconde Praxevna Solov; répudiées l'une après l'autre, elles durent prendre le voile. La troisième, Hélène Chérémétiev, était enceinte quand, dans un mouvement de colère, le tsar tua son mari. Diverses versions ont été produites au sujet de ce meurtre. Quelques chroniqueurs ont imaginé une scène, où, en présence des succès de Bathory, le tsarevitch aurait fait reproche au tsar de sa pusillanimité, et demandé le commandement d'une armée qui tentât de repousser l'envahisseur. D'autres ont supposé une intervention de sa part en faveur des prisonniers livoniens maltraités par les *opritchniki*. Eu égard à la communauté d'idées et de sentiments, admise, entre le père et le fils, par la généralité des témoignages, ces récits ne semblent guère vraisemblables. Possevino, qui a séjourné à

Moscou trois mois après la catastrophe, en indique une autre cause, beaucoup plus plausible. Rencontrant sa belle-fille à l'intérieur du palais, Ivan se serait aperçu qu'elle n'était pas vêtue de façon suffisamment décente. Dans l'état où elle se trouvait, elle avait peut-être négligé de mettre une ceinture sur sa *sorotchka*. Offusqué, le tsar-igoumène frappa la pauvre femme si fort qu'elle fit une fausse couche dans la nuit suivante. Il était inévitable que le tsarevitch en fit reproche à son père qui, s'emportant aussitôt, leva encore son terrible épieu. Le coup atteignit le fils à la tempe.

Bien qu'involontaire, le crime, cette fois, dépassait la mesure à laquelle Ivan avait habitué ses contemporains; et, d'après Possevino, le souverain fut au désespoir. Il passait les nuits en pleurs, hurlait de douleur, et, au matin, réunissait les boïars pour leur déclarer qu'il se jugeait désormais indigne de régner. Mais, en même temps, invoquant l'incapacité de Féodor, il leur demandait de désigner un autre successeur, et, flairant un piège, les courtisans le suppliaient de garder le pouvoir.

Au milieu de tous les événements dont le règne du Terrible a été rempli, celui-ci a frappé le plus fortement l'imagination populaire. D'Arkhangelsk à Vladimir et d'Olonets à Nijni-Novgorod, sur toute l'étendue de la grande Russie, on a recueilli des chants inspirés par l'horrible drame. Rybnikov en a publié cinq, Bezsonov douze, Hilferding onze. Dans une de ces bylines, la victime n'est pas Ivan, mais Féodor, dénoncé au tsar comme traître par Maliouta Skouratov : « La trahison est dans ton palais impérial; elle est assise à tes côtés; elle mange avec toi dans le même plat; elle porte avec toi le même vêtement. » Le poète s'est évidemment souvenu d'un passage de l'Évangile selon saint Mathieu (XXVI, 23) : « Celui qui met la main dans le plat avec moi est celui qui me trahira. » Après quoi, insoucieux de la chronologie, il a fait intervenir la tsarine Anastasie et son frère Nikita Romanovitch, qui sauvent le tsarevitch innocent au moment où il doit subir le dernier supplice. Dans d'autres versions poétiques, le tsar exige que

l'on coupe la tête de son fils, qu'on la plante devant son palais, qu'on lui arrache le cœur et le foie et qu'on les lui apporte, qu'on lui présente du moins le glaive trempé de son sang, et Nikita Romanovitch, le héros favori de l'épopée populaire, trompe le souverain en immolant un esclave et en renouvelant ainsi l'histoire de Cyrus sauvé par les envoyés d'Astyage, ou celle de Geneviève de Brabant, ou celle de la Belle au Bois Dormant.

En dépit de sa ressemblance avec son père, ou plutôt à cause de cette ressemblance, le tsarevitch aîné jouissait lui-même d'une assez grande popularité. Sa mort fut considérée comme un désastre national, d'autant plus que l'avenir du pays en paraissait compromis. Féodor était un demi-idiot, Dmitri un enfant. De ses nombreuses concubines le tsar avait plusieurs enfants mâles — Fédor Basmanov, brave, mais cruel, passait pour en être un — mais aucun n'était reconnu. Plus que jamais Ivan s'attacha à sa famille adoptive, car cet homme, qui ne connaissait pas de pitié, avait besoin de tendresse. En parlant de Boris Godounov et de sa sœur, on l'entendait dire qu' « ils étaient comme les deux doigts de sa main ». Mais plus que jamais aussi il chercha l'oubli de ses tristesses ou peut-être de ses remords dans des excès de débauche qui achevaient de ruiner sa santé déjà compromise. Sodome voisina-t-elle avec Cythère dans les murs du sinistre faubourg, comme la plupart des chroniqueurs l'ont admis, et comme les admonestations adressées plus anciennement par Silvestre à son indocile élève pourraient le faire croire? L'épître de Silvestre est d'authenticité douteuse, et un passage de Possevino a été certainement mal interprété dans ce sens. Le texte latin : *Qui gratissimus tredecim annos apud Principem fuerat, atque in ejus cubiculo dormiebat*, indique seulement que Bogdan Biélski, auquel il s'applique, remplissait auprès du souverain l'office de *spalnik*. (V. ci-dessus, p. 482.) Dans le réquisitoire dressé par la chronique et par l'histoire contre l'énigmatique souverain, beaucoup d'articulations n'ont sans doute pas un meilleur fondement. Mais le désordre de sa vie ne se laisse

pas nier, et il a certainement hâté la fin d'une carrière à laquelle le robuste tempérament du fils de Vassili semblait promettre une longue durée. Après la mort d'Anastasie, Ivan avait envoyé 1,000 roubles au monastère de la Troïtsa, doublant l'offrande précédemment faite « pour le repos de l'âme » de son père. Pour la tsarine Marfa il réduisit sa libéralité à 700 roubles. Pour son fils, sous l'influence de sentiments faciles à deviner, il la quintupla, en ajoutant une somme égale pour lui-même. Il prenait ses précautions et n'avait pas tort : ses jours étaient comptés (1).

(1) Sur la cour des souverains moscovites, on trouvera des détails instructifs dans les deux volumes de Zabiéline : *Vie privée des tsars* et *Vie privée des tsarines russes*, Moscou, 1869-1895, ainsi que dans son *Histoire de Moscou*, 1902, 1er volume. Voir aussi Kostomarov, *Histoire de Russie*, I, et Karamzine, *Histoire de Russie*, IX. Les documents sont à chercher dans les chroniques russes et étrangères ou les relations des envoyés étrangers : von Buchau, Ulefeld (chez Startchevski, I), ainsi que chez les historiens du temps, Oderborn, Heidenstein, Kourbski, etc. — Sur le faubourg d'Alexandrov, voir les chroniques et les ouvrages de Guagnino, Oderborn, Horsey, Fletcher, Taube et Kruse, etc. — Sur l'état actuel des bâtiments, une étude de Mourzakiévitch, dans la *Revue du ministère de l'Instr. publ.*, 1837, et une autre de Chevirev : *Voyage au monastère de Saint-Cyrille*, Moscou, 1850.

CHAPITRE V

L'HOMME ET SON ŒUVRE

I. La mort. — II. Caractère et tempérament. — III. Savoir et intelligence. — IV. Idées et sentiments. — V. Les résultats du règne.

I

LA MORT

En août 1582 déjà, rendant compte de sa mission devant la seigneurie de Venise, Possevino exprima l'opinion que le tsar n'avait pas longtemps à vivre. Au commencement de 1584 des symptômes alarmants mirent l'entourage du souverain en émoi. Le corps enflé dégageait une odeur insupportable. Les médecins diagnostiquèrent une décomposition du sang, et, au rapport de Horsey, consultés par Bogdan Biélski, les astrologues annoncèrent la mort à date fixe. Le favori n'osa pas faire part au maître de la sinistre prédiction, mais avertit les prophètes qu'ils seraient brûlés vifs si elle ne se réalisait pas. C'était de quelque façon offrir une prime à l'assassinat, d'où des soupçons d'empoisonnement mis, après l'événement, à la charge de Boris Godounov et des complices présumés qu'il aurait trouvés pour ses vues ambitieuses.

Horsey raconte encore une scène extraordinaire, dont il aurait été le témoin dans la chambre du trésor, où le moribond se plaisait maintenant à séjourner au milieu des richesses qu'il allait quitter. Il voulut un jour que l'Anglais l'y accompagnât. Il se faisait montrer diverses pierres précieuses, dont

il indiquait les qualités et la valeur à son entourage. Soudain, prenant dans sa main quelques turquoises il dit à Horsey : « Voyez comme elles changent de couleur, elles pâlissent : c'est que je suis empoisonné; elles annoncent ma mort. » Aussitôt après il ordonna qu'on lui apportât son sceptre « en corne de licorne ». On sait que, sous ce nom, une espèce d'ivoire provenant du narval a passé jusqu'à Ambroise Paré, et même plus tard, pour posséder des vertus curatives. Armé de cet instrument magique, le médecin du tsar dut tracer sur une table un cercle où furent placées quelques araignées. Elles moururent aussitôt tandis que d'autres, laissées en dehors du cercle, s'enfuyaient. « Il est trop tard, dit alors Ivan; la corne de licorne ne peut plus me sauver. » Et il revint à ses pierreries. « Regardez ce diamant, dit-il encore à Horsey, c'est la plus belle et la plus précieuse des pierres de l'Orient. Je ne l'ai jamais appréciée. Elle réprime la fureur et la luxure ; elle commande l'abstinence et la chasteté... Je me sens mal... Emportez-moi... Nous reviendrons une autre fois... »

D'après Horsey toujours, à la date fixée par les astrologues, le 18 mars 1584, le souverain se sentit mieux. Biélski rappela aux devins ce qui les attendait. « La journée ne finit qu'au coucher du soleil », répondirent-ils. Après avoir pris un bain, Ivan se fit donner un échiquier. Les jours précédents, des circulaires avaient été envoyées dans les monastères, demandant des prières pour le « malade repentant », qui d'ailleurs sollicitait en même temps la miséricorde divine — pour les fautes dont les moines s'étaient rendus coupables envers lui. Ces documents nous ont été conservés et prouvent que, même à ce moment, le souverain s'entendait à concilier les soins qu'il donnait au salut de son âme avec les intérêts de sa politique. La légende veut aussi que, tout en traitant son entourage avec une douceur inaccoutumée et en recommandant à son fils d'en user de même, d'éviter la guerre avec les princes chrétiens, de réduire les impôts et de délivrer les prisonniers, il n'ait cessé de se livrer à tous les

excès de la chair — jusqu'à se porter à un attentat odieux — Oderborn l'affirme — sur sa belle-fille, cette même Irène à laquelle il témoignait une affection paternelle.

La date de la mort et quelques détails insignifiants échappent seuls à l'incertitude. Ayant invité Boris Godounov à faire sa partie, Ivan était occupé à disposer les pièces sur l'échiquier quand il fut pris de faiblesse. Quelques instants après il râlait, donnant raison aux astrologues. Sur sa demande, après qu'il eut reçu les derniers sacrements, on accomplit sur lui la cérémonie usuelle de la prise d'habit. Ce fut le moine Iona qui abandonna à Féodor la couronne et à Boris Godounov la réalité du pouvoir.

J'ai essayé de montrer ce qu'avait été le premier tsar de toutes les Russies. Je dois, en terminant, préciser quelques traits de cette image, si difficile à reconstituer à travers toutes les incertitudes dont un passé obscur l'a entourée.

II

CARACTÈRE ET TEMPÉRAMENT

Ces incertitudes défient toute tentative allant au delà de l'approximation, même en ce qui concerne l'apparence extérieure de l'homme. D'après les témoignages russes, il était maigre et sec; les étrangers l'ont vu, au contraire, gros et gras. Question d'*étalon* différent peut-être : nous savons que les Moscovites du temps étaient pour la plupart d'une corpulence peu commune en d'autres pays. On est d'accord sur la taille, très élevée au rapport de tous et la structure fortement développée : épaules hautes, poitrine large. Et cependant, dans le trésor de la laure de Saint-Serge, à la Troïtsa, est conservé un kaftan qui, d'après la tradition, aurait fait partie de la garde-robe du souverain; or, M. Glagoliév, qui en a relevé récemment et publié les dimensions (*Archive russe,* juillet 1902), semble en tirer des indications contraires. Pour le

visage, les portraits d'authenticité plus que douteuse ne sont d'aucune ressource. Les témoignages, assez concordants, indiquent un nez long et camus ou recourbé; des yeux bleus. petits, mais très vifs, au regard pénétrant; une moustache longue; une barbe rousse bien fournie, grisonnante vers la fin du règne. Les cheveux étaient rasés : *capillos capitis utque plerique Rutheni novacula radit*, dit Printz von Buchau.

Dans la seconde moitié de la vie du souverain, celle sur laquelle nous avons le plus de renseignements, l'expression habituelle de son visage a paru à la plupart des témoins sombre et menaçante, bien qu'il lui arrivât souvent de rire aux éclats. Mais là nous touchons déjà à l'aspect moral de cette physionomie, dont l'énigme, après mille essais de déchiffrement, est restée entière, et c'est à des contradictions non plus divisant les observateurs, mais dissociant, semble-t-il, le sujet observé lui-même que nous avons affaire.

Il est énergique jusqu'à la violence et en même temps timide jusqu'à la poltronnerie, orgueilleux jusqu'à en paraître fou et susceptible d'humilité descendant jusqu'à la bassesse. Il est intelligent et capable, cependant, de dire et de faire les pires sottises. Pourquoi insulte-t-il Érik au moment même où il recherche son alliance? Comment arrive-t-il à se traiter lui-même de « chien puant », tout en persévérant dans les errements qui l'engagent à s'attribuer cette épithète? A ces questions qui pourraient être multipliées à l'infini on a cru trouver une réponse dans les découvertes récentes d'une science qui jouit aujourd'hui d'une faveur peut-être éphémère. Le père et le grand-père d'Ivan paraissent avoir été des gens bien équilibrés; mais son arrière-grand-père, Vassili l'Aveugle, était un homme d'esprit et de volonté également faibles. Sa mère, Hélène Glinska, était maladive et le père avait cinquante ans passés à la naissance de ce fils qui lui-même eut une enfance « égrotante ». La grand'mère, Sophie, peut avoir introduit dans cette famille le sang vicié des Paléologues, avec une prédisposition aux maladies nerveuses très marquée chez les siens. Le frère d'Ivan, Georges, fut atteint

d'imbécillité; lui-même eut trois fois moins d'enfants que de femmes. Son fils aîné mourut en bas âge; le second, cruel et sanguinaire, est tué par son père; l'autre, Féodor, est à moitié idiot; Dmitri passe pour épileptique...

On devine la conclusion : le Terrible aura été un dégénéré, un de ces « paranoïques » dont Lombroso a étudié la psychologie.

Le défaut le plus sensible de cette explication est qu'elle n'explique rien. Avant le psychiâtre italien, Reveillé-Parise (1834) et Schilling (1863) ont tenté déjà d'établir que le génie est toujours une névrose et souvent une aliénation; et la thèse remonte à des autorités beaucoup plus anciennes encore, depuis Aristote jusqu'à Pascal. Plus récemment, M. Mejja (*Nevrosis de los hombres celebres*, Buenos-Ayres, 1885) nous a appris que presque tous les grands hommes de la République Argentine ont été des alcooliques, des névropathes, ou des fous. Et après? Pour Lombroso et pour ses adeptes, il est entendu que le génie de Napoléon était un phénomène de névrose épileptique. En sommes-nous plus avancés? La névrose épileptique est une étiquette; ce n'est pas une explication. Il n'en reste pas moins qu'entre un dégénéré de l'espèce de Napoléon et un autre de l'espèce d'Ivan la différence est énorme; que, dans les faits et les gestes de l'un, nous apercevons une suite logique, une harmonie, qui font défaut chez le second; que l'un, tout en étant un fou, si l'on veut, agit comme un homme raisonnable et que l'autre donne ou paraît donner des signes fréquents et habituels de démence; qu'il faut trouver la raison de ces différences essentielles, et que l'hypothèse d'une maladie mentale commune aux deux cas déplace le problème sans le résoudre.

Les interprétations dont le caractère et le tempérament du Terrible ont été l'objet me paraissent relever d'abord d'une erreur générale que je taxerais d'anachronisme. On a traité ce *sujet* comme s'il avait vécu parmi nous, et on lui a appliqué des observations et des analyses qui, justes en elles-mêmes, tombent à faux, par suite d'un défaut de rapport avec le

milieu historique dont elles auraient dû tenir compte. Prenez un homme tel que Louis XI, avec les facultés que l'on s'accorde à lui reconnaître ; transportez-le au dix-neuvième ou au vingtième siècle, et demandez-vous s'il serait capable *maintenant* de se laisser prendre, lui si prudent, au piège de Péronne, ou emmener, lui si fin, sous les murs de Liège, pour y prendre part à la destruction d'une ville protégée par lui ? Assurément non ! Pourquoi s'est-il rendu coupable *alors* de cette double sottise, aggravée d'infamie dans le second cas ? Parce qu'il était l'homme de son temps, l'homme d'une époque à demi barbare, où, jusqu'au sommet de l'échelle morale, se laissait apercevoir l'absence de cette coordination et de cette discipline des facultés qu'une longue hérédité de culture intellectuelle a rendues communes aujourd'hui, même à des degrés bien inférieurs. Louis XI fut un impulsif, comme l'étaient la plupart de ses contemporains et comme, de nos jours encore, en vertu d'atavismes déterminant des régressions accidentelles, le sont exceptionnellement quelques excentriques. Appliquez cette donnée élémentaire à la personne et à la carrière du Terrible, et vous aurez, ce me semble, fait un grand pas vers la solution cherchée.

Plus souvent encore que Louis XI, Ivan a obéi à des impulsions : les unes extérieures, venant de son entourage ou des événements qui l'impressionnaient; les autres intérieures, résultant de sa naissance et de son éducation. A l'intelligence de son grand-père, avec plus d'ouverture; à l'énergie de cet aïeul, avec moins de fermeté, il a joint, le père étant nul, l'âme passionnée et violente de sa mère. Il a fréquemment agi par soubresauts et par saccades; mais l'homme qui a conçu et mis en exécution l'*Opritchnina* ne saurait passer pour avoir manqué ni de volonté, ni de suite dans les idées. J'ai montré déjà ce que vaut la thèse qui le représente comme ayant toujours livré le pouvoir aux autres, faute de savoir en user. Silvestre et Adachev n'ont pas plus été maîtres de la Russie, de 1548 à 1560, que le tsar Siméon de 1575 à 1576, bien qu'il ait plu au souverain, dans le premier cas, de

se donner pour une victime de ses favoris et, dans le second, de donner la comédie au monde avec son fantôme de souverain.

Ivan a été violent, au point d' « écumer comme un cheval » à la moindre contrariété, comme le dit von Buchau, un bon témoin celui-là, le plus sûr de tous. Souvent il n'a pu se contenir et se maitriser; mais souvent aussi il a fait preuve d'une souplesse admirable, comme dans sa lutte avec Bathory, où nous l'avons vu abandonnant la partie, ou peu s'en faut, sur les champs de bataille, mais disputant la victoire pied à pied sur le terrain diplomatique, et n'y négligeant aucune ressource, aucune chance de succès.

J'ai dit ce qu'avait été son éducation. Dans le manque d'affection, d'égards même, qu'il y éprouva; dans les terreurs perpétuelles dont il dut y subir l'angoisse, on ne peut s'étonner qu'il ait contracté une timidité qui, tantôt, se convertissait en défiance de soi-même, et tantôt en défaillance physique devant le danger. L'homme qui pendant vingt ans a tenu tête à tous les Kourbski de son empire n'était cependant pas un lâche. De la même source, par le canal de ces éducateurs également appliqués à flatter ses plus mauvais instincts comme à offenser ses meilleurs sentiments, est venu son mépris pour l'humanité, se transformant accidentellement en haine. Taube et Kruse parlent en connaisseurs de son *listiges krokodilisch Hertz*. Il fut astucieux, en effet, et méchant. Maltraité et bafoué pendant son enfance, il semble avoir cherché toute sa vie d'impossibles revanches, en un besoin furieux de railler les hommes quand il ne pouvait pas ou ne voulait pas les faire souffrir autrement; un plaisir âpre à les mettre en défaut et à s'en prévaloir; une absence complète, absolue, de pitié et de sympathie : trait commun à Pierre le Grand, et pour des causes analogues. Lisez ces lignes adressées à Kourbski après une campagne victorieuse : « Tu t'es plaint que je t'aie envoyé dans des villes éloignées comme te tenant en disgrâce; avec l'aide de Dieu voici que nous-mêmes arrivons plus loin encore !... et où donc te proposais-tu de trouver

du repos après tant de fatigues? A Wolmar? Nous y sommes maintenant, et toi tu as dû fuir où tu ne pensais pas aller » ... Rappelez-vous aussi l'aventure de Vassili Griaznoï, l'*opritchnik* favori capturé par les Tatars. Son maitre va-t-il le plaindre, s'apitoyer sur sa destinée? Que non! « Il fallait, Vassiouchka, ne pas aller sans raison parmi les campements des infidèles, ou, y allant, ne pas dormir les poings fermés à ton ordinaire! Tu pensais être à la chasse avec ta meute et courir le lièvre, et voici que les Tatars t'ont pris toi-même au gîte et attaché à l'arçon de leur selle!... Ces Criméens ne ronflent pas comme vous autres, et s'entendent à vous mater, femmelettes que vous êtes!... Je voudrais qu'ils vous ressemblassent : je serais assuré qu'ils n'oseraient même pas traverser la rivière ; encore moins aurais-je à craindre de les voir arriver à Moscou... »

Cependant, après s'être ainsi diverti aux dépens du captif, Ivan paie sa rançon, de même qu'après s'être arraché la barbe en la présence de l'envoyé de Devlet-Ghireï il consent à traiter avec le khan. Tout l'homme est là ; car s'il n'y a pas de méthode dans sa folie, il y a des retours constants à la raison la plus saine, et l'irascible despote qui vient de lever son bâton pour frapper à la tête un pasteur protestant, coupable d'avoir en sa présence comparé Luther avec saint Paul, est le même qui, tout à l'heure, va disputer posément avec Rokita.

A voir ses emportements incessants, on croirait reconnaitre en lui cette fureur insensée dont les Sagas parlent chez les anciens Normands, et qui les faisait exercer leur force contre des rochers et des arbres quand un adversaire vivant ne se trouvait pas à leur portée; mais non, ce passionné ne se bat pas avec des montagnes, encore moins avec des moulins à vent. Ce n'est pas un Normand : un Mongol plutôt, irrité à froid et aussi perfide que cruel, plein d'artifices et d'hypocrisie, mais sachant ce qu'il veut et ne voulant que des choses raisonnables, ou qui peuvent lui paraitre telles eu égard aux circonstances, subtil, raffiné, et curieux de toutes choses.

S'il dépasse parfois le but qu'il s'est proposé, c'est faute de

savoir gouverner son tempérament, et s'il fait plus de victimes qu'il n'a d'ennemis c'est que, comme Lombroso l'observe avec justesse cette fois, « quand on a une fois goûté à l'horrible plaisir du sang, tuer devient un besoin si impérieux que l'homme ne peut se maîtriser ». On dirait, ajoute-t-il, que l'amour charnel se trouve souvent mêlé à ce phénomène et que la vue du sang donne à cette passion un stimulant tout particulier... Ces scènes sanguinaires sont toujours suivies par de honteuses débauches... » (*L'homme criminel*, I, 389.)

Voici la *sloboda* d'Alexandrov expliquée.

Et là encore il ne faut pas perdre de vue le milieu historique. Soloviov a eu certainement tort en invoquant l'exemple de saint Philippe pour réhabiliter les mœurs de l'époque. Les saints ont toujours été une exception. Ivan en constituerait-il une dans le sens opposé? La facilité avec laquelle les massacres qu'il ordonnait ont été supportés semble prouver le contraire. Il a aggravé sans doute, à cet égard, autour de lui, l'atrocité sauvage des instincts et des habitudes; il a jeté dans le sol russe une semence de sang dont le meurtre de son fils cadet à Ouglitch, le règne des faux Dmitri, et les épouvantes du « temps des troubles », ont été la moisson. Mais les Chouïski et les Kourbski n'ont fait, eux aussi, que récolter ce qu'ils avaient semé en enseignant à leur futur bourreau le dédain de la dignité comme de la vie humaine, le mépris de toute justice et de toute loi.

L'éducation d'Ivan a d'ailleurs ressemblé, beaucoup plus qu'on ne l'a imaginé communément, à celle de tous les princes européens de son temps. Avant de se prêter aux fictions des poètes et des romanciers, on sait ce que fut l'enfance et la jeunesse de don Carlos, le tourmenteur affreux des bêtes et des hommes de son entourage; le hideux avorton, qui faisait rôtir vivants les oiseaux qu'on lui apportait de la chasse et se plaisait à mutiler les chevaux de son écurie.

On a voulu voir un trait de démence ou de névrose dans la tendance que j'ai marquée chez Ivan à confesser ses crimes, à



les exagérer même. C'est simplement, me semble-t-il, un trait d'histrionisme, fréquent chez les hommes qui, ayant toutes les passions, ont aussi celle de se produire, de se donner en spectacle, même à leur détriment. Voyez Luther, parmi les contemporains illustres du Terrible : il pousse cette manie jusqu'à l'oubli de toute pudeur. Et par là Ivan montre l'homme moderne qu'il est. Aucun des souverains de l'ancienne Russie n'avait eu ce besoin ni cette facilité de parler, de discuter de vive voix ou par écrit, sur la place publique ou à huis clos, avec un boïar en fuite ou avec un envoyé étranger, sans cesse, sans repos, sans pudeur aussi, car, dans ces occasions, Ivan met son âme à nu comme il mettrait son corps; il se déshabille, il montre ses plaies et ses verrues : voyez comme je suis laid ! Il les amplifie, il écrit à Kourbski : « Bien que je sois encore en vie, devant Dieu, par suite de mes actions exécrables je ne suis plus qu'un cadavre, souillé et hideux. J'ai dépassé le crime de Caïn, le premier assassin, j'ai imité Ésaü dans ses honteux excès; j'ai pris modèle sur Ruben souillant la couche paternelle. » Ce qui ne l'empêche pas de penser et de dire que tous les torts sont du côté de l'homme devant lequel il confesse tant d'infamies. Mais, s'il ne peut faire qu'on l'admire, il consent à inspirer de l'horreur, pourvu qu'on le voie et qu'on s'occupe de lui. Jean-Jacques ne sera-t-il pas de cette école ?

Acteur tragique le plus souvent, Ivan ne craint pas, je l'ai montré, l'emploi de premier bouffon à sa propre cour. Tous les rôles lui sont bons pourvu qu'il y paraisse. Parfois il mêle les deux genres. Il soupçonne le vieux Tchéliadnine de conspirer. Livrer le traître au bourreau ne lui suffit pas. Il quitte son trône, y fait asseoir le boïar interdit, le salue jusqu'à terre en l'appelant tsar, puis le frappe d'un coup de poignard. « Tu pouvais songer à prendre ma place, mais je puis te tuer. » Printz von Buchau reconnaît au Terrible des traits de ressemblance avec un cardinal célèbre par sa jovialité dans les gestes et les discours. Il est frappé par l'extrême mobilité qui se laisse voir dans la physionomie du souverain et dans ses atti-

tudes. L'expression de ses yeux et le son même de sa voix changent d'un moment à l'autre. Le tsar s'entretient avec quelques hommes de son entourage : et son langage est doux, ses gestes affables. Mais un de ses interlocuteurs n'a pas saisi assez vite sa pensée : brusquement sa parole devient rude, son port menaçant. On s'attend à quelque éclat. Et avec tout cela, au rapport du même témoin, il est ainsi fait qu'au milieu de quatre cents paysans, vêtu comme eux, il se ferait reconnaître au moins pour un grand personnage.

La passion de se produire est aussi, chez lui, comme chez la plupart des hommes, une forme de l'orgueil, orgueil énorme dans son cas, quoique nullement aussi extravagant qu'on l'a supposé. Avec les connaissances qu'il avait en histoire et même en géographie, il a pu très naturellement s'estimer supérieur à tous les princes de l'Europe, à l'empereur lui-même, qui n'était qu'un souverain électif, ou au sultan dont la famille et les titres ne remontaient pas à Rome. Un Pharaon de la vingtième dynastie ne se disait-il pas maître du monde, et certains souverains de l'Extrême-Orient ne laissent-ils pas voir aujourd'hui encore des infatuations analogues ?

Cet orgueil fut aussi pour quelque chose dans la répugnance du Terrible à braver personnellement le tumulte des batailles, où sa majesté hiératisée eût couru de trop grands risques. Sans compter qu'il ne faisait que suivre à cet égard les traditions de sa race, ainsi que je l'ai indiqué. Comme son grand-père, Ivan ne fut pas un héros au sens usuel du mot. Les Alexandre, les Annibal, les Gustave-Adolphe, les Charles XII, les Napoléon passent comme des météores; pour faire une œuvre durable, des hommes de la trempe des *Rurikovitchy* sont de bien meilleure ressource. Pour n'avoir rien de commun avec Alexandre ou Napoléon, Louis XI, il est vrai, n'en payait pas moins bravement de sa personne à Montlhéry; mais Louis XI n'était pas un souverain demi-oriental.

Homme d'Orient, Ivan l'est encore par la facilité avec laquelle il passe de l'extrême superbe dans la bonne fortune à l'extrême humilité dans la mauvaise. Pourtant l'adversité ne



l'abat pas. Il se courbe alors, il rampe, mais reste prêt à se redresser. L'Européen et l'homme d'une certaine culture intellectuelle reparaissent en lui dans d'autres traits : il n'aime pas la flatterie grossière. Rapprochée de quelques autres analogues, une anecdote rapportée par Guagnino semble vraisemblable : prisonniers de Bathory, deux voïévodes, Joseph Chtcherbatyï et Georges Bariatinski, sont rachetés par le tsar. Il les interroge avec curiosité. Le premier parle avec sincérité de la puissance du roi de Pologne ; le second, pensant être plus agréable au maître, contredit son compagnon : Bathory n'a ni armée ni forteresses et tremble devant le nom du tsar. « Pauvre roi ! dit Ivan, comme je le plains ! » Puis, brusquement, saisissant son épieu, il en frappe l'impudent courtisan : « Voilà ton salaire, imposteur ! »

Cultivé, Ivan l'est, à sa façon, plus que la plupart des hommes de son temps en Russie, et autant que les plus éclairés parmi les princes européens de l'époque — sinon par la science acquise, du moins par le goût du savoir. En ceci il diffère essentiellement de Louis XI, qui « haïssait mortellement les lettres » et disait que « la science le rendait mélancolique » : il se rapprocherait plutôt de François I[er]. Mais que sait-il au juste ?

III

SAVOIR ET INTELLIGENCE

Beaucoup de choses qu'il a retenues de ses copieuses lectures, mais qu'il a été incapable de bien comprendre et encore plus de mettre bien en ordre dans son esprit. Dans les premières années de son règne, aux heures où le gouvernement des boïars lui donnait des loisirs et l'engageait à se replier sur lui-même dans une solitude farouche, il a lu tout ce qu'il a trouvé à portée de sa curiosité : histoire sainte et histoire romaine, chroniques russes et chroniques byzantines, œuvres

des Saints Pères et ménologes. Il en a retenu de nombreux passages, choisissant de préférence ceux qui lui paraissaient se rapporter à sa personne, à sa situation dans le monde, et au rôle qu'il aspirait à y jouer. Sa correspondance avec Kourbski contient une sorte d'inventaire des connaissances ainsi acquises, en même temps que l'indication du parti qu'il savait en tirer. Elle constitue un pamphlet en deux parties contre les boïars, doublé d'un traité sur le pouvoir suprême, l'un et l'autre élaborés à coups de citations faites de mémoire assurément : les textes sont, en effet, rapportés inexactement dans la plupart des cas, sans que leur emploi puisse faire croire à une altération intentionnelle. Grégoire de Nazianze et Jean Chrysostome, Isaïe et Moïse, la Bible et la mythologie grecque, l'*Iliade* avec les légendes sur la prise de Troie incorporées à l'ancienne littérature russe, et l'Évangile avec ses gloses apocryphes, sont mis là à contribution dans un mélange extravagant, où se rencontrent des noms étonnés de se trouver ensemble : Zeus et Dionisios avec Abimélech ou Gédéon, Énée à côté de Genséric, roi des *Sauromates (sic)* — il écrit Zinzirikh — où pullulent les anachronismes les plus invraisemblables, où les aphorismes politiques les plus hardis voisinent avec les considérations philosophiques les plus inattendues. Et pourtant, quoi qu'en dise Kourbski traitant cette littérature de « radotage de vieille femme », le tout, tumulte de souvenirs et d'impressions, chaos d'images et désordre de pensées. forme un bloc, paraît relié, à y regarder de près, par un fil ténu, mais toujours visible, et rattachant l'ensemble à un objet unique, à la thèse du pouvoir comme l'auteur le conçoit, unique et absolu, d'origine divine et d'essence supérieure. Et il importe peu, en vérité, que l'écrivain autodidacte confonde les dates et les événements, qu'il parle du partage de l'empire d'Orient sous Léon l'Arménien; qu'il se trompe de deux siècles pour l'époque de la conquête de la Perse par les Arabes; son érudition de pacotille barbare n'est rien; l'idée et le sentiment qui la pénètrent et la font valoir ont seuls de l'importance; et, à voir le fougueux despote jonglant ainsi



avec des choses que son père et son grand-père ignoraient et s'en faisant des arguments pour une théorie qu'ils ne soupçonnaient pas, ou du moins dont il n'avaient aucun souci, on sent qu'un monde nouveau est né, et d'en avoir eu conscience suffit à la gloire de l'homme extraordinaire qui, le premier dans son pays, à défaut de la science moderne, a su acquérir l'instinct, le goût, la passion de la modernité.

Sur cet homme si impressionnable, les souvenirs agissaient d'ailleurs comme les événements; ils s'imposaient à sa pensée et gouvernaient son verbe, si bien que cette érudition, accumulée dans sa mémoire et mal classée, lui faisait la loi autant qu'il s'en servait; elle le faisait passer à tout instant d'un sujet à l'autre; elle lui suggérait les digressions les plus imprévues; en même temps que l'ardeur qu'il apportait à toute chose, comme la colère qui l'agitait presque toujours quand il écrivait, le rendaient incapable d'user de son savoir avec discernement, de peser les éléments qu'il en tirait, et de réfléchir sur leur emploi.

S'il aime enfin à faire parade de ce qu'il sait ou croit savoir, littérairement parlant il est surtout un polémiste, prolixe et verbeux avec excès, mais, à travers tous ces détours et toutes ces divagations, habile à découvrir le fort et le faible de son adversaire, et préoccupé surtout de frapper au bon endroit. Kourbski étant un savant à la mode du temps, c'est-à-dire un homme ayant beaucoup lu, le tsar l'assomme avec ses propres lectures, convaincu, avec raison sans doute, que l'autre sera incapable de contrôler l'exactitude de ses citations. Mais, le sachant aussi religieux que lettré, il n'oublie pas de s'adresser à cette partie faible, et le voici qui évoque l'image du boïar fugitif participant en compagnie des Polonais à la destruction des églises orthodoxes, foulant aux pieds les icones saintes, et, nouvel Hérode, présidant aux massacres d'enfants innocents... Il pleure sur ces victimes et sur leur bourreau, car il goûte le lyrisme et ne déteste pas le pathos. Kourbski a parlé du sang par lui versé au service du tsar : « Et moi, réplique Ivan, n'en ai-je pas versé aussi, sinon par des



plaies ouvertes dans mon corps, du moins par les larmes que vos trahisons ont fait couler de mes yeux? »

On peut convenir avec M. Klioutchevski (*Cours d'histoire lithographié*, I) qu'il y a dans cette rhétorique plus d'artifice que de conviction, plus d'éclat phosphorescent que de chaleur; mais c'est encore un anachronisme que de chercher au seizième siècle, dans le voisinage de la scolastique, tout ce que l'âme moderne a su, depuis, mettre de sincérité et d'émotion dans ses manifestations extérieures. Quant à voir dans ces lettres du Terrible une œuvre collective à laquelle les favoris du tsar auraient collaboré avec lui, cette conjecture que M. Mikhaïlovski, critique pénétrant mais tendancieux, a empruntée à l'auteur d'un méchant roman (*le Prince Kourbski*, par Fédorov, 1843), ne tient pas devant un examen même superficiel du document, où M. Mikhaïlovski reconnaît lui-même une parfaite unité de composition et de style et où la marque personnelle, la griffe de l'auteur se font sentir à chaque ligne.

Dans le mouvement intellectuel de l'époque, Ivan n'occupe assurément pas la première place, et, dans la lutte qui s'y trouva engagée entre l'idéal moral élaboré au sein des ermitages du Nord et la corruption grossière du plus grand nombre, il ne tient pas le meilleur parti, mais pas davantage le pire. Le conflit mettait en présence et en antagonisme extrême deux types excentriques : ascètes solitaires d'un côté, bandits héroïques de l'autre, vivant également en marge de la société. Ivan est resté au milieu. Très doué, il n'avait ni un esprit assez mûri par l'étude ni surtout une âme suffisamment généreuse pour représenter les plus nobles tendances d'une élite. Arrivant au *Stoglav* avec l'intention d'appuyer le parti de la réforme, il manqua moins d'énergie que de conviction pour soutenir ce rôle. En matière religieuse, il demeurait, au fond, un homme de la vieille école, pour qui le port de la barbe et de l'*odnoriadka* — vêtement récemment remis en honneur — faisaient un avec le dogme. L'enseignement de Nil Sorski glissait sur lui sans pénétrer dans sa conscience.

Pour s'initier, d'autre part, aux courants européens d'une intellectualité plus large, dans le domaine de la science et de l'art, les moyens lui manquaient. L'Europe était encore trop loin et la Russie trop en retard sur l'heure de l'Occident. Ivan alla au plus pressé, et au plus facile. Il demanda à ses voisins des *résultats :* des ingénieurs, des artisans, des imprimeurs. C'est la marche que suivent généralement les peuples arriérés et soucieux de regagner le temps perdu. Voyez le Japon. C'est ainsi également que s'obtiennent les civilisations artificielles et superficielles. La Russie moderne en offre aujourd'hui encore l'exemple.

Les détracteurs du Terrible ont été jusqu'à lui refuser toute originalité, alléguant qu'il n'a fait que marcher, assez gauchement, dans l'ornière de son grand-père, défendre contre les attaques littéraires de l'opposition des théories déjà faites et remuer des idées puisées dans ses lectures. La *boïarchtchina* se trouvait déjà déchue de ses prérogatives historiques; l'appel aux nouvelles couches sociales était inauguré; les essais d'organisation autonome au sein des communes ne faisaient que rappeler à la vie d'anciennes institutions, et, jusque dans la conception de son rôle personnel, Ivan s'est simplement inspiré des enseignements de la Bible. Ces juges trop sévères me semblent oublier qu'on ne fait rien avec rien et que Napoléon n'a pas puisé dans son cerveau les éléments de son Code. Ils consentent d'ailleurs à attribuer une haute valeur aux réformes réalisées dans les premières années du règne, en rapportant seulement le mérite à l'entourage du souverain. Ont-ils pris la peine de lire dans le livre du *Stoglav* les trente-sept propositions concernant l'organisation de l'Église, les dix propositions ou projets de loi concernant l'organisation de l'État? Ils auraient dû reconnaître que l'homme qui a écrit ces pages est le même qui a correspondu avec Kourbski à une époque où les Adachev et les Silvestre étaient loin. Il y a identité non seulement d'esprit mais de style, et ce style est bien personnel. Adachev, Silvestre et Kourbski n'ont été certainement pour rien dans l'*Opritchnina*, et cependant

l'*Opritchnina* et les réformes de 1551 font partie également d'un ensemble. Je l'ai montré. Et c'est pour n'avoir rien compris à l'*Opritchnina* que les biographes d'Ivan lui ont refusé ce qu'ils accordaient à ses collaborateurs. Pierre le Grand ne s'y est pas trompé.

Ivan a été le premier tsar russe, non pas seulement parce qu'il a, le premier, pris ce titre, mais encore et surtout parce que, le premier, il a eu conscience des réalités qui y correspondaient. La théorie était prête sans doute, élaborée depuis le quinzième siècle dans la littérature du pays. Cependant ni Vassili, ni même Ivan III — *le Grand*, — ne s'étaient avisés d'en extraire le sens concret : l'idée d'un souverain tirant son pouvoir de Dieu, et responsable devant Dieu seul de l'usage qu'il en fait seul aussi, sans aucune assistance obligatoire ni aucun contrôle admissible, comme représentant unique de la volonté et de la sagesse divines.

A cette théorie Ivan ajoute d'ailleurs une glose tout à fait personnelle, dont aucun de ses prédécesseurs n'a eu la pensée, qu'aucun de ses successeurs ne fera sienne. Pierre le Grand ne se considérera que comme le premier serviteur de l'État; en apercevant dans la personne du souverain une sorte d'hypostase divine, Ivan la met hardiment au-dessus de l'État. « Nous savons ce qui est dû à la majesté des princes, écrit-il après avoir injurié Bathory ; mais la majesté, c'est l'empire, et au-dessus de cette majesté il y a le souverain dans son empire, et le souverain est plus que l'empire. » (Note donnée à Possevino en septembre 1581. *Documents diplomatiques*, X, 223.) La Pologne a vaincu ; la Moscovie est donc obligée de subir sa loi ; mais le tsar se met en dehors de cette nécessité : il plane dans une sphère supérieure où il ne saurait souffrir aucune atteinte. C'est assez subtil, mais aussi cela tient du sentiment plutôt que de l'idée. Les idées et les sentiments d'Ivan ont été souvent confondus, et réclament une brève analyse.

IV

IDÉES ET SENTIMENTS

Le Terrible a beaucoup souffert, et ces souffrances, qu'il exagérait comme il exagérait tout, ont été attribuées avec raison à une double cause morale : intelligence très vive de tous les défauts, de tous les vices de l'organisme politique et social qu'il gouvernait, et conscience également douloureuse de son impuissance à y apporter un remède suffisamment efficace. Cette sensation pénible se répétait encore en lui-même, au milieu des défaillances personnelles dont il reconnaissait l'abjection, et dont il multipliait l'aveu inutile. Mais on a eu tort, d'abord, d'apercevoir là un phénomène exceptionnel d'automiséisme. C'est l'histoire éternelle de l'humanité, d'avant le *Video meliora proboque* de Médée, et de toujours. Les historiens de l'école de Georges Samarine se sont certainement trompés en faisant d'Ivan un isolé et un incompris. Seul il aurait aperçu dans les mœurs de l'époque des symptômes effrayants de décomposition, d'épouvantables présages, et, ne rencontrant personne pour partager son mépris et sa haine de ces choses, il se serait exaspéré dans sa solitude jusqu'à frapper en aveugle tout ce qui l'entourait, faute de savoir comment s'y prendre pour opérer, au dehors et au dedans de lui-même, le départ du mal et du bien, faute aussi d'une volonté qui égalât sa supériorité intellectuelle. Le jugement fait tort et au souverain et à son époque. Ivan a connu et fréquenté des hommes bien plus capables que lui de concevoir la nécessité, et aussi les conditions, d'une rénovation morale. Les adeptes de Nil Sorski visaient, à ce point de vue, un idéal bien supérieur au sien. Dans sa lutte avec les boïars, le Terrible savait, d'autre part, fort bien ce qu'il faisait et où il portait ses coups. Se le représenter, avec Bostoujev-Rioumine, comme une sorte d'Hamlet, incliné par son tempérament à la

pensée abstraite et n'en sortant que pour trébucher à chaque pas dans la réalité, est un contresens historique. L'*Opritchnina* n'a pas été une abstraction, et Hamlet eût été incapable sans doute de jouer au plus fin avec les meilleurs diplomates de son temps.

Ivan a su vouloir. De la faiblesse de sa volonté on a cru voir une preuve dans les instruments qu'il choisissait pour exécuter ses desseins, qu'il brisait sans cesse, faute d'en trouver qui fussent à sa convenance et qu'il remplaçait cependant, faute de pouvoir s'en passer, incapable qu'il était de donner corps par lui-même à ses idées; homme de méditation et non d'action, théoricien, artiste aussi, concevant le beau et le bien mais inhabile à passer de la conception à la pratique; chercheur de sensations enfin et d'effets pittoresques jusque dans l'horreur des supplices... C'est la thèse de Constantin Akssakov. Elle semble admettre la possibilité, pour un chef d'État, de faire tout par lui-même, ce à quoi Pierre le Grand lui-même n'a pas réussi, tout en s'attirant le reproche assez justifié de s'être perdu dans les détails. Le grand homme a manqué de collaborateurs; Ivan en a eu d'insuffisants comme Biélski ou de détestables comme Skouratov; mais il s'est mis personnellement à la besogne et a fait œuvre de ses doigts, plus souvent même qu'il n'eût fallu.

Comme Pierre le Grand, il était lui aussi, d'autre part, un continuateur. Il a marché, en effet, sur les traces de son grand-père, et, dans la lutte engagée entre le passé et l'avenir, il a été, après lui, le champion des mêmes intérêts moraux, intellectuels, sociaux, mais surtout politiques. Il y a apporté quelques idées nouvelles, mais surtout des moyens nouveaux. Ivan III combattait en silence avec la hache. Sans remettre la hache dans la gaine de peau d'ours, homme de son temps, Ivan IV a suppléé le travail du bourreau par l'action des réformes économiques et par la parole. Ne fallait-il pas qu'il parlât, puisqu'on se mettait à parler autour de lui? Le silence va se refaire ensuite, quand la théorie du pouvoir despotique et absolu aura triomphé dans l'empire assujetti à sa loi et

pour que la clameur audacieuse d'un Kourbski y retrouve un écho affaibli, il faudra attendre le retour en Europe d'une autre époque de fermentation révolutionnaire et la voix de Radichtchev. Au seizième siècle, Ivan devait suivre l'impulsion qui, même en Russie, portait les intellectuels à discourir.

Contrairement à l'opinion la plus générale, il s'est montré cependant beaucoup plus fort dans la pratique que dans la théorie, car si à l'intérieur il a maintenu en somme contre tous les Kourbski et développé dans ses conséquences logiques le programme adopté, et si au dehors il n'a cédé que devant le génie et la fortune de Bathory, ses idées en matière politique comme en matière religieuse paraissent fréquemment vagues, confuses et flottantes, et le pouvoir de réflexion dont il dispose ne correspond pas à la puissance de son instinct généralement sûr. Instinctivement porté à s'appuyer sur les masses populaires, il n'en livre pas moins ses paysans à l'exploitation de ses « hommes de service ». Très dévot, débutant en 1547, deux semaines après son mariage, par un pèlerinage à la Troïtsa qu'il accomplit à pied en dépit d'un grand froid ; très pénétré de l'excellence de sa religion, ainsi que le prouvent ses disputes avec Possevino et avec Rokita, il laisse fréquemment échapper des boutades qui frisent le libertinage. D'autres fois, il fait preuve d'une tolérance qui ne paraît tenir à aucun principe, car elle est intermittente et opportuniste : autorisés à construire deux temples à Moscou, puis odieusement maltraités, les protestants eurent à s'en apercevoir. A la prise de Polotsk en 1563, le tsar préside à une noyade générale des juifs dans la Dvina. A ce moment, le commerce des israélites était frappé d'interdit en Moscovie ; mais aux envoyés polonais qui s'en plaignaient Ivan donnait des raisons assez singulières : « Les juifs, disait-il, détournaient ses sujets du christianisme et de plus se livraient à des attentats coupables avec des herbes empoisonnées. »

Le tsar faisait allusion à une histoire des plus étranges. Un agent florentin, qui a séjourné en Moscovie de 1551 à 1565, et dont M. Chmourlo a publié les souvenirs (Pétersb., 1891),



Giovanni Tetaldi, parle de certaine *momie*, dont l'introduction dans ce pays aurait donné lieu à un procès de contrebande, compliqué de circonstances aggravantes. Les cadavres embaumés, importés d'Afrique par la voie de Constantinople, étaient, paraît-il, très recherchés ici, et faisaient l'objet d'un trafic assez considérable qui, concurremment avec le commerce des épices, se trouvait entre les mains des juifs. Pour faire pièce à ces derniers, un marchand polonais se serait avisé de leur livrer, en guise de momie, le cadavre d'un homme récemment supplicié qu'il aurait bourré d'herbes aromatiques. Les momies ne payant pas de droits d'entrée, on attribua aux juifs l'habitude d'introduire ainsi en fraude des denrées assujetties à une taxe assez forte, et des intentions homicides s'ajoutèrent dans l'imagination populaire à ce chef d'accusation. Ivan ne semble d'ailleurs s'être soucié nullement d'éclaircir l'affaire, s'en tenant à la répulsion que les juifs lui inspiraient. Cet impulsif était aussi un sentimental à sa façon.

On ne saurait méconnaître une grande part de sentiment dans l'idée fixe de passer en Angleterre qu'il caressa jusqu'au dernier moment. Ç'a été son roman, et, sans négliger le côté pratique de l'aventure, il y a mis beaucoup de fantaisie. L'alliance contre Bathory et Marie Hastings ont fait partie d'une même hallucination.

C'est aussi par sa manière très personnelle de sentir son rôle et de l'interpréter, ardeur impétueuse dans l'action et mimique exubérante, ampleur du geste et redondance du verbe, que le Terrible a donné l'illusion d'une sorte de *héros-cosaque* appartenant au cycle d'Ilia de Mourom. On peut admettre, au surplus, que ce cycle n'ait été fermé en Russie que par les réformes définitives du dix-huitième siècle et que jusque-là, bercé par l'harmonieuse mélopée de ses bardes rustiques, le peuple de Pierre le Grand ait vécu une existence d'épopée. Avec Ilia de Mourom, Ivan a encore en commun l'humour, trait perpétué jusqu'à nos jours dans le tempérament de sa race, l'emportement furibond. Mais sa psychologie

est autrement compliquée. Derrière le masque extérieur donnant aux deux personnages un air de famille et malgré la part de rêve qui leur est commune, il y avait chez Ivan un grand fonds de réalisme. Quand il eut passé, abandonnant son sceptre de fer à des mains débiles et emportant dans la tombe le secret de sa toute-puissance, pendant un siècle entier son peuple devait chanter et rêver encore; mais il lui avait donné déjà une rude secousse, et, lui vivant, la place s'était faite étroite pour les *héros* qui ne consentaient pas à se réveiller et à entrer dans la réalité, dans la hiérarchie, dans la discipline. Ceux-là devaient fuir en Ukraine...

L'imagination a tenu certes une grande place dans l'être moral que nous étudions ici, et par là Ivan diffère essentiellement de Pierre, un des esprits les plus positifs que le monde ait connus. Il se distingue encore de son grand héritier par l'opinion très haute qu'il a de ses propres capacités et qu'il associe très curieusement à la défiance qu'il garde toujours de lui-même comme des autres. Comme cet ouvrier d'une fortune colossale d'Amérique interrogé de nos jours par un reporter sur les talents auxquels il a dû ses succès, Pierre eût dit volontiers : « Des talents? Je n'en ai aucun. Je travaille, je travaille à mort, voilà tout. » Ivan se croyait beaucoup de talents, sinon tous. Représentant d'une race de conquérants étrangers, dans cette origine même il apercevait un élément de supériorité personnelle. En Pierre le Grand la conscience et la fierté de la nationalité *commune* paraîtra déjà fortement développée. Par certains côtés de son t mpérament le Réformateur sera peuple et s'en vantera, et ce n'est pas lui qui, confiant des lingots d'or à un ouvrier étranger, aurait eu l'idée de lui faire cette recommandation : « Veillez bien au poids, car les Russes sont tous des voleurs. » Des boutades de ce genre sont fréquentes chez Ivan. Il lui arrivait à tout propos de parler de ses « ancêtres allemands ». Les archives de Vienne contiennent-elles la trace d'un testament par lequel le fils de Vassili aurait eu la pensée de léguer son empire à la maison de Habsbourg? Je n'ai pu vérifier ce fait,

avancé par Kostomarov (*Monographies*, XIII, 304, note), et je le tiens pour peu vraisemblable. Mais les fables les plus grossières ont souvent un fonds de vérité, et, en parlant de l'origine *bavaroise* du Terrible, sans doute Veit Zenge s'est fait seulement l'écho d'un propos recueilli de la bouche même du souverain, qui se plaisait, paraît-il, à chercher l'étymologie de *boïar* dans *Baiern* (Karamzine, IX, note 166). Le vrai testament d'Ivan, comme aussi la meilleure expression de sa physionomie, sont pourtant à chercher dans son œuvre, sur laquelle je dois r venir une dernière fois, pour en résumer le caractère et en indiquer les résultats

V

LES RÉSULTATS DU RÈGNE

Les massacres ordonnés par Ivan ont été notoirement exagérés par ses adversaires et ses détracteurs, les uns inspirant les autres. Kourbski mentionne comme *entièrement anéanties* des familles — les Kolytchev, les Zabolotski, les Odoiévski, les Vorotynski — que l'on retrouve dans les inventaires du siècle suivant. L'émigration a fait certainement plus de vides dans la classe aristocratique, sans pourtant dégarnir entièrement ses rangs. Ivan n'a d'ailleurs obéi, sur ce point, à aucun parti pris absolu, et il s'est lui-même préoccupé de faire un sort à trois grandes maisons : les Mstislavski, les Glinski, et les Romanov, dont la fidélité lui semblait suffisamment garantie par l'absence d'attaches dans le pays, la dépendance matérielle, et la parenté. Les deux premières arrivaient récemment de Lithuanie, la troisième faisait parti de la famille du souverain.

L'affaiblissement de l'élément aristocratique a eu pour instrument principal des causes économiques et des mesures politiques. Au cours du seizième siècle, la propriété foncière

s'émietta d'abord spontanément aux mains des boïars, par l'effet de l'endettement universel. Sur les registres d'un usurier de l'époque, Protopopov, nous trouvons tout un armorial, et les archives du monastère de Saint-Cyrille nous montrent la marche du phénomène : en 1557, ne trouvant sans doute plus de crédit chez les Protopopov, le prince D. D. Oukhtomski vend aux moines, pour 350 roubles, un village avec dix-sept hameaux en dépendant; trois années plus tard, il touche 150 roubles et abandonne quatre autres dépendances ; à la même époque, la communauté fait l'acquisition d'un grand domaine appartenant à la même famille, et, en 1575, elle en tire encore un lot de prairies « pour des messes ». De façon ou d'autre, tout le bien des Oukhtomski y passe. (V. Rojkov, *l'Agriculture... au seizième siècle*, 1899, p. 396.)

Or, cette détresse financière des grandes familles est une conséquence directe du nouveau régime politique, et des obligations qu'il met à leur charge. Le service universel implique le séjour à la cour ou dans le voisinage de la cour, quand ce n'est pas la présence sous les drapeaux, ou l'exercice d'une fonction quelconque. Habitant le domaine patrimonial, on avait peine déjà à en tirer un maigre revenu; absent, on est vite ruiné. Là-dessus arrive l'*Opritchnina*, c'est-à-dire la dépossession en masse dans les conditions que j'ai indiquées : déjà ébranlées, la situation économique et la situation politique des intéressés y reçoivent le coup de grâce. Avec le système de cautionnement développé par Ivan, l'effet de l'émigration est lui-même décuplé, centuplé, dans le même sens, car pour un fugitif il y a dix, cent, répondants qui paient. En dehors des Stroganov on ne saurait aussi trouver un seul exemple de grande fortune aristocratique ayant échappé à cet autre massacre. Si parmi les gens riches se rencontrent encore aujourd'hui des descendants de Rurik ou de Guédymine authentiques, quelques Troubetzkoï, Galitzine, Kourakine, Soltykov, Boutourline, leur opulence ne date que du dix-huitième siècle et des faveurs de quelque impératrice.

C'est ainsi que, sur cette classe, déjà différenciée des aristo-

craties occidentales par l'absence du principe féodal, a été consommée une œuvre de nivellement démocratique. La hiérarchie du service créait bien, à côté, des titres nouveaux et des prérogatives nouvelles, garanties par le *miéstnitchestvo*, mais non pas les éléments d'une corporation, au sens occidental du mot; elle tendait, au contraire, à pulvériser la famille elle-même et à la réduire en atomes, sur lesquels le pouvoir absolu maintenait et fortifiait sa prise.

Cette révolution, dont l'élément populaire semblait devoir bénéficier, n'a eu cependant pour lui que des fruits amers. Le nouveau régime fut une maison à deux étages bâtis sur un même plan : fonctionnaires en haut, serfs en bas, esclavage partout. Mais le Terrible n'a fait, à cet égard, qu'achever ou poursuivre ce qui se trouvait depuis deux siècles dans le programme de Moscou, et l'*opritchnina* elle-même n'a été qu'une extension de la politique appliquée par les prédécesseurs du tsar aux villes et territoires dont ils opéraient la conquête. C'était une sorte de colonisation à rebours. Quant à la colonisation au sens normal, elle a continué à dépendre de l'initiative privée; mais Ivan lui a donné du champ.

A l'ouest, sa politique d'expansion a échoué. On ne saurait sans injustice lui en faire porter toute la responsabilité. Un siècle et demi plus tard, si, en reprenant le même chemin, au lieu d'un fou comme Charles XII, Pierre le Grand avait rencontré un Bathory, la bataille de Poltava aurait peut-être autrement tourné. A l'est, Kazan, Astrakhan et la Sibérie font la part du Terrible suffisamment belle.

Au point de vue économique, la conquête de Kazan n'a pas donné les avantages immédiats qu'on en pouvait attendre. Le commerce, dont les Tatars exagéraient l'importance pour engager le Sultan à reprendre la ville, y donna des déceptions aux Anglais. Ivan n'a pas négligé de chercher ailleurs des compensations. En offrant aux marchands suédois libre passage sur ses terres, même pour la route des Indes, il stipulait en faveur de ses sujets le même privilège, pour les relations à entretenir ou à créer avec Lubeck et même avec l'Espagne.



En 1567, nous trouvons dans les chroniques mention faite de marchands russes se rendant à Anvers et à Londres, et, en 1568, les sources anglaises signalent la présence sur les bords de la Tamise de deux de ces Moscovites, Tviérdikov et Pogoriélov, qui passent pour des ambassadeurs. Ils cumulaient sans doute, partageant leurs efforts entre le négoce et la diplomatie.

Le développement de l'industrie, sous Ivan, fut surtout en surface : elle gagna en étendue par l'annexion des provinces de l'Est. L'acquisition du cours inférieur du Volga favorisa le développement des pêcheries. A Péréiaslavl, en 1562, il y eut quatre-vingt-dix-neuf établissements de ce genre. Les salines acquirent une grande importance après l'occupation par les Stroganov du littoral de la Kama et la découverte de mines de sel aux environs d'Astrakhan.

La politique financière d'Ivan n'appelle pas l'éloge : elle s'est résumée en une série d'expédients flairant le brigandage. Fletcher en indique quelques-uns : large tolérance pour les gouverneurs de provinces auxquels on fait rendre gorge après qu'ils se sont gavés ; même procédé appliqué aux monastères dont on laisse s'accroître la fortune ; accaparement temporaire ou monopolisation de certains produits ou marchandises sur lesquels on réalise ainsi d'importants bénéfices ; amendes imposées à des fonctionnaires pour des délits fictifs. Le diplomate anglais rapporte l'anecdote presque incroyable d'un bonnet plein de *mouches vivantes* qui aurait été réclamé à cette fin à la municipalité de Moscou !

Les impôts eux-mêmes faisaient l'objet d'une exploitation aussi peu rationnelle que possible. D'une manière générale, tout besoin nouveau déterminait la création d'une taxe nouvelle, sans nul souci de proportionner les charges aux moyens et sans qu'on prît garde de ne pas tuer la poule aux œufs d'or. A la fin du règne, la ponte fut bien près de s'arrêter.

La prise de Kazan et d'Astrakhan a servi principalement les intérêts de l'Église en élargissant son domaine. Le premier archevêque de Kazan, Gourii, opéra des conversions assez

nombreuses parmi les Tatars; mais jusqu'à la fin du règne ces triomphes du prosélytisme orthodoxe eurent une contrepartie dans la résistance du paganisme prolongée à l'intérieur même du pays, notamment dans certains districts de la province de Novgorod. Quant aux tentatives de réforme religieuse, bientôt abandonnées par le Terrible ou mollement soutenues, elles n'ont donné aucun résultat appréciable et la condition intellectuelle et morale du clergé ne s'en est pas ressentie.

A un point de vue plus général cependant, le développement de la vie intellectuelle s'est accusé de façon sensible. Si les écoles projetées en 1551 sont restées à l'état de projet, si l'imprimerie n'est pas sortie de la période des essais rudimentaires, l'auteur des lettres adressées à Kourbski n'en a pas moins présidé à un certain essor de la pensée, quittant l'enceinte des cloîtres et le cercle des discussions religieuses pour prendre son vol dans le monde des idées profanes. Ce commencement de sécularisation a été une des grandes conquêtes du règne.

Par contre, jusque dans les relations internationales, Ivan n'a pas su, ou voulu, rompre avec certaines traditions de barbarie s'accordant mal avec ce progrès. Comme par le passé, les envoyés étrangers adressés à sa cour furent souvent traités en prisonniers de guerre, et le sort des prisonniers de guerre réels resta lamentable. Ce qui pouvait leur arriver de plus heureux était d'être vendus ou distribués aux monastères en qualité de serfs. Il arrivait qu'on les jetât à l'eau. En 1581 Ivan ordonna de tuer, après s'en être servi, les « langues » suédoises, c'est-à-dire les belligérants ou non belligérants capturés en vue de renseignements à obtenir. Les captifs polonais ou suédois servirent couramment de monnaie pour les échanges opérés par les marchands tatars sur les marchés de Constantinople.

Tel quel, avec ses défauts et ses vices, ses erreurs et ses crimes, ses défaillances et ses insuccès, Ivan a été populaire, d'une popularité de bon aloi, qui a résisté à la double épreuve



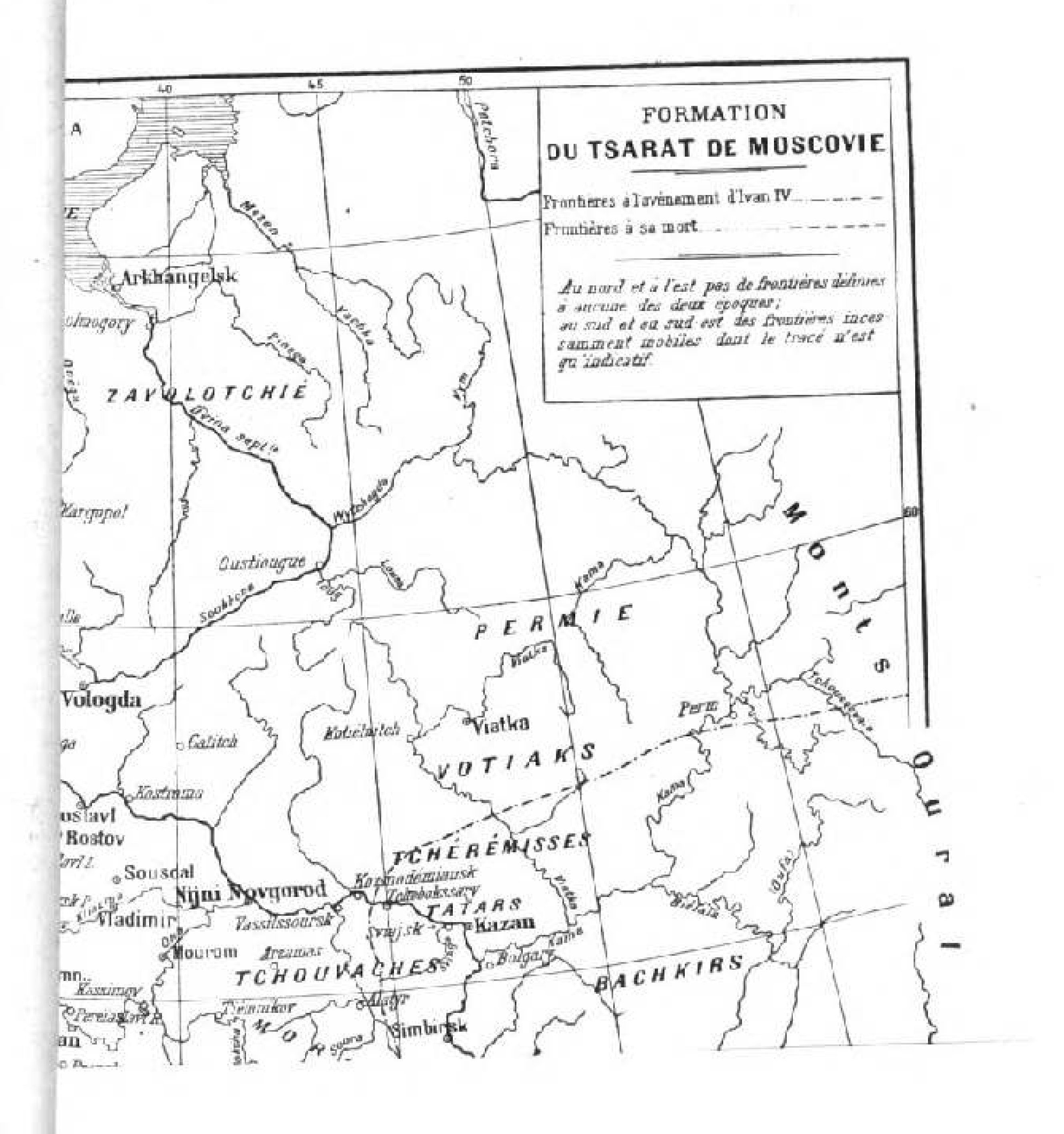
du malheur et du temps. Et c'est aussi un résultat. Dans le cycle moscovite des chants historiques, le tsar a la place d'honneur et une apparence nullement répulsive : il est accessible aux sentiments humains, sévère mais juste, généreux même. Sans doute, sa majesté demi-sacerdotale l'élève si haut et l'entoure d'un nimbe tellement auguste qu'aucune critique ne saurait l'atteindre ; on sent pourtant que les sympathies lui sont acquises. Quand il se livre à des orgies sanglantes sur les cadavres des Tatars vaincus, ou, sur un simple soupçon, livre au bourreau quelques-uns de ses boïars, le peuple est avec lui ; il applaudit au carnage comme à la joie du maître. Ne peut-il applaudir, il ferme respectueusement les yeux ou, pieusement, jette sur ce qui révolte sa conscience le manteau pudique de la fiction. Il ne veut pas que le Terrible ait tué son fils · le tsar des bylines récompense magnifiquement Nikita Romanovitch qui, au péril de sa vie, a sauvé la victime, car, aussitôt l'ordre donné, le souverain s'est repenti. Ce tsar-là a bien quelques faiblesses ; il est emporté et son premier mouvement n'est pas toujours le meilleur. Sous les murs de Kazan, où l'anachronisme intentionnel des poètes met déjà en scène Ermak et même Stenka Rasine, Ivan accuse de trahison et menace de la potence ses artificiers trop lents à faire sauter une mine. Lâches, comme ils le sont toujours dans l'historiographie populaire, les chefs se cachent derrière leurs subordonnés ; mais un jeune soldat prend fièrement la défense de ses compagnons, la mine saute et le tsar sait reconnaître sa méprise et le mérite de l'obscur héros. Pénétrant dans la ville conquise, Ivan épargne la tsarine Hélène, qui vient à sa rencontre avec le pain et le sel et il se contente de la faire baptiser de force et de l'enfermer dans un cloître ; mais il ordonne d'arracher les yeux au tsar Siméon, qui a montré moins d'empressement et plus de dignité, et le peuple donne encore raison au vainqueur.

C'est la moralité de l'époque entière à laquelle le Terrible a attaché son nom : un idéal s'en dégage de grandeur matérielle et de force brutale, double postulat, auquel ce peuple-c

s'est montré disposé à sacrifier le reste, tout en cherchant à se faire illusion sur la valeur du but poursuivi et sur l'étendue du sacrifice. Dans cet autre rêve, tsar et peuple se rencontraient et ils devaient lui donner corps un jour, Pierre se substituant à Ivan pour achever l'incarnation dont la Russie moderne est sortie. Mais la mort du Terrible laissait l'œuvre à l'état embryonnaire. Ayant surtout détruit, Ivan n'avait pas eu le temps de construire. Encore moins avait-il assuré la continuité de son effort. Adversaire malheureux de Bathory et meurtrier du tsarevitch-héritier, il léguait au pays la guerre avec la Pologne et l'anarchie. Une nouvelle poussée victorieuse des rivaux de l'Ouest slave pénétrant jusqu'à Moscou sous le couvert des faux Dmitri, et un retour offensif de l'oligarchie aristocratique reprenant ses avantages à la faveur de l'effondrement général de l'édifice inachevé, étaient là aussi en germe. C'est l'histoire du dix-septième siècle. Mais Pierre le Grand ne devait pas mieux garantir son héritage contre les hasards du lendemain, et cependant, après une éclipse nouvelle, Catherine allait venir comme il était venu. La force restait, énorme déjà, matériellement accrue, moralement trempée et gage impérissable d'un prodigieux avenir (1).

(1) Chtcherbatov, le premier, dans son *Histoire de Russie*, V, 3ᵉ partie, a aperçu les diversités du caractère d'Ivan. Dans l'*Histoire de Karamzine*, il y a deux Ivan qui ne s'accordent pas ensemble, celui du vol. VIII et celui du vol. IX. Polevoï, *Histoire du peuple russe*, vol. VI ; Pogodine, *Fragments d'histoire et de critique*, I, et *Étude* dans les *Archives d'histoire et de sciences politiques*, 1859, livre V ; Kostomarov, enfin, dans une *Étude* publiée par le *Messager de l'Europe*, 1871, nº 10, ont suivi cette voie, en attribuant les actes du souverain à des influences étrangères. Dans une *Étude sur l'œuvre de C. Akssakov*, Pét., 1861, Kostomarov a encore emprunté à cet écrivain l'idée du côté théâtral développé dans le caractère d'Ivan. — L'école de Moscou, représentée par Kavéline (*Œuvres*, I) et par Soloviov (*Histoire de la Russie*, VI), a adopté un point de vue différent, en cherchant à établir une liaison entre le rôle du souverain et son milieu historique : idée déjà mise en avant par Biélinski (*Œuvres*, II). I. Samarine (*Œuvres*, V), et Bestoujev-Rioumine (*Hist. de Russie*, II), en suivant Samarine, ont insisté sur la faiblesse de volonté comme trait dominant dans la psychologie d'Ivan. De même Iaroch, dans son *Parallèle entre Ivan et Pierre le Grand*, Kharkov, 1898. Kovalevski, dans ses *Essais de psychiâtrie*, Pétersb., 1893, III, a plaidé la folie.

FIN


FORMATION
DU TSARAT DE MOSCOVIE
Frontières à l'avènement d'Ivan IV
Frontières à sa mort
Au nord et à l'est pas de frontières définies à aucune des deux époques;
au sud et au sud-est des frontières incessamment mobiles dont le tracé n'est qu'indicatif.
40
45
50
60
Arkhangelsk
Kholmogory
ZAVOLOTCHIÉ
Kargopol
Oustiougue
PERMIE
Monts Oural
Vologda
Galitch
Kostroma
Kotelnitch
Viatka
Perm
VOTIAKS
TCHÉRÉMISSES
TATARS
Rostov
Sousdal
Nijni Novgorod
Kosmodémiansk
Vladimir
Vassilssoursk
Kazan
Mourom
TCHOUVACHES
Bolgary
BACHKIRS
Kassimov
Alatyr
Simbirsk
Kama
Viatka
Petchora

BIBLIOGRAPHIE

Actes des Archives d'État du royaume de Pologne pour le règne de Bathory [Akta Metryki Koronnej...], édit. Pawinski, Varsovie, 1884, 1 vol.

Actes des Archives d'État du grand-duché de Lithuanie pour les relations diplomatiques de ce pays sous le règne de Bathory [Kniga possolskaïa Metryki viélikavo Kniajestva Litovskavo], édit. Pogodine et Doubiénski, Moscou, 1843, 1 vol.

Actes historiques [Akty Istoritcheskiié], publication de la Commission archéographique, St-Pétersb., 1841, 1er vol., et supplément 1845, 1er vol. V. **Documents.**

Actes historiques pour l'histoire de la Russie de l'Ouest [Akty otnosiachtchyiésia k Istorii zapadnoï Rossii], St-Pétersb., 1846-1853, 1er, 2e et 4e vol.

Actes historiques pour l'histoire de la Russie du Sud-Ouest [Akty otnosiachtchyiésia k Istorii iougo-zapadnoï Rossii], St-Pétersb., 1862-1869, 6 vol.

Actes historiques pour le règne d'Étienne Bathory [Akta historyczne do panowania S. Batorego], édit. Ianicki, Varsovie, 1881, 1 vol.

Actes historiques [Akty historyczne], édit. de l'Académie des sciences de Cracovie, 1887, 11e vol.

Afanassiev (V.), *la Campagne de Kazan* [K 350 — liétiou pokorénia Kazani...], Moscou, 1902, brochure.

Akssakov (C.), *Œuvres*, Moscou, 1889, 1er vol., 2e édit.

Akty arkheogr. Ekspedytsyi. V. **Documents.**

Albertrandi, *Règnes de Henri de Valois et d'Étienne Bathory* [Panowania Henryka Walezyusza i...], Varsovie, 1823, 1 vol.

Alexandrovskaia Liétopis. V. **Chronique.**

Amman (Jost), *Gyneceum seu Theatrum mulierum*, Francfort, 1586, 1 vol.

Ancienne Bibliothèque russe [Drevnaïa Rousskaïa Vivliofika], 1787-1791, 2e édit., du 12e au 20e vol., et nouvelle édit., 1891, 5 vol.

Annerstedt (C.), *Die Begründung der schwedischen Herrschaft in Livland*, Stockholm, 1868, 1 vol.

Archiv Nachrichten von Unterhandlungen zwischen Russ. und Dän. Höfe, **Büschings Magazin**, VII.

Archiv für die Geschichte Liv. Ehst. und Kurlands, Reval, 1841-1885, 1er au 19e vol.

Archives de la maison Sapieha, Lemberg, 1892, 1er vol.

Archives de la maison Radziwill, Cracovie, 1885, 1 vol.

Artsybachev, *Étude sur l'histoire russe*, **Messager de l'Europe** [Viéstnik Evropy], 1821.



Bagalieï (D.), *Essais sur l'histoire de la colonisation des steppes* [Otcherki iz istorii kolonizatsii... Okraïny], Moscou, 1887, 1 vol.

Bantych-Kamiénski, *Aperçu des relations extérieures de la Russie* [Obzor Vniéchnykh Snochenii...], Moscou, 1894, 1er vol.

Bantych-Kamiénski, *Correspondance diplomatique entre la Russie et la Pologne* [Pièriépiska miéjdou Rossieï i Polcheï...], **Lectures de la Société d'histoire et d'antiquité** [Tchténia], 1860.

Barrow, *A chronological history of voyages*, Londres, 1818, 1 vol.

Barsov (N.), *Deux épîtres du pope Silvestre*, **Lectures chrétiennes** [Christianskiié Tchténia], 1871.

Barsov (N.), *Sur l'auteur de l'épître au tsar Ivan Vassiliévitch* [K voprossou ob avtorié poslania k tsariou I. V.], **Recueil de l'Institut archéologique** [Sbornik arkheolog. Inst.], livre IV.

Bartoszewicz, *Anne Jagellon* [Anna Jagiellonka], Cracovie, 1882, 1 vol.

Bauer, *les Relations de la Russie avec l'Allemagne*, **Revue du Minist. de l'Inst. pub.** [Journal Ministerstva narodnavo prosviéchtchénia], 1870.

Beitrage zur Kentniss Russlands und seiner Geschichte, édit. Evers et Engelhardt, Derpt, 1816, 10 vol.

Beiträge zur Kunde Ehst. Liv. und Kurlands, édit. Pabst, Reval, 1868-1887, 4 vol.

Bestoujev-Rioumine (C.), *Histoire de Russie* [Istoria Rossii], 1885, 2e vol.

Bestoujev-Rioumine (C.), *Tendances diverses dans l'étude de l'élément populaire en Russie*, **Annales de la Patrie** [Otiétchestviénnyié Zapiski], 1860.

Bestoujev-Rioumine (C.), *l'Enseignement slavophile*, **(même recueil)**, 1862.

Bestoujev-Rioumine (C.), *Étude sur le caractère d'Ivan*, **Aurore** [Zaria], 1871.

Bestoujev-Rioumine (C.), *les Relations diplomatiques entre la Russie et l'Angleterre* [Pamiatniki diplomatitcheskikh snochenii], **Recueil de la Soc. Ie d'hist. russe** [Sbornik... Istoritcheskavo Obchtchestva], XXXVIII.

Bibliotheca Livoniæ historica. V. **Winkelmann.**

Bibliothèque des écrivains étrangers ayant écrit sur la Russie, St-Pétersb., 1847, 1er vol.

Biélaiév (J.-D.), *Leçons sur l'histoire du droit russe* [Lektsyï po istorii rousskavo zakonodatiélstva], Moscou, 1888, 1 vol.

Biélaiév (J.-D.), *les Paysans en Russie* [Khréstianié na Roussi], Moscou, 1891, 1 vol.

Biélaiév (A.-M.), *le Service de garde sur la frontière polonaise* [O storojévoï... sloujbié na polskoï okraïnié], Moscou, 1848, 1 vol.

Biélokourov, *la Bibliothèque des souverains moscovites* [O Bibliotékié moskovskikh gossoudareï], Moscou, 1898, 1 vol.

Biélov (E.-A.), *Sur l'importance historique de la classe des boïars* [Ob istoritcheskhom znatchenii rousskavo boïarstva], **Revue du Minist. de l'Instr. pub.**, 1886.

Biélov (E.-A.), *l'Histoire de la Russie jusqu'à la réforme de Pierre le Grand* [Rousskaïa istoria do reformy Piétra Viélikavo], St-Pétersb., 1895, 1 vol.

Biélov (E.-A.), *Notes introductives à l'histoire d'Ivan le Terrible* [Predvaritiélnyïa zamiétchania k istorii Ivana... groznavo], **Revue du Minist. de l'Inst. pub.**, 1887.

Biélski (M.), *Chronique polonaise* [Kronika Polska], **Recueil des écrivains polonais**, XVII.

Bienemann (Fr.), *Aus Baltischer Vorzeit*, Leipzig, 1870, 1 vol.

Bienemann (Fr.), *Briefe und Urkunden zur Geschichte Livlands in den J. 1558-1562*, Riga, 1865-1879, 6 vol.

Bienemann (Fr.), *Riga's Stellung bei der Auflösung der livländischen Ordensstaates*, **Russische Revue, 1877.**

Biéssiéda Valaamskikh Tsoudotvortsev. V. **Entretien.**

Blumenfeld, *des Formes de la propriété foncière dans l'ancienne Russie* [O formakh ziémliévladiènia v drevniéï Rossii], Odessa, 1885, 1 vol.

Boch ou Bochius, *Psalmorum Davidis parodia heroica*, Anvers, 1608, 1 vol.

Boratynski (Louis), *Étienne Bathory et ses plans de ligue contre la Turquie* [Stefan Batory i jego plan ligi przeciw Turkom], **Comptes rendus de l'Académie des sciences de Cracovie, 1902.**

Bouslaiév (F.-I.), *Esquisses de littérature et d'art* [Istoritcheskiié otcherki rousskoï narodnoï slovièsnosti i iskoustva], St-Pétersb., 1861, 2e vol.

Bouslaiév (F. I.), *Idées générales sur l'iconographie russe*, **Recueil de la Soc. de l'Art ancien, 1866.**

Bouslaiév (F.-I.), *Étude sur l'art russe*, **Revue critique** [Krititcheskoié Obozriénié], Moscou, 1879.

Boutovski (V. de), *Histoire de l'ornement russe du onzième au seizième siècle*, Paris, 1872, 1 vol.

Bredenbach (Tielemann), *Belli livonici Historia*, **Startchevski**, 1er vol.

Broel-Plater (Vladimir), *Recueil de mémoires pour l'histoire polonaise* [Zbiór Pamietnikòw...], Varsovie, 1858, 3e vol.

Brutto (J.-M.), *De rebus gestis Stephani I narratio*, Rome, 1852, 1 vol.

Buchau (Daniel Printz v.), *Moscoviæ artes et progressus*, **Scriptores rerum livonicarum**, II. V. ce titre.

Bunge (F.-G.). V. **Archiv. für die Geschichte Liv. Ehst und Kurland.**

Bunge (F.-G.), *Der Orden der Schwertbruder*, Riga, 1875, 1 vol.

Büschings Magazin, Hambourg, 1767-1793, 7e vol.

Busse (K.-H.-V.), *Herzog Magnus, Kœnig von Livland*, Leipzig, 1871.

Busse (K.-H.-V.), *Zur Geschichte Livlands in den Jahren 1581-1582, Mittheilungen aus dem Gebiete der Geschichte Liv. Ehst und Kurlands*. V. ce titre. (Journal de l'abbé **Piotrowski**. V. ce nom.)

Buttner, *Die Vereinigung d. Liv. Schwertbruder Orden mit d. deutschen Orden*, Leipzig, 1865, 1 vol.

Cahun (L.), *Introduction à l'Histoire de l'Asie*, 1896, 1 vol.

Caligari. V. **Kallenbach.**

Campani. V. **Pierling.**

Cawston et Keane, *The early chartered Companies*, Londres, 1896.

Celsius (O. v.), *Histoire d'Éric XIV*, traduction française de Genest, Paris, 1777, 2 vol.

Chancellor. *Travels*, **Hakluyt**, I.

Chaudoir (Baron V. de), *Aperçu sur les monnaies russes*, St-Pétersb., 1836, 1 vol.

Chevirev, *Voyage au monastère de Saint-Cyrille* [Poiézdka v Kirillo-Biélooziérski monastyr], Moscou, 1850, 2e vol.

Chliakov (N.-V.), *Ermak en 1581*, St-Pétersb., 1901, brochure.

Chmourlo (E.), *l'Orient et l'Occident dans l'histoire russe* [Vostok i Zapad v rousskoï istorii], Derpt, 1895, 1 vol.

Chmourlo (E.), *Essai sur la biographie et les travaux de C.-I. Bestoujev-Rioumine* [Otcherk jizni... K. I. B. R], Derpt, 1899, 1 vol.



CHMOURLO (E.), *les Récits de Giovanni Tetaldi sur la Russie* [Izviéstia G. T. o Rossii], St-Pétersb., 1891, brochure.

CHOISNIN (J.), *Mémoires*, **collection Michaud et Poujoulat**, XI.

CHRISTIANI, *Die Gegenreformation in Lifland*, *Baltische Monatschrift*, 1889.

Chronique du règne d'Ivan IV [Tsarstviénnaïa Kniga ou Liétopissiéts Tsarstvovania Tsaria I. V], St-Pétersb., 1769, 1 vol.

Chronique russe dite de Lvov [Lvovskaïa Liétopis], St-Petersb., 1792, 1 vol.

Chronique russe dite de Nicone [Nikonovskaïa Liétopis], **Recueil complet des chroniques russes**, IX et X. V. ce titre.

Chronique sibérienne dite d'Essipov [Essipovskaïa Liétopis], édit. Spaski, St-Pétersb., 1823, 1 vol.

Chronique sibérienne dite de Stroganov [Stroganovskaïa Liétopis], édit. Spaski, St-Pétersb., 1821, 1 vol.

Chronique sibérienne dite de Remezov [Remezovskaïa ou Koungourskaïa Liétopis], St-Pétersb., 1880, édit. de la Commission archéographique, 1 vol.

Chronique dite d'Alexandre Nevski [Alexandrovskaïa Liétopis], **Bibl. Hist. russe**, III, 1876.

Chroniques de Novgorod [Novgorodskiié Liétopisy], **Recueil complet des chroniques russes**, III et IV.

Chroniques de Pskov [Pskovskiié Liétopisy], **Recueil complet des chroniques russes**, 4e et 5e vol.

Chronique de Moscou [Moskovskaïa Liétopis), édit. Lébédiev, **Lectures de la Soc. d'hist. et d'antiq. de Moscou** [Tchténia], 1895.

Chronique dite de Normantski [Normantskaïa Liétopis], **Annales de la Soc. Ile d'hist. et d'antiq.** [Vrémiennik Imperatorskavo Obch. Ist. i Drev], 1850.

Chronique de Tver [Tverskaïa Liétopis], **Recueil complet des chroniques russes**, XV.

Chronographes russes. V. **Popov.**

CHTCHERBATOV (M.-M.), *Histoire de Russie* [Istoria Rossii], St-Pétersb., 1777, 5e vol.

CHYTRAEUS (D.), *Chronicon Saxoniæ*, Leipzig, 1593, 1 vol.

CIAMPI, *Bibliographia critica*, Florence, 1838-1842, 3 vol.

Code d'Ivan IV [Soudiébnik], avec les commentaires de Tatichtchev, Moscou, 1786, 1 vol. Texte du Code et lois complémentaires, **Actes historiques**, 1841, 1er vol.

CONTARINI, *Rapports diplomatiques*, **Bibliothèque des historiens étrangers sur la Russie**.

CUSTINE (Mis DE), *la Russie*, Paris, 1853, 1 vol.

CZERMAK (V.), *le Parlementarisme lithuanien avant l'union de Lublin* [Parlamentaryzm litewski...], Lemberg, 1891, 1 vol.

CZUCZYNSKI, éditeur de **Piotrowski**. V. ce nom.

DAHLMANN (A.), *Dissertatio de occasione fœderum Regis Erici XIV cum Russiâ*, Upsala, 1783, 1 vol.

DARCEL (A.), *l'Art russe*, **Gazette des Beaux-Arts**, 1878.

DEBOLSKI (N.-N.), *la Capacité juridique dans le droit russe jusqu'à la fin du dix-huitième siècle* [Grajdanskaïa diéiésposobnost po rousskomou pravou], St-Pétersb., 1903, 1 vol.

DEBOLSKI (N.-N.), *Examen de la littérature historique sur la question du servage*, **Revue du Minist. de l'Instr. pub.** 1895.

DELMAR-MORGAN, *Early voyages... to Russia*, Londres, 1886, 1 vol.



De rebus gestis Stephani I... contra Magnum Moschorum Ducem, Rome, 1852, brochure (Manifeste d'Etienne Bathory à son armée en 1579).

Diakonov (M.-A.), *le Pouvoir des Souverains moscovites* [Vlast Moskovskikh Gossoudareï], St-Pétersb., 1889. 1 vol.

Diakonov (M.-A.), *Recherches sur l'histoire de l'asservissement des paysans en Russie* [Razzyskania po istorii prikriépliénia vladiéltcheskikh Krestiane v Moskovskom gossoudarstvié], St-Pétersb., 1901, 1 vol.

Diakonov (M.-A.), *Aperçu de l'histoire des populations rurales en Russie* [Otcherki po istorii ssiélskavo nassiéliénia Moskovskavo gossoudarstva], St-Pétersb., 1898.

Diakonov (M.-A.), *Documents pour l'histoire de la population censitaire* [Akty otnossiachtchyïésia k istorii tiaglavo nassiéliénia v Moskovskom gossoudarstvié], Derpt, 1895-1897, 2 vol.

Ditiatine (J.), *l'Organisation et l'administration des villes en Russie* [Oustroïstvo i Oupravliénié gorodov v Rossii], St-Pétersb., 1875, 1er vol.

Dmitriév (F.-M.), *Œuvres*, Moscou, 1899, 1er vol.

Dniévnik posliédniavo pokhoda Stefana Batoria [Journal de la dernière campagne de Bathory], édit. **Kojalowicz.** V. ce nom.

Documents de la Commission archéographique [Akty Arkhéogr. Ekspedytsyï]: St-Pétersb., 1836, 1er et 2e vol.

Documents diplomatiques. V. **Monuments.**

Dogiel, *Codex diplomaticus Regni Poloniæ et Magni Ducatus Lithuaniæ*, Vilna, 1758, 5e vol.

Domostroï (le), éditions de Golokhvastov, **Lectures de la Société d'Histoire et d'Antiquités de Moscou**, 1849; de Iakovlev, St-Pétersb., 1867; de Zabiéline, Moscou, 1882, etc.

Drevnaia Rousskaïa Vivliofika. V. **Ancienne Bibliothèque.**

Entretien des thaumaturges de Valaam [Biéssiéda Valaam. Tsoud.], édit. V.-G. Droujinine et M.-A. Diakonov, St-Pétersb., 1890, brochure.

Essipovskaïa Liétopis. V. **Chronique sibérienne.**

Evers. V. **Beiträge.**

Evfimenko (Mme A.-I.), *Etudes sur la vie nationale* [Izsliédovania narodnoï jizni], Moscou, 1884, 1 vol.

Evfimenko (Mme A.-I.), *la Propriété territoriale des paysans dans l'extrême Nord* [Khréstianskiié ziémliévladienié...], **Pensée russe**, 1882-1883.

Fahne (A.), *Livland, ein Beitrag zur Kirchen und Sittensgeschichte*, Dusseldorf, 1875, 1 vol.

Fechner (A.-G.), *Chronik der evangelischen Gemeinden in Moskau*, Moscou, 1876, 1 vol.

Fiedler, *Ein Versuch der Vereinigung der russischen mit der römischen Kirche.* **Sitzungsberichte der K. K. Akademie der Wissenschaften**, Vienne, 1862, 40e vol.

Fischer (I.-E.), *Histoire de la Sibérie* [Sibirskaïa Istoria], St-Pétersb., 1774, 1 vol.

Fletcher (G.), *The treatise of the Russian Commonwealth*, publication de la Soc. Hakluyt, "Russia at the close of xvi c.", édit. Bond, Londres, 1856, 1 vol. (traduction française de du Bouzet, *la Russie au seizième siècle*, Leipzig et Paris, 1864, 1 vol.

Forsten (G.-V.), *la Lutte pour l'empire de la Baltique* [Borba iz za Gospodstva Baltiiskavo moria], St-Pétersb., 1884, 1 vol.

Forsten (G.V.), *la Question de la Baltique* [Baltiïskiï vopros], 1er vol. : la



Lutte pour la Livonie [Borba iz za Livonii], St.-Pétersb., 1893, 1 vol.

FORSTEN (G.-V.), *Documents pour l'histoire de la question de la Baltique* [Akty i pisma k istorii b. v.], St-Pétersb., 1889-93, 2 vol.

FORSTER, *Geschichte der Entdeckungen im Norden*, Francfort, 1784.

FOSCARINI, *Narratio historica de Moscovitico imperio*, **Historica Russiæ Monumenta**. V. ce titre.

GOLOKHVASTOV (D.-P.), continué par Mgr Léonide, *Silvestre et ses écrits* [Blagoviéchtchenskiï iereï Silvestr i ievo pisania], **Lectures de la Société d'Histoire et d'Antiquités**, 1874.

GOLOUBINSKI (E.), *Histoire de la canonisation des saints dans l'Église russe* [Istoria kanonizatsii sviatykh v rousskoï tserkvi]. Sergiévskiï Posad. 1894, 1 vol.

GÓRSKI (P.-O.), *Vie... du prince Kourbski* [Jizn i istoritcheskoié znatchénié Kniazia A. M. Kourbskavo], Kazan, 1858, 1 vol.

GÓRSKI (C.), *Histoire de l'infanterie polonaise* [Historya piechoty polskiej], Cracovie, 1893, 1 vol.

GÓRSKI (C.), *Histoire de la cavalerie polonaise* [Historya jazdy polskiej], Cracovie, 1894, 1 vol.

GÓRSKI (C.), *Histoire de l'artillerie polonaise* [Historya artyleryi polskiej], Varsovie, 1902, 1 vol.

GÓRSKI (C.), *les Guerres de la république polonaise avec Moscou sous Bathory* [Wojny Rzeczypospolitej z Wielkiem Ksiestwem Moskiewskiem za Batorego], **Bibliothèque de Varsovie** [Bibljoteka Warszawska], 1892.

GOUMILEVSKI (Mgr Ph.), *Histoire de l'Église russe* [Istoria Rousskoï Tserkvi], Moscou, 1888, 3e partie.

GRADOVSKI (A.-D.), *Histoire de l'administration locale* [Istoria miéstnavo oupravliénia], St-Pétersb, 1868, 1er vol.

GRADOVSKI (A.-D.), *Principes du droit public russe* [Natchala rousskavo gossoud, prava], St.-Pétersb., 1883, 3e vol.

GRADOVSKI (A.-D.), *Étude sur les paysans*, **Revue du Minist. de l'Instr. pub.**, 1868

GREFENTHAL, *Chronique livonienne*, **Monumenta Livoniæ**, 5e vol. V. ce titre.

GUAGNINO (A.), *Omnium regionum Moscoviæ descriptio*, **Startchevski**, I. V. ce titre.

GUÉPIN (Dom), *Vie de saint Josaphat*, Paris, 1874, 1er vol.

GYULAY, *Commentarium rerum a Stephano R. P... gestarum, anno 1580*, Claudiopolio, 1581, 1 vol. (Sans nom d'auteur.)

HAKLUYT (R.), *Collection of early voyages*, Londres, 1599, 1er vol.

HAMEL (J.), *Tradescant der æltere 1618 in Russland*, St-Pétersb., 1847, 1 vol. (Traduction anglaise de J.-S. Leigh, " England and Russia ", Londres, 1854, 1 vol.

HANSEN (H.-I.), *Geschichte der Stadt Narva*, Derpt, 1858, 1 vol.

HAUSMANN (R.), *Studien zur Geschichte des Koenigs Stephan v. Polen*, **Verhandlungen der gelehrten etnischen Gesellschaft in Dorpat, 1880.**

HEIDENSTEIN (R.), *De bello moscovitico... commentariorum, libri VI*, Bâle, 1588, et **Startchevski**, 2e vol.

HEIDENSTEIN (R.), *Rerum polonicarum, libri XII*, Francfort. 1672, 1 vol.

HENNING (Salomon), *Liflendische und Churlendische chronica*, **Scriptores rerum Livonicarum**, 2e vol.

HERBERSTEIN (S.), *Rerum Moscoviticarum commentarii*, Bâle, 1571 et **Startchevski**, I.



Hewins, *English trade and finance*, Londres, 1892, 1 vol.

Hiaern (Th.), *Ehst Lyf und Lettlaendische Geschichte*, **Monumenta Livoniæ Antiquæ**, I. V. ce titre.

Historia rerum a Poloniæ rege in Moscovia... gestarum, sans lieu, 1581. (Attribué à Heidenstein.)

Historiæ Ruthenicæ scriptores exteri. V. **Startchevski**.

Historica Russiæ Monumenta, édit. A.-I. Tourguéniév, St-Pétersb., 1841, 1 vol., et suppl., 1 vol. (Le sous-titre russe, *Akty Istoritcheskiié*, prète à des confusions.)

Horsey (J.), *Travels*, publication de la Soc. Hakluyt " Russia at the close of the xvi c. ", Londres, 1856, 1 vol. Extraits dans la collection **Purchas**.

Hüpel (A.-W.), *Nordische Miscellaneen* et *Neue Nordische Miscellaneen*, Riga, 1781-1798, 5 vol.

Hüppe (S.), *De Poloniæ post Henricum interregno*, Breslau, 1866, 1 vol.

Ianicki. V. **Actes historiques**.

Iannau (H. v.), *Geschichte von Lief und Ehstland*. **Hüpel's Neue Nordische Miscellaneen**, III. V. ce titre.

Iaroch (C.), *Parallèle psychologique entre Ivan le Terrible et Pierre le Grand* [Psikhologitcheskaïa parallel], Kharkov, 1898, brochure.

Iasinski (A.-N.), *Œuvres du prince Kourbski* [Sotchiniénia Kniazia Kourbskavo], St-Pétersb., 1889, 1 vol.

Ikonnikov (V.), *Essai sur l'influence de Byzance dans l'histoire russe* [Izsliédovania o glavnykh napravleniakh v naoukié rousskoï istorii, Vlianié Vizantiïskoï i joujno-rousskoï obrazovannosti], Kiév, 1869, 1 vol.

Ikonnikov (V.), *Biographie du métropolite Macaire*, **Revue du Minist. de l'Instr. pub.**, 1881.

Ilinski (A.-K.), *la Population des villes dans la province de Novgorod au seizième siècle* [Gorodskoïé nassiéliénié Novgorodskoï oblasti v xvi viékié], **Même recueil**, 1876.

Ilovaïski (D.), *Histoire de Russie*, Moscou, 1890, 3ᵉ vol.

Ilovaïski (D.), *Notes critiques sur Ivan le Terrible*, **Archive russe** [Rousskiï Arkhiv], 1889.

Ivan IV, Deux épîtres adressées au monastère de Soouzdal, **Archive russe**, 1888.

Ivanichev (N.-D.), *la Vie du prince Kourbski en Lithuanie* [Jizn Kn. A. M. Kourbskavo v Litvié], Kiév, 1849, 2 vol.

Jdanov, *Matériaux pour l'histoire du Concile de 1551* [Materialy dla istorii Stoglavnavo Sobora], **Revue du Minist. de l'Instr. pub.**, 1876.

Jenkinson (A.), *Voyages to Russia and Persia*, **Hakluyt**, I.

Jewlaszewski (Th.), *Mémoires*, édit. prince Lubomirski, Varsovie, 1860, 1 vol

Jmakine (V.), *le Métropolite Daniel et ses œuvres* [Mitropolit Daniïl i ievo sotchiniénia], Moscou, 1881, 1 vol.

Jmakine (V.), *la Lutte des idées en Russie dans la première moitié du seizième siècle* [Borba idéi v Rossii v piérvoï polovinié xvi viéka], **Revue du Minist. de l'Instr. pub.**, 1882.

Jmakine (V.). *Un Document pour l'histoire de la polémique contre le catholicisme en Russie au XVIᵉ siècle* [Pamiatnik rousskoï protivkatolitcheskoï polémiki], **même Recueil**, 1880.

Journal des ambassades polonaises. V. **Actes des Archives**.

Jove (Paul), *De legatione Basilii magni Principis Moscoviæ ad Clementem VII pontificem maximum*, **Rerum Moscovitarum auctores varii**.



Juustén (Paul), *Relations sur la Moscovie,* **Beitraege zur Kentniss Russlands,** III.

Kallenbach, *Extraits des rapports de Caligari, nonce du Pape en Pologne, sur E. Bathory,* **Revue hebdomadaire illustrée** [Tygodnik illustrowany], Varsovie, 1887, n° 206.

Kapterev (E.), *Caractère des rapports entre la Russie et l'Orient orthodoxe au XVIe et au XVIIe siècles* [Kharakter otnochenii Rossii k pravoslavnomou Vostokou...], Moscou, 1885, 1 vol.

Karamzine, *Histoire de Russie,* St-Péterb., 1818-1829 (traduction française de Saint-Thomas et Jauffret, Paris, 1820), 8° et 9° vol.

Karpov (G.-F.), *les Relations diplomatiques de l'Empire de Moscou avec l'État polono-lithuanien de 1487 à 1571* [Pamiatniki diplomatitcheskikh snochenii...], **Recueil de la Soc. I^{le} d'Histoire russe** (Sbornik), 35°, 59° et 71° vol.

Karwowski, *De Livonia imperio Sigismondi Augusti regis Poloniæ subjecta,* Halle, 1870, 1 vol.

Kattyrev-Rostovski (P^{ce} I.-M.), *Chréstomatie* [Izbornik], attribué aussi à Koubassov, édit. A.-N. **Popov**, Moscou, 1869, 1 vol. V. ce nom.

Kaveline (C.-D.), *Œuvres,* Moscou, 1859, 1er et 2° vol.

Kaveline (C.-D.), *Notes sur l'histoire de Russie,* **Messager de l'Europe,** 1866.

Kelch (Ch.), *Liefländische Historia,* Reval, 1695, 1 vol.

Kuliésnikov (N.), *De l'influence de la société sur l'organisation de l'État dans la période tsarienne de l'histoire russe* [O vlianii obchtchestva na organizatsiou Gossoudarstva v tsarskiï périod rousskoï istorii], St-Pétersb., 1869, 1 vol.

Khomiakov (A.-S.), *Treize années du règne d'Ivan Vassiliévitch* [Trinadtsat liét tsarstvovania Ivana Vassiliévitcha], **Bibliothèque d'éducation** [Biblioteka dla vospitania] de Valouiév, 1845.

Khrouchtchov, *Livre des degrés ou Généalogie* [Stiépiénnaïa Kniga], manuscrit ayant appartenu à A.-F. Khrouchtchov, rédigé vers 1690 par S.-S. Koltovski (d'après Platonov, *Notes sur l'histoire russe,* 1903), et se trouvant actuellement aux Archives du Ministère des Affaires étrangères, à Moscou.

Khrouchtchov (I), *Recherches sur les œuvres de Joseph Sanine* [Izsliédovania o sotchiniéniakh I. S.], St-Pétersb., 1868, 1 vol.

Kiprianoff (V.), *Histoire pittoresque de l'architecture en Russie,* St-Pétersb., 1864, 1 vol.

Kiriéiévski (P.-V.), *Recueil de chants* [Piésni sobrannyïa], Moscou, 1860-62, 1 vol.

Kisewetter (A.-A.), *Ivan le Terrible et ses adversaires* [Ivan Groznyï i iévo oponenty], Moscou, 1898, brochure.

Klioutchevski (V.), *Cours d'histoire russe* (lithographié).

Klioutchevski (V.), *le Conseil des boiars dans l'ancienne Russie* [Boïarskaïa douma drevneï Rossii], Moscou, 1883, 1 vol., 2° édit.

Klioutchevski (V.), *Précis d'histoire russe* [Kratkoïé posobié po rousskoï istorii], Moscou, 1899, 1 vol.

Klioutchevski (V.), *le Rouble russe des seizième et dix-septième siècles* [Rousskiï Roubl xvi i xvii v.], Moscou, 1884, 1 vol.

Klioutchevski (V.), *l'Origine du servage en Russie* [Proïskhojdiénié Kriépostnavo prava v Rossii], **Pensée russe** [Rousskaïa Mysl], 1885.

Klioutchevski (V.), *la Composition des assemblées représentatives dans l'ancienne Russie* [Sostav predstavitiélstva na Ziémskikh soborakh drevneï Roussi], **même Recueil,** 1890.



KLIOUTCHEVSKI (V.), *l'Économie du monastère de Solovki, sur les bords de la mer Blanche* [Khoziaïstviénnaïa diéiatiélnost Soloviétskavo monastyra v Biélomorskom kraié], **Annales de l'Université de Moscou**, 1867.

KLOSSIUS (Fr.), *la Bibliothèque du grand-duc Vassili Ivanovitch et du tsar Ivan Vassiliévitch*, en russe, **Revue du Minist. de l'Inst. pub.**, 1834, et en allemand, **Dorpater Iahrbücher für Literatur und Kunst**, même date.

Kniga possolskaïa metryki. V. **Actes des Archives**.

KOÏALOVITCH (M.-O.), *Journal de la dernière campagne d'Étienne Bathory contre la Russie, et Correspondance diplomatique de ce temps* [Dniévnik posliédniavo pokhoda Stefana Batoria i diplomatitcheska piériépiska tavo vremieni], St-Pétersb., 1867, 1 vol. (D'après un manuscrit de la Bibl. imp. de Saint-Pétersbourg.) L'original, utilisé par Polkovski (V. ce nom), se trouve dans la Bibliothèque de Dzików (grand-duché de Posen). Le journal est composé avec les lettres de l'abbé **Piotrowski**. V. ce nom.

KORDT, *Documents pour les relations commerciales de la Russie avec les pays étrangers*, **Recueil de la Soc. Ile d'hist. russe**, CXVI.

KORKOUNOV, *Carte des opérations de guerre entre Russes et Polonais*, en russe, St-Pétersb., 1837, et en polonais, Breslau, 1840.

KORZON (T.), *Critique du livre de C. Górski sur les guerres de Bathory* (V. ci-dessus), **Revue trim. historique** [Kwartalnik Historyczny], de Lemberg, X.

KOSTOMAROV (N.-I.), *Monographies et recherches*, St-Pétersb., 1868, 7e, 8e, 13e, 19e et 20e vol.

KOSTOMAROV (N.-I.), *l'Histoire russe en biographies* [Rousskaïa istoria v jizniéopisaniakh iéia glavniéïchykh diéiatiéleï], St-Pétersb., 1896, 4e édit., 1er vol.

KOSTOMAROV (N.-I.), *Aperçu de l'histoire du commerce dans l'empire moscovite aux seizième et dix-septième siècles* [Otcherki Torgovli moskovskavo gossoudarstva...], St-Pétersb., 1889, 1 vol.

KOSTOMAROV (N.-I), *Étude sur la politique extérieure d'Ivan IV*, **Messager de l'Europe** [Viéstnik Evropy], 1871.

KOSTOMAROV (N.-I), *Étude sur l'origine du servage*, **Recueil des sciences historiques et pratiques** [Arkiv istoritcheskikh i praktitcheskikh sviédiénii], 1859.

KOSTOMAROV (N.-I.), *Étude sur les assemblées des seizième et dix-septième siècles*, **Nouveau Temps** [Novoié Vrémia], 1880, n° 1485.

KOURASSOV. V. **Katyrev**.

KOULICH, *Histoire de la réunification de la Russie* [Istoria vozsoiéjdiniénia Roussi], St-Pétersb., 1874, 2 vol.

KOURBSKI (Pce A.-M.), *Récits* [Skazania], édit. Oustrialov, St-Pétersb., 1868, 1 vol.

KOUZNIÉTSOV, *Nouvelles données... sur la construction de l'église de l'Intercession-de-la-Sainte-Vierge, à Moscou* [Novyïa liétopisnyïa dannyïa...], **Lectures** *(Tchténia)*, 1895.

KOVALEVSKI (M.), *Modern customs and ancient laws of Russia*, Londres, 1891, 1 vol.

KOVALEVSKI (P.-I.), *Essais de psychiâtrie sur des personnages historiques* [Psikiatritcheskiié otcherki...], St-Pétersb., 1893, 3e vol.

KRAUSHAAR (A.), *la Magie à la cour de Bathory* [Czary na dworze Batorego], Cracovie, 1888, 1 vol.

KRAUSHAAR (A.), *Histoire véridique de la triste destinée de Jean, duc de Finlande, et de la princesse royale Catherine* [Historya prawdziwa...], Cracovie, 1892, brochure.

Kruse (Elert), *Wahrhaftige Gegenbericht auf die anno 1578 eingegangene lieflendische Chronica B. Russow's*, Riga, 1861, brochure.

Lamprecht (K.), *Deutsche Geschichte*, Berlin, 1891-1895, 3e et 4e vol.

Languet (Hubert), *Arcana sæculi decimi sexti*, Halle, 1699, 1 vol.

Lappo (I.-I.), *le Grand-Duché de Lithuanie en 1569-1581* [Viélikoié Kniajestvo Litovskoié v. 1569-1581 godakh], St-Péterb., 1901, 1 vol.

Lappo-Danilevski (A.-S.), *Récits sur l'histoire de l'asservissement des paysans dans l'Empire moscovite aux seizième et dix-septième siècles* [Razskazania po istorii prikriépliénia vladiéltcheskikh krestiane], St-Pétersb., 1901, 1 vol.

Lasicius (Jean-Lasięki), *De Russorum, Moscovitarum et Tartarorum religione*, Spire, 1582, 1 vol.

Latkine (V.), *Leçons sur l'histoire extérieure du droit russe* [Lektsii po vniéchniéï istorii rousskavo prava], St-Pétersb., 1890, 1 vol.

Latkine (V.), *les Assemblées de l'ancienne Russie* [Ziémskiié sobory drevneï Roussi], St-Pétersb., 1855, 1 vol.

Laureo (Vincent). V. **Wierzbowski.**

Lébédiev (N.), *le Concile de 1551* [Stoglavnyï Sobor], Moscou, 1882, 1 vol.

Lébédiev (N.), *le Métropolite Macaire* [Makarii, métropolit vssiérossiiskiï], Moscou, 1881, 1 vol.

Léger (L.), *Russes et Slaves*, Paris, 1890, 1er vol.

Léonide. V. **Golokhvastov.**

Léonide (Mgr), *Biographie de saint Philippe*, Moscou, 1861.

Léontovitch (F.-I.), *Étude sur l'œuvre de Samokvassov*, **Recueil des sciences politiques**, II, 1875.

Lespiney (M.), *Un Arbitrage pontifical au seizième siècle*, Bruxelles, sans date, 1 vol.

Levenclavius (J.), *De Moscovitarum bellis adversus finitiones gestis*, **Startchevski**, I.

Likhatchev (N.-P.), *l'Origine d'Alexis Adachev*, **Messager historique** [Istoritcheskiï Viéstnik], 1890.

Likhatchev (N.-P.), *la Bibliothèque et les archives des souverains de Moscou, au seizième siècle* [Biblioteka i Arkhiv Moskovskikh gossoudareï], St-Péterb., 1894, 1 vol.

Liliéiév (N.-V.), *Siméon Bekboulatovitch, tsar de Kassimov*, Tver, 1891, 1 vol.

Lippomano, *Relation*, **Hist. Russiæ monumenta**, I.

Lisch (G.) *Étude sur la guerre de Livonie*, **Jahrbücher fur Mecklemb. Geschichte**, 1857.

Livre des degrés [Stiépiennaïa Kniga], Moscou, 1775, 1 vol.

Lossius. V. **Urkunden.**

Lvovskaia Liétopis. V. **Chronique russe.**

Macaire (Mgr), *Histoire de l'Église russe* [Istoria Rousskoï Tserkvi], St-Pétersb., 1877, 8e vol.

Maciejowski (W.-A.), *Histoire des législations slaves* [Historya prawodawstw slawianskich], Varsovie, 1856-1858, 6 vol.

Maïkov (L.), *Notes chronologiques sur la réunion de la Sibérie à la Russie* [Kronologitcheskiié spravki...], **Revue du Minist. de l'Instr. pub.**, 1881.

Malinovski, *Preuves historiques de l'ancien désir du peuple polonais de se réunir à la Russie*, **Lectures** *(Tchténia)*, VI.

Margeret (Jacques), *État présent de l'empire de Russie*, Paris, 1669; nouvelle édition, Paris, 1854, 1 vol.



MARKIÉVITCH (A.-I.), *Histoire du Miéstnitchestvo* [Istoria Miéstnichestva], Odessa, 1888, 1 vol.

MARTENS, *Recueil des traités et conventions conclues par la Russie avec les puissances étrangères*, St-Pétersb., 1874-1892, 9 vol.

MARTYNOV (le Père), *l'Art russe*, Arras, 1878, brochure.

MARTYNOV (A.), *les Anciens Monuments des environs de Moscou*, St-Pétersb., 1889, 1 vol.

MASKIEWICZ (S.), *Mémoires*, Vilna, 1838, 1 vol.

MASSA (Isaac), *Chronicon Moscoviticum*, **Rerum Rossicarum scriptores exteri**, II.

MASSA (Isaac), *Relatio de Siberia*, **Recueil des voyages au Nord**, Amsterdam, 1727, 8ᵉ vol.

MAYERBERG, *Voyage en Moscovie*, **Bibliothèque russe et polonaise**, 1ᵉʳ et 2ᵉ vol.

Memorabilis et perinde stupenda de crudeli Moscovitarum expeditione narratio, ex germanico in latinum conversa, Douai, 1563, fac-similé publié à Paris, 1858 (1).

MICHALON (le Lithuanien), *De Moribus Tartarorum Lithuanorum et Moschorum*, Bâle, 1615, 1 vol.

MIECHOWSKI (Mathieu, dit Mathias a Michovia), *De Moscovia*, **Startchevski**, I.

MIKHAÏLOV (A.), *Étude sur le « Domostroï »*, **Revue du Minist. de l'Instr. pub.**, 1889.

MIKHAÏLOVSKI (N.-K.), *Études critiques* [Krititcheskiié opyty], St-Pétersb., 1895.

MIKLACHEVSKI (I.-N.), *Contribution à l'histoire économique de l'empire russe* [K Istorii Khoziaïstviénnavo byta rousskavo gossoudarstva], Moscou, 1894, 1 vol.

MILIOUKOV (P.), *Essais sur l'histoire de la culture russe* [Otcherki po istorii rousskoï Koultoury], St-Pétersb., 1896-1901, 3 vol.

MILIOUKOV (P.), *Problèmes historiques contestés* [Spornyié Voprossy], St-Pétersb., 1902, 1 vol.

MILLER (G.-Fr.), *Description de la Sibérie* [Opissanié rousskavo tsarstva], St-Pétersb., 1750, 1 vol.

Mittheilungen aus dem Gebiete der Geschichte Liv. Ehst. und Kurlands, Riga, 1847-58, 8 vol.

Monumenta Livoniæ antiquæ, Riga, 1835-1847, 5 vol.

Monuments des relations diplomatiques de l'ancienne Russie avec les puissances étrangères [Pamiatniki diplomatitcheskikh snochenii drevnei Rossii s inostrannymi diérjavami], St-Pétersb., 1851-1871, 1ᵉʳ vol.

Monuments des relations diplomatiques entre la Russie, l'Angleterre et la Pologne [Pamiatniki diplomatitcheskikh snochenii]. V. **Bestoujev-Rioumine et Karpov.**

Monuments de littérature et d'art dans l'ancienne Russie [Pamiatniki drevneï pismiénnosti i isskoustva], St-Pétersb., 1882, 1 vol.

Moskovskaia Liétopis. V. **Chonique de Moscou.**

MOUKHANOV, *Recueil*, [Sbornik], Moscou, 1836, 1 vol.

MÜLLER (Laurent), *Polnische Lift. Mosc. und andere Historien*, Leipzig, 1585, et diverses autres éditions et traductions.

MÜNSTER (Seb.), *Cosmographei*, Bâle, 1550, 1 vol. (Traduction française de François de Belle-Forest, Paris, 1575, 1 vol.)

NAPIERSKY (K.-E.), *Russisch-livlandische Urkunden*, St-Pétersb., 1868, 1 vol.

(1) Un des pamphlets de l'époque les plus répandus, et indiqué ici à ce titre.

Niébolsine, *la Conquête de la Sibérie* [Pokorénié Sibiri], St-Pétersb., 1849, 1 vol.

Nehring, *les Historiens polonais du seizième siècle* [O Historykach polskich xvi w.], Posen, 1862, 1 vol.

Nekrassov (N.), *Essai de recherche historique et littéraire sur l'origine du « Domostroï »* [Opyt... izsliédovania o proïskhojdenii... Domostroïa], Moscou, 1872, 1 vol.

Niemcewicz (I.-U.), *Recueil de Mémoires* [Zbiór Pamietników], Varsovie, 1822, 2e vol.

Niévoline (K.-A.), *Œuvres complètes*, St-Pétersb., 1857, 3 vol.

Nikitski (A.), *Esquisse de l'histoire intérieure de Pskov* [Otcherki vnoutrennoï istorii Pskova], St-Pétersb., 1873, 1 vol.

Nikitski (A.-N.), *l'Origine du nom d'Ermak*, **Revue du Minist. de l'Instr. pub.**, 1882.

Nikolaïévski (P.), *la Prédication russe aux quinzième et seizième siècles*, **même Recueil**, 1868.

Nikonovskaia Liétopis. V. **Chronique de Nicône.**

Noailles (Mis de), *Henri de Valois et la Pologne en 1572*, Paris, 1867, 3 vol.

Normantskaia Liétopis. V. **Chronique de Normantski.**

Novgorodskiié Liétopisy. V. **Chroniques de Novgorod.**

Nyenstaedt (F.), *Chronique*, **Monumenta Livoniæ antiquæ**, II.

Oderborn (P.), *Joannis Basilidis vita*, Vitebsk, 1585, et **Startchevski**, II.

Oksenov, *Ermak, dans la poésie historique*. **Recueil sibérien** [Sibirskiï Sbornik], 1886.

Oksenov, *les Relations de Novgorod avec la Iougra*, **Recueil littéraire**, 1885.

Olmen (P.), *Chronique*, **Startchevski**, I.

Opokov (Z.), *le Prince Kourbski* [Kniaz A. M. Kourbskiï], Kiév, 1872, 1 vol.

Oricky (d'), *la Vie du Père, A. Possevino*, Paris, 1712, 1 vol.

Oumaniéts (E.-M.), *le Parti russo-lithuanien en Pologne* [Rousko-litevskaïa partia v Polché], **Revue du Minist. de l'Instr. pub.**, 1875.

Oumaniéts (F.-M.), *la Pologne dégénérée* [Vyrojdiénié Polchi], St-Pétersb., 1872, 1 vol.

Oumaniéts (F.-M.), *Étude sur saint Philippe*, **Ancienne et nouvelle Russie**, 1877.

Ouspiénski (F.), *les Relations de Rome avec Moscou*, **Revue du Minist. de l'Inst. pub.**, 1884 et 1885.

Ouspiénski (F.), *les Négociations pour la paix entre la Moscovie et la Pologne* [Peregovory o mirié], Odessa, 1887, 1 vol.

Ouspiénski (F.), *les Origines de la question d'Orient* [Kak voznik... Vostotchnyï vopros], St-Pétersb., 1887, brochure.

Ouspiénski (les frères), *Ménologe de l'empereur Basile* [Litsevoï Miéssiatsoslov... Imperatora Vassilia], St-Péterb., 1902, 1 vol.

Oustrialov (N.-G.), *la Famille des Stroganov* [Imiénityié lioudi Stroganovy], St-Pétersb., 1842, 1 vol.

P...ski, *le Prince Kourbski* [Kniaz A.-M. Kourbskiï], Kazan, 1873, 1 vol.

Pabst (E.), *Die Anfange der deutschen Herrschaft in Livland*, **Archiv zur Geschichte Liv. Ehst. und Kurlands**, 3e et 4e vol.

Pamiatniki diplomatitcheskikh snochenii. V. **Monuments.**

Pamiatniki drevneï pismiennosti i isskoustva. V. **Monuments.**

Pavlinov (A.-M.), *Histoire de l'architecture russe* [Istoria rousskoï arkhitektoury], Moscou, 1894, 1 vol.



PAVLOV (A.-S.), *Histoire de la sécularisation des terres ecclésiastiques en Russie* [Istoritcheskiï otcherk sekouliaryzatsii tserkovnykh ziémiél], Odessa, 1871, 1 vol.

PAVLOV (A.-S.), *De certaines Assemblées...*, **Annales de la Patrie**, 1859.

PAVLOV-SILVANSKI (N.), *les Hommes de service* [Gossoudarevy sloujilyié lioudi], St-Pétersb., 1898, 1 vol.

PAWINSKI (A.), **Actes des Archives d'État.** V. ce titre.

PAWINSKI (A.), *les Premières années du règne d'Étienne Bathory* [Poczatki panowania...], **Sources historiques**, IV. V. ce titre.

PAWINSKI (A.), *l'Histoire financière du règne de Bathory* [Skarbowosc i jej dzieje...], **Sources historiques**, VII.

PAWINSKI (A), *la Comptabilité du Trésor sous Bathory* [Ksiegi Podskarbinskie...], **Sources historiques**, IX.

PERESVIÉTOV (Ivan), *Récits* [Skazania], **Comptes rendus de l'Université de Kazan**, 1865.

PERESVIÉTOV (Ivan), *Épître et autres écrits*, édit de la **Soc. Ile d'histoire**, Moscou, 1902, brochure.

PETREUS (P.) ou PEER PERSSON, *Relation sur la Russie*, **Rerum Rossicarum scriptores exteri**, I.

PETROV (I.-N.), *l'Influence de la littérature de l'Europe occidentale sur l'ancienne littérature russe* [O vlianii zapadno-evropeïskoï litiératoury...], Publications de l'Académie ecclésiastique de Kiév, 1872.

PHILIPPE (Saint), *Esquisse d'une biographie* [Natchertanié Jitia...], Moscou, 1860, 1 vol.

PHILIPPE (Saint), *Biographie contemporaine*, annexée à l'ouvrage précédent.

PHILIPPSON (M.), *Westeuropa im Zeitalter von Philipp II*, Berlin, 1882, 1 vol.

PIERLING (le Père), *la Russie et le Saint-Siège*, Paris, 1901, 2e vol.

PIERLING (le Père), *Bathory et Possevino, documents inédits*, Paris, 1887, 1 vol.

PIERLING (le Père), éditeur de Campani, *Antonii Possevini missio Moscovitica*, Paris, 1882, 1 vol.

PILINSKI (T.), *Das polnische Interregnum 1572-1573*, Heidelberg, 1861, 1 vol.

PIOTROWSKI (Abbé Jean), *Journal de la campagne de Bathory sous Pskov* [Dziennik wyprawy...], édit. Czuczynski, Cracovie, 1894.

PISSEMSKI (F.), *Extraits de ses relations diplomatiques*, **Archive du Nord** [Siéviérnyï Arkhiv], 1822.

PLATER. V. **Broël.**

PLATONOV (J.-F.), *Leçons sur l'histoire russe* [Lektsii po rousskoï istorii], St-Pétersb., 1901, 1 vol.

PLATONOV (J.-F.), *Aperçu de l'histoire des troubles dans l'Empire moscovite aux seizième et dix-septième siècles* [Otcherki po istorii smouty...], St-Pétersb., 1899, 1 vol.

PLATONOV (J.-F.), *Études historiques* [Stati po rousskoï istorii], St-Pétersb., 1903, 1 vol.

POGODINE (M.), *Fragments d'études historiques et critiques* [Istorico-krititcheskiié otryvki], Moscou, 1846, 1 vol.

POGODINE (M.), *Étude sur l'origine du servage en Russie*, **Conversation russe** [Rousskaïa Biéssiéda], 1859.

POGODINE (M.), *le Tsar Ivan Vassiliévitch*, **Archives des sciences historiques et pratiques** [Arkhiv istor. i prakt. sviédiénii], 1859.

Polevoï (N.), *Histoire du peuple russe* [Istoria rousskavo naroda], Moscou, 1833, 6e vol.

Polkovski (Abbé), *Documents pour les guerres de Bathory*, **Actes historiques publiés par l'Académie de Cracovie**, XI. V. ce titre.

Polnoïé sobranié rousskikh Liétopissov. V. **Recueil complet.**

Popov (A.-N.), *Aperçu de chronographes russes* [Obzor khronografov], Moscou, 1866, 1 vol.

Popov (A.-N.), *Recueil d'écrits slaves et russes insérés dans les chronographes russes* [Isbornik], Moscou, 1869, 1 vol.

Possevino (A.), *Moscovia et alia opera*, Vilna, 1587, nouvelle édition du P. Pierling, Paris, 1882.

Poviest o prikhojdenii Litovskavo Korola Stepana [Récit du siège de Pskov par Bathory]. V. ce titre.

Prijov (I.), *Histoire des cabarets en Russie* [Istoria kabakov], St-Pétersb., 1868, 1 vol.

Procès-verbaux de l'Assemblée de 1551 [Stoglav], édit. Khojantchikov, St-Pétersb., 1868, 1 vol.

Przezdziecki (A.), *les Princesses polonaises de la maison de Jagellon* [Iagiellonki polskie], Cracovie, 1868-1878, 3e, 4e et 5e vol.

Pskovskaïa liétopis. V. **Chronique de Pskov.**

Purchas (Samuel), *The Pilgrims*, Londres, 1625-1626, 4 vol.

Pypine (A.-N.), *Histoire de la littérature russe* [Istoria rousskoï litiératoury], St-Pétersb., 1898, 1er et 2e vol.

Raczynski (Cte E.), *Mémoires pour le règne d'É. Bathory* [Pamietniki do historyi Stefana króla, Varsovie, 1830, 1 vol. in-8°.

Rambaud (A.), *la Russie épique*, Paris, 1876, 1 vol.

Récit du siège de Pskov par Bathory [Poviést o prikhojdenii Litovskavo Korola Stepana na... Pskov], **Lectures de la Soc. d'Hist. et d'Antiq. de Moscou**, 1847, et séparément sous un autre titre [Poviést preslavna...], Pskov, 1878, 1 vol.

Recueil complet des Chroniques russes [Polnoïé Sobranié Rouskikh Liétopissov], Moscou, 1846 (en cours de publication).

Recueil de la Société impériale d'Histoire russe [Sbornik Ist. Obchtestva], 38e, 53e, 59e, 71e, 116e vol.

Recueil des historiens polonais [Zbiór dziejopisów polskich], Varsovie, 1766, 2e vol.

Recueil des Voyages du Nord, Amsterdam, 1727, 8e vol.

Recueil de Documents d'État et traités [Sobranié gossoudarstviénnykh gramot i dogovorov], édit. Roumiantsov, St-Pétersb., 1819, 1er vol.

Regel (W.), *Analecta Byzantino-rossica*, St-Péterb., 1891, 1 vol.

Reimann, *Das Verhalten des Reiches gegen Livland in den Jahren 1559-1561*, **Historische Zeitschrift**, 1870.

Reimann, *Die polnische Königswahl von 1573*, **même Recueil**, 1864.

Reimchronik (Die), **Scriptores rerum livonicarum**, I.

Relations des nonces apostoliques et d'autres personnes sur la Pologne [Relacye Nuncyuszów], édit. Rykaczewski, Berlin, 1864, 2 vol.

Renner (J.), *Livlandische Historien*, Gottinguen, 1876, 1 vol.

Remezovskaia liétopis. V. **Chronique sibérienne.**

Rerum Moscoviticarum auctores varii, Francfort, 1600, 1 vol.

Rerum Rossicarum scriptores exteri, St-Pétersb., 1851, 2 vol.

Richter (A. v.), *Geschichte der Ostsee Provinzen*, Riga, 1857-1858, 3 vol.



RIDOLFINI (Dominique), *Relation*, **Recueil scientifique et littéraire** [Przewodnik Naukowy], de Lemberg, 1878, 2e vol.

ROJKOV (N.), *l'Agriculture dans la Russie moscovite* [Saiélskoïé Khaziaïstvo v Mosskovskoï Roussi], Moscou, 1899, 1 vol.

ROSTOVSKI (St.), *Lithuanicarum Societatis Jesu Historiarum libri decem*, édit. P. Martynov, Paris, 1877, 1 vol.

ROVINSKI (D.), *Histoire des écoles russes d'iconographie* (Istoria rousskikh chkol ikonopissania], **Mémoires de la Soc. archéol.**, 8e vol., et séparément, St-Pétersb., 1856, 1 vol.

Russia at the close of the XVI C., Londres, 1856, 1 vol. V. **Fletcher** et **Horsey**.

RUSSOW (Balthasar), *Chronique*, **Script. rerum livon.**, II.

RUTENBERG (O.), *Geschichte der Ostsee Provinzen*, Leipzig, 1859, 2 vol.

RYDBERG (O.-S.), *Traités de la Suède*, Stockholm, 1877 et ann. suiv.

RYTCHKOV, *Essai d'une histoire de Kazan* [Otcherk istorii...], St-Pétersb., 1867, 1 vol.

SAMARINE (G.), *Œuvres*, Moscou, 1880, 5e vol.

SAMARINE (G.), sous le pseudonyme de M. Z. K., *Étude sur Ivan le Terrible*, dans le **Moscovite** [Moskvitanine], 1847 (réponse à Kaveline).

SCHIEMANN (Th.), *Characterköpfe und Sittenbilder aus der baltischer Geschichte der XVI Jahr.*, Mitau, 1877, 1 vol.

SCHIEMANN (Ch.), *Russland, Polen und Livland bis ins XVII Jahrhundert*, Berlin, 1887, 2e vol.

SCHIRREN, *Quellen zur Geschichte des Untergangs der Livländischer Selbständigkeit*, Reval, 1880-1881, 8 vol., et *Neue Quellen, etc.*, Reval, 1883-1885, 3 vol., **Archiv für die Geschichte Liv. Ehst. und Kurland.** V. ce titre.

SCHLICHTING (A.), *Nova ex Moscovia... de principis Ioanni vita et tyrannide... narratio*, **Scriptores rerum polonicarum**, I. V. ce titre.

SCHWARTZ (Philipp), *Chronologie der Ordenmeister über Livland*, Riga, 1879, 1 vol. (D'après les papiers du baron de Toll.)

Scriptores rerum livonicarum, Riga et Leipzig, 1853-1854, 2 vol.

Scriptores rerum polonicarum, Cracovie, 1872, 1er et 7e vol.

SENIGOV (J.), *l'Œuvre d'Ivan le Grand devant l'opinion populaire* [Narodnoié vozzrenié na diéiatiélnost Ioanna Groznavo], St-Pétersb., 1902, brochure.

SERGUIÉIÉVITCH (V.), *Antiquités juridiques* [Drevnosti rousskavo prava], St-Pétersb., 1890-1903, 3 vol.

SERGUIÉIÉVITCH (V.), *Leçons sur l'histoire du droit russe* [Lektsii po istorii rousskavo prava], St-Pétersb., 1883.

SERGUIÉIÉVITCH (V.), *les Assemblées dans l'empire moscovite* [Ziémskiié ssobory v moskovskom gossoudarstvié], **Recueil des sciences politiques** [Sbornik gossoudarstviénnykh znanii], édit. V. P. Bezobrazov, 2e vol.

SERGUIÉIÉVITCH (V.), *la Propriété territoriale dans l'ancienne Russie*, **Revue du Minist. de l'Instr. pub.**, 1901.

SERGUIÉIÉVITCH (V.), *Étude historique dans l'***Observateur** [Nablioudatiél], 1881.

Sibirskaïa Liétopis. V. **Chronique sibérienne.**

SILVESTRE, *Épîtres*, édit. Barssov, **Lectures chrétiennes** [Khristianskiié Tchténia], 1871.

Simbirskiï Sbornik (Recueil de Simbirsk, édit. Iazykov, Khomiakov et Valouiév), Moscou, 1845, 1er vol.

SOKOLOV (M.-I.), *Résumé de dix années de travail de la Commission archéo-*



graphique [Otcherk diéssiatiliétnieï naoutchnoï diéiatielnosti...], Moscou, 1902.

Sokolovski (G.-P.), *Esquisse de l'histoire de la commune rurale au nord de la Russie* [Otcherk istorii ssiélskoï obchtchiny na siéviérié Rossii], St-Pétersb., 1877, 1 vol. in-8°.

Sokolovski (G.-P.), *la Vie économique de la population agricole en Russie* [Ekonomitcheskiï byt ziémliédiétiéltcheskavo nassiélénia v Rossii], **Bibliothèque historique** (Ist. Bibl.), 1878.

Soloviov (S.), *Histoire de Russie*, éditions multiples, 6e et 7e vol.

Soloviov (S.), *Étude sur les Assemblées des quinzième et seizième siècles*, **Messager russe** [Viéstnik Evropy], 1857.

Soloviov (S.), *Histoire des relations entre les princes russes de la maison de Rurik* [Istoria otnochenii miéjdou rousskimii Kniaziami...], Moscou, 1847, 1 vol.

Soudiébnik gossoudaria Tsaria Ivána. V. **Code.**

Sources historiques [Zródla Dziejowe], Varsovie, 1877-1882, 3e, 4e, 7e, 9e et 11e vol.

Sprawy wojenne Króla S. Batorego. V. **Guerres.**

Startchevski (A. de), *Historiæ Ruthenicæ scriptores exteri sæculi XVI*, Berlin et St-Pétersb., 1841, 2 vol.

Stein (Fr.), *Geschichte des russischen Heeres*, Leipzig, 1895, 1 vol.

Stiépiénnaia Kniga. V. **Livre.**

Stoglav. V. **Procès-verbaux.**

Stroganovskaia liétopis. V. **Chronique sibérienne.**

Stryjkowski, *Chronique*, **Recueil des Historiens polonais**, II. V. ce titre.

Sulicovius (I.-D. Solikowski), *Commentarius brevis rerum polonicarum*. Danzic, 1647, 1 vol.

Szadeczky (Lajos), *Bathory Istvan*, Budapest, 1887, 1 vol.

Szlachtowski, *Dix années du règne d'Étienne Bathory* [Dziesiec lat panowania S. B.], Cracovie, 1850, inachevé.

Szujski (J.), *Œuvres*, 2e série, Cracovie, 1894, 2e vol.

Tatichtchev. V. **Code d'Ivan IV.**

Taube (J.) et Kruse (E.), *Zar Ivan der Grausame, Sendschreiben an Gothard Kettler (1579)*, **Beitraege z. Kentniss Russlands.** V. ce titre.

Tchetchouline (N.-D.), *les Villes de l'empire de Moscou au seizième siècle* [Goroda moskovskavo Gossoudarstva], St-Pétersb., 1889, 1 vol.

Tchitcherine (B.-N.), *Essais sur l'histoire du droit russe* [Opyty po istorii rousskavo prava], Moscou, 1858, 1 vol.

Tchitcherine (B.-N.), *la Représentation populaire* [O narodnom predstaviiélstvié], Moscou, 1866, 1 vol.

Theiner, *Annales ecclesiastici*, Rome 1856, 3 vol.

Tiépolo, *Narratio historica de Moscovitico imperio*, 1559. **Hist. Russiæ Monumenta**, I.

Tolstoï (I.) et Kondakov (N.), *les Monuments d'art antique en Russie* [Rouskiia drevnosti v pamiatnikakh isskoustva], St-Pétersb, 1897-1899, 4e, 5e et 6e vol.

Tolstoï (G.), *les Relations de la Russie avec l'Angleterre de 1553 à 1593* [Piérvyi ssorok liét snochenii miéjdou R. i A.], St-Pétersb., 1875, 1 vol.

Tratchevski, *l'Interrègne en Pologne après l'extinction de la dynastie des Jagellons* [Polskoié bezkorolévié po prekrachtchenii dinastii Iagiéllonov], Moscou, 1869, 1 vol.

Tsarstviennaia Kniga. V. **Chronique du règne d'Ivan.**



Tsviétaiev (D.), *le Protestantisme et les protestants en Russie* [Protestanstvo i Protestanty v Rossii], Moscou, 1890, 1 vol.

Tverskaïa Liétopis. V. **Chronique de Tver.**

Tyjnov, *Aperçu des renseignements recueillis par les étrangers sur la Sibérie*, **Recueil sibérien** [Sibirskiï Sbornik], 1887.

Ulefeld (J.), *Legatio Moscovitica sive Hodoeporicon Ruthenicum*. **Startchevski,** I.

Urkunden der Grafen de la Gardie, édit. J. Lossius, Derpt, 1882, 1 vol.

Valouiev (D.-A.), *Étude sur saint Philippe*, **Bibliothèque pour l'enseignement** [Biblioteka dla Vospitania], 1845.

Vasiliévski, *la Presse polonaise et allemande sur la guerre de Bathory avec Ivan IV*. **Revue du Minist. de l'Instr. pub.,** 1889.

Véliaminov-Ziérnov (V.-N.), *Étude sur les tsars de Kassimov* [Izsliédovania o Kassimovskikh tsariakh], St-Pétersb., 1870, 1 vol.

Vigenère (Blaise de), *Poloigne*, Paris, 1573, 1 vol.

Viollet-le-Duc (E.), *l'Art russe*, Paris, 1877, 1 vol.

Vladimirski-Boudanov (M.-F.), *Aperçu de l'histoire du droit russe* [Obzor Istorii rousskavo prava], Moscou, 1890, 1 vol.

Vladimirski-Boudanov (M.-F.), *Chrestomatie de droit russe* [Kristomatia po istorii r. p.], Moscou, 1887, 1 vol.

Warszewicki (C.), *Vita... Stephani, regis Poloniæ*, Bâle, 1612, 1 vol.

Wielewicki (Abbé Jean), *Journal, 1579-1599*. **Scriptores rerum polonicarum,** VII.

Wierzbowski (F.), *Vincent Laureo, évêque de Mondovi, nonce... en Pologne, 1574-1578*, Varsovie, 1888, 1 vol.

Wierzbowski (F.), *Deux candidatures au trône de Pologne, 1574-1575* [Dvié Kandydatoury na polskiï prestol], Varsovie, 1889, 1 vol.

Winkelmann (E.), *Bibliotheca Livoniæ historica*, Berlin, 1878, 1 vol.

Wittsen, *la Tatarie du nord-est*, **Recueil de voyages au Nord,** VIII.

Zabiéline (I.), *Vie privée des tsars et vie privée des tsarines russes* [Domachniï byt tsarov et Domachniï byt tsarits], Moscou, 1872 et 1895, 3ᵉ édit., 2 vol.

Zabiéline (I.), *Histoire de Moscou* [Istoria Moskvy], Moscou, 1902, 1 vol.

Zabiéline (I.), *le Caractère de l'instruction dans l'ancienne Russie*, **Annales de la patrie,** 1856.

Zabiéline, *Traits d'originalité dans l'architecture ancienne*, **Archives d'art russe,** 1894.

Zabiéline (I.), *Aperçu sur l'histoire du développement de l'autocratie moscovite*, **Messager historique** [Istoritcheskiï Viéstnik], 1881.

Zagoskine (G.), *Histoire du droit politique dans l'empire moscovite* [Istoria prava Moskovskavo gossoudarstva], Kazan, 1877, 1 vol.

Zakrzewski (V.), *Après la fuite de Henri de Valois* [Dzieje Bezkrólewia... 1574-1575], Cracovie, 1878, 1 vol.

Zakrzewski (V.), *les Relations entre le Saint-Siège et Ivan le Terrible* [Stosunki miedzy Stolica Apostolska a Iwanem Groznym], Cracovie, 1874, 1 vol.

Zaleski (l'Abbé S.), *les Jésuites en Pologne* [Jezuici w Polsce], Lemberg, 1900, 1ᵉʳ vol.

Zamyslovski (E.), *les Données historiques et géographiques d'Herberstein*, **Revue du Minist. de l'Instr. pub.,** 1882.

Zamyslovski (E.), *la Conquête de la Sibérie*. **Même Recueil,** 1882.



ZAMYSLOVSKI (E.). *Étude sur Silvestre,* Recueil des sciences politiques [Sbornik Gossoudarstviénnykh Znanii], St-Pétersb., 1875, 2e vol.

ZAOUSTINSKI (C.), *le Métropolite Macaire.* Revue du Minist. de l'Instr. pub., 1881.

ZARINSKI (le Père P.), *Esquisse de l'ancienne histoire de Kazan* [Otcherk drevnieï Kazani], Kasan, 1877, 1 vol.

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES

NOMS DE PERSONNES CONTENUS DANS CE VOLUME

A

B

C

D

E

F

G

(1) Ainsi que j'ai eu déjà l'occasion d'en faire mention, l'usage est d'employer l'orthographe *Féodor* pour les princes de la maison souveraine et *Fédor* pour les particuliers.

H

I

J

K

L

M

N

(1) La dernière épouse du Terrible est généralement connue sous le nom de Nagaïa, d'après l'habitude russe d'appliquer aux noms propres les déclinaisons par genres; étendue à tous les noms propres, cette application aurait pu ici prêter à des méprises; je l'ai donc évitée.

O

P

R

S

T

U

V

W

Z

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA RUSSIE DU SEIZIÈME SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

LE PAYS ET LE PEUPLE

CHAPITRE II

LA VIE POLITIQUE ET SOCIALE

CHAPITRE III

LA VIE INTELLECTUELLE

CHAPITRE IV

LES MŒURS

DEUXIÈME PARTIE

LA JEUNESSE D'IVAN

CHAPITRE PREMIER

LE PREMIER TSAR RUSSE

CHAPITRE II

LES PREMIÈRES RÉFORMES

CHAPITRE III

L'EXPANSION ORIENTALE — LA PRISE DE KAZAN

CHAPITRE IV

LA CONQUÊTE DE LA LIVONIE

CHAPITRE V

LA LUTTE POUR L'EMPIRE DE LA BALTIQUE

TROISIÈME PARTIE

LA CRISE

CHAPITRE PREMIER

ÉVOLUTION INTELLECTUELLE ET POLITIQUE

CHAPITRE II

L' « OPRITCHNINA »

CHAPITRE III

L'ANGLOMANIE DU TERRIBLE — IVAN ET ÉLISABETH

QUATRIÈME PARTIE

LA FIN

CHAPITRE PREMIER

L'INVASION POLONAISE — BATHORY

CHAPITRE II

LA PERTE DE LA LIVONIE — ROME ET MOSCOU

CHAPITRE III

LA CONQUÊTE DE LA SIBÉRIE — ERMAK

CHAPITRE IV

LA COUR ET LA VIE INTIME DU TERRIBLE

CHAPITRE V

L'HOMME ET SON ŒUVRE

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 5566.

A LA MÊME LIBRAIRIE

L'Europe et la Révolution française, par Albert Sorel, de l'Académie française.

Première partie : *Les Mœurs politiques et les traditions.* 4e édit. In-8°. 8 fr.
Deuxième partie : *La Chute de la royauté.* 4e édit. Un vol. in-8° . . . . 8 fr.
Troisième partie : *La Guerre aux rois.* 3e édit. Un vol. in-8° . . . . . . 8 fr.
Quatrième partie : *Les Limites naturelles* (1794-1795). 3e édition. In-8°. 8 fr.
(*Couronné deux fois par l'Académie française,* grand prix Gobert.)

Napoléon et Alexandre Ier. L'alliance russe sous le premier Empire, par Albert Vandal, de l'Académie française.

Tome Ier. *De Tilsit à Erfurt.* 5e édit. Un vol. in-8° avec portraits. . . . 8 fr.
Tome II. 1809. *Le Second Mariage de Napoléon — Déclin de l'alliance.* 4e édition. Un vol. in-8°. . . . . 8 fr.
Tome III et dernier. *La Rupture.* 2e édition. Un vol. in-8°. . . . . 8 fr.
(*Couronné deux fois par l'Académie française,* Grand prix Gobert.)

Comte Chaptal. Mes Souvenirs sur Napoléon Ier, précédés d'une autobiographie de l'auteur, publiés par son arrière-petit-fils, le vicomte An. Chaptal, secrétaire d'ambassade. Un vol. in-8° accompagné d'un portrait en héliogravure. . . . . 7 fr. 50

Une Ambassade française en Orient sous Louis XV : *la Mission du marquis de Villeneuve* (1728-1741), par Albert Vandal, de l'Académie française. 2e édition. Un vol. in-8°. . . . . 8 fr.

Mémoires du prince Adam Czartoryski et Correspondance avec l'empereur Alexandre Ier. Préface de M. Ch. de Mazade, de l'Académie française. Deux vol. in-8°. . . . . 15 fr.

Correspondance inédite du roi Stanislas-Auguste Poniatowski et de madame Geoffrin (1764-1777), par le comte de Mouy, précédée d'une étude sur Stanislas-Auguste et madame Geoffrin, et accompagnée de nombreuses notes. In-8° avec un portrait à l'eau-forte et deux fac-similés. 8 fr.

Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration, par le général comte de Rochechouart, aide de camp du duc de Richelieu, aide de camp de l'empereur Alexandre Ier, commandant la place de Paris sous Louis XVIII. Mémoires inédits, publiés par son fils. Ouvrage orné de deux portraits. 2e édition. Un vol. in-8°. . . . . 7 fr. 50

Napoléon intime, par Arthur Lévy. 12e édition. Un vol. in-8°. . . . . . 8 fr.

Histoire de mon temps. **Mémoires du chancelier Pasquier,** publiés par M. le duc d'Audiffret-Pasquier, de l'Académie française.

Première partie : 1789-1815. 6e édition. Trois vol. in-8°.
Deuxième partie : 1815-1830. 4e édition. Trois vol. in-8°.
Prix de chaque volume . . . . 8 fr.

Lettres inédites de Napoléon Ier (an VIII-1815), publiées par Léon Lecestre. Tome Ier : an VIII-1809 ; tome II : 1810-1815. 2e éd. Deux in-8°. 15 fr.

Mémoires d'un officier aux gardes françaises (1789-1793), par le général marquis de Maleissye. Publiés par G. Roberti, professeur à l'Académie militaire de Turin. Un vol. in-8° avec portrait en héliogravure. . . 7 fr. 50

Mémoires de la comtesse Potocka (1794-1820), publiés par Casimir Stryienski. 7e édition. Un vol. in-8° avec un portrait en héliogravure et un fac-similé d'autographe. . . . . 7 fr. 50

Un Diplomate français à la cour de Catherine II (1775-1780). *Journal intime du chevalier de Corberon,* chargé d'affaires de France en Russie. Publié d'après le manuscrit original, avec une introduction et des notes, par L.-H. Labande. Deux volumes in-8° avec un portrait en héliogravure. 15 fr.

Souvenirs d'un historien de Napoléon. **Mémorial de J. de Norvins,** publié avec un avertissement et des notes par L. de Lanzac de Laborie.

Tome Ier (1769-1793). Un vol. in-8° avec un portrait en héliogravure. 7 fr. 50
Tome II (1793-1802). Un vol. in-8° avec un portrait en héliogravure. 7 fr. 50
Tome III (1802-1810). Un vol. in-8° avec un portrait en héliogravure. 7 fr. 50

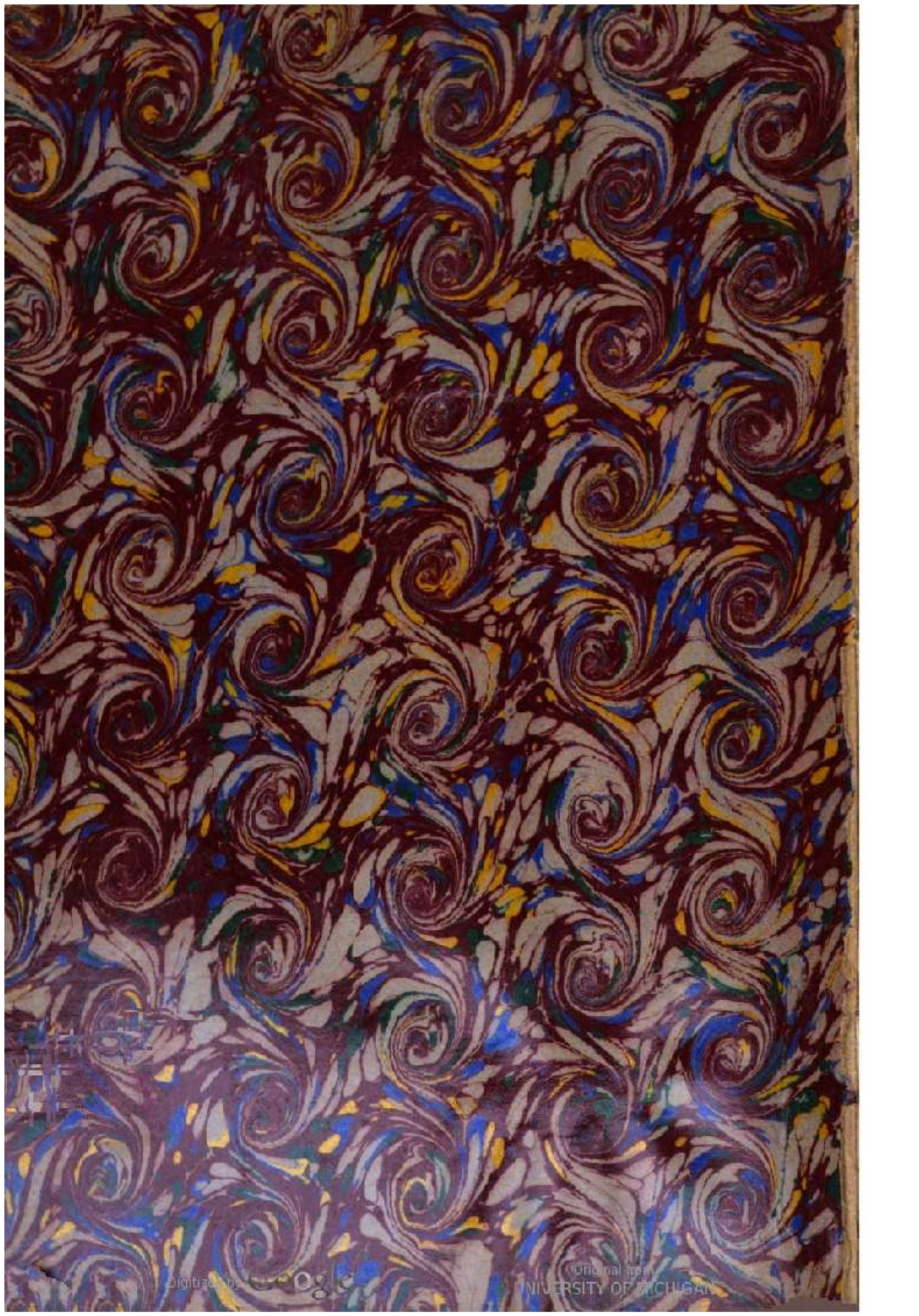


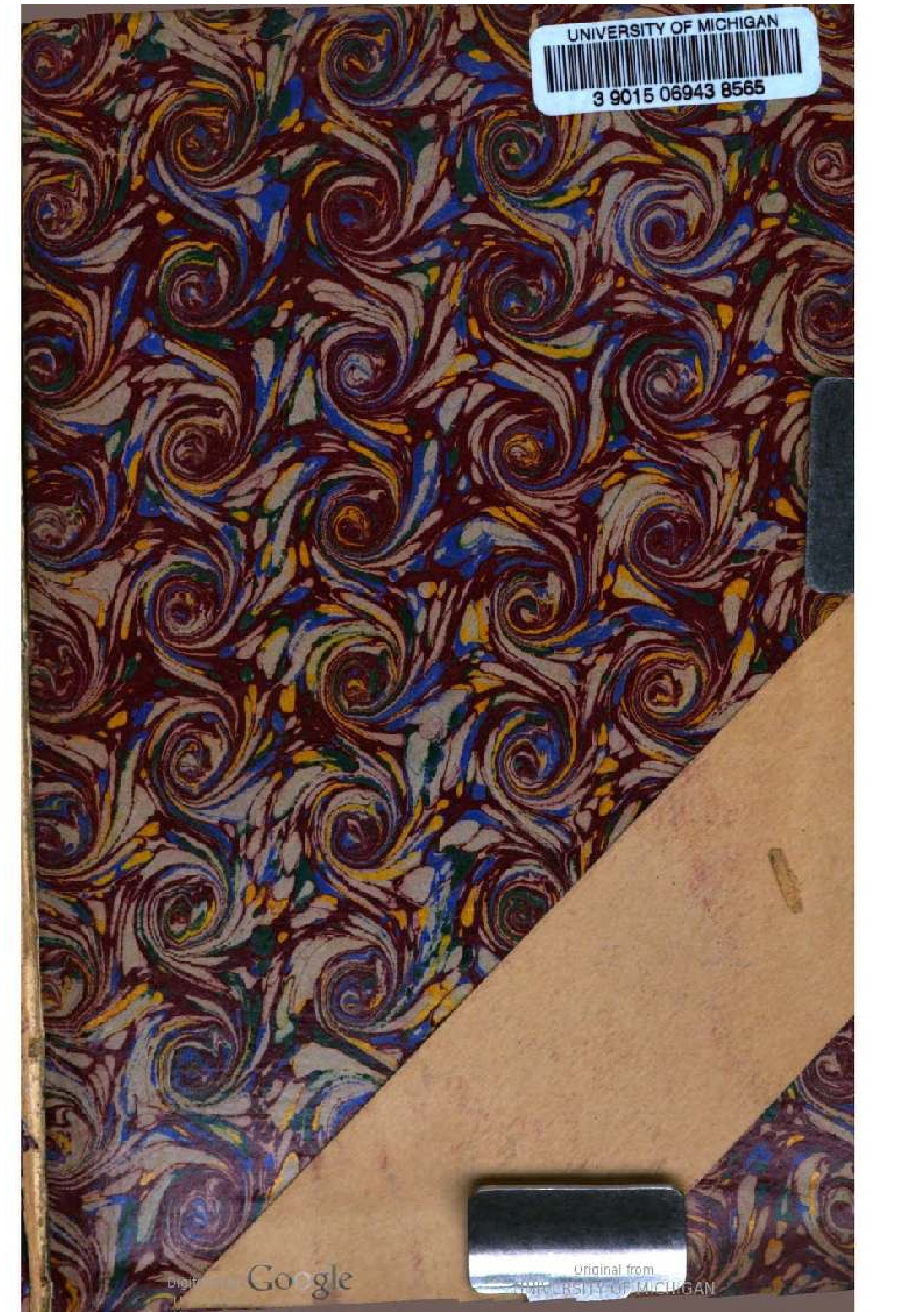
PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 2817.



lib

76




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06943 8565

